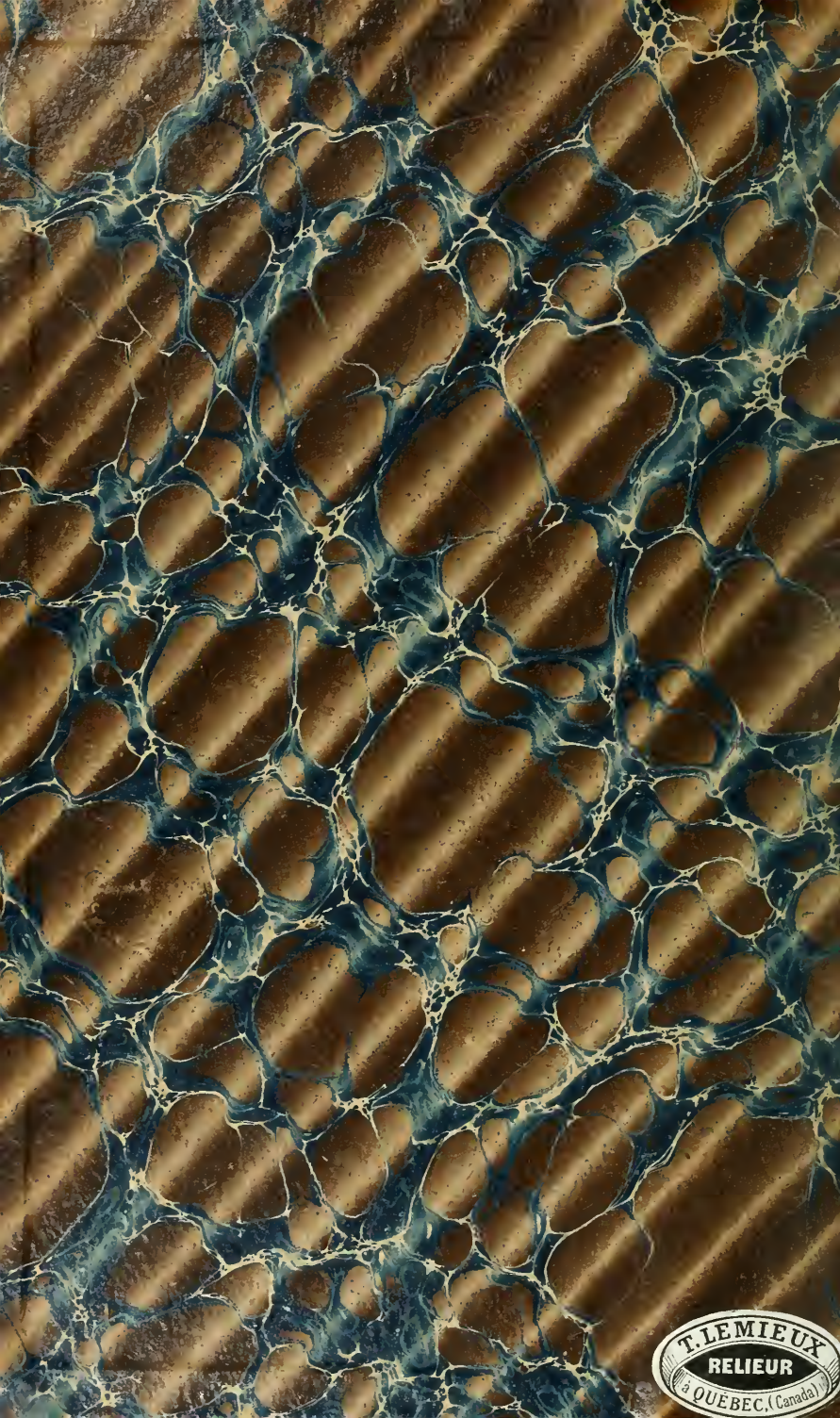
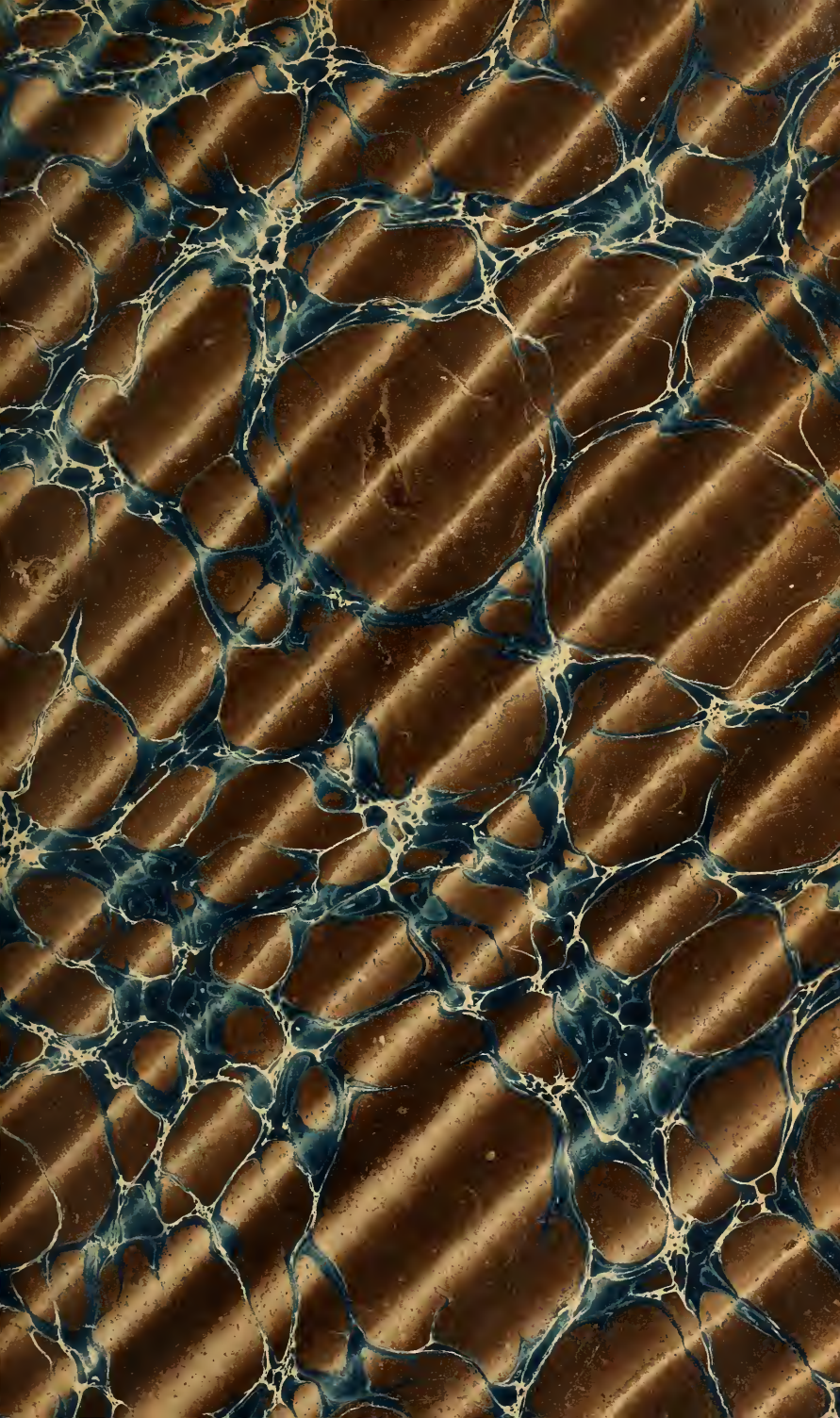

T. LEMIEUX
RELIEUR
à QUÉBEC, (Canada)



MÉLANGES

TOME IV

ANGERS, IMP. P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU

LF
V594me

MÉLANGES

RELIGIEUX, HISTORIQUES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

Louis VEUILLOT

RÉDACTEUR EN CHEF DE L'*UNIVERS*

TROISIÈME SÉRIE

TOME IV

(1869 – 1870)

4o2462
16.4.42

PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue Delambre, 13

1876

MÉLANGES

RELIGIEUX, HISTORIQUES, POLITIQUES

ET LITTÉRAIRES

ROME PENDANT LE CONCILE

En écrivant ces lettres, j'avais la consolation de croire que je pourrais les compléter plus tard. Pressé par l'heure et retenu par la discrétion, je ne pouvais dire tout ce que je savais, ni décrire comme je l'aurais voulu tout ce que je voyais. Après cinq ans, je ne suis pas fâché de les reproduire telles qu'elles furent primitivement livrées au public. Leurs négligences et leurs lacunes sont un témoignage de leur sincérité.

J'avais ajourné beaucoup d'anecdotes assez curieuses ; je ne regrette pas de les supprimer. Souvent une anecdote très-vraie d'ailleurs fausse l'histoire qu'elle prétend éclairer. Un homme n'est pas boiteux parce qu'il a choppé et le grand événement ne sort pas de la petite cause qui paraît en avoir été l'occasion. L'humeur de l'homme n'est pas son caractère, son caractère n'est pas sa conscience. L'humeur et le caractère de l'homme sont l'accident ; la conscience et Dieu sont l'événement, lequel est toujours logique et suivant la justice de Dieu.

Le mérite de ce livre, s'il peut en avoir un, c'est de présenter un tableau assez fidèle de Rome pendant ces jours mémorables du Concile. On y voit la dernière splendeur d'une grande chose qui va périr ou du moins changer de forme. Déjà cette Rome n'est plus. Elle renaîtra. Rome ne peut périr ou le monde péri-

rait. Mais elle renaîtra autre que le monde était accoutumé à la voir et que l'ont vue encore nos contemporains. L'invasion barbare, si longtemps arrêtée à ses portes, les a enfin franchies. Par un dessein de Dieu Rome est présentement submergée. Sur la seule crête du Vatican, qui peut d'un moment à l'autre se voir couverte, elle est encore elle-même. Le monde a stupidement voulu que la civilisation chrétienne reçût cet outrage. Les suites en seront longues et coûteront cher.

Je n'insiste pas sur ce sujet de honte et de larmes. Je craindrais de trop gémir; d'insurmontables pressentiments me disent d'espérer. Pie IX est là, Dieu y reste. Rien de ce qui peut charmer et sauver l'avenir n'est arraché du sol natal de la grandeur et de la beauté voilées maintenant de tant d'affreux nuages. Là où nous avons vu le trône nous ne voyons que la Croix; là où nous avons entendu l'*Hosanna*, le *Crucifige* frappe nos oreilles.

Un autre avantage de mes lettres, c'est qu'elles sont un cri de la foule en l'honneur de Pie IX, du Concile et de tous ceux qui dans le Concile ont été les inébranlables gardiens de la vérité. Ce cri d'un humble témoin dépose de leur patience, de leur douceur et de leur charité indignement méconnues par l'iniquité des partis. Certes ce témoignage n'est point nécessaire. L'histoire dira ce qu'il faut; mais l'histoire est lente comme la justice. Elle fait de gros livres que la passion refuse de lire et qui laissent longtemps subsister la calomnie. Pallavicini n'a pas encore tout à fait éteint la médisance de Fra-Paolo et les contes de ce garnement ont longtemps pesé sur le Concile de Trente. Le Concile du Vatican aura ses Sarpi. Mes lettres ont pris le devant. Tout en m'abstenant sur les choses d'intérieur que je n'avais pas le droit de divulguer, n'ayant sollicité aucun privilége qui me permît d'user du secret du Concile, je n'ai pas laissé de répondre jour par jour à ce que disaient ceux qui prétendaient le savoir, qui le savaient en effet, et qui se sont servis de la connaissance de la vérité pour mieux mentir. Mes lettres, écrites au jour le jour, imprimées aussitôt, revenant immédiatement au seuil du Concile d'où elles étaient parties, par conséquent contrôlées de tout le monde, témoigneront avec quelque autorité contre les relations clandestines qui viendront en lumière.

Comme introduction, j'ai réimprimé quelques articles des polémiques qui ont précédé le Concile. On y trouvera tous les arguments qui ont été proposés contre l'assemblée ou contre le

grand objet qui allait la remplir. Je crois pouvoir dire qu'aucun de ces arguments n'a échappé à l'examen de l'*Univers*. On s'étonnera de leur petit nombre et de leur médiocrité. La passion d'un côté et de l'autre la patience ont pu seules les faire durer si longtemps.

Par les dates, le lecteur verra d'où sont venues les provocations, par qui devint nécessaire la position de l'*infaillibilité*, qui par conséquent a créé l'*opportunité* sur laquelle on a discuté ou plutôt combattu pendant plusieurs mois. C'est en vérité l'opposition qui a déterminé la reconnaissance dogmatique et la proclamation de l'*infaillibilité* devenue le principal objet du Concile, comme elle était dès longtemps et n'a cessé d'être l'attente des préoccupations publiques. Pour mettre bien au jour ce point si curieux, j'ai reproduit dans une première édition deux documents français qui primitivement avaient semblé sans importance. L'un est une sorte de manifeste publié par le *Correspondant*, organe des libéraux catholiques : quoique rédigé au moins en apparence par des laïques, il contient tout le programme qu'a suivi l'opposition. L'autre est un « avertissement » que Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, crut devoir me donner peu de jours avant l'ouverture du Concile. Il s'y trouve quantité de choses superflues et qui avaient pour but plutôt de ruiner l'*Univers* que d'éclairer le Concile ou l'opinion, mais l'attention fut éveillée et ne s'endormit plus.

Dès les commencements du Concile, un vénérable évêque qui venait de lire ces documents me disait : « On affecte de traiter l'ultramontanisme comme un parti ; nous montrerons qu'il est l'Église. » Le Concile était fait.

Il y a tout un ordre de tentatives politiques dont je ne parle pas dans ces lettres, même par allusions. Il s'agit de l'action des gouvernements, secondée à différents degrés et à différents titres par des complicités ecclésiastiques. D'une part, le secret était mieux gardé que celui du Concile, et on ne savait rien de certain ; de l'autre, je n'y pouvais pas croire. Le mystère commence à se dévoiler. Des indiscrétions, des révélations, des justifications, des vengeances l'éclaircissent tous les jours et finiront par le livrer entièrement. Dieu voudra que tout soit connu. Mais, ce n'est plus mon sujet.

INTRODUCTION

LA BULLE D'INDICTION. — L'HORIZON DU GENRE HUMAIN.

11 juillet 1868.

La bulle d'indiction du Concile œcuménique n'appelle pas les souverains à siéger dans cette assemblée législative. L'omission est remarquée ! Elle est en effet remarquable. Elle constate implicitement qu'il n'y a plus de couronnes catholiques, c'est-à-dire que l'ordre sur lequel la société a vécu durant plus de dix siècles a cessé d'exister. Ce que l'on appelle le « moyen âge » est terminé. Le 29 juin 1868, promulgation de la bulle *Æterni Patris*, est la date de son extrême fin, de son dernier soupir. Une autre ère commence.

L'Église et l'État sont séparés de fait, et tous deux le reconnaissent. L'État est « laïque, » suivant l'expression de M. Guizot, « libre, » suivant l'expression de M. de Cavour ; deux hypocrisies de langage enveloppant l'aveu que l'État, la tête de la société, n'a plus de culte et n'en veut plus avoir. Et cela même est encore une hypocrisie, employée à couvrir une chose plus formidable et plus anti-humaine, la négation de Dieu.

C'est fait, et ce n'est pas un bien. L'État l'a voulu, non l'Église. L'âme et le corps ne sont plus unis. Quant à la condition civile, l'Église est présentement une âme sans corps et l'État, quant à la condition religieuse, un corps sans âme. Du côté du monde et de l'État, plusieurs

assurément s'en félicitent ; même dans l'Église, plusieurs en éprouvent une joie qui n'est pas selon la sagesse. Que les uns et les autres se hâtent, ils auront peu de temps. D'étranges fatigues vont suivre. Il s'agit de déblayer et de réédifier, et les ouvriers ne s'entendront pas. Heureux ceux qui choisiront le bon labeur !

Le moyen âge finit comme il a commencé, dans le chaos. Voici que la matière sociale est redevenue ce qu'elle était à l'aurore de Charlemagne, et rien n'annonce qu'un nouveau Charlemagne soit proche, ni qu'un nouveau peuple de Charlemagne soit formé. Car Charlemagne, dans sa grandeur, n'a été, comme d'autres dans leur infirmité, qu'une expression de la chose générale.

Inanis et vacua, la poussière, la boue, le *caput mortuum* d'un monde écroulé, c'est ce qu'avait laissé l'Empire romain. C'est l'état dans lequel une saison de batailles, et moins encore, quelques vils forfaits peuvent précipiter l'Europe. Un tour de clef à donner par quelques mercenaires, et la lumière toute matérielle de ce temps est éteinte partout. Alors les monstres pullulent, la terreur et les superstitions envahissent la terre, la force appartient absolument à la colère ignorante, à l'orgueil, à la volupté. Des cloaques sur lesquels sont bâties nos académies, un nouvel islamisme peut instantanément surgir et engouffrer les derniers restes de la civilisation.

Qui sonde le temps et n'y trouve pas ces épouvantes?

Nous cependant, sans espérance aucune aux choses d'aujourd'hui, nous ne craignons pas pour l'avenir. Le *fiat lux* a retenti, une création va lentement sortir de cette mort. Le même rameau qui fut planté à Nicée et qui donna tant de fruits magnifiques, va être planté au

Vatican par les mêmes mains : l'arbre deviendra plus grand et plus fécond encore, il ombragera la terre.

L'œuvre du moyen âge fut l'ébauche d'une pensée de Dieu que Dieu n'abandonnera pas, et le résultat d'une attente du genre humain à laquelle le genre humain ne renoncera pas : l'unité, la liberté dans l'unité, l'unité et la liberté par la justice, la justice possible et douce par la charité, et tous ces biens découlant de la vérité.

Une aspiration à l'unité se retrouve au fond de toutes les entreprises de domination universelle, et c'est l'élément qui en a fait le passager succès. Par là, le cœur des peuples se trouve secrètement d'accord avec l'ambition des conquérants. *Un seul troupeau, un seul pasteur!* Cette parole de Dieu révèle le secret le plus profond des peuples, le seul secret politique du genre humain. Mais il n'y a de domination et de monarchie universelle possible que celle de Dieu. Cet autre secret, volontairement ignoré de l'ambition humaine, fait avorter les desseins les mieux conçus et les plus favorisés. L'ambition humaine ne veut travailler que pour elle-même, elle succombe, et ses chutes marquent un pas de plus que fait le dessein éternel.

La constitution du monde, telle que l'avait conçue l'Église, institutrice de Charlemagne, était l'empire de la vérité ; un empire de lumière et de justice, parce qu'il devait être un empire d'amour, l'empire de Dieu, le Saint Empire. Charlemagne, clôturant l'assemblée nationale de 802, à Aix-la-Chapelle, dit aux députés : « Écoutez, bien-aimés frères, nous avons été envoyé ici « pour votre salut, *afin de vous exhorter à vivre selon Dieu*, « *et de vous conduire en ce monde* SELON LA JUSTICE ET LA « MISÉRICORDE. »

La justice et la miséricorde, l'amour de Dieu était donc au sommet de l'édifice, tenant le glaive qui affranchit, disposant du glaive qui déchire ; car on ne peut affranchir la vérité qu'en déchirant le voile d'erreur, et il n'y a point de victoire sans combat. Il s'agissait de donner à Jésus-Christ, c'est-à-dire à la justice, à la liberté, à l'amour, tout le monde connu et tout le monde à découvrir, d'affermir la paix dans cet empire de la paix, de maintenir l'unité dans cet empire de l'unité. L'esprit dirigeait la force, la jugeait, la refrénait, l'astreignait à faire l'unité sans léser la justice, sans opprimer la faiblesse, sans offenser l'amour.

La force, toutefois, n'était pas humiliée. Elle est une chose de Dieu, une chose, dans son ordre, grande et sainte. Elle était environnée de droits et d'honneurs, sacrée pour accomplir sa fonction légitime, libre quoique subordonnée, suivant les conditions qui régissent l'union de l'âme et du corps. L'âme doit faire obéir le corps, elle n'a pas le droit de le détruire. Le prince n'était ni un tyran déifié ni un employé misérable. Ministre de Dieu *pour le bien,* il pouvait beaucoup faire, beaucoup exiger, mais il devait garder la loi de Dieu, la justice, la charité, l'amour, et obéir à l'esprit. Tel est le sens général des lois carlovingiennes, toutes rédigées dans les Conciles, où la puissance temporelle était appelée et consultée.

Ce glorieux idéal ne fut pas atteint. La félonie de la puissance séculière en détourna le monde. Il ne fut pas non plus cependant toujours violé. La première ferveur passée, il y eut encore de beaux élans, de nobles efforts, d'admirables retours. Jusqu'au dernier siècle, le pouvoir se prétendit chrétien, voulut quelquefois l'être, et,

contraint par la foi persévérante des peuples, resta officiellement dans l'Église. A travers les heurts et les déchirements, en dépit des apostasies, l'édifice de la civilisation européenne se maintint, multiplia ses triomphes et ses merveilles.

On vit, disaient eux-mêmes les philosophes du dernier siècle, un ensemble de justice, d'humanité, de douceur, de liberté, de lumière, dont le monde n'avait jamais joui. L'Europe se délivra du paganisme, enferma l'islamisme dans la prison de volupté où il achève de se dissoudre, borna le protestantisme qui allait l'envahir, traça au moins les chemins de l'unité. Plus fidèle à l'Église, moins ingrate envers le bienfait du Christ, elle eût pu facilement faire rayonner la croix sur le monde entier, et toute terre serait aujourd'hui chrétienne, c'est-à-dire libre, affranchie des ténèbres, des idoles et des tyrans.

La loi de salut pour les peuples qui ont reçu la lumière du Christ n'est pas seulement de conserver cette lumière mais de la propager. Leur force, leur splendeur, leur vie, leur décadence, sont en raison de l'obéissance qu'ils rendent à cette loi ou du mépris qu'ils en osent faire. Toute prospérité qui vient d'une autre cause n'est que la vengeance divine ; elle se retournera contre les instruments qui l'ont servie, et les brisera par d'autres instruments qui seront brisés à leur tour. L'Europe est sur le bord des abîmes pour n'avoir pas étendu au monde le bienfait de l'unité et pour n'avoir pas su le conserver en elle-même.

Ce que l'Église lui avait procuré par son indéfectible foi et par son invincible patience, elle le perd, elle le rejette, elle demande au sabre de lui en fournir une

abominable parodie. Ce qu'elle ne veut plus recevoir du Christ, elle l'attend de César. Vaine attente ! César ne porte pas la lumière, César n'a pas l'amour. La force ne fera pas ce que la lumière et l'amour auraient fait. Elle unifie, elle n'unit pas. Sous les étreintes de la force, on verra mourir les patries, on ne verra pas naître l'unité.

Mais l'Église est là, toujours indéfectible dans sa foi, toujours invincible dans sa patience. Vaincue, elle demeure entière. Bannie, enfouie pour ainsi dire, elle travaillera sous le sol, elle tracera un plan agrandi ; elle est à l'œuvre. Ce qui s'est séparé d'elle a croulé. Ce qui aura été élevé sans elle croulera, et le même tremblement de terre emportera ces œuvres éphémères et mettra au jour les assises déjà posées du nouvel édifice.

Oui, l'ancien édifice a croulé ; oui, il a croulé, par l'infidélité des hommes au dessein de Dieu, qui était de lui donner les dimensions du monde et de l'humanité. L'humanité a été à ce point infidèle à son instinct même, ou plutôt elle l'a laissé pervertir, car elle cherche encore ce qu'elle abandonne. Mais l'Église, en qui les desseins de Dieu ne sont jamais méconnus et en qui les instincts de l'humanité régénérée ne sont jamais pervertis, l'Église demeure vigilante, douce et indomptable. Lorsque tout croule, sa main patiente s'avance déjà pour mieux rebâtir.

Relisons les paroles du Saint-Père, traçant le programme du Concile ; mais pour en savourer la sérénité vraiment divine, considérons les circonstances où elles sont prononcées.

La tempête est partout, la défection partout. Jamais

l'Église ne fut plus destituée de la puissance humaine. Aux premiers temps, elle avait affaire à l'ignorance, non pas à la perversité de l'ingratitude; elle était une folie que l'on voulait empêcher de grandir, non pas une puissance que l'on voulût achever d'abattre; ses ennemis n'étaient pas comme aujourd'hui parricides, ils n'avaient pas à se venger de dix-huit siècles de bienfaits.

Pour lutter contre cette fureur triomphante, plus de royaume catholique, plus de peuple chrétien, plus de force intelligente de son devoir! Ce que les uns ont voulu oublier, les autres ont à l'apprendre, et une conjuration toute-puissante veut qu'ils l'ignorent de plus en plus. Aux yeux de ces foules qui obstinément honorent et aiment encore Jésus-Christ, l'Église est une chose vieille et diffamée, une institution des hommes qui a fait son temps et dont le monde peut et doit être affranchi.

C'est en présence de ces haines, de ces préventions, de ces aveuglements et de ces attiédissements que Pie IX élève la voix. Humble et docile comme Pierre au commandement du Maître, tranquille et souverain en présence de la tempête comme le Maître lui-même, il entre dans sa dictature, il commande :

« Ce Concile œcuménique aura donc à examiner avec « le plus grand soin et à déterminer ce qu'il convient le « mieux de faire, en ces temps si difficiles et si durs, « pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité « de la foi, pour la beauté du culte divin, pour le salut « éternel des hommes, pour la discipline du clergé régu- « lier et séculier et son instruction salutaire et solide, « pour l'observance des lois ecclésiastiques, pour la

« réformation des mœurs, pour l'éducation chrétienne « de la jeunesse, pour la paix commune et la concorde « universelle. Il faudra aussi travailler de toutes nos « forces, avec l'aide de Dieu, à éloigner tout mal de « l'Église et de la société civile ; à ramener dans le droit « sentier de la vérité, de la justice et du salut, les mal- « heureux qui se sont égarés ; à réprimer les vices et à « repousser les erreurs, afin que notre auguste religion « et sa doctrine salutaire acquièrent une vigueur nou- « velle dans le monde entier, qu'elle se propage chaque « jour de plus en plus, qu'elle reprenne l'empire, et « qu'ainsi la piété, l'honnêteté, la justice, la charité et « toutes les vertus chrétiennes se fortifient et fleurissent « pour le plus grand bien de l'humanité. »

A ce langage, ceux qui ont compté voir la fin de l'Église doivent se résigner à ajourner leur espérance. On a pu, depuis un siècle, l'on peut en ce moment même étudier les puissances qui meurent et suivre sur leur visage et dans leur voix le progrès de l'agonie : elles ne parlent pas de la sorte, elles n'ont ni cette affirmation de leur droit, ni cette souveraine application à leur devoir.

On comprend aussi pourquoi le Pape n'appelle pas au Concile, suivant l'usage observé à Trente, les dépositaires du pouvoir temporel.

Quelle place y tiendraient-ils, et quel rôle leur pourrait être assigné dans ce programme du gouvernement des esprits et des mœurs? Qu'oseraient-ils faire pour l'objet du Concile, pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité de la foi, pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, enfin pour le *salut éternel* des hommes? Ils n'ont plus le droit de parler aux hommes de leur salut

éternel ; ils ont délaissé cet intérêt, ils ne le comprennent plus ou lui sont contraires. Comme individus, s'ils veulent rester catholiques, ils sont dans la même condition que leurs frères, la condition de l'égalité parfaite ; ils ont le choix de se sauver ou de se damner.

Comme représentants de l'État, ils représentent une chose qui n'est plus dans l'Église et qui n'y veut plus être. Pourquoi, dès lors, l'Église les consulterait-elle sur sa législation, sur les lois qu'elle fait pour elle-même, pour le salut des fidèles dans la situation présente, pour le salut du monde dans l'avenir? Il n'y a pas d'assimilation possible entre le *roi d'Italie*, par exemple, et Charlemagne ; et si pourtant ce prince demandait d'entrer au Concile, que pourrait lui répondre le Pape, sinon ce que notre saint Louis captif répondait au Sarrasin qui voulait être armé chevalier : Fais-toi chrétien !

Rois par la grâce de Dieu, ils le disent, c'est vrai, et la croix est encore sur les couronnes ; ils rendent à l'humanité chrétienne ce dernier hommage, comme à une fille de roi qui n'était pas née pour passer aux bras des étrangers et des gens d'aventure, et qui ne peut être épousée que par des hommes de son culte, c'est-à-dire de sa condition. Mais, enfin, ce n'est qu'une formule, un vain décor, dont l'Église ne se peut plus contenter. Rois par la grâce de Dieu pour dresser des théâtres, pour viser des blasphèmes et des obscénités, pour fonder des lieux de plaisirs, pour décréter des guerres de brigandage, pour déchirer le corps du Christ et jeter le sort sur la robe sans couture ! Rois *par la permission* de Dieu, à la bonne heure, et ce n'est une grâce ni pour les peuples, ni pour eux-mêmes !

L'Église ne les expulse pas, mais elle constate qu'ils sont dehors. Elle a suffisamment attendu, elle les a suffisamment pressés de rester, elle a assez prié, assez pleuré, assez souffert, assez enduré de coups perfides, d'injures et de blessures qui eussent été mortels si elle pouvait mourir. La rupture est déclarée, elle s'y plie; cette rupture lui donne le monde à reconstruire, elle s'y met.

Certes, la situation est humainement pleine d'angoisses et de périls. C'est l'entrée du désert, où, durant quarante années, le peuple de Dieu dut errer pour se refaire lui-même, échapper à la servitude des idoles, perdre les mœurs de l'Égypte et mériter de garder en dépôt la lumière du monde. A prendre pareille résolution, à se jeter dans ce refuge laborieux, il fallait l'inspiration de Dieu et l'obéissance, la grandeur de Moïse. L'on peut prévoir des poursuites acharnées, des catastrophes qui n'épargneront rien. Mais nous avons à notre tête plus que Moïse, et devant nos pas mieux que la colonne de feu : nous avons Jésus-Christ et la croix et le jour. Cette lumière dont le monde sera privé, ne cessera pas de luire pour nous.

A vrai dire, en fait d'avantages matériels, ceux d'entre nous qui n'ont pas pris avec eux-mêmes le conseil d'abjurer plus ou moins, ne feront qu'un léger sacrifice. Comme l'État est hors de l'Église, nous n'avons plus guère de place dans l'État. Que sommes-nous en France, nous autres catholiques? Peuple conquis, purs et simples contribuables, rien autre chose. L'État n'a plus de postes supérieurs un peu actifs où il nous puisse appeler.

Se figure-t-on un catholique, de ceux qu'on appelle

cléricaux, devenant ministre ou seulement préfet, et restant *clérical*? Quels cris, si l'État faisait cette offense à l'opinion, cette déchirure à l'unité! L'opinion non plus ne veut pas de nous. Elle ne veut pas de nos pensées, de nos doctrines, de nos lois, de notre art. Le signe de la *Bête* n'y est pas. On ne veut de nous que notre argent et notre sang. Nous les donnerons, nous acquitterons cette dette administrative, mais nous réserverons nos âmes. Et nous, au moins, nous aurons des âmes; nous aurons cette ressource pour la liberté, pour la patrie et pour le genre humain!

Ce qui va se passer n'est pas inouï. Noé l'a vu. Mais l'arche de Noé était fermée, la barque de Pierre est ouverte. Pierre a entendu la voix qui lui dit de prendre le large : *Duc in altum*, coupe les amarres, quitte ces rivages devenus des écueils, va en haute mer! Le pêcheur d'hommes jettera son grand filet dans les grandes eaux battues de tous les vents, et les enfants de l'Église recueilleront les enfants de ce beau vaisseau de l'État, réduit bientôt à précipiter ses engins de mort impuissants contre le courroux du ciel, ses passagers formés de séditieux et d'esclaves. Tous ne voudront pas périr, beaucoup élèveront les mains comme ceux qui furent sauvés au moment du déluge et par le déluge; car le déluge fut aussi une miséricorde de Dieu.

Quoi qu'il arrive, en dehors de l'État comme dans l'État, l'Église conservera ses lois, conservera ses vérités. Elle n'aura pas une vérité du lendemain, inconnue aujourd'hui, elle ne déclarera pas caduque une vérité d'hier. Quelles que soient la fureur et la durée de la tempête, rien de cet ensemble divin ne tombera dans le gouffre, rien ne sera altéré. C'est le pain de l'avenir,

l'espoir de la future moisson : l'Église prendra soin que le grain reste pur.

Ici, les partisans de « libertés de perdition, » disposés peut-être à se réjouir autrement qu'il ne faut des ruptures présentes, se verront détrompés. Les idées errantes seront sévèrement rappelées au giron. A bord des navires, il y a un ordre pour la tempête, comme il y a un ordre pour le combat, et la discipline est plus stricte et veut être plus obéie quand le péril est plus grand.

Ce n'est pas pour établir la division que les concordats seront détruits, mais pour rétablir l'unité ; il ne s'agira plus d'alliances, il s'agira de conquêtes.

Et si l'on ose jeter les yeux plus loin dans l'avenir, par-delà les longues fumées du combat et de l'écroulement, on entrevoit une construction gigantesque et inouïe, œuvre de l'Église qui répondra par des créations plus belles et plus merveilleuses au génie infernal de la destruction. On entrevoit l'organisation chrétienne et catholique de la démocratie. Sur les débris des empires infidèles, on voit renaître plus nombreuse la multitude des nations, égales entre elles, libres, formant une confédération universelle dans l'unité de la foi, sous la présidence du pontife romain également protégé et protecteur de tout le monde ; un *peuple saint* comme il y eut un *saint Empire*. Et cette démocratie baptisée et sacrée fera ce que les monarchies n'ont pas su et n'ont pas voulu faire : elle abolira partout les idoles, elle fera régner universellement le Christ ; *et fiet unum ovile, et unus pastor*.

L'homme infidèle a déchaîné la tempête et veut qu'elle déracine l'arbre de vie. Dieu fait à la tempête un autre

commandement : il lui ordonne d'enlever les graines fécondes et de les répandre sur toute la terre. La tempête obéira. Contre l'attente de l'homme, elle ne sera qu'un semeur plus puissant de la vérité.

Joseph de Maistre disait : « Nous serons broyés, mais pour être mêlés. » Et pourquoi serons-nous mêlés? Pourquoi Dieu permettra-t-il ce broiement, ce sang, ces larmes? Est-ce pour en faire simplement, comme les hommes, de la boue? Dieu ne fait pas de la boue, il fait du ciment, un ciment divin et éternel, dont il construit son édifice divin et éternel, son Église, le corps mystique de son Christ!

Nous serons épurés et mêlés, pour former de plus en plus un seul genre humain, pour parvenir à la fin de l'homme et de l'humanité, qui est de connaître Dieu, l'aimer, le servir et par ce moyen arriver à la vie éternelle; c'est-à-dire à l'indissolubilité et à l'éternité de l'union avec le Christ, commencée sur la terre, achevée dans les cieux. C'est la prière de Jésus : *Ut sint unum, sicut et nos.*

POLÉMIQUE SUR LE CONCILE.

I

Les journaux. — M. Jean Vallon. — Discours de M. Guéroult, de M. Ollivier et de M. Baroche.

14 juillet 1868.

L'on voit dans l'opinion, à propos du Concile, un mouvement qui ne justifie pas le dédain avec lequel les journaux avaient d'abord parlé de cette assemblée. Sans

doute Paris ne s'occupe pas du Concile autant que de M. Henri Rochefort, auteur de la *Lanterne*. Mais, après M. Henri Rochefort, le Concile tient une certaine place, où les journaux ne pensaient point qu'il pût prétendre.

L'un d'eux, non pas des moindres, s'excusait d'avoir ajourné la bulle, « ce document n'offrant, d'ailleurs, *rien de très-saillant.* » C'est la première note générale : « Rien de très-saillant! » Le *Journal des Débats* s'est amusé de cette vieille Église qui croit encore à l'importance d'un concile œcuménique! Il a d'ailleurs estimé que l'on pouvait bien la laisser étaler cet anachronisme. Nous prévoyons qu'il se ravisera; il voudra bientôt ou qu'on empêche les évêques de se rendre au Concile, ou qu'on y fasse entrer ses ambassadeurs et ses théologiens.

Les journaux directement révolutionnaires n'ont pas tardé à commencer l'attaque, mais toujours dans ce ton de mépris qui sied si bien à leur parfaite connaissance des choses de l'Église et des choses de l'État!

Depuis longtemps le Pape médite de convoquer le Concile. Les grandes réunions d'évêques à l'occasion du dogme de l'Immaculée Conception, de la canonisation des martyrs japonais, du centenaire de saint Pierre, ont été comme autant d'assemblées préparatoires où Pie IX a pu étudier à fond le sentiment et le besoin de l'Église universelle; depuis vingt-trois ans il a la main sur le cœur de l'humanité.

Décidé l'année dernière, il a annoncé le Concile et il a encore médité pour en tracer le programme. Il l'a enfin indiqué dix-huit mois à l'avance, délai inaccoutumé, beaucoup plus long qu'il n'est en apparence nécessaire,

vu la facilité actuelle des communications, vu aussi l'incertitude présente de la paix à Rome et dans le monde, mais opportun sans doute pour que la prière et l'étude préparent les délibérations et fassent éclore des résolutions fortes et mûres, telles que les réclame le péril de la société. Or, ce que le Pape fait avec tant de réflexion et de sollicitude, cinquante journalistes et correspondants de journaux trouvent qu'ils n'ont pas même besoin d'y penser pour en juger souverainement. C'est « une vieillerie, » une « absurdité, » une « entreprise audacieuse contre les droits de l'esprit humain, désormais consacrés par les institutions modernes. » Leur décret est rendu.

Ils partent tous de ce fait acquis, que l'Église est caduque, ignorante, dénuée de sens, et qu'ils sont eux, pleins de jeunesse, de force, de lumière. M. Havin n'en doute pas pour son compte ni aucun autre pour le sien. Ils disent des choses qui étonnent, même lorsqu'on les connaît. L'un d'eux mérite non pas d'être nommé, mais d'être peint. Il a dérobé à la charité de l'Église ce qu'il possède d'instruction, plusieurs sont dans ce cas. Il en a profité pour proposer une *raiform ortografik;* il a ensuite rédigé un volume pour la réforme des mœurs, que la justice a fait pourrir au greffe; il s'est enfin institué réformateur du monde, et il figure en cette qualité à la suite de quelque illustre d'entre les subalpins. Ce monsieur de génie sait positivement ce que veut l'humanité; il nous donne sa parole d'honneur de réformateur du monde, des mœurs et de l'*ortograf,* que le Concile avortera.

En somme, un seul publiciste a su se distinguer. C'est M. Jean Vallon, théologien du journal de banque

l'*Etendard*, où il s'est entouré d'un petit troupeau d'ecclésiastiques masqués, dont on s'explique le masque.

M. Jean Vallon a senti le premier la portée de la non-invitation des souverains, et celle de la cause qui déclare la Bulle *suffisamment publiée par l'affichage dans Rome*. Ce trait dépasse la science ordinaire. L'on voit que M. Jean Vallon ne pèche pas tout à fait par ignorance. En effet, la clause de l'affichage, où il s'échauffe principalement, coupe à toute chicane gallicane sur l'enregistrement des Bulles. Encore que ces mesquineries fussent médiocrement à craindre, elles sont cependant prévenues. Le refus d'enregistrement n'y peut rien ; le Concile est régulièrement convoqué, et les journaux, à défaut d'autres courriers, porteront légalement la Bulle à qui doit obéir. Il faut bien que les journaux servent à quelque chose !

Mais laissons les journaux. Pris au dépourvu sur ces matières éloignées de leurs méditations habituelles, ils ne pouvaient que montrer ce qu'ils sont et ce qu'ils savent. Ils sont ennemis de l'Église, ils le savent ; ils ne savent pas pourquoi. Beaucoup mourront dans cette ignorance, fidèles, comme ils disent, aux maximes de nos « anciens rois. » Ces anti-monarchistes se trouvent instinctivement très-bons *régalistes*, dès que l'Église est en jeu. Quelques-uns — les doctes — rappellent que « nos rois » n'aimaient point les conciles ; c'est leur raison de ne point agréer le Concile du Vatican.

Ils veulent ignorer que « nos rois » et les autres rois, qui de très-bonne heure commencèrent à être libéraux exactement comme ils le sont, ont ôté à la liberté des peuples tout ce qu'ils prenaient à la liberté de l'Église. Par ce moyen principal, le Saint-Empire, admirable

ébauche de république chrétienne, a dégénéré en monarchies absolues, gravitant de plus en plus vers le despotisme : ils l'ignorent. Ce despotisme, longtemps mitigé par les restes des libertés de l'Église, mais de plus en plus envahissant et anti-chrétien, après avoir affaibli l'Église et amené la ruine de la monarchie, a préparé le monde pour une renaissance du despotisme païen : ils ignorent cela. Ils ignorent que l'homme détaché de la loi du Christ reçoit nécessairement pour maître un homme qui se déclare Dieu. Ils ignorent que leur unique pratique de la liberté consistant à se séparer de la religion et à la proscrire, est précisément le vice qui les rend incapables d'aimer et de pouvoir comprendre même la liberté.

Laissons-les, et venons à des adversaires en qui nous les retrouverons, sinon agrandis, du moins plus retentissants.

Trois orateurs ont parlé du Concile au Corps législatif : M. Adolphe Guéroult, M. Émile Ollivier et M. Baroche qui leur a répondu.

Le premier n'est pas chrétien ; le second n'est pas catholique, le troisième est ministre des cultes. Tous trois sont bons gallicans.

M. Guéroult a été plus tortueux et plus vulgaire ; M. Ollivier, plus ingénu et plus éloquent ; M. Baroche, plus sage, se trouvant dans l'heureuse situation de ne pouvoir rien dire. Néanmoins il a dit quelque chose de trop.

M. Guéroult est député de Paris et quelque chose encore : il est prêtre saint-simonien.

Il a reçu l'onction de Ménilmontant, il a porté le costume, il a prêché. Quoique défroqué, il lui est resté de

tout cela quelque chose, et beaucoup ; il est sectaire dans l'âme, très-ardent contre l'Église, grand inquisiteur pour le compte de la foi qu'il n'a plus, ou qu'il a encore, peu importe. Contre l'Église la haine tient lieu de foi et remplit avec joie les mêmes offices. Dès qu'il en trouve l'occasion, M. Guéroult débite à la charge de l'Église catholique un discours dès longtemps composé, dès longtemps connu.

Il a accroché au Concile cet éternel discours, dans lequel il dénonce le clergé, l'esprit du clergé, les tendances du clergé, les vices, les forfaits anti-sociaux de l'enseignement du clergé. Il fait remarquer que la législation de *nos rois* est douloureusement abandonnée, qu'on néglige les Quatre Articles. Il demande l'exécution des Articles organiques, la séparation de l'Église et de l'État, et que le culte catholique soit rayé du budget. C'est peu varié. Cette fois, pour donner du neuf, il a dénoncé un article de la *Civiltà cattolica ;* il a tonné contre la liberté que prennent certains journaux français de traduire cette feuille, rédigée à Rome par les jésuites ; il a fait entrevoir que le Concile aurait pour effet de renforcer ce mauvais esprit. Voilà « l'actualité, » et voilà son discours fait.

M. Guéroult qualifie la *Civiltà* « un journal investi par un Bref du Pape d'une autorité doctrinale. » Le *Moniteur* note des « exclamations sur un grand nombre de bancs. » Nous le croyons bien. Un journal investi d'une autorité doctrinale ! ! — par un Bref ! ! !

M. Guéroult a fatigué la Chambre, qui ne l'a pas en gré. Il s'est fait administrer par M. Baroche une leçon d'esprit libéral, nous pourrions dire une correction, qui a excité l'allégresse publique. Voilà son discours réfuté.

M. Guéroult est fait à ces dénoûments ; il baisse la tête et se retire. Mais il revient, sa passion le ramène.

Venons aux discours plus importants de M. Ollivier et de M. Baroche.

M. Ollivier a vu quelque chose, et il a dit quelque chose. Il a vu, d'une manière confuse, la chose nouvelle qui se dessine dans le monde, la grande attitude du Pape, le vaste travail qui appelle l'espèce humaine, et vers lequel déjà l'Église avance ses mains vaillantes. Il en a parlé honorablement, malgré de graves méprises ; sans sympathie, mais sans injure, et au contraire avec respect, tellement que certains journaux le plaisantent et le traitent de clérical. Il n'en est pas là.

Nous le louons de ce coup d'œil et de ses nobles protestations contre l'esprit de persécution révolutionnaire qui venait de s'exhiber misérablement dans la harangue de M. Guéroult. Mais pourquoi fait-il le gallican ? Ce qu'il voulait dire ne requérait nullement ce masque ; la situation excellente qu'il voulait prendre en est affaiblie.

Étrange puissance du lieu commun ! Tout libéral qui craint qu'on ne l'accuse de *christianiser* se donne préalablement une couche de gallicanisme. C'est un habit de chauve-souris qui doit contenter tout le monde. On reste suffisamment velu pour les libres-penseurs ; on dit aux catholiques : Voyez mes ailes ! Vain calcul. Les rats, il est vrai, se montrent parfois, en cette circonstance, assez tolérants ; mais les oiseaux observent que l'habit de chauve-souris empêche de voir en plein jour, et méprisent cette infirmité.

M. Ollivier avait à déduire les conséquences d'un fait accompli et constaté. Ce fait, le plus grave du monde,

est la déchéance de l'État catholique, désormais remplacé par l'État indifférent, reconnaissant tous les cultes, n'en préférant aucun, d'où suit la rupture momentanée (un moment qui peut durer des siècles!) de l'union nécessaire entre l'Église et l'État.

C'est le plus grand succès de l'idée révolutionnaire. Ce serait son triomphe définitif si la Révolution pouvait se contenter de rompre, et si la société pouvait s'asseoir dans le désordre où cette rupture la met. Il s'agit de savoir ce que fera maintenant la Révolution. Après avoir rompu, s'efforcera-t-elle de renouer pour *détruire* par la servitude, à coups plus ménagés et plus lents, mais plus sûrs? Poussera-t-elle brutalement la guerre, déclarera-t-elle ennemie cette Église qui, se voyant répudiée comme mère et comme alliée, ne consent pas d'être servante?

Telle est la situation. C'est pour en avoir des nouvelles que M. Ollivier prenait la parole et interrogeait M. Baroche, représentant de l'État.

Ce que la Révolution veut, on le sait, M. Guéroult vient de le dire : elle veut que l'Église soit dépouillée (bien entendu sans la voler!) et proscrite, — (bien entendu sans la persécuter!). Ce que la Révolution a obtenu et ce que l'État trouve bon, on le sait : l'État s'est partout retiré de l'Église.

Ce que l'Église compte faire, on le sait : elle constate la rupture, elle affirme les vérités éternelles dont elle a le dépôt, elle continuera de les affirmer et de les appliquer.

Il n'y a donc plus qu'une chose à connaître, c'est la conduite qu'entend tenir immédiatement l'État.

M. Ollivier étant de ceux qui applaudissent à la situa-

tion nouvelle, qui veulent la rupture et qui la veulent pacifique pour être durable, quel besoin avait-il de se faire gallican ?

Le gallicanisme est la plus haute expression possible de l'union d'une Église orthodoxe avec l'État, mais en même temps l'occasion la plus prochaine d'une scission entre cette église et l'Église. C'est ce qu'un mot très-malhabile et très-malheureux de M. Baroche a parfaitement marqué. Le gallican complet est le fameux catholique, « sincère, *mais* indépendant, » que nous voyons parfois apparaître dans la presse officieuse. Comme l'évêque idéal de M. Ollivier, il se contente de rester « respectueux » pour le Pape, il est soumis devant l'Empereur, et il écrit contre les vues du Pape selon les vues de l'Empereur. M. Ollivier admire-t-il ce rôle ? Le voudrait-il remplir ? D'un côté c'est l'union intime de l'Église et de l'État, ce qu'il repousse ; de l'autre côté, c'est la servitude de l'Église envers l'État, la conscience des peuples livrée aux mains des princes, ou la persécution de l'Église dans son chef et ses membres.

Supposons que le Pape, qui est ultramontain, refuse les sujets proposés pour l'épiscopat, lesquels, suivant M. Baroche et M. Ollivier, ne doivent pas être ultramontains, *au contraire*. Les imposera-t-on au peuple, et, ne pouvant les faire instituer par le Pape, les fera-t-on instituer par la gendarmerie ? Il nous semble que nous entendons M. Ollivier crier : *Au contraire!* Cependant toute la partie gallicane de son discours va là tout droit. Ajoutons qu'outre le malheur de se contredire et de jeter des doutes immérités sur le fond de ses sentiments, il a, dans cette partie, manqué de force, d'exactitude et d'originalité.

Son érudition sur le Concile de Trente, sur l'Église gallicane, sur les priviléges et droits encore subsistants de « nos rois, » est superflue et sonne creux. Il y avait bien des choses sous tout cela qu'il ne voit point. Nous ne prétendons pas qu'il n'ait rien lu, et que cet étalage de faits inutiles ne soit qu'une préparation hâtive, mal soufflée et mal écoutée; nous disons que M. Ollivier, comme beaucoup d'autres, dans l'état actuel de son esprit, ne *peut* pas savoir. Pour entendre l'histoire de l'Église catholique, il faut premièrement avoir l'esprit catholique, de même que, pour lire avec fruit un livre, il faut premièrement entendre la langue dans laquelle il est écrit.

Un homme à qui la foi manque ne peut absolument comprendre les actions de ceux qui ont la foi pour mobile. Nous voyons en ce moment les plus intelligents s'épuiser à deviner par quels motifs le Pape, au milieu des difficultés et des périls qui l'entourent, *ose* convoquer un Concile. L'objet principal de son assurance leur échappe, quoiqu'il l'ait proclamé. Il se confie en cette promesse du Sauveur : *Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, là je suis au milieu d'eux.* C'est cette parole qui a fait tous les conciles et qui fait le Concile du Vatican.

L'Église n'agit pas par une présomptueuse confiance dans la sagesse humaine, mais par une foi profonde dans la parole de Dieu. Ses sénateurs rassemblés de tous les lointains viendront sans armes, délibéreront sans armes, s'en iront comme ils sont venus, un bâton à la main, et ne lèveront pas des armées. Ils viendront voulant le bien du monde; ce bien, ils le chercheront d'une volonté pure, en présence de la mort et du juge-

ment ; ils croient, ils *savent* que Dieu sera dans leurs conseils, leur inspirera ce qu'il faut résoudre pour que la gloire de Dieu éclate, pour que la vérité de Dieu, affermie parmi les hommes, les délivre et leur rende la paix. M. Ollivier, M. Baroche et d'autres se rendent-ils bien compte de cette foi-là ? Elle les dominera pourtant ; elle dominera les journaux, elle dominera les tribunes et les armées, elle suscitera des grands hommes et des martyrs, elle fera l'histoire.

M. Ollivier est un sceptique religieux. Il croit à un Dieu quelconque, peut-être au Dieu véritable, sans toutefois l'admettre absolument pour Dieu. Il veut une religion, et il estime qu'*une* religion peut remplacer *la* religion. Rien n'est plus incompréhensible, et rien n'est moins rare. Nos lois sont fondées là-dessus ; nous vivons dans cette lamentable et redoutable bizarrerie, et nous nous étonnons de périr ! Le monde est conduit par des hommes d'intelligence molle, qui n'ont pas la curiosité ni peut-être le courage d'étudier la suprême vérité, la question de salut.

Ils étudient les *affaires*, pensent que l'on parvient à connaître les affaires sans connaître les idées, que l'on arrive à la connaissance du corps sans connaître l'âme, que le corps social peut très-bien n'avoir pas d'âme du tout ou en avoir impunément plusieurs à la fois. Pluralité d'âmes, unité de corps ! Ils ne voient point de difficulté à cela. Les uns sont pour la suppression totale de l'âme, les autres pour l'âme *ad libitum*. Ceux-ci sont religieux, les sceptiques religieux.

Quand ils ont été baptisés dans le sein de l'Église catholique, ils ne se donnent pas le mauvais vernis d'en sortir. Ils restent. Seulement, pour se procurer sans

désertion une honnête indépendance, ils se font gallicans. Ce que c'est que le gallicanisme, ils n'y regardent guère. Ils savent, à peu près, qu'on ne cesse pas d'être catholique là-dedans. — « Allons, disent-ils, chez Bossuet; le Pape n'y est pas ! » Comme Bossuet eût agréé le compliment, et comme il les aurait reçus ! Ainsi les juifs, pour affaires, se font protestants, afin d'être chrétiens le moins possible : Allons chez Luther ou chez Calvin, Jésus-Christ n'y est pas ! Dans les délibérations qui regardent l'Église, ils votent avec les gallicans, et les gallicans avec les révolutionnaires.

Mais ceux qui restent avec le Pape, Jésus-Christ est au milieu d'eux. Ils vivent très-affermis contre les conseils de M. Ollivier, très-rassurés contre les précautions, les intentions et les résolutions de M. Baroche.

M. Baroche est un habile orateur, plus particulièrement dans cette difficile fonction, où se voient souvent les ministres, de parler pour ne rien dire, et d'avoir l'air de dire quelque chose en expliquant pourquoi ils ne parlent pas. C'est un joli art, M. Baroche le possède. Il a parfaitement, pour employer le terme technique, *roulé* M. Guéroult, lequel d'ailleurs est un peu fait en boule. Il a parfaitement refusé son secret à M. Ollivier, qui d'ailleurs n'a pas des tenailles très-fortes. Il a même, triomphe de l'art ministériel, laissé supposer qu'il avait un secret !

De même que le Piémont cherche un *modus vivendi* au sujet de Rome, on peut croire que le gouvernement français, importuné de n'être pas appelé au Concile, cherche un moyen d'y pénétrer, un *modus ingrediendi*. Il serait beau de voir l'État incrédule, puisqu'il est indifférent, admis à siéger enfin dans le Concile, s'age-

nouiller au commencement des délibérations pour appeler l'Esprit-Saint, et réciter la profession de foi de Pie IX, laquelle est catholique, apostolique, romaine et ultramontaine. Certes! nous le voudrions et nous voudrions qu'il le fît de bon cœur, en toute loyauté, en toute foi et bonne foi. — Bossuet l'aurait voulu aussi. M. Ollivier le voudrait-il?

Mais dans ce cas, comme hors de ce cas, M. Baroche, si habile à se taire, a dit, comme nous l'avons remarqué, une parole de trop. C'est ce fameux *au contraire*, si spontanément répondu à M. Ollivier, reprochant au gouvernement de choisir des prêtres *ultramontains* pour remplir les évêchés vacants. *Au contraire!* C'est-à-dire : Nous proposons des prêtres qui n'ont pas du tout ces opinions-là, qui, même, en ont d'autres, qui ne sont pas attachés à l'autorité suprême du chef de l'Église, qui seraient disposés à la contester...

Nous ne voulons pas insister, parce que, Dieu merci, M. le ministre des cultes a calomnié le clergé français et s'est calomnié lui-même. Il ne peut pas présenter au Pape pour évêques des prêtres qui soient le *contraire* en question, par la très-bonne raison qu'il n'y a pas de ces prêtres-là, et s'il y en avait, ils ne seraient pas possibles, nous ne disons point à Rome, mais en France.

Quelle parole, néanmoins! quel *pendant* au *Jamais* de M. Rouher! Si l'on veut entrer au Concile, quel programme! Et si l'on veut rester à l'écart où l'on s'est mis par une si longue persévérance, quel programme encore!

La conclusion très-évidente de ceci, c'est qu'en somme, l'Église seule sait bien ce qu'elle est, ce qu'elle fait, ce qu'elle veut, et seule marche son droit chemin. Il n'y a

point d'étonnement pour nous ; il y en a beaucoup pour M. Ollivier. Il croit que pareille chose n'est jamais arrivée. Citons sa parole, à la fois éloquente et naïve :

L'Église, *pour la première fois* dans l'histoire, par l'organe de son premier pasteur, dit au monde laïque, à la société laïque, aux pouvoirs laïques : *Je veux être, je veux agir, je veux me mouvoir, je veux me développer, je veux m'affirmer, je veux m'étendre en dehors de vous et sans vous ; j'ai une vie propre, que je ne dois à aucun des pouvoirs humains, que je tiens de mon origine divine, de ma tradition séculaire, cette vie me suffit ; je ne vous demande rien que le droit de me régir à ma guise.*

Assurément cela est vrai et bien tourné. Seulement ce n'est pas la première fois que l'Église parle ainsi. Elle a parlé et agi ainsi dès que le Sauveur eut dit aux apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations et toute créature, et baptisez-les. Mes paroles ne passeront point.* Et à Pierre : *Tu es Pierre. Je te donne les clefs, tu ouvriras et tu fermeras, et ce que tu lieras sera lié, et ce que tu délieras sera délié. Confirme tes frères. Pais mes brebis.* Alors, aussitôt, l'Église a commencé « d'obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes, » et Pierre a commencé de gouverner comme il gouverne aujourd'hui et comme il gouvernera jusqu'à la fin.

Que M. Ollivier écoute une parole jetée dans le tumulte, mais qui est plus éloquente que la sienne, qui trouvera plus d'adhésion sur la terre et qui durera plus longtemps, une parole jaillie du cœur chrétien.

M. Baroche était en train de douter qu'un Concile puisse avoir, au dix-neuvième siècle, l'importance politique et civile qu'il aurait eue au quinzième ou au seizième. M. le comte de La Tour lui a dit : « Cela, nous « le contestons. Tous les catholiques obéiront aux déci-

« sions du Concile en matière de dogme et de doctrine. « Ils jugeront en pleine liberté, comme par le passé, les « questions libres. »

Voilà le point et voilà le fait. Depuis qu'il y a des catholiques, il en fut toujours ainsi, et tant qu'il y aura des catholiques, rien n'empêchera qu'il en soit ainsi.

II

L'opposition catholique. — M. de Montalembert.

Note. — Comme on voit par ce qui précède, l'opposition incrédule, tant de la part de la presse que de la part de l'État, ignorante et déroutée, montrait peu de force et n'était pas même bruyante. On peut dire qu'il y avait de ce côté une disposition générale à laisser le Concile en paix. Cette disposition était mélangée de dédain, de crainte et aussi d'un certain respect de la liberté. A quoi bon entraver le Concile, et comment l'entraver? Ils restaient là-dessus, occupés de leurs affaires particulières dont ils sentaient la gravité croissante, ne pouvant d'ailleurs comprendre qu'il y eût quoi que ce soit de sérieux dans les décrets de l'Église, et enfin persuadés que leurs intérêts matériels n'étaient en rien menacés par les délibérations qui allaient s'ouvrir au Vatican.

La véritable opposition se forma parmi les catholiques. On vit paraître, sous diverses formes, des pamphlets anonymes pour éveiller la défiance des fidèles contre les projets supposés du Pape et leur signaler les envahissements de la cour romaine. Le foyer de cette opposition était en Allemagne, surtout à Munich. De là semblait venir le mot d'ordre et sortaient les pamphlets que le parti s'efforçait davantage d'accréditer. On eut les *lettres de Janus*, qui furent saluées comme un événement et acceptées comme un programme. L'auteur soigneusement caché était M. l'abbé Dœllinger, prévôt du chapitre cathédral de Munich. Ce personnage est maintenant assez connu pour que son nom suffise à réfuter son œuvre. A Rome, sur les murs de Saint-Jean de Latran, les révolutionnaires écrivent : *Mort à Pie IX! Dœllinger pape!*

Des lettres de Janus sortirent d'autres pamphlets pleins du même esprit, parfois mieux déguisé. Le dernier fruit de cette veine et le plus célèbre, fut un résumé *d'Observations* anti-infaillibilistes dont il parvint promptement des traductions pour tous les pays où l'Église catholique est répandue. La première traduction ou imitation divulguée fut française. Signée de l'imprévoyante main d'un évêque, ce fut elle qu'on eut l'air de traduire. Les *Observations* nous vinrent ensuite du fond de l'Amérique, en anglais, sans signature. Un évêque[1] nous les remit en se rendant au Concile. Plus tard, nous pûmes les lire en allemand et en italien, revêtues d'un cachet du gouvernement de Florence. On a dit qu'elles avaient été translatées en espagnol, et enfin je tiens de la bouche même du vénérable patriarche des Arméniens catholiques, Mgr Hassoun, qu'il en a été fait une traduction arménienne à l'usage de son troupeau; elle n'a pas, selon lui, été étrangère aux cruelles épreuves qu'il subit encore.

En France, avant les *Observations* dœllingériennes, qui ne parurent qu'au dernier moment, Mgr l'évêque de Sura, doyen de la Sorbonne, avait publié ses deux volumes, inspirés de la *Defensio* de Bossuet. Plusieurs de nos évêques en blâmèrent la doctrine et en contestèrent l'érudition. Ce long travail, studieusement critiqué dans l'*Univers* par M. Du Lac, demeura sans influence. L'on sait que l'auteur a lui-même retiré son ouvrage.

Les pamphlets allemands eurent le malheur de réussir davantage. Ils provoquèrent dans le clergé et parmi quelques laïques une agitation plus factice que réelle, qui, après la décision de l'Église, a dégénéré en défection. Les sectaires sont ceux qui s'intitulent aujourd'hui les *vieux catholiques*, ils rejettent l'autorité du Pape et l'autorité de l'Église. Malgré le tourment qu'ils se donnent pour faire du bruit, et malgré l'appui des gouvernements bavarois et prussien, l'on ne voit parmi eux rien de considérable. Aucun évêque, aucun ecclésiastique considéré, pas de grand talent ni même, sauf l'abbé Dœllinger et le ci-devant P. Hyacinthe, point de grande réputation ni sacerdotale ni laïque. La secte semble avoir plus de chefs que de membres. La fin ridicule du *Rongisme* sera prochainement celle de cette insurrection.

A ses débuts, elle put espérer davantage. Il lui vint des adhésions imprévues, une surtout, très-éclatante et très-douloureuse,

[1] Mgr Demers, évêque d'Ottanna.

celle de M. de Montalembert, bientôt suivie d'un manifeste-programme que publia la rédaction du *Correspondant*.

Je reproduis les articles que m'arrachèrent l'adhésion de M. de Montalembert, le *Correspondant* et les *Observations*. Le parti s'en irrita extrêmement. Mgr Dupanloup ne s'abstint pas d'y revenir dans l'*Avertissement* qu'il m'adressa avec un grand luxe de publicité. Quiconque voudra lire ces articles, où la question me semble clairement exposée, accordera, je l'espère, qu'ils furent écrits pour réfléchir et nullement pour irriter.

Il convient de rappeler, quant à M. de Montalembert, qu'il était malade depuis longtemps. Cette cruelle maladie ne lui laissait guère le temps d'étudier par lui-même la grave question où le lançait l'impétuosité de son esprit. Ancien ami de Dœllinger et entêté d'idées parlementaires, il ne pouvait pas soupçonner la tendance d'un homme dont il avait admiré la science et connu l'orthodoxie sinon la piété ; il n'était pas davantage en son pouvoir de calculer la portée de ses expressions toujours ardentes. Ceux qui l'ont connu ne peuvent croire qu'il eût persévéré après le jugement de l'Église dans ce camp ennemi où est venue le surprendre la mort.

Les fameux « laïques de Coblentz » ont répondu par une Adresse de remerciements aux félicitations qu'ils ont reçues de M. de Montalembert. Cette pièce, d'un médiocre intérêt[1], est publiée par la *Correspondance de Berlin*, organe officieux de M. de Bismark, très-favorable aux catholiques nuancés du germanisme prussien.

Nous profitons de l'occasion pour donner une version plus exacte de la lettre de M. de Montalembert lui-même. Celle qui a couru jusqu'ici, exacte au fond, n'était vraisemblablement qu'une retraduction en mauvais français d'une mauvaise traduction en allemand. Nous avons maintenant le texte original. C'est encore à la *Correspondance de Berlin* que nous devons ce document. Cette

[1] L'intérêt semblait médiocre alors. Nous ne pouvions croire à l'importance que prendraient des idées si mal établies.

feuille est certainement en rapport direct avec les anonymes qui mènent toute l'affaire.

Lettre de M. de Montalembert.

« La lettre que je vais dicter pour vous sera probablement la dernière de ma vie. Mon état empire sensiblement, et, dans les dernières semaines, je me suis vu deux fois au bord du tombeau, sans trouver la délivrance après laquelle je soupire et que Dieu me fait attendre si longtemps. Dans tous les cas, ma fin est proche, et je crois pouvoir déjà juger des personnes et des choses d'ici-bas avec l'impartialité et le calme qui sont le privilége de la mort. Bien que mon corps ne soit plus qu'une ruine, mon âme a conservé une certaine force, et c'est avec une joie intime que mon cœur et mon esprit se reportent vers ces rives du Rhin, où se sont développées mes premières impressions d'étudiant, et qui sont le seul coin de terre où s'offre aujourd'hui une consolation pour un champion politique et religieux.

« Cette consolation, je la dois à vous et à tous vos amis, à l'excellente *Gazette populaire de Cologne*, à la savante et courageuse *Feuille littéraire* de Bonn ; je la dois avant tout à l'admirable adresse des laïques de Bonn à l'évêque de Trèves, dont vous m'avez transmis un exemplaire. Je ne saurais vous dire combien cette remarquable manifestation m'a touché et réjoui ; elle est sans défaut pour le fond et la forme. J'en signerais volontiers chaque ligne. J'ai cru voir un éclair perçant les ténèbres, j'ai enfin entendu une parole virile et chrétienne au milieu des déclamations et des flatteries dont on nous assourdit. Permettez-moi d'ajouter que je me sens quelque peu humilié à l'idée que ce sont cette fois des Allemands qui ont pris l'initiative d'une démonstration si bien en harmonie avec l'attitude passée des catholiques français, et avec les convictions qui nous ont valu, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, l'honneur d'être à la tête des défenseurs de la liberté religieuse sur le continent. »

Voici la réponse :

« Monsieur le comte,

« Lorsque nous exprimions récemment, dans une adresse à notre évêque, les idées et les désirs que nous suggérait la réu-

nion du Concile et que notre conscience nous portait à faire connaître, nous n'ignorions pas qu'il ne nous serait possible de produire dans le monde catholique un mouvement salutaire, que si nous étions soutenus par des hommes de talent et de réputation. Nous avions surtout désiré votre approbation, Monsieur le comte. La clarté de votre esprit, la noblesse de vos sentiments, votre zèle infatigable pour la cause de l'Église, vous désignaient comme le champion des laïques éclairés.

« Tandis que les nouvelles défavorables qui nous arrivaient de l'état de votre santé nous faisaient hésiter dans notre intention de vous écrire, vous avez été informé de l'entreprise que nous avons tentée. De votre lit de douleur, vous nous avez adressé comme témoignage de votre approbation et de votre encouragement, des paroles brûlantes qui nous ont fait savoir que les vrais et sages catholiques de France, ces défenseurs éprouvés et respectés de la liberté religieuse, nous saluaient avec joie, par votre intermédiaire, comme des alliés sur lesquels ils pouvaient compter quand il s'agissait de servir l'Église et de défendre les plus nobles intérêts de l'humanité.

« Une semblable approbation est pour nous une garantie certaine de succès. Soutenus par un esprit impartial et éclairé de la divine lumière comme le vôtre, nos efforts appelleront l'attention des hommes qui peuvent les faire aboutir.

« Aujourd'hui plus vivement que jamais, nous sentons en communiquant avec vous que c'est l'Église surtout qui, en faisant disparaître les limites qui séparent les nationalités, réunit les peuples, et peut présenter, dans son organisation et sa vie intérieure, cet accord de l'autorité et de la liberté que l'on paraît si désireux de voir régner à notre époque.

« Beaucoup de catholiques allemands distingués, prêtres et laïques, ont approuvé publiquement ou confidentiellement, de vive voix ou par écrit, l'adresse de Coblentz ; de plus, au moment décisif, les représentants les plus autorisés des nations allemande et française sauront faire valoir l'idée de la restauration, sur ses anciennes bases, de l'organisation catholique, et donneront à cette idée une forme déterminée et convenable. Espérons donc que Dieu nous accordera bientôt des temps meilleurs.

« En ce qui vous concerne, Monsieur le comte, vous avez, malgré vos souffrances, exprimé dans les termes les plus élo-

quents et les plus affectueux votre sympathie pour notre œuvre. Nous ne savons comment vous remercier dignement de votre touchant dévouement et de votre puissant secours. Prenant part du fond du cœur à vos souffrances, nous prions Dieu, dans sa bonté, de les adoucir. Puissiez-vous être conservé longtemps à l'Église, à la France et à nous-mêmes, et puisse la Providence divine vous accorder de recouvrer la santé et de voir le jour où vous jouirez, ici-bas déjà, de la douce et juste récompense que mérite une illustre vie, employée à lutter constamment pour la réalisation de nobles idées !

« Veuillez agréer l'assurance de notre profond respect.

« *Le Comité de l'Adresse des laïques de Coblentz.* »

Nous nous abstenons de toute réflexion sur cette seconde pièce. L'*Univers* s'adresse à des hommes qui savent lire. Ils sentiront très-bien ce qui cloche dans l'accent de ces « laïques *éclairés,* » un peu trop prompts à proclamer qu'ils ont parmi nous l'approbation des *vrais et des sages.* Leur prudence n'a pu éviter tous les mots et déguiser toutes les pratiques qui dénoncent l'esprit de secte. Ils parlent d'adhésions *confidentielles*, ils ménagent une exhibition d'autorités inattendues pour le *moment décisif.* Tout cela n'est plus selon les anciennes coutumes ! M. de Montalembert, qui va toujours le front levé, doit s'étonner de recevoir une adresse de gens qui ne disent pas leurs noms.

Du reste, nous sommes intimement convaincus que ces habiles menées vont droit à un avortement. On ne voit de fantômes que dans les ténèbres ; à la première clarté du jour, ils disparaissent. Le jour approche où l'Église dira : Je suis ici ! Nous verrons alors ce qui voudra demeurer ailleurs, et nous verrons aussi ce que pèsera ce reste.

III

La question des Ambassadeurs au Concile.

9 septembre 1869.

Différents esprits ont pressé le gouvernement d'envoyer une ambassade au Concile, et il en a paru tenté. Pour lui donner l'envie d'y paraître, c'était assez qu'il n'y fût pas appelé. Cette omission, commandée par la situation actuelle de l'État vis-à-vis de l'Église, lui semblait pourtant mystérieuse. L'idée de l'ambassade, probablement suggérée et appuyée par quelques aspirants ambassadeurs, s'est donc accréditée facilement. L'ambassadeur semblait tout trouvé : c'était M. Baroche. Déjà les journaux lui composaient un bureau d'attachés théologiens.

Mais M. Baroche n'était que l'homme des ingénus. Ceux qui voulaient que l'ambassade fît quelque chose nommaient des personnages plus compétents.

En même temps que la question du personnel s'agitait à Paris, des ouvertures diplomatiques étaient faites à Rome pour savoir quel accueil la légation conciliaire y recevrait. La réponse était toujours la même : Le Saint-Père n'avait rien vu qui l'obligeât d'inviter les gouvernements au Concile, et ne voyait rien qui l'obligeât de leur en fermer l'entrée.

Soit que cette réponse désintéressée l'ait éclairé sur la situation, soit que l'embarras de former l'ambassade et de lui donner des instructions ait paru supérieur au profit qu'on en pouvait attendre, le gouvernement a aujourd'hui abandonné son dessein. Il ne se fera pas

représenter au Concile. C'est, dit-on, une résolution prise. Si elle est maintenue, elle sera générale, car les autres gouvernements étaient fixés à faire ce que ferait la France. La fameuse consultation du ministre prussien de S. M. le roi de Bavière aura eu cet aboutissement facile à prévoir. On peut croire que le résultat n'eût pas beaucoup différé, quand même cet homme d'État n'aurait pas pris la peine d'intervenir.

Autant que nous pouvons l'augurer, c'est ce que désirait le Saint-Père, et ce qu'il avait prévu. Sa politique haute et sans embûches ne se trompe pas. *Santa Chiesa fara da se!* Quel beau spectacle donne au monde cet homme, qui dit où il veut aller, parce qu'il veut aller où Dieu le mène!

Quant au gouvernement français, qui dirige en ceci les autres, nous le louons particulièrement de son abstention. Nous ne voyons pas, en vérité, quel parti plus sage il aurait pu prendre.

Étant ce qu'il est religieusement, c'est-à-dire, n'étant rien qu'un surintendant des cultes, que ferait-il au Concile? Il n'appartient à aucune communion chrétienne, il n'en représente aucune, il n'a reçu et ne peut recevoir d'aucune aucun pouvoir en matière de foi, ni pour affirmer ni pour abjurer, et surtout il ne l'a pas reçu des catholiques. Il ne peut pas même, au Concile, dire qu'il est l'*État*. Il ne l'est pas même pour les catholiques français, qui lui dénient tout droit de s'immiscer dans les choses de la foi; il ne l'est pas davantage pour les Français non catholiques, qui, d'une part, n'ont pas à se mêler de ce que fera le Concile, et de l'autre ne reconnaissent pas ici à l'État le droit de traiter et de s'engager pour eux. Et quant aux membres du Concile,

appartenant à toutes les nations de la terre, que leur importe l'État français, qui n'est pas catholique? S'il produisait en face du Concile ses idées *françaises* en matière de religion, les Pères ne répondraient qu'un mot : Anathème!

Pour les gouvernements *indifférents* de notre époque, le Concile est tout simplement une manifestation de la liberté religieuse. Ils n'ont d'autre devoir que de n'y pas mettre entrave, et d'autre droit que d'en empêcher les effets en ce qu'ils auraient de contraire au bon ordre. Que leurs opinions et leurs maximes d'état y soient contestées, froissées, même condamnées : cela peut leur déplaire, mais ils ne sont l'État que pour souffrir ces déplaisirs et modifier eux-mêmes leur manière de voir devant ces expressions de la liberté des consciences. Elles ont tout droit d'être malgré eux, et l'on ne prétendra pas sans doute que l'État puisse être reçu à biffer un décret du Concile, lorsqu'il n'oserait pas prétendre à biffer un article de M. Vacherot ou de M. Renan, dans la *Revue des Deux-Mondes*. Qu'il empêche l'exécution, à la bonne heure, s'il peut le faire en respectant les principes de justice et de liberté. Lorsqu'on en sera là, il verra son possible, et la conscience catholique verra le sien.

Ceci n'implique nullement la doctrine salutaire de l'union de l'Église et de l'État. En revendiquant sa liberté, et en l'exerçant, l'Église maintient cette doctrine. L'Église vis-à-vis de l'État est dans la condition d'une épouse répudiée de fait, et qui subit en fait cette répudiation qu'elle a conscience de n'avoir pas méritée. Elle réclame ce qui lui est dû par contrat, le légitime arrérage de sa dot dilapidée; elle réclame ses

droits de personne civile ; elle réclame surtout ses droits de mère. Mais elle ne réclame pas le divorce, et bien plus, elle dit que le divorce ne peut pas être valablement prononcé, parce que l'intérêt de la famille le défend.

Et dans cette situation, fière et sans tache, retenant le droit qu'elle ne peut céder, le cœur plein de clémence, elle attend avec la patience de ce qui est éternel.

IV

Entrée des *faillibilistes* français. — Leur soumission à l'esprit moderne. — 89 appliqué à l'Église. — Politique de tout ce qui a péri et de tout ce qui va périr.

31 octobre 1869.

Un recueil catholique nous a donné, il y a quinze jours, l'équivalent français, anonyme aussi, des manifestes bavarois et autrichiens sur la faillibilité certaine du Pape et la faillibilité possible du Concile. C'est l'œuvre d'une plume habile, d'une science inexacte et d'une conscience passionnée. Les formes du langage sont pieuses, le fond de la pensée est involontairement sceptique.

En attestant sa foi, l'auteur anonyme ne laisse voir que ses doutes, et il prend si grand soin de justifier ses doutes, qu'ils semblent former le capital de sa foi. Il admet en principe l'infaillibilité de l'Église, car la clarté de la langue l'impose à sa raison. Il n'oserait dire, avec les docteurs de Munich, que le *critère* de l'infaillibilité n'existe point. On a besoin d'allemand pour de telles audaces. Mais où se trouve l'infaillibilité dans l'Église ?

Il la cherche, peu disposé à la vénérer là où jusqu'à présent on l'a reconnue. Il la nie au Pape personnellement ; l'accorde-t-il au Concile ? C'est selon ! Le Concile tout seul pourrait avoir l'infaillibilité ; le Concile et le Pape d'accord pourraient ne l'avoir pas. On pense bien que tout cela est emmêlé et qu'il y a des voiles ! En bon catholique gallican, notre Janus français tient que le Saint-Esprit qui, à son avis, néglige le Pape, n'abandonnera pas le Concile. Néanmoins, le Concile pourrait faire fausse route, et notre Janus n'est rien moins que rassuré. On parle d'un décret qui attribuerait au Pape cette infaillibilité introuvable ; on entend de « nouveaux docteurs » qui préconisent ce dogme et qui soutiennent, grand Dieu ! que le temps est venu de l'inscrire aux articles de foi. Ces « imprudences » font trembler notre Janus, et il prend le devant sur le Saint-Esprit pour informer le Concile et lui montrer la voie. Véritablement, il ne ménage pas les avertissements « modestes » mais « fermes, » et même comminatoires. Cela fait, il signe : *Pour la rédaction du Correspondant : P. Douhaire.*

Cette formule de signature est la chose sérieuse de cette pièce ardente et médiocre. Elle lui donne le caractère d'un manifeste, elle révèle une *École* qui ne s'était pas encore si clairement accusée.

L'attention des catholiques se demande s'il n'y a pas ici quelque abus du blanc-seing. La rédaction supérieure du *Correspondant* se compose d'un certain nombre de personnages renommés, qui peut-être n'ont pas été tous consultés sur le fond et sur l'opportunité d'un pareil programme. Plusieurs, jusqu'à présent du moins, ne paraissaient pas si avancés. Nous nous permettrons d'insister. Il importe de savoir qui est là.

MM. de Montalembert, de Falloux, Albert de Broglie, Th. Foisset, Louis de Carné, Augustin Cochin, les RR. PP. Perraud et Largent, membres de l'Oratoire, sont tout le talent et font toute l'importance du *Correspondant*. Ces patriciens ont-ils donné leur assentiment au manifeste de la *Rédaction*? Peuple enseigné, nous voudrions savoir qui nous parle. Les noms propres ont ici une grande valeur. L'importance du document serait autre s'il émanait des personnages notables que nous venons de nommer, ou s'il ne contenait que l'expression des communes pensées de MM. Douhaire, Gaillard, Lavedan, Topin, etc.

En attendant cet éclaircissement désirable, jetons un coup d'œil sur les instructions dont le *Correspondant* croit bon de munir le Concile.

Elles sont en même temps très-compliquées et très-simples. A suivre leurs détours, chaque mot nous arrêterait. Nous préférons les aborder à la conclusion. Le terme où elles arrivent montre assez l'erreur du chemin.

La « Rédaction du *Correspondant* » a pris de Mgr Maret la *négation de l'infaillibilité du Pape,* et la *périodicité* et même la *permanence conciliaire*. Elle conclut que le Concile doit avant tout s'abstenir de proclamer l'infaillibilité.

Elle a pris du Janus bavarois et de son propre fond cette idée, que l'Église a premièrement le besoin et le devoir de se réconcilier avec le *monde moderne*; et cette autre, que le *monde moderne* ne peut s'abuser dans ses pensées, qui sont celles du Janus Bavarois et celles du *Correspondant*. Donc, le Concile devra entrer le plus avant possible dans les voies du catholicisme libéral, et c'est à quoi le *Correspondant* reconnaîtra la vraie inspi-

ration du Saint-Esprit, celle qui pourra obtenir sa joyeuse obéissance, et, plus tard, la complaisance du genre humain. Si le Concile, par exemple, biffait le *Syllabus*, qui douterait de son infaillibilité?

C'est la thèse. Rendons-la plus claire : le Pape, désormais souverain constitutionnel dans les choses spirituelles comme dans les choses temporelles, acceptera l'infaillibilité du Concile ; et le Concile, à son tour, par une autre assimilation inévitable, acceptera l'infaillibilité du genre *humain moderne,* c'est-à-dire, du *peuple souverain.*

On voit d'où vient cette thèse et où elle va. Mgr Maret est *enjambé* d'un seul mouvement. Il fait de l'Église une monarchie tempérée d'aristocratie, ou plutôt une aristocratie tempérée de monarchie. La « Rédaction du *Correspondant* » invite le Concile à mettre l'Église sur la voie d'une transformation qui aboutirait à la démocratie pure.

Du reste, le promoteur de ce sénatus-consulte ne se donne pas la peine de chercher des arguments dogmatiques ni même historiques, et les quelques lieux communs qu'il fournit en ce genre ne sont véritablement que pour la couleur. A quoi bon s'empêtrer d'une argumentation rebelle et qui n'est plus de mise? On se ferait doublement tort, puisque, d'une part, le dogme et l'histoire sont contraires, comme le prouve la tentative avortée de Mgr Maret, et que, d'une autre part, la raison moderne suffit. La raison moderne a porté son décret. il est en vigueur dans le monde entier, abrogeant pour jamais toutes ces vieilles bulles dont on voudrait vainement continuer d'enchaîner l'esprit humain!

Toute l'autorité que le *Correspondant* prétend donner

à ses vues est tirée uniquement de l'état présent du monde, tel qu'il lui apparaît, non sans un grand mélange d'illusion. Il fait de la politique, et de la politique de 89, la même que fait toute l'Europe depuis la rupture de la politique avec la théologie.

Le caractère invariable, sinon toujours avoué de cette politique, est d'abandonner tous les principes; de sacrifier la vérité à l'erreur, jusqu'à déclarer que l'erreur est la vérité; de combattre plus ou moins la révolution dans l'ordre matériel, et de lui tout livrer, de la seconder même dans l'ordre des doctrines. Ce fut, au fond, la politique de Napoléon Ier et celle de la Restauration; ce fut ouvertement celle de Louis-Philippe; c'est clairement celle du second Empire.

M. de Metternich n'en eut guère d'autre; M. de Beust, le « fossoyeur, » s'honore de la pratiquer. Elle a régné avec les derniers Bourbons en Espagne et à Naples, avec la maison d'Este en Toscane, elle règne encore en Portugal avec Bragance, elle prépare à l'annexion la Bavière et la Belgique. Finalement, politique de tout ce qui a péri et de tout ce qui va périr. Or, ce tout pourrait bien être la civilisation moderne tout entière, et le *Correspondant* lui-même en a peur. Dans le servile *Benedictus qui venit* qu'il chante à « l'esprit moderne, » plus d'un cri d'angoisse lui échappe. Pâle dévot, fort incertain du caractère et de la divinité de son idole !

C'est cette fière et sage politique, néanmoins, que le *Correspondant* conseille à la vraie Église et au noble et vrai peuple du vrai Dieu ! Il paraît, sincèrement d'ailleurs, ne pouvoir imaginer ni comprendre aucun moyen de ne pas suivre le torrent universel. Devant la Révolution, qui est aussi l'orgueil de l'esprit, il demeure

fasciné par un mélange de terreur et d'amour. On ne sait, et il semble ne savoir pas lui-même s'il dit qu'il faut adorer ce Dieu vivant, ou s'il dit qu'il faut amadouer cette affreuse bête. Mais, ce qui est trop sûr, c'est que la Révolution, dieu ou bête, lui fait oublier beaucoup de choses dont se devrait mieux souvenir un chrétien qui parle à des chrétiens.

La première de ces choses essentielles qu'il oublie, c'est l'origine même et la constitution divine de l'Église. Oubliant cette première chose, il en oublie une seconde, qui est le respect. Il parle de l'Église comme d'une institution humaine qui subit les inconvénients des œuvres humaines, qui a ses imperfections et ses lacunes pour ainsi dire constitutives, qui se serait faite d'occasions imprévues et de sagesse bornée, qui a varié, qui variera, qui s'use, qui vieillit, qui a besoin de retouches et même de refonte. Tout ce qu'il entasse à ce sujet, sans distinction et sans mesure, peut persuader quelque frivole esprit qui l'écoute, l'abuser lui-même et l'entraîner avec son lecteur beaucoup plus loin qu'il ne voudrait aller : mais que peut produire tout cela sur la foi des catholiques intelligents, et particulièrement sur la raison des pontifes ?

Le *Correspondant*, préoccupé de ses conceptions et de ses terreurs libérales, n'écoute que les bruits du monde et les susurrements des sectaires. Au milieu de ces vacarmes, il ne discerne pas la confession solennelle de l'esprit catholique, qui les domine pourtant de si haut. Comment fait-il pour ne pas entendre la multitude des prêtres et des fidèles dont les acclamations saluent la voix imposante des évêques affirmant la foi de toute l'antiquité ?

Mais s'il l'entend, où peut-il trouver plus de clarté, plus de volonté, plus de certitude? Et comment alors a-t-il pu se décider à jeter au milieu de ce concert son *veto*, si mal à propos présomptueux? Nous entrerons volontiers plus tard, s'il le faut, dans le détail de ses vaines raisons. Pour aujourd'hui, en présence de l'effet qu'elles produisent, nous croyons suffisant de lui rappeler à quelle écrasante majorité il s'adresse.

Il s'élève contre l'infaillibilité du Pape, il presse l'Église de se réconcilier avec l'esprit moderne. Voici ce que nos maîtres et nos pères, sur le seuil du Concile, disent au peuple catholique, qui répond : *Credo!*

Quant à l'infaillibilité, elle n'est pas à créer, elle existe et elle existera parce qu'elle a toujours existé. Elle existe dans le Pape et dans le Concile, non que le Concile la communique au Pape, la faisant ainsi remonter des membres à la tête, mais parce que le Pape la communique au Concile, la faisant descendre de la tête aux membres. C'est le Pape, la tête de l'Église, qui verse l'infaillibilité dans tout le corps sacré ; et cette infaillibilité, il la tient directement de Dieu même par un permanent et perpétuel miracle de sa fonction unique, conformément à la promesse que la sainte Église a toujours crue et adorée. Nous le croyons ainsi d'une foi divine qui nous est donnée par le baptême ; nous le croyons encore d'une foi humaine, parce que la raison humaine, élevée à toute sa hauteur par cette même grâce du baptême et par les autres sacrements qui font l'homme nouveau, nous persuade que Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Quant à la réconciliation de l'Église avec le mystère de Babel qu'on nomme l'esprit moderne, nous croyons

que la conduite de l'Église envers le genre humain est, a été et sera perpétuellement sainte, c'est-à-dire toujours pleine de justice et de mansuétude et sans ombre d'erreur, étant perpétuellement inspirée de Dieu.

Nous le croyons parce que Dieu a dit à Pierre et non à d'autres : Juge, lie et délie, confirme, pardonne; les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Or, les portes de l'enfer auraient prévalu si Pierre et l'Église avaient pu errer; et Pierre et l'Église erreraient, et les portes de l'enfer prévaudraient, si l'Église acceptait la réconciliation aux conditions que veut y mettre aujourd'hui comme toujours le monde, puisque ces conditions seraient aujourd'hui comme toujours l'abandon de la vérité.

Le monde est tiré hors de l'Église par les chaînes de l'erreur. C'est Pierre qui doit rompre ces chaînes. C'est à lui qu'il a été dit : *Solve catenas!* et Pierre rompra les chaînes en confirmant les liens qui nous retiennent dans la vérité. Ainsi il a fait depuis dix-huit siècles, ainsi il fera toujours et infailliblement jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à ce que soit complet le nombre des élus qui est la fin pour laquelle ont été créés le monde et l'homme.

Il s'agit bien, pour le Concile, de faire de la politique, de favoriser l'avancement politique des catholiques français ou allemands! Le Concile obtiendra de Dieu les inspirations nécessaires au maintien et à l'accroissement de la foi dans l'Église, et à l'agrandissement de l'Église et de la foi dans le monde. C'est pour ce résultat que Pie IX a convoqué le Concile, pour ce résultat qu'il le dirigera, pour ce résultat qu'il confirmera ses décrets, dussent ces décrets gêner la fortune des catholiques

français et désobliger la philosophie des catholiques allemands.

Et si l'Esprit-Saint inspire au Pape et au Concile d'ajouter quelque chose aux décrets du concile de Florence, ou de prononcer d'une manière plus formelle sur cette infaillibilité subsistante qui ne subsistera pas moins entière et inviolable quand même il n'en serait pas question du tout, cela sera fait ; et l'Église tout entière dira *Amen!* dira *Credo!* Elle croira, comme elle croit aujourd'hui, que Dieu ne peut se tromper ni nous tromper, et que, s'il a voulu ajouter quelque éclat plus grand au pouvoir de son Vicaire, c'est que des circonstances approchent où il sera nécessaire d'obéir plus pleinement, plus vite et de plus loin.

Parmi les noms sacrés que la tradition et les Pères ont donnés au Pape, il en est un que l'état du monde et les menaces de l'avenir peuvent nous aider à comprendre. Il se nomme Pierre, il se nomme aussi Moïse!

L'Église, cette semaine, célèbre la fête des apôtres saint Simon et saint Jude. Si le *Correspondant* veut parcourir cet office, il y trouvera la politique de Pie IX et du Concile. L'Église demande aux apôtres la guérison des âmes languissantes et l'accroissement des vertus. *Sanate mentes languidas, augete nos virtutibus.* L'Évangile rappelle une parole du Sauveur, qui laisse peu d'espoir à une réconciliation entre l'Église et le monde par les concessions que le monde exigera toujours : « Si « vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait « à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et « qu'en vous choisissant je vous ai *séparés du monde,* le « monde vous hait. » L'on voit ici qu'une véritable réconciliation avec le monde coûterait cher à l'Église et au

monde. Cependant ces hommes que hait le monde, sont et seront ses juges, et le maître leur a dit encore cette parole que l'Église chante dans son inébranlable foi : *Sedebitis super sedes, judicantes Israel.* Est-ce aux juges de se réconcilier avec les justiciables? Ils ne le pourraient qu'aux dépens de la loi, et ils seraient prévaricateurs.

Que le *Correspondant* nous permette de le lui dire : sa voie est mauvaise. Ce n'est ni à lui ni à nous de conseiller l'Église. Nous ne pouvons, lui et nous, rendre service à nous-mêmes et au monde qu'en obéissant à l'Église et en prouvant au monde combien notre obéissance a raison.

V

Histoire de l'infaillibilité.

4 novembre 1869.

La « Rédaction du *Correspondant* » ne sait pas où réside l'infaillibilité doctrinale, et si elle le sait, du moins elle ne veut pas le dire. Elle fait des recherches et n'avoue que des présomptions. Seulement ces présomptions sont graves. Il en résulte, pour le moment, que l'infaillibilité n'est point dans le Pape, qu'il n'y a là tout au plus qu'une possession acquise, mais suspecte d'usurpation et sujette à révision. Moins incertaine lui semble l'infaillibilité du Concile. Toutefois elle y met des conditions. La principale est que le Concile soit tenu en haleine d'infaillibilité par l'inspiration continuelle de l'esprit humain, et c'est pourquoi il serait bon que le Concile fût non-seulement périodique, mais permanent.

Examinons ce système dans la pratique, en nous servant des données que le *Correspondant* lui-même nous fournit. Nous lui fournirons peut-être, à notre tour, quelques motifs pour changer la direction de ses recherches et se fixer là où se tient l'Église, d'accord en ce point, qu'il veuille bien y prendre garde, avec l'immense majorité de l'humanité baptisée.

Il ne disconviendra pas que l'humanité baptisée est le vrai genre humain, celui qui est en capacité de vivre suivant les vraies lois de l'homme et de recevoir la vie éternelle. Voici le catéchisme : « Dieu nous a créés « pour le connaître, l'aimer, le servir et par ce moyen « acquérir la vie éternelle. » Donc c'est le baptême qui constitue l'humanité, et tout ce qui n'a pas été introduit dans l'Église par le baptême n'est véritablement qu'une sorte de matière première qui attend encore le souffle de vie.

Ce serait une grande joie pour nous si nous pouvions démontrer au *Correspondant* qu'en se mettant d'accord avec l'Église, il se mettrait d'accord avec l'esprit humain, même moderne, tandis que ses indécisions l'exposent à faire un triple schisme avec la raison, avec l'humanité et avec le bon sens. Car l'Église, qui domine et devance la raison humaine, fait néanmoins, comme Dieu même, toutes choses de manière à contenter pleinement la raison; et l'humanité, si aisément rebelle à la raison, finit cependant par porter ce joug qui la contrarie et qui la sauve. De même que la raison se soumet à Dieu, l'humanité se soumet à la raison. Après tous leurs écarts, la raison et l'humanité trouvent qu'il est plus sage, plus grand et plus doux d'obéir; et c'est par là que le genre humain, livré aux tempêtes de la

liberté dans les ombres de sa connaissance imparfaite, ne périt pas, mais marche vers le plein jour.

Nous sommes dans la chute, dans la liberté et dans la nuit, trois causes de destruction qui rendent l'infaillibilité nécessaire. Pour ne pas périr il nous faut un réparateur, un chef et un phare.

L'infaillibilité est nécessaire : donc elle est visible et elle est certaine. Dieu y a pourvu, autrement nous n'aurions pas de Dieu que notre raison dût absolument croire, et nous discuterions sans aucune utilité sur le Pape et sur le Concile. Mieux vaudrait appliquer toutes les forces de l'intelligence humaine à chercher un topique contre la moindre des infirmités corporelles qui nous dénoncent la perpétuelle dissolution de cette matière déchue dont nous sommes formés, *quasi vestimentum quod comeditur a tinea.*

L'infaillibilité existe, nous ne dirons pas dans un seul homme, mais dans un seul dépositaire. L'exemple en est permanent dans l'histoire de l'humanité élue. Adam, chassé du paradis, est le dépositaire infaillible de la promesse. C'est tout ce qu'il faut au monde pour traverser la première période de ses défaillances sans fin. Adam garde la promesse, il la transmet et cette lumière ne s'éteint pas.

Cependant le monde, *l'esprit moderne*, se pervertit de plus en plus. Les eaux du déluge sont amoncelées dans la colère divine, elles vont se répandre. Dieu parle à Noé, et le fait infaillible pour le salut du genre humain. Noé affirme la vérité de Dieu, il avertit les pécheurs de leur perte prochaine, et il construit l'arche.

Noé figure du Christ et figure de Pierre! Mais Pierre gouvernera lui-même une arche plus miséricordieuse.

Celle-là demeurera ouverte; quiconque ne voudra point périr y pourra entrer, et le nouveau Noé lui tendra la main.

En vertu de son infaillibilité, Noé construit l'arche sans délibération ni conseil. On le raille, il poursuit. Il emploie à la construction de l'arche des ouvriers qui n'y entreront point, prophétique et perpétuelle destinée de ceux d'entre le monde que Dieu emploie aux œuvres de l'Église et qui ne veulent pas être de l'Église. L'arche est faite; la promesse donnée à Adam franchit le déluge pour être encore le phare et l'espérance du genre humain recommençant. Les eaux descendent : la colombe rapporte le rameau d'olivier qui avait conservé ses feuilles sous les ondes du châtiment, comme Dieu avait conservé son amour dans le débordement de sa colère. Noé sort, il plante la vigne, d'où sortira la matière du sacrifice eucharistique, il maudit le fils qui n'a pas respecté l'infirmité paternelle, il partage la terre à ses enfants. Il agit sans conseil, et ce qu'il a fait demeure.

Après Noé, l'infaillibilité, errante et temporaire parmi les affirmateurs de la promesse, se pose çà et là, mais toujours sur un homme à qui Dieu a parlé. On ne voit point de corps délibérant infaillible. La première assemblée délibérante dont on trouve une trace dans l'histoire, délibère contre Dieu et bâtit Babel. Ainsi advint la confusion des langues, remède amer contre l'unité satanique, long obstacle à l'unité divine qui ne pourra se former tant que le monde n'aura pas entendu et reçu l'unique langue de Dieu.

Abraham est fait infaillible, et l'infaillibilité se concentre en quelque sorte dans la race de cet ami de Dieu.

Elle est un moment donnée à Loth pour le salut de sa famille, avant le désastre de Sodome, image du déluge de feu prédit comme dernier châtiment de la race humaine ; elle couronne de rayons sublimes la tête de Job, petit-fils d'Esaü ; mais elle demeure davantage à la lignée plus fidèle. Après Isaac, Jacob et Joseph, pasteurs du peuple inspirés de Dieu, Moïse est pleinement investi de l'infaillibilité. On ne voit autour de lui aucun conseil. Dieu lui parle, il obéit. Quelle délibération a précédé la sortie de l'Égypte, dans quelles discussions s'est formée la loi du Sinaï? Donoso Cortès remarquait que ce grand Moïse n'eût pu réussir à rien en face d'une assemblée délibérante ; il était bègue. Aaron, qui n'était qu'orateur, parlait pour Moïse.

Moïse institua des juges pour le peuple, il n'y prit point de législateurs. Si l'on veut savoir quels conseillers lui eût donnés le peuple, l'Exode nous le dit. A la première station après le passage de la mer Rouge, ce peuple, délivré de la cruelle servitude égyptienne, murmura contre son libérateur. Les eaux qu'ils trouvèrent en ce lieu étaient amères ; ils l'appelèrent *amertume*, et dirent : Que boirons-nous? A la seconde station, sur les confins du désert de Sin, le quinzième jour du second mois après le départ, les murmures redoublèrent : « Plût à Dieu, dirent les fils d'Israël, que nous eussions « péri en Egypte, lorsque nous étions assis devant des « marmites pleines de viande, et que nous mangions « du pain à satiété, puisque vous nous avez conduits en « ce désert *pour faire mourir de faim tout le peuple!* » Dieu, éloignant ces insensés et ces lâches, ne voulut traiter qu'avec Moïse ; il défendit au peuple de gravir la montagne, et même d'y toucher, sous peine de mort.

Ainsi Moïse reçut la loi tout entière de la bouche de Dieu, et la transmit au peuple. Cependant ce peuple, témoin de tant de merveilles et honoré d'une loi si sainte et si sage, ne cessa de murmurer. Il regrettait toujours les jouissances matérielles de l'Égypte, et il fallut que de nouvelles générations se formassent dans le désert pour que la terre promise leur fût enfin ouverte. A l'exception de deux, aucun n'y entra, de tous ceux qui avaient vécu en Égypte. Moïse lui-même resta dehors, parce qu'un moment la voix de l'Égypte, la voix de l'*esprit moderne* l'avait ébranlé.

Par une volonté de Dieu, l'infaillibilité reste dans le peuple d'Israël, de deux manières : l'une est, pour ainsi dire, passive : c'est l'attachement du peuple à sa loi sainte, toujours reconnue infaillible et toujours adorée, même à travers des transgressions à peu près générales, d'ailleurs si sévèrement et néanmoins si miséricordieusement punies. L'autre est active : c'est l'inspiration prophétique, le commerce de Dieu avec certains hommes à qui il parle directement, et qui deviennent infaillibles durant la vision dont ils sont favorisés. Jésus-Christ se soumet à l'infaillibilité de la Loi et des Prophètes ; il ordonne d'écouter encore leurs interprètes devenus indignes, « parce qu'ils sont dans la chaire de Moïse. »

Enfin l'infaillibilité est créée avec et pour le monde nouveau, par celui que l'Église appelle le *Père du siècle futur*, le *Maître de l'homme, de la vie et de l'éternité*. Elle ne sera plus errante et intermittente, en quelque sorte, comme elle l'a été, mais permanente et fixée en son lieu connu et éternel. — « Tu es Pierre, » non pas tu *seras*, non pas tu *deviendras*, non pas tu te *feras* : Tu *es* Pierre !

— « J'ai prié, » non pas je *prierai*, non pas *j'ai prié jusqu'à un certain temps :* J'ai prié *pour toi* à toujours ! — « Confirme tes frères, » non pas, *demande-leur* si tu es toujours Pierre, et s'il est toujours vrai que je te l'ai dit et toujours certain que j'ai prié pour toi. Car alors où serait Noé, où serait Moïse, où serait Jésus-Christ, et à qui ira le monde, si Pierre n'est pas tout à la fois Noé et Moïse et le Christ, celui à qui Dieu parle et qui parle pour Dieu, celui qui peut lier et délier, celui qui peut ouvrir l'arche, celui qui peut dire : Voici la vérité et voici l'erreur ? Et si la parole de Pierre peut être incertaine, qui croirons-nous ?

La question a été mille fois posée, et il n'est pas d'état des choses ni d'état des esprits en face desquels elle n'ait été résolue, toujours de la même façon. Le ciel et la terre ont crié : Tu es Pierre ! et après dix-huit siècles, le ciel et la terre proclament encore que toute voix discordante s'est trompée.

On a vu des séparations. En face de l'hérésie obstinée, l'infaillibilité a été inflexible. Toutes les séparations ont abouti au même résultat. La vérité est restée entière, vivante et féconde ; l'erreur séparée est tombée sous une tyrannie abominable ou s'est engouffrée dans une abominable anarchie. Ainsi s'est accomplie la menace de Dieu contre ceux qui voudraient gravir cet autre Sinaï, où le nouveau Moïse est seul appelé avec Aaron. « Que ni les prêtres ni le peuple ne fassent d'efforts « pour monter vers le Seigneur, *de peur que Dieu n'en « détruise plusieurs.* »

Ceux qui prétendent aujourd'hui que cette prohibition est levée et que cet état est changé, disent par là même que la constitution de l'Église est changée, bien plus,

que la nature humaine aussi est changée. Et il faudrait en effet qu'un changement radical pût survenir dans la nature humaine pour qu'un pareil changement pût s'accomplir dans la constitution de l'Église. Il faudrait que la chute originelle fût complétement réparée et la puissance du mal complétement abolie, que la passion n'eût plus de prise sur les âmes également justes, que l'erreur n'eût plus de prise sur les esprits également éclairés et dociles. Alors, en effet, à quoi bon le médecin s'il n'y a plus de malades, le phare si tout le monde voit clair, le guide si tout le monde connaît le chemin?

Mais quelle que soit l'estime du *Correspondant* pour l'esprit humain *moderne*, assurément, il ne le croit pas encore parvenu à cet état d'infaillible lumière et d'indéfectible liberté.

Les principes et les conquêtes de 89 n'ont pas encore opéré ce miracle. Malgré le progrès très-réel que le christianisme lui a fait faire dans l'intelligence et dans la vertu, le genre humain est en majorité ce qu'il était avant le déluge, lorsqu'il se raillait des avertissements de Noé; ce qu'il était après le déluge, lorsqu'il délibérait de se construire une demeure où ne pût monter la colère de Dieu; ce qu'il était à la sortie de l'Égypte, lorsqu'il murmurait contre Moïse et regrettait les ignobles félicités de la servitude. Il a toujours besoin de Noé, toujours besoin de Moïse; il lui faut toujours un guide, définiteur infaillible de la vérité.

La privation de ce guide accuserait la miséricorde divine; son existence, mais à l'état de dispersion et pour ainsi dire de suspension dans la masse humaine, accuserait sa prudence. La prudence de Dieu fait partie de sa miséricorde; il doit y avoir un point où la raison

humaine ne puisse pas risquer de se tromper. Prétendre que c'est le Concile qui est le guide, et non pas le Préposé immortel, toujours présent, toujours visible, que la prudence divine a institué pour convoquer, présider et confirmer le Concile, quelle contradiction !

En reconnaissant au Pape le droit de convoquer le Concile, nécessité à laquelle nul n'échappe, on confesse déjà son infaillibilité personnelle. On confesse aussi par là que, pour ôter au Pape cette infaillibilité qu'on lui nie et dont on use en même temps, il doit tout à la fois se la reconnaître et se la nier lui-même, toujours infailliblement. Rien n'étant valable dans l'Église que par le consentement du Pape, il ne peut cesser d'être cru infaillible qu'en déclarant infailliblement qu'il ne l'est pas! Or, comme il a dit et cru le contraire pendant dix-huit cents ans, et que toute l'Église, tantôt réunie, tantôt dispersée, n'a cessé de le croire et de le dire avec lui, ce serait toute l'Église qui proclamerait qu'elle ne peut se tromper, — et qu'elle s'est toujours trompée!

Par cette contradiction si violente et si monstrueuse, et par sa conséquence, la substitution du Concile au Pape, on charge la rebelle raison humaine d'un miracle autrement lourd et dur que le miracle de cette infaillibilité personnelle que l'on prétend ne pouvoir comprendre.

L'infaillibilité naissant à une date fixe dans la foule des évêques, convoqués non plus par le Saint-Esprit, mais par le calendrier, et cette foule déléguant son infaillibilité pour le temps où elle cessera, c'est-à-dire durant l'intervalle de ses réunions, à une autre foule qui sera allégée des soucis et, partant, privée des grâces et des lumières que nous procure le gouvernement des

troupeaux, voilà ce que nous représentent la *périodicité* et la *permanence conciliaires*. C'est là ce que l'on peut appeler un dogme vraiment nouveau, un dogme dont il n'existe pas de trace dans l'antiquité, par conséquent un dogme faux. Quand l'Église flétrit un hérésiarque, quelle qualification lui donne-t-elle? Elle l'appelle un *novateur*. Est-ce que cela aussi doit être changé?

A quel moment de l'histoire le Pape a-t-il été traité de novateur? Quel Concile, quel docteur de l'Église a élevé cette accusation contre le Pontife romain? Interprète de la tradition, Pierre n'est pas et ne peut pas être plus novateur que l'Esprit-Saint lui-même qui lui révèle la tradition et qui en éclaire les antiques témoignages. Pierre ne parle jamais le premier, et même lorsqu'il dit une chose qui n'a jamais été entendue, il ne la dit pas le premier : *Dicit ei Jesus : Beatus es Simon Barjona : quia caro et sanguis non revelabit tibi*, SED PATER MEUS *qui in cœlis est.*

Observons que ce Pierre, déchu et relégué à de vains honneurs, resterait pourtant la source de la juridiction. Lui par qui les évêques sont véritablement pasteurs, et qui assigne à chacun son troupeau, il continuerait de fabriquer des infaillibles et donnerait ainsi à ses frères ce qu'il n'a pas!

Nous restons ici, ne voulant pas pousser jusqu'au bout l'examen pratique des nouveautés que « la Rédaction du *Correspondant* » nous propose. Cet examen nous ferait trop franchir les bornes d'un article de journal, et il serait difficile, dans la rapidité de marche qui nous est imposée, de garder toute la gravité que requiert le sujet. Chacun peut imaginer quelle affaire deviendrait l'élection des évêques, quelles intrigues entoureraient

le concile périodique et le concile permanent, quelles réclamations indomptables contre les décrets que ne confirmerait plus et n'interpréterait plus une autorité certaine.

On verrait promptement naître l'esprit national, puis l'esprit provincial, puis l'esprit diocésain; on verrait bientôt chaque évêque se déclarer pape, et plus vite encore chaque fidèle insurgé. Tous voudraient monter au Sinaï; et, suivant la logique débridée de la raison humaine, l'unité de l'Église périrait avec l'infaillibilité. Mais à quoi bon considérer davantage ces extrémités folles? Ni Dieu, ni le bon sens, qui est après Dieu et d'accord avec Dieu le maître des choses humaines, ne permettront jamais de les affronter. Et les hommes de bonne foi qui proposent ces routes insensées, n'ont besoin que d'y faire encore quelques pas pour reculer avec épouvante.

Parmi les idées qui les égarent, il en est deux surtout qu'ils acceptent trop légèrement. Il y a d'abord une idée de liberté. Une idée! nous devrions dire un mot. La liberté ne réside que dans l'ordre, et le mot de liberté, de la façon dont ils l'entendent, est presque toujours hors de l'ordre. Ils disent avec raison que l'Église a besoin de la liberté. Oui, sans doute, et nous croyons que personne ne l'a dit plus que nous-mêmes. La liberté est le droit souverain de l'Église, son souverain bien, son souverain besoin : et parce qu'elle est le droit, le bien et le besoin souverains de l'Église, cette même liberté de l'Église est le droit, le bien et le besoin souverains du monde.

Nous disons même que la liberté de l'Église suffit au monde, parce que nulle liberté n'est possible sans celle-

là, et que toute liberté véritable découle invinciblement de celle-là. Mais la liberté de l'Église contre son chef, c'est-à-dire contre elle-même, la liberté de le réduire, de résister à ses décrets, de les réformer, de les casser, c'est là ce que nos contradicteurs entendent tout de suite, et c'est aussi ce que la foi et la raison n'indiquent pas, et ce que le temps ne requiert pas, et tout au contraire. Cette liberté supposerait l'Église faillible, elle ne l'est point.

L'Église a traversé et traversera les âges, parce que ni son Chef ne peut faillir dans l'enseignement, ni elle dans l'adhésion et dans l'obéissance. Il y aurait lieu ici de rappeler l'apologue des membres et l'estomac, si l'Église existait purement suivant les lois de la nature charnelle. Mais dans l'Église il n'y a pas de membres révoltés et qui discutent. Le membre révolté ne raisonne plus et n'entend plus la raison ; il est mort, il tombe, et le corps reste vivant et entier.

Une autre cause de trouble dans les esprits est la définition fausse, à beaucoup d'égards, qui présente l'Église comme une monarchie *tempérée* d'aristocratie. On se dit que, si elle est *tempérée* d'aristocratie, la proportion des « tempéraments » peut donc être changée, que même l'aristocratie peut dominer, et, suivant une certaine marche des institutions humaines, ou se concentrer en oligarchie, ou s'élargir en démocratie ? Mais la définition de Bellarmin est une définition politique et non pas canonique. Elle est fort contestée parmi les théologiens. Suivant Bolgeni, l'Église dispersée est aristocratique ; réunie autour de son Chef, elle est monarchique.

Ces subtilités, dont nous ne prétendons pas mé-

connaître l'importance, nous paraissent cependant meilleures pour l'école que pour la pratique. L'Église est l'Église et ne saurait complétement être assimilée à rien d'humain. Elle est Jésus-Christ continué. Elle est l'image vivante de la très-sainte Trinité, qui est une, et qui n'a nul besoin de se tempérer elle-même par des classements marqués de l'une ou de l'autre des trois personnes divines, lesquelles sont un seul Dieu. S'il fallait chercher une image, c'est le patriarcat, le gouvernement de la famille, plein d'amour et de lumière, et les seuls mots qu'on y entende sont les mêmes qu'au Ciel : *Amen ! Alleluia !*

Pour nous résumer, l'infaillibilité a toujours été sur la terre comme le premier besoin du monde ; elle a toujours été connue et acceptée de ceux qui avaient et qui voulaient garder la vie, qui est de connaître Dieu et de le servir ; elle a toujours été librement donnée de Dieu et toujours personnelle ; mais jusqu'au Rédempteur elle n'a existé pour ainsi dire que par figures isolées. Le Christ l'a accomplie comme il a accompli toutes choses ; il l'a fixée sur la Pierre, et elle y demeure à jamais, et là sera prononcée la parole de lumière que répétera plein d'amour le dernier confesseur, le dernier martyr et le dernier élu.

VI

Observations de Mgr l'évêque d'Orléans.

17 novembre 1869.

La campagne contre la doctrine de l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ poursuit son cours, et nous voyons se succéder les coups annoncés dans l'adresse

des « laïques de Coblentz » à M. de Montalembert. Nous avons eu les consultations et les décisions de Munich, les brochures pseudonymes de Janus, le livre de Mgr Maret, le manifeste du *Correspondant*, soutenu des efforts de la presse libérale, faible, mais ardente. A travers ces assauts, le pauvre Père Hyacinthe a passé comme une fusée qui avorte. Maintenant, Mgr Maret prépare un nouveau volume, et M. l'abbé Dœllinger, qui semble l'instigateur du mouvement, se dévoile. Le concert devient de plus en plus évident. Si l'on considère l'heure extrême où se produisent les dernières attaques, quand la plupart des évêques, absents de leur siége, sont sur la route ou aux portes du Concile, le retard qu'elles ont pu s'imposer semblera savamment calculé.

Mais une pièce plus inopinée que toutes celles qui ont paru, et beaucoup plus importante par la situation de l'auteur, va s'emparer de l'attention publique. C'est une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans au clergé de son diocèse, contenant des *Observations sur la controverse soulevée relativement à la définition de l'infaillibilité au prochain Concile.* Cette lettre, fort animée, est un événement. Par le fait, que ce soit ou non la volonté du prélat, elle donne une tête épiscopale régulière et officielle à cette prise d'armes, où l'on ne voyait jusqu'ici que des écrivains de qualités diverses; car Mgr Maret lui-même, évêque *in partibus*, s'adressant à tout le monde, n'a, sauf sa science et ses vertus, que la faible autorité de tout le monde. Bien autre est la condition où se place Mgr l'évêque d'Orléans parlant dans sa charge de pasteur.

Quelques jours auparavant, l'événement nous eût moins surpris. Connaissant l'autorité du célèbre évêque

sur la rédaction du *Correspondant* et sur celle du journal le *Français*, son interprète officieux, nous aurions compris qu'il acceptât publiquement des thèses auxquelles ces feuilles seraient restées étrangères s'il les avait répudiées. Après les adieux qu'il adressait hier à son clergé, d'un ton si différent, nous ne pouvons guère nous expliquer sa détermination tardive. On se demande pourquoi, du seuil du Concile, Mgr l'évêque d'Orléans jette ainsi la question dans le public.

Il dit, à la vérité, que c'est notre faute. Toutes ses *Observations* se rattachent à notre polémique contre les écrits qui l'ont éveillée légitimement; écrits qu'il ne nomme point. Nous ne pensons pas mériter tant d'honneur, et il va beaucoup par delà. Il s'en apercevra lui-même, aux raisonnements empoisonnés que la presse hostile va tirer de son argumentation.

C'est la seule contradiction que nous voulions nous permettre à la pastorale de Mgr l'évêque d'Orléans. Elle est assurément faite pour la publicité la plus militante, et nous y sommes attaqués d'une manière dont nous récusons l'opportunité et la justice. Néanmoins, à cause de son caractère officiel, par prudence et par déférence, nous la publierons intégralement sans la discuter. Nous portons le respect de l'infaillibilité de l'Église unie à son chef jusque dans ses moindres dépendances, et nous tenons que les actes épiscopaux doivent être soustraits à la contestation publique des laïques. Élargissant ce devoir, nous nous abstenons même de plaider.

En ceci, du moins, nous croyons être d'accord avec Mgr l'évêque d'Orléans, peu partisan (quoique toujours fort mêlé aux journaux) des libertés de ce qu'il appelle « une certaine presse. »

Déjà une fois, à propos d'une discussion littéraire où il s'estima contredit, il crut devoir condamner l'*Univers* et en prohiber la lecture aux prêtres de son diocèse. Nous ne trouverions pas séant de l'amener à renouveler cet éclat. S'il y a nécessité d'ailleurs, les journaux qui vont applaudir et commenter ses *Observations* nous fourniront matière à parler, sans léser une autorité qui doit rester intacte, jusqu'à ce que l'autorité supérieure ait prononcé.

Dans l'Église, tout est réglé admirablement. La liberté est complète parce qu'elle a des limites qu'elle n'est pas admise à fixer elle-même. C'est ce qui fait notre sécurité. Sachant qu'on nous surveille, et qu'il y a toujours, pour nous arrêter, des répréhensions, des censures, des condamnations même, mais toujours susceptibles de vérifications, de rectifications et de confirmations infaillibles, nous nous mouvons à l'aise sur un terrain où, faute de ces garanties, la conscience, de façon ou d'autre, serait perpétuellement inquiétée.

Quant à la question de l'infaillibilité, nous avons suivi et nous continuerons de suivre le sentiment de la majorité, ou plutôt de l'unanimité des évêques, puisque, jusqu'à présent, le livre de Mgr Maret n'a pas trouvé un seul défenseur, et que Mgr l'évêque d'Orléans lui-même ne le nomme pas. Ce fait est constaté dans la Lettre pastorale où nous sommes traités avec tant de rigueur : deux évêques particulièrement illustres, Mgr Dechamps, archevêque de Malines, et Mgr Manning, archevêque de Westminster, s'y trouvent nommés et combattus comme nous. Ils sont l'un et l'autre, fussent-ils seuls, assez grands pour nous couvrir. Prétendre que néanmoins nous devions nous taire, c'est trop exiger pour le temps

où nous vivons. Quand on ne peut ni ne veut imposer silence à tous les journaux, il n'est ni possible ni nécessaire de l'imposer à une « certaine presse. »

On dit que ces débats sont malheureux. Peut-être. C'est le cri de beaucoup de personnes qui ne laissent pas pourtant de placer très-activement leur mot, sans titre bien prouvé. Pourquoi l'*Univers* se tairait-il plus que le *Correspondant,* et M. Veuillot plus que M. Douhaire? Dans tous les cas, ces débats sont éternels, et il se pourrait que le silence fût pire. Mais aujourd'hui plus que jamais, et plus après la lettre pastorale de Mgr Dupanloup qu'auparavant, on ne peut empêcher qu'un immense cri s'élève de la conscience catholique pour demander une solution. Une question vitale s'est invinciblement posée : sur cette question, les uns nient, les autres affirment. Ad quem ibimus?

Mais enfin et après tout pourquoi s'alarmer? L'Église est réunie autour de son Chef, et ne savons-nous pas que l'Église est l'œuvre du Fils de Dieu, gouvernée par l'esprit de Dieu; l'œuvre de la sapience divine, gouvernée par l'amour divin?

ROME PENDANT LE CONCILE.

I

Quelqu'un du peuple chrétien.

Rome, dimanche, 4 décembre 1869.

Le Saint-Père a daigné m'accorder ce matin quelques minutes d'audience. J'ai déposé à ses pieds soixante-quinze mille francs, partie réalisée de la souscription ouverte au journal pour les frais du Concile. J'ai reçu sa bénédiction.

Je n'avais pas vu le Saint-Père depuis près de deux ans. Malgré l'immense travail qu'il s'impose, sa santé demeure vigoureuse. Il a cet esprit présent, ce sourire, ce prompt et clair langage qu'on lui a toujours connus.

J'éprouve, en vérité, un éblouissement de joie. Quiconque a revu Rome connaît cette sensation du rajeunissement. Mais aujourd'hui, quelle nouveauté parmi ce flot de souvenirs qui effacent toute préoccupation et toute inquiétude ! Je tâcherai de vous faire nager dans cette vie. Il y a une indicible allégresse des âmes; on sent une aurore. Aucune alarme quant aux contradictions futures. Ici, une merveilleuse expérience des puissances de la vérité devine infailliblement toute chose qui doit mourir d'elle-même.

J'avais ramassé en route divers journaux auxquels je voulais répondre. J'ai lu, dans la *Gazette de France*, un article fort « animé » contre moi. L'auteur de ce morceau ne sait pas à quel point toute son éloquence peut rester loin d'un homme qui a vu, le même jour, Pie IX, Rome et le soleil. Je lui dirai pourtant un mot.

Il me demande, non sans dédain, qui je suis, pour me permettre, comme lui-même d'ailleurs, d'avoir un avis sur les questions du Concile. « Qui êtes-vous donc? » Lui, si je voulais l'en croire, il serait M. Aubry-Foucault.

Moi, par moi-même, je ne suis rien du tout. Mais si je considère la place que m'ont faite mes frères et la commission que je remplis, je suis *quelqu'un du peuple chrétien*.

Je suis quelqu'un du peuple chrétien, et je sens dans mes veines et jusque dans ma voix l'esprit de ce peuple qui aspire au gouvernement de la lumière, de la justice et de l'amour.

Et mon âme est incomparablement heureuse, parce que mon attente sera remplie.

Le peuple chrétien n'est pas ce paralytique qui s'agite sans espoir, qui ne trouve point d'homme pour le jeter dans la piscine du salut. Il a son homme, et cet homme remue les ondes et leur donne la vertu qui guérit.

Nous lisons aujourd'hui à l'*Introït* de la messe : « Peuples de Sion, voici que le Seigneur vient pour « sauver les peuples ; il fera entendre sa voix puissante, « et votre cœur sera dans la joie. » Oh ! quel frémissement d'entendre ces paroles dans Saint-Pierre, à la porte du Concile !

Adieu, frères très-chers. Tous, aujourd'hui, nous avons baisé le pied de Pie IX et reçu sa bénédiction.

II

Si Rome *sent le mort*. — Paris et Rome. — Salle du Concile. — Rencontre.

6 décembre.

Tout le monde n'aime pas à être réveillé dès cinq heures du matin par les *pifferari*, par les cloches, par les cris du matinal peuple de Rome, qui est en activité avant le jour. Le vacarme des rapides et légères voitures succède à ce premier bruit, et le pavé sonore ne se tait plus. Rude inconvénient pour ceux qui n'ont point le goût des premières messes.

Grâce à ce perpétuel mouvement, il est aisé de se croire dans le Paris de Boileau. La pluie s'ajoute au tapage. Tout mon amour pour Rome ne peut m'empêcher de voir qu'il y pleut en hiver. Voilà de terribles choses à dire contre la ville du Pape. J'avoue qu'avec un peu d'adresse on peut tourner tout cela contre la religion du Christ. Mais tout cela ne m'explique pas comment M. Taine s'y prend pour trouver que Rome « sent le mort. »

Quel nez fin, et pourtant mal fait, que le nez de cet homme d'esprit! Car M. Taine a de l'esprit, et même il en aurait beaucoup s'il n'en avait pas tant.

Certainement, ici les choses mortes ne manquent pas! Il y a César et tout l'Empire; les esclaves, les gladiateurs, les lions, les dieux. Mais ici, ces choses mortes, dont ailleurs on rouvre le sépulcre, sont enterrées profondément sous les choses vivantes. Le parfum du Christ vivant brûle sur son autel vivant. Il faut l'étrange con-

formation du nez de M. Taine pour sentir ici autre chose que cette odeur de vie pleine et abondante.

Je souhaiterais que M. Taine voulût se distraire un moment de la contemplation de Paris et vînt voir Rome à l'heure qu'il est, quand l'Église chante l'avénement du Christ et envoie des quatre coins de la terre ses évêques au Concile. Qu'il se munisse seulement d'une paire de bonnes lunettes et d'un paroissien romain : son odorat dépravé ne le trompera plus ; il verra et sentira la vie.

Comment ne pas saisir une différence remarquable entre Paris et Rome ; entre ce Paris qui accouche de M. Rochefort et de sa garniture, et cette Rome qui assemble et dirige le dix-neuvième concile œcuménique? Je tiens que M. Taine lui-même ne doutera pas que le Concile ne soit plus que M. Rochefort, et ne doive faire quelque chose qui honorera davantage l'esprit humain.

Je vais plus loin. Si M. Taine avait vu Rome telle que je l'ai vue hier, intelligent comme il est, Rome sans théâtres, sans journaux, sans cafés chantants, sans quais et sans boulevards, que dis-je? pleine de processions de toutes couleurs et d'évêques de toutes contrées, cette Rome lui eût semblé quelque chose de plus aimable que Paris.

Il n'avait fallu qu'un rayon de soleil. Tout était clair, doux et riant. Du Pincio au Colysée et du Quirinal au Vatican, c'était une fête. Écoles, colléges, conservatoires, congrégations, pénitents, artisans, bourgeois, princes de l'Église et princes du monde, à pied, en carrosse, en procession, en promenade, tout était dehors. On riait, on chantait les litanies, on gardait le silence. Çà et là des groupes de petits marchands en habit de

dimanche voisinaient sur le seuil de leurs boutiques fermées. A Rome, le dimanche est plus strictement observé qu'à Londres, et plus gai qu'à Paris.

On se porte à Saint-Pierre pour voir la salle du Concile. Elle est imposante et ne défigure pas trop la basilique. Un flot de pensées vous envahit l'intelligence. Quel miracle dix-neuf fois renouvelé, et plus étonnant qu'il ne le fut jamais !

Sur le fronton de la salle, au-dessous d'une figure du Christ, qui rappelle la figure de Dieu créant le monde, dans la fresque de Raphaël, on lit : *Docete omnes gentes.* Le long de la frise intérieure, ces autres paroles avaient d'avance été écrites, il y a quelques années, à l'époque du Centenaire, lorsqu'on ne savait pas encore en quel lieu du Vatican le Concile serait réuni : *Rogavi pro te ut non deficiat fides tua... Confirma fratres tuos.*

Les Romains ont remarqué que les mots *fratres tuos* sont en dehors de l'*aula*, comme un appel aux frères séparés que la main de l'Église, dirigée par l'amour de Dieu, fera rentrer dans le bercail. De leurs places, les Pères du Concile pourront lire et le *Tu es Petrus,* qui règne à la base du dôme, et ce *Rogavi pro te,* qui les met en assurance de la direction divine, et ce *Confirma.* qui les fait accourir autour du Pasteur des brebis et des agneaux.

A l'extrémité est placé le siége du Pape, sous une madone très-antique. Ainsi Marie présidera comme au cénacle de la Pentecôte. A droite est le tombeau des saints Processe et Martinien, geôliers de saint Pierre, convertis et baptisés par lui dans la prison Mamertine. En face, l'autel est consacré aux apôtres saint Simon et saint Jude et le tableau représente le crucifiement de

saint Pierre. Quand le Pape proclamera la définition de l'Infaillibilité, portes ouvertes, il verra cette image de son prédécesseur attaché sur le gibet la tête en bas, prenant racine.

En vérité, la racine a donné des fruits, elle en donne toujours, et tout cela ne sent pas le mort! Et tout cela a bien le caractère de cette Rome qui se rajeunit toujours sans perdre jamais la fleur suave de son antiquité.

P.-S. — Mgr l'évêque d'Orléans est arrivé hier soir. Je me suis trouvé à genoux tout auprès de lui dans Saint-Pierre. Il priait de bon cœur, et moi aussi, je vous en réponds! Voilà de ces rencontres de Rome, et ceci non plus n'est point et ne sent point la mort. Oh! qu'il fait bon de savoir *à qui aller!*

III

Ouverture du Concile. — Le Pape et le Peuple.

8 décembre.

Hier on fêtait saint Ambroise. Il était préfet de la Ligurie et de l'Émilie. Le gouverneur de Rome, Probus, lui avait donné pour instruction d'agir non pas en juge, mais en évêque. Ce sont des instructions que les Probus florentins ne donnent plus aux préfets de la Ligurie et de l'Émilie. Qui voudrait faire à un peuple l'affront de lui envoyer un préfet capable d'agir en évêque? Cependant le temps vient où les peuples réclameront cette offense. Peut-être n'en sommes-nous pas si loin.

Pour Ambroise, simple catéchumène, il se conduisit de telle sorte comme préfet qu'un jour le peuple de Milan le fit évêque; et, comme évêque, il excommunia

l'empereur Théodose, coupable d'un grand crime contre l'humanité. Si Ambroise, ayant pris conseil de Dieu, avait encore consulté les hommes, que de choses prudentes on n'eût pas manqué de lui dire contre cette excommunication ! Cependant, ni l'évêque intolérant ni l'empereur pénitent n'en sont restés moins grands devant l'histoire, ni les peuples plus misérables, ni la couronne moins solide.

N'est-ce pas une rencontre heureuse que celle de l'évêque Ambroise à la porte du concile œcuménique, ouvrant en quelque sorte cette porte au peuple du Christ affamé de justice, comme il avait fermé la porte de l'église à l'empereur égaré par le délire de la toute-puissance? Il apparaît donc sur ce seuil où s'attache plein d'attente et d'espérance le regard du genre humain. Il est là, rayonnant de sainteté, de courage et de doctrine, paré de l'exemple qu'il a donné au monde en réprimant la passion de Théodose, plus lumineux encore dans l'Église par cet enseignement qui retentit à jamais : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia!*

Dernièrement, au sein de l'Église même, un évêque [1] accusait « certaines gens » d'abuser un peu de cette parole. Il faut avouer que Dieu, qui mène les événements et qui en fixe l'heure, semble ici favoriser l'abus. Après tant de siècles, voici que la figure matérielle de la formule de saint Ambroise nous est donnée. Voici Pierre vivant et parlant sur son tombeau, voici autour de lui, sur ce même tombeau, toute l'Église ; la voici prête à décréter quelque chose de grand et d'immense et d'éternel, c'est-à-dire prête à se SOUVENIR. *Paraclitus*

[1] Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

autem Spiritus Sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, et SUGGERET *vobis omnia quæcumque dixero vobis.*

Quel jour, même en dehors des horizons de la foi! Quel spectacle pour la pensée! L'Europe est pleine d'assemblées délibérantes. De toutes parts les hommes s'assemblent; de toutes parts il s'agit de procurer le salut des nations menacées dans leur liberté, dans leur existence, et jusque dans leur raison. Mais partout ces assemblées, à l'exemple du premier grand conseil qui fut tenu sur la terre, se proposent de construire quoi? — Babel! La question n'est pas d'obéir à Dieu, mais de transgresser ses lois et de se mettre à l'abri de ses châtiments. Comment se composent les assemblées, nous le voyons; ce qu'elles produisent depuis un siècle, nous le savons. Elles rejettent, elles brisent, elles dissolvent. Avec le limon du déluge, sans plan et sans architecte, parlant des langues qu'elles n'entendent plus, élevant la fumée des torches contre la lumière du soleil, elles veulent bâtir au milieu des tremblements de terre.

Ici, autour du Vicaire de Jésus-Christ, législateur suprême, en face du Saint-Sacrement et de l'Évangile posés sur l'autel, les représentants de la famille humaine se rassemblent, pleins de la même vérité à laquelle ils ont consacré leur vie. Aucun d'eux ne s'est désigné lui-même pour la charge qu'il porte. Elle leur a été assignée, quand leur vie était donnée, quand ils avaient fait le vœu de travailler au règne de la justice et de l'amour : *Adveniat regnum tuum!* Ils n'ont rien à prétendre dans le monde; ils sont ce qu'ils devaient être, ce que Dieu a voulu qu'ils fussent, ils doivent rester ce qu'ils sont, pasteurs du troupeau de Jésus-Christ. Vrais pasteurs, chacun connaît son troupeau, et chacun en

est connu ; ils se connaissent entre eux, et la charité les unit ; ils connaissent celui qui les dirige tous, et ils l'aiment ; ils ont la même tradition, la même langue, la même foi, le même devoir, la même volonté, le même but. Telle est cette assemblée qu'un appel inspiré de Dieu fait surgir du chaos des choses présentes.

On les a vus passer tout à l'heure, au milieu d'une foule formée de tous les peuples et de toutes les conditions de la vie humaine. L'immense basilique de Saint-Pierre et son immense atrium se sont trouvés trop étroits à la multitude empressée de les saluer.

Ils défilaient chantant le *Veni Creator*. Ils étaient là tous, de l'Orient et du Couchant, de l'extrême Nord et de l'extrême Midi, et des terres de l'hérésie, et des terres de l'infidélité, et des terres encore inconnues au commencement de ce siècle. Et les régions qui demeurent fermées ont là les hommes qui les envahiront, les porte-lumière et les porte-Dieu suscités pour triompher des ténèbres et de la mort. Oui, oui, les murs de ténèbres seront renversés par ces vieillards, et il fera jour !

Chacun dans la foule reconnaissait les siens, les doctes, les éloquents, les persécutés, les héroïques. On se montrait ceux qui viennent de si loin et qui ont fait de si grandes choses, maintenant ignorées du monde mais que l'histoire glorifiera. On se redisait des noms que les peuples futurs béniront au premier chapitre de leurs annales et que les vieux peuples rajeunis chanteront en racontant leur rentrée au bercail du Christ. Mêlés aux évêques de l'Europe encore catholique, voici les évêques de la Chine, les évêques des Indes, les évêques de l'Amérique tout entière, les évêques de l'Afrique, les évêques de l'Océanie.

Plusieurs de ces hommes ont fondé leur diocèse et quelques-uns ont fondé leur peuple ; d'autres, après trois cents ans, ont redressé leur siége que l'hérésie avait renversé, et relevé leur église dont l'emplacement même avait disparu. Celui-ci a été choisi de Dieu pour ramener au jour la chrétienté du Japon, enterrée depuis plus de deux siècles au pied d'un gibet ; celui-ci a été le premier missionnaire établi dans la contrée, le premier évêque de son diocèse, le premier archevêque de sa province ; celui-ci a trouvé en arrivant l'anthropophagie, et il laisse en partant des monastères. Voici Genève et Londres qui n'étaient pas au concile de Trente.

Que j'ai de choses à vous dire de tous ces grands hommes ! Oui, grands, aussi grands que cette ville qui les rassemble, cet homme de Dieu qui les préside et cette religion qui les a formés ! Il est difficile de ne pas sourire en pensant à ceux qui veulent bien leur souhaiter de n'ignorer pas les nécessités du monde actuel, et d'être prudents. Mais soyons cléments. Dans le temps où nous sommes, qui ne se croit pas un peu capable de mener Dieu, même parmi ceux qui daignent plus ou moins croire en Dieu ?

Mgr l'évêque de Tulle est arrivé avant-hier, en même temps que Mgr l'évêque d'Orléans et Mgr l'évêque de Sura. Ses soixante-douze ans ne pèsent pas plus à ses épaules qu'à son esprit. Il est plein de jeunesse et d'allégresse. Hâtez-vous de publier sa lettre pastorale sur le Concile. C'est une fontaine d'eau vive, une fontaine bondissante.

Hier, le Saint-Père est venu prier à l'église des Saints-Apôtres. Il n'y a plus de souverain au monde qui puisse

ainsi traverser la foule. L'acclamation a été générale et immense. Mais quand un hourra plus vigoureux éclatait sur quelque point, on pouvait assurer qu'il y avait là quelque renfort de prêtres français. Cet enthousiasme s'est manifesté tout le long de la voie papale. LE PAPE ET LE PEUPLE ! Je crois, moi, que ces mots sont invisiblement écrits sur la porte du Concile du Vatican, et que cette porte est l'entrée d'un monde nouveau, ou plutôt qu'elle est un arc de triomphe sur la route retrouvée du genre humain.

IV

Caractère et but du Concile.

Rome, dimanche.

Le Concile travaille à s'organiser suivant les règles que le Saint-Père lui a données. On parle de difficultés dans les scrutins. Il y a tout au plus des incertitudes. On désire choisir les plus capables, et les capacités abondent plus que les notoriétés. Malgré la presse catholique, qui les a dès longtemps signalés les uns aux autres, malgré le fond commun de doctrines et de pensées, les évêques sont encore loin de se connaître tous. Mais les relations s'établissent rapidement. L'amour du bien discernera ce que l'humilité voudrait cacher, et le choix sera fait.

La connaissance profonde et personnelle que le Saint-Père a de tous les membres du Concile favorise beaucoup ce premier travail.

On rend unanimement hommage à la composition de l'importante congrégation qu'il a nommée lui-même

pour prononcer sur les questions qui pourront être proposées à l'Assemblée. Toutes les opinions y ont leurs plus graves représentants.

Beaucoup de journaux, en France et à l'étranger, vont se remplir de mille récits de brigues et d'intrigues qui n'existent ni ne peuvent exister. Le Concile est une assemblée de frères, présidée par le Père de famille. Les plus difficiles, protestent d'avance de leur soumission; les autres croiraient leur faire injure s'ils mettaient en doute la sincérité de ces protestations. Il y aura des indécis et des groupes, point de factieux et surtout point de faction. Les journaux ne peuvent pas se rendre bien compte de la marche d'une assemblée dont tous les membres célèbrent tous les jours le sacrifice de l'autel. J'ai souvent conseillé aux devins de la presse de lire l'office du jour, s'ils veulent savoir le secret de l'Église. C'est maintenant que cette lecture les éclairerait.

Aujourd'hui, troisième dimanche de l'Avent, les yeux et le cœur tournés vers le Messie, tous les membres du Concile ont répété le chant d'Isaïe, qui prophétise la force et la gloire de la véritable Sion, la sainte Église romaine : « Sion est la ville de notre force ; le Seigneur « en sera la muraille et le rempart. Ouvrez les portes, « et qu'un peuple juste y entre, un peuple observateur « de la vérité. L'erreur ancienne est passée ; vous nous « conserverez la paix, car nous avons espéré en vous. »

Ils nous ont dit, avec saint Paul : « Réjouissez-vous « sans cesse dans le Seigneur..... Que votre modestie « soit connue de tous les hommes, le Seigneur est « proche... Soyez sans inquiétude ; mais faites connaître « à Dieu vos désirs par les prières et les supplications,

« et que la paix de Dieu, laquelle est au-dessus de toutes « nos pensées, garde vos cœurs et vos intelligences en « Jésus-Christ. »

Ils ont dit : « Vous qui avez le cœur abattu, prenez « courage et ne craignez point : Voici notre Dieu qui « vient, et il nous sauvera. »

Et ce soir, ils chanteront : « Les montagnes et les col- « lines seront abaissées, les chemins tortueux seront « redressés. Vivons dans la justice et dans la piété, en « attendant la bienheureuse espérance. »

Telles sont les pensées, les attentes, les volontés du Concile. Où serait la place pour l'intrigue et l'esprit de faction, et quel succès de pareilles misères humaines pourraient-elles espérer?

Étrange impertinence à ces gens de l'extérieur qui rôdent ici, de croire que tant d'hommes saints, accourus de tous les coins de la terre, écouteront des suggestions personnelles et se détourneront du large chemin de l'Évangile pour en prendre un autre qui paraîtrait convenir davantage à tel ou tel politique dont l'ignorance leur fait pitié. Ces pasteurs que l'éternel *Euntes docete* renverra bientôt à tous les lointains d'où ils sont venus, celui-ci dans ses sables, celui-là dans ses neiges, cet autre sur ses sommets ignorés, ces hommes qu'attendent la faim, la soif, l'oubli, le martyre, auront bien souci d'un autre intérêt que celui du royaume et du peuple de Dieu!

Le Concile, assemblé par un ordre infaillible de l'Esprit-Saint, se préoccupe d'entendre et de suivre la dictée de l'Esprit-Saint. Il n'y a point ici d'hommes qui veuillent prononcer au hasard et faire ce que l'on appelle une expérience. On se préoccupe d'entrer dans l'avenir

sans sortir brusquement du présent, sans rompre avec le passé. La politique du Concile est d'affirmer et d'affermir toute vérité, de condamner toute erreur, de mettre le genre humain dans la voie du salut. Que les résultats soient prochains ou lointains, peu importe.

L'Église recevra de Dieu une vérité qu'elle plantera et qu'elle arrosera de sa sueur, au besoin de son sang : le germe divin produira quand Dieu voudra. Un illustre évêque me disait : « Nous avons la garantie de ne pas tomber dans l'erreur, Dieu y veille. Nous ne sommes pas assurés de faire tout le bien que nous pourrions. Cela dépend de notre foi, de la ferveur de nos prières, de notre désintéressement des choses humaines. » Or, c'est à ce mieux qu'aspirent les âmes. Quoi qu'on essaie, rien ne les détournera des hauteurs où elles veulent monter.

La politique qui sortira de là, et qui s'emparera du monde en dépit de tous les efforts contraires, nous la verrons poindre lorsque le Concile sera terminé. Suivant les secrets desseins de Dieu, elle pénétrera les sociétés humaines en décomposition et leur rendra le principe de vie qui les a quittées, ou plutôt qu'elles ont voulu affaiblir. Les décrets du Concile dans l'ordre social seront quelque chose d'analogue à ce qu'a été dans l'ordre religieux le *Credo* de Nicée. Les hommes du faux pourront écarter les hommes du vrai, les proscrire, les tuer ; néanmoins le vrai dévorera le faux. Les principes germent dans les tombeaux de ceux qui pour les défendre sont morts ; le jour de l'éclosion arrive.

V

Congrégation *de Fide*.

14 décembre.

On ne connaîtra que demain le résultat du scrutin, pour la propagation *de Fide*, où se dessinera, dit-on, jusqu'à un certain point le sentiment général de la sainte Assemblée. Beaucoup, néanmoins, pensent que ni la majorité ni la minorité, s'il en existe une, ne sont encore assises. Il faut, au surplus, se défendre de toutes les assimilations que ces mots font naître dans nos esprits. Rien ici ne peut ressembler aux coalitions politiques qui se forment ailleurs pour faire passer ou rejeter absolument telle ou telle chose. De telles pratiques, une fois connues, inspireraient de l'horreur. On les regarderait comme une entreprise insensée pour faire mentir l'Esprit-Saint ; et l'unanimité des votes, semblable à une grêle de justice, ne tarderait pas à écraser l'espérance du mensonge : *Et subvertet grando spem mendacii*.

Je reviens au livre des secrets de l'Église, au *Bréviaire*. C'est là, je ne me lasse pas de le dire, qu'il faut étudier l'esprit du Concile. L'Église, en ce jour, lit une leçon d'Isaïe. Parmi certaines menaces qui ne la regardent pas, elle y recueille des promesses dès longtemps accomplies pour elle, mais qu'elle doit faire étendre à tout le genre humain :

« ... Et le Seigneur ne fera plus disparaître de devant « toi celui qui t'instruisait, et *tes yeux verront ton doc-* « *teur*. Et le Seigneur répandra la pluie sur tes grains

« partout où tu auras semé, et le pain de tes récoltes « sera très-abondant et très-savoureux. Et il y aura sur « toutes les montagnes les plus hautes et sur toutes les « collines les plus élevées des ruisseaux d'eau courante, « au jour où plusieurs auront été tués, au jour où les « tours seront tombées. Et la lumière de la lune sera « comme la lumière du soleil, et la lumière du soleil « sera sept fois plus brillante, comme la lumière des « sept jours ensemble, lorsque le Seigneur aura bandé « la plaie de son peuple et guéri la blessure qu'il avait « reçue. »

J'avais lu le matin ces paroles vieilles de tant de siècles, et il me semblait les relire partout, sur les murs et sur le pavé de la basilique de Saint-Pierre, pendant que les Pères entraient dans la salle du Concile, non plus en procession, mais isolément. Cette entrée pêle-mêle était à peine moins émouvante que la belle cérémonie de mercredi dernier, lorsque la procession traversait la foule houleuse, semblable à ce fleuve brûlant qui du golfe du Mexique, aux régions du Nord, traverse et réchauffe toute la mer.

Pour peu qu'il y ait d'affluence à Saint-Pierre, on y reconnaît bientôt les échantillons de tous les peuples. Les Français, suivant l'usage, étaient en majorité. Avec une joie empressée, ils se montraient leurs évêques. Une bonne vieille dame vit passer le sien et ne s'occupa plus des autres. — Voilà Monseigneur, disait-elle, voilà mon évêque, c'est bien lui! Et elle le montrait aux voisins. C'est bien ce qui se passe dans tous les cœurs. Nous nous sentons avec nos évêques dans cette assemblée présidée par l'Évêque de tous, spécialement assisté de Dieu. Dieu est là, quel doute pouvons-nous avoir sur

ce qui sortira de là? *Et erunt oculi tui videntes* PRÆCEPTOREM TUUM.

A mon tour, imitant la bonne dame qui m'avait montré son évêque, j'eus le plaisir, un moment après, de lui indiquer Mgr Maret. Je crois bien qu'elle n'avait pas lu ses livres, mais son nom l'intéressa. Pour moi, me rappelant nos polémiques sur le *non-droit* des évêques annulaires, et voyant l'évêque de Sura franchir le seuil du Concile, je convins que je recevais là, en pleine poitrine, un argument dont je ne devais pas chercher à me dépêtrer, et je m'avouai, une fois de plus, que les journalistes ne sont pas infaillibles. Il est vrai, cependant, qu'en niant le droit des annulaires, nous n'avions pas nié le droit du Pape, et qu'on ne sait pas bien encore si Mgr Maret siége au Concile en vertu du droit du Pape ou en vertu du sien. Quoi qu'il en soit, l'y voilà, témoignant contre ses anciennes alarmes que le Concile est intégral et libre. Sur ce point au moins il nous donne raison. Puisque j'ai l'occasion de prononcer le nom de Mgr Maret, j'ajoute que la nouvelle brochure qu'il vient de publier ne paraît pas occuper beaucoup les esprits. Elle sera probablement l'occasion de quelque bon travail historique, qui retirera pour jamais aux anti-infaillibilistes les actes des papes Vigile et Honorius, comme déjà on leur a retiré les actes du saint pape Libère. *Qui se heurte à cette pierre se brisera, et celui sur qui elle tombera sera écrasé par elle.*

Aujourd'hui tout Rome assistait à une revue de l'armée pontificale, à la villa Borghèse. Ce sont de très-beaux soldats. On a vu à Mentana comme ils se battent. Une armée est jolie à voir lorsqu'elle n'est pas nombreuse, et lorsqu'elle défile sous ces arbres verts qui

semblent faits pour abriter les héros de Virgile. A compter les évêques, les prêtres et les religieux mêlés dans la foule, il y en avait plus que de soldats. Heureux pays, où les mains qui portent le pardon sont plus nombreuses que celles qui portent les armes!

VI

La villa Borghèse. — Tableau d'un journaliste content.

15 décembre.

Revenons à la villa Borghèse. La villa est une création bien patricienne. Le prince Borghèse, en véritable patricien, la met à la disposition des fêtes publiques. Divers autres grands, donnent au public des jardins, des édifices sacrés, des galeries, des bibliothèques, etc., entretenus à leurs frais.

Ces institutions spontanées de l'aristocratie réalisaient un communisme qui valait au moins, quant au profit général, celui que nous sommes en train de créer. Il respectait deux choses que le communiste nouveau menace de détruire, la propriété et la liberté, jadis unies comme des sœurs jumelles, maintenant attachées comme des forçats.

Dans l'ordre chrétien, les aristocraties étaient propriétaires pour tout le monde; les démocraties modernes, éloignées de cet ordre généreux, tendent à devenir propriétaires de tout le monde. Tout le monde possédera tout, et personne ne sera rien et n'aura rien. C'est-à-dire qu'en somme le changement mettra tout dans les mains du sergent de ville, lequel néanmoins

ne sera pas un mortel plus riche que les autres. Si l'on veut bien penser que le Concile doit rétablir l'ordre chrétien sans relever l'ancienne aristocratie, tombée en irrémédiable décadence, et poser les règles sociales par où la propriété et la liberté pourront se dégager des étreintes de la démocratie, qui n'est au fond qu'une aristocratie administrative, on estimera que le grain à semer ne saurait être de ceux qui mûrissent en un jour.

Mais je laisse cette question, trop grosse pour une chronique, je veux me borner à vous donner un croquis de la fête et de son principal théâtre. C'est un cirque de verdure à plusieurs étages, fait pour être peint et dessiné sous tous ses aspects. Les pins y étalent leur parasol, les cyprès y élancent leur élégante et flexible pyramide, le soleil y jette ses averses de rayons. Sur la hauteur, en plein et joyeux azur, au-dessus des chênes verts, certaines fabriques se dressent avec cette grande physionomie de l'architecture romaine qui imprime la majesté à ses moindres ouvrages. Les belvédères qui couronnent les maisons, sont des arcs de triomphe. Quelle lumière et quelles ombres! Tout cela est vaste, aéré, éclatant, mystérieux, noble surtout. En France, nous cherchons la régularité, nous tombons dans la sécheresse et nous créons des angles, ou bien nous poursuivons le pittoresque et nous choppons dans le joli. Ici, partout l'harmonie s'éveille et déroule aux yeux ses nombres chantants. La solitude est sublime, la foule devient belle. On est dans le vallon de Tempé, dans les bois virgiliens, dans le jardin d'Armide.

Tout est plein des choses de la vie présente, mais de cette vie ordonnée, sereine en elle-même, que l'an-

tiquité a plutôt rêvée que connue et qui, pour le monde moderne, n'est plus guère visible qu'ici. Voici des soldats, des commandements militaires, des clairons. Cet aspect rappelle les jeux olympiens plutôt que la guerre ; nous sommes toujours dans le royaume de la paix. On peut se souvenir du stade antique, nullement de cet espace poudreux ou boueux qu'on appelle un *Champ-de-Mars*. Cette petite armée, si leste, si robuste et si vaillante, existe pour la défense et non pour l'oppression. Ici ce sont les idées, non les armes qui sont conquérantes. Les grands conquérants, enveloppés de leurs toges majestueuses et bénies, regardent bénignement les soldats, et font des vœux pour la paix : le peuple, formé de tous les peuples, se sent dans l'éternel rempart de la paix, gardé par des épées qu'il ne voit pas.

L'attention s'est surtout portée sur quelques compagnies de *squadriglieri*. Ce sont des montagnards de la contrée du brigandage, dont on a fait la plus utile et la plus fière garde nationale qui soit au monde. L'invention peut en être attribuée à Garibaldi. Lors de l'invasion qui s'est terminée à Mentana, les habitants se levèrent d'eux-mêmes pour soutenir le Pape. Cette force inattendue, qui naissait du péril même, a été régularisée, et elle en a fini avec les brigands. Les *squadriglieri* sont des hommes magnifiques, droits, agiles, d'un aspect assez sauvage, équipés comme il faut pour grimper, courir et bondir. Il n'y a point de rocs ni de précipices qui les puissent arrêter ; ils voient loin et tirent posément. Je me suis rappelé certain livre de M. About, malsain quoique ennuyeux, où l'homme de la montagne est, par hasard, assez bien décrit. M. About le

trouvait fait pour porter le mousquet, comme si l'outil du cultivateur n'honorait pas suffisamment une si fière espèce. M. About a été prophète. Les beaux montagnards portent le mousquet; seulement ils le portent pour le Pape. Certains recoins de l'avenir échappent toujours aux yeux les plus clairvoyants.

C'est pourquoi je me recommande à l'indulgence de M. Aubry-Foucault, homme à tout faire et à tout signer de la *Gazette de France*, qui me reproche de prophétiser. Ce n'est pas que j'aie lu son article, mais j'en ai lu le titre : *M. Veuillot prophète*. Or, je ne trouve pas que je sois bien coupable. Par profession, nous avons tous un peu ce défaut-là. Où est l'abonné qui ne demande pas à son journal quelques nouvelles de l'an prochain, et où est le journal qui refuse en ce point de satisfaire l'abonné? Tout le monde veut des prophéties, tout le monde prophétise, Aubry comme les autres.

Il me blâme, dit-on, parce que je me suis réjoui d'avoir vu, le même jour, Rome, Pie IX et le soleil. S'il était à ma place, il excuserait ma joie. Rome, Pie IX et le soleil sont trois belles choses; je me sais grand gré de les avoir vues, étant justement venu pour cela. J'ai de la compassion pour le confrère Aubry. Nos destins ne sont pas à comparer. Je me trouve à Rome, bien établi près du Pincio. Le soleil entre par ma fenêtre ouverte, il vient jouer sur mes livres et sur un vieux tableau florentin représentant Minerve casquée et empanachée, qui cause avec de pauvres gens, comme pour leur demander sa route. Le confrère écrit sous un faux nez dans un taudis de la rue Coquillière, fort loin de Rome, fort loin du soleil, fort loin de Pie IX, et fort loin aussi de savoir ce qu'il voudrait dire. Oh! que

je le plains, le confrère, sans nier aucunement qu'il ait mérité son sort!

Je me sens la même indulgence pour le petit *Français :* lui aussi, dit-on, me dépèce. On ne le trouve pas aisément ici, le petit *Français,* et je ne le cherche pas. J'aurais peut-être de la peine à ne pas lui marquer cet injuste dédain que nous avons coutume d'éprouver pour les gens d'esprit qui ne parviennent pas à se faire lire, et pour les honnêtes gens qui ne réussissent pas à se faire croire.

VII

Le Concile et la diplomatie.

16 décembre.

On nous fait lire certaines correspondances diplomatiques au sujet du Concile. Elles jettent une belle lueur sur la société présente! Il est néanmoins agréable de voir que la France a eu plus de bon sens et plus de courtoisie que les autres. Dans l'état de médiocrité intellectuelle où sont aujourd'hui les chefs temporels de l'Europe, elle s'est gardée de mettre obstacle à cette haute entreprise dont bénéficiera le monde futur. La France a mieux compris la voie que la sagesse de Pie IX indiquait aux gouvernements en ne les invitant pas au Concile : elle est restée dehors, sans fanfaronnades, sans menaces : et ses baïonnettes sont à Civita-Vecchia pour empêcher les violences de l'Italie. Cela fait plaisir. Pour peu qu'elle ait de bonne volonté religieuse au fond de cette politique, Dieu ne l'oubliera pas. Passez-moi la prophétie, ami Foucault!

Quant aux puissants de Bavière et de Portugal, ils sont véritablement plus arrogants que leur taille. Se tiennent-ils si assurés contre le vent? Ils auraient tort! Mais les messieurs d'Espagne passent tout ce qu'on pouvait attendre, même d'eux. Avez-vous remarqué ce diplomate et ce ministre espagnols qui menaçant le Concile, se disent entre eux : *Dieu garde Votre Excellence longues années!* J'en prends note, pour savoir où seront ces Excellences quand le Concile aura fini ses travaux. Du reste, tous les évêques d'Espagne et tous les évêques de langue espagnole sont admirables de tenue, de doctrine et de courage. Pauvre noble nation, si grande, et tombée sous les lois du Prim et du Serrano, et que de tels émouchets lui soient des vautours!

On fêtait hier saint Eusèbe, martyr. Il gouvernait l'Église de Verceil en Sardaigne et fut le vainqueur des Ariens au concile de Milan. Le *Bréviaire* raçonte que les Ariens se vengèrent de sa science et de sa constance en le faisant condamner à l'exil : « Mais le saint évêque, « sans craindre ni les menaces de César, ni le tranchant « du glaive, accepta l'exil comme une fonction de son « ministère. » Après saint Athanase, il fut le héros victorieux de la vérité. Quand l'iniquité a tué le juste, elle trébuche sur son cadavre. La fosse où elle a cru ensevelir la vérité devient une citadelle de la vérité. « Et le « Seigneur répandra la pluie partout où tu auras semé ; « et le jour de tes récoltes sera très-abondant et savou- « reux. »

VIII

Les Espions de Presse.

20 décembre.

La liste de la commission *de Fide* semble un écho de la grande commission nommée directement par le Saint-Père, et ainsi s'établit officiellement entre l'Assemblée et son Chef l'accord que tout le monde attendait. L'accord est également dans le caractère des hommes et dans la nature des choses ; il se déclare au commencement, il durera jusqu'à la fin.

Tout se débrouille et l'on travaille assidûment, chacun ayant également à cœur le besoin général de l'Église et le besoin particulier de son diocèse. Ce qui est à faire est immense, mais aucune question n'est nouvelle pour ces hommes expérimentés ; aucune n'est au-dessus de leur courage et de leur foi.

Je n'ai pas lu sans un certain sérieux amusant cet extrait d'un journal toulousain, où sont relatées les pompes que je mène dans Rome. Tout n'est pas faux. Il est certain que je demeure quasi sur la place d'Espagne, et que mon appartement, presque beau, me coûte presque cher. Le salon est plein de meubles dorés à l'œuf. Pour peu que le correspondant du Toulousain en ait entrebâillé la porte, ces splendeurs ont dû l'éblouir. S'il était du nombre des gens que l'on invite à s'asseoir, il aurait entendu dans ces beaux meubles des craquements qui l'eussent consolé. Comprenant que ma grandeur n'est pas solide, il eût moins aigrement re-

gagné le galetas où il rend ses arrêts contre les Conciles et contre le genre humain, à raison de cent sous la pièce, et peut-être la paire.

Que ces « publicistes, » dont le nombre va croissant, nous promettent, pour l'avenir, un monde bien enseigné et bien renseigné ! J'ai eu affaire aux espions du gouvernement : ceux de la presse me les font honorer. Les *mouchards* proprement dits sont plus intelligents, plus fidèles, plus discrets ; ils haïssent et trahissent moins les honnêtes gens qu'ils rencontrent. L'espion de presse a une rage *sui generis* contre tout homme dont la probité pourrait faire encore quelque peu d'honneur à la presse. On dirait qu'à ses yeux l'honnête homme gâte la profession et l'empêche d'entrer en jouissance de tout le bâton qu'elle mérite.

Cet ingénieux garçon, qui travaille à Rome pour le journal de Toulouse, sait donc que je demeure sur la place d'Espagne, et il invente le reste. C'est à peu près le cas de ses confrères en ce qui regarde le Concile ; ils savent que le Concile se réunit dans la basilique de Saint-Pierre ; le surplus est fourni par leur imagination malsaine et mal outillée. Ils ignorent au même degré quels hommes agissent et de quelles choses il s'agit. Ils l'ignorent, et ne le veulent ni ne le peuvent savoir. Où l'ont-ils lu, qui le leur dirait ? Point d'histoire, point de catéchisme, point de foi, point de bonne foi, point de relations... Ils attrapent quelques bruits dans les auberges, et ils y mettent leur sauce.

Du reste, ces voix misérables s'éteignent aux portes du Concile. Ce sont les vents et les flots qui battent les flancs du navire. Le pilote, l'œil fixé sur les étoiles, poursuit sa route. Les Pères étudient les questions qui

leur sont soumises ; la politique du jour et de l'heure ne les préoccupe pas autrement. Ils n'ont point de ministère à composer ni à renverser, point d'opinion courante à satisfaire, point d'électeurs à garder. Ceux qui entrent dans les Commissions ne se désignent pas eux-mêmes, ne sollicitent pas les suffrages de leurs collègues. Plusieurs demandent plutôt d'être écartés. On raconte qu'un prélat de l'Amérique espagnole, élu à sa grande surprise, pleura, disant : « Que veut-on faire de moi ? Je ne suis pas capable, je ne sais rien ! » Cet homme de Dieu révélait le trait le plus profond et le plus général de l'Assemblée. Le Concile est pieux, et il veut faire pieusement et uniquement ce que l'intérêt de la civilisation chrétienne demande. Qui ne sait pas cela ne sait rien, qui ne tient pas compte de cela s'abuse.

Il suffit d'ouvrir les oreilles, aussitôt l'uniforme caractère de piété apparaît. Dans cette diversité de physionomies, de langues, d'origines, de situations, on reconnaît le même évêque. Si un groupe d'opposition se constitue, comme quelques-uns le craignent, ce groupe très-petit existera plutôt au dehors qu'au dedans du Concile. « Au dehors, me disait un évêque, il y a place pour l'esprit de l'homme ; au dedans, il n'y aura place que pour l'esprit de Dieu ; l'unanimité, qui n'est pas du tout nécessaire, manquera rarement. »

Tout cela ne résout pas les difficultés matérielles. Elles sont considérables. On est embarrassé de savoir comment cette assemblée si nombreuse pourra se distribuer son incalculable travail et en voir la fin. D'immenses questions surgissent de toutes parts. C'est le genre humain à mettre en marche ; la nature sent son infirmité. Mais on a la prière ; par la prière on a le dis-

cernement, et, s'il le faut, le miracle. Soyez-en persuadés : il ne sera pas si difficile au Concile de faire des décrets pour les siècles, qu'aux gouvernements modernes de se donner des constitutions et même des ministères qui durent quelques mois.

IX

L'Unité. — Pharaon et Moïse. — Les Dissidents s'annoncent. Mme de Maistre.

Mardi, 21 décembre.

Hier, les Pères ont nommé au scrutin la Commission de la *Discipline*. Rien ne fait augurer que cette Commission puisse avoir une nuance qui la distingue de celle que le Pape a formée directement et de celle que l'Assemblée a déjà élue.

Je vous l'ai dit : le Pape et le Concile sont *un*, veulent être *un*. Le but qu'ils poursuivent avec un accord instinctif, est la consommation plus parfaite et plus évidente de cette unité : *Unum sint !* Qu'ils soient *un !* Cette parole domine toutes les considérations et toutes les combinaisons. L'on cherche à deviner qui sera l'âme du Concile? Ni celui-ci, ni celui-là, ni le Pape lui-même. L'âme du Concile, c'est Jésus-Christ disant à son Père céleste : *Qu'ils soient un !* et promettant à l'Église d'envoyer son Esprit, qui lui éclairera et lui *rappellera* tout.

Jésus-Christ n'a pas en vain prié, en vain promis. Ces hommes pieux qui invoquent la lumière, ne laisseront pas détourner leurs regards ni leurs cœurs. Ils iront à l'unité que Jésus-Christ a commandée, qu'il a fondée pour être la nature propre de son Église, main-

tenue à travers tant de siècles, affermie contre tant de contradictions. L'unité surgira rayonnante en face de la dissolution qui terrifie le genre humain. La foi apparaîtra plus certaine lorsque l'autorité semble partout au moment de périr. Les sociétés humaines sont réduites à se cercler de fer pour garder une sorte de consistance ; la société surnaturelle leur donnera cet exemple de se fortifier uniquement par un redoublement de foi et d'amour. D'un côté Pharaon, de l'autre Moïse ! Pharaon créera des hommes de guerre et des hommes de police, et n'en aura jamais assez ; Moïse recevra la parole de Dieu. Il dira : Sortons ! et rien ne l'empêchera d'emmener son peuple.

C'est l'avenir. Mais à présent, nous en sommes aux embarras du départ. Il semble qu'il y ait des contradictions, même dans l'enceinte sacrée. Quelques voix dissidentes s'élèvent. L'on a vu paraître une liste qui est qualifiée liste « d'opposition. » Son caractère mystérieux, son nombre incomplet, sa distribution au moins insolite lui ont valu ce nom fâcheux. Qui s'attendait à rencontrer sur le seuil du Concile des bulletins de vote offerts à tous venants, comme cela se pratique aux abords des hangars du suffrage universel ?

Néanmoins, je nie toujours qu'il existe dans le Concile l'élément de ce quelque chose de violent et d'entêté que nous représente le mot *opposition*. Je nie encore plus que l'esprit et les moyens *d'opposition* puissent exercer quelque influence sur une pareille assemblée. L'Assemblée est tout entière et par nature trop au-dessus de semblables manœuvres. Sa dignité, sa piété, sa droiture en seraient émues, « l'opposition » verrait qu'elle perd son temps.

J'ai trop de renseignements sur l'incident pour vous en parler davantage. Tant de lumières produisent de l'ombre. Il faut attendre dans tous les cas, la liste elle-même trahit le peu de gravité du dissentiment qu'elle exprime. La Commission doit être composée de vingt-quatre membres : la liste n'en propose que vingt. Les Espagnols et les missionnaires sont exclus. Par contre, on y voit un évêque nommé, le docteur Héfélé, qui n'est pas à Rome. D'autres noms peuvent avoir été inscrits d'office.

On remarque partout les malencontreux éloges que certains écrits provoquent parmi les ennemis déclarés de l'Église. Ceux qui détestent la religion catholique proclament ingénument que les auteurs de ces écrits sont seuls capables de sauver la religion catholique ! Nous nous demandons quel prix les hommes ainsi loués peuvent attacher à des suffrages qui les honorent si peu, où les convenances du langage ne sont pas même gardées. Ils ne sauraient se faire l'illusion d'avoir converti des adversaires qui ne daignent pas déguiser leur imbécile mépris de toutes les choses saintes, et qui les traitent eux-mêmes plutôt comme des libres-penseurs ingénieux que comme des chrétiens.

Le public religieux attend toujours les protestations par lesquelles ils devraient repousser ces adhésions impertinentes. Mais rien ne vient de leur part consoler nos consciences. C'est une fatigue qu'ils devraient ne pas nous laisser si longtemps. Voici aujourd'hui le *Journal des Débats* qui, dans la même correspondance romaine, applaudit un évêque français [1], et raille le Pape

[1] Mgr Dupanloup.

et le Saint-Esprit. Combien il est à souhaiter que l'Évêque se dégage de ces louanges, d'ailleurs très-peu légitimées par le succès qu'il obtient, puisqu'enfin le Concile n'entre nullement dans ses voies. Quant à la raillerie, elle consiste à demander ce que deviendrait l'inspiration de Saint-Esprit, si l'unanimité manquait à un vote du Concile sur les questions de foi? Telle est la force de ces messieurs lorsqu'ils se piquent d'aborder les hauteurs. Le *Journal des Débats* devrait cependant savoir que le Saint-Esprit éclaire la liberté humaine et ne la force pas.

M^me^ de Maistre, fille de La Moricière, est morte hier à cinq heures du soir. Depuis quelques jours on désespérait de la sauver. M^gr^ Mermillod, qui prêche une retraite aux zouaves pontificaux, venait de la recommander aux prières de son auditoire, et ces braves jeunes gens avaient récité le *Pater* et l'*Ave Maria*. Son âme pieuse s'est envolée vers Dieu, escortée de ces prières vraiment fraternelles. M^me^ de Maistre avait dix-neuf ans, elle était mariée depuis quatre mois. M^me^ de La Moricière arrivait. La mourante a pu l'entrevoir avant de fermer les yeux. Rome tout entière prend part à la douleur de la mère et de l'époux. Tant de jeunesse, tant d'amour, deux si beaux noms!

X

Commission *de Disciplina*. — Les évêques.

Vigile de Noël.

La commission *de Disciplina* est toute semblable à la première. Ce ne sont pas les mêmes noms, c'est le même

esprit. La même majorité, absolument prépondérante, l'a élue. Vraisemblablement les deux commissions qui restent à créer auront ce même caractère de décision tranquille, l'on pourrait dire unanime. L'esprit du Concile est marqué et fixé. C'est un esprit de foi, d'union, de constance.

Le bonheur et l'honneur de mon humble condition me permettent de voir beaucoup d'évêques. Je ne crois pas téméraire de dire que je sais à peu près ce que l'on veut généralement. On veut la grande et sainte paix que procure l'affirmation de la vérité. On a l'esperance, ou pour mieux dire la foi, que la vérité délivrera le monde. Oh! que je voudrais voir autour du Concile ces politiques et ces penseurs qui cherchent l'Orient, introuvable pour eux, vers lequel il faut diriger le genre humain! ils seraient du moins touchés de la fermeté de ces regards attachés sur le même point du ciel, et proclamant que c'est là.

Dans le Concile, point de doute. Le front incliné par la prière, l'œil sur la croix, contemplant le Christ immortel au sein de cette ombre factice où l'erreur croit l'avoir perdu et s'est perdue elle-même et elle seule, les Pères du Concile savent que la lumière viendra de la Croix. *Crux theologa*, dit l'évêque de Tulle. La Croix leur enseigne la lumière, et ils enseigneront la lumière en enseignant la Croix. Ils ne doutent pas de la Croix; ils ne doutent pas que, par la croix, ils sont et seront la lumière du monde. J'entends d'ici rire M. Jourdan et M. de La Bédollière, criant qu'ils ne comprennent pas! Je le sais bien, qu'ils ne comprennent pas. Mais il y a encore des hommes sur la terre qui comprennent que leur intelligence ne peut rien, parce qu'elle n'a pas la

foi. Qu'ils le regardent ; qu'ils comparent la marche et les œuvres de la foi à leur marche et à leurs œuvres.

Donc, dès le premier jour, ces évêques qui ne s'étaient jamais vus, se trouvent du même esprit, comme ils étaient de la même prière et du même cœur. Réponse déjà suffisante, pour le dire en passant, à ceux qui estiment que certaines questions possibles n'étaient point préparées et requéraient une longue étude. Les questions étaient si bien préparées et étudiées que déjà ceux qui les doivent résoudre se trouvent d'accord en s'abordant pour la première fois. L'esprit de Dieu s'est porté au-devant d'eux sur les longues routes par où ils sont venus. Combien ces cœurs pieux ont dû tressaillir en entendant hier l'Église redire ces paroles d'Isaïe : « L'œil « n'a point vu, hors vous seul, ô Dieu, ce que vous avez « préparé à ceux qui vous attendent. Vous êtes allé au- « devant de ceux qui étaient dans la paix parce qu'ils « vivaient dans la justice : ils se souviendront de vous « en marchant dans vos voies. »

Je ne crains pas de citer souvent Isaïe. Il vaut assurément un autre auteur, et sa voix, si retentissante dans les circonstances où nous sommes, s'impose à la pensée. D'ailleurs, encore une fois, ceux qui veulent connaître l'esprit du Concile doivent le chercher au livre de sa prière.

Il ne faut pas que la liste repoussée vous fasse supposer un dissentiment sérieux.

Cette liste même contenait deux noms qui étaient sur celle de la majorité et qui ont passé. Les noms écartés ne l'ont point été par un sentiment hostile aux personnes. Parmi les Français ni parmi les autres, il n'y a aucune méconnaissance du mérite des évêques propo-

sés par le groupe qu'on appelle improprement « l'opposition. »

Lorsque ces vénérables Pères formuleront leurs *postulata*, ils seront écoutés comme le requièrent leur science et leur foi. Tout simplement, le Concile a voulu marquer ce qu'il est. Or, pour employer une désignation qui tend à disparaître en même temps que la désignation opposée, le Concile est *ultramontain*.

J'ai entendu ce mot d'un évêque notoire entre les plus pacifiques et les plus doux [1] : « On a tant répété que l'ultramontanisme est un parti : nous ferons voir qu'il est l'Église, et ce point établi facilitera toutes choses, parce qu'il n'y a personne dans l'Église qui se veuille refuser à reconnaître l'Église. »

Tel est le sens de ces élections, d'ailleurs fort calmes, et qui semblent devoir l'être de plus en plus ; car, si l'on peut dire qu'il y a contestation, certainement il n'y a point combat. Qui pourrait repousser comme hostiles à n'importe quoi de juste et de sage des hommes tels que Mgr l'évêque de Quimper, Mgr l'évêque de Nîmes et Mgr l'évêque du Mans? Je ne nomme que les Français, les autres sont dans la même mesure. Plusieurs ont soutenu de longs combats. Leur douceur n'y a pas été moins admirée que leur constance, et là même où ils ont le chagrin de compter des adversaires, ils n'acceptent point d'ennemis.

Le pieux et tendre Mgr Marilley, évêque de Lausanne, qui s'est vu arracher son siége et enfermer dans le château de Chillon, pasteur cher à son troupeau, a conquis non-seulement l'estime, mais l'affection de ceux mêmes

[1] Mgr Pallu-Duparc, évêque de Blois.

qui l'avaient persécuté. Mgr Labastida, archevêque de Mexico, supporte dignement un exil que la loi peu scrupuleuse du président Juarez n'a pas cependant osé prononcer; Mgr Ballerini a résigné l'archevêché de Milan avant d'avoir pu occuper son siége, pour ôter au gouvernement italien jusqu'au plus frivole prétexte d'empêcher l'exercice régulier de l'autorité épiscopale. Il a été condamné à l'amende, au domicile forcé, on le prive de la modique pension qu'on devait lui payer, et cet archevêque démissionnaire de l'un des plus riches siéges de l'Italie, éminent par sa science, a reçu du gouvernement italien, son débiteur, *treize cents francs* en trois ans.

Le Concile lui a rendu un hommage auquel toute l'Italie catholique applaudira, et que l'autre Italie elle-même doit considérer comme un acte de justice. Ces traits font voir quels sont les hommes du Concile. Si l'unanimité des suffrages manque encore, dès à présent l'on peut affirmer la glorieuse unanimité des cœurs. Permettez-moi de citer encore Isaïe. Je trouve ces paroles dans la belle leçon que le Bréviaire lui emprunte aujourd'hui même : « Voix du peuple dans la cité! voix qui vient du « Temple! voix du Seigneur qui rend à ses ennemis ce « qu'ils méritent! Elle a enfanté avant d'être en travail; « elle a mis au monde un enfant mâle avant le jour de « l'enfantement. *Antequam veneril partus ejus, peperit « masculum.* »

Il me semble que les commissions nommées par le Concile avant l'heure du travail sont bien cet enfant mâle, qui réjouit la Cité et le Temple.

XI

La fête de Noël. — Plaisanteries parisiennes. — Les hommes de bonne volonté.

25 décembre, fête de Noël.

Aujourd'hui, fête de Noël, on m'envoie, de Paris, un article de M. Villemot, où je vois pourquoi l'Église catholique, en ce moment, a presque l'air de vivre. Selon M. Villemot, « galvanisée » par son Concile et par ses journaux, l'Église fait un certain bruit. Voilà tout le mystère.

Je ne fais point fi de M. Villemot. Ce Sganarelle me semble au niveau de la plupart de nos meilleurs hommes d'État. Il a toutes leurs plus hautes pensées. Révolutionnaire comme eux, conservateur comme eux, observateur, moraliste, théologien comme eux, rien de ce qui les distingue ne lui manque, sauf l'art d'ennuyer. Ce seul défaut l'écarte des grands rôles. Après cet aveu, M. Villemot me permettra d'ajouter que son coup d'œil sur la situation présente de l'Église est extraordinairement drôle, considéré d'ici.

J'étais hier à Saint-Pierre. Je voyais passer le Pape sur la *sedia gestatoria*, entouré de la foule des cardinaux, des patriarches, des primats, des évêques; la foule du peuple se prosternait. Tout à l'heure, à la messe de ma paroisse, j'écoutais le bref récit de l'événement qui a produit cette pompe, et changé la forme et le fond des choses humaines pour le reste des temps.

L'Évangile me disait la pauvre famille réfugiée dans une étable, le pauvre nouveau-né couché dans la crèche.

les pauvres gens appelés par les Anges, l'armée céleste chantant : *Gloire à Dieu, paix aux hommes de bonne volonté!*

Je regardai le monde et dans ce temps-là et depuis ce temps-là. En ce temps-là, la terre ne connaissait de dieu qu'au Palatin, et, se donnant toute à ce Dieu, elle ne lui donnait point la *gloire* de Dieu, qui est l'amour : en ce temps-là, la *bonne volonté* était rare sur la terre, et les hommes de bonne volonté, s'il y en avait, ne connaissaient point la paix. Depuis ce temps-là, Dieu n'a point cessé de posséder sa gloire parmi les hommes, et les hommes de bonne volonté n'ont point cessé de posséder la paix.

Il n'y a guère de gens d'esprit sur le boulevard, qui ne sachent pourtant un peu de cette histoire. L'Église est née dans une étable, elle a été enveloppée de langes, elle a été attachée à la croix, elle a passé par le tombeau, elle a rempli le monde. On l'a su au moins de M. Renan. Tout cela existe toujours. L'Église a toujours son étable, ses langes, sa croix, son tombeau, son trône ; elle remplit toujours le monde, elle est toujours visible dans tous ces états, elle donne toujours à Dieu la gloire, elle a toujours la paix. Voilà dix-neuf siècles que cela dure. Comment on fait pour l'ignorer ou pour l'oublier sur le boulevard, je n'en sais rien. Mais je sais que tout cela se sent et se voit ici. Rien, nulle part, n'est attesté par autant de témoignages.

L'Enfant de Bethléem, l'Homme de Nazareth, le Pauvre, le Docteur, le Thaumaturge qui marche sur les flots, qui multiplie le pain et qui ressuscite les morts, l'Errant que suivent les affamés et qu'attendent les aveugles, l'Infaillible que nie en vain l'imbécile Synagogue tou-

jours confondue, le Maître doux et trahi, l'Insulté de Caïphe, le Flagellé de Pilate, le Crucifié, l'Enseveli qui transsude vivant de la pierre du tombeau, le Roi éternel, il est ici, dans tous ces états à la fois. Nous le voyons de nos yeux, nous l'entendons de nos oreilles, comme l'ont vu et comme l'ont entendu ceux qui l'ont touché de leurs mains vivant et mort, et ses mains reposent sur nos fronts. Il fait son œuvre de lumière et d'amour. Il dit : *Gloire à Dieu dans le ciel, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* Sa main élève à Dieu l'encens de la terre, et répand sur la terre la paix de Dieu.

M. Villemot se plaît donc à penser que l'Enfant-Dieu est mort? Que M. Villemot vienne voir! Il le verra entouré de ses bergers et de ses moissonneurs, qu'il a envoyés et qui sont partis, qu'il a appelés et qui sont accourus pour lui rendre compte de ses troupeaux et de ses moissons. Il vit en tous ces chefs et pasteurs de peuples, et tous vivent en lui, car il est *un* avec eux, et ils sont *un* avec lui. Il y a des captifs, il est dans leur prison; il y a des ensevelis, il est dans leur tombeau; mais ils sont avec lui sur son trône, et ils ne resteront ni dans leur prison ni dans leur tombeau, parce que les prisons et les tombeaux ne sont point sa demeure.

Mort, celui qui remplit le monde par la volonté de Dieu et par le cœur de mille évêques; celui que le monde entend par la voix de mille évêques publiant la vérité de Dieu! Il faut avoir besoin de livrer un feuilleton pour écrire des choses à ce point irréfléchies, sans penser qu'elles peuvent être lues ailleurs que sur le boulevard.

Je certifie à M. Villemot que le Christ n'est pas mort et qu'il ne mourra point, et que ce ne sont point les

journaux qui le tueront, ni les journaux qui le font vivre. Il vit d'une vie que la terre ne peut lui ôter, ne la lui ayant point donnée. Sans doute, si la terre était maîtresse de cette vie, ce serait fait. Depuis cent ans elle s'emploie à la détruire. On y a mis les philosophes, la révolution, les bourreaux, les journaux, la vapeur : ce qui en est résulté de plus certain, c'est un accroissement de vie. Après l'usage de tous ces engins, par l'usage de tous ces engins, nous avons le Concile. En face du monde contraire, les hommes de bonne volonté qui forment le Concile, chantres de la gloire de Dieu et possesseurs de la paix de Dieu, feront ce qu'exigeront la gloire et la paix de Dieu, et le monde futur se réglera sur leurs décrets.

Des vieillards! dit M. Villemot. En effet, la plupart sont vieux et cassés. Mais ils s'appuient sur un bâton qui ne ploie pas, et qui ne s'use pas ; un bâton recourbé qui retient et qui attire, un bâton roide et dur qui broie les rochers et perce les montagnes. Ce sont des vieillards qui viennent de trois mille, et de cinq mille, et de sept mille lieues; qui n'ont peur ni des sables ni des neiges, ni de la faim ni de la soif, ni des bêtes féroces ni des mandarins, ni de César ni de Voltaire, et qui vont sans armes et sans besace où il leur est dit d'aller. Il leur est dit d'aller à toutes les nations et à toutes les créatures. Ils iront et toute créature les entendra, même sur le boulevard.

Galvanisme, soit! Je garantis une belle fortune au savant qui trouvera le secret de galvaniser de la sorte les institutions, les gouvernements, les hommes, ou seulement les grenouilles.

XII

Les chômages de Rome. — M. Coquelet.

28 décembre.

On a chômé hier, on chôme aujourd'hui, on chômera demain. Trois jours de relâche ! Voilà de quoi faire hurler l'utilitarisme. Le peuple romain chôme et ne hurle pas. Il trouve bon de prendre trois jours de repos et d'avoir trois jours de fête. Il travaille assez les jours ouvriers. On n'a point ici l'institution philanthropique du lundi, dont le mardi et le mercredi même se ressentent.

Je me donne le plaisir d'en convaincre souvent mon ami M. Coquelet, ingénieur civil, chevalier de la Légion d'honneur, publiciste et penseur de l'école libérale, auteur d'un article dans la *Revue des Deux-Mondes*, et de beaucoup de morceaux aigres, dans la feuille catholique modérée de son département. M. Coquelet n'aime point les Romains. Il ne peut consentir à rayer de son calepin les épithètes de *fainéant* et de *mendiant* qu'il applique volontiers à « ce peuple des prêtres ! »

Il faudra que j'introduise dans mes lettres les propos de M. Coquelet. C'est un Villemot sérieux. Sur le Concile, sur le Pape, sur la presse catholique, sur le passé, le présent et l'avenir de l'Église, il dit des choses hardies. Du reste, homme pieux, correct, tout de blanc cravaté, et qui n'agit que dans le juste désir de rétablir parfaitement la foi et la doctrine. Il n'a rien plus à cœur que de voir l'Église absolument « comme il faut, »

tout à fait digne des regards et de l'amour de Coquelet. L'Église libre dans l'État libre, et Coquelet officier de la Légion d'honneur, il dira : *Nunc dimittis*. Mais le Concile écoutera-t-il, comprendra-t-il Coquelet? Coquelet se donne bien du mal, et le char marche, ce qui l'enrage; car l'avis formel de Coquelet, c'est qu'il ne faut point bouger. Cette mouche du coche a eu l'idée de s'atteler derrière le coche.

Je reviens au peuple de Rome. Ce peuple n'est pas seulement laborieux, il est pieux. Je vois beaucoup de respect pour les prêtres, beaucoup de confessions, beaucoup de communions; et dans la semaine, à la messe, des petits marchands, des employés, de pauvres femmes tenant leurs enfants dans leurs bras.

XIII

A Saint-Paul-hors-les-Murs. — M. Coquelet. Les tombeaux de Rome.

28 décembre.

Je me suis donné quelques heures d'école buissonnière et j'ai couru à Saint-Paul-hors-les-Murs. La basilique commence à vieillir; elle y gagne. L'éclat des marbres n'est plus si aigu, l'on se trouve moins dans un miroir. Entre ces couleurs qui tapageaient trop sous la majesté grandiose et adoucie des vieilles mosaïques, l'harmonie se fait. Véritablement, la beauté vient. Quand le portique et les abords seront terminés, quand les marbres auront pâli encore, quand certains tableaux malheureux auront cédé la place qu'ils usurpent, alors, l'édifice, qui n'est aujourd'hui qu'un imberbe trop grand

et trop frais, deviendra un monument tout à fait digne du lieu qu'il occupe et du nom qu'il porte dans le monde. Il fera honneur à la généreuse main mal servie qui l'a si prodigalement orné. Les colliers et les joyaux de Rome, ce sont les siècles. Ils lui sont donnés pour être attachés en guirlandes magnifiques à tout ce qu'elle élève, pour revêtir ses murs de ce stuc et de cet or de l'antiquité qui ne restent pas ailleurs. Laissons vieillir Saint-Paul. Là germeront les tombes illustres, là s'inscrira l'histoire, là viendront les chefs-d'œuvre, et tout y parlera le sublime et touchant langage des rapports de Dieu avec l'humanité.

La glorieuse frise formée des portraits des papes, est presque achevée. Celui de Pie IX est à sa place. Ainsi, saint Pierre, par chacun de ses successeurs, rend à saint Paul la visite que saint Paul lui a faite. Paul est venu en frère fidèle et obéissant; Pierre vient en frère et en roi. Vous entendez les discours. Quels hommes, quels événements, quelle dynastie, quel triomphe sur la mobilité des choses humaines! Dix-neuf siècles sans lacune, sans interrègne, sans usurpation, sans tyrannie! Instruisez-vous, rois et juges tombés de tant de chutes et morts de tant de morts! Et vous aussi, instruisez-vous, qui êtes régis et jugés, et qui depuis dix-neuf siècles avez cherché à travers tant de sang le règne de la justice et de la paix!

Je sais qu'il y a des oreilles fermées. Nombreuse est la catégorie de ceux qui ont des yeux et qui ne voient point, des oreilles et qui n'entendent point. On en trouve à Rome comme partout, promenant leur critique inepte, pire ici que partout, car elle froisse l'amour. Ils sont les moustiques qui empoisonnent les belles heures. J'ai dit

que le sot de France acquiert à Rome un fini que les sots des autres peuples n'y peuvent prendre, et que lui-même ne sait pas se donner ailleurs. Je pensais à mon ami M. Coquelet. Redoutable moustique !

Coquelet est lettré, mais il ne sait lire ni un tableau, ni un monument, ni l'histoire. C'est dans la statistique qu'il prend ses délices. Il croit alors étudier l'économie politique et travailler au bonheur des peuples. Toute pompe, tout ornement, toute profusion lui déplaît. Il calcule ce qu'il y a d'or sur les vêtements sacrés, de cierges sur l'autel, de parfum dans les encensoirs, et il dit : « Que d'argent perdu ! que tout cela nourrirait de pauvres ! » Je bénis Dieu d'avoir permis que Judas tînt une fois ce propos, pour nous mettre en garde contre la bienfaisante épargne de Coquelet. Je vous laisse à juger si Coquelet fait grâce à la magnificence de Saint-Paul. Il s'exalte contre les papes qui ont rebâti cette église, lorsque l'incendie leur avait rendu le service de la détruire, « exonérant » d'autant leur budget.

Ces proportions immenses, ce luxe de marbres rares, ces quatre-vingts colonnes de granit, ces mosaïques, ces caissons d'or ne lui paraissent nullement en rapport avec les « besoins de la localité ! » Il a raison puisque la « localité » est un désert. Seulement, dans ce désert saint Paul a été enterré, et dans ce temple Dieu habite, et enfin la vraie localité est le monde. Mais Coquelet ne considère point tout cela.

J'osai lui proposer un doute. — Le désert du Champ-de-Mars à Paris, lui ai-je dit, coûte plus d'argent que le désert de Saint-Paul et reste encore plus désert. Sur la route d'Ostie, avec saint Paul fut enterré l'esclavage. La première charte d'affranchissement général qui ait

été publiée en ce monde est la lettre de Paul, en faveur de l'esclave Philémon : cette pièce méritait bien un monument commémoratif. Dans le coûteux désert du Champ-de-Mars, quelle plaie du genre humain est enterrée ?

Mais Coquelet, lorsqu'il se trouve embarrassé, me traite de sophiste et crie comme un catholique libéral que « je perdrais Dieu si Dieu pouvait être perdu. » Je n'ai pu tirer de lui autre chose, encore cette fois.

J'avais un second argument à lui présenter.

Il existe un objet que Coquelet environne d'un culte : il le couvre d'étoffes fines, d'or, de pierres précieuses ; il l'oint de parfums, l'orne de rubans et de pompons ; il travaille à le bien loger, et prépare tant qu'il peut pour ce cher objet la perpétuité de l'encens nécrologique.

Or, cet objet, ce n'est pas M^me^ Coquelet, c'est Coquelet lui-même, ingénieur civil, chevalier de la Légion d'honneur, commandeur des Saints-Maurice-et-Lazare du Piémont. L'argument est bon. Je n'en ai pas usé par prudence. Coquelet crierait, que je manque de charité, que je suis arrogant, que je m'installe docteur de l'Église ; il me demanderait qui je suis ; il en voudrait aux évêques qui lisent l'*Univers*, et au Pape qui ne l'excommunie pas.

Je laisse donc Coquelet et je reviens à la basilique. On y a placé récemment quatre confessionnaux en boiserie très-soignée. Chacun de ces petits monuments porte au fronton, en belles lettres d'or, une inscription tirée de l'Évangile. Les voici ; vous reconnaîtrez l'esprit de l'Église romaine et l'esprit de Dieu : *Perierat et inventus est. — Fides tua te salvam fecit. — Remittuntur tibi peccata. — Vade, et amplius noli peccare.*

Ainsi sont évoqués autour de ces confessionnaux tous les plus grands exemples des souveraines miséricordes du Christ envers les maux que nulle doctrine ni nul médecin ne pouvait guérir : l'enfant prodigue, le malade abandonné, le paralytique, le pécheur que les pécheurs condamnent à mort. Mais Coquelet trouve que ces confessionnaux sont trop ornés, et que l'Église a bientôt fait de nous remettre nos fautes. Un peu plus, il l'accuserait de morale relâchée. Pour lui, Coquelet, il estime que nous devons garder le poids du péché au moins jusqu'à Pâques, puisque le précepte ne permet pas de le porter plus longtemps.

Cependant, les jours de *magro stretto*, le même Coquelet trouve que cette même Église est presque stupidement rigoureuse. En vérité, je suis souvent sur le point de me mettre d'accord avec le penseur Coquelet, en convenant avec lui que Rousseau n'a pas toujours tort, et que « l'homme *qui pense* est un animal dépravé. »

Poletti, l'architecte de Saint-Paul, mort l'année dernière, est enseveli dans le large couloir qui relie la basilique au cloître des Bénédictins. Une inscription provisoire marque la place : *Ossa Poletti*. Il y aura son monument. S'il a beaucoup travaillé, il est certes beaucoup récompensé. Heureux artistes romains, qui peuvent se conquérir de telles tombes ! A Paris, un architecte bâtirait une nouvelle Notre-Dame qu'il ne serait pas pour cela dispensé du pourrissoire que M. Haussmann ou un autre créera quelque jour à Pontoise ou ailleurs.

Je l'avoue, sous beaucoup d'aspects, Paris et le Parisien m'apparaissent brutalement barbares, et c'est un trait signalé de leur barbarie que cette guerre acharnée qu'ils font au souvenir de la mort. Ils ne veulent plus

voir la mort, ils ne veulent plus qu'elle leur parle, parce qu'elle ne leur dit plus rien qui ne les épouvante.

Ici, au contraire, la mort parle une langue éloquente et amie ; elle a un art tout à la fois tendre, austère et charmant. Que d'heures utiles pour l'étude, pour la pensée et pour l'âme, on peut donner à Sainte-Marie *du Peuple,* à Sainte-Marie d'*Ara-Cœli*, à Sainte-Marie *Sopra Minerva,* à tant d'autres nobles églises, pleines de tombes vivantes par les noms qu'elles redisent, ou par les sentiments de foi et d'amour qu'elles expriment, ou par leur seule beauté !

Il est de ces tombes auxquelles on s'attache et que l'on va revoir, comme on entre en passant chez de vieux amis. Elles sont un des grands charmes de Rome. Un artiste soigneux, Tossi, digne d'un temps meilleur, en a fait un recueil que je n'hésite pas à placer parmi les ouvrages les plus sérieux de l'art contemporain.

Le pauvre artiste s'était laissé aller à je ne sais quelle escapade politique. Lorsqu'il revint de son erreur, sa carrière était brisée. Il se consola en dessinant ces beaux tombeaux. Soutenu par la généreuse charité de Mgr de Mérode, il eut au moins la consolation d'enrichir la pauvreté de l'art moderne, en publiant cet ouvrage qui ne l'enrichit pas lui-même.

XIV

Prévisions sur la durée du Concile. — Les évêques. Mot illustre de M. Rouland.

2 janvier 1870.

Vous connaissez maintenant la composition de la commission *des Réguliers,* chargée d'examiner les questions

relatives aux ordres religieux. C'est une troisième affirmation du sentiment général du Concile. C'est pourquoi l'on dit qu'à présent le Concile est fait. Parmi ces hommes si graves, il ne peut survenir de ces brusques mouvements qui changent les majorités. L'augure est, au contraire, que la majorité s'accroîtra jusqu'à approcher beaucoup de l'unanimité. On en relève des indices significatifs. Ainsi, tel membre éminent du Concile, classé à tort ou à raison dans le groupe opposant, a vu, à chaque élection, diminuer le nombre des voix qui le portaient, et ce nombre serait déjà réduit de plus de moitié.

Ce sont les bruits qui courent, je ne les garantis pas. Le secret est gardé; vous pensez bien que je ne suis pas de ceux qui cherchent à le pénétrer. Tous ces bruits sont d'ailleurs sans importance. On nomme les orateurs qui ont pris la parole dans les délibérations déjà commencées. Peu de discours ont été longs, tous ont été nets. D'heureuses améliorations ont rectifié l'acoustique. Les différences de prononciation ne sont pas un obstacle si grave qu'on le croyait. L'attention est grande. Voilà tout ce que les surprises de la conversation peuvent livrer à la curiosité.

Il se dit aussi généralement que l'art oratoire n'aura pas beaucoup à s'exercer. Les Pères paraissent vouloir que l'on coupe les exordes, que l'on supprime les longueurs, qu'on aille au fait. La faveur sera pour les orateurs qui feront une exposition claire, et qui proposeront une solution précise. Il n'en peut guère être autrement dans une assemblée si savante et si désintéressée de tout ce qui n'est pas le vrai. L'accord étant unanime sur les principes et même sur le but, la discussion ne saurait être bien longue sur les moyens.

Toutefois, comme tout ce qui ressemble à la précipitation est fort éloigné de l'esprit de l'Église, comme les matières à résoudre sont délicates, l'opinion commune est que le Concile pourrait bien se prolonger au delà du terme sur lequel on avait d'abord compté. Les uns parlent de six mois, les autres comptent par années. Mais ce dernier calcul semble excessif. Vous voyez l'embarras des pauvres nouvellistes, qui entendent dire tantôt une chose, tantôt une autre. La nouvelle est quasi vraie lorsqu'elle part, elle ne l'est quasi plus quand elle revient, et ceux qui l'ont donnée blâment ceux qui l'ont répétée. En somme personne ne sait, même approximativement, combien de temps le Concile durera, et personne ne croit qu'il doive finir bientôt. Cependant, il ne semble pas téméraire de dire que le Concile est fait, parce que son esprit est connu.

Ce qui est encore plus certain, c'est que les Pères ne le prolongeront pas par plaisir. Tant s'en faut, qu'ils soient ici pour prendre leurs aises ! La vie qu'ils mènent serait encore austère, quand même les gênes en pourraient être beaucoup adoucies. En une journée de visites, on gravit bien des escaliers hauts et noirs, on trouve bien des appartements pauvres et étroits. Le plus grand nombre de ces vénérables prélats, qui ont ailleurs un palais entre cour et jardin, sont ici claquemurés dans une cellule de religieux, soumis aux heures du couvent ou du séminaire. Il fait froid et tous n'ont pas de feu ; il pleut et tous n'ont pas de voiture.

Lorsque les chaleurs viendront, cette dernière privation sera encore plus rude. C'était saint Philippe de Néri, je crois, qui disait : « Tout est vanité, hors d'avoir une voiture lorsqu'on habite la ville. »

Je ne parle pas des distractions de la société. Les évêques ont coutume de n'en user guère. Mais songez au poids de se voir pour un temps indéterminé si loin de sa maison, de ses affaires et de son pays. Ajoutez l'âge, et souvent les infirmités. Telle est la situation matérielle du plus grand nombre des évêques, quoi que le Saint-Père ait pu faire et puisse faire pour y apporter un peu de soulagement. Parmi les plus gênés sont ceux qui, pour ne pas charger le trésor pontifical, ont refusé l'hospitalité que Pie IX leur offrait. On est sans doute bien édifié, mais aussi parfois douloureusement ému de voir dans une carriole mal couverte, ou trop souvent à pied, sous la pluie, de vieux évêques qui se rendent péniblement de loin au Vatican.

On en rencontre qui, n'ayant point de secrétaire ni de domestique, portent eux-mêmes, plié dans un linge, leur vêtement d'église. Nous disions, en ouvrant la souscription : « Ce sont des pauvres qui reformeront la constitution du genre humain. » Cela est visible dans les rues de Rome.

Si un avenir prochain imposait à l'Église l'épreuve de quelque persécution, le Concile peut passer, même matériellement, pour une école excellente sous ce rapport. Les évêques font ici l'apprentissage de l'exil et de la pauvreté.

J'ai déjà exprimé le désir de voir à Rome ceux qui combattent l'Église. J'y appellerais spécialement M. Rouland, sénateur et gouverneur de la Banque de France. Il aurait dû faire un tour par ici avant de lancer ses interpellations touchant le Concile. Ce petit voyage aurait pu l'éclairer sur beaucoup de points qu'il ignore. Permettez-moi une anecdote sur ce célèbre personnage. Il était

ministre et il se vantait de ses sentiments religieux. « Quand je suis dans mon village, disait-il, je vais à la messe le dimanche, et, au moment de l'Élévation, moi, ministre de l'Empereur, je m'incline, *quoique la messe soit dite par un simple prêtre!* » C'est à moi-même que cela fut dit par son Excellence elle-même.

XV

D'un *postulatum* contre l'*Univers*. — La presse religieuse. Ce qu'elle doit être.

Puisque les hommes « bien informés » dont le *Français* reçoit les confidences savent qu'il y a des *postulata* « contre une certaine presse religieuse, » et en réjouissent leurs amis, j'avouerai que je ne l'ignorais pas. Je peux même ajouter à la satisfaction de nos confrères, en leur disant qu'ils échappent au périlleux honneur de toute implication dans ce procès. Soit qu'on ne les considère point comme faisant partie de la presse religieuse, à qui seule on en veut, soit qu'on les regarde au contraire comme le type où la presse religieuse devrait se hausser ou se réduire, ils sont omis. L'auteur des *postulata* en question [1], semble n'avoir pensé qu'à l'humble *Univers*.

Je vous rapporte ce qui m'a été rapporté, car je n'ai rien vu ni rien lu. Je sais seulement que la pièce est faite. On me dit qu'elle est assez rustique; je le crois. On me dit encore qu'elle est déposée; j'en doute. On me dit enfin qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter beaucoup; j'en suis tout à fait sûr.

La presse est une terrible chose, et la presse religieuse

[1] M. Gaduel, théologien d'Orléans.

elle-même a ses défauts. La plupart de nos confrères nous en attribuent beaucoup; nous croyons en reconnaître à la plupart de nos confrères. Il est bien probable que nous ne nous trompons pas absolument, les uns les autres. Si le Concile jette les yeux là-dessus, ce ne sera pas sans raison, nous devons le désirer plutôt que le craindre. En ce qui nous concerne, il me paraît à peu près certain que nous ne faisons pas notre dur métier pour le plaisir de nous perdre. Je n'ai jamais saisi en aucun de nous cette intention déraisonnable. Donc, rien ne saurait moins nous effrayer que la perspective d'une lumière qui tracerait, rectifierait ou confirmerait nos vues.

Mais qu'il intervienne un décret du Concile pour régler, que les rédacteurs de l'*Univers* devront cesser de faire un journal, c'est à quoi je ne m'attends point du tout.

Ma sécurité n'est pas seulement instinctive, elle est réfléchie. S'il fallait discuter, je serais pourvu. La presse religieuse existe en vertu d'une nécessité, d'un droit et d'un devoir qui ne sont plus à démontrer. Il faut des journaux religieux parce qu'il y a des journaux impies, et les journaux religieux doivent défendre la religion parce qu'ils sont religieux. Pardonnez-moi de dire ces simplicités.

La presse religieuse en France est née au pied de l'échafaud. Par la force des choses, elle a été ultramontaine, quoique le courant des études et des esprits n'allât point alors de ce côté. L'abbé de Boulogne rédigeait ses *Annales* au péril de sa vie, errant de cachette en cachette. Il eut le courage, peut-être plus grand, de soutenir les actes par lesquels le Pape Pie VII reconstitua

l'Église de France, et il fut amèrement blâmé de ceux qui trouvaient que le Souverain Pontife outrepassait son pouvoir.

Sous l'Empire, la presse religieuse continua d'exister, faiblement, il est vrai. On lui eût souhaité plus de force. Mais aucune presse n'avait de force en ce temps-là. Elle grandit sous la Restauration, sans faveur encore pour les rares journalistes qui se firent accuser d'ultramontanisme, et ceux-là n'étaient point des hommes sans valeur. On y vit Salinis et Gerbet. Elle prit un véritable essor sous le gouvernement de Juillet, où elle devint spécialement laïque. L'*Univers* est de 1833, mais ce ne fut que vers 1840 qu'il commença d'avoir un nom et une existence.

La presse religieuse vit alors dans ses rangs, à son ombre, comme complices, même comme flatteurs, quelques-uns de ceux qui lui font aujourd'hui la guerre. Nous sommes gens de bonne volonté, discrets envers les mobilités humaines; nous ne recherchons pas les vieux papiers qui témoignent des sympathies de ce temps-là. Qu'importe! Enfin, au temps de Pie IX, la presse religieuse se leva comme une armée de volontaires. Pie IX l'encouragea hautement. Tout journal religieux en Europe (sauf peut-être le petit *Français*) a été béni, armé chevalier en quelque sorte par ce grand pape qui a suscité tant de forces nouvelles, humbles ou grandes, pour soutenir le combat de la vérité. Voilà l'histoire de la presse catholique. Nous la racontons en gros; le détail changerait trop le point de vue sous lequel nos adversaires ont coutume de l'écrire.

Un des bons monuments du zèle épiscopal de Mgr Dupanloup est sa très-longue instruction aux gens du

monde pour les porter à se rendre capables de défendre la religion contre l'ignorance, la futilité et la perversité du siècle. Comme Bourdaloue, qui a fortement inculqué ce devoir, il veut que l'homme du monde se montre chrétien, jusque dans ses conversations, et prenne partout le « parti de Dieu. » Or, la conversation n'est pas aujourd'hui dans les salons, elle est sur la place publique. De là, les journaux religieux. L'utilité de la presse religieuse est donc reconnue implicitement par Mgr Dupanloup, lui-même journaliste hardi et ardent. Après cet exemple, il ne faut pas d'autre autorité.

Quant aux moyens de régler la presse religieuse, le Concile les trouvera s'il s'en occupe, et ils seront justes et prudents. Autant qu'il peut m'être permis de donner un avis sur ce point, qui jusqu'à présent n'est pas dans la table des matières soumises à l'auguste Assemblée, je crois qu'il vaut mieux que la presse religieuse soit laïque. L'habit et la mode laïques y sont nécessaires. Une soutane est pesante, pour soutenir et emporter les barricades, donner l'assaut, courir les broussailles. Cette guerre ne saurait être menée comme il faut par l'armée officielle. Il convient d'y laisser des hommes dévoués qui ne recevant point de solde et ne prenant point de conseil, n'engagent aussi qu'eux-mêmes.

On dira que je réclame une sorte d'immunité. Nullement. En fait de privilége, le seul qui soit assuré aux journaux catholiques est de pouvoir être frappés, suspendus et ruinés plus aisément que les autres. Ils ont deux lois à respecter, deux surveillances à subir; deux sortes de juges les peuvent condamner. Absous par la loi civile, les autres journaux sont quittes de tout. En

règle avec la loi civile, les journaux religieux ont encore affaire à la loi religieuse. Pour rédiger avec succès un journal catholique, il faut d'abord être catholique. Pour être catholique, il faut d'abord obéir à l'Église. Quel journal catholique pourrait tenir un instant contre la censure légitime et justifiée d'un seul évêque? Et si l'on veut supposer une résistance impossible à ce premier et juste jugement, qui peut croire ou qu'une telle censure ne serait pas confirmée par l'autorité supérieure, ou que la force de la confirmation supérieure n'abattrait pas absolument le révolté?

Le péril de la foi, dont on parle avec tant d'emphase, est absolument chimérique. Un journal condamné par l'Église et résistant à l'Église, n'étant plus catholique, ne garderait plus d'abonnés catholiques. Il tomberait. Des entêtés assez riches pour faire aux dépens de leur bourse et aux dépens de leur âme un journal religieux qui ne trouverait point de lecteurs dans l'Église, c'est un cas de folie où le Concile perd sa puissance. Il faut alors, s'il est nécessaire, invoquer le bras séculier, ou attendre le bras de Dieu.

Contre les journaux impies, l'Église au temps où nous sommes n'a guère d'autre arme que les journaux religieux. Contre les journaux « soi-disant religieux » qui pourraient tromper les fidèles, l'Église est plus forte : elle a la condamnation canonique et l'*Index*. Personne ne peut ôter à l'Église ce moyen de défense et personne n'en peut empêcher l'effet. La foi prêtera main-forte, les lecteurs s'éloigneront, le journal tombera. Pour moi, j'ai toujours conseillé et je conseillerai toujours cette sévérité. Mais je ne savais pas que le *Français*, qui est un petit libéral, et ses patrons et amis, qui sont de grands

libéraux, fussent partisans de l'*Index* et même de l'anathème.

Puisque j'ai été amené sur ce terrain, je vous raconterai comment et pourquoi je suis devenu journaliste, et ce que j'ai voulu faire.

Il y a de cela trente-deux ans. J'étais à Rome, et je réfléchissais sur l'emploi de ma vie, dont j'avais vu soudain changer le cours. J'avais été journaliste, je ne voulais plus l'être. Je trouvais une incompatibilité entre cette profession et le regard nouveau que je jetais sur le monde et sur moi-même.

Quelqu'un m'avait donné les *Actes des Martyrs*. J'y remarquai de braves gens qui, n'ayant pas grands moyens, se rendaient utiles en portant d'une Église à l'autre les lettres du Pape et des évêques. Ils prenaient un bon bâton et se mettaient en route. Sans se laisser arrêter par les chemins ni par les hommes contraires, ils accomplissaient leur mission tant qu'ils pouvaient aller. Qu'ils commentassent un peu les pièces dont ils devaient donner lecture, c'est tout simple. Qu'ils se servissent quelquefois de leur bâton pour défendre les messages que l'ennemi voulait leur prendre, je ne leur en fais pas grand crime. S'ils ont donné, à l'occasion, quelques coups de trop, je me plais à croire qu'ils s'en sont repentis. Toujours est-il que la vocation de ces gens de bien me parut très-excellente dans son humilité.

Et lorsque plus tard le désir de ne pas être inutile me fit rentrer dans la carrière du journalisme, devenue pour moi tout autre, je me souvins de ces batteurs d'estrade dont la vaillante vie m'avait charmé, et je me dis que je serais un de ces hommes-là.

J'ai été cela trente ans, et j'ai franchi plus d'un mau-

vais passage. A présent, me voilà dénoncé au Concile, dit-on; mais j'avoue que je recommencerais. Croyez-moi, mes jeunes compagnons, faites de même. C'est un beau métier.

XVI

Une Théorie de l'importance épiscopale.

3 janvier.

J'ai dit plusieurs fois qu'on ne verrait point de faction dans le Concile; je n'ai point dit qu'il ne serait fait aucune tentative pour y créer cet élément malheureux. L'effort est visible; il ne manque pas d'énergie ou plutôt de fureur. Mais cette fureur même qui s'emporte jusqu'à l'injure envers le Concile et envers le Saint-Père, doit nous rassurer autant qu'elle nous scandalise. A travers ce petit bruit et cette petite écume de brisants, le Concile apparaît comme un puissant navire au milieu du port, dans une invincible sécurité.

Le jour de l'ouverture, il tombait de telles averses, que je ne me suis pas senti le courage d'aller à Saint-Pierre. Je restai chez moi, agréablement occupé à vous décrire le caractère moral de la cérémonie où je n'étais pas. Mais, vers midi, du Pincio désert je contemplai le Vatican enveloppé de pluie et de brume, parfaite image du monde extérieur. Le ciel noir semblait chargé d'orages pour toujours. Je me dis : Le Concile est là, il est assis en ordre, présidé par Pierre. Il invoque l'Esprit-Saint! Qui empêchera maintenant l'Esprit-Saint de descendre, et de parler, et de remplir le monde?

Je rirais du chroniqueur chargé de notes, qui vien-

drait me soutenir que je n'ai pas vu la première séance du Concile. Assurément je n'ai point senti l'odeur de la foule ni entendu ses commentaires, ni joui de certain désordre qui a pu se remarquer quand les Pères prenaient place. J'ai vu le Concile assis, comme l'histoire le verra. Et jamais par le plus beau matin la montagne de Saint-Pierre au Vatican, la montagne où Dieu habite, ne m'est apparue recevant du ciel et renvoyant à la terre plus de rayons.

De même, je dis que ceux qui savent par le menu tout ce qui se passe autour de cette assemblée, qui suivent les réunions préparatoires, qui sont au courant de certains projets pour lier le navire dans le port ou lui tracer une route à leur fantaisie, je dis que tous ceux-là ne savent rien ou racontent des choses de rien. A bord, il n'est pas question de ce néant ; les desseins dont ils s'occupent avec tant de fièvre sont des rêves de malades. A bord, on prie et on se prépare à prendre le large. On a l'œil sur le pilote, qui a l'œil sur le ciel. Tout à l'heure un vent se lèvera, gonflera les voiles malgré les trous d'aiguille que l'on y a pu pratiquer ; et la nef prendra sa route. *Duc in altum!*

N'accordez nulle importance aux feuilles de teinte plus ou moins césarienne, libérales ou gallicanes, qui semblent trahir les secrets d'un parti considérable. Il n'y a point de parti considérable, et ce parti n'a point de secrets. La *Gazette de France*, l'*Écho toulousain*, le *Français* ne savent rien qui ne soit fort à dédaigner. La majorité du Concile est ce qu'elle paraît, immense ! Je dirais écrasante, s'il y avait au Concile des hommes qui voulussent écraser et d'autres qui se voulussent faire écraser. Encore une fois, le Concile est pieux et il est

ultramontain. Voilà le fait qu'aucun décompte ne peut affaiblir, qu'aucune ruse ne détruira.

Les journaux parlent de cinquante voix françaises acquises à ce que l'on nomme impertinemment l'*Opposition*. Le même calcul, pratiqué pour les autres langues, fournit un total de 200 et même de 240 voix. Lorsque l'on prend des voix, on n'en saurait trop prendre! Si un calcul de ce genre pouvait s'établir sur les réunions préparatoires des évêques français, on aurait 14 voix, attachées partout au nom de l'un de nos évêques, lequel n'a passé nulle part. La majorité française s'exprime par les noms qui sont sortis des scrutins : NN. SS. de Poitiers, de Nîmes, de Rennes, de Strasbourg, de Quimper, du Mans ; elle est également exprimée par le choix du Pape. Elle est la même dans les autres langues.

Et quant à ce que dit le correspondant du *Moniteur*, que, « dans l'autre camp, se trouvent les hommes les « plus considérables, au double point de vue du *savoir* « et de la *position*, » c'est une appréciation qui a tout juste la valeur que cet inconnu peut lui donner. Ce serait injustice d'en attribuer la responsabilité à « l'autre camp. » De part et d'autre, on admet une distinction dans les opinions : on n'en fait point dans les mérites ni surtout dans la *position*. Tous les évêques respectent tous les évêques, et celui qui n'a qu'un troupeau de quinze cents âmes est Père du Concile œcuménique, tout comme celui dont la houlette s'étend sur un ou deux millions d'individus. Au compte de ces messieurs, quelle *position* attribueraient-ils à M^gr^ l'évêque de Sura et à M^gr^ l'archevêque de Melytène, tous deux de « l'autre camp ? »

Le correspondant du *Moniteur universel*, qui fait ces calculs avec plus d'aplomb que les autres, me paraît s'illusionner. Je viens de relire la suite de ses *Lettres du Concile*. On ne peut douter qu'il n'ait grande envie de passer pour un personnage hors du commun, en faveur de qui les secrets du Concile seraient violés sans scrupule, ou même qui les violerait directement à titre de possesseur régulier. Il a lu les *schemata*, il a lu les *postulata*, il vient de telle maison où l'on brasse les affaires, il était dans telle réunion où l'on préparait les votes, il est partisan de la « saine et forte école thomiste, » il connaît les erreurs de *Gunter* et d'*Hermès*, etc., etc. Je demeure persuadé que ce superbe n'est qu'un tout petit monsieur. Sous ce pomponnage, on trouvera quelque enfant de chœur échappé. Il entend le métier de chroniqueur religieux pour les journaux sans religion : voilà son mérite. Ni ce mérite ni sa volonté ne sont assez élevés pour l'empêcher de se moquer de ceux qu'il prétend servir et qui certainement avant peu publieront qu'ils ne le connaissent pas. Il dit en parlant d'eux : « Nous autres gallicans. » Ils diront en parlant de lui : « Ces hommes qui ne croient pas à l'Église et qui peut-être ne croient pas en Dieu ! »

Le Concile veut faire et fera la chose de Dieu, d'accord avec Celui qui est, qui demeure et qui sera l'homme de Dieu : *Tu es Petrus*.

XVII

La Fête de l'Épiphanie.

Je reprends le livre de messe. Nul autre moyen de vous parler aujourd'hui de Rome et du Concile. Si je

laissais ce guide, je n'aurais à vous dire que des choses vaines, ou qu'à refaire ces profonds calculs dont je vous parlais hier à l'occasion des journaux qui se disent eux-mêmes de « l'autre camp. » Laissons l'autre camp, restons dans le nôtre avec la sécurité de la foi et l'immense joie de l'admiration et de l'amour. Que nous importe qui s'évertue à prouver que la majorité s'exprime par 70 et non par 600? De tels efforts d'esprit ne montrent que ce qu'il vaut mieux ne pas voir. Nous n'avons rien à faire dans les recoins de la nuit obstinée. Mais le livre de messe contient la clarté de Rome et de tout ce grand et solennel moment. Il en est le vrai soleil. Dieu a fait et nous a donné un soleil propre pour les magnificences spéciales qu'il voulut étaler ici. Avec le seul soleil matériel, nous aurions sous les yeux une pompe sans doute incomparable, une splendeur inouïe de marbres, d'or, de vêtements sacrés, et le plus auguste spectacle de la terre; mais nous ne serions pas encore dans cette sphère du miracle où nous enlève la parole de Dieu, chantée par l'Église de Dieu.

Or, « Jésus étant né en Bethléem de Judée, aux jours « du roi Hérode, voici que des Mages vinrent d'Orient à « Jérusalem, et ils disaient : *Où est le Roi des Juifs qui « vient de naître? Car nous avons vu son étoile en Orient et « nous sommes venus l'adorer.* A cette nouvelle, le roi « Hérode fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec « lui. Et il dit : Allez et informez-vous exactement de « cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-« moi savoir... Et les Mages étant entrés dans la mai-« son, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère, et, « se prosternant, ils l'adorèrent. Et ouvrant leurs tré-« sors, ils lui offrirent l'encens, l'or et la myrrhe. Et

« ayant reçu en songe l'ordre de ne point aller trouver « Hérode, ils s'en retournèrent dans leur pays par un « autre chemin... »

L'Église célèbre ce jour où commence le mouvement des nations vers elle, qui est la vraie Jérusalem. Avant de chanter le récit évangélique de l'événement, elle en rappelle la prophétie : « Debout, Jérusalem! Les té- « nèbres couvriront la terre, une nuit noire enveloppera « les peuples ; mais sur toi se lèvera le Seigneur, et sa « gloire se verra en toi. Et les nations marcheront à ta « lumière, et les rois suivront la splendeur de ta nais- « sante clarté. Ouvre les yeux, regarde : tous ceux-ci « que tu vois rassemblés sont venus pour toi. De tous « les lointains des fils te sont venus, de tous les côtés te « surgissent des filles. Alors tu te verras dans l'opu- « lence et ton cœur se dilatera dans l'admiration. Et « Madian et Épha, chargés de leurs richesses, arrive- « ront comme un déluge, et la foule viendra de Saba « t'apporter l'or et l'encens, en chantant la louange du « Seigneur. »

Maintenant, transportez-vous dans Saint-Pierre de Rome, devant la salle ouverte du Concile. Voyez le Pape sur son trône, un cardinal à l'autel ; entre le trône pontifical et l'autel huit cents évêques ; dans la nef, la foule du peuple ou plutôt des peuples ; et dispensez-moi de décrire les élans du cœur et de l'intelligence que peuvent susciter en un pareil moment cette trompette d'Isaïe et ce chant de l'Évangile. Il y a du ravissement comme devant quelque chose de connu, d'attendu, d'inespéré, du frémissement et de la stupeur comme devant quelque chose de tout nouveau. Voilà la prophétie, voilà le fait ; et le fait accompli est une prophétie

encore. Voilà les ténèbres épaisses partout, et voilà le jour éclatant sur le point désigné. Voilà Épha et Madian, ceux qui devaient venir de si loin et surgir de tous les côtés; les voilà prosternés, adorant, offrant l'encens, l'or et la myrrhe, l'encens de la prière, l'or de la foi, la myrrhe des bonnes œuvres, et ils sont eux-mêmes ces trois choses qu'ils offrent à Dieu.

Ils reviennent du vieux pays des Mages, et de toutes les autres contrées que l'on connaissait, et de toutes celles qui n'étaient pas connues. Ils ont consulté Hérode, qui a été troublé et qui leur a dit : Allez ! Ils ont passé à travers les peuples émus d'une grande attente, et les voilà, et ils ne sont encore qu'un présage. *Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui.* Sous le portique de Saint-Pierre, la statue équestre de Constantin est comme illuminée de ces paroles prophétiques. Un Constantin plus grand, le peuple amplifié du Christ, sera figuré à cette place, appelé et marchant à son tour; et il ira aux extrêmes confins de la terre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'idoles, ni d'esclavage, ni de nuit.

Une cérémonie imposante a suivi cette messe.

On a chanté les litanies et le *Veni Creator* comme pour appeler au Concile toute l'Église triomphante sous la présidence du Saint-Esprit.

Et le Pape, de son trône, a lu la profession de Pie IV; puis un évêque est monté à l'ambon et a fait la même lecture pour tout le Concile. Après quoi, les Pères sont descendus de leurs siéges, et sont allés processionnellement prêter serment entre les mains du Pape.

La profession de foi de Pie IV est la somme du Concile de Trente. Elle contient le *Credo* et affirme toute

l'autorité de l'Église. Ceux qui contestent l'infaillibilité ou du moins l'opportunité d'une définition, par la considération du fardeau dont elle chargerait la foi des peuples, s'effraient d'une chose qui est faite depuis longtemps. Depuis dix-neuf siècles la foi du peuple chrétien porte des dogmes qui ont de quoi étonner davantage la raison humaine. La profession de foi de Pie IV affirme particulièrement la *transsubstantiation*, les peines du purgatoire, l'invocation des Saints, le culte des images, le pouvoir des indulgences, tout ce que le protestantisme, alors si armé et si puissant en Europe, voulait rejeter.

« Je reconnais que l'*Église romaine* est *sainte, catho-*
« *lique* et *apostolique*, et qu'elle est *mère et maîtresse de*
« *toutes les Églises*, et je promets et jure une vraie *obéis-*
« *sance* au Pape, successeur de saint Pierre, *prince des*
« *Apôtres et vicaire de Jésus-Christ*. Je reçois aussi sans
« aucun doute et professe toutes les autres choses qui
« nous ont été données, définies et déclarées par les sacrés
« canons et par les conciles œcuméniques, et principale-
« ment par le saint concile de Trente, et en même temps
« je condamne aussi, je rejette et j'anathématise tout ce
« qui leur est contraire et toutes les hérésies que l'Église
« a condamnées et anathématisées. »

Voilà le serment que les évêques ont fait aujourd'hui devant le Pape, la main sur les saints Évangiles. J'ose dire que ce serment est tout saturé de foi dans l'infaillibilité, et a pris dès longtemps le pas sur ce qu'on appelle l'opportunité. Qui a cru *inopportun* de le faire, de le répéter, de l'exiger de tous ceux qui entrent dans l'Église ou qui entrent dans les dignités de l'Église? Or, ce serment, c'est l'esprit du Concile, c'est le Concile lui-

même, et il n'y a point de calculs qui puissent en ôter un *iota*.

Le *Te Deum*, chanté par les évêques et par le peuple, a terminé la séance.

Dans les tribunes, il y avait des rois et des princes déchus et des diplomates. L'Église demeure. Dans la foule, on remarquait un Italien, révolutionnaire fameux, le signor Minghetti, ancien sujet et ancien ministre du Pape. Il s'est incliné convenablement sous la bénédiction de son père et de son maître, qu'il a trahi, mais qui demeure.

XVIII

Discours du Saint-Père.

Dimanche, 9 janvier.

Le Saint-Père a donné audience à environ quinze cents personnes. Un immense cri d'amour a salué son arrivée. Quelques serviteurs lui ont frayé le passage à travers cette foule frémissante. Arrivé au trône, il s'est arrêté un instant, promenant son regard paternel sur tous ces fronts tournés vers lui. Ensuite, il a parlé d'une voix ferme, lente et douce, avec ce mélange de simplicité, de grandeur et de confiant courage qui est la marque de sa vie et de son pontificat. Voici la pensée du discours :

« Pour obéir à la volonté divine, j'ai réuni le Concile « qui s'assemble au Vatican.

« Les uns disent que le Concile va tout arranger et « qu'il fera cesser les divisions qui existent parmi les « hommes ; mais le cœur et la tête des hommes ne « peuvent être changés que par le Père céleste, qui seul « a le pouvoir de renouveler la face de la terre. — Les

« autres croient que cette assemblée ne servira de rien,
« et ils en rient. Je suis un pauvre homme, un pauvre
« misérable, mais je suis le Pape, le Vicaire de Jésus-
« Christ, le chef de l'Église catholique, et j'ai réuni ce
« Concile qui fera son œuvre.

« De prétendus sages voudraient qu'on ménageât cer-
« taines questions, et qu'on ne marchât pas contre les
« idées du temps. *Mais je dis, moi, qu'il faut dire la vérité*
« *pour établir la liberté, qu'il ne faut jamais craindre de*
« *proclamer la vérité et de condamner l'erreur.* JE VEUX ÊTRE
« LIBRE, AINSI QUE LA VÉRITÉ.

« Des affaires du monde, je ne m'en occupe pas, je
« fais les affaires de Dieu, de l'Église, du Saint-Siége,
« de la société chrétienne tout entière.

« Priez donc, pleurez, forcez le Saint-Esprit, par vos
« supplications, à soutenir et à éclairer les Pères du
« Concile, afin que la vérité triomphe et que l'erreur
« soit condamnée.

« Il y a ici des catholiques de toutes les nations. An-
« glais, Français, Espagnols, Allemands sont venus
« chercher force et consolation près de la chaire de
« saint Pierre. O mon Dieu, envoyez votre Saint-Esprit,
« écoutez et accueillez les prières que tout votre peuple
« vous offre, bénissez ce peuple qui est le vôtre. Et vous
« tous, qui êtes rassemblés ici autour de moi, recevez
« cette bénédiction pour vous, vos familles, vos amis,
« qu'elle se répande sur la patrie de chacun de vous.
« Bien des familles, sans doute, ne sont pas exemptes
« de ces troubles, de ces peines, de ces divisions, insé-
« parables de la vie temporelle : que cette bénédiction
« que je vous donne y porte la concorde et la paix.

« *Benedicat vos*, etc... »

Vous voyez que nous sommes dans la bonne voie. Je mettrais volontiers sous ces paroles de Pie IX l'inscription que le pape Sixte III fit écrire sur l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure : *Pius, episcopus, plebi Dei;* Pie, évêque, au peuple de Dieu.

XIX

Les Vicaires Apostoliques.

10 janvier.

Coquelet se dépite de voir au Concile tant de Vicaires Apostoliques. Il en parle dans les cafés, il en écrit dans les journaux : — Prétendent-ils faire des lois pour les nations civilisées, ces hommes séparés des choses de l'Europe? Attestent-ils la foi antique des peuples, ces pasteurs de petits troupeaux sauvages, épars à travers les déserts de l'infidélité? Sont-ils libres, ces pontifes errants, exclusivement soumis au Pape et à qui le Pape peut ôter leur siége imaginaire quand et comme il lui plaira?

Tel est le raisonnement de Coquelet, chevalier de plusieurs ordres et correspondant de plusieurs journaux, galant homme, homme pieux, mais en ce moment fort piqué contre le Saint-Esprit.

Il donne à entendre que les Vicaires Apostoliques oppriment les autres évêques, à ses yeux seuls réguliers et libres.

Suivant Coquelet, l'évêque complétement régulier doit avoir palais, carrosse et journal, et diriger des gens « comme il faut; » et l'évêque complétement libre doit relever de quelque gouvernement qui le lie de quelque

concordat. Dans le mariage de l'évêque et de l'Église, Coquelet veut l'intervention de monsieur le maire.

Les Vicaires Apostoliques n'ont point ces consécrations, n'offrent point ces garanties : Coquelet les récuse. Ils sont, dit-il, plus au service particulier du Pape qu'au service légal de l'Église et de l'État. Ils ont été appelés de la Chine, du Japon, de la Polynésie, des Montagnes-Rocheuses, de cent autres lieux bizarres, pour fabriquer l'infaillibilité. Après quoi, sans aucun souci des tourments qu'ils laisseront à l'Europe, ils iront jouir des sécurités de leur lointain séjour.

Assurément, ces divers aperçus de M. Coquelet sont très-impertinents, injurieux et absurdes. Il affirme pourtant que l'on parle ainsi dans les régions supérieures où il se renseigne. J'entends et je vois tout le contraire. Mais que Coquelet invente ou qu'il récite, ma besogne, hélas ! est de ne point dédaigner toutes les choses de Coquelet. Je vous parlerai donc aujourd'hui des Vicaires Apostoliques.

C'est un vaste sujet, je ne l'aborde pas sans trembler, et si j'avais le temps, j'effacerais le nom de ce sot qui m'y amène. On ne voudrait ici que la majesté de l'éloquence. Il s'agit d'une portion importante du Concile et de l'Église, du trait peut-être le plus glorieux et le plus attachant de leur beauté. Il s'agit aussi de l'honneur de la France, nombre de ces grands évêques étant Français. Vous entendriez tout notre épiscopat se glorifier d'eux comme on se glorifiait du jeune David dans toute la maison d'Israël, Saül excepté. « Ce ne sont pas vos anneaux que je voudrais baiser, leur disait l'évêque d'Aire, ce seraient vos chaussures... si vous portiez des chaussures, Pieds-nus de mon Dieu ! »

Les journaux « catholiques » ou même *ecclésiastiques* (*Semaine religieuse* d'Orléans), qui acceptent les correspondances de Coquelet, et qui prennent ainsi la tâche de diminuer le respect des fidèles envers les Vicaires Apostoliques, se trompent d'abord sur leur nombre. Ils en comptent deux cents et plus ; nous n'en avons qu'une centaine. Pour enfler le chiffre à deux cents, il faut y faire entrer tous les évêques élus par la Propagande, Anglais, Irlandais, Américains, Belges, Hollandais, etc.: pitoyable calcul, dont la seule espérance est de faire crier quelques groupes d'ignorants qui ne savent pas même pourquoi ils crient. Mais nos manipulateurs d'opinion sont des gagne-petit; leur art consiste à multiplier de semblables misères. Deux cents Vicaires Apostoliques introduits dans le Concile, pour faire aveuglément la volonté nécessairement aveugle du Pape, c'est ce qui allume l'indignation de Coquelet. Coquelet ne s'objectera jamais que des évêques élus directement par le Pape peuvent être aussi intègres gardiens de leur conscience que des évêques proposés par n'importe quel gouvernement. Il aimera bien mieux croire que le Pape se donne des janissaires pour violenter la raison droite, pure et infaillible de Coquelet.

Il y a donc une centaine de Vicaires Apostoliques dans le Concile, et c'est à peu près leur nombre total, car quinze ou vingt seulement ne sont pas venus, retenus ou par l'âge, ou par la maladie, ou parce que la persécution leur a fait juger qu'ils ne pouvaient pas s'absenter, même pour le service général de l'Église. Quant à la dignité de cette élite présente à Rome, il faut que ceux qui se permettent d'en parler si légèrement n'aient jamais ouvert un cahier des *Annales de la Propagation*

de la Foi. Incapables d'admirer, ils auraient appris au moins à se taire devant des hommes par qui se continuent aujourd'hui les actes des martyrs.

Nous les voyons, ces héros, ces saints, ces porte-Christ. De loin, dans leur sublime travail, ils nous apparaissent couronnés de toutes les auréoles vraiment augustes que peut conquérir le labeur de la vie. De près comme de loin, ils soutiennent le regard du monde, eux qui se sont éloignés des regards du monde pour vivre et mourir sous le regard de Dieu. Nous les voyons, nous les vénérons, nous les admirons. Ils sont la poésie, l'enthousiasme et l'honneur de nos jours abaissés. Ils sont la folie de la Croix dans l'humanité appauvrie de cette reine des puissances et des vertus. Ils jettent vers le ciel le parfum de la prière choisie, ils purifient l'air par l'encens du sacrifice suprême, Dieu avance chez les nations à naître sur les traces de leurs pieds saignants. Je plains celui qui ne les a jamais rencontrés. Je plains surtout celui qui a passé près d'eux sans les voir et sans être averti par les frémissements de son cœur. Leur droiture, leur foi, leur entier désintéressement de toute gloire humaine ajoutent à ce beau rayon que leur met au front le zèle des âmes.

Et ces hommes à qui l'on a dit de pénétrer dans tous les antres de la férocité, dans toutes les cavernes de la nuit; ces hommes à qui l'on a assigné pour partage ou les glaces éternelles ou les sables de feu, et la solitude, et la soif, et la faim, et les dérisions, et les supplices, et la mort, et qui sont partis avec joie pour ne revenir jamais, ces hommes-là ne vous semblent pas des évêques!

Nous les prenons pour tels, nous autres, et nous reconnaissons en eux les traits de ces pauvres et de ces

vagabonds qui se nommaient Pierre et Paul, et qui vivaient des aumônes des fidèles ou du travail de leurs mains. Ils ne commandent à personne, sauf quelquefois, en secret, aux vents et aux flots qui barrent leur chemin vers le martyre; mais néanmoins personne ne parle avec un plus fier langage des droits de Dieu et n'affirme plus haut la vérité de Dieu. Ils ne gouvernent, la plupart, que de petits troupeaux ; mais ces petits troupeaux, formés ou entretenus par eux, résistent au péché, bravent la force et l'insolence de la tyrannie. Et d'ailleurs que vient faire ici le nombre? Depuis quand la valeur d'un Père du Concile doit-elle être estimée au poids matériel de ses diocésains, ou au chiffre de l'impôt dans son diocèse?

Le dernier docteur de l'Église, Alphonse Liguori, évêque de trente-cinq mille âmes, tiendrait donc un rang inférieur à celui de tout évêque de département? Je ne sais qui accepterait cette distribution des importances ; mais je suis sûr que nos évêques de grandes villes et de grands départements ne s'habitueraient pas à considérer comme un frère inférieur le pauvre petit évêque de Sainte-Agathe-des-Goths. Je repasse l'histoire des Conciles, et je ne vois nulle part qu'un évêque y fut jamais considéré d'après sa *position* géographique. *Position* est le mot que je relis avec une surprise croissante dans presque toutes les correspondances de Coquelet. Il met sans façon dans « l'autre camp, » c'est-à-dire dans le camp qui n'admet pas l'opportunité de l'infaillibilité, « presque tous les évêques les plus importants par leur « *position* et leur savoir. » Ces cubiculaires trouvent des mots étonnants.

Ainsi, non-seulement les Vicaires Apostoliques, mais

les chefs des diocèses de Westminster, Malines, Saragosse, Cambrai, Rennes, Tours, Strasbourg, Poitiers, Nîmes, le Mans, Quimper, Rouen, et tous les évêques qui ont réuni la majorité du Concile sont des prélats de petite *position* ou de petit savoir. Oh! Coquelet, quelle idée vous faites-vous du premier Concile, où ces coureurs de terre et de mer, Pierre, Paul, Jean, Matthieu, André, Thomas et les autres, jugèrent *opportun* d'annoncer aux Juifs que le Messie était venu, et que le Fils de Dieu, la seconde personne de la Trinité une, s'était incarné, et qu'il était mort sur la croix, et qu'il était vivant, et roi et juge et Dieu du monde pour l'éternité?

Cependant, je ne concède pas que les Vicaires Apostoliques soient si peu de chose, même humainement. Ces hommes devant qui se réveillent et marchent les nations assises dans l'ombre de la mort, je prétends, au contraire, qu'ils ont de très-grandes positions en ce monde, et qu'ils possèdent un très-grand savoir, même en leur comptant pour rien de *savoir Jésus crucifié*.

Mais la carrière s'agrandit, et il faut s'arrêter aujourd'hui sur cette matière. J'y reviendrai.

XX

L'opportunité. — La pluie et le beau temps. Les affaires de France.

11 janvier.

Parlons de la pluie et du beau temps. C'est le grand fond des conversations humaines et le moyen de s'éviter des affaires.

L'Écriture contient plusieurs notes redoutables sur les paroles inutiles, mais le monde a bien plus d'horreur des paroles substantielles. Il blâme, condamne, réprouve et voue aux tourments de cette vie et même de l'autre ceux qui ont le mot bref et lumineux. L'art oratoire, je veux dire la rhétorique, fut inventé pour le service de ces inopportuns. Rien de court, surtout rien de clair ! L'arc des lèvres n'est plus fait pour être bandé par la vérité afin de lancer des traits qui puissent percer la nuit. Aujourd'hui, dans le monde, combien se gâche d'allemand, de français et de latin à construire le mur qui voudrait empêcher un seul mot d'éclairer la face de la terre! L'Église, entre autres inconvénients, a celui de créer de ces mots-là, et de les jeter sur la route des siècles comme des astres qui ne s'éteignent plus. On ne saurait dissimuler qu'elle se fait ainsi beaucoup d'ennemis parmi les hommes. De toutes parts s'élèvent mille et mille *postulata* pour l'obliger de ne pas tant blesser les délicatesses humaines.

Il paraît bien, pour cette fois, que les *postulata* auront tort. Le mot surgira. Qu'y faire? Il y a temps pour se taire, il y a temps pour parler. C'est le Saint-Esprit qui le dit. Personne ne niera que le Saint-Esprit ne connaisse le temps de parler comme il connaît le temps de se taire ; le temps de parler tout haut, après avoir observé en faveur de la liberté humaine le temps de parler tout bas. Quel que soit le délai accordé à la liberté humaine, il faut bien qu'à la fin la liberté de Dieu s'exerce et que sa volonté soit obéie. Si donc le Saint-Esprit parle, c'est que le temps de parler est venu, et alors, quelle objection peut embarrasser et quelle résistance peut sembler redoutable? Il y a des inquiétudes dont on honore la

sincérité, et que cependant on ne peut comprendre. Est-il si difficile d'admettre que Dieu crée l'*opportunité* de ses actes, et la sainte Église l'*opportunité* de ses décrets?

Mais je reprends mon thème, et, pour calmer ceux qui disent dans les journaux que les journalistes ne doivent pas s'occuper du Concile, je reviens aux choses de la pluie et du beau temps.

Donc il pleut fort, voilà ce que je cherche à vous dire. Au début du concile de Trente il plut sans relâche trente jours et trente nuits. Les semences qu'on voulait jeter à Trente et les semences qu'on jettera du Vatican sont de celles que la pluie ne noie pas, et l'arche vogua très-bien sur les eaux du déluge. Voilà les augures de la pluie. Cette pluie n'est pas sans ressemblance avec l'état présent des choses humaines, fort détrempées. Je trouve un rapport entre cette pluie longue, plate, morne, grise, ennuyeuse, et la température politique de l'Europe.

Journaux, discours, professions de foi, hommes d'État, ministères, évolutions, révolutions, constitutions, quelle pluie !

A ce propos, vous faites à Paris des changements à vue intéressants, mais qui laissent douter un peu de leur sérieux. Pour moi, je n'en suis pas ennemi, et tout au contraire j'en aimerais la suite et la durée. Lorsque fut proposé le sénatus-consulte qui donna le signal de toute cette révolution jusqu'à présent pacifique, il me parut que l'Empereur tentait une manœuvre périlleuse pour faire entrer le parti révolutionnaire dans le parti conservateur, en ayant l'air de faire entrer le parti conservateur dans la révolution. Il me semble que la manœuvre a pour le moment réussi. Le ministère Ollivier

me semble l'équivalent de ce qu'eût été en 1848 un ministère Thiers composé des hommes de M. Guizot.

Je ne compare pas autrement les personnes, et je serais fort affligé de blesser ici qui que ce soit, mais j'ai cette idée. J'honore beaucoup M. Ollivier d'avoir su rompre avec cette vieille Gauche encroûtée que coiffent si bien les anciens beaux cheveux de M. Jules Favre. Ne fût-il sorti du creux gauche que pour le plaisir de tenir un portefeuille de ministre entre son coude et son aisselle, il serait déjà louable (comme l'économe infidèle) d'avoir su s'y prendre. J'espère pour M. Ollivier qu'il se propose mieux, qu'il veut devenir un véritable chef de parti conservateur. Il n'en serait pas plus empêché, bien au contraire, d'avancer dans le chemin de la vraie liberté, où la vieille Gauche est si... gauche. Nous le saurons plus tard.

Vous le savez peut-être déjà. C'est aujourd'hui que M. Rouland fait ses interpellations sur le Concile, et M. Ollivier, ministre des cultes, soutiendra sans doute le feu. Sa réponse sera une pierre de touche infaillible. Elle vous dira en quoi M. Ollivier diffère de M. Rouher et de M. Rouland lui-même, lequel fut ministre avec M. Rouher, et s'il est conservateur et révolutionnaire autrement que ces deux révolutionnaires et ces deux conservateurs. Elle vous dira si l'Empereur a tant travaillé depuis six mois pour autre chose que pour changer M. Ollivier en M. Rouher, comme il aurait pu, sans doute, avec moins de fatigues, changer M. Rouher en M. Ollivier.

Pour mon compte, avant de savoir le résultat de la journée, je souhaite presque ardemment qu'il soit bon, c'est-à-dire que M. Ollivier sorte de l'ornière, se rende

véritablement homme d'État, homme de la liberté, homme d'avenir.

Briser avec le préjugé gallican, révolutionnaire et césarien (c'est le même préjugé), en reconnaissant franchement la liberté de l'Église; assurer dans un délai prochain le développement de toute liberté, en affirmant cette liberté mère et maîtresse; préparer les avénements nécessaires à l'honneur et à la conservation de la paix: permettre qu'il se fasse des hommes contre cette plaie perpétuelle de la Révolution, d'où ne suintent que des courtisans de la plèbe ou des courtisans de César, il a cette belle partie à jouer. Je souhaite à l'Empereur et à la dynastie qu'il la gagne. Hélas! depuis vingt ans elle a été perdue plus d'une fois, par la faute du principal joueur. Mais il plaît à la Providence de s'obstiner et de laisser le jeu ouvert et les cartes favorables dans la même main.

Cependant, il y faut prendre garde; la réserve s'épuise, l'enjeu, cette fois, pourrait être tout ce qui reste du capital sur lequel on a vécu depuis 1852.

Ici, l'on suit l'aventure attentivement, sans beaucoup d'espérance, sans beaucoup de sécurité, sans aucune inquiétude. Le parti conservateur ici sait certainement que ce qu'il a conservé toujours subsistera, ne pouvant être abandonné de Dieu. *Dieu n'aime rien tant en ce monde que la liberté de son Église.* Donc, quels que soient les adversaires, ce n'est pas la liberté de l'Église qui périra. L'Église affirmera librement la vérité, condamnera librement l'erreur. Par cette liberté, dont elle développe et assure le moyen en ce moment de haute opportunité, elle relèvera la race humaine et vaincra l'ombre qui s'appelle le monde.

XXI

Les mauvais sujets ecclésiastiques. — *Postulatum* pour l'infaillibilité.

12 janvier.

On me dit qu'une mauvaise correspondance du *Moniteur*, injurieuse au Concile et au Saint-Père, primitivement attribuée à un laïque, est malheureusement l'œuvre d'un prêtre. A moins que certain correspondant ecclésiastique de l'*Indépendance belge* ne soit en ce moment à Rome, je tiens que l'auteur des *Lettres du Concile* est laïque. Renseigné par un prêtre, c'est bien possible, hélas ! et c'est déjà trop. Mais il ne faut pas se fier à ce qui vient de ces gens-là. Ils savent faire mentir la vérité.

Ces incidents prouvent à quel point le Concile pourrait affronter toutes les lumières. Aussi n'est-ce pas la publicité qu'il veut prévenir par le secret, mais la brigue. La salle est fermée parce que rien n'y doit entrer du dehors, et parce que rien n'y doit être dit pour le dehors. La sagesse de l'Église veut que ses assemblées qui ont tant de raisons pour se croire à l'abri des considérations purement humaines, reçoivent cependant encore un rempart que les autres assemblées se hâtent d'abattre. Ceux qui en font partie doivent échapper à la tentation de parler, comme on dit, *par les fenêtres*. Résolus d'avance à publier sur les toits ce que l'Esprit voudra leur enseigner, ils mettent leurs délibérations à l'abri de la contrainte des applaudissements. Le monde saura immédiatement ce que Dieu a voulu

par le Concile, la postérité seule pourra savoir ce que tel ou tel membre du Concile y a fait.

Pour revenir à l'auteur des *Lettres du Concile*, si c'est un prêtre et si je découvre son nom, je le tirerai de l'ombre. Nous autres qui combattons au jour, il nous appartient d'y traîner ces gens de ténèbres. La presse religieuse laïque, avouée de ceux qui la font et de ceux qui l'inspirent, doit percer de ses flèches de lumière cette presse clandestine, ecclésiastique ou prétendue telle, qui empoisonnerait le bénitier, la loi et jusqu'à l'hostie. La presse laïque est le bras séculier de l'Église contre cette classe particulière de mauvais sujets; rien ne la remplacerait efficacement.

O prêtres ! qui, par toute autre raison que votre humilité et votre amour des âmes, venez nous parler sans montrer vos visages, l'Église ne vous a point sacrés pour porter un masque, mais pour monter les degrés de la chaire et de l'autel, et vous n'avez à cacher que vos bienfaits. Parce que nous devons à votre sacerdoce le respect, l'obéissance et l'honneur; parce que nous devons et nous voulons combattre et mourir pour maintenir au sacerdoce son droit et sa liberté, nous ne souffrirons pas que l'ennemi vous puisse désigner dans ses rangs et que vos lèvres laissent tomber des paroles de dérision contre les hommes et contre les choses du Christ!

Plusieurs *centaines* d'évêques ont signé la demande adressée à la commission des *Postulata* pour l'introduction de la question de l'Infaillibilité. Ils comptent et ils pèsent. La plupart d'entre eux sont membres des grandes Commissions.

J'ignore le chiffre des signatures déjà recueillies. L'o-

pinion commune est qu'il dépasse quatre cents. Personne ne doute que la majorité pour le principe ne dépasse beaucoup le nombre des voix qui appellent l'examen.

On parle d'une contre-manifestation. Elle consisterait en une pétition adressée directement au Saint-Père, pour le prier d'écarter la cause, par la considération du nombre et des craintes des *non-opportunistes*. Je vous demande pardon du mot.

Ceux-ci seraient une centaine. Il y aurait parmi eux vingt-cinq Français.

Ce bruit repose certainement sur quelque chose de préparé ou même de fait; mais je n'ai pu rien vérifier.

Si la démarche a lieu, ce sera certainement une singularité, de voir environ cent évêques dont la prudence, ou le doute, demande à Pierre un acte d'autorité contre la foi de six cents autres qui croient à son infaillibilité.

XXII

Le Concile à Paris. — Politique des catholiques.

Rome, 15 janvier.

Les dernières dépêches m'ont fait comprendre que la langue télégraphique et la langue ministérielle pouvaient atteindre à l'éloquence. Toutes les nations applaudissent les fragments connus des discours de M. Daru et de M. Ollivier. Je fais comme tout le monde. Dans l'occasion je défends même un peu l'Empereur et ses nouveaux ministres, au risque d'être accusé de versatilité par quelques futurs sous-préfets. Je dis que

l'Empereur ne me paraît pas « au bout de son rouleau » et qu'il a bien conduit l'affaire difficile de la transformation. Je dis que les ministres ont parlé avec un air d'honnêteté et un bon sens hardi, totalement étrangers jusqu'à présent aux bouches libérales. C'est l'opinion commune parmi les esprits mûrs, patients et désintéressés, plus abondants ici qu'en aucun lieu du monde.

Le système sans doute n'est point mon idéal, et ne m'inspire point confiance jusqu'à demain. Mais puisqu'il en faut faire l'essai, et qu'il n'y a pas même les éléments d'autre chose, le mieux que l'on puisse désirer est que l'essai soit fait honnêtement. Voyons enfin s'il y a de vrais libéraux, essayons-en, et ne décourageons point dès leur premier pas des hommes qui voudraient marcher avec droiture, surtout lorsque leur premier pas est manifestement droit. Nous ne pouvons demander à un gouvernement moderne d'être catholique, c'est-à-dire d'avoir le vrai génie et de remplir la vraie fonction du gouvernement. Nous pouvons lui demander d'être honnête et d'observer au moins le principe inférieur, mais acceptable provisoirement, sous lequel il se présente. Nous ne sommes pas forcés d'avoir foi dans son principe, ni obligés de prendre du service ; nous avons une sorte d'obligation de croire à sa probité. S'il en manque, nous le verrons bien, rien ne nous lie envers lui au delà de ses œuvres.

La probité du principe libéral veut que le gouvernement discerne ce qui le regarde, s'y tienne et ne se mêle point de ce qui ne le regarde pas. On ne gouverne point le droit, on le protége. Telle est la théorie ; l'application en est difficile, si difficile qu'elle n'a pas été faite. Jusqu'ici, le libéralisme a prétendu gouverner le

droit, qui est la vérité, et ce prétendu gouvernement du droit n'a été que la protection de l'erreur.

Une vraie figure du libéralisme. — et encore dans le genre doux, — c'est ce digne M. Rouland, qui prétend régenter le Concile. M. Daru se montre vraiment libéral, lorsqu'il répond à M. Rouland que le Concile n'est pas de son ressort, et qu'il n'a *ni à prévoir ni à prévenir*. Voilà qui est bien. Applaudissons, et attendons M. Daru et ses collègues à d'autres difficultés. S'ils savent en sortir aussi nettement, ils feront preuve d'une foi dans leur doctrine très-honorable pour leur doctrine et pour eux-mêmes. Ce serait le grand pas vers une assiette définitive.

Il y a une tendance naturelle des choses vers l'ordre. Sans même seconder cette tendance, c'est beaucoup de ne la point contrarier. Que les nouveaux ministres comprennent seulement cela, qu'ils ne soient point de ces régents usurpateurs qui veulent partout imposer leur marque et donner à tout leur figure, ils se feront un beau nom dans la triste histoire des gouvernements de ce temps-ci. Quant à nous, catholiques, je ne sais pas ce qui nous devrait empêcher d'accepter l'empire libéral, dès que l'empire libéral viendrait enfin à accepter la liberté.

Il aurait encore des défauts assurément; toutefois, comme ils nous laisseraient notre plan, nos outils et nos pierres, nous devrions tolérer des défauts qui nous permettraient de rebâtir un monde.

L'ancien monde est détruit. Il s'est détruit lui-même et il n'en reste rien, sauf ce qu'il avait surtout résolu de détruire; mais cela qu'il n'a pas détruit, n'était pas le monde, c'était l'Église et jamais il n'a été mieux

prouvé que l'Église n'est pas l'œuvre du monde. Il existait, il y a cent ans, des monarchies, des aristocraties et des démocraties ; elles étaient partout constituées ou en États isolés ou en corporations réunies dans l'État. Par le bienfait du Christianisme, elles formaient toutes ensemble la république chrétienne, qui pouvait conquérir et s'assimiler le genre humain. A bien prendre les choses, à bien voir au fond de tout, la constitution générale de l'Europe dans l'ensemble des États et dans chaque État en particulier, n'était qu'une confédération d'indépendances sacrées, image encore, quoique lointaine et dégradée, de la constitution même de l'Église, où l'inviolable hiérarchie maintient inviolable le droit de chacun.

Tout cela, — je parle du monde, — est à néant. Il n'y a plus de monarchie, ni aristocratie, ni démocratie, ni en État, ni en corporations, ni en germe. Il n'y a plus ni rois, ni grandes situations secondaires, ni peuple. Il n'y a que des multitudes et des administrations, à la tête desquelles monte un employé éphémère qu'on appelle encore le roi, mais dont le vrai nom est César, la force. On le hisse là-haut sur des flots de sang, on le renverse de là-haut avec des coups de sifflet ou avec un grain de poudre.

L'Église demeure dans sa constitution première et sublime et pour dire le mot, toute divine ; elle demeure dans sa puissance d'être toujours la même et de grandir toujours. Elle a son pape, ses évêques, ses prêtres, ses fidèles. Monarchie, aristocratie, démocratie tout à la fois, non pas confédération, mais unité ; non pas confusion et mélange, mais hiérarchie, société parfaite, corps parfait. Lorsque tout se dissout autour d'elle, par la loi

même de sa nature elle se concentre et se fortifie. La tête apparaît plus lumineuse, les membres mieux liés, tout le corps plus ferme et plus prompt à obéir, et la tempête déchire les voiles qui pouvaient encore cacher sa beauté. Elle se lève, elle se met en marche au milieu de cette poussière des choses humaines qui tourbillonne, se désagrégeant toujours davantage. La poussière se disperse, s'amoncelle, se disperse encore ; elle obéit au vent, et le vent change. L'Église sait ce qu'elle doit faire, se meut sur sa route, voit où elle va.

Voilà pourquoi, quand nous parlons de liberté, nous entendons toujours la liberté de l'Église, n'en connaissant pas d'autre qui soit sérieuse et qui soit féconde. Voilà pourquoi aussi, sans que rien nous charme, il s'en faut, dans cet ensemble de contradictions, de folies et de licences qui portent le nom de libertés, rien cependant ne nous effraie absolument, si la sainte Église demeure en possession de sa sainte liberté. Pourvu que l'Église puisse proclamer ses doctrines et pratiquer ses œuvres, pourvu qu'elle puisse lutter par la lumière et par la charité, il ne faudra que du temps ; le monde désorienté retrouvera sa voie et son abri. La liberté de l'Église refera l'autorité : l'autorité refaite par l'Église gardera la liberté.

Nous avons des adversaires qui ne comprennent pas cette doctrine et cette espérance ; et ils nous accusent d'avoir flotté entre la liberté et l'autorité. Par les temps d'orage, pour ne pas flotter un peu il faut être bien chargé ou bien à l'ancre ! L'*Univers* a pris la haute mer, mais il n'a pas tant flotté qu'on le dit. Changeant quelquefois de direction, il n'a jamais changé de but ni de drapeau. Ceux qui nous combattent ne connaissent pas

parfaitement notre humble histoire ; quelques-uns veulent trop l'ignorer.

Dans l'ordre chrétien, la liberté et l'autorité sont inséparables. La liberté doit assurer l'autorité, l'autorité doit garder, développer la liberté. C'est ce que nous avons toujours demandé en chrétiens, sans outrage, sans trahison et sans intérêt personnel, soit à la liberté, soit à l'autorité, suivant que l'une ou l'autre dominait. Quand l'autorité nous refusait la liberté, nous l'avons prise ; quand nous avons été frappés pour avoir pris la liberté que l'on voulait nous interdire, nous n'avons pas essayé d'arranger nos affaires aux dépens de nos principes, nous n'avons conspiré ni en actes ni en paroles, soit contre le principe d'autorité, soit contre le principe de liberté. Quelques petits garçons qui déclament contre nous en ce moment ne savent pas assez ce qu'ils disent ni peut-être ce qu'ils font. Laissons-les composer leurs vaines écritures, et suivons notre droit et laborieux chemin.

Le libéralisme est ennemi de la liberté ; le catholicisme libéral est ennemi de l'autorité dans l'Église, ce qui le conduit à aimer ou du moins a servir l'autorité de César. Quiconque est hostile à l'autorité de l'Église est césarien, ne le sût-il pas, ne le voulût-il pas. Le sincère libéral, s'il existe, accepte toute liberté, même contraire à ses goûts ; le simple catholique, sans se rendre à cette facilité et à ce respect pour l'erreur, n'en méconnaît pas la sincérité et ne refuse pas le bénéfice que la vérité peut y faire en gardant la dignité qu'elle veut garder partout. Telle est l'attitude que nous devons prendre et la règle que nous devons suivre dans l'ordre nouveau. Qu'il respecte la liberté de l'Église, qu'il nous

donne la pleine et loyale liberté de l'enseignement, qu'il maintienne l'ordre public : dans moins de dix années le monde aura changé de face, et l'on pourra voir régner ensemble l'autorité et la liberté. *Amen!*

Mais pour l'espérer bien fermement, j'avoue que je n'en suis point là.

XXIII

Affaires de France. — *Post-Scriptum* prophétique.

Rome, 19 janvier.

Je vous ai écrit hier avant l'arrivée du journal. Mon paquet parti, le journal est venu, et j'ai lu le discours du ministre des affaires étrangères. Je déchante! Les suppressions télégraphiques avaient beaucoup agrandi, beaucoup enrichi, beaucoup embelli ce morceau. Je me le figurais plus haut de toute la tête; je rêvais du libéral sincère et indépendant. La réalité me remet sous les yeux les traits connus et médiocres du libéralisme ordinaire. Sous un certain vernis de politesse, je retrouve du Rouland, du Baroche, même du Dupin l'aîné. On me dit que c'est très-bien pour M. Daru, lequel, avec beaucoup de loyauté, n'est toujours qu'un doctrinaire philippien. Je consens très-volontiers que ce soit bien pour M. Daru, mais ce n'est pas libéral, et nous en sommes toujours à ce pédantisme incurable qui n'a pas encore la notion de la liberté.

M. Daru, avec de charmantes façons, traite l'Église à peu près comme son collègue M. Ollivier traite la Révolution. Il lui dit : nous sommes le droit, nous sommes la justice, nous sommes l'intelligence, nous sommes la

modération, au besoin nous serons la force. Nous vous laisserons aller jusqu'à un certain point, que nous nous réservons de marquer, pas plus loin!

Pour peu que MM. Daru et Ollivier persévèrent dans cette attitude envers l'Église, j'ose leur dire qu'ils ne satisferont pas l'autorité, et que c'est leur ministère et leur gouvernement qui n'iront pas loin. La Révolution, devant laquelle ils resteront sans appui, vengera l'Église et la liberté en emportant tout le système.

Dans l'ancienne Rome, quatre siècles après le Christ, il y avait un sénat encore païen, qui s'obstinait à garder les faux dieux et les bêtes. La Providence envoya Totila le Goth, qui acheva ce qu'Alaric avait commencé. Totila vida les temples et le cirque et la ville. Le Pape dut fuir, il revint. Les dieux, les empereurs, le sénat ne rentrèrent point.

J'admire ces hommes d'État passants, qui, se bousculant à leur tribune si souvent bousculée, nous viennent dire ce qu'ils veulent tolérer de la liberté de Dieu, et fixer le degré d'inclinaison que nos têtes pourront prendre devant la parole de Jésus-Christ. Eh! messieurs, puisque vous n'êtes pas les sujets du Christ, dites donc tout simplement que les choses du Christ ne vous regardent pas!

XXIV

Démarches contre la question d'infaillibilité. — Les secrets de Rome. — Annonce d'un secret de Paris.

17 janvier.

A propos de la démarche qui aurait été faite par un certain nombre d'évêques pour écarter la question d'in-

faillibilité, j'ai prononcé le mot d'*opposition*, j'ai eu tort, et je suis heureux de le pouvoir dire. J'avais parlé sur de bons renseignements, mais mes renseignements étaient faux, ou le sont devenus. J'espère qu'ils ne redeviendront pas vrais. On faisait grand bruit, il y a huit jours, de cette démarche. Les uns la donnaient pour imminente, les autres comme accomplie. Je vous ai écrit là-dessus, puis j'ai pris des informations nouvelles, et, en somme, je n'ai rien trouvé.

Il est vrai que je ne m'entends guère à ce métier de savoir le fin et le menu des affaires et que, courant après quelque mystère, je m'arrête volontiers où je sais que le mystère n'est pas. Quel que soit le chemin que l'on ait à suivre dans Rome, il y a partout tant de belles choses à revoir, et l'on rencontre dans les rues, à cette heure, un si grand nombre d'hommes qui ont tant de choses à dire, en dehors des secrets qu'ils ne disent pas !

Je suppose que j'allasse chercher un secret dans certaine villa [1], où sont, dit-on, gardés les plus rares et les plus précieux. Je n'y peux arriver sans passer devant Sainte-Marie-des-Anges. La porte est ouverte. Il y a là un secret de Michel-Ange Buonarotti, qui a trouvé cette merveilleuse église dans les décombres des thermes de Dioclétien; et il y a aussi un secret de Dieu, car les thermes de Dioclétien ont été bâtis par les chrétiens condamnés aux travaux publics, et ceux qui ne moururent pas de fatigue et de misère furent égorgés. Voilà des secrets qui valent la peine d'être étudiés; voilà des témoins qui ont quelque chose à dire et que

[1] La villa Grazioli, demeure de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

l'on peut croire! Je les ai écoutés ; j'ai contemplé la gloire et j'ai respiré le parfum de cette fleur de Dieu, née après mille ans, de la poussière des persécuteurs et du sang des martyrs. J'ai salué en sortant le *Saint Bruno* de Houdon, qui est là sur le seuil. Il parlerait, a dit gracieusement un pape, si la règle ne lui imposait silence. Il garde sa règle, et cependant il parle. Comment ne pas écouter encore ce langage, ne pas étudier encore ce mystère! Cependant je m'arrache à cet enchantement. J'ai une nouvelle à ramasser, je reprends ma course vers la villa. J'arrive : autre embûche!

A deux pas de la villa, s'élève toute jeune, toute fraîche, toute brillante de mosaïques au dehors, de marbres et de peintures au dedans, la vieille basilique de Saint-Laurent *fuori-le-mura*, merveilleusement restaurée par la largesse de Pie IX. C'est un chef-d'œuvre de goût, d'art, de magnificence, de piété, de souvenirs. Comment n'y pas entrer d'abord? Autour de la basilique grave et resplendissante, se développe le *Campo Santo*, l'antique champ du sénateur Veranus, où fut déposé le corps du martyr Laurent. Pie IX a fait de ce cimetière une des merveilles de Rome. Il y a bâti d'austères portiques, et l'art, se ranimant au souffle de la mort, y abrite des tombeaux dont plusieurs rappellent les inspirations et la main des meilleurs temps.

Là sont en grand nombre les morts de Mentana, à qui la reconnaissance de Pie IX élève un monument collectif. Dans la catacombe rocheuse, ouverte pour l'agrandissement du cimetière, on a placé les restes bénis des deux Dufournel, si grandement et si hautement morts pour la cause du Fils de Dieu. Le fond de la petite chapelle est formé par la catacombe même. On

y voit les *loculi* où furent inhumés avant eux ceux qui, comme eux, aimèrent mieux la vérité que la vie. Les inscriptions de l'âge de sang y sont encore, et comme si nos héros avaient succombé en cet âge sacré qui est toujours l'âge de l'Église, leur pierre tombale, de la même forme et du même style, invoque les martyrs, et les prie de recevoir les corps d'Emmanuel et d'Adéodat. A Rome, il se trouve toujours quelque lieu auguste pour mettre et pour dire quelque chose de grand.

Où voulez-vous que j'aille chercher encore? N'est-il pas là, le vrai secret de Rome, et du Concile et du temps? Et s'il est ailleurs, qu'ai-je besoin de le savoir? Cherchons assidûment, tâchons de trouver pour notre usage le secret d'Emmanuel et d'Adéodat. Qu'on envoie le reste à M. Janicot.

Je ne veux plus, pour mon compte, vous parler de ces riens. Je me décharge de ce fardeau, qu'une puérile curiosité impose à la presse. Les journaux sont des mercenaires empressés qui courent la ville et le monde, distribuant des nouvelles vraies ou fausses, et annonçant des marchandises. Noble emploi de trompette des intrigants et des charlatans!

Dans le fond, je crois qu'il n'y a pas de secret. Il y a des choses qui mûrissent et d'autres qui avortent. Si la démarche d'opposition dont je vous ai entretenus a été conçue, elle n'a pas abouti. Si elle n'est pas abandonnée, et si elle doit aboutir, nous le verrons bien. Mais ma pensée est qu'elle n'aboutira point, parce que, comme je vous l'ai dit précédemment avec une vue plus nette, il n'y a point place dans le Concile pour ce que nous appelons une opposition. Des dissentiments, des manières de voir différentes plutôt que contraires, à la

bonne heure ! C'est le lot de l'infirmité humaine, ou, pour parler plus exactement, c'est le produit de la liberté humaine. De là aux œuvres et manœuvres d'opposition, il y a loin, et rien de ce qui ressemblerait à tout cela ne peut prendre consistance.

Quelques indiscrétions ont été commises. Elles étaient quasi inévitables. Il faut apprendre à se taire comme il faut apprendre à parler, et apprendre à parler n'est pas le plus difficile. On a appris à se taire. Tout ce qui a transpiré des dernières discussions, c'est que les indiscrétions avaient été sévèrement blâmées, que le Saint-Père en avait témoigné de la peine, et qu'il désirait qu'il n'y en eût plus.

Mais ce silence n'empêche pas de se promener autour du Concile, et sans appliquer l'oreille à la cloison, il est facile de voir que la question fait du chemin. L'opportunité est devenue sensible, ceux qui la contestent encore ou ne comprennent pas qu'ils ont contribué à la manifester, ou se voient acculés à contester le principe lui-même. Là ils sentent l'impossible, parce que personne, et eux-mêmes pas plus que les autres, ne peut résister. M. Daru se rendra comme tout le monde. Un pouvoir qui ne peut pas biffer un article de journal ne saurait longtemps méconnaître qu'il ne peut pas davantage biffer un décret du Concile. Il ne le recevra pas, dit-il. Très-bien ! On attendra qu'il soit mort.

On a beau dépouiller l'Église, il y a une richesse que Dieu lui garde : le temps.

Il me paraît que vous vous occupez peut-être beaucoup du *Français*. Vous me répondrez peut-être que je ne m'en occupe guère. Je conviens qu'il est fort échauffé contre nous, et il me dit en particulier des choses qui

me semblent injustes. Il me méprise ; votre affection pour moi en est touchée. Néanmoins je vous engage à laisser aller ce licencié. Ses apostilles n'ajouteront pas une grande valeur à ce qui peut concerner l'*Univers* dans les *postulata* contre la presse. Convenons que nous avons nos défauts, et menons notre petit train le plus doucement que nous pourrons au milieu de ce petit vacarme.

Si je me connais en physionomies, le *Français* mourra jeune. Il vit dans un air qui a tué tous ceux qui en ont vécu : l'*Union,* l'*Alliance*, les *Villes et Campagnes*, l'*Étendard* et jusqu'à ce pauvre vieil *Ami de la Religion*, qui semblait constitué pour durer toujours. Il a passé dans cet air-là, *vixit!* Soyez convaincu que notre petit *Français* a entendu le « fatal oracle d'Épidaure. » Son furieux ramage n'est au fond que le *lamento* de Millevoye :

« Tombe, tombe, feuille éphémère... »

Pour nous, je crois que nous avons encore quelque temps à vivre, mais la chose importe peu. Voilà vingt-cinq ans ou trente ans que nous tenons le bon parti. Nous avons défendu la vérité certaine, nous avons suivi les pas de Pie IX. Depuis le Sunderbund, nous avons fait couler quelques millions de courageuses aumônes dans la main des justes persécutés ; l'on sait que nous resterons fidèles. Tout cela mérite bien quelques mépris, que nous avons le droit de ne pas rendre. Laissons aller ceux qui nous méprisent. Laissons-les se faufiler à la tribune, à l'Académie, aux emplois. Je sais une meilleure place que toutes celles où ils peuvent arriver. Grégoire VII faisait écrire sur sa tombe : *J'ai aimé la justice*

et haï l'iniquité, c'est pourquoi je suis mort dans l'exil. Eh bien, quand même nous finirions par là ! Nous avons goûté l'exil, et notre consolation était de sentir qu'il ne nous corrigeait point. Je suis persuadé, moi, que saint Grégoire VII se trouvait mieux dans son exil que parmi les vertueux et les sages qui l'accusaient de compromettre la cause de Dieu, et qui l'en accusent encore.

Je termine par une nouvelle de Paris qui pourra vous intéresser.

La forte école gallicane, depuis quelque temps si malheureuse, est menacée d'un nouveau désagrément. C'est un livre polémique, écrit en sa faveur par un aimable prêtre littéraire, homme de bonne compagnie et de grand talent, mais sujet à voyager dans les astres, d'où il se laisse tomber quelquefois. Tout à coup, l'on ne sait pourquoi, ce gracieux rêveur s'est senti gallican, et soudain, sans avertir personne, il s'est précipité vers son encrier plein d'étoiles, pour en tirer des arguments contre l'archevêque de Malines et contre l'archevêque de Westminster.

Ils sont morts, le correspondant du *Moniteur universel* nous l'a dit. Mais ce sont de ces durs soldats qu'il faut tuer au moins deux fois, et qu'il faut jeter par terre lorsqu'on les a tués et *retués;* et après cette troisième opération, il reste à les enterrer, ce qui n'est pas petite besogne.

Notre doux poète s'est dit qu'il ferait tout cela, qu'il retuerait ces hommes, qu'il les coucherait par terre, qu'il les mettrait en terre. Et il a fait comme il s'était dit. Le livre va paraître. Il sera surprenant.

Vous vous demandez comment je le sais? Je le sais de quelqu'un qui le sait de quelqu'un qui en a lu des

épreuves. Vous voyez qu'on ne peut guère être mieux informé.

Ce dernier quelqu'un fait imprimer un livre dans la même imprimerie que le charmant auteur en question, et, par une erreur du prote, il a reçu des épreuves destinées à l'autre. Indiscret sans le vouloir, il a lu deux ou trois lignes ; elles l'ont intéressé, il a lu toute la page, puis l'autre page, et puis, ma foi, toutes les pages jusqu'à la dernière. Ayant tout lu, il a jeté son secret dans le roseau qui court, *calamus scribæ velociter*. Voilà comment la chose est venue jusqu'à moi. Il paraît que nous serons ébaubis. Il y a du feu, de la fougue, et de ces étrangetés qui tombent des nues et qui font tomber les bras. Enfin, on nous promet un vrai régal. Je me hâte de vous le dire avant qu'on ne m'ait demandé le secret.

XXV

L'abbé Gratry.

19 janvier.

Je reçois votre télégramme qui m'apprend l'acte insensé de M. Gratry, membre de l'Académie française, ci-devant de l'Oratoire, et le concours plus coupable que lui prêtent les gallicans de la *Gazette de France*. Sous ce coup de télégraphe je ne peux vous entretenir d'autre chose.

Comme vous l'avez appris par ma lettre d'hier, je savais que M. Gratry composait un livre, et je savais aussi que le livre était mauvais et injurieux. Je n'aurais jamais pensé que ce membre de tous les congrès de la paix pût aller jusqu'à la frénésie, ni que l'esprit acadé-

mique dût faire un pareil ravage dans sa tête d'oiseau bleu. Bien plus, avertissant ses amis, j'avais espéré que leur piété, tout au moins leur prudence, le détournerait d'une entreprise où ni lui ni eux n'ont à espérer que l'odieux et le ridicule. Il est trop tard. *Necesse est ut veniant scandala.*

Voilà donc comment l'ancien P. Gratry solennise la fête de la Chaire de Saint-Pierre, célébrée aujourd'hui dans tout le monde catholique, sans exception des gallicans ! De même, le « confrère » Hyacinthe est parti pour l'Amérique le jour de Sainte-Thérèse, lui qui, la veille encore, était religieux *teresiano*. Ils savent marquer leurs dates !

Nier la doctrine de l'Infaillibilité, en présence du Concile prêt à proclamer la foi constante de l'Église ; la nier en injuriant le livre de la prière sacerdotale et universelle ; la nier à ce moment précis du calendrier saint, c'est un coup de maître... pour perdre la bataille.

Personne n'ayant jamais accusé M. Gratry de posséder aucune science ecclésiastique, personne aussi ne l'accusera d'avoir travaillé tout seul, et l'on peut entrevoir d'où il tient ses documents. *Necesse est ut veniant scandala !* Bossuet dit que la mort révèle le fond des cœurs. C'est la mort de la foi surtout qui fait ces révélations terribles et urgentes. Elles éclairent ceux qui ne veulent point périr, elles leur font rejeter le poison dont ils contemplent les effets.

J'entendais la messe ce matin au Quirinal, dans l'admirable chapelle où l'on garde la tête de saint Laurent. C'est encore une œuvre de Pie IX. Un pieux Français, le comte de Nédonchel, ayant donné un reliquaire magnifique pour conserver ce reste sacré, Pie IX, autour

du reliquaire d'argent, d'or et de pierreries, en a construit un autre où l'architecture la plus noble a prodigué les marbres éclatants. Sous l'autel, il a placé le corps entier de sainte Justine, martyre, retrouvé dans les catacombes.

J'étais donc là. L'évêque de Bâle, fidèle à la foi de saint Pierre, disait la messe, et l'hymne de Prudence me rappelait la prière du martyr Laurent:

« O Christ! toi qui as placé le sceptre de Rome au-dessus des destinées de l'humanité! Dans tes conseils, tu as voulu que le monde entier se soumît aux armes du Romain, afin de réunir sous une loi unique tant de nations divisées de mœurs, de langage et de sacrifices.

« Le moment est venu. Ton dessein, ô Christ, avait été d'enlacer l'univers d'une même chaîne sous l'empire du nom chrétien :

« Fais donc, fais chrétienne aujourd'hui, en faveur des Romains qui sont à toi, cette Rome, l'instrument et le centre de l'unité.

« C'est en elle que les membres se réunissent dans un seul tout mystérieux. L'univers a reçu la loi de douceur: que le jour vienne où sa superbe capitale, sous ce joug de grâce qui a réuni les races les plus ennemies, adoucisse aussi sa fierté!

« Dans le secret du foyer, le successeur des Catons vénère encore honteusement les Pénates expulsés de Phrygie; le sénat honore encore d'un culte stupide Janus à deux visages et l'ignoble Herculus.

« Efface, ô Christ, ce déshonneur. Envoie ton ange, et que les aveugles fils d'Iule connaissent enfin le vrai Dieu.

« Déjà pour nous, chrétiens, régnent dans Rome les deux princes des Apôtres. L'un est l'instrument de la vocation des Gentils; l'autre, assis sur la première chaire, a reçu le soin d'ouvrir et de fermer les portes de l'éternité.

« Fuis, incestueux Jupiter, et laisse en sa liberté le peuple du Christ. C'est Paul qui te chasse, c'est le sang de Pierre qui crie contre toi. Paie maintenant les forfaits de Néron.

« Un prince viendra, un serviteur de Dieu, qui s'indignera et

de l'esclavage de Rome et de l'ignominie de ses sacrifices. Il fermera les temples, il en scellera les portes d'ivoire, il y mettra des verrous éternels.

« Et l'impur sang des victimes ne souillera plus la blancheur du marbre ; et les idoles, spectacle désormais innocent, resteront debout sans hommage. »

Telle était la prière du Martyr, et ainsi, dans sa foi, le poète chrétien prédisait ce que les siècles ont accompli et ce que nous voyons. Puisque le batelier Pierre était venu dans Rome, les témoins et les fidèles du Christ savaient bien que Rome et le monde changeraient de face.

Triste et terrible mystère! Dans ses visées ordinaires, M. Gratry était principalement et jusqu'à l'emphase le prédicant de la paix. Personne n'a tant pressé les hommes de s'unir et de s'embrasser. Mais cet ami du genre humain est gallican, et le voilà qui se précipite, la bouche pleine d'injures, la main chargée de projectiles honteux, sur le roi de la paix, gardien divin de l'unité.

Pauvre homme! Tandis qu'il lance son blasphème, l'Église, réunie autour de Pierre, chante : Exaltez-le! *Exaltent eum in Ecclesia plebis, et in cathedra seniorum laudent eum!*

XXVI.

Le Soleil. — Le P. Gratry.

22 janvier.

Quel aimable courrier j'ai reçu hier! Il m'apportait cette jolie note de la *Semaine* d'Orléans, où il est question d'un « publiciste bien connu » qui se sent visé par

un *postulatum* désormais non moins bien connu ; et vous y aviez joint le *Factum* du P. Gratry, lequel n'était pas encore bien connu. Voilà de quoi vivre ! Je ne vous en dirai cependant qu'un mot.

Je succombe sous les richesses. Je pourrais vous accabler de ma prose, quand même les petits intermèdes ne viendraient pas s'ajouter à tout ce qui me sollicite d'écrire. Oh ! le beau pays, et le beau moment pour les yeux et pour la pensée ! Le bel observatoire pour contempler ce qui naît et ce qui meurt ! D'un côté, la vie abonde ; tout germe, tout se gonfle, tout grandit. De l'autre, il y a des rapetissements, des affaissements, des avortements, des départs, j'allais dire des départements qui ont bien aussi leur charme. Et tout cela, dans une ivresse de soleil renaissant dont je voudrais vous envoyer la joie.

Vous ne sauriez imaginer à quel point on est bien ici, et comme cette ville animée est tranquille, et comme cette ville assiégée est sûre ! On a ici l'activité de la pensée, le resplendissement de la paix, la sérénité de la grande espérance. On a ici un roi, une aristocratie, un peuple, et toutes ces choses dans l'ordre et à leur place. On a le travail intelligent et fécond, on voit clair, il fait beau. C'est l'arche, flottante encore ; mais la pluie a cessé et le soleil brille, et enfin, dans l'arche impérissable, toutes sortes d'engins ont été fabriqués et sont prêts pour sauver tout ce qui ne voudra pas absolument périr.

Depuis dimanche, une âcre tramontane a balayé les nuages, et se joue avec le soleil à nous donner dans le même jour la beauté des quatre saisons. Au matin, le vent pique, la neige couvre les montagnes, c'est un

hiver clément. Quelques nuages s'élèvent, quelques brumes s'étendent, le soleil les dissipe et réveille sur les arbustes les premiers fredons verts du printemps ; avril a jeté ses fraîches émeraudes, les fleurs ne tarderont pas. A midi, nous sommes en été, il faut chercher l'ombre. Le soir, des brumes rousses, des nappes de flamme sur les neiges lointaines, et dans l'air cette douce tiédeur d'un feu qui s'éteint : voilà l'automne.

Hier, sortant par la porte *Cavalligieri*, nous avons longé les murs jusqu'à Saint-Pancrace. Le Vatican flamboie comme une montagne d'or, les haies bourgeonnent, les prés verdissent, des ouvriers achèvent de réparer les murs que le siége de 1848 avait ruinés. La patiente main de Pie IX a tout reconstruit, la patiente miséricorde de Dieu a maintenu la douceur du Ciel et la fécondité des champs. Nous avons vu un amandier en fleur. Tout cela dans notre esprit n'était pas sans quelque rapport joyeux avec l'œuvre de Pie IX et du Concile. Je voyais, comme l'a dit si bien l'évêque de Tulle, la glorieuse perpétuité de ce jour du Christ qui se poursuit à travers la nuit humaine. Enfin, que voulez-vous? Ici l'on prend confiance, et l'on s'obstine à croire que Vermorel et Rochefort, quoique visibles de Rome, en sont aussi loin que jadis Attila.

Mais je viens à mes moutons. C'est donc bien moi qui suis visé dans le *postulatum* relatif à une « certaine presse. » C'est bien moi qui suis le « publiciste bien connu. »

« ... C'est moi, Messieurs, sans nulle vanité. »

Il y a donc des gens ici qui, pouvant trouver autre chose à faire, s'occupent de moi ! Ils pourraient encore

ne rien faire du tout, se promener hors les murs, voir flamboyer le Vatican, voir bourgeonner les sureaux... Point ! ils se donnent un mal du diable pour me chagriner. Ils veulent m'empêcher de céder à mon innocente manie de créer des courants « d'opinion. » Hélas ! que je les trouve simples ! On me demande quelquefois si je ne suis pas bien affligé de cette espèce d'acharnement. Je réponds dans la sincérité de mon âme que, jusqu'à présent, je ne me sens pas exposé à crever d'orgueil. Je relis les choses débiles que j'écris, je vois les fautes d'impression dont elles sont merveilleusement émaillées, cela me dégonfle, et je ne compte plus tant sur une mémoire éternelle. N'espérez pas que ce *postulatum* me fera vivre dans l'histoire. On ne dira pas que d'horribles journalistes ultramontains, saintement dénoncés au Concile et courageusement condamnés par le Concile, n'ont échappé à la damnation éternelle qu'en réprouvant piteusement leurs erreurs. Non, non, cela ne sera pas dit, et le *postulatum* me laisse à mes propres yeux dans mon néant. Je n'ai pas un ennemi qui soit d'épaule à me porter chez les races futures.

Quant au livret de M. Gratry, je l'ai lu, mais je sais qu'il est déjà saisi par l'*Unità*.

> « Je vous plains de tomber en ces mains redoutables,
> Mon père !... »

En vérité, je ne vois pas ce que le P. Gratry peut répondre à l'argument par lequel on rétorque son inspiration ou son illumination. Il assure qu'il a reçu de Dieu l'*ordre* d'écrire ce qu'il a écrit. *Quod gratis affirmatur, gratis negatur.* Jusqu'à ce qu'il ait montré des papiers bien en règle, que dira-t-il à ceux qui prouve-

ront, pièces en main, que Dieu lui avait donné des ordres tout contraires? et ceux-là ne manqueront point. Le P. Gratry a aussi son mot de Pascal comme le P. Hyacinthe, qu'il rappelle moins poétiquement. Pascal prétendait bien avoir écrit sous la dictée de Dieu : il avait écrit sous la dictée des jansénistes et reçu d'eux aveuglément des notes sujettes à caution.

J'ai rencontré hier soir un théologien romain à qui je portais l'œuvre. Il l'avait déjà lue. J'ai lieu de croire qu'il en est arrivé ici quelques ballots partis de Paris avant la poste. — Que pensez-vous de cela, mon père? — *Che volete? E un buco nell acqua,* un trou dans l'eau.

Mais il faudrait peindre l'expression, le haussement d'épaules, la moue, la sérénité du plus absolu dédain. Le docteur ajouta : — Dieu se connaît en opportunité, et il était bon, sans doute, que *ce troisième* vînt *se couler* aux portes du Concile. Pour le fond, c'est du *Janus* réchauffé. Quand il verra tout à l'heure ce qu'on lui a fait dire, il sera bien mal à son aise et ne tiendra pas longtemps!

J'en suis convaincu, et pressé par l'heure, je termine en jetant une larme sur cette douce figure qui se barbouille si malencontreusement d'encre allemande. Vous connaissez l'aimable portrait du P. Gratry que j'avais cru trouver dans Hugo :

« Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,

Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers! »

Hélas! hélas! où est ce Gratry-là!

XXVII

Mgr Berteaud, évêque de Tulle. — Montalembert. — Mgr l'évêque de Poitiers. — Mgr Mermillod.

Dimanche 23 janvier.

Je vous envoie le discours de Mgr l'évêque de Tulle à Saint-André *della Valle*. Ce n'est pas une sténographie, malheureusement, c'est une reconstruction. Vous avez la doctrine, l'ordre des idées et beaucoup de phrases textuelles ; mais enfin il a fallu y mettre du nôtre, suppléer quelques chaînons rompus, remplacer l'or ciselé par du fer.

Pour l'amour de la libre éloquence, laquelle, à mon avis, est la première éloquence, pour l'amour de la seule littérature, j'aurais voulu que la sténographie pût saisir le vol de cette langue de feu. Mgr Berteaud est à part dans le groupe des orateurs contemporains. Son verbe et son action lui appartiennent uniquement. Sa pensée apparaît soudaine avec le même caractère de propriété. On dirait que cette *acqua vergine* bondit d'une source plus escarpée et se gonfle d'une neige plus choisie. Elle a des saveurs, un cristal, une harmonie à part. Rien n'est plus nourri, d'une élaboration plus délicate, mieux purgé de toute trivialité ; et en même temps rien n'est plus véritablement simple, et, d'une certaine façon, plus négligé. C'est de cette négligence que la Fontaine, parlant d'une belle dame qui semblait boiter, a dit :

« Et la grâce, plus belle encor que la beauté. »

La négligence de Mgr Berteaud est deux fois dans la

nature. Ce savant, ce théologien, cet éloquent, n'a souci que de faire son devoir d'évêque. Tout ce qui n'est pas cela n'est rien pour lui. On pourrait dire qu'il est évêque de vocation, né pour parler de Dieu, pour enseigner Dieu, répandre la foi et confirmer dans la foi. Or, Dieu lui ayant assigné un troupeau encore naïf et séparé de la langue académique, il passe une partie de sa vie à prêcher en patois limousin. Ce sont les pâtres de la Corrèze qui recueillent l'abondance de ses instructions formées du miel et du vin de l'Écriture et de la moelle des docteurs. L'habitude de parler aux petits de ce monde, en présence des œuvres de Dieu, mêle dans son discours ces familiarités qui froissent parfois les règles de l'art sans jamais enfreindre ses lois. Les oreilles académiques s'étonnent, le grand art n'est point blessé, et tout au contraire. Ces familiarités font apparaître l'homme. C'est le profit de l'art, quand l'homme paraît plus que l'orateur. D'ailleurs, il faut l'accepter ainsi. L'évêque prend soin des orthodoxes, non point des puristes. Il a une conception de la sincérité du langage et de la sincérité de l'intelligence qui l'emporte bien loin par delà toutes les précautions de la mécanique oratoire. Il supprime ces artifices, parce qu'il est selon sa nature, selon ses goûts, selon sa force, de prouver en faisant descendre des flots de lumière plutôt qu'en allumant les uns après les autres de médiocres flambeaux.

Ses images sont riches et opulentes, parce que sa foi l'entretient dans un enthousiasme perpétuel des œuvres, des miséricordes et de l'amour de Dieu. Sa pensée est un chant sans fin. Ce qu'il dit, il le voit; ce qu'il voit, il l'admire et l'adore. Les choses extérieures, enveloppées

des rayons du mystère divin, lui apparaissent magnifiques comme il les décrit. Les choses sont les ouvrages de Dieu ; les hommes sont les enfants de Dieu, des dieux en fleur, appelés par leur adoption à l'inénarrable gloire de l'union divine. Dès qu'ils sont dans leur chemin, dans leur vocation, dans leur ordre, les accidents s'effacent : il n'y a plus de laideurs, plus de haillons, plus de douleurs ni de misères ; tout est déjà transfiguré, déjà au but. Et la lyre vibrant sous l'enthousiasme sacré, rend des sons véhéments et sublimes. Vous verrez ce que Mgr Berteaud a dit de l'infaillibilité considérée comme don de Dieu fait aux hommes, afin qu'ils puissent sûrement atteindre leur fin, en suivant la voie toujours lumineuse de la vérité.

Mais il fallait l'entendre au milieu de cet auditoire incomparable que Rome lui a fourni. Quand même vous auriez toute sa parole ce ne serait pas tout, parce que vous n'auriez pas son action, et son action elle-même ne vous le donnerait pas tout entier, parce que vous n'auriez pas l'auditoire. Lacordaire disait : « L'orateur et l'auditoire sont deux frères qui vivent de la même vie et qui meurent le même jour. » Je l'ai senti parfois en écoutant Lacordaire lui-même, plus souvent en écoutant Montalembert ; et pour Montalembert, pendant longtemps, l'auditoire fut un frère plus qu'à demi rebelle, qu'il devait dompter. Il le domptait.

Je l'ai senti encore et pleinement, Dieu sait avec quelle tristesse poignante dans mon souvenir, en écoutant Mgr Berteaud à Saint-André *della Valle*. Assurément, il n'y a point de rapprochement à faire entre M. de Montalembert et Mgr Berteaud. Ni le lieu, ni le sujet, ni la voix, ni les hommes ne se ressemblent. Et cependant, c'était

la même chose par la sincérité et l'ingénuité de l'action. Rien qui sentît l'orateur de profession ni dans l'un ni dans l'autre. Rien de convenu. M. de Montalembert à la tribune n'était ni un avocat ni un professeur; c'était un honnête homme convaincu qui soutenait son avis, un soldat dévoué qui combattait pour la bonne cause. Il était ferme dans son sens, sur lequel il avait bien réfléchi; il semblait n'avoir nullement préparé son discours, son émotion n'était pas feinte, son geste n'était pas accommodé, il n'avait point ces ritournelles de la phrase, de la voix et de la main, qui ne manquent guère chez les plus réputés, et qui suffisent à me gâter les endroits qu'ils prétendent embellir, parce qu'ils dénoncent l'apprêt et, pour tout dire, la fraude. Que j'ai vu d'esprits contraires pliés, emportés par la voix indignée, par le geste bref et soudain du défenseur de la liberté de l'Église... Hélas! et que je voudrais n'avoir point écrit tout ceci, que je ne peux me décider à effacer, et que je laisse en tremblant, parce que mon chagrin le veut!

Donc, l'action de Mgr l'évêque de Tulle me rappelait l'action si franche et si naturelle de M. de Montalembert, et, comme elle, elle pliait à tous ses mouvements un auditoire d'ailleurs sympathique avant d'être charmé. Ces deux frères vivaient de la même vie, n'avaient qu'un cœur. Du *palco* où l'orateur se tenait debout, visible des pieds à la tête, tombait le beau rayon de la parole, qu'il semblait tirer lui-même du tabernacle, avec autant de facilité et d'allégresse qu'il en mettait à le distribuer. Ce n'était pas du tout un prédicateur, c'était un évêque, un Père, un homme de Dieu parlant de Dieu, et qui dominait sur la foule plutôt encore pour *ouvrir* que pour enseigner.

Mais, encore une fois, je ne peux vous donner tout cela. Un mot employé par l'évêque de Tulle ne se remplace pas par un autre mot. Le mot manquant est une pierre tombée de la mosaïque; si vous la redemandez à l'artiste, lui-même ne la trouvera pas. Il l'avait reçue mystérieusement, à l'instant même, de cet ange qu'on appelle l'inspiration; sa main l'avait placée, non pas fabriquée. Elle était *venue*, elle est tombée, il ne l'a plus. Quant à la doctrine, elle reste entière, belle par elle-même, en dépit des ornements arrachés.

Vous aurez aussi, dans quelques jours, le discours ou plutôt la *lecture* de Mgr l'évêque de Poitiers. Ayant une si belle occasion de faire entendre son prédécesseur et son maître, Mgr Pie s'est effacé pour que saint Hilaire pût parler plus longtemps. Il a lu, assis, cette page de docteur, d'historien et de prophète, écrite il y a quinze siècles, mais traduite pour aujourd'hui. Vous vous rendrez compte de l'impression que cet enseignement a dû produire, et comme vous êtes tous les jours témoins des jeux et exercices de la tribune, vous pourrez voir la différence de la tribune et de la chaire, quant à la valeur morale des orateurs, quant au talent de dire et quant à l'étendue et au courage des idées.

Un autre orateur, qui se fait souvent entendre et toujours avec éclat, Français encore, quoique non dans l'enceinte de la France, c'est Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève. Grâce à son étonnante activité qui lui permet d'être en même temps en tous lieux et à toutes choses, Mgr Mermillod pourrait se dire auxiliaire universel. Frêle d'apparence, jeune d'esprit et de visage, jeune encore dans l'Épiscopat, il tient une grande place au Concile. L'Église n'a pas, peut-être,

d'ouvrier qui se dépense davantage. Dans le train ordinaire de sa vie, lorsqu'il n'a que son difficile diocèse à gouverner, ses églises à bâtir, ses maisons religieuses à pourvoir, ses innombrables pénitents à confesser, ses innombrables correspondants à satisfaire, ses innombrables questionneurs à éclairer, ses innombrables visiteurs à recevoir, il prêche au moins une fois par jour, lorsqu'il est dans quelque grande ville, au moins deux fois, à Paris, au moins trois fois, comptant pour rien les réunions de piété, les conversations de salons, et les audiences qu'il donne en voiture, d'un lieu à un autre.

Obligé de quêter pour reconstruire et doter toute une Église, il s'est fait un moyen d'étude, de liberté et d'apostolat de cette nécessité sous laquelle un autre serait écrasé. Ici, les travaux du Concile, ajoutés à tant de lourdes besognes, ne l'empêchent pas de prêcher, et la foule accourt à ses instructions. Il les donne d'un esprit libre, clair et ardent, en prêtre qui n'a pas d'autre souci que de méditer la loi de Dieu et de considérer l'état et les besoins des âmes. Mais ce qui fait l'attrait particulier de sa parole, c'est qu'il ne néglige pas les choses extérieures et immédiates. On est assuré de recevoir de lui la lumière la plus juste sur la préoccupation du moment, sur l'objection courante. Il en tire un argument pour la vérité, une raison de croire, d'espérer et d'agir.

Sans cesser d'être un orateur sacré, sans rien dire jamais qui ne soit digne de la chaire et qui n'aille aux vérités éternelles, Mgr Mermillod est véritablement un orateur politique, un polémiste très-alerte et très-expert. Il prouve ainsi que la vérité de tous les temps fait seule

cet homme « de son temps, » que l'école catholique libérale préconise avec tant d'emphase, et méconnaît avec tant d'obstination. L'homme « de son temps, » suivant l'Église catholique libérale, est l'homme d'aujourd'hui, c'est-à-dire du temps qui n'existe pas. Aujourd'hui n'était pas hier et ne sera pas demain, et, à cause de cela, n'est pas même aujourd'hui. Il ignore ce qui se passe, parce qu'il ignore ce qui s'est passé et ce qui se passera. Ce n'est plus un anneau, c'est une rupture. Quel conseil peut-il donner, que peut-il faire? Mais l'homme de la vérité, l'homme du Christ est l'homme d'aujourd'hui, parce qu'il est, comme le Christ, d'hier et de demain. Connaissant si bien les erreurs de son temps, Mgr Mermillod leur applique la lumière de tous les temps. En quelques mots, il leur dit d'où elles viennent, il nous dit où elles vont; malgré l'habileté de leurs déguisements, elles sont connues, et nous sommes prévenus.

Ce soir même, parlant à Saint-Louis-des-Français, Mgr Mermillod, par une allusion rapide, a fait subir l'attouchement de la vérité au petit livre de M. Gratry. Il a dit ce qu'il fallait sur les *illuminés*, et le mot atteignait les illuminateurs. La conscience de l'auditoire en a été soulagée.

Le dédain qu'inspire le mauvais coup de M. Gratry n'est pas sans mélange de chagrin. L'ancien Oratorien avait ici de nombreux amis, à cause de son aménité personnelle et de son agréable littérature. Ils s'attendaient bien à le voir vaguer un peu, même beaucoup, nullement à le voir furieux et grossier. Selon leur opinion, il n'est point illuminé, ni inspiré: il est *soufflé*, comme l'a été Pascal. Seulement, la cornemuse ne

leur semblait pas faite à rendre jamais de pareils sons.

Quant au surplus, *cosa di niente*, *buco nell'acqua*. Que veut-il prouver? Que le pape Honorius a été ou que l'Église l'a cru hérétique, et que dans l'un et dans l'autre cas, ni le Pape ni l'Église ne sont donc infaillibles? Mais ces choses-là ne se prouvent pas en cinquante paginettes par un savant de canapé. Signé de la Bédollière, le livret de M. Gratry ne soulèverait que la risée; l'ange qui est venu lui souffler ce ramage est tout simplement un pauvre voleur de vieux assignats. La raison générale ne se paie pas d'assignats protestants, gallicans et encyclopédistes. C'est trop peu d'inculper brutalement la probité de l'Église, pour être cru du genre humain. Prêtre et philosophe, comment ne s'est-il pas dit cette chose si simple? Qui le pressait de crier avant de s'être mis en mesure, au moins pour son propre honneur, d'expliquer où il voit et de quelle façon désormais il entend l'Église? L'Église faillible, l'Église malhonnête, c'est-à-dire l'Église n'existant plus et n'ayant jamais été, voilà où il mène le lecteur ignorant et logique auquel il s'adresse. Tel est le beau secours qu'il apporte à ceux qu'il prétend venger. Joli témoignage de leur science et de son admiration!

Je n'entre pas dans la réfutation historique. Je pense qu'elle est déjà faite. — M. Edouard Dumont, savant historien, l'avait écrite par avance, d'autres travaux existent; il n'y aura qu'à extraire et qu'à réimprimer, mais je noterai un argument qui a sa petite valeur, en faveur de l'opportunité pressante d'une définition.

C'est à l'endroit où M. Gratry parle de Galilée. Il s'emporte contre la prudence des juges ecclésiastiques qui, peut-être, ne condamnèrent le système de l'astronome

florentin que par une considération d'opportunité : « Est-ce donc que la foi catholique, est-ce donc que la parole de Dieu avait besoin de cette monstrueuse fourberie dans un jugement solennel? Hommes de peu de foi, et de bas esprit, et de cœur misérable, vos ruses ne sont-elles pas devenues le scandale des âmes? » Civilisez un peu cette éloquence, ôtez la *monstrueuse fourberie*, le *bas esprit,* le *cœur misérable,* et toutes les fleurs de l'argumentation catholique libérale, vous avez juste ce qu'il faut dire du parti de la non-opportunité : Est-ce donc que la foi catholique, est-ce donc que la parole de Dieu ne doivent pas prévaloir contre de vains fantômes d'opinion? Hommes de peu de foi, etc.

Je laisse le flamboyant Oratorien en le remerciant d'employer des armes si faciles à tourner contre lui.

24 janvier.

L'on devait hier présenter le *postulatum* pour l'infaillibilité à la grande commission des *Postulata.* La démarche a été ajournée pour des raisons que j'ignore. On veut, je crois, éviter jusqu'à l'apparence de la précipitation, et que ceux qui ont signé comme ceux qui se sont abstenus prennent le temps de réfléchir. J'entends dire que le nombre des signataires s'est accru. L'incident Gratry n'y serait pas étranger. De tels faits sont de nature à décider des esprits encore hésitants.

Nous ne tarderons pas à être fixés sur la minorité. Elle se manifestera par le contre-postulatum dont il a été si souvent parlé. Voyez si je dois m'obstiner au métier de donneur de nouvelles : ma lettre publiée dans l'*Univers* qui me parvient aujourd'hui, prétend qu'il n'y

a rien au Concile qui se puisse appeler une *opposition*. On le disait il y a huit jours; aujourd'hui on dit le contraire. Je crois (sans l'affirmer) que c'est aujourd'hui qu'on ne se trompe pas. Il est question de cent, de cent treize, de cent trente, de cent cinquante signatures opposantes. Rien n'est certain, et ce qui est certain n'est pas immuable; mais certainement il y a une opposition. Un peu de patience et nous saurons tout quant au chiffre... Nous croirons du moins le savoir. Bien entendu, il s'agit exclusivement de l'*opportunité*. Les non-opportunistes ne veulent pas être appelés les *faillibilistes*. Mais, à mesure que le parti se forme ou s'agite, l'opportunité se déclare de plus en plus. Qui ne comprend que l'Église ne peut tarder à se prononcer sur un pareil dissentiment?

XXVIII

Démarche contre l'*opportunité*.

25 janvier.

C'est le *postulatum* de l'Opposition qui a été déposé le premier. Dimanche, cette pièce arrivait au Vatican, extra-conciliairement, et comme par des mains inconnues. Elle a été remise à un prélat domestique qui l'a reçu comme tout autre papier. On l'eût confié à la poste que c'eût été à peu près la même chose. Quelques anecdotes commencent à courir sur les démarches qui ont été faites, mais en vain, pour se procurer plus de solennité. Elles prêtent à rire, mais je les laisse provisoirement.

Ce qui paraît positif, c'est que la pièce porte *cent vingt*

signatures. Voilà donc ce total si souvent enflé, si souvent réduit. Il est assez grave pour créer absolument l'opportunité qu'il conteste. Encore que parmi ces cent vingt voix contre l'opportunité, il n'y en ait pas deux et peut-être pas une contre le principe, il est néanmoins certain que le principe pourrait en recevoir quelque atteinte. Quoi ! un point de foi qui après dix-neuf siècles ne pourrait être proclamé sans préjudice pour l'Église ! On voit quel parti l'esprit de contradiction, l'esprit d'insubordination, l'esprit d'incrédulité sauraient tirer d'un pareil aveu ! Et d'ailleurs, contre ces cent vingt voix qui expriment une sorte de crainte, l'acclamation *écrite* de presque tout le reste du Concile proteste que le moment est venu. Voilà donc l'opportunité manifeste, car on ne peut laisser la foi des peuples flotter dans ce partage. Si la question d'opportunité prévaut aujourd'hui, elle sera toujours alléguée, rien ne l'empêchera de prévaloir toujours.

Une autre considération nous montre que la définition dogmatique est non pas opportune, mais nécessaire. Dans le courant d'idées du monde moderne, où tout semble se faire par la majorité, il n'y aurait qu'une manière d'interpréter la retraite de cinq ou six cents voix demandant une affirmation, contre cent vingt qui demandent le silence. On attribuerait cette retraite à un doute dans la conscience même de ceux qui affirmaient.

Il est donc inévitable que la question soit abordée. Or, du moment qu'elle n'est pas écartée, on peut dire qu'elle est résolue. L'opportunité n'étant pas une question de foi, mais de nombre, elle se trouve tranchée par la comparaison des signatures apposées sur l'un et sur l'autre *postulatum*.

L'opportunité ainsi reconnue, que reste-t-il à faire, puisque le principe n'est pas contestable? La matière même d'une discussion n'existe pas. *Ecclesia possidet*. Il appert de toute l'histoire que l'Église se tient en possession de l'infaillibilité de son chef; elle ne laissera pas mettre en discussion ce titre, appuyé sur les siècles, sur les miracles, sur l'adhésion et le besoin du monde, et enfin, ce qui dit tout, sur la parole du Christ.

Ainsi, la décision est sûre et semble prochaine. Quant à la formule, c'est encore le secret du Concile, et peut-être le secret de Dieu. Mais ce secret transpire, si j'ose ainsi parler, de l'attente confiante de tous les cœurs chrétiens et de l'aspect de toutes les choses humaines. Il faut un renouvellement de l'Autorité sur la terre, il faut un guide de l'humanité proclamé à plus haute voix, il faut que les derniers nuages disparaissent des hauteurs où réside la tête de l'Église; il faut qu'un cri immense du ciel, répondant au cri d'angoisse de la terre, lui montre le pasteur universel, plein de la force de l'esprit de vie, prêt à combattre le tyran universel qui se forme dans les boues de l'abîme.

L'enfer dit : César : le Ciel répondra : Pierre !

XXIX

Le comte d'Argy. — L'abbé Combalot.

Rome, 27 janvier.

Le comte d'Argy, colonel de la Légion Romaine, est mort hier, après une courte maladie. Il était très-brave, très-pacifique, très-courtois, en un mot de la meilleure race militaire. J'ai eu le plaisir de me rencontrer avec

lui, il y a un mois, chez un aumônier de la Légion. Il avait une conversation variée et aimable. Son cœur était tout dévoué à la justice ; il aimait beaucoup le Pape et la Papauté. Ce fut avec empressement qu'arrivé à l'heure de la retraite, il reprit du service pour défendre Rome. Rome le paya en lui donnant l'abondance de la lumière chrétienne. Il remplissait noblement ses devoirs religieux. Se sentant malade, avant que le péril fût déclaré, il appela tout de suite un prêtre. Ce fut Mgr Bastide, son ami, et l'on peut dire son compagnon d'armes. Mgr Bastide, aujourd'hui chanoine de Sainte-Marie-Majeure, se trouvait avec lui à Mentana, aumônier de la Légion.

Au début de sa carrière, le comte d'Argy avait assisté à la prise d'Alger. Il était déjà officier. En apparence, se retirant simple colonel, il n'avait pas fait un brillant chemin. Mais, montant plus haut, il eût probablement manqué l'honneur de tirer son épée pour le Saint-Siége. La fortune est meilleure d'avoir servi la croix. C'est une belle destinée de mourir à Rome, au service de Rome, enfant de Rome, d'avoir commencé à Alger et fini à Mentana.

Il y a eu session aujourd'hui. Notre bon et vénérable abbé Combalot, traîné à Rome par son cœur, est entré dans le Concile pour servir la messe. Il en avait une joie impossible à dire. Il est venu donner au Saint-Père le beau calice que lui ont offert les catholiques, après sa condamnation en cour d'assises comme ennemi du monopole de l'Université. Cette condamnation me valut la mienne. Un jour qu'il se trouvait au bureau de l'*Univers* avec M. de Coux, M. de Montalembert et M. l'abbé de Cazalès, il fit remarquer que nous étions tous les cinq repris de justice. J'avais été condamné,

moi, pour irrévérence envers la chose jugée, parce que j'avais dit que l'abbé Combalot, flétri de quinze jours de prison et de plusieurs milliers de francs d'amende, resterait néanmoins l'un des prêtres de France les plus honorés. Cela me coûta un mois de prison et trois bons mille francs d'amende, plus les frais ; mais j'ai été prophète, n'en déplaise à Aubry-Foucault. L'abbé Combalot est vraiment très-honorable et très-honoré. Après cinquante ans de sacerdoce et cinquante ans de prédication, le digne prêtre s'estime aussi très-bien récompensé en ce monde, parce qu'il a servi la messe dans le Concile, et parce qu'il espère emporter une bénédiction de Pie IX.

Nous jouissons d'un froid piquant et d'un soleil éclatant. Les fontaines de la place Saint-Pierre ont d'insolentes barbes de glace que le soleil rase d'une main douce et invincible. Si vous saviez comme c'est beau, tout ce que l'on voit ! Je me redis ces vers d'un grand poète italien :

« Ici toute grandeur à la beauté se plie,
Ici toute beauté s'élève à la grandeur. »

XXX

A propos du P. Gratry et du pape Honorius.

Jeudi 27 janvier.

J'ai parcouru plusieurs dissertations sur le fait d'Honorius I^er^, et je plaide toujours l'innocence de M. l'abbé Gratry. « Innocent comme l'enfant qui vient de naître. » Cette question, pour être simplement exposée, demande quelque étude, du discernement, de l'impartialité.

M. Gratry n'a rien étudié, rien lu. Il a cru passionnément ceux qui ont lu pour lui méchamment. Voilà son innocence, l'innocence de l'enfant. Tant de cette innocence-là, lorsqu'on est depuis si longtemps ancien élève de l'École polytechnique, et académicien, et ci-devant de l'Oratoire, et auteur d'une *Logique*, j'avoue que c'est étrange. Si l'on ajoute que notre innocent est prêtre, j'avoue que son innocence se distingue de l'innocence ecclésiastique, toujours prudente sur certains points. Comment, terrible enfant, certaines gens vous apportent des papiers où votre mère l'Église est diffamée; ils vous disent : Ta mère est adultère, elle a menti. Prends, lis, et mords ta mère! Et vous croyez que ces gens-là sont des anges, et vous prenez, et vous lisez, et vous mordez!

Mais M. Gratry est fort en mathématiques, et tous ces mathématiciens ont volontiers quelque drôle de vent dans la cervelle. Le mathématicien Laplace (ou un autre) n'avait pas besoin de l'*hypothèse Dieu* pour faire marcher le monde; le mathématicien Gratry n'a pas besoin de l'*hypothèse Pape* pour faire marcher l'Église. Jean-Jacques Rousseau rapporte le propos d'une sorte d'ange qui, ne le trouvant pas sans doute assez fou, lui dit : *Studia la matematica!*

Ces anges qui ont parlé à M. Gratry, et qu'il devait soumettre à l'épreuve de l'eau bénite, on les connaît. On en connaît au moins un. C'est celui qui a pris parmi les hommes le nom de *Janus*. Être double, en effet, portant la tonsure et traînant la queue! Sa queue est si longue, sa tonsure est si touffue d'hérésie, sa peau est timbrée de tant de censures catholiques, qu'il fallait la candeur de M. Gratry pour lui voir des ailes. Cependant,

le serpent a pris la colombe. Il lui a présenté un *Honorius* de sa composition, et il lui a dit : C'est la science ! L'innocent a cru que c'était de la science, puisque c'était de l'allemand. O mathématique invétérée ! O enfance incurable !

Parmi les dissertations que je viens de lire, la plus considérable et la plus récente est la réfutation de l'*Honorius* de Janus Dœllinger. A la vérité, elle vient d'un jésuite et elle a paru dans la *Civiltà cattolica* [1], mais je défie qu'on lui impute un autre défaut. C'est la discussion la plus manifestement loyale de toute cette question, dans le fond claire comme le jour. Aucune objection n'est omise, les textes sont largement cités et confrontés ; l'argumentation, quoique chaude, est pacifique et de bon sens, les preuves historiques abondent, *prove lampante,* dit fort justement l'Italien.

Par exemple, M. Dœllinger ne sort pas de là avec une figure d'innocence ! Il veut un pape faillible et n'y épargne rien, pas même l'honneur de sa raison, pas même l'orgueil de son érudition. Il aime mieux ne rien savoir que de savoir la vérité. Si M. Gratry avait lu, non pas la réfutation du P. Stecanella, mais seulement le livre de Dœllinger, il n'eût jamais écrit son pamphlet. Sa conscience inquiétée de tant de contradictions et de sophismes eût voulu vérifier quelque chose. Mais il s'est contenté de recevoir des notes. On lui a dit qu'avec ces

[1] *Onorio I, secondo il Dœllinger. Civiltà cattolica,* vol. XI et XII de la Ve série. L'auteur de ce beau travail est le R. P. Valentino Stecanella. On doit encore à cet écrivain distingué : *Devoirs du clergé italien dans le temps présent*, programme qui a obtenu un retentissement considérable en Italie depuis 1862, et l'ouvrage intitulé : *Valeur des déclarations pontificales sur le pouvoir temporel.* Plusieurs parties de ce savant ouvrage regardent la question de l'infaillibilité.

médiocres cailloux dans sa fronde, il terrasserait Westminster, il terrasserait Malines, il terrasserait l'infaillibilité. Et il s'est mis en campagne, l'innocent, l'innocent!

Je n'aborde pas la question : je suis ici pour autre chose. Ce que je pourrais vous dire est déjà dit peut-être, ou sera dit plus solidement. Un maître va parler; je sais que Mgr l'archevêque de Malines écrit. Qui que ce soit qui veuille y revenir ne prouvera jamais ni que le dossier d'Honorius est complet, ni que les pièces connues ne sont pas altérées, ni que les documents allégués contre lui le puissent convaincre d'avoir enseigné l'erreur. Tout au plus le peut-on reconnaître comme matériellement solidaire des hérétiques, non pour avoir partagé leur crime, mais pour ne l'avoir pas, par défaut de vigilance, assez promptement et assez formellement condamné. C'est la clause restrictive posée par les papes qui ont confirmé le décret du sixième Concile.

Lorsque le très-pieux, très-vénéré et très-doux pape Honorius fut informé de l'hérésie des monothélites, par la lettre artificieuse du patriarche byzantin Sergius, principal auteur de cette hérésie, il ne vit là qu'une fâcheuse affaire s'ajoutant à beaucoup d'autres, et qu'il fallait étouffer. Il ne connaissait pas saint Sophrone, adversaire prévoyant de l'hérésie naissante; sur le rapport qu'on lui en faisait, il le prit pour un moine ergoteur, comme il y en avait beaucoup en Orient. Il eut trop peur de la subtilité des Grecs et ne se méfia pas assez de leur fourberie. Sans manquer d'exposer la vraie doctrine sur l'existence et l'accord des deux volontés dans le Christ, Dieu et homme, il conseilla le silence. Conseiller n'est pas définir. Sa lettre, irrépréhensible

quant à la doctrine, même dans la traduction grecque, n'a jamais passé pour dogmatique, et la dissertation du P. Stecanella ne laisse à M. Dœllinger aucun refuge sur ce point. Mais le conseil qu'il donnait, exploité par la ruse byzantine, favorisa en un certain sens le développement de l'hérésie. Ce fut la cause de sa condamnation quand les monothélites, qui s'étaient targués de l'avoir pour complice, furent vaincus.

Mais on ne connaît pas toute l'histoire des rapports d'Honorius avec les monothélites, et on oublie de dire tout ce que l'on en connaît. Honorius laissa dans Rome une mémoire intacte. Il eut parmi ses contemporains des amis qui glorifièrent sa mémoire, sans songer que plus tard les témoignages qu'ils lui rendaient dussent le défendre. Saint Maxime, martyr de l'orthodoxie, disait aux monothélites : « Quel moyen le divin Honorius a-t-il négligé pour vous détacher de votre hérésie? »

Lorsque Honorius mourut, des envoyés de Rome vinrent à Byzance pour demander que l'empereur Héraclius autorisât l'intronisation du nouveau Pape. On voulut leur imposer l'*Ectèse*, œuvre de l'empereur, contenant la formule dogmatique de l'hérésie monothélite ; car cet Héraclius, qui laissa croître l'islamisme, se mêlait de définir la foi. La constance des Romains déconcerta cette abominable engeance de fourbes, d'apostats, d'eunuques et de bourreaux qu'on appelait la cour impériale. Les Byzantins n'insistèrent pas. Ces envoyés appartenaient au clergé et à l'entourage d'Honorius. Leur fermeté montre bien qu'à Rome, si l'on avait pu un moment ignorer, on n'avait pas faibli, encore moins erré. Semblablement, le pape Jean IV, le pape saint Martin, enlevé par les monothélites, traîné nu, la corde

au cou, dans les rues de Constantinople, l'un des plus admirables martyrs de la foi, et enfin le pape saint Agathon, calomnié par M. Dœllinger et exploité innocemment par M. Gratry, tous trois successeurs immédiats d'Honorius, attestèrent son orthodoxie. Ces papes donc furent hérétiques avec Honorius? Que M. Gratry le croie! qu'il croie que la Papauté a été monothélite jusqu'à ce que le sixième Concile l'ait forcée à rentrer dans la voie, et qu'il l'accuse même d'être retombée dans son erreur, puisque de nouveau elle nie la chute d'Honorius : ni l'Église ni la raison humaine ne dévoreront cette absurdité.

Mais enfin les papes qui ont confirmé le sixième Concile et visé la condamnation d'Honorius? Les papes qui ont visé la condamnation d'Honorius ont en même temps affirmé et démontré l'infaillibilité de l'Église, et affirmé et démontré leur devoir de ne point pactiser avec l'erreur, de la frapper où elle paraît, dès qu'elle paraît. Honorius, ayant donné lieu de croire qu'il avait négligé ce devoir, a été traité comme un moindre délinquant, condamné solidairement aux dépens avec les auteurs du crime que sa négligence a favorisés.

Rogavi pro te, Petre, ut non deficiat fides tua, et tu... confirma fratres tuos. Il y a ici deux choses : une promesse de Dieu, un précepte donné à l'homme. La promesse a été tenue envers l'homme, sa foi n'a point failli ; l'homme n'a pas accompli le précepte, et sa prudence a péché. Telle est l'histoire d'Honorius, si quelque document nouveau n'est pas produit. Il a péché par prudence humaine, non pas envers la foi, — Dieu n'a pas permis que sa prudence descendît jusque-là — mais envers ses frères, qu'il a négligé de confirmer dans la

foi en négligeant d'affirmer suffisamment la vérité. Il a été, comme on dirait aujourd'hui, *anti-opportuniste*. C'est une remarque assez curieuse : les ennemis implacables d'Honorius sont tous du côté où l'on demande au pape Pie IX de faire ce que la prudence réprouvée d'Honorius aurait si malheureusement fait, c'est-à-dire de chercher à garder la paix en ajournant la vérité.

XXXI

La liberté de l'homme. — La liberté de Dieu.

28 janvier.

L'homme s'agite, Dieu le mène. La liberté de l'homme s'exerce, la volonté de Dieu s'accomplit. Elle s'accomplit par une grande miséricorde envers cette liberté traitée avec un si patient respect. Sujette à s'égarer et sentant son impuissance, même lorsqu'elle se meut dans la clarté du vrai, la liberté humaine serait peu de chose et tournerait à peu de bien, si elle n'avait ce redressement et cette assistance de la volonté de Dieu. Ses contradictions, ses égarements, ses délires, sa pente effroyable à s'armer contre elle-même, ne produiraient que les ténèbres, la tyrannie et la mort ; mais la volonté de Dieu s'accomplit à son heure, et la liberté est sauvée. Une sorte de rappel à l'ordre général vient d'en haut et rétablit le règne du vrai. On reconnaît alors la miséricordieuse sagesse divine qui, de l'erreur même des conceptions humaines, et tout en souffrant la liberté de leur action, tire les moyens de restaurer l'ordre et les amène au point où elles lui rendront l'empire.

Depuis un siècle, tout l'effort de la liberté a été dirigé

contre l'Église. On se dispute sur ce que l'on appelle les principes de 89, et personne ne les entend, car chacun a les siens. Je ne ferai aucune objection contre les principes de 89, tels que les définissent la plupart des partis politiques. Mais il y a *un* principe de 89 où toute la Révolution est contenue : c'est la *sécularisation* de la société ; en d'autres termes, la rupture de la société avec l'Église catholique, avec Jésus-Christ lui-même, enfin avec tout culte et toute idée de Dieu. Les révolutionnaires qui récusent cette extrémité sont des inconséquents, et n'en vont pas moins à la conséquence. L'erreur générale est détournée de son terme fatal par un acte souverain de la miséricorde divine, qui ne veut pas la perte de l'humanité. L'erreur particulière, engagée dans ce courant, a beau s'épouvanter et gémir, elle accroît sa force terrible ; pour s'en tirer, il faut qu'elle abjure.

La Révolution a résolu de donner congé à l'Église ; pour congédier l'Église, elle a dû congédier Jésus-Christ ; pour congédier Jésus-Christ, elle a dû congédier l'idée de Dieu ; pour congédier l'idée de Dieu, elle congédie jusqu'aux formes les plus rudimentaires de la société. Elle est athée, et pour être athée elle se fait sauvage. Il faut être sauvage, ou renouer avec Dieu, avec Jésus-Christ, avec l'Église catholique. Elle ne veut pas courir ce risque ! Elle sera donc sauvage. C'est sa dernière formule, et voilà le travail de cent ans.

Ainsi pendant cent ans s'est agitée la liberté humaine. Ainsi elle a fait son travail d'arracher de terre l'Église du Christ, creusant toujours pour en trouver le dernier fondement, toujours plus large et plus profond. Durant ce siècle de secousses, les pierres tombées de l'Église

ont écrasé les maisons voisines, ont écrasé les trônes, ont écrasé les philosophies, les intelligences, la liberté. La pioche n'a ouvert que des tombeaux réprouvés d'où sont sorties toutes sortes de larves infâmes sur lesquelles pesaient les incomparables bienfaits du Christianisme ; et voici que l'infernale pioche fait reparaître jusqu'au spectre de César et du peuple de César. Une dernière pierre reste sur ce dernier sépulcre où l'humanité s'engloutirait : c'est la pierre posée par le Christ, la pierre sur laquelle l'Église est bâtie. Cette pierre ferme l'abîme, elle porte seule tout l'espoir du monde ; et le monde, qui veut s'abuser encore, le voit cependant. Quelle autre barrière peut-il trouver contre César et contre le peuple de César? Où sont ailleurs les lois, les institutions, les symboles? Où est ailleurs la terre? Où peut-on bâtir ailleurs ? Qu'est-ce qui ne croulerait pas à l'instant si cette pierre pouvait être brisée et pulvérisée comme tout le reste?

Je l'ai dit plus d'une fois : les pierres du Vatican détruit rouleraient par le monde et ne laisseraient rien debout. De ces débris, Dieu lapiderait la race humaine, et elle n'aurait plus d'abri même dans les cavernes, même dans les tombeaux.

Mais, durant ce siècle hideux où tout meurtre a été criminellement tenté par les hommes sur les choses et sur la pensée, Dieu travaillait aussi. Il a gardé ce que les destructeurs voulaient surtout détruire : leurs propres coups en ont fait voir la solidité, la beauté et la nécessité.

Le monde s'est agité, Dieu a mené le monde. Où l'a-t-il mené? Au Concile, à la démonstration de la vérité, à l'affirmation nécessaire de la vérité.

Il fallait cette rage, ce progrès, ce triomphe universel de la Révolution pour que le Concile fût possible, pour que le but providentiellement assigné au Concile fût révélé et fût atteint. Il le fallait à cause de la liberté humaine, pour qu'étant éclairée par elle-même, elle se rendît au don de lumière que Dieu lui fait, pour qu'elle acceptât ou tout au moins laissât passer le don de Dieu. Rien n'a été de trop, Dieu n'a pas trop attendu. Contre l'effort de la liberté rebelle, il a attendu l'effort contraire de la liberté obéissante, la constance de la bonne volonté, l'ardeur de la prière, la souffrance patiente et constante du juste; il a attendu les repentirs vaillants de la raison et de la bonne foi; il a attendu le pas lent de l'expérience. Dans sa miséricorde, il a attendu jusqu'à la complaisance inerte de la passion repue et assouvie.

Maintenant, le voilà qui assemble ses pasteurs, et il leur dit : Refaites l'ordre et la loi du monde; ôtez la poussière que les tempêtes des siècles ont pu jeter sur la vérité. Par votre confession, placez la vérité sur le trône que je lui ai destiné de tout temps. Faites un réflecteur plus vaste de ma lumière, un organe plus sonore de ma voix; donnez plus de force et comme un acier nouveau à l'épée dont je me sers pour chasser l'erreur. Tout ce que j'ai fait, je l'ai destiné à grandir, et Pierre doit grandir, et vous devez grandir sous sa main, afin que par lui et par vous grandisse le corps mystique de mon Christ, en qui ma créature sera *une* avec nous.

C'est là l'œuvre du Concile. Elle s'est élaborée durant ce siècle de destructions, et tout y a concouru. Il y a cent ans, il y a cinquante ans, il y a trente ans, le Concile n'était pas possible; il y a dix ans, le fruit qu'on en

peut attendre était à peine apparent ; il y a cinq ans, il n'était pas mûr ; il y a deux ans, la voix infaillible de Pie IX a convoqué les ouvriers : et alors, contre toute attente, le calme s'est fait dans le monde. Que de bruits de guerre, que de tumultes dans l'intérieur des nations devaient ôter jusqu'à l'espérance de cette paix dont l'Europe croulante jouit aujourd'hui, en dépit de sa volonté, comme aux jours de Bethléem ! Le monde malade cesse un moment de s'agiter sur sa couche pour recevoir le sacrement de la vérité.

Le temps de l'histoire anecdotique n'est pas encore venu. Lorsqu'il sera permis d'entrer dans ce détail, on verra que les petits événements et les petits calculs particuliers, les incertitudes, les alarmes, les démarches essayées et les démarches hasardées, les inspirations de l'humaine faiblesse, les audaces de la foi, tout a poussé au même résultat. Ce qui était conseillé par le doute a rencontré l'évidence, ce qui était allégué contre l'opportunité a créé la nécessité.

XXXII

Mort chrétienne d'un soldat.

29 janvier.

La mort du comte d'Argy édifie Rome. On s'en redit les détails doux et héroïques. Je vous les transmets. Ils peignent bien la race d'espérance, la race du Christ, qui sait qu'elle revivra. Aux fanfares qui saluent maintenant le dernier saut des libres-penseurs illustres « piquant une tête dans le trou [1], » il est bon d'opposer ce

[1] Propos de journal à l'occasion de la mort brutale et de l'enterrement *civil* du pauvre Sainte-Beuve.

dernier pas tranquille d'un simple fidèle montant à son repos, entrant dans la vie éternelle comme chez lui.

Il ne s'agit pas d'un docteur, ni d'un saint, ni de ce que l'on appelle un dévot. Encore que fort instruit en beaucoup de choses, le bon colonel était, je crois, assez court en matière de doctrine chrétienne. Il était honnête, bon, miséricordieux, dévoué. Pour le reste, dans les dépendances du christianisme, sa foi avait dormi, gardée par l'honneur, comme un soldat qui dort gardé par son armure. Mais au premier avertissement de la mort, au premier appel du clairon, le chrétien s'était réveillé prêt à combattre. — Debout! — Présent! Il avait reçu les sacrements avec une foi sereine. Il avait accueilli avec une cordialité courtoise et reconnaissante des visites illustres qu'il savait être un suprême adieu. Son confesseur était là, ses officiers l'entouraient. Le moribond n'avait plus rien à faire. Il attendait, sans souffrance, sans aucune altération de ses facultés intellectuelles, se laissant patiemment mourir.

Tout à coup, il tourna les yeux vers un portrait du Saint-Père qui était près de son lit, le fit approcher de ses lèvres, le baisa trois fois et dit : Fidèle jusqu'à la mort! Appelant ensuite son neveu, l'un des officiers de la Légion, il lui remit le portrait : « Mon ami, lui dit-il, je te le donne. Qu'il te soit un souvenir! N'abandonne pas la religion, qui nous est si douce et si salutaire. Aime-la, défends-la toujours.... » Et montrant le portrait : « Tu m'entends, la religion.... la vraie! » Ainsi, devant l'image du Pontife, le soldat chrétien, par la même parole, confessait sa foi et saluait son drapeau.

On lui présenta le crucifix. Il le prit, le pressa tendrement sur ses lèvres; puis, élevant le bras, il dit à ses

officiers : « Messieurs, je veux vous bénir. » Ils s'inclinèrent, et le colonel, le crucifix à la main, fit sur eux le signe de la croix. Ayant baisé de nouveau l'image de son Rédempteur, il ajouta : « Messieurs, baisez-le tous. » Il voulut par cette action donner une fois l'exemple qu'il regrettait de n'avoir pas donné toujours. Mgr Bastide, l'aumônier de Mentana et de Nerola, reprit le crucifix et le présenta aux officiers. Ils vinrent ensuite, tour à tour, le cœur plein de tendresse et de respect et les yeux pleins de larmes, baiser la main de leur chef. Il les remercia : « Maintenant, messieurs, adieu ! Il est tard, allez dîner. Vous avez encore bien des manœuvres à faire ; moi, je n'en ai plus qu'une... la grande ! »

En ce moment, entra M. Prévost, l'un des capitaines de la Légion, revenant du Vatican où il s'était rendu pour solliciter une suprême bénédiction du Pape. Il dit que le Saint-Père avait voulu s'informer lui-même de l'état du colonel, et qu'il lui envoyait sa plus affectueuse bénédiction pour la vie et pour la mort. Le mourant fit un dernier effort, et dit : « Messieurs, voyez comme le Saint-Père est bon, comme Dieu est bon. Je remercie le Saint-Père de la grâce qu'il me fait. C'est un honneur pour la Légion... Major, vous mettrez cette bénédiction à l'ordre du jour. »

Ce fut son dernier commandement, presque sa dernière parole. Il s'assoupit, ce beau commandement sur les lèvres, la croix sur le cœur. Mgr Bastide, au milieu des officiers à genoux, commença les prières des agonisants ; l'âme passa lorsqu'elles allaient finir.

Ces détails sont très-exacts. Je les tiens d'un témoin encore tout ému, je pourrais dire tout embaumé. Ainsi ce brave soldat, homme simple et droit dans son cœur,

a recueilli le fruit surnaturel de ses vertus humaines. Une sainte mort a couronné sa bonne vie. C'est la grâce de Rome et la grâce des sacrements. Heureux qui aime Rome et qui l'a défendue ! Heureux qui ne s'est point assis dans les chaires de pestilence et n'a point écouté leur pestilentiel enseignement ! Heureux qui, négligeant les œuvres de la foi, ne s'est pas néanmoins refusé aux œuvres du devoir ! Heureux qui n'a blasphémé ni la justice, ni la lumière, ni la miséricorde, et qui, réveillé d'un long oubli, a cru naïvement et sagement que Dieu veut pardonner !

J'ai dit que le comte d'Argy était de la bonne race militaire. Il rappelait ces *guerroyers* tant aimés en France, qui traversant une longue vie le sabre au poing, arrivaient à se faire des amis partout et jusqu'au ciel. Il avait une taille et une carrure de géant, la mine martiale, la douceur ronde de la force disciplinée par elle-même et polie par l'éducation. Je ne peux mieux le quitter qu'en vous redisant cette épitaphe qui fut faite, je crois, pour le maréchal Boucicaut :

« On doit honorer les faicts d'armes
Que il fit pendant qu'il vivoit.
Que Dieu ayt pitié sur tout âme
De la sienne, car bonne estoit. »

XXXIII.

L'abbé Gratry.

Même date.

Je prends congé de M. Gratry. Le présent courrier lui porte une lettre de Mgr l'archevêque de Malines ; il attend un écrit de dom Guéranger ; il est muni des em-

brassades de M. Janicot et des bénédictions des abbés de l'*Étendard :* c'est assez pour ses ailes d'azur, agrémentées d'allemand. J'aurais toutefois bien à dire sur ceux qui le veulent soustraire à de justes risées, sous prétexte que Mgr Fioramonti m'a conseillé, en 1853, de respecter les « hommes illustres. » A supposer qu'ils aient bien lu la lettre de Mgr Fioramonti, ce que je n'admets pas, et que M. Gratry soit ce qu'on appelle précisément un homme illustre, de quoi je doute, j'ai mon droit et mes raisons pour élargir à ma guise les conseils de Mgr Fioramonti. Cet excellent prélat, mon ami, ne se prétendait pas infaillible. S'il vivait encore, il serait certainement lui-même en humeur de traiter assez durement l'incompétent accusateur du pape Honorius. Ces messieurs faillibilistes et inopportunistes sont-ils devenus si dévots envers les « rescrits de la cour romaine, » qu'une phrase du secrétaire pour les lettres latines leur semble un jugement absolument irréformable ?

Je suis bien aise de leur dire que le Pape n'en demande pas tant. C'est à l'infaillibilité du Pape parlant *ex cathedra* qu'il faut croire ; et comme le Pape ne délègue ce pouvoir à personne, les lettres de ses secrétaires, quoique fort respectables et dignes de très-grande considération, nous permettent de prendre une allure plus dégagée, même envers des « illustres » tout à fait bon teint. En vérité, est-ce que M. Janicot se rendrait, si une lettre de Mgr Mercurelli, qui tient aujourd'hui très-dignement la place de Mgr Fioramonti, l'engageait à ne jamais jeter la moindre labécule de son encre, ni jamais frôler de la moindre pointe d'Aubry-Foucault aucun membre de l'Académie française, aucun

ministre, aucun sénateur, aucun député, aucun chambellan, aucun de ces illustres? Il refuserait, il dirait que son métier est perdu. En effet, Aubry-Foucault serait obligé de respecter même le rédacteur en chef de l'*Univers ;* car enfin je suis illustre aussi, sans être l'Un des Quarante. Je ne donne pas ici une baïoque qu'on ne me traite d'Excellence, d'Illustre et même d'Illustrissime.

Mais laissons cela, puisque notre foi indignée va être vengée par la censure des maîtres de la doctrine après l'avoir été déjà par les applaudissements des *meschini.*

Mgr l'évêque de la Vera-Cruz est mort. Il n'avait que quarante-sept ans. Aux amis qui l'entouraient, il a dit : « Je meurs dans mon chemin, je tombe à mon poste. Remercions Dieu. »

XXXIV

Méditation au *Pincio.*

30 janvier.

Je viens de lire l'évangile du sommeil de Jésus dans la barque, tandis que la tempête effrayait les Apôtres. Ils lui disent : « Seigneur, nous périssons ! » Jésus se lève, commande, et les flots s'apaisent.

Vous connaissez cet évangile. Nous l'appelons l'*évangile de la suppression*, parce qu'il est cité dans le dernier numéro de l'ancien *Univers*, au sujet de la fière encyclique *Nullis certè verbis*, dont la publication nous valut sept années de bâillon. Un monsieur perillustre, chargé depuis de deux statues (il se nommait Billault), libéral catholique dans le goût de nos Janicots, rapporta à

l'Empereur que l'*Univers* perdait la religion. Il proposa de supprimer cet ennemi de tout bien, assez téméraire pour afficher les encycliques du Pape. Et ainsi fut fait. Les catholiques libéraux en pleurèrent toute une matinée, sans négliger de dire pourtant que c'était bien fait.

Mais la lettre pontificale n'en arriva pas moins à son adresse, et le flot du mensonge, très-insolent en ce moment-là, n'en fut pas moins dégonflé. De telle sorte que, submergés bien par-dessus la tête, nous ne laissâmes pas de lire notre évangile d'un cœur assez joyeux. Nous sentions parfaitement que ce coup de tyrannie avait blessé la tyrannie plus que nous. C'était le 30 janvier 1860, quatrième dimanche après l'Épiphanie.

Je ne vous cache pas qu'il m'a été agréable d'en fêter ce matin l'anniversaire dans l'église de la Trinité, sur le Pincio.

Du perron de la Trinité on a une vaste vue de Rome, particulièrement belle à cette heure et en cette saison. Au bas, la ville est engagée dans des brumes bleuâtres que dominent ses clochers et ses dômes rafraîchis des nuances légères du matin. A l'endroit où la brume est plus épaisse, le tombeau d'Adrien, touché de quelques rayons obliques, semble un brasier qui va s'éteindre. Plus loin, dans la solitude vaticane, la masse élégante de Saint-Pierre, pleinement éclairée du soleil levant, découpe le vif azur

« *Aurea luce et decore roseo !* »

Ce diadème, cette tiare faite d'or et de lumière, jaillit comme une hymne au milieu du concert des cloches

qui chantent de tous côtés. Voix de la prière, voix de l'histoire, voix des choses déchues et des choses naissantes et éternelles, voix qui racontent et voix qui prophétisent ! En vain le souffle d'hiver fait frissonner les cyprès, les lauriers et les chênes en parure d'été : la tramontane n'a point de flèches qui vous puissent immédiatement déloger de ce belvédère inénarrable ; on reste à cet entretien de tout ce qui fut et de tout ce qui sera.

C'est une douceur d'y mêler un peu de soi-même, d'y songer à ses petites aventures, de regarder comment on a gouverné sa pirogue sur cet océan où deux flocons d'écume la cachent, et qui pourtant a besoin d'un ordre de Dieu pour la renverser. Je songeais à Néron et à Pierre, toujours en présence ; je songeais à M. Billault passé, à M. Rouland passé, à M. Baroche passé, à d'autres qui sont venus et qui passent, à d'autres qui viennent et qui passeront. Comme cela passe, cette puissance humaine ! Comme cela passe vite, et parfois sottement ! Et notre *Gazette*, et notre petit *Français* aussi passeront avec leurs petites guimbardes césariennes. Oui, vraiment, j'avais un regard pour ces compères ! La pensée fait de ces écarts dont elle ne se rend pas compte et que l'art ne récuse point. Dans le festin de Paul Véronèse, autour des grands convives, il y a de courtes figures à jambes torses et des amphores vides et couchées.

J'avais le Pincio pour moi tout seul. Dans cette saison, il est désert aux heures charmantes du matin et du soir. L'ombre variait sur la ville, le Vatican restait lumineux. C'est la demeure bien plantée en haut et à l'écart pour être toujours caressée du soleil, toujours

dans la lumière. Qui répétera ce que dit au cœur et à l'intelligence le simple aspect du Vatican ! Arche, maison du salut ; Sion, maison de l'espérance ; Bethléem, maison du pain ! Et ceci est sans armes, et ceci est plus fort que tout, et en ceci résident les destinées du monde. O maison du Père de miséricorde, ô siége du juste Juge, ô trône et forteresse du Victorieux clément ! Depuis deux mille ans, l'ennemi s'est rué sur toi et n'a pu t'abattre, et ceux qui se réfugient à ton ombre sont forts comme toi ! « Les nations craindront votre nom, Seigneur, et tous les rois de la terre connaîtront votre gloire, — parce que le Seigneur a rebâti Sion et qu'il y sera vu dans sa majesté. »

Je revenais à notre politique. J'y remontais depuis la veille de la suppression de l'*Univers* et plus haut, j'y descendais de là jusqu'à ce moment. On nous en dit beaucoup de mal, de notre politique. Et moi, n'étant pas encore parfait, ne ressemblant pas encore à M. Janicot, comme Aubry-Foucault prend soin de le marquer souvent, j'en pense beaucoup de bien. Notre politique me plaît ; notre politique réussit tout doucement ; je trouve que notre politique est la vraie politique ! Ma foi, disons tout : vous et moi, nous sommes plus fins politiques peut-être que feu Billault et quantité d'autres, sans excepter les hommes d'État qui ont soutenu la *Gazette de France* et fondé le *Français,* le petit *Français*, le *povero !*

Je sais que feu M. Billault, — la bouche qui suffisait à l'Empire, la main qui m'a précipité, — est maintenant décoré de ses deux statues, l'une en place, l'autre en décret. Je sais que M. Rouland est en possession de la banque, M. Baroche en possession de la gloire,

M. Gratry en possession du fauteuil académique. Je sais que les propriétaires de la *Gazette* ont répandu par la terre beaucoup d'idées de M. Janicot, et les propriétaires du *Français* beaucoup de phrases de leurs jeunes gens. J'ai l'œil sur ces phénomènes. Mais enfin, tout cela est mort, plus que mort, tout cela patauge dans un macadam plein de fondrières inconnues.

Moi, cependant, je suis à Rome en assez bon état. Des terrasses du Pincio, j'entends les cloches, je vois ou plutôt je contemple Saint-Pierre plein du Pape et du Concile. Et tout ce que j'aime est vivant, tout ce que j'honore est honoré, tout ce que je crois s'affirme, tout ce que j'ai espéré s'accomplit. Chaque jour, l'*Univers* m'apporte de France le cantique ininterrompu de l'infaillibilité ; chaque jour, je vois la foi à l'infaillibilité franchir le seuil du Concile dans la personne des Pères œcuméniques dont j'ai suivi l'enseignement. J'ai cru, j'ai obéi et je n'ai pas été trompé. J'ai cru à l'outil qui va servir pour affermir les choses antiques, édifier les choses nouvelles, changer la face déformée du monde. J'ai cru à la vie, et je vois sourdre la vie. Il s'en faut que les idées de M. Janicot et des autres soient parvenues à ce point de maturité. Je vois l'antiquité resplendir et fleurir ; si M. Janicot et les autres avaient des yeux, ils verraient leurs vieilleries se dissoudre, passer de la décrépitude au rien, devenir ce qui n'a plus de nom dans aucune langue.

Ainsi notre politique a été bonne, et nous pouvons nous glorifier et persévérer. Elle a un principe de vie qui peut passer par la contradiction, par la persécution, par la défaite et par le tombeau, et qui en est fortifié plutôt qu'affaibli. Nous avons su nous donner à ce qui

ne meurt pas, à ce qui rajeunit loin de vieillir. Nous avons répété une parole grande, salubre et féconde ; nous l'avons, pour notre petite part, plantée dans l'entendement humain, et elle y a poussé des racines qui ne seront point arrachées. Liberté de l'Église ! Autorité de l'Église ! Nous l'avons dit toujours et nous avons bien dit. Nous avons tout subordonné à ce programme, tout, et jusqu'à l'abandon et à l'effacement, et nous avons bien fait. Et, en somme, parmi ceux qui veulent respecter la dignité de l'âme humaine et n'obéir qu'à Dieu, quiconque n'aspire pas à se galonner de quelque fanfreluche partage aujourd'hui notre sentiment ou l'embrassera bientôt.

Il y a deux politiques en ce monde. On aspire à se servir et à se décorer soi-même, on aspire à servir et à décorer l'humanité. Ceux qui ont suivi cette dernière politique ont travaillé ici trois cents ans, en dehors des fonctions publiques, ou n'y touchant que pour les quitter et pour mourir. Ils ont fait leur affaire d'affirmer la vérité, et, en affirmant la vérité, ils ont sauvé, servi et décoré l'humanité. Ils l'ont décorée de la splendeur du vrai, ils l'ont décorée de la liberté, et de tous les dons et de toute la grâce du Christ, et ils ont bâti Saint-Pierre, la forteresse où les dons et la grâce du Christ sont à l'abri pour jamais !

Quant aux autres, ceux qui se sont occupés de leur fortune et de leur gloire et qui n'ont voulu obéir à Dieu qu'en obéissant à eux-mêmes, j'espère que se voyant galonnés comme il faut, riches, populaires, sonnés par toutes les trompettes de la renommée, ayant bien assis leurs idées triomphantes, ils ont eu enfin la jouissance dernière de se promettre un bel enterrement.

Employer sa vie à rouler un bloc qui restera caché dans les fondations de Saint-Pierre, me semble une félicité infiniment supérieure à ces délices. Il y a plus de satisfaction de l'esprit, plus de joie du cœur, plus de triomphe ; c'est plus fier, et cela dure plus longtemps.

XXXV

Malheurs du *postulatum* inopportuniste.

31 janvier.

S. E. le cardinal Rauscher a démenti sa participation au *Postulatum* des évêques allemands contre l'opportunité d'une définition dogmatique de l'infaillibilité. Ainsi, cette pièce donnée avec sa signature demeure anonyme. J'incline à croire qu'elle n'est pas seulement anonyme, mais qu'elle est supposée. Ses idées qui vont contre le principe même, ses contradictions, son style plus que hautain et menaçant, tout indique un auteur étranger à l'épiscopat. On a senti le faux, même avant le démenti du cardinal, et voilà pourquoi, sans doute, la sensation a été nulle. Du reste, sauf le ton plus arrogant, le prétendu *Postulatum* rappelle singulièrement la lettre du patriarche Sergius au pape Honorius contre lequel, et en résumé pour lequel, M. Gratry a si bien travaillé. Le principe d'infaillibilité y est posé et admis, avant d'être contredit sous le prétexte de l'inopportunité.

Cette ruse et beaucoup d'autres plus ou moins médiocres n'empêchent pas la question de marcher. Tout au contraire elles la poussent. C'est même par ce moyen qu'elle arrivera plus tôt et que la solution en devient inévitable. On s'aperçoit que la presse de l'opposition

est bien organisée. Elle a de nombreux renseignements, elle les exploite avec une rare audace. Elle dit quantités de mensonges vrais et de vérités fausses ; elle multiplie les envois gratuits. Peines perdues, dépenses inutiles. Il n'en résulte que beaucoup d'indignation hors des conciliabules et des officines où se fabrique tout cela. M. Gratry a déterminé un grand nombre d'évêques à signer le *Postulatum* de l'infaillibilité. Ces Pères ont dit : Maintenant nous voyons où l'on va, et notre conscience nous pousse à l'encontre ! Je l'ai entendu de la bouche de plusieurs qui l'ont fait.

Ne croyez pas à ces grandes victoires qui seraient remportées par certains discours, et ne croyez pas que ces discours aient été ce que l'on dit. J'ai lu que Mgr de Ketteler, évêque de Mayence, avait parlé trois quarts d'heure ou cinq quarts d'heure, qu'il avait été applaudi d'un côté, interrompu de l'autre, rappelé à l'ordre. La vérité est que le discours de Mgr de Ketteler a duré environ dix minutes, que tout le monde l'a trouvé opportun, et qu'il n'y a eu ni applaudissements, ni interruptions, ni rappel à l'ordre. J'ai lu encore que Mgr Strossmayer, Hongrois, avait produit une profonde sensation dans le Concile et « dans Rome. » Dans le Concile, on trouve que Mgr Strossmayer parle fort bien un fort bon latin, qu'il est disert, facile, agréable à entendre. Voilà ce que disent tous les Pères et ils ne disent rien de plus. « Dans Rome, » on a connu la sensation par les journaux de Paris.

Pensez-en autant de tous les discours que l'on vous dit avoir remué les fondements de la ville éternelle. Ce qui a fait sensation dans Rome, c'est que Mgr l'évêque de Moulins, assez vivement attaqué (dit-on) par

Mgr Strossmayer, s'est rendu chez ce dernier après la séance et lui a laissé un élégant billet latin pour l'inviter à dîner le vendredi suivant. Mgr Strossmayer a accepté l'invitation par un autre billet non moins latin et non moins élégant. Que Mgr de Dreux-Brézé ait fait, au dessert, le sacrifice de son opinion bien connue touchant l'infaillibilité, les correspondants de la *Gazette* eux-mêmes pourraient bien le dire, mais ne le croiraient pas.

Vous désirez peut-être avoir des nouvelles du *Postulatum* de la minorité. Je n'en ai point. On ne sait pas même si le Prélat de la maison du Saint-Père, à qui il a été remis (dit-on), a voulu le présenter. Mais on continue de savoir que les deux tiers au moins du Concile demandent la définition. Le reste est un vain bruit, fils d'un vain songe. Et ceux qui pourraient hâter la décision, assurés d'eux-mêmes et de la vérité, laissent rouler le flot des syllabes latines. Ils trouvent que, sur ce *mare magnum*, la vérité chemine de son pas tranquille et lumineux.

C'est le désespoir de Coquelet, correspondant passionné et risible de vingt feuilles catholiques libérales.

XXXVI

Feu le grand-duc de Toscane. — Mort de l'évêque de Tarbes.

1er février.

On a fait hier soir les funérailles du duc de Toscane. Le Saint-Père a voulu que la pompe fût royale. Tout ce qu'il y a de soldats pontificaux dans la ville escortait le corps Ce matin, Sa Sainteté a assisté au service.

Le grand-duc était personnellement un homme doux, juste et pieux. Prince, il avait été joséphiste, plus disposé à se regarder comme pape dans son État qu'à regarder le Pape comme souverain dans l'Église. On peut dire qu'il était né pour être détrôné. Il le fut, et il dut s'en applaudir, ayant profité de sa déchéance pour remonter à son rang de chrétien. Sur le trône, il avait trop de peine à se tenir comme il faut devant l'autel. On dit qu'il en gémissait, mais le pauvre prince craignait de déplaire à ceux qui l'ont trahi. Rentré dans la vie privée, il fut ce que l'avait fait sa bonne nature, humble, charitable et fervent. Il pardonna de bon cœur à ses sujets ingrats; tant qu'il le put, il leur fit encore du bien.

Parmi les soldats volontaires de ce Pape qui, entre les souverains, l'a seul traité en roi, a seul maintenu ses droits, et lui a si noblement rendu les honneurs funèbres, il n'y avait pas un sujet du grand-duc de Toscane. Mais la leçon est perdue, et ce n'est plus du côté des trônes qu'il faut crier : *Intelligite!*

Dans le même moment qu'on faisait le service du grand-duc aux Saints-Apôtres, on faisait à Saint-Louis-des-Français celui du vénérable évêque de Tarbes. Mgr l'évêque de Bayonne a chanté la messe; cent quarante évêques français, espagnols, allemands et hongrois, étaient présents.

Mgr Bertrand-Sévère Laurence, homme humble et fort, évêque de toute vertu, avait plus de quatre-vingts ans. Malgré ce grand âge et une maladie cruelle qui l'a tué, il a voulu venir à Rome, annonçant d'ailleurs qu'il y mourrait. C'est le septième qui meurt depuis l'ouverture du Concile. Le premier de sa nation il rentre en

France, mais dans le cercueil. Son peuple le recevra en larmes et le bénira. Il a vu venir la mort de cet œil ferme et de cette âme robuste dont il avait considéré les choses de la vie, ne songeant qu'à savoir et à faire ce que voulait Dieu. Il a glorifié son diocèse dont il a, pour ainsi dire, créé la splendeur actuelle. Sous son règne, la sainte Vierge est apparue à Lourdes. Doux à la mort comme il l'avait été aux hommes, calme en sa présence comme on l'avait toujours vu, quand on lui a proposé le *Postulatum* de l'infaillibilité, il a dit : « C'est la foi de ma jeunesse, c'est la foi que j'ai professée comme prêtre et que j'ai enseignée comme évêque; il m'est doux de la confesser en mourant. »

XXXVII

Postulatum contre l'Infaillibilité. — Les siéges importants.

2 février.

Je me suis trompé en annonçant que S. E. le cardinal Rauscher avait démenti sa participation à la pièce allemande contre l'opportunité. Question maintenant finie.

Je n'ai pas cru devoir faire jouer le télégraphe pour vous demander de supprimer mes réflexions touchant la pièce non démentie. Après tout, cet acte extra-conciliaire, jeté dans le public par ses auteurs, n'est plus qu'une consultation privée ou collective soumise à l'appréciation de chacun. Il est permis d'en critiquer le fond, la forme et les conclusions. Il s'y trouvera toujours des contradictions palpables, des arguments fra-

giles et une conclusion que la raison ne peut ratifier.

Les auteurs contestent à leurs collègues l'exercice régulier d'un droit certain, tandis qu'ils suivent eux-mêmes une marche incorrecte pour écarter ce qui n'est point selon leurs vues. Le *Postulatum* pour l'infaillibilité est adressé à la commission de l'initiative, instituée pour examiner les vœux formés en dehors du programme tracé à l'Assemblée. Tout le monde reconnaît la sagesse de ce règlement, sans lequel le Concile serait accablé sous la masse des propositions, des soudainetés et des discours. Le *Postulatum* contraire de la fraction allemande franchit l'obstacle et va tout droit réclamer du Pape un *proprio motu* qui brise du même coup et le règlement et la liberté. Il réclame du Pape un acte de toute-puissance contre l'éventualité d'une déclaration dogmatique que la majorité déjà visible estime fondée et nécessaire! Ainsi le Pape, président du Concile, devrait déclarer infailliblement : 1° que la majorité du Concile s'expose à tomber dans l'erreur; 2° que, si le Pape est infaillible, c'est néanmoins une chose qu'il n'est pas encore opportun de dire.

Il n'y a point de signature considérable qui puisse atténuer la violence d'une pareille contradiction.

Ce n'est pas tout. Cette consultation qui, sous le couvert de l'opportunité, va si loin contre la doctrine, affirme cependant l'infaillibilité. On y lit qu'il n'y a plus de doutes parmi les catholiques sur les droits du Saint-Siége, que l'Église a un chef à qui tous obéissent, que Pierre est le pasteur des brebis, etc. Elle confesse qu'une « vraie observance » (elle pourrait dire plus) est due aux décrets du Siége apostolique. Elle ajoute que, selon « des hommes érudits et pieux » (elle pourrait dire

davantage), le Souverain Pontife décidant *ex cathedra* sur les choses de la foi et des mœurs, est irréfragable, même sans le consentement des Églises (manifesté d'une manière quelconque). Assurément tout cela est plus que vrai, et l'infaillibilité est assurément dans tout cela.

Mais, immédiatement après, la consultation allègue brusquement de « grandes difficultés » qu'il faudrait d'abord résoudre, — et qui, sans doute, ne peuvent pas être résolues, puisque tout de suite on adjure le Saint-Père de ne pas permettre que le Concile soit condamné à les aborder. Ce qui donne lieu de croire que, dans l'esprit des signataires, il n'y a peut-être pas d'infaillibilité, que peut-être « le critère de l'infaillibilité » n'existe pas, selon l'affirmation carrée d'une autre consultation célèbre, la consultation de la Faculté de Munich, dictée par le docte Dœllinger.

Cependant ces « grandes difficultés, » énoncées vaguement comme avec épouvante, ne sont plus si mystérieuses ni si terribles. On les trouve formulées très-amplement dans divers documents très-publics qui ont pris de loin les devants sur le Concile. On a les livres de Mgr Maret, les œuvres variées de Munich, les *Observations* de Mgr l'évêque d'Orléans, la foule des brochures signées et anonymes en toutes langues. De *là* M. Gratry a tiré le collier de clochettes qu'il vient de se passer au cou pour amuser et instruire le peuple chrétien.

Le Concile connaît tout cela, et la majorité a signé son *Postulatum*. C'est la preuve irréfutable que ces « grandes difficultés, » quoique notablement accrues par tant de pratiques et d'écritures, ne lui apparaissent pas

insolubles, et en outre que le moment lui semble venu de les résoudre au moyen d'une définition qui ne permette plus de les augmenter. Car enfin, il faut bien avouer que tous ces écrits *ecclésiastiques* contre l'infaillibilité, demeurant sans réponse dogmatique, ne laisseraient pas de mettre la foi en péril.

La consultation conclut au silence. Donnons-lui cent adhérents, sa conclusion n'en est pas moins réfutée par les cinq à six cents Pères du Concile qui adressent un *Postulatum* régulier et qui n'ont aucun sujet de se croire moins éclairés sur l'opportunité, et sur le reste. En matière d'opportunité, la décision du nombre est certaine.

A la vérité, les auteurs de la consultation s'attribuent plus d'autorité qu'ils n'en veulent concéder aux autres. Oubliant qu'ils ne sont qu'une fraction de la minorité et une fraction de l'épiscopat allemand, il leur échappe de dire qu'ils remplissent les fonctions épiscopales chez les nations catholiques « les *plus importantes.* »

Cette théorie de l'importance n'est pas nouvelle, mais son étrangeté étonne toujours. Sans doute, Vienne est un grand poste, occupé par un homme éminent. Néanmoins quel évêque de l'empire austro-hongrois voudrait croire que son vote au Concile n'égale pas celui de l'archevêque de Vienne et doive être moins compté ? Mgr Strossmayer et Mgr Haynald, si brillants latinistes et si loués de l'Opposition, ne gouvernent chacun qu'un fort petit troupeau, et l'on peut dire, sans blesser personne, que ni l'évêché de Sirmium ni l'archevêché de Calocza ne sont les contrées catholiques « les plus importantes. » De semblables arguments paraissent peu dignes d'être opposés à des évêques et souscrits par des

évêques. Si l'importance d'un évêque consistait dans la situation politique ou géographique de sa ville, dans le total de ses administrés ou dans celui de ses revenus, quelle figure eussent pu faire aux conciles d'Orient de petits évêques de bourgade, comme étaient la plupart des saints docteurs?

Chose remarquable, dans ce parti des « plus importants, » le grand orateur, Mgr Strossmayer, n'a qu'un siége fort éloigné de tout mouvement religieux et même intellectuel, et le chef doctrinal, Mgr Maret, n'a pas de siége du tout. Que répondraient-ils, si, par la raison de l'importance, on les invitait à se récuser? D'un autre côté, parmi les partisans de l'opportunité, l'on voit à la tête l'archevêque de Londres, le primat de Belgique, la grande majorité de l'épiscopat français, presque tout l'épiscopat italien, tout l'épiscopat espagnol, tout l'épiscopat suisse (moins un), une bonne partie des évêques de l'Amérique anglaise, tous les vicaires apostoliques, chargés des trois quarts du monde qui sera chrétien, et que l'on pourra voir entrer dans l'Église avant un siècle. Dira-t-on que cette auguste multitude d'évêques est étrangère aux nations catholiques les plus importantes, et sera-t-elle soupçonnée ou de peu de prudence, ou de peu de science des choses de la religion et des choses de l'humanité? Je n'insiste pas, il est trop clair que l'argument de l'importance doit être abandonné aux journalistes inférieurs. Ces messieurs, dans leurs correspondances, ont créé dernièrement un « évêque européen. » C'est une belle place! Mais il y a quelqu'un encore au-dessus même de l'évêque européen, c'est l'évêque œcuménique; et celui-là, dont le sentiment n'est pas douteux, exerce aussi les fonctions épisco-

pales dans les nations catholiques les plus importantes.

En dehors de ces considérations, la question est tranchée par le fait. Même dans le parti du silence, on a parlé ; et le silence est devenu impossible. Le Saint-Père voulût-il aujourd'hui imposer le silence, il est trop tard. Que Mgr l'évêque de Sura me permette d'invoquer un moment son autorité contre le groupe bruyant des silentiaires.

Il dit, t. I, page 144 de son livre :

« Sans doute, le Concile aura les plus grands égards pour les opinions, les vœux, les enseignements de son chef. Mais ce chef, n'étant pas maître absolu du Concile, ne pouvant pas lui imposer d'autorité, ni ses volontés, ni ses jugements, ne devant porter aucune atteinte à la liberté du Concile, ce chef, disons-nous, ne peut point se séparer de la grande majorité des évêques, et il devra prononcer les sentences selon le vote de cette grande majorité dans toutes les questions qui concernent la foi, l'extinction des schismes, la réforme de l'Église. »

Bien entendu, je ne prétends pas que cette théorie soit acceptable les yeux fermés, mais Mgr Maret ne peut la récuser.

Or, aujourd'hui, la grande majorité des évêques veut la définition de l'infaillibilité, question qui certainement concerne la foi, l'extinction des schismes, la réforme de l'Église.

Donc, d'après Mgr Maret, non-seulement le Pape ne peut pas imposer le silence à la grande majorité, mais encore il est strictement obligé de définir l'infaillibilité.

En demandant pardon à Mgr Maret de me servir ainsi de ses armes, je me permettrai d'ajouter que la définition dogmatique pourrait être aujourd'hui d'une nécessité moins rigoureuse, si un plus grand nombre d'évê-

ques parmi ceux qui semblent ne la subir qu'avec chagrin, avaient eux-mêmes, avec la vigueur apostolique, réprimé tant d'attaques faites pour ébranler la foi des peuples et l'autorité du chef de l'Église.

L'opinion n'est pas du tout unanime sur le compte de Mgr Strossmayer. On dit que ceux qui lui brûlent tant d'encens, et qui, au gré de leur mémoire un peu brouillée, l'appellent tantôt Ambroise, tantôt Chrysostôme et tantôt Athanase, comptent sans leur hôte. Il les loue à son tour, il parle très-bien latin, et jusqu'ici sa parole, à ce qu'ils disent, les satisfait complétement, mais il a son caractère, il a de la doctrine, et ces deux choses le rendent impropre à « emboîter le pas. »

Ce qui est certain, c'est que, s'il a dit tout ce qu'on lui fait dire, il n'admet pas toutes les conséquences que l'on en veut tirer. Il proteste qu'il parle pour son compte, pour ses idées, selon ses vues à lui, et que certaines paroles considérées comme des attaques : 1° ne sont pas des attaques, et 2° ne vont pas au but où l'on prétend qu'il les envoie.

Je vous répète ce que j'entends dire, sans rien affirmer, et j'ajoute que, s'il a parlé contre « certaine presse, » je n'ai aucun sujet de prétendre que cela ne nous regarde point.

Il n'y a rien de plus naturel que d'attaquer « certaine presse, » et rien de plus facile que de mettre l'*Univers* dans cette presse-là. Mgr Strossmayer l'a fait ou ne l'a pas fait, il a pensé à nous ou il a pensé à d'autres ; un évêque au Concile est certainement aussi libre là-dessus que M. Janicot dans la *Gazette*. Nous n'avons rien à dire et nous ne pouvons qu'attendre les développements positifs, si l'on en donne, et les suites, s'il y en a.

A propos de cette « certaine presse » et des causes de l'irritation dont elle est actuellement l'objet, je me rappelais l'autre jour une très-véridique histoire et une très-divine parole qui me semblent tout à point pour nous consoler.

C'était le jour des Rameaux ; le Maître approchait déjà de la descente de la montagne des Oliviers, et toute la foule des disciples et des petits commença à louer Dieu à haute voix, disant : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur; paix dans le ciel et gloire dans les lieux très-hauts ! Alors quelques-uns des pharisiens *qui étaient dans la foule* lui dirent : Maître, faites donc taire ces enfants.

Il leur répondit : Je vous le déclare, si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront.

Allons sur cette parole, et ne laissons pas crier les pierres. Que plutôt ceux qui se laissent importuner par ce cri si légitime prennent les pierres et nous lapident.

Mgr Dechamps, archevêque de Malines, vient d'adresser une lettre à Mgr l'évêque d'Orléans, à l'occasion de la méprise où ce dernier semble être tombé touchant l'interdiction générale, et si sage, qui refuse l'*imprimatur* aux évêques pour les polémiques relatives aux choses du Concile. Se figure-t-on une guerre de brochures sur le seuil de Saint-Pierre? Mgr Dechamps n'a pas fait imprimer à Rome sa réponse au P. Gratry, dont l'écrit est ici distribué très-libéralement. Mgr de Poitiers n'a point demandé l'*imprimatur* pour son discours de Saint-André.

Je crois d'ailleurs que Mgr Dechamps voulait laisser tomber ce très-petit incident et que c'est par obéissance qu'il a rétabli la vérité mal connue ou mal présentée.

Ne vous lassez pas de citer le *Français* et les autres. Ils sont instructifs, et l'on est bien aise à Rome de voir ce jeu, qui échappe de près.

Le *Français* triomphe parce que j'ai dit à plusieurs reprises qu'il n'y aurait pas d'opposition, et qu'il croit en voir une. Je ne nie pas que le *Français* ait quelques raisons de croire à une opposition, et cependant c'est le *Français* qui se trompe. Il le verra au dernier moment, quand Dieu interrogera la foi des évêques et lorsqu'elle devra répondre. Jusque-là, tout n'est rien.

En attendant je rappelle au *Français* et à d'autres, cette parole publique du Pape, qui répond par avance à tout ce que l'on répète aujourd'hui :

« Je dis, moi, qu'il faut dire la vérité pour établir la liberté, qu'il ne faut pas craindre de proclamer la vérité et de condamner l'erreur. Je veux être libre, ainsi que la vérité. »

Comptez que désormais vous savez l'histoire du Concile.

XXXVII

Mon prétendu semblable. — Progrès des esprits.

4 février.

A Rome, pendant le Concile, on voit aussi des choses disgracieuses. Il en faut passer par cette loi d'ici-bas. J'avais oublié ce correspondant ambigu du *Moniteur* qui écrit des *Lettres* (de la porte) *du Concile*. Après la férule qu'il a reçue de son journal pour avoir par trop insulté Pie IX, je pensais qu'il avait quitté la partie, les doigts chauds. Il tient. Rien n'est moins facile que de faire tomber la plume de ces mains-là. Toutefois les deux

correspondances (29 et 30 janvier) que je viens de lire sentent l'homme mitigé. L'on m'a dit son nom, sa qualité, ses profits, ses espérances. Je le laisse provisoirement sous le voile, l'engageant à s'amender. S'il s'oublie, je le trouverai. Pour ce qui me regarde dans ses écritures, je passe tout. Qu'il se soulage. J'observerai seulement qu'il va loin lorsqu'il m'appelle son semblable. Nous sommes tous deux hommes et tous deux, hélas ! journalistes ; quant au reste, distinguons. Mon semblable est certainement le premier venu d'entre les pauvres pécheurs ; mais je prétends n'être pas du tout le semblable du premier venu d'entre ces hommes accrochés aux journaux qui mentent de l'habit, du visage, de la plume et du cœur ; qui ne disent pas ce qu'ils sont, et qui disent être ce qu'ils ne sont pas ou ne sont plus ; qui prennent les ordres de quelque sectaire pour trahir la vérité et vilipender la majesté ; qui exploitent la passion, l'intrigue, peut-être le parjure et qui falsifient ce qu'ils en obtiennent en vue de le revendre à l'impiété et à la sottise ; qui noient enfin leur âme dans une encre misérable pour en faire du poison. Parlons d'autre chose.

Le moment, je crois, approche où ce qui a été si bien organisé depuis près d'un an pour faire tout au moins avorter le Concile, va donner son résultat. Souvenons-nous du programme des catholiques de Coblentz. Les livres, les brochures, les manifestes isolés et collectifs, les pièces de toutes sortes, officielles et secrètes, contre la doctrine de l'infaillibilité, la déclaration des personnages « les plus importants et les plus éclairés, » rien n'a manqué, et le seul M. Gratry est arrivé un peu en retard. Le programme a été suivi de point en point.

Nous voyons la belle organisation des correspondances, nourries de promptes indiscrétions et de savantes erreurs ; et l'ardeur de M. Janicot, et le zèle de M. Beslay, et l'audace de M. *un tel*, dont je veux bien ne pas dire le nom ; nous voyons la peine qu'on s'est donnée et qu'on se donne encore pour écarter la question de l'infaillibilité, car, si elle se présente, tout est perdu... Eh bien ! elle arrive, cette question, elle frappe à la porte ; elle sera devant le Concile d'ici à quelques jours, peut-être demain.

Ce n'est point précisément ce que l'on voulait ; mais quoi, il est écrit : *Perdam sapientiam sapientium ;* et encore : *Ubi sapiens? Ubi scriba? Ubi consiquitor hujus sæculi ?* Vous entendez, gens d'affaires, gens de lettres, gens d'état, gens de grande importance?

Lorsqu'on a vu deux mois écoulés, et soixante-dix ou quatre-vingts discours sans conclusion, et une sorte de pente à organiser au dehors du Concile le bruit, et au dedans la torpeur, alors une sévère impatience s'est manifestée. On a réfléchi que le temps est court, que le Concile ne peut se prolonger indéfiniment, que des intérêts sacrés allaient souffrir. On s'est dit qu'il n'y a au fond qu'une question devenue urgente et inévitable, dont la solution faciliterait le cours et la décision de toutes les autres, dont le retard paralyse tout ; que sans cela rien n'est commencé ni même abordable, qu'avec cela tout peut marcher et se conclure, et qu'enfin les uns n'ayant rien de plus pressé, les autres n'écartant rien davantage, et la majorité ayant ici tout son droit formellement contesté, il fallait y venir.

On y vient, il serait déjà exact de dire qu'on y est venu. Ce n'est pas le secret du Concile : les cinq cents

signatures du *Postulatum*, bien augmentées depuis huit jours, le proclament hautement. J'ignore ce que l'on a fait aujourd'hui, ce que l'on fera demain, mais la chose est imminente, c'est le bruit public.

A bien peu d'exceptions près, s'il y a des exceptions, tout le monde s'en réjouira. Personne qui ne sente que cette question doit être vidée. Si des événements trop possibles venaient à dissoudre le Concile avant qu'il se fût prononcé sur ce point, dans quelles terribles et insondables ténèbres n'entrerait-on pas immédiatement? Et combien alors se reprocheraient de n'avoir pas mis à couvert l'intérêt qui lui-même couvre tout!

Imagine-t-on cette situation? Le trouble révolutionnaire dans le monde et en même temps dans l'Église dispersée, un doute sur l'étendue de l'autorité dogmatique, sur la source de la règle de foi! Car enfin quelle qu'en soit la cause, volonté formelle ou méprise, beaucoup de consciences maintenant en sont là, croyant voir plus de cent évêques dans la même indécision.

Une pareille angoisse n'est pas acceptable, il faut prévenir cette poignante éventualité.

Du reste, nul ne doute qu'un grand calme des consciences suivra la décision, et que, même avant le vote, une effusion de lumière produira l'accord. Je me suis permis de le dire plus d'une fois : le Concile est pieux. Ceux qui me raillent d'avoir dit aussi qu'il n'y aurait point d'opposition, et qui prennent le plaisir d'en constater une, n'ont point compris la corrélation de ces deux paroles, faute de comprendre le sentiment de respect et de foi qui m'a dicté l'une et l'autre. J'ose répéter qu'il n'y aura point d'opposition, *parce que le Concile est pieux*. La piété du Concile, interrogeant la volonté de

Dieu, ne manquera pas de la connaître et de se rendre.

L'homme s'agite. C'est la condition de l'homme de s'agiter, même lorsqu'il est chrétien. Mais lorsqu'il est chrétien, prêtre, évêque ; lorsque faisant partie d'une assemblée sainte, il prie avec ses frères pour connaître la volonté de Dieu, cet homme qui s'agitait, *Dieu le mène*, et il se calme et il arrive promptement, parce qu'il veut être mené.

Les politiques ne tiennent pas compte de cette main de Dieu et de cette docilité de l'homme qui a prié Dieu. Voilà pourquoi leurs prévisions dans les affaires de l'Église sont si souvent et si heureusement trompées.

XXXIX

Coup d'œil rétrospectif sur la nécessité de ne point se hâter.

5 février.

Je ne me hâte point de vous envoyer des nouvelles. Plusieurs que j'avais gardées en poche pour les mûrir, y sont mortes au bout de quelques jours ; d'autres, que j'ai expédiées, se sont trouvées à peu près fausses le lendemain de leur départ. Ne point se presser, unique moyen d'arriver à propos ! Ne nous piquons point d'égaler l'aigle de notre profession, qui, après avoir inventé l'*idée par jour*, a inventé la *nouvelle par heure*. Il n'y aura jamais deux Emile de Girardin. On peut encore faire concurrence à l'idée par jour : il y a un équivalent, qui est d'avoir la même idée toujours. Mais la nouvelle par heure n'est donnée qu'à celui qui sait la tirer de son propre fonds, ou qui ose lancer la nouvelle d'avant-hier sous la date d'après-demain. Misérable corbeau, je ne

veux pas imiter l'aigle et rester pris dans mon mouton. Que les lecteurs de l'*Univers* m'accordent le temps de réfléchir.

Je ne me presse pas par une autre bonne raison : c'est que je ne sais rien. Nous autres, nous obéissons aux lois. C'est un grand avantage pour la vie future, non pas toujours pour celle-ci. J'ai vu sur les affiches de théâtre un titre de vaudeville qui m'a frappé : *Claudine, ou les avantages de l'inconduite.* Les journaux de l'Opposition conciliaire sont renseignés comme M. de Girardin. Ils ont en ce moment leur nouvelle par heure. Ils savent les noms des orateurs, ils connaissent au moins la charpente des discours, ils en racontent l'effet. Par eux, le public est informé des beaux succès de Mgr Dupanloup, de Mgr Bravard, de Mgr Ramadié. Heureux fruits de l'inconduite, puisqu'enfin la bonne conduite serait d'ignorer ce qui se passe dans le Concile, ou de n'en rien dire. Et nous, infortunés qui nous conduisons correctement, non-seulement nous ne disons rien, mais, comme on se conduit correctement envers nous, nous ne savons rien. J'en gémis, modérément toutefois, par la considération que « bien mal acquis ne profite guère. » Je suis persuadé que les indiscrétions tourneront mal pour ceux qui les font et pour ceux qui les exploitent. Mais il faut attendre, voilà l'ennui.

Les Romains, gens de secret, sont étonnés et un peu indignés de cette facilité française et allemande à violer le serment du Concile. — « On demande tant, disent-ils, que tous ces indiscrets entrent en grand nombre dans les congrégations romaines ; alors les affaires délicates seront bien traitées ! »

Il faut observer cependant que les préparatifs du Con-

cile, faits avec la participation de théologiens appelés de tous les pays, sont restés sous le voile qui devait les couvrir. On n'a rien su de ces *schemata* qui arrivent maintenant aux journaux. La main droite cachait son œuvre ; mais la main gauche, la main politique s'en est mêlée. Cette main-là se soucie bien du *Noli me tangere!*

On lui a pourtant donné sur les doigts. Par ordre du Saint-Père, quelques officiers du Concile sont exclus des sessions secrètes dont ils parlaient trop. D'autres exécutions seront faites s'il y a lieu. Le Saint-Père est très-ferme là-dessus et au courant de tout.

Quoique n'ayant rien à dire, je sais ce qu'il faut contredire. On parle de *prorogation*. C'est un mot lancé. Tenez pour certain qu'il n'y aura point de prorogation. Les raisons qui s'y opposent sautent aux yeux. Que de temps perdu entraînerait une prorogation! La majorité veut avoir de la patience, elle en aura, mais elle ne veut point perdre de temps. Il y aura étude, discussion, libre discussion sur tout ce qui est discutable, et décision. Il y aura ce qu'il faut de temps *prêté*, point de temps perdu.

Un orateur facile se serait, dit-on, vanté de procurer du temps, et d'être prêt à parler dix ans et plus pour écarter une définition. Si le propos est vrai, il y a néanmoins quelque chose de plus difficile encore à trouver qu'un orateur capable de parler dix ans, c'est un auditoire capable d'écouter dix ans. Sans doute, les évêques sont juges et témoins, comme disent ceux qui veulent *gagner* du temps, et ils concluent qu'étant juges et témoins, il faut écouter aussi longtemps que les orateurs voudront parler. On répond de l'autre côté : Juges, oui, mais non pas avocats ; témoins, oui, mais de la tra-

dition de leur Église, et non pas des idées qui peuvent passer actuellement dans telle ou telle portion, dans telle ou telle tête de leur troupeau; et enfin ils sont juges et témoins dans le Concile, non pas contre le Concile. Voilà par quelles raisons j'entends dire qu'il ne faut pas perdre le temps, et c'est pourquoi il n'y aura point de prorogation.

XL

Promenade au Pincio. — Raphaël. — Le Repos. — Les grands Seigneurs que le Christ a faits.

8 février.

Faisons un tour au Pincio. Ce n'est pas s'écarter de l'objet principal de ces lettres. Au Pincio se tient le Concile dont tout le monde fait partie. On y rencontre le genre humain, et c'est là qu'il est parlé de tout.

A Rome, le plaisir des yeux n'est jamais séparé du plaisir de l'esprit. Les belles choses de Rome ne sont point de ces belles têtes sans cervelle qui ne disent rien ou qui bavardent des riens. Du Pincio l'on voit Saint-Pierre et la Ville. L'histoire est couchée entre ces deux hauteurs. Un mot la réveille, le dialogue s'établit. Il est bientôt question de Dieu, de l'homme et de l'éternité. Voilà le digne sujet d'un entretien conciliaire.

Trois des onze obélisques de Rome ornent les abords et le centre de la promenade; deux des plus belles églises, la Trinité-des-Monts et Sainte-Marie-du-Peuple s'élèvent à ses entrées. L'obélisque de la place du Peuple est un présent d'Auguste et de Sixte-Quint. Auguste le prit à Héliopolis, Sixte-Quint à la poussière. L'obélisque

de la Trinité-des-Monts est un présent de Pie VI, qui le déterra du cirque de Salluste, en 1789, date d'une catastrophe, peut-être d'un triomphe. L'obélisque du Pincio est un présent de Pie VII à son retour. Celui-là, l'empereur Adrien et l'impératrice Sabine l'avaient consacré à Antinoüs. Entendez-vous ce premier mot?

Quant aux églises, Sainte-Marie-du-Peuple remplace le tombeau des Domitius, où le corps de Néron fut transporté de la voie Nomentane, et Luther y célébra ses dernières messes. La Trinité-des-Monts est un dernier souvenir de la monarchie catholique en France. Elle fut construite par Charles VIII, à la prière de saint François de Paule, et Louis XVIII la répara. Après l'inscription qui le constate, les murailles romaines se taisent des rois Très-Chrétiens. Ils ne firent plus de présents à la Ville. S'ils y songèrent, l'opposition ne le permit pas.

Mais Dieu se joue des oppositions et fait manger au diable les économies faites sur l'autel. Si la France avait donné un peu d'argent pour orner Rome, elle n'en dépenserait pas tant pour la garder. Si elle avait continué d'y entretenir des églises, elle n'aurait pas besoin d'y tenir des garnisons. Bienheureuse France, pourtant, qui, dans l'histoire de la décomposition sociale au dix-neuvième siècle, apparaîtra étendant sur le dix-neuvième Concile œcuménique l'ombre salutaire de son épée !

Parcourons la *Collis hortulorum*, ancien nom du Pincio. Cette parcelle de terre possède trois mille ans d'existence comme jardin. Cela ne laisse pas de chanter sous le pied! Depuis trois mille ans cet heureux sommet n'a porté que des fleurs ; les hommes n'y sont venus chercher que des parfums et des sourires ! Durant trois

mille ans, leur avarice domptée a dû souffrir qu'ils fussent assez sages pour ne vouloir ici qu'un ornement.

Des terrasses savamment construites, ont mis sous le regard tout ce que l'on pouvait prendre de la campagne et de la ville. Les arbres sont distribués et groupés avec un soin exquis, non-seulement pour donner leur ombrage, mais aussi pour donner leur beauté. Ce n'est ni la roide vieille allée française, dont je ne veux pas médire, Dieu m'en garde! ni le colifichet contourné et mijauré du jardin anglais; c'est la largeur et l'allégresse italiennes épanouies dans l'opulente clarté du ciel bleu.

Je ne reproche au Pincio que deux palmiers qui se portent assez mal. Le plus grand et le plus en vue est arc-bouté de trois béquilles nouées à sa ceinture, comme un vieil enfant qui s'exerce à marcher. Curiosité souffreteuse, qui fait mal à voir sur ce théâtre tout pétillant des joyeuses poussées de la vie! Figurez-vous un malade en appareil d'hôpital dans un salon plein de jeunesse parée. Je regrette que le jardinier du Pincio ait ainsi manqué à la logique du jardin. *Ma che volete?* Rome a la vanité du palmier comme nous avons la vanité de l'oranger. Ne nous faut-il pas des orangers sous notre soleil qui ne sait pas dorer les oranges? Nos orangers perchés dans leurs chaufferettes nous donnent en frissonnant des grains verts que Pomone renie, et les palmiers de Rome lui fournissent des palmes jaunes dont la gloire ne veut pas. Ainsi M. Gratry veut inutilement monter sur le trépied.

Autre palmier : Le Pincio est *italianissime*. Une pensée malheureuse l'a consacré aux grands hommes de l'Italie. Puisque la municipalité romaine voulait faire quelque chose pour les « grands hommes, » il fallait choisir

dans le monde entier, comme il sied à la vraie capitale, non pas de l'Italie, mais de l'univers. Rome italienne ne serait plus Rome. Ce serait *une* capitale, non *la* capitale, la TÊTE. Cette forte idée de transformer le Pincio en Elysée des grands Italiens a donc rapetissé ce qu'elle prétendit exalter. En fait d'idées, il n'y a guère que celles de l'Église où une certaine mousse de ridicule ne morde pas au bout de peu de temps. Les fameuses initiales S. P. Q. R. ne sont plus le cachet définitif de la grandeur. Dieu et le monde les ont remplacées par celles-ci : S. R. E., *Sancta Romana Ecclesia*.

Parmi ces grands Italiens, il en est véritablement d'assez petits : *Metastasio*, *Vico*, *la Grangia*, *Carlo Botta*, etc., etc. C'est désobligeant pour Virgile, Tacite et Dante ; et je crois que Pierre Corneille, par exemple, figurerait aussi bien sur une promenade de Rome que l'*abbate Metastasio*. Fi de ces cohues où sont bousculés pêle-mêle les plus grands et les moindres, le poème épique et le pot-pourri, l'historien et l'anecdotier, le peintre et le photographe ! A Paris, ils ont poussé cette promiscuité jusqu'à la sauvagerie et jusqu'à la démence. Ils ont jeté les artistes et les poètes dans l'infanterie suante des polytechniciens : Mozart à côté d'un perfectionneur d'orgues de Barbarie, Raphaël sur le même rang que Puffendorf, Bossuet dans les environs de Rabelais ou de Richard Lenoir. O butors égalitaires, humanitaires et communautaires, qui saura vous verrouiller dans vos bureaux, qui vous défendra d'écrire vos pensées sur les monuments ?

Du reste, les grands hommes du Pincio, valeur à part, sont joliment placés le long des allées. Chacun a son laurier planté derrière lui, qui l'ombrage, à la

lettre. Ici, le laurier n'est pas figure de rhétorique. On le voit. Il est haut, robuste, toujours vert ; il a cette belle feuille aiguë qui fait si bien sur le front des poètes, et ce parfum âpre qui le rend si précieux dans les haricots rouges à l'étuvée. Passant devant le buste de Dante, j'ai cueilli une feuille de son laurier. Je voulais l'envoyer au grand Gibelin de nos jours, monsieur, monsieur Louis Ratisbonne, traducteur « tercet pour tercet » de la *Divina commedia*, et auteur propre de la *Comédie enfantine*, *Commedia fanciulescha*, laquelle ne sera jamais traduite en aucune langue, ni en français. Mais il est déjà si couronné, ce Pégase chargé de farine dantesque ! Autant il y a de laurier sur le béguin de Dante, autant l'Académie en a posé sur le feutre de M. Louis Ratisbonne. Hélas ! on abuse du laurier en littérature. Je garde ma feuille. Dans l'étuvée de haricots rouges, le laurier marié à l'oignon conserve toute sa vertu.

Les Italiens et les étrangers de passage à Rome aiment fort à s'inscrire et à écrire sur les bustes du Pincio. Les infortunés grands hommes sont couverts de ces *graphites* rampants, grimpants, grouillants. Dante n'est pas le moins rongé. Un fidèle admirateur n'a pas manqué de lui écrire au front : *Onorate l'altissimo poeta ;* un autre, peut-être le même, lui a cassé le nez, sans doute pour emporter une relique. Est-ce là ce qui m'a fait penser au traducteur Louis Ratisbonne ?

Raphaël est à part. Il a sa statue, qui, malheureusement, laisse à désirer. Le peintre de la Madone est représenté en attitude d'inspiration, et le statuaire, voulant trop dire, a confondu l'inspiration et le travail. Le crayon, le châssis (un vilain châssis carré), l'œil fixe sur le modèle, rien n'y manque de tout ce qu'il ne faut

pas, y compris la pose. Raphaël posant! C'est l'inspiration comme se la figurent ceux qu'elle n'a jamais visités. Il y a dans les arts quantité de gens qui sont venus au monde pour copier la nature morte, et ils ont l'ambition de peindre le suprême mouvement de la vie. Je serais tenté de plaindre quelquefois Raphaël, si nous n'avions pas à Rome la voix éloquente de Mgr Bastide qui le commente avec tant de charme et de clarté. On rencontre à tout moment une admiration qui le barbouille. Les uns l'attachent à cette *bruta* Fornarina du palais Borghèse, bonne tout au plus à enflammer le fâcheux Jules Romain ; les autres le font poser dans l'attitude de l'inspiration.

N'ont-ils pas cependant le document le plus naïf et le plus sûr, la délicieuse esquisse de Marc-Antoine, qui nous représente Raphaël assis, enveloppé dans son manteau, dans une salle du Vatican, regardant le mur vide encore où déjà il relit le poème qu'il y veut jeter? Voilà l'inspiration de Raphaël. Il n'a que faire en ce moment de ses mains. Il crée : *Fiat lux!* Quand il se servira de ses mains, il ne créera pas, il travaillera. Ce n'est pas la même chose. Il sera alors un ouvrier actif et calme. On dit qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Si fait! par malheur. Tout grand homme a son valet de chambre très-dévot, qui l'admire et qui le décrit tel qu'il l'admire, c'est-à-dire tel qu'il le comprend. De là beaucoup de contre-sens et une certaine couche de vulgaire dont les plus belles figures sont enfarinées.

N'importe, je me réjouis de l'honneur particulier que Raphaël reçoit au Pincio. S'il y a eu sur la terre douze grands poètes, Raphaël est du nombre. S'il n'y en eut

que six, il en est encore, cet enfant du ciel des cieux qui a donné au monde tant d'êtres charmants, tant de créatures idéales vivantes, qui a versé dans le trésor de la pensée humaine tant de corbeilles d'immortelles fleurs! Quel esprit a fait plus de rêves sublimes, quels yeux ont mieux vu ce mystère de la terre et du ciel, la beauté, et quelle main plus doucement victorieuse a su mieux saisir ces visions célestes et leur donner un corps? En dehors des révélateurs qui sont venus et qui ont parlé positivement de la part de Dieu, rien n'est plus grand que Raphaël d'Urbin, rien n'est davantage ce divin phénomène, ce sens supplémentaire du genre humain qu'on appelle le génie. Raphaël a vécu dans le paradis terrestre quand Dieu visitait la création encore sans reptiles, et s'y laissait rencontrer par sa créature encore sans péché.

Le bosquet de Raphaël est particulièrement chéri des écrivains et penseurs sur pierre. C'est là qu'ils donnent de leurs nouvelles. Ces inscriptions, généralement innocentes, ne sont pas toutes absurdes. Avec la révolution, le graphite politique et le graphite obscène ont envahi l'Italie, où naguère ils étaient inconnus. Les murailles poussent des cris de mort. A Rome, en fait de politique, elles se contentent de crier : *Viva Pio nono!* Sur le monument de Raphaël, les inscriptions prennent volontiers un caractère pieux ou mélancolique :

« — Voici comme finit la gloire. Souvenez-vous une fois que vous êtes mortels!

« Rosalie *** ici a passé la soirée (*prende la sera*), le 27 octobre, doucement.

« — Je me suis reposé au pied de cette statue. Je pars demain. »

Dites-moi pourquoi ces deux dernières inscriptions m'ont paru touchantes? L'idée du repos va bien avant au cœur de l'homme. Elle y éveille un cortége de pensées, une procession de pleureuses qui s'appliquent moins à déplorer la mort qu'à consoler de la vie. Le repos est la souveraine douceur, et l'homme finit par ne plus désirer autre chose en ce monde, quelque travail heureux qu'il ait fait. Bossuet considère ceux qui gouvernent les empires, ceux qui labourent les mers, ceux qui labourent les champs : la vanité ou l'avarice les piquent ; ils pourraient s'arrêter et ne veulent pas, et néanmoins « tous aspirent de loin à quelque repos. » Je goûte un accent et comme un besoin de reconnaissance dans l'inscription de ces passants qui disent qu'ils se sont reposés. Je sens une tristesse dans celui qui annonce son départ de Rome. Je n'ignore pas ce sentiment-là, et je me laisserais bien aller à l'écrire sur les murs : « Ici j'ai pris le frais du soir, doucement! — Je pars demain ! » Ailleurs on consent à passer ; à Rome, on voudrait demeurer.

Quiconque est venu à Rome une fois seulement, y retrouve plus jeunes sa pensée et son cœur. Ici l'on revoit tel qu'il était ce que l'on a vu déjà ; l'on se revoit soi-même. Le plus grand du souvenir et de la destinée de chacun est ici, comme le plus grand du souvenir et de la destinée du monde. A la lyre intérieure, Rome ajoute une corde qui vibrera toujours. Ici la croix m'est apparue, et mes idoles ont croulé. La croix dans le Colysée, la croix sur le Capitole, la croix qui couronne Saint-Pierre et qui vaincra le mensonge et la nuit! La croix, c'est-à-dire la justice, la miséricorde, la lumière, l'amour, le repos au sein de la lumière et de l'amour!

Gerbet disait : « Le Christianisme est une grande aumône faite à une grande misère. »

Où fut-elle plus grande et plus visible, la misère humaine, que dans cette Rome qui appartint à Néron et qui le supporta ? Et l'aumône divine, où resplendit-elle autant que dans cette Rome sur laquelle Pierre, représentant du Christ, est établi père et législateur du genre humain ?

Dans la Rome du Christ, pas de pauvre et de mendiant qui ne soit, en réalité, un plus grand seigneur que ne le fut n'importe quel patricien, et César tout le premier, dans la Rome de César. Tout homme ici était esclave de lui-même et des autres, esclave des esclaves ; tout homme ici est vraiment homme, et, s'il le veut, plus qu'homme, étant cohéritier du fils de Dieu. Il est matériellement plus riche par sa part des merveilles qui appartiennent à tous, et il a davantage la possession de la vie ; il est plus libre, mieux protégé contre les autres et contre lui-même ; il est en pleine jouissance de son âme ; il a la clef de l'éternité. Telle est la grande aumône du Christ à la grande misère humaine.

Je vois à Rome ceux que l'aumône du Christ a faits rois au-dessus de toutes les fortunes de la vie. Ces triomphants vont pieds nus, vêtus de bure. Dans un rang d'honneur, prêtres, ils ont acquis d'être ignorés et réputés pour rien ; savants, ils ignorent le poids du doute et la fatigue de la gloire ; ouvriers de l'œuvre suprême, ils échappent aux troubles et aux mécomptes de l'activité humaine, ils répandent le nom de Dieu dans le monde, et le monde ne sait pas leur nom. S'étant voués non pas à un maître mortel, mais à une règle,

transformés en la grande chose qu'ils ont choisie, ils possèdent cette liberté plus que royale de ne dépendre plus ni de l'opinion, ni de leur propre volonté, ni des nécessités de la vie. Ils portent le vêtement et mangent le pain qu'on leur donne, ils remplissent la tâche de bienfait qui leur est assignée, et, délivrés du souci d'une mémoire à défendre ou d'une tombe à orner, laissant la fraude et la sottise hurler contre eux, pleins de confiance, ils gagnent le sommet où ils aspirent.

Or, Dieu a tellement ordonné la loi nouvelle du monde, que le monde se sent périr lorsqu'il élève un obstacle invincible devant ces affranchis du Christ. Il faut que le monde souffre leur liberté, leur dédain de ses maximes, leur refus de ses pratiques, et qu'il laisse passer leurs sandales écrasantes sur les poisons que son orgueil a semés.

Véritables rois, dont la sérénité ne daigne pas même connaître l'ennemi qui voudrait les proscrire. Ils ne savent pas que M. de Girardin tourne contre eux sa plume qui crève le papier peint des trônes ; le rugissement du terrible M. de la Bédollière n'a jamais troublé leur sommeil. S'ils sont informés de ces conjurations, ils n'en prennent point d'alarmes. C'est affaire aux riches de défendre leur pauvreté. Quoi qu'il arrive, ils savent que Dieu les protége, qu'il leur fera justice, qu'ils seront contents.

Au moment de finir, je m'aperçois que ces feuillets ne constituent pas un premier-Paris dans les règles ; je crains de scandaliser M. Janicot. Un bon premier-Paris doit comparer la France à l'Angleterre et à l'Amérique, toucher au libre-échange et au régime parlementaire, dire un mot de la liberté municipale, prononcer au

moins le nom de M. de Bismark ou celui de M. Émile Ollivier. Voilà qui est fait, j'avoue que je m'en acquitte un peu tard. Excusez-moi. En dépit de mes soins, j'attrape ici des coups de soleil.

Tout le monde n'est pas né pour ne déposer jamais la serviette à documents de M. Janicot et la cravate avocate du petit *Français*, si sérieux. Heureux petit *Français!* Il serait capable de passer une année à Rome et de n'y voir que des *Postulata* d'Orléans. Le petit *Français* me représente ces immenses Romains de Virgile qui ne s'occupaient que de subjuguer les hommes et d'égaler les dieux :

Par le bras rois du monde, et dieux par leur grand cœur.

XLI

Retour du P. Gratry.

11 février.

Je viens de lire la nouvelle lettre du P. Gratry. Je crois que personne maintenant ne peut plus ignorer où va ce volage. Les bénédictions de la fin, surtout, le révèlent. Quand l'ennemi de la *tête* se met solennellement en prière pour attester aux *pieds* que la *tête* les égare et qu'ils prendront d'eux-mêmes le droit chemin, on peut se tenir à peu près sûr ou qu'il veut le mal qu'il fait ou qu'il est devenu incapable de le comprendre. Et il fera désormais tout le mal qu'il pourra.

Dans son dernier *Avent,* le P. Hyacinthe prêchait qu'il faut « briser le vase pour que le parfum se répande dans la maison. » M. Gratry dit la même chose. Le vase, c'est l'Église romaine, c'est la *tête*. Il verra bientôt,

comme le P. Hyacinthe, ce qui restera brisé. En attendant, nous ne le trouvons plus si risible. Il a tout le talent et l'appui qu'il faut pour faire beaucoup de mal à lui-même et aux autres, pour désoler la foi des simples et renverser le reste de force qui demeure aux chancelants. Oh ! le pauvre petit homme, qu'il lui coûtera de jouer si bien de ce violon ! Quel compte il devra rendre !

Je m'explique pourquoi M. Gratry a été tenu en réserve pour les derniers coups. Je suis curieux de savoir si ce nouveau pamphlet contre l'Église romaine, plus audacieux et plus venimeux que le premier, trouvera les mêmes expéditeurs, et si les mêmes mains généreuses en inonderont le clergé français.

Quant à l'effet dans le Concile, où se trouvent les vrais juges, je m'étonne que les conseillers de M. Gratry (s'il a les conseillers que l'on suppose et que même l'on nomme) ne l'aient pas prévu.

Comme, après tout, il y a un document grec, latin et hébreu, écrit dans les trois langues de la croix, antérieur à tous les autres et qui reste intégral, et qu'il faut admettre, M. Gratry, malgré toute son adresse, toute son audace et toutes ses prières, reste battu.

Il le confesse par le soin même avec lequel il esquive ce document inébranlable, reçu par tous les docteurs dont il ose dire qu'ils n'en ont pas laissé d'autres.

Ce document le voici :

Tu es Pierre, et SUR CETTE PIERRE j'édifierai mon Église.

Voilà ce qui a été cru de tous, partout et toujours. Voilà ce qui est scellé du témoignage de l'histoire et du sang. C'est là qu'il faut tuer la conscience et la raison humaines.

C'est là ce que le Concile affirmera pour ne pas livrer plus longtemps l'épouse du Christ à l'injure des traîtres et des fous.

Et le Pape Pie IV pouvait bien dire cette parole, que M. Gratry paraît ne pas entendre : « Brûlez, *si vous voulez,* les décrétales et tout le reste ! »

XLII

Vue du peuple romain. — Un cardinal flagellé.

Même date.

C'est bizarre : tandis que M. Gratry descend, un autre homme de lettres, qui n'est pas académicien et qui ne fut jamais oratorien, M. Sarcey, monte. Un évêque ayant reçu je ne sais comment un numéro du *Gaulois*, me le communique pour me faire admirer le courage et le bon sens de M. Sarcey, dépeignant et jugeant le sauvage et malpropre peuple de Paris. J'espère que vous aurez reproduit cet article, comme vous avez naguère publié une page très-sensée du même auteur sur les Jésuites. Nos lecteurs verraient par ce bon témoin ce que c'est qu'un peuple sans Dieu, et apprécieraient davantage ce que j'ai à dire de la civilisation de Rome.

Je souhaiterais que M. Sarcey, pour dépeindre encore mieux ces aimables Parisiens, voulût voir un peuple tout différent et fît une visite à Rome. Il ne s'y ennuierait pas. Sans doute, ici, le nombre des églises égale celui des jours de l'année, et les rues sont pleines de prêtres de tous les pays et de moines de toutes les couleurs. Néanmoins, Rome n'est pas ce que l'on peut appeler une ville *incivilisée*. Il y a quelques objets

d'art, des livres plus variés de couleur même que les moines, des promenades attrayantes, des restaurants passables, des cafés, des journaux, jusqu'à des théâtres. Sur les murs, à côté des affiches qui annoncent les publications italiennes et autres relatives au Concile, d'autres affiches proposent au passant les plaisirs de la littérature dramatique.

Mais la chose rare que M. Sarcey trouverait à Rome, c'est le peuple; un peuple de grande ville sans grossièreté, qui ne hue point et ne coudoie point les gens dans la rue, qui n'insulte point les femmes ni les prêtres, qui n'a point de chansons obscènes, qui n'est en aucune manière le tyran du pavé.

Il est vrai qu'à Paris les rues sont mieux balayées ; mais il est vrai qu'à Rome la rue est moins sale : je parle de l'ordure vivante. L'ordure est un produit d'agglomération et de civilisation qu'il faut se résigner à rencontrer partout où le genre humain étale ses merveilles. Seulement, à Rome, l'ordure ne dépasse guère la semelle de la chaussure. Combien de grandes villes, Paris entre autres, la propre capitale du beau balayage, où l'ordure submerge l'oreille, l'œil et le cœur !

Ici, au premier soleil, les murs lézardés et décrépits se parent çà et là, souvent en abondance, de vieux tableaux, de loyales gravures, de curiosités antiques et anciennes, dont beaucoup de nos musées de province feraient leurs morceaux de choix. L'étalage est sans art, la boutique est pauvre et noire, et le marchand n'est ni marchande ni marchandise. Nos fraîches photographies, si bien encadrées, si bien présentées, si *piquantes,* sont loin de faire autant d'honneur à qui les a créées, à qui les vend et à qui les achète.

Il n'y a pas de gamin de Rome, pas plus que de journaliste pour lui faire des mots. L'enfant romain est écolier, l'adolescent est apprenti ou déjà ouvrier, pur de foi et de mœurs. Le sordide *voyou*, pétri de toutes les fanges, rongé de toutes les lèpres, infâme, stupide et électeur, est inconnu. Aucun progrès de la politique ou de la littérature n'a pu en introduire l'espèce, et elle ne se naturalisera pas dans la civilisation de Rome tant que la papauté y restera. Cette civilisation fait disparaître ce fauve.

Cependant, il s'en faut que le peuple romain se tienne à l'écart de la vie publique. Il y exerce son action et même sa justice. On en eut un exemple mémorable tout récemment. La voie administrative avait fait monter jusqu'à la dignité cardinalice un prélat d'ailleurs capable, mais qui ne s'était pas fait une réputation digne du rang où il arrivait. Le peuple murmura contre l'élévation strictement légale du fonctionnaire décrié. Une foule considérable l'attendit sous le péristyle de Saint-Pierre, où le cérémonial de son entrée en dignité devait le conduire. On ne le hua point! On se contenta de le regarder passer, et un frémissement roula de poitrine en poitrine.

La tête haute, les yeux ardents, sentant très-bien l'insulte silencieuse, le nouveau cardinal traversa cette foule semblable à une haie violée qui le fouettait en lui livrant passage. Il parvint fièrement jusqu'au tombeau des Apôtres. Là, que se passa-t-il dans son cœur? Trois ou quatre jours après, il mourut. Mais, dans l'intervalle, répondant à des félicitations d'étiquette, il avait annoncé sa fin prochaine et confessé son indignité et la justice de Dieu. On le sut. Alors, le

peuple qui venait de le flageller, honora son repentir. La colère contre le prévaricateur fit place à l'admiration pour le pénitent. Le peuple romain donna des marques de respect devant le corps de l'homme qui avait su secouer de la pourpre l'espèce de souillure dont elle s'était ternie en le touchant. C'est ce même peuple qui s'agenouille toutes les fois que Pie IX lui apparaît, et qui écrit partout sur les murs de la ville : *Viva Pio nono !*

XLIII

L'honneur du savant et du prêtre.

12 février.

Encore un mot sur M. Gratry. Je ne retire pas les éloges que j'ai donnés à son pamphlet en tant que pamphlet. C'est une petite merveille. Je ne dis pas que ce soit honnête, je dis que c'est selon l'art. A faire la chose, il faut faire ainsi. Seulement la chose est celle qu'on ne doit pas vouloir faire quand on est prêtre. Le succès exige le sacrifice de l'honneur, non pas simplement de l'honneur du prêtre et du chrétien, mais de l'honneur du savant.

L'honneur du chrétien, à plus forte raison du prêtre, est de ne toucher qu'après beaucoup d'études et avec beaucoup de respect tout ce qui regarde l'Église. Un prêtre ne jette pas au front sacré de l'Église les reproches d'irréflexion, d'ignorance, de fourberie. Avant et après toute chose, il *sait* qu'elle ne peut mériter de tels reproches, et il nierait plutôt l'évidence, il se condamnerait plutôt à un silence éternel; car enfin, quoi que dise la *science*, c'est Dieu qu'il faut croire. Dieu n'a pas envoyé Jésus-Christ pour se tromper, et Jésus-

Christ n'a pas institué son Église pour être le jouet misérable de la fraude et nous tromper, Cette conclusion vers laquelle M. Gratry pousse son lecteur fait reculer une âme sacerdotale. Lui fût-elle suggérée par un ange, il ne l'accepterait pas. M. Gratry l'a acceptée, et il la propose.

L'honneur du savant, le pauvre petit honneur du savant, est d'amasser des preuves, de les vérifier, de discuter les objections, de les prévenir, d'embrasser la question dans son ensemble, d'être enfin à même de répondre sur tous les points. L'objet de notre savant est de renverser la doctrine de l'infaillibilité du Pape. Il ne suffit pas de contester quelques textes et de nier la compétence ou l'érudition de quelques docteurs : cette doctrine si établie dans l'Église repose sur autre chose. Il y a la tradition et l'Évangile. Il faut montrer que la tradition n'est pas certaine et surtout que l'Évangile n'est pas certain. Car l'Évangile et la tradition restant, on peut brûler tout le reste, et la doctrine demeure. Ce n'est pas tout. Si, malgré le *super* HANC *petram*, vous persistez à soutenir que l'infaillibilité n'est pas dans le Pape, on vous demande, savant, où elle est. Mgr Maret, après bien d'autres, l'a cherchée durant deux gros volumes augmentés d'une petite défense qui a peu brillé, et il cherche encore. M. Dœllinger et les Munichois, après bien d'autres, depuis Luther et au delà, disent, et ne sont pas seuls, que le « critère de l'infaillibilité n'existe pas, » c'est-à-dire qu'il n'y a point d'infaillibilité. C'est bien ; mais alors que devient le christianisme? Il nous faut maintenant, savant prêtre de l'Oratoire, une démonstration dont ne peut se passer votre honneur de savant : prouvez-nous qu'une religion qui

ne se croit point infaillible n'avoue point du même coup qu'elle est fausse! Prouvez-nous l'existence de Dieu! Dieu ne nous ayant point révélé la vraie religion, la religion infaillible, nous demandons ce que c'est que Dieu, et où est Dieu?

Mais M. Gratry se dispense de ces recherches. Pour nier l'infaillibilité du Pape, il atteste la fourberie de quelques personnages inconnus, il proclame la stupidité générale de l'Église durant une dizaine de siècles, et il passe. Le succès du pamphlétaire est à ce prix : il faut passer vite, ne répondre à rien, affirmer toujours. M. Gratry se soumet à cette condition honteuse. L'honneur du savant est planté là, comme l'honneur du chrétien et du prêtre.

Le châtiment viendra, il ne tardera pas huit jours. On apprendra à M. Gratry la question des *Fausses décrétales*, comme on lui a déjà appris la question d'Honorius. Il saura que c'est lui qui n'a point de critique, point de philosophie, point de science, et qui travaille sur de faux papiers. Il se verra bafoué, renié par ceux qu'il veut servir, et qui lui reprocheront d'avoir passé la mesure et dévoilé le plan de campagne. Il restera avec la courte gloire d'avoir fait un bon pamphlet. Cela suffit sans doute à l'académicien ; c'est peu pour le politique : quelque hardie que soit son action, et quelque tapage que fasse l'applaudissement, il n'aura beaucoup blessé que ses amis. Tout Rome, d'une seule voix, leur reproche ce mauvais coup.

On leur dit : — Quoi ! vous allez jusque-là? et ils ne savent que répondre. On leur dit : — Eh bien, vous contestiez tant l'opportunité d'affirmer la foi de l'Église sur le pouvoir de son chef; qu'en pensez-vous *maintenant*

après tout ce qui se révèle? On leur dit : — Si tout repose sur les fausses décrétales, le décret de Florence est sans fondement; il ne suffit plus d'en rester au décret de Florence, il faut l'abolir : l'abbé Gratry en impose le devoir à votre probité! Ils sont muets. On ajoute : — Si le décret de Florence est bon, tout est bon. Fausse décrétale tant que vous voudrez. Le sens des fausses décrétales est la foi de l'Église; et comme la foi de l'Église rencontre un violent parti de négateurs, ne faut-il pas que le Concile fasse ce que tous les conciles ont fait, et qu'il place au-dessus de toute contestation ce qui est la foi de l'Église? Point de réplique. Et l'on commence à entendre murmurer : De quoi se mêle ce reste d'Oratorien!

Le bruit se répand que deux ou trois évêques ont écrit au P. Gratry, après sa première brochure, pour le féliciter. J'en doute, et j'ose dire que ces félicitations, si elles ont été faites, ne seront point rendues publiques par leurs auteurs. J'affirme avec plus d'assurance qu'elles ne seront pas renouvelées. Je serais beaucoup moins surpris si, tout au contraire, quelque généreux désaveu ne partait des rangs mêmes sur lesquels une complicité trop visible laisse planer des étonnements déjà très-impatiemment subis. Par la force des choses, ces pamphlets séditieux sont en ce moment à l'abri des réprimandes romaines. L'autorité ordinaire est comme désarmée. Cependant, la foi de plusieurs demande secours. Quelque évêque y pensera parmi ceux dont le devoir semble plus pressant. On frappera d'une censure nécessaire ces insolences contre la foi et l'honneur de l'Église, elles ne doivent pas circuler plus longtemps sans porter la note qu'elles méritent.

Quoi qu'il en soit, je suis témoin que les efforts du P. Gratry n'aboutiront pas selon son gré. Sauf le chagrin qu'ils pourront occasionner aux simples et le mal qu'ils pourront faire aux chancelants, ils serviront à hâter la manifestation de la vérité. Le P. Gratry, comme tout ce qui vient du même côté, a l'utilité douloureuse du van et du crible. Il travaille au partage. La besogne est bien avancée.

Rappelez-vous ce que disait Mgr l'archevêque de Malines dans sa lettre à Mgr l'évêque d'Orléans :

« La question d'opportunité ou d'inopportunité me « paraît avoir fait son temps, et voici pourquoi : l'Église « ne définit les vérités révélées que lorsqu'elles sont « niées ou contestées, et elle ne condamne les erreurs « contraires à la foi que lorsque celles-ci sont effective- « ment répandues.

« Mais quand ces vérités sont niées, ou quand ces er- « reurs sont répandues, l'Église ne se tait pas. *Quæ sunt « contra fidem vel bonam vitam, Ecclesia nec approbat, nec « tacet* (S. Aug.).

« Elle prend son temps pour parler, sans doute, mais « elle ne manque jamais de le faire, selon ce mot d'un « pontife cité par Mgr de Sura : *Error cui non resistitur, « approbatur, et veritas cum non defenditur, opprimitur.* »

« Ne vous semble-t-il pas comme à moi, Monseigneur, « que le jugement solennellement demandé au Concile « sera porté d'une manière ou d'une autre? La défini- « tion du Concile de Florence y suffirait déjà, et si l'on « était tenté d'en amoindrir la portée, les solennelles « déclarations du clergé de France suffiraient à leur « tour pour éloigner cette tentation des esprits qu'elle « inquiéterait. »

C'est l'argument de la situation. Le P. Gratry ne l'écarte pas en prenant soin de n'y point toucher; loin de l'ébranler, il le fortifie.

XLIV

Dépêche télégraphique.

Rome, 17 février, 5 h. 40, soir.

Ouverture de l'exposition au milieu d'une foule immense. L'arrivée de Pie IX fait éclater l'enthousiasme. Le pape rayonnant de santé et de majesté. Allocution du cardinal Berardi. Le Saint-Père : « J'ai voulu, oui, « j'ai voulu cette exposition, pour faire voir que la reli- « gion est la maîtresse inspiratrice des arts. C'est qu'elle « est la vérité; non pas, comme on l'a dit, une idée, « mais un principe.

« Selon quelques-uns, la religion doit changer avec « le temps, et elle aussi a besoin de son 89. Je dis que « c'est un blasphème. La religion de Jésus-Christ de- « meure avec Jésus-Christ, telle qu'elle a été dès le com- « mencement. »

Vaste acclamation.

XLV

L'Infaillibilité et les Gouvernements.

14 février.

L'on voit à Rome assez de nobles étrangers, bons catholiques et bons inopportunistes, qui prétendent savoir les secrets des gouvernements, et qui aiment à les répandre. Ils disent que les gouvernements sont mal con-

tents de l'esprit du Concile. Vous leur demandez pourquoi ? Ils répondent : *Parce que!* Vous répliquez : *Qu'est-ce que cela fait?* Ils vous accusent de briser la raison. Voilà l'entretien fini ; la dispute commence.

Si l'on sait se contenir, on découvre que la cause du mécontentement des gouvernements est la pente visible du Concile pour le dogme de l'infaillibilité. Ce dogme de l'infaillibilité leur paraît plein de périls. — Pourquoi? — Parce que !

Vous avez à faire à des catholiques, vous alléguez le Saint-Esprit. — Ce n'est pas le Saint-Esprit qui a signé le *Postulatum* de l'infaillibilité. — A-t-il signé l'autre ? — L'autre, du moins, est inspiré par la plus haute sagesse. — Soit ! L'un et l'autre invitent le Saint-Esprit à venir, il viendra. — Le Saint-Esprit ne viendra pas ! — Pourquoi? — Parce que le règlement du Concile est mauvais, parce que la salle du Concile est défectueuse, parce que, la discussion étant impossible, le Concile n'est pas libre. — Quoi ! les membres du Concile peuvent lire, peuvent étudier, peuvent prier, peuvent parler, et le Concile n'est pas libre? — Non, car la discussion est matériellement impossible. Or, du choc de la discussion jaillit la lumière. — Absolument comme du choc des cailloux. Le Concile n'a pas besoin de cette lumière qui met le feu aux poudres. Il est écrit : *Noli verbosus esse in multitudinem presbyterorum.* Ce texte fut cité au Concile de Trente contre l'abondance et la longueur des discours. — Laissez là vos textes et vos raisons mystiques. Lorsqu'il faut répondre aux gouvernements, il ne s'agit pas d'alléguer le Saint-Esprit. Les gouvernements sont *montés* contre l'infaillibilité. — Eh bien, qu'ils descendent ! — Craignez qu'ils ne vous fassent plutôt descendre vous-

même. Craignez leur colère, craignez la fureur du peuple, dont nous ne pourrons plus vous préserver. Craignez... — Permettez, si c'est à moi que vous parlez, vous perdez votre temps ; car je ne suis point le Concile, parole d'honneur ! Et si vous parlez au Concile, vous devez être convaincu qu'il vous répond ce que la libre et sainte Église de Dieu, — libre parce qu'elle est sainte, — a toujours répondu aux bons conseillers de votre espèce :

Je crains Dieu, cher Abner...

Tels sont les entretiens que l'on peut avoir avec les inopportunistes, lorsqu'ils daignent souffrir la discussion. Pour continuer ce discours, je trouve que les gouvernements prennent trop de souci d'une chose qui les regarde si peu.

Que leur fait l'infaillibilité du pape? Que changera-t-elle à leur manière d'être et de croire? Rien du tout s'ils croient, rien du tout s'ils ne croient pas. S'ils croient, ils en ont déjà les obligations ; s'ils ne croient pas, leur incrédulité ne relèvera personne de l'obligation de croire.

Dans l'état actuel de la société, la définition dogmatique n'est pour le gouvernement qu'un fait régulier de la liberté des cultes. Ils n'ont à s'en mêler que pour étudier la situation nouvelle que ce fait pourra produire et y conformer la conduite que la liberté leur impose. Ou ils respecteront d'eux-mêmes la liberté, ou ils rencontreront ses défenseurs et soutiendront le combat. La question n'est pas nouvelle. Les gouvernements doivent savoir que les catholiques prétendent vivre et ne rien abandonner de leur droit à la plénitude de la vie. S'il en

est parmi eux qui consentent à des retranchements, ceux-là se retranchent. Ils sont parfaitement libres de se retrancher en ce monde, sauf à régler leur compte avec Dieu.

Quant à l'Église, elle fait ses affaires comme il lui convient, c'est-à-dire comme il convient à son Fondateur toujours vivant, toujours consulté et toujours obéi. Elle regarde par delà les gouvernements, par delà les générations. Elle a des devoirs envers les générations futures; elle sème pour l'avenir, elle construit pour les siècles. Encore qu'elle désire ne pas incommoder les gouvernements, on conviendra pourtant que ses compassions et ses complaisances envers ces étrangers doivent avoir des limites. Elle ne peut pas s'appliquer à leur éviter tous les ennuis qu'ils veulent gratuitement et obstinément se donner. Elle subit les lourdes charges de la liberté des cultes, elle en prend les légers avantages. Ayant une chose à faire et trouvant l'occasion de la bien faire, risquera-t-elle de perdre cette occasion et de trahir son office sacré par considération pour le caprice d'un gouvernement qui ne la connaît pas et qui ne sera plus demain?

Les inopportunistes disent bien que l'occasion n'est pas si bonne. — Pourquoi? — Parce que! — Mais nous croyons, nous, que l'occasion est bonne parce que la tempête éclate et parce que la nuit s'aggrave. Dans la nuit pleine de périlleux appels, une grande voix crie : *Ad quem ibimus?* Sur les eaux, une grande voix crie : *Salva nos!* C'est la voix de l'humanité, qu'un instinct sublime élève vers Celui qui répand la lumière et la paix. Nous sommes à l'heure opportune, car nous sommes à l'heure du danger. Or, il y a sur la terre un

homme qui connaît cette heure de la miséricorde, cette heure de Dieu.

Raisons mystiques ! Nous disons que ceux qui n'admettent pas les « raisons mystiques » dans les affaires de l'Église, manquent ordinairement de raison dans les affaires du monde, et n'ont jamais les grandes raisons de rien. Descendons pourtant aux raisons familières. En voici une que je me permettrai d'offrir aux tenants de l'inopportunité.

Un jour, au commencement de cet hiver, je sentis chez moi une odeur de suie qui m'inquiéta. Je regardai dans la cheminée, point de feu. Je posai la main sur le parquet, point de chaleur. Cependant l'odeur persistait, et bientôt une fumée fine se répandit, venant je ne savais d'où. Partant de ce principe qu'il n'y a point de fumée sans feu, j'appelai le fumiste. Il vint, regarda, tâta, ne vit point de feu, ne sentit point de chaleur, et me dit avec assurance : Le feu est ici. Il donna quelques coups de pioche dans le foyer, ôta les briques, leva une lame du parquet : le feu était aux poutres et se mit à flamber. Nous reconnûmes l'opportunité de l'éteindre, et ensuite de prendre certaines dispositions, de placer certaines briques et certains enduits pour prévenir un nouveau danger. Rien n'a été démoli, et depuis ce temps-là tout va bien. J'ai conté l'histoire du dix-neuvième Concile œcuménique.

Assurément je ne dirai pas que M. Janicot et les autres chevaliers de l'inopportunité soient des poutres ! Mais M. Gratry de l'Académie et de l'Oratoire, M. Dœllinger de la Faculté et de la Bourgeoisie de Munich, Mgr Maret de l'Épiscopat et de la Sorbonne, et d'autres que je m'abstiens de nommer, sont au moins des poutrelles.

et l'on avouera qu'elles flambent. Voilà l'opportunité.

Il est évident aujourd'hui que le Concile a été convoqué par un instinct tout à la fois humain et divin, pour conjurer un danger alors plutôt pressenti que manifeste, et qui se révèle aujourd'hui plus grand qu'on ne l'avait peut-être supposé. C'est l'histoire de tous les Conciles, et celui-ci fera ce que tous ont fait. Il fera une chose formée tout ensemble de la sagesse de l'homme et de la sagesse de Dieu, c'est-à-dire une chose de l'Église, aux œuvres de laquelle on retrouve toujours l'homme et Dieu.

L'erreur du temps présent est la haine de l'autorité. On veut l'affaiblir, la ruiner jusque dans son principe. Quelque chose de cette erreur s'est infiltré jusque dans la partie humaine de l'Église, sujette, si l'on peut ainsi parler, aux influences atmosphériques et aux maladies courantes. C'est pourquoi, à toutes les époques, il y eut des schismes et des hérésies. C'est pourquoi aussi, tantôt par les Conciles avec le Pape, tantôt par le Pape seul avec le consentement de l'Église, consentement infaillible comme l'infaillible autorité du chef, il y eut des redressements et au besoin des retranchements. L'erreur du temps contre l'autorité s'est glissée jusque dans l'Église ; l'Église y pourvoit. Déjà le présent peut apprécier le bienfait ; l'avenir en connaîtra l'immense mesure.

Si les esprits qui veulent un changement dans la constitution de l'Église et un affaiblissement dans l'autorité de son Chef pouvaient prévaloir, l'effet, au temps où nous sommes, en serait plus vite connu. La sédition, on peut dire l'insurrection, ne tarderait pas à s'élever contre l'épiscopat. Comme l'Église devrait être en réalité gouvernée par le Concile, on demanderait que le dio-

cèse fût en réalité gouverné par le synode. Comment alors empêcher la paroisse de s'insurger à son tour? Le conseil de fabrique ou le conseil des anciens serait tout prêt à se saisir de l'autorité du curé; et pourquoi chaque fidèle, une fois qu'on en serait là, ne se persuaderait-il pas qu'il peut se contenter de la Bible, et même de sa propre et pure inspiration religieuse? C'est la logique du protestantisme. Le Pape n'étant plus infaillible, chaque fidèle s'investit de l'infaillibilité, exactement comme en politique, où le mépris de l'autorité nous conduit à proclamer l'infaillibilité du premier venu qui a pu atteindre l'âge de vingt et un ans sans perdre la jouissance de ses droits civils.

Mais nous avons le *Rogavi pro te* et le *Confirma fratres tuos* qui ne peuvent être couverts par une tache d'encre de l'ancien excellent P. Gratry.

Voilà ce qui diminue l'importance des inopportunistes distingués dont Rome est décorée en ce moment. Ils commentent une lettre écrite par un de nos ministres, lequel dirait que la difficulté du gouvernement n'est pas à Paris, mais à Rome. Si le propos est vrai (car je n'ai pas la lettre), voilà un beau trait de perspicacité politique! Tandis que l'homme d'État faisait lire sa lettre dans Rome, des barricades lui poussaient sous les pieds dans Paris. Des barricades, ce sont pourtant des difficultés!

Sans nier d'ailleurs les difficultés, j'admire que les hommes d'État s'en plaignent tant et en cherchent tant. S'il n'y avait pas de difficultés, que ferait-on des hommes d'État? Et si les hommes d'État, au lieu de se créer des difficultés, s'appliquaient à les prévenir et à résoudre celles qu'ils rencontrent, où seraient les difficultés?

Les hommes d'État, je leur en demande bien pardon, me semblent savoir mal leur métier. Ils se privent trop d'avoir des principes là où ils ont la mauvaise chance d'en rencontrer. Ainsi ils se donnent le désavantage d'avancer inconsidérément, et perdent le bénéfice de savoir reculer opportunément. Ils commencent par ne douter de rien, ils arrivent vite à s'embarrasser de tout. Ils promettent, ils retiennent, ils poussent à droite, ils poussent à gauche, ils donnent des coups de sabre; ils tombent d'ordinaire dans une difficulté qu'ils n'ont point voulu voir, les yeux fixés sur une difficulté qui n'existe pas ou qui ne les cherchait pas.

Quelle naïveté de croire qu'il n'y a pas de principes! quelle autre naïveté de croire que les principes succombent! quelle énorme naïveté de croire que, si les principes succombaient, toutes les difficultés disparaîtraient! Les difficultés ne sont résolues que par les principes. La force des principes est telle, que l'erreur même, érigée en principe et suivie comme principe, peut faire des œuvres et obtenir des triomphes qui simulent un temps les œuvres et le triomphe de la vérité. Et elle n'est abattue que par la force supérieure du principe vrai, seul stable et permanent, seul capable de répondre au besoin permanent de la société et de l'individu.

C'est pourquoi le Chef de l'Église, gardien du principe vrai, est toujours un très-grand homme d'État, finit toujours par résoudre la difficulté. Lui aussi peut bien dire que sa difficulté n'est pas dans Rome, qu'elle est à Paris, à Munich, partout où parlent des Sorbonnes irrégulières ou infidèles. Le nombre en est grand! Il ne se décourage pas; il ne s'attaque pas à ce qui n'est pas irrégulier ni infidèle, quoique la difficulté s'y puisse

rencontrer aussi. Armé de son clair et droit principe, il va son droit et clair chemin contre l'erreur puissante.

Depuis dix-huit siècles, sa difficulté est de vivre au milieu du monde, malgré quasi toute la force du monde. Depuis dix-huit siècles, il résout cette difficulté, tout simplement en gardant son principe. Vouloir qu'il l'abandonne aujourd'hui est un pur enfantillage d'inopportuniste. Le Pape connaît aussi les transes du bon Abner. Quel est le moment de l'histoire où son Dieu, son principe et lui-même n'ont pas été déclarés quelque part, souvent partout, totalement inopportuns? Il a passé outre, il a affirmé et proclamé sa loi, il l'a déclarée opportune, il a souffert pour elle l'injure, la ruine, la captivité, la mort; et depuis dix-huit siècles il a raison.

Voilà comment on gouverne, comment on dompte la difficulté, comment on règne. Quand les hommes d'État voudront se mettre à l'école du Pape, ils feront des merveilles. Mais le monde ne doit pas s'y attendre encore de quelque temps.

Lorsque vous recevrez cette lettre, il se peut que les choses aient fait un grand pas. On n'entend parler ici que du désir de mettre une digue au torrent des discours, et d'aborder enfin l'infaillibilité.

Malgré les nouveaux orateurs inscrits aujourd'hui même sur le catéchisme, lorsque la liste et le sujet semblaient épuisés, il est probable que le jour de la véritable entrée en matière n'est pas éloigné. On comptait même hier que ce serait jeudi prochain. L'empressement du Concile vaincra tous les obstacles. Rien ne peut déconcerter la patience qui les laisse passer, mais rien n'affaiblit la résolution qui les rend inutiles.

XLVI

Les nouvelles de l'autre côté.

15 février.

Je veux dire un mot des « nouvelles de Rome » que vous tirez de la *Gazette,* du *Français*, de l'*Impartial du Loiret* et autres feuilles du même quartier ou des environs, telles que la *France,* le *Moniteur,* l'*Écho*-Rouquette, etc. Ces récits, coulés dans des moules peu variés, sont d'une même pâte et peut-être d'une même cuisine. Il s'en fait des distributions singulièrement généreuses : cela se donne comme du *Gratry*. Toutes sortes de personnes le reçoivent sans l'avoir demandé. L'on conjecture qu'il y a quelque cassette bien munie pour ces autres frais du Concile. Si elle s'alimente par des souscriptions, je serais curieux d'en connaître les devises, et de savoir à qui les souscripteurs disent : *Tu es Petrus !*

Quoi qu'il en soit, ces correspondances multiformes et identiques étonnent par leur grand art d'être mal informées. Elles savent les premières tout ce qui se passe dans le Concile, et elles ont une telle manière de le dire, que leurs lecteurs ne le savent jamais. Ce n'est point discrétion, tout au contraire ; c'est une forte incapacité à saisir le sens juste des discours, et plus encore à dire l'impression qu'ils ont faite. Lorsque ces correspondances reviennent à Rome, on a eu le temps de recueillir beaucoup de détails authentiques ; elles font jaillir d'involontaires démentis, qui livrent le reste. L'on est alors stupéfait de la recherche et de l'aplomb

des méprises auxquelles les correspondants se sont livrés.

Ils célèbrent un long discours d'opposition qui a satisfait, disent-ils, toute l'assemblée : le discours a été très-bref, et aucune thèse d'opposition ne s'y est montrée. Un autre discours d'un autre orateur, considéré comme plus grand, est signalé avec plus d'emphase, et déclaré absolument remarquable : l'on y a remarqué des mots particulièrement malheureux, des faits particulièrement controuvés. L'orateur a assuré que Colomb avait déshabillé l'Amérique, *discooperuit Americam*, et il a cité en faveur des conciles saint Grégoire de Nazianze, qui a manifesté contre eux une sorte d'aversion. D'après les correspondances, ce discours a profondément *remué* l'assemblée. Oui, mais en ce sens que grand nombre de Pères ont quitté leur place avant la fin, et sont sortis de la salle, non sans remue-ménage.

On se demande à quoi bon ces relations plus qu'inexactes, et quels fruits en peuvent attendre ceux qui se donnent la peine de les écrire? D'après le résultat, c'est du temps et de l'argent bien mal dépensés. Elles ne font pas oublier la vérité, elles suscitent un désir de la venger. L'histoire prend ses notes sévères, et sa main indignée enfoncera le burin.

Je n'insiste pas. Je risquerais de percer la feuille de papier sous laquelle se trouverait peut-être ce que je ne veux pas rencontrer. Je m'arrête donc, en vous faisant remarquer une contradiction assez plaisante. Vous savez si l'on se plaint du défaut de sonorité de la salle conciliaire, et vous avez encore ces jours-ci reproduit une requête anonyme où l'impossibilité d'entendre les orateurs est fortement déplorée. Mais, en même temps, les

correspondants qui insistent sur ce malheur ne manquent jamais de montrer que les discours qu'ils aiment ne sont point perdus. Ils affirment avec entrain et avec ensemble que la sensation a été générale et profonde. Donc, on entend!

Je suis moins disposé à sourire de la manière dont le correspondant du *Français* rectifie les odieuses inventions de la *Liberté* touchant l'affaire du patriarche chaldéen. Voici le vrai sur cette affaire.

Le Patriarche avait proposé régulièrement deux prêtres pour les siéges vacants de Diarbekir et de Mardin. Le Saint-Père les nomma. Le Patriarche lui fit savoir qu'il préférerait que le prêtre élevé, comme il l'avait proposé, au siége de Mardin, fût mis à Diarbekir et celui de Diarbekir à Mardin. Le Saint-Père y consentit, mais, le changement fait, le Patriarche déclara qu'il refusait ces deux évêques et ne voulait sacrer ni l'un ni l'autre. Après beaucoup d'infructueuses démarches, le Pape les réunit tous à Rome, non sans difficulté, appela le Patriarche et lui intima de sacrer les deux suffragants dans les vingt-quatre heures ou de signer sa démission.

Le Patriarche demanda un délai de trois jours, puis de deux jours. Le pape fut inflexible ; il exigea que le Patriarche signât immédiatement l'engagement d'obéir. Le Patriarche prit une plume, commença d'écrire, et s'arrêta, disant que la plume n'allait pas. Le Pape présenta un canif ; le Patriarche de Jérusalem, qui servait d'interprète, tailla la plume. Le patriarche chaldéen ne résista pas davantage : il écrivit l'engagement de sacrer les suffragants ou d'abdiquer dans les vingt-quatre heures, et poussa l'exactitude jusqu'à mettre la date.

sept heures et demie du soir. Il a fait le sacre le lendemain.

Telle est l'histoire. Tout le monde la connut aussitôt dans Rome, car le secret ne fut point demandé. Les correspondants du *Français* ou leurs informateurs, parfaitement au courant des affaires des Orientaux, n'ont pu être les derniers à savoir celle-ci, et n'ont pu en avoir une autre version. Puisqu'ils en parlaient, que ne l'ont-ils racontée simplement, au lieu de se borner à attiédir les révoltants mensonges forgés par le correspondant de la *Liberté*, pour diffamer la fermeté de Pie IX maintenant son droit et l'honneur des deux nouveaux évêques contre le caprice inexpliqué du Patriarche, qui les refusait après les avoir lui-même désignés?

Le correspondant de la *Liberté* nous montre Pie IX se laissant emporter par la colère, brisant à coups de poing les plumes éparses sur son bureau, agissant en tyran ou plutôt en insensé qui veut régner par la terreur. Il faut être abandonné de Dieu et n'avoir refuge que dans les journaux parmi les hommes, pour oser insulter ainsi le seul caractère universellement respecté qui apparaisse dans le monde. Mais l'injure du *libertinier* anonyme est moins blessante que cette protestation cauteleuse du journal catholique, lequel vient glisser que tout cela probablement, n'est pas bien vrai ! J'ai peur pour certains hommes qu'ils ne soient sur la pente de haïr Pie IX.

XLVII

La question de l'opportunité et le principe de l'infaillibilité. — Quelques chefs du parti inopportuniste.

16 février.

L'objet des conversations est la liste des évêques français signataires de la requête au Pape contre le *Postulatum* de l'infaillibilité. Le secret avait été bien gardé sur ces noms. Quelques-uns étonnent, l'absence de quelques autres étonne davantage. Pourquoi le total de trente-quatre ou trente-cinq, si positivement annoncé, se trouve-t-il réduit à trente et un? Y a-t-il eu des rétractations? Voilà le champ des conjectures. On se demande si la liste est officielle, si elle a été livrée du consentement des signataires, si la publication n'en a pas été précipitée par un coup de tactique pour prévenir de nouvelles retraites après le gros éclat des distributions de M. Gratry, lequel compromet terriblement la situation mitoyenne de l'inopportunité.

A s'arrêter au certain, la liste nous paraît diminuer beaucoup les arguments et l'importance de ce que l'on appelle l'*Opposition*. Sans méconnaître la gravité des caractères et sans omettre le respect qui leur est dû, nous voyons premièrement ici une minorité qu'aucun genre de mérite ne relève au-dessus de la majorité contraire, où les talents, les vertus, l'ancienneté des services ne sont pas moindres. Il a été souvent question de « l'importance » des siéges. Nous avons dit pourquoi il nous semblait qu'on en voulait tirer trop d'avantages. Mais, sous ce rapport même, la majorité l'emporte.

Supposé que tel siége fût plus important que tel autre, nous ne voyons pas que Paris et Marseille puissent faire pencher la balance du côté où ils sont. La foule des siéges moins éclatants, Cambrai, Tours, Rennes, Toulouse, Rouen, Bourges, etc., rétablit au moins l'équilibre. Tulle compense Châlons ; Nîmes, Saint-Brieuc ; Poitiers, Cahors ; Quimper, Oran.

Laissons ce compte. Il est évident, sans le pousser plus loin, que la question d'opportunité, tant que le Pape reste neutre, se tranche par le nombre. Dès lors, elle est résolue.

Si nous cherchons dans la liste les éléments d'une opposition au *principe* contre lequel elle élève la question d'opportunité, nous ne trouvons plus une réunion, ni un groupe, ni même une individualité. Il n'est pas nécessaire de prononcer des noms. Nos évêques nous sont connus, aucun n'a jamais caché ses sentiments sur le fond. Chacun sait qu'en France quiconque admet le Pape, l'admet tout entier. C'est le cri unanime. On a telle ou telle teinte de doctrine, on revendique telle ou telle liberté d'opinion ; mais pour conclure, on finit par se constituer catholique tout court. Personne ne voudra jamais s'obstiner dans un raisonnement qui aboutirait à dire que le Pape n'est pas le souverain et dernier juge de la foi. On dirait plutôt qu'il n'y a pas de pape, et alors on ajouterait tout de suite qu'il n'y a plus rien.

Ainsi, par le fait, la liste de l'Opposition prouve que quant à la France, il n'y a pas d'Opposition. L'opinion des Allemands les plus versés dans la connaissance de l'Allemagne est qu'on peut assurer la même chose du groupe plus nombreux des inopportunistes allemands. La question d'opportunité exprime un doute sur l'état

des esprits, non pas un doute sur le principe. Par la tournure que les choses ont prise, le principe a été plus étudié, a paru plus évident, l'urgence de l'affermir et de le mettre à l'abri s'est imposée comme une loi de salut pour l'Église et pour le genre humain.

On a fait du chemin depuis trois mois ! Il y a trois mois, nous lisions dans des *Observations* célèbres, à propos du principe de l'infaillibilité : « Ce principe, SI C'EN « EST UN, est-il donc nécessaire à la vie de l'Église qu'il « devienne dogme de foi ? » Aujourd'hui, certainement personne ne nie que ce principe *n'en soit un*, et personne ne croit indifférent à la vie de l'Église qu'il passe à l'état de dogme reconnu, au lieu de rester dans la condition de principe dont on puisse douter.

XLVIII

Quod inopportunum dixerunt, necessarium fecerunt

17 février.

L'on continue à commenter la liste des évêques signataires du *contre-Postulatum*. Je ne sais ce que se sont proposé ceux qui l'ont livrée aux journaux, ni s'ils se sont proposé quelque chose ; mais ils auraient voulu faire aboutir la question dans le sens le plus contraire au but de cette pièce, qu'il n'auraient pu mieux travaillé. La publicité impose l'opportunité à ceux qui la voyaient le moins, et par là elle rapproche les esprits dont elle constate la division. On estime que, depuis cette proclamation de son existence, la force de l'Opposition a baissé de moitié.

Rien de plus explicable et de plus respectable que ce

revirement. Dans l'Église, il y a de fortes et constantes amitiés, parce que l'amitié repose sur un fond commun de respect entre hommes qui ont le même point de départ et le même but. On peut différer de jugement, on ne se sépare pas de croyance ni de cœur. A travers les dissentiments, le respect de la conscience d'autrui persiste, la vieille et tendre amitié demeure au pied de l'autel. Celui qui croit que son frère se trompe, croit aussi que son frère ne veut pas se tromper ; on ne regarde point comme parti pris les raisons que l'on rencontre de part et d'autre, et la sincérité de la prière produit ce que la discussion n'a pu procurer.

Lorsque les évêques qui proclament l'opportunité ont connu les noms de leurs collègues engagés dans l'opinion contraire, ils n'ont pas douté que la conscience ne les eût conduits et pour ainsi dire violentés en cette occasion. Mais, à leur tour, ceux-ci n'ont pas douté davantage d'un sentiment semblable et d'une même obéissance au devoir de la part des collègues qui n'avaient pas pris leur chemin. Ce ne sont point là des mobiles et des contradictions qui séparent. Tout au contraire, des entretiens pleins de confiance, qu'un certain malaise avait peut-être interrompus, se sont renoués par cette déclaration de l'état de choses. On ne se fait pas de reproches, on ne s'accuse pas réciproquement de calculs et de démarches inavouables ; on se témoigne une sincère douleur de n'être pas dans l'unanimité, lorsque l'on est si parfaitement et si fortement dans l'unité.

Mais pourquoi n'est-on pas du même avis, et pourquoi, maintenant, n'arriverait-on pas à l'unanimité? Une question préjudicielle devait s'élever, elle s'est éle-

vée, elle est résolue; qui empêche désormais l'accord? Le principe certain pour tous, que le moindre nombre seulement trouvait inopportun de déclarer, est-il devenu moins certain, parce que le grand nombre en trouve la déclaration opportune et nécessaire?

C'est sur ce point que la réflexion, — on ne peut plus dire la discussion, — est présentement appelée. Il suffit de jeter les yeux autour de la question, de considérer l'ascendant de l'unité dans l'Église, le prix que chacun attache à l'harmonie, le peu d'empire de l'amour-propre, la grandeur du principe, la répulsion qu'inspire la témérité des Janus et des Gratry, et chacun peut prédire le verdict prochain des consciences épiscopales.

On rapporte ce mot du savant et pieux évêque d'Angoulême au Saint-Père : *Quod inopportunum dixerunt, necessarium fecerunt.* C'est le mot de la situation. Je ne crains pas d'affirmer que plus d'un prétendu « opposant » y adhère de bouche et de cœur.

XLIX

Brochure de dom Guéranger. — Le P. Gratry. — Le P. Polychrône.

18 février.

Nous n'attendons pas longtemps ici les publications nouvelles qui soutiennent les thèses les plus hostiles à l'Église romaine. On a pu se procurer aisément les volumes de Mgr Maret; de célèbres *Observations* sont entrées par ballots « sans observations »[1]; les petites pièces de

[1] Mot attribué à S. E. le cardinal Antonelli, consulté sur l'introduction à Rome d'une des brochures de Mgr l'évêque d'Orléans.

M. Gratry parviennent toutes fraîches et frétillantes à la porte de tout le monde. Quant aux écrits orthodoxes, c'est autre chose : ils n'entrent que tardivement. L'infériorité relative des « enfants de lumière » se montre ici comme partout. Ils se servent mal, ils sont mal servis. Si un journal manque à l'heure de la poste, c'est l'*Univers*, et on lui fait bien d'autres tours. Les écrits apologétiques dorment en route, sont oubliés à la douane, n'en sortent qu'avec difficulté. Il y a bien des toiles d'araignées révolutionnaires dans les bureaux romains, et quand le *Pape dur* viendra, il aura de l'ouvrage. Pie IX est juste, mais n'est pas justicier.

Après ce petit préambule, vous comprenez pourquoi je ne vous ai pas encore parlé du livre de dom Guéranger, en réponse à Mgr Maret, avec une touche sur d'autres têtes gallicanes. Tout simplement nous ne l'avions pas. Il est enfin arrivé. Je peux vous dire qu'on le dévore et qu'on l'admire. En vérité, dans ce pays des bons juges, l'ouvrage de notre illustre ami et patron ne rencontre que des admirateurs. On loue sa science vaste et sûre, son bon sens, sa brièveté, sa clarté. « Celui qui sait tout abrége tout, » dit Montesquieu, qui dit bien, quoi qu'il ne sût pas tout. On aime cette parole vive et tranquille, qui connaît ses routes et les routes d'autrui, qui d'un mot montre à l'adversaire combien il s'égare, et le réfute dans son raisonnement et au delà de son raisonnement. La polémique de dom Guéranger réalise parfaitement selon moi la théorie de l'art, la force sans effort. Hercule ne doit pas suer ; il étouffe ses serpents, il assomme son lion, il couche par terre son homme, il vide ses étables et n'a nul besoin de reprendre haleine. Hercule n'est si fort que parce qu'il tient des dieux ; dom

Guéranger n'est si habile que parce qu'il sait, et ne sait si long que parce qu'il est moine. C'est une grande chose qu'un moine, — je dis un vrai moine, — et cette grande chose est bien embarrassante dans l'occasion pour un homme qui fait le savant. Le P. Gratry vient d'en avoir des nouvelles. Le morceau que nous donne la *Revue du Monde catholique,* sur Honorius, le Bréviaire et les fausses décrétales, est un petit chef-d'œuvre. Pauvre père Gratry, pauvre oiseau bleu !

« Oiseau bleu couleur du temps,
Volez vite, volez vite !
Oiseau bleu, couleur du temps,
Volez au nid promptement. »

Rien de plus gracieusement ironique et d'un sel plus fin que les conseils du R. abbé de Solesmes au savant qui n'a pas encore eu le temps de lire des in-folios, et au prêtre qui se trouve totalement *dépaysé* dans les matières de bréviaire. Vous l'avez voulu, aimable docteur !

Ces traits de mouche à miel qui défend en voletant son miel et sa cire, me rappellent ce qu'on me disait hier d'un fameux savant d'Allemagne, prêtre aussi, et même chanoine, lequel besogne terriblement contre le Pape, sous un nom de guerre [1]. Au sujet de ce nom de guerre, très-bizarre pour un chanoine, on me rapportait que le père dudit chanoine, se plaignant de lui lorsqu'il était enfant, disait : « Ce diable de garçon, *il a deux têtes et point de cœur!* » Lorsque ce diable de garçon devint tout à la fois le plus grand savant et le plus grand chanoine du pays, ses collègues du chapitre s'aperçurent que

[1] Le chanoine Dœllinger, sous le nom de *Janus*.

cet homme qui a ouvert tant de livres ne savait pas bien ouvrir son livre de chœur, et suivait malaisément l'office. Il se montrait *dépaysé*. On le vit aussi, plus d'une fois, laisser là ce livre contaminé par les « scribes de Rome » et s'appliquer en pleine cathédrale, à relire les épreuves de ses propres ouvrages.

Dites-moi comment tout ceci peut me mettre en goût de prendre à mon tour une petite pose scientifique? Il faut pourtant que je vous raconte l'aventure du bonhomme Polychrône, prêtre et moine que l'on voit passer dans les appendices de l'affaire d'Honorius. Je l'ai rencontré en flânant par là; je ne veux pas le perdre. J'imagine qu'il intéressera M. Gratry beaucoup, et vous un peu.

Dans la *deuxième* du P. Gratry, on remarque qu'il biaise sur son inspiration, précédemment affirmée avec tant de brillant. Il se retire de l'inspiration comme il se retire de l'Oratoire, tout en faisant quelque petite chose pour y rester un peu. C'est une faiblesse. Quand on s'est présenté de la part de Dieu, il faut tenir ferme. Voilà où le P. Polychrône peut servir de modèle au P. Gratry.

Prenez, s'il vous plaît, la *Summa omnium conciliorum et pontificum* du F. Barthélemy Carranzam, de l'ordre des Frères Prêcheurs; Paris, Couterot, 1668, et suivez.

Histoire du P. Polychrône.

Pendant que le Concile de Constantinople, sixième œcuménique, jugeait Macarios (en latin *Félix*), patriarche d'Antioche, l'un des derniers chefs du monothélisme, Polychrône, prêtre et moine, écrivait et dissertait furieusement en faveur de saint homme, lequel, par parenthèse, était grand fabricateur de fausses décrétales.

Mais Polychrône était sincère, et croyait peut-être tous les papiers que Macaire lui fournissait. Il soutenait donc que les adversaires de Macaire étaient des ignorants frauduleux, les accusait de n'avoir point de théologie, de ne point connaître les Pères, enfin les accablait d'injures. Il redoubla quand Macaire fut condamné et déposé. Je ne doute pas qu'il n'ait crié alors dans tout Constantinople que le Concile était hostile à la lumière et au progrès, et que les Jésuites, chefs d'une école d'erreur et de fourberie, avaient fait tout le mal qui se trouva jamais dans le monde. Je ne doute pas non plus que ses amis n'aient expédié franc de port tout ce qu'il disait à leurs amis des provinces, pour les retenir dans la bonne voie, et que les légats venus de Rome pour représenter le Pape au Concile n'aient été en cette occasion traités comme il faut.

Cependant, Polychrône parlait si haut, que le Concile le fit appeler. Il comparut gaillardement. Interrogé sur sa foi, il répondit qu'il ne reconnaissait en Jésus-Christ qu'une volonté et qu'une opération. Il ajouta, sans parler de Macaire, qu'un ange lui avait ordonné d'écrire ainsi et d'aller le dire à l'Empereur. Il raconta le costume de l'ange, le lieu et l'heure de l'apparition. *Et veniente me ad Heraclea Chrysopolim et stante me in solario* (*hora erat quasi septima diei*) *vidi virum terribilem candidatum valde, et stetit coram me, dicens,* etc. Voilà des détails dont le P. Gratry n'a pas imité la candide précision. Polychrône fit davantage. Il offrit, comme preuve de sa mission, de ressusciter un mort, rien qu'en lui posant sur la tête sa profession de foi.

Ce qui prouve la vieille patience des Conciles, l'assemblée accepta la proposition. Elle voulut seulement

que l'opération se fît en public. Le concile présent, Polychrône, sans broncher, alla se procurer un mort, et le fit porter au lieu appelé Zeuxippus, qui était un lavoir. Le peuple y courut comme on pense; le Concile s'y rendit, et l'opération commença. Si le Père Gratry propose d'en faire autant, je croirai vraiment qu'il croit avoir vu un ange. Mais la suite pourra le décourager. Cette suite ne répondit pas à l'attente de l'honnête Polychrône.

Vainement il posa sur la tête du cadavre sa profession de foi, j'allais dire sa brochure, *posuit super mortuum hujus modi fidei suæ chartulam;* vainement il persévéra pendant plusieurs heures à lui murmurer je ne sais quoi, *perque plures horas perseverans et insusurrans ei.* A la fin, n'en pouvant plus, il dit : J'y renonce; *nullatenus se posse mortuum suscitare.* Ce fut un mauvais moment! Le peuple se mit à crier anathème à Polychrône, le nouveau Simon, séducteur du peuple! Le mort récalcitrant fut mis en terre et ne fit plus parler de lui. Polychrône reparut devant le Concile.

Vous pensez peut-être qu'il se rendit? Nullement. Il était meilleur hérétique! — « Comme le papier, dit-il, que j'ai posé sur la tête du mort contient toujours ma profession de foi, ainsi je continue de croire. » Considérant son opiniâtreté, le Concile lui dit anathème, le dégrada de toute dignité sacerdotale, et la session fut close. L'assemblée en avait assez pour ce jour-là : *Gloriosissimi principes et sanctum concilium dixerunt : Sufficiunt quæ hodierna die acta sunt.*

Les anathèmes furent renouvelés à la fin du Concile. Macaire, Polychrône et quelques autres obtinrent d'être renvoyés à Rome; mais c'était pure rage de discuter. Ils

s'obstinèrent à Rome comme à Constantinople, et furent renfermés dans divers monastères, où ils moururent, probablement impénitents. Ainsi finit l'histoire du P. Polychrône, et c'est ici que je cesse de l'offrir à l'imitation du P. Gratry. Il eut trop de foi dans son ange, et le P. Gratry a trop d'esprit pour pousser la foi aussi loin. Mais enfin, l'on doit convenir que, si le P. Gratry a plus de forme littéraire, le P. Polychrône eut un plus grand air de sincérité.

L

L'incident Falloux.

19 février.

Ne sachant si les journaux reproduiront le discours du Pape à l'ouverture de l'Exposition, je vous en envoie une esquisse assez fidèle. Tout consiste d'ailleurs dans la phrase sur 89. Il m'a été dit que S. S. avait lu le matin ou la veille un article du *Diritto cattolico* de Modène sur ce mot attribué à M. de Falloux : *L'Église n'a pas encore fait sa révolution de* 89, *et elle a besoin de la faire*. A ce mot qui l'a frappé, et qui est, en effet, le résumé de toute une doctrine religieuse et politique, le Saint-Père, profitant de la circonstance, a opposé la réponse que le monde entier entendra : « C'est un blasphème. »

L'intérêt du discours et la sensation que cette parole a produite ont un peu effacé le reste. La cérémonie d'ouverture a d'ailleurs été toute simple et *alla buona*, comme tout ce qui n'a pas directement la religion pour objet.

L'Exposition romaine est restreinte et d'autant plus aimable. Il y a de beaux tableaux, de beaux objets d'art religieux, d'admirables antiquités, des étoffes d'église très-riches. Le lieu est charmant. On en a tiré tout le parti possible, et la place ne manque pas. Quel objet d'art que ce cloître des Chartreux, d'où l'on peut passer à Sainte-Marie-des-Anges! Les cyprès plantés, dit-on, il y a trois cents ans par Michel-Ange Buonarotti, et conservés avec tant de soin, sont une merveille du premier ordre, qui s'est trouvée là bien à point. L'Exposition tourne autour de leur admirable pyramide. Mais quand le Pape était là entouré des deux tiers des membres du Concile, les cyprès de Michel-Ange et le cloître des Chartreux lui-même n'offraient plus qu'un intérêt très-secondaire. Un pape! un concile! ce sont là des « produits » qui permettent à l'industrie romaine de dédaigner le premier rang sur tous les autres points.

Le *Moniteur* contient un long morceau sur le Concile, qui me semble bien n'avoir pas été rédigé par le docteur qui a l'honneur et le front de le signer. Ce factum mérite quelque étude. On veut que je vous en parle. J'obéirai.

LI

La liberté du Concile.

21 février.

I

Je vous ai souvent parlé de l'officine de fausses nouvelles qui s'est installée dans Rome à l'occasion du Concile. Il en sort sans relâche des correspondances variées auxquelles on peut reconnaître deux caractères princi-

paux : les unes trouvent toujours que le monde rend trop d'hommages à Pie IX, les autres regrettent de ne pouvoir jamais l'insulter assez. Elles ont pour objet principal de décrier le Concile. Leur but identique est d'en obtenir la prorogation, faute de mieux et en attendant mieux. *Prorogation,* c'est la marque de fabrique.

Les correspondances prennent toutes les nuances de l'hostilité contre l'autorité du chef de l'Église, sans trop s'embarrasser pour le moment du service qu'elles rendent aux ennemis de l'Église elle-même et de Jésus-Christ. La prorogation serait d'une telle utilité religieuse et civile qu'on ne regarde pas aux moyens. Tous les alliés sont bons. La source des arguments contre le Pape et contre le Concile coule également pour le *Français*, lequel a peur que les « catholiques n'attachent plus de prix à un lambeau de la soutane de Pie IX qu'à un morceau de la vraie croix, » et pour la *Cloche* de L. Ulbach, où l'article Concile est signé par l'*auteur du Maudit*. Dans l'entre-deux, mettez la *Gazette d'Augsbourg*, le *Times*, la *Liberté* de M. de Girardin, l'*Indépendance belge*, le *Moniteur*, la *France,* la *Gazette de France* et la feuille religieuse d'Orléans. Tous suivent le mot d'ordre, injurient le Pape, tournent en dérision le Concile et crient : *Prorogation.*

Si une certaine lettre dont on a beaucoup parlé est authentique, M. le comte Daru se trouve là dedans. Ses « informations » le poussent à crier : Prorogation ! Il s'en acquitte de manière à rappeler la fameuse dépêche de M. Thouvenel, un de ses prédécesseurs, conseillant au Pape, s'il voulait être sage, d'abandonner sa souveraineté temporelle. Le sage M. Thouvenel, plus sage que le Pape, a abandonné, peu de temps après, le portefeuille, sans grande gloire, et, peu de temps après,

le sénat et la vie. Des gens si sages qui meurent! Le Pape, du moins, a la sagesse de ne pas mourir.

Il s'agit donc d'obtenir la prorogation, à coups de journaux, et le *Moniteur* s'est choisi pour en donner les raisons décisives. Elles forment un long rapport intitulé : *La situation des choses à Rome.*

La pièce contient six énormes colonnes, divisées en neuf paragraphes. Il y règne cet air confiant d'un homme qui ne doute nullement de ses fausses clefs.

L'écrivain qui se donne pour connaître si bien les choses de Rome et du Concile se nomme M. Rey, journaliste siégeant à Paris, quai Voltaire. Je ne pense pas qu'il soit jamais entré au Concile, mais il possède la foi naïve du P. Gratry et du bon Polychrône. Il répète sur le Concile les rapports que lui en ont faits des anges qui n'ont pas le droit de rapporter, il proteste qu'il « *croit* servir la cause même du Concile et du Saint-Siége en disant *simplement* ce qui est ici la vérité. » Dans ces contrées de la trahison, ils ont toujours la main sur la conscience! Cuirassé par un si beau geste, M. Rey, enflammé du pieux désir de servir l'Église, ne croit pas avoir besoin de contrôler ce qu'il ne peut tenir que d'un parjure. Il campe avec sérénité son nom au bas d'un ramas d'assertions de faux témoins qui représentent le Pape comme un fourbe et les trois quarts des évêques comme autant de courtisans serviles ou niais.

Le principal artifice du *Mémoire* consiste à se tromper d'abord sur la nature même du Concile. Il présente le Concile comme une assemblée pleinement souveraine qui, sauf la faculté de se réunir sans convocation, avait et devait exercer le droit de préparer ses travaux, de faire son règlement, de choisir les matières sur les-

quelles il lui plairait de délibérer, d'organiser et de conduire ses délibérations. L'erreur est capitale. Les Conciles ne sont pas des États généraux de l'Église, investis du pouvoir constituant.

L'Église a un chef immuable, assisté de Dieu, libre. Ce chef convoque, prépare, dirige, corrige, approuve et dissout le Concile. Voilà le droit, parfaitement gardé à Rome, parfaitement admis partout. D'après le *Mémoire*, il semble que le Concile pourrait faire un 89. Il n'y a pas de 89 à faire. Quoi que l'on en puisse penser en Sorbonne et dans quelques autres recoins, le moment d'un 89 pour l'Église ne viendra jamais.

Par cette simple exposition du droit tombent tous les reproches que le *Mémoire* élève contre la conception, selon lui « malheureuse, » d'avoir voulu faire « le Concile d'avance et le Concile sans les évêques, » phrase, pour le dire en passant, équivalente à une signature tout autre que celle de M. Rey [1].

Il insiste sur ce chef. Le Concile, selon lui, a été mal et indûment préparé. On a confié ce travail à des théologiens et à des canonistes capables et respectables sans doute, mais « spéculatifs plus que pratiques, ayant manié les idées plus que les affaires, » et qui ont travaillé « les uns *en hommes de parti*, les autres en professeurs

[1] Un deuxième signe caractéristique est la manie de faire intervenir M. Veuillot. On le cite dans ce *Mémoire* comme s'il avait rédigé le règlement du Concile. Un troisième signe, tout à fait certain, est l'indélicatesse habituelle d'attribuer à M. Veuillot ce qui ne lui appartient pas. On le rend ici responsable d'un mot maladroit pris dans une correspondance quelconque. Ce seul trait livre tout le visage du véritable auteur. *Tu es ille vir!* Vous êtes cet homme-là qui avez toujours M. Veuillot sur le nez, et qui vous estimez bien heureux quand vous pouvez, n'importe à quel prix, imputer une sottise à M. Veuillot.

Felix qui potuit... Veuillot *cognoscere causas!*

plus qu'en membres d'un Concile. » Enfin « ils ont rédigé des cours plutôt que préparé des décrets. » Voyez comme M. Rey, journaliste sur le quai Voltaire, parle ici en homme pratique ! Après cette critique, il conclut que déjà, par sa seule préparation, le Concile est irrémédiablement vicié.

Il veut bien avouer que les évêques ont « le droit de modifier et d'amender le travail des théologiens. » Mais, dit-il, « on sait la puissance des choses faites, » et malgré les efforts des évêques, « le Concile n'en restera pas moins, *dans ses grandes lignes*, dans son aspect général, ce que l'auront fait les théologiens et non pas les Pères. »

Avec tout le respect que je dois à M. Rey, je me permettrai de dire que je n'admets pas cette conclusion et que j'ai même de la peine à la comprendre. Il raconte mal, il raisonne plus mal, il conclut tout à fait mal.

Quant au travail préparatoire, tout le monde convient qu'il était nécessaire, je ne m'arrête pas à le prouver. Je ne m'arrête pas non plus à demander où il aurait pu être fait mieux qu'à Rome, où l'on aurait trouvé et réuni plus de ressources et une direction plus autorisée et plus sûre ?

Excepté peut-être M. Rey, tout le monde sait parfaitement que plus de cent théologiens et canonistes ont été appelés de tous les territoires de l'Église catholique, et que, distribués en congrégations présidées chacune par un cardinal, ils ont travaillé pendant plus de deux ans.

M. Rey ne parviendra pas à faire croire que les prêtres choisis par le Pape, ou désignés par les évêques, tous distingués par leur science et leur gravité, fussent autant de spéculatifs et de rêveurs. Rien ne porte moins à

la rêverie que la vie et les études sacerdotales. Parmi les consulteurs français, nous voyons des vicaires généraux, ce sont des hommes pratiques ; des chanoines, ce sont des hommes qui ont pratiqué. Il y a aussi deux professeurs, M. Lehir de Saint-Sulpice, que la mort a malheureusement arrêté en route, et M. l'abbé Freppel, de la Sorbonne, maintenant évêque, nullement réputé pour rêveur. Parmi les consulteurs allemands, nous trouvons M. le docteur Héfélé, évêque aussi, auteur d'une histoire des Conciles qui ne brille pas par l'esprit ultramontain.

Peu d'hommes aujourd'hui, dans l'Église, ont, hélas! le temps d'être spéculatifs. Il faut mettre la main à l'œuvre. Le Cardinal Patriarche de Venise habite une cellule de son séminaire, et il y occupe une chaire pour gagner sa vie. Voilà les faits.

Et, enfin, quand même le nombre des *spéculatifs* aurait égalé ou dépassé celui des praticiens! Dans la préparation d'un concile, les hommes qui ont manié des *idées* sont à leur place autant que ceux qui n'ont manié que des *affaires*. L'affaire d'un concile est d'avoir particulièrement l'œil aux idées, aux fondements, à l'histoire et à l'aboutissement des idées. Les bonnes ou les mauvaises affaires en religion découlent des bonnes ou des mauvaises idées, c'est-à-dire des bonnes ou des mauvaises doctrines.

Quel étrange reproche à des consulteurs en pareille matière, d'être théologiens et canonistes, gens de doctrine plutôt que gens d'affaires, plus capables d'enseigner la rigueur de la vérité que de tracer une voie mitoyenne entre l'erreur et la vérité, car c'est là le génie des affaires! Est-ce donc que le Concile, aux yeux de

M. Rey, est convoqué pour faciliter la besogne des casuistes qui cherchent le moyen de couper un péché mortel en deux péchés veniels? Dans tous les cas, le reproche tombe doublement à faux. D'une part, le personnel consultant a été composé d'hommes tout à la fois de science et d'expérience, de doctrine et de pratique ; d'une autre part, des hommes sans doctrine se fussent ici trouvés des hommes sans pratique. Les prêtres qui ne seraient pas en état de diriger un cours ne seraient pas non plus en état de préparer un décret.

Au surplus, les évêques devaient venir avec leur science, avec leur expérience, avec le pouvoir d'amender et de corriger, enfin avec l'assistance du Saint-Esprit. En préparant le travail, les consulteurs n'ignoraient pas que les évêques prononceraient munis de l'esprit de Dieu. Qu'auraient pu faire d'autres consulteurs choisis par M. Rey lui-même? Et si M. Rey avait choisi des évêques, comme il semble indiquer qu'on aurait dû le faire, quels cris ne pousserait pas aujourd'hui M. Rey lui-même ?

Quoi ! des évêques ? Si le Pape les avait appelés, c'eût été un choix de son bon plaisir. S'ils avaient été élus par les autres évêques, c'eût été le Concile avant le Concile, sans les évêques et sans le Pape. On pourrait dire, à plus forte raison, contre les *schemata* proposés par les consulteurs évêques, ce que M. Rey croit pouvoir dire contre les *schemata* proposés par des consulteurs prêtres. « Ce Concile, dans les grandes lignes, restera ce que « l'auront fait les consulteurs et non pas les évêques. »

Je ne le dirais pas à tout le monde, mais je peux parler à M. Rey avec quelque familiarité. Toute son argumentation contre la préparation du Concile me paraît

complétement absurde. Les lois ne sont pas faites par ceux qui les proposent, elles sont faites par ceux qui les discutent et qui les votent; mais pour avoir toute leur vertu et toute leur autorité, il faut qu'elles soient préparées, proposées, discutées et confirmées. C'est ainsi qu'on opère dans toutes les formes de société : proposition, discussion, résolution, sanction.

C'est l'ordre observé partout, sauf dans les circonstances où la société n'a ni doctrine ni gouvernement, c'est-à-dire où la société n'existe pas; et encore les lois sont-elles l'œuvre d'une étude, d'une délibération, d'une confirmation quelconques. Mais l'Église, à ne la considérer qu'au sens le plus étroit, est une société parfaite; elle a des doctrines infaillibles, un chef certain, pleinement investi du droit de proposer, de juger et de confirmer. Tout est libre quand la liberté du chef s'exerce. Rien ne serait libre s'il ne l'était pas.

Pour terminer sur ce point, je demande à M. Rey s'il croit que nos lois ne sont pas des lois, parce qu'elles ont été conçues par le prince, étudiées et préparées par le conseil d'État. Est-ce qu'une constitution proposée par les *irréconciliables*, votée d'emblée par la Chambre des députés dans un moment d'effervescence, confirmée par le suffrage universel, lui semblerait devoir mieux répondre aux traditions et aux besoins du pays?

Cette comparaison, bien entendu, n'a que sa valeur, les choses de l'Église ne pouvant pas être parfaitement comparées aux choses du monde. Je la hasarde pour faire comprendre à M. Rey ce qu'il ne comprendra jamais très-bien, par suite de sa malheureuse disposition à ne tenir aucun compte des lumières implorées et immanquables du Saint-Esprit.

LII

La liberté du Concile.

22 février.

II

Ayant suffisamment exercé sa mauvaise humeur sur la préparation du concile, M. Rey s'attaque aux Lettres apostoliques *Multiplices inter*, contenant le règlement de l'Assemblée. Il les trouve conçues « dans des vues *singulièrement restrictives* de la liberté des évêques. » Ces expressions trahissent l'esprit de minorité mécontente. La suite a pour but de prouver que le Pape, en défiance des évêques, n'a voulu et ne permettra qu'un semblant de Concile. M. Rey découvre partout des dispositions sournoises pour abuser, enlacer, étouffer la liberté. Il dirait volontiers que « la cour romaine » a conspiré pour mettre en défaut le Saint-Esprit. Si M. Gambetta écrivait sur le règlement du Corps législatif, il ferait un mémoire dans ce goût, aussi amer contre le gouvernement, non moins injurieux envers ses collègues assez serviles pour supporter un règlement qui « empêche l'Assemblée de marcher... » au pas de M. Gambetta.

C'est ici que M. Veuillot est signalé à l'horreur des races futures comme coupable d'un crime peut-être inouï, ayant approuvé le règlement et loué le Saint-Père d'avoir *enlevé aux évêques la liberté du mal*. Je cite : « M. Veuillot a dit cela. *Jamais* plus audacieuse insulte à « l'Épiscopat tout entier, ni plus insolente interprétation

« de la pensée du Saint-Père, ni plus insigne flatterie « n'est sortie d'*une plume qui se dit* catholique [1] ! »

La vérité est néanmoins que M. Veuillot n'a pas dit cela; et celui qui a dit cela dans l'*Univers*, sans aucun concours de M. Veuillot, n'a pas non plus dit cela, car sa pensée n'était aucunement cela. L'indignation de M. Rey, d'ailleurs si respectueux lui-même pour le Pape et pour « l'épiscopat catholique tout entier, » repose sur une fausse décrétale.

Revenons au règlement. Personne ne nie que, si le Concile avait dû le faire lui-même, cette œuvre laborieuse serait à peine aujourd'hui terminée, et laisserait beaucoup à désirer. D'un autre côté, il suffit d'être à Rome pour savoir que le règlement paraît plus que large dans la pratique. On ne lui reproche généralement que l'absence de frein contre la suite interminable des discours. L'opposition, qui menaçait de dérouler sans fin ses paroles, commence à trouver que la majorité étale trop les siennes. L'on espère partout qu'une prochaine explication ou modification du règlement, indiquée par l'expérience, abrégera ces stériles longueurs.

Pour le fond, rien n'est à changer. C'est une erreur de dire que le règlement ne reconnaît aux Pères *aucun droit d'initiative*. La commission des *Postulata* est instituée en faveur de ce droit parfaitement reconnu. Elle reçoit les propositions, les examine et en décide. Ce dernier point déplaît à M. Rey et lui semble annuler l'initiative. Il estime que la commission, ayant été nommée par le Pape, est en définitive « entièrement sou-

[1] A cette phrase je reconnais l'auteur du Mémoire aussi clairement que si je le voyais. — Octobre 1875.

mise *au bon vouloir* du Pape. » C'est M. Rey qui dit cela, et « jamais plus audacieuse insulte, ni plus insolente interprétation, ni, etc., n'est sortie d'une plume qui se dit, etc. » Le Saint-Père a nommé les juges des propositions pour être des juges; il s'est lui-même institué juge en dernier ressort, non pour trancher par des actes de *bon vouloir*, mais pour décider avec les scrupules de conseil et de justice qui conviennent au successeur de Pierre, vicaire de Jésus-Christ. Il faudrait se souvenir que ce sont là ses titres, et que ni la prudence, ni la conscience, ni l'assistance ne lui peuvent manquer dans les affaires de l'Église. Dieu n'a pas donné de juge plus certain de ce qu'il faut soumettre au Concile. Est-ce que M. Rey concevrait la pensée d'enlever au Pape la liberté du mal? Je l'exhorte à reconnaître que le Pape, président légitime du Concile et juge souverain de ses propositions, n'est pas moins apte à prononcer sur les propositions isolées de tels ou tels évêques.

Pour parler avec précision, l'*initiative* en matière de Concile est le droit propre du Pape. Il ne doit ni ne peut l'abandonner pleinement ni au Concile ni à personne. Tout le reste, sauf le *placet* ou le *non placet* du juge conciliaire, n'est qu'une simple proposition que le Pape, de science certaine et de plein droit, admet, ajourne ou rejette. M. Rey et M. Gambetta voudraient, au contraire, que toute proposition quelconque pût saisir l'assemblée, et que l'assemblée en décidât sans appel. Mais l'Église n'est point faite ainsi, et le Pape ne se trouvait en aucune façon obligé de donner au Concile un règlement propre à contenter M. Rey et M. Gambetta.

LIII

La liberté du Concile.

III

Du règlement, M. Rey passe à un récit dolent et irrité de la formation des commissions nommées par le Concile. Ce détail peu clair semble émouvoir l'auteur plus qu'il ne parvient à émouvoir le lecteur. On sait que les membres de l'opposition ne furent point élus ; on connaît les causes de cet échec, quatre fois et même six fois répété. Mais ce que personne n'ignore, M. Rey veut l'ignorer. Selon lui, les électeurs n'ont pas su ce qu'ils faisaient, ou n'ont pas osé faire ce qu'ils voulaient : « Ces élections, dit-il, ont été faites *sans connaissance de* « *cause* par les évêques, ou plutôt *par la Cour de Rome*, « sur des listes distribuées *par elle* et dans un sens *aussi* « *exclusif* que la commission nommée exclusivement « par le Pape. »

Pour être exact, M. Rey devrait dire que le sens du Concile a été *plus exclusif* que celui du Pape. Le pape en pleine connaissance de cause, a choisi plusieurs évêques qui n'ont point signé le *Postulatum* pour l'infaillibilité, et quelques-uns qui ont signé l'autre, tandis qu'aucun douteux sous ce rapport n'a trouvé place dans les commissions élues. M. Rey le dit lui-même plus loin, montrant que les élections ont été faites en connaissance de cause, et qu'il n'en doute pas lorsqu'il affirme le contraire. Je cite : « Tous les évêques soupçonnés ou con- « nus pour n'être pas favorables à la définition de l'in- « faillibilité, ont été systématiquement et *inflexiblement* « écartés... *ainsi* tous les évêques allemands de Fulda,

« de même que les archevêque et évêques de Paris, de « Grenoble et d'Orléans. » Donc les électeurs savaient ce qu'ils faisaient, ont fait ce qu'ils voulaient. L'exclusion ne tombe pas sans connaissance de cause sur des hommes aussi signalés que les évêques allemands de la réunion de Fulda, aussi notoires que l'archevêque de Paris, aussi retentissants que l'évêque d'Orléans.

Les Pères, arrivés de la veille, ne pouvaient pas et n'ont pas voulu précisément *choisir*. Ils ont voulu *exclure*, et, par l'exclusion, ils ont pris le seul moyen qu'ils eussent alors de faire connaître leur sentiment. M. Rey ne peut leur contester le droit, ni la convenance et l'opportunité avec lesquels ils l'ont exercé. L'un d'eux, qui n'a signé aucun *Postulatum*, me disait en ce temps-là : « On a tant crié que l'ultramontanisme était un parti : nous montrons qu'il est l'Eglise! » J'ai rapporté le mot, et il a passé sans contradiction.

Dans le fait, par suite des livres, déclarations, observations, brochures officielles et secrètes qui venaient d'agiter en divers sens le monde catholique, les évêques arrivant à Rome ont trouvé une situation imprévue, et qui dominait de beaucoup le volumineux appareil des *schemata*. Tout avait été préparé pour les tranquilles délibérations de la paix; les écrits dont je parle, et, en dernier lieu, les brochures violentes, je dirais volontiers le clairon de Mgr l'évêque d'Orléans, avaient tout tourné à la guerre. On rencontrait à Rome, en face du Pape et de la doctrine commune de l'Église, l'apparence sinon la réalité d'un chef et d'une doctrine d'opposition : en face de l'évêque œcuménique, des voix qui allaient retentir jusque dans le Concile parlaient d'un « évêque européen. »

Cette situation devait tout envahir. Chacun se demanda nécessairement de quel côté il serait. La délibération ne pouvait être longue; la doctrine ne laissait pas plus de doute aux consciences que la circonstance ne laissait de temps à l'action. La Majorité se trouva faite avant de se connaître, et l'Opposition fut écartée. Rien de plus simple, du moment que l'Opposition se portait sur un point si peu susceptible d'accommodement.

L'auteur du *Mémoire* incidente et s'embrouille sur des choses de rien, qui le mènent plus d'une fois hors de la vérité. Il dit que telles ou telles réunions, empêchées ou entravées par la « cour de Rome, » auraient donné d'autres résultats. Propos de battus, à l'usage de toutes les minorités, peu dignes pourtant de la minorité d'un Concile, et qui scandaliseraient fort sous la plume d'un autre historien responsable que M. Rey.

La vérité est que les Pères se sont librement réunis par langues, par groupes, par demi-groupes nationaux et internationaux, groupes français, groupes allemands et austro-hongrois, groupes orientaux, américains, espagnols, italiens, groupes mélangés. Les correspondances ont assez parlé de tous ces groupes; les *Postulata* pour et contre l'infaillibilité en attestent assez l'existence, encore maintenant très-active. De tout ce qu'ils ont fait et essayé, il résulte que le Concile aujourd'hui se connaît très-bien et que le règlement n'a nullement empêché les tendances de s'affirmer, les esprits de se pénétrer, les consciences de s'éclairer et de s'entendre, le Concile de « marcher. »

Il est aujourd'hui avéré qu'un dissentiment existe sur le point capital, entre la grande majorité du Concile et une quantité indéterminée de Pères dont le nombre va

décroissant. Ceux qui disent qu'on ne peut s'entendre avec la Majorité, sont peut-être à la veille de ne plus s'entendre entre eux; ceux qui reprochent à la Majorité d'abuser de sa force, sont ceux qui ne se sentent pas la force de lui justifier leur dissentiment. Quel évêque sera tenté de quitter la Majorité par cette seule raison qu'il y est venu et s'y trouve au gré de sa conscience? Quel évêque sera tenté de faire brèche à la muraille par cette seule raison que l'assaillant ne peut l'entamer? La majorité donc reste tranquille et compacte. C'est dire qu'elle est invincible. Elle a fait les quatre grandes commissions du Concile, elle fera le reste. M. Rey l'annonce; en ce point il ne se trompe pas.

Je laisse de côté les calculs auxquels il se livre pour prouver que les combinaisons machiavéliques du règlement n'empêchent point que la Minorité ne soit en réalité une majorité opprimée, tandis que la Majorité n'est en réalité qu'une minorité oppressive. Il arrive à ce résultat par la théorie des siéges « importants, » qui lui permet d'élaguer moralement la foule pauvre des évêques italiens et des vicaires apostoliques. Parmi ces évêques se trouvent ceux qui ont souffert la persécution, la pauvreté, les prisons, l'exil, pour accroître l'Église et pour défendre sa liberté. Mais selon M. Rey, les Italiens sont trop petits et trop nombreux, et les vicaires apostoliques viennent de trop loin et ne sont pas assez indépendants du Pape.

J'éloigne pour aujourd'hui cet argument injurieux, mais encore plus misérable. Quand je reviendrai sur les vicaires apostoliques, je ne désespère pas de convaincre M. Rey lui-même qu'ils ont aussi leur « importance. » En attendant, je regarde comme certain, en dépit de

toutes les arithmétiques, que six cents évêques et probablement plus, forment la majorité sur cent cinquante évêques et probablement moins.

Voyons maintenant quel usage la majorité fait de sa force, comment on discute et comment on votera. Le Mémoire de M. Rey tombe à ce sujet dans d'étranges erreurs.

LIV

La liberté du Concile.

23 février.

IV

Je voulais, dans cette lettre, vous parler de la forme et de la liberté des discussions, mais il faut d'abord que je résume les assertions satiriques et chimériques de M. Rey. Elles ont toutes pour but de montrer que la discussion n'est possible ni moralement ni matériellement, que l'étude même des matières et la réflexion sont impossibles, que par conséquent le Concile n'est pas libre, et que, dès lors, il n'y a pas de Concile.

Tout cela est répandu en axiomes, en faits controuvés, en allusions, en exclamations, en vingt autres manières, à travers les trois derniers paragraphes du *Mémoire,* sans que l'on puisse saisir le pourquoi ni la liaison de rien. Ajoutons que ces choses nous sont fournies par le seul M. Rey, témoin qui n'a rien vu, qui ne peut pas citer ses garants, et que ceux qu'il accuse sont contraints de dédaigner à cause de son incompétence manifeste. D'un autre côté cependant, cette incompétence constitue sa force. Plus il paraît incroyable, mieux

il paraît renseigné ; moins il mérite qu'on l'écoute, plus il faut lui répondre.

Quel art perfide de faire débiter par un autre des faussetés qu'on ne saurait produire soi-même, cela après avoir invoqué le Saint-Esprit! Douloureux épisode de tous les conciles. Au VI^e^ œcuménique, le chef des Monothélites, Macaire, priait Dieu avec ses collègues, et ensuite leur lisait des pièces fausses ; et ses partisans accusaient les légats du Pape de falsifier les délibérations!

M. Rey assure donc, pêle-mêle, que si l'on a au Concile la liberté « de discourir, le plus souvent sans être entendu, il est manifeste qu'on n'a pas la possibilité de discuter ; »

Que « l'on est *autorisé* aujourd'hui à regarder comme « malheureuse l'idée qui a prévalu de présenter aux « hommes *les plus capables* de la catholicité un Concile « *fait d'avance,* qu'ils sont *obligés de défaire ;* »

Que « une autre conception malheureuse du règle- « ment est celle qui *refuse aux évêques tout moyen de* « *s'entendre,* de se concerter, de s'éclairer les uns les « autres ; »

Que « la discussion n'est ni étudiée ni préparée, ni « circonscrite, ni dirigée ou, plutôt, de discussion il n'y « en a aucune ; »

Que le Concile est ainsi exposé à passer sans examen sur les matières de la plus grande importance, car, « en fait de doctrines, » tel petit mot inaperçu « peut renfermer une question immense. » — Tout à l'heure, cependant, M. Rey méprisait les spéculatifs et les théologiens ;

Que « le Concile, qui se doit à lui-même et qui doit au

« monde d'approfondir les projets de définition qu'il im-
« posera au genre humain sous peine d'anathème, » ne peut remplir sa fonction ;

Que le Concile n'entendant rien, ne comprenant rien, la Majorité risque de s'ennuyer et « d'en finir brusque-
« ment et prématurément avec de pareils débats, par « un simple vote *muet* et d'*étouffer ainsi la minorité ;* »

Que si la Majorité, cédant à ce péril, « fermait la « bouche à la minorité par un vote violent, qu'est-ce que « cela serait? une *oppression véritable :* et de *graves de-*
« *voirs* peuvent ALORS se présenter à la conscience des « OPPRIMÉS ; »

Que « voilà où le désir d'enlever aux évêques, comme « le dit M. Veuillot, la liberté du mal, a amené le Con-
« cile. »

Suivant M. Rey, l'idée serait même venue « à quelques esprits » de supprimer les discours, d'enlever la parole aux évêques et de les réduire à des opinions formulées par écrit. La preuve, c'est qu'un « petit journal de Nîmes » en a parlé !

Et prenant feu sur cette imagination, comme si elle allait tout de suite devenir un article du règlement, M. Rey s'écrie qu' « alors, il n'y aurait plus de Concile aux yeux de personne dans le monde. »

La conclusion de ces assertions ressassées manque un peu. L'auteur, en effet, se borne à demander un bouleversement inextricable du règlement en exercice, duquel bouleversement résulterait pour les Pères du Concile ce qu'ils n'ont pas aujourd'hui : « une *liberté suffisante*, « une *véritable* et *nécessaire* liberté. »

Mais la conclusion sincère que l'on esquive ici nous est fournie ailleurs par un journal, plus audacieux. Ce

journal est la *Liberté* de M. Émile de Girardin, très-affamé aussi de sauver l'Église. Il faut se résigner à entendre ce zélé catholique, aussi jaloux de délivrer l'Église que soigneux de s'affranchir lui-même des sacrements :

« Les évêques de l'Opposition sont *littéralement révoltés* « de la façon dont tout procède. Si le programme obs- « curantiste de *la curie* passe *avant la prorogation* qu'ils « désirent et appellent de tous leurs vœux, ils n'ont plus « qu'un espoir pour sauver l'Église en péril : *c'est d'en* « *appeler de ce Concile frappé de nullité dès son ouverture,* « *à un Concile libre;* de cette assemblée d'*humbles servi-* « *teurs* présidée *par un César* et dirigée par une faction « monacale et sectaire, à une *assemblée d'évêques* prési- « dée par l'Esprit-Saint et dirigée par l'amour du bien. « de la vérité et du progrès.»

Ainsi parle M. Favart, voisin au Concile de M. Rey. M. Rey a parlé le 14, M. Favart le 16; vous voyez qu'ils se suivent et se ressemblent. La *situation des choses à Rome* leur apparaît exactement la même, ils ont vu des mêmes yeux; l'un raisonne, l'autre conclut, et les deux ouvrages n'en font qu'un. Tous les raisonnements de M. Rey vont à la conclusion de M. Favart; toute la conclusion de M. Favart jaillit des raisonnements de M. Rey : le Concile n'a point de liberté, donc il n'y a point de Concile; donc il faut ou une prorogation, durant laquelle on organisera une vraie liberté du Concile, ou appeler de ce Concile *sectaire* (foi de Favart!) à un Concile libre; de ce Concile, présidé par un César (foi de Rey!), à un Concile présidé par l'Esprit-Saint. Alors seront contents Rey et Favart!

M. Rey ne peut prétendre qu'il ne dit pas au Concile

et au Pape les injures incultes que leur distribue M. Favart. Car enfin, comment explique-t-il honnêtement l'adresse plus que blâmable avec laquelle le Pape aurait, selon lui, systématiquement vicié le Concile en entravant sa liberté? et quelle raison honorable peut-il donner de la complaisance des évêques à jouer la foi du monde catholique en souffrant cette sacrilége comédie?

Il n'y a point de milieu. Si le Concile est libre, le *Mémoire* de M. Rey est l'ouvrage d'un calomniateur; si le Concile est tel qu'il le représente, alors le frère Favart, employé de M. de Girardin, a raison : le Pape est un tyran, le Concile n'est point un concile. Le Pape par tyrannie, le Concile par complaisance, mentent également.

Je dis le Concile tout entier. Il ne faut pas mettre à l'écart l'Opposition. Aux yeux du monde, il n'y a point d'opposition dans le Concile. Les journaux en parlent, le monde n'en sait rien. Il a paru tout au plus que quelques évêques alléguaient quelques difficultés de peu d'importance, se plaignaient sans motifs, demandaient irrégulièrement, qu'une question ne fût pas introduite dans le programme : voilà tout. Il n'existe officiellement aucune protestation contre la tyrannie du Pape et le mensonge du Concile. Donc, tout le Concile se prête à ce mensonge. Les uns prêtent leur voix, les autres leur silence, et cette complicité consciente du silence est la pire des deux.

Si M. Rey concède aux évêques de « l'Opposition » la liberté de se taire en présence de l'Église trahie et du peuple trompé, il leur fait la plus grave injure : il les croit capables d'user de la liberté du mal.

LV

La liberté du Concile.

V

Maintenant, voyons comment les choses se passent en réalité dans le Concile.

Les *schemata* sont distribués assez tôt pour qu'on ait le temps de les étudier. Ce qui le prouve, c'est l'abondance des orateurs. Dès l'ouverture de la discussion, plusieurs ont eu le temps de méditer, de latiner leurs méditations, d'écrire un long discours ; d'autres s'inscrivent ensuite, et le Concile a déjà entendu de cent vingt à cent trente harangues. On ne peut pas supposer que tant d'évêques aient pris la parole pour ne rien dire et parler de ce qu'ils ne connaissaient pas. D'ailleurs, toutes les correspondances de l'Opposition ont célébré la vigueur, la maturité, la science des évêques de l'Opposition.

Les orateurs évêques sont instruits, ils sont doctes ; cette étude a été celle de leur vie entière ; avec la science ils ont l'expérience et la grâce d'état. Ces avantages étant communs à tous, les orateurs savent de quoi ils parlent, leurs auditeurs le savent aussi. S'il y avait dans le Concile quelques évêques à qui les matières des *schemata* fussent nouvelles et inintelligibles à première lecture, ce ne seraient pas dix discours ni vingt discours qui les leur feraient entendre. Ces choses-là ne sont pas de celles qui s'apprennent en écoutant des discours contradictoires. Pour profiter d'une discussion, il faut être en état de la suivre, et alors tant de discours

ne sont pas indispensables. Quand deux ou trois hommes capables et de bonne foi ont agité une question en sens contraire, un auditeur intelligent et préparé les connaît à fond. Tout ce qui vient ensuite risque de ne plus apporter que fatigue et embrouillement d'esprit.

Sollicité cent fois de disposer que le président pourrait clore la discussion avec le consentement de l'Assemblée se déclarant informée, le Pape a répondu : « Je veux qu'aucun évêque ne soit contraint de remporter une vérité qu'il crût avoir à dire. » Cependant, il a fallu mettre une digue. Un décret récent en donne l'initiative à l'assemblée.

On ne se borne pas à discourir, on discute. Les orateurs de l'Opposition ne sont pas entendus seulement des amis qui en expriment leur ravissement. Ils sont entendus aussi de leurs adversaires, et ils s'en apercevraient si ceux-ci croyaient pouvoir se permettre autre chose qu'une grande attention. Or, si les orateurs de l'Opposition sont entendus, ils entendent, et les défectuosités de la salle ne servent plus de raison pour en appeler au futur Concile.

Dans la discussion qui s'achève sur l'unité du petit catéchisme, l'Opposition a parlé tant qu'elle a voulu ; il lui a été répondu point par point, et chaque point a reçu plutôt deux réponses qu'une. — « On pourrait, me disait un évêque très-éminent, mettre n'importe quel orateur de l'Opposition au défi d'énoncer une difficulté qu'il aurait touchée et qui soit restée sans examen, je ne crains pas d'ajouter sans solution. »

Les membres de la commission sont présents. Ils reçoivent la sténographie des discours, en délibèrent,

font une rédaction conciliaire qui sera soumise au Concile et votée article par article. Donc aucune surprise n'est possible, et tout aura été discuté et voté en connaissance de cause. Les nouvelles dispositions ajoutent à cette garantie.

Je crois avoir répondu à toutes les objections et à toutes les assertions du *Mémoire* édité par M. Rey. J'aurais bien des réflexions à ajouter, mais ce travail est déjà long et mes lecteurs doivent être fatigués. C'est assez d'ailleurs de leur avoir donné les vrais éléments de la *situation des choses à Rome*. Ils verront bien que cette situation ne laisse craindre ni une sédition dans le Concile, ni un ajournement qui serait, en réalité, un avortement. Je regarderais comme une impertinence de m'attacher à justifier davantage Pie IX, le Concile et Dieu même. On sait bien que Pie IX et le Concile feront l'œuvre de Dieu.

LVI

La liberté du Concile.

26 février.

VI

Hier, contraint par la poste, j'ai tourné court sur le blessant *Mémoire* du *Moniteur* contre le Pape et le Concile. J'ajouterai un épilogue.

Ce n'est pas pour continuer une réfutation que j'aurais pu abréger. Le *Mémoire*, très-bien fait pour indigner une âme catholique, est d'ailleurs plus indélicat que redoutable. Sentant moins la trahison, il eût passé comme tant d'autres mensongères injures. Qu'importe que M. Rey s'estime moralement et intellectuellement

supérieur à Pie IX, plus jaloux de la dignité de l'Église, plus capable de préparer et de gouverner un Concile ! Le contentement de soi-même est un accident fréquent dans les cervelles humaines, les journalistes n'y sont pas seuls exposés. L'aptitude de M. Rey à conduire l'Église universelle, fût-elle garantie par le *Français*, la *France* et l'*Impartial du Loiret*, le genre humain n'aurait pas encore besoin d'en être dépersuadé. Mais la marque d'origine, le concert trop visible avec d'autres adversaires, l'affreuse odeur de piété font perdre patience, et l'on écrit six articles lorsqu'il suffirait d'un haussement d'épaules.

Assurément il y a de quoi s'attrister. Il paraît dans le monde actuel une bassesse d'esprit qui décourage, et envers cette bassesse d'esprit une servitude de cœur capable de désespérer.

Nous avons ce spectacle inouï, le grand Concile dans la grande Rome ! Le grand Concile rassemblé de toute la terre, et présidé par le grand Pontife, dans la majesté vigoureuse de ses années ! Dieu a donné ce miracle à notre âge débile, où tout croule et se dessèche, et qui ne sait bâtir ni planter. Lorsque le genre humain pressent la défaite, la famine et les ténèbres, ce soleil de Josué demeure sur l'horizon, nous laissant le temps d'abriter une dernière récolte, d'élever un phare contre les ténèbres. Nous recevons une telle grâce, et devant une telle grâce, nous entendons dominer des voix brutales qui crient au soleil : — Va-t'en ! ta clarté nous offusque. Va-t'en ! laisse-nous la nuit.

On comprend la fureur des trafiquants de faux jour, vendeurs d'incendies et de fumées. La sereine clarté les ruine. On voit leur taille, leurs négoces sont entra-

vés. Mais la grande tristesse est de reconnaître que les créatures de la nuit ne sont pas seules à pousser ces clameurs barbares, et que, parmi les blasphémateurs, il y a aussi des fils de la clarté.

Pour ma part, je ne peux m'accoutumer à ces catholiques gonflés du venin de l'époque, qui se font gloire de ne pas tant croire et tant aimer le Pape ; qui jugent le Pape et nous veulent contraindre à le juger ; qui parlent de borner le Pape, et qui disent que désormais le troupeau devra nommer des experts pour discuter contre le pasteur sur la qualité des pâtures. Ils condamnent notre admiration pour Pie IX ; ils traitent d'*adulation* nos hommages à la féconde majesté de sa vieillesse ; ils détestent comme un fanatisme le sentiment qui nous incline aux pieds de ce défenseur de nos âmes ; ils parlent de servilité, quand nous obéissons au véritable père de la civilisation future. Car c'est lui qui, malgré l'opposition et la lâcheté du monde, saura transmettre à nos enfants la possession intégrale de Jésus-Christ.

Nous pourrions prendre le terrain de ces adversaires. Ils ont aussi leurs pontifes ! Je me borne à demander qui nous aurions à vénérer, à aimer et à suivre plus que celui-là ? Qu'ils nomment le prophète, le législateur, celui qui est davantage la justice, la miséricorde et la liberté, celui qui gardera mieux la croix sur les tombes et la croix sur les berceaux, celui qui sera plus certainement la voix, le commandement et l'amour de Dieu ? Nous nommons notre prêtre ; qu'ils nomment le leur !

Est-ce que nous « adulons » un distributeur des biens terrestres, un bienfaiteur personnel ? Je ne vois pas que

la foule des adulateurs de Pie IX soit formée de prélats de ses antichambres, d'employés de sa sobre couronne, de pensionnés de son indigent trésor, d'hommes plus ou moins chargés des bienfaits ou des hochets que les souverains ont l'habitude de répandre, souvent pour changer la vanité en ingratitude. La foule des adulateurs de Pie IX est composée de vaillants et de fiers qui ne lui demandent rien et qu'il n'a dispensés de rien. On le vénère parce qu'il est le Pape, on l'aime parce qu'il est bon, on l'admire parce que Dieu l'a revêtu des splendeurs du pontificat, de la vieillesse, de la justice, du malheur, de la constance.

Si l'on cherche pourquoi tant d'yeux ne voient point cela, qui cependant devraient voir, je ne me charge pas d'expliquer ces aveugles volontaires. Mais je dis hardiment que de ceux-ci il n'y en a pas tant, du moins à Rome.

L'intrigue et le mensonge échafaudent les calculs qui leur plaisent. Dans le fond, les chiffres vrais sont ignorés.

Quand Dieu a créé les étoiles, il les a appelées chacune par son nom ; et chacune, apparaissant, a dit : Me voici! Au jour de l'appel, nous verrons qui ne répondra pas et voudra rester dans les ténèbres. Ce nombre sera médiocre en tous sens. Pierre savait qu'il aimait son maître, Paul ne le savait point. Tous deux lui donnèrent leur vie. C'est une des conclusions que je veux tirer du travail malheureux que j'ai combattu.

Il en est une autre plus sûre. Dieu respecte la liberté humaine et lui laisse son jeu. Mais cette force avec laquelle il compte, n'en est pas moins réduite à le servir. Ce qui fait aujourd'hui le scandale de la foi, demain procurera sa gloire.

La liberté humaine est un ange ou une bête. Ange ou bête, elle a un fardeau de Dieu à porter. Ange, elle l'enlève joyeusement par la force de ses ailes ; bête, elle y est attelée quoi qu'elle fasse ; elle le traîne avec fureur, et le sol écrasé en gémit ; mais elle le traîne et le rend au but. La liberté réelle de l'homme fait l'œuvre que lui assigne la liberté inexorable de Dieu, inexorable parce qu'elle est juste et miséricordieuse. L'homme seulement a trouvé le fardeau trop lourd, et s'il persévère dans sa rébellion, il a perdu la joie et la récompense d'obéir.

Dans le Concile, l'œuvre divine sera faite, plus vite peut-être, à cause des obstacles que la liberté humaine y aura voulu mettre. L'Opposition (l'on peut dire qu'elle existe, sauf à en déterminer plus tard le caractère et le mobile) a visiblement précipité le cours des choses vers le but qu'elle voulait surtout éviter. Aux yeux de l'histoire, ses tactiques seront jugées médiocres.

Elle a révélé et rendu nette la vraie situation, cachée peut-être au plus grand nombre ; elle a mis les esprits en éveil et les a fixés sur le point décisif. Par ses moyens d'action tout mondains, par ses procédés, par ses auxiliaires extérieurs, par l'abus de la presse, par l'appel aux influences et même aux passions politiques, par ses tentatives et ses agissements pour enchaîner au delà de leur volonté ceux qu'elle prétendait affranchir, elle a révolté, — le mot n'est pas trop fort, — la patiente charité qui se laissait aller à lui prodiguer le temps.

Cette passion turbulente l'a empêchée de connaître les hommes sur qui elle prétendait exercer son empire. Je l'ai dit souvent, parce que tout le monde l'a vu dès

le premier jour : le Concile est pieux, formé d'hommes qui veulent d'abord que la volonté de Dieu soit faite, et qui demandent à Dieu de leur donner d'obéir en dehors de toute considération humaine. Ce caractère général, si marqué, a été méconnu.

On est venu à ces hommes de prière et on leur a parlé des choses du monde, des aspirations des temps modernes, des nouvelles idées des peuples, des volontés des gouvernements. On leur a envoyé d'office des journaux chargés de fables impudentes sur des faits dont ils ont vu la réalité toute contraire. Ils lisent dans ces journaux que les évêques ne sont point libres, que la partie glorieuse et importante de l'épiscopat se sépare des vues de la « cour romaine. » On ne s'en tient pas là, on leur distribue les brochures du P. Gratry. Le *Français* et le P. Gratry pour illuminer les évêques ! Ceux qui ont organisé ce service de lumière ne savent pas ce qu'ils ont perdu dans l'esprit des Pères du Concile. C'est là ce qui fait le chemin court pour l'introduction de l'infaillibilité.

Les choses étant ce qu'elles sont, il faut donc se réjouir qu'elles soient connues. A ce point de vue, le *Mémoire* du *Moniteur*, comme tant d'autres pièces du même genre, fâcheuses et pénibles sans doute, a néanmoins sa grande utilité. C'est ainsi que le Concile arrive à son but prédestiné, à son œuvre, qui est et sera l'œuvre de tous les Conciles : affirmer la foi, condamner et retrancher l'erreur.

Et le grand soleil restera sur l'horizon, et l'arche sera construite, et, à travers le déluge, elle portera le pain de vérité dont se nourrit le monde.

LVII

La troisième lettre du P. Gratry.

3 mars.

La troisième lettre du P. Gratry m'est arrivée hier. Elle n'est pas de nature à modifier le jugement que Mgr l'évêque de Strasbourg et plusieurs de nos prélats ont porté sur les deux autres.

Voici aujourd'hui les lettres approbatives de Mgr Strossmayer et de Mgr David, évêque de Saint-Brieuc, à l'occasion de la première. Elles ne produiront pas une médiocre sensation dans Rome.

On connaissait ici, depuis quelques jours, le texte de ces lettres, conforme à celui qui a été envoyé de Paris aux journaux des départements; mais peu de personnes l'avaient pu voir, et beaucoup doutaient que les lettres existassent, parce que le P. Gratry semble dépasser tout à fait ce qu'un prêtre peut dire, et à plus forte raison ce qu'un évêque peut approuver. Parmi ceux qui avaient les pièces en main, on citait Pie IX; lui-même disait qu'en lisant notamment la lettre attribuée à Mgr l'évêque de Saint-Brieuc, il n'avait pu se retenir de pleurer.

Cela est triste en effet; mais bien des choses sont éclairées par ces manifestations. Mieux vaut savoir où l'on en est.

Quant au P. Gratry, s'il a parié de se rendre à la fois risible et odieux, il peut s'arrêter, la gageure est gagnée. Il est risible par ses découvertes, odieux par l'usage qu'il en fait.

Il y a quelque temps,

« Rome alors honorait sa vertu, »

il découvrait l'existence du P. Thomassin, à peu près comme La Fontaine avait découvert Baruch, et il vantait avec quelqu'évaporation un passage de ce grand homme qu'il ne comprenait pas bien. Il a depuis découvert les *Fausses décrétales*, le pape Honorius, le Bréviaire; voici qu'il découvre la Bulle de Paul IV contre les hérétiques. Mais ce qu'il n'a pas découvert, c'est l'art de servir ses amis et de se faire estimer lui-même en commentant ces trouvailles. Après la Bulle de Paul IV, personne ne peut plus le croire innocent.

Qui le soupçonnera d'ignorer assez l'histoire civile et ecclésiastique pour s'être candidement mépris sur les circonstances où était l'Europe, lorsque Paul IV a publié cette bulle de salut public? D'une part, le Pape agissait conformément au droit; de l'autre, la civilisation était livrée au brigandage protestant ou socialiste. Il s'est présenté vingt occasions depuis moins d'un siècle où « la société » a fait plus et subi plus que le pape Paul IV n'impose. Nous verrons peut-être bientôt M. Gratry lui-même se joindre aux conservateurs effrayés, pour demander davantage.

Mais à présent, il s'agit de forcer les portes du sanctuaire et d'y faire entrer les amis de M. Gratry, qui le trouvent trop étroit. Ne faut-il pas que ce petit homme ait raison?

LVIII

4 mars.

On s'amuse de ce célèbre conciliaire, presque nommé par le *Journal des Débats*, qui craint que la poste pontificale ne viole ses secrets, — et qui envoie ses

paquets par Florence, pays du scrupule et de la fidélité. L'anecdote semble incroyable, et tout le monde la croit. Elle était d'ailleurs connue, il y a déjà quelques semaines. On la met au compte d'une passion qui ne calcule plus tous ses actes. Tantôt cette passion fait rire, tantôt elle fait gémir, elle n'a pas perdu le privilége d'étonner. Cependant, personne ne doute d'un retour de raison qui fera noblement oublier ces misères humaines. Je suis de ceux qui s'obstinent à croire que tout finira bien.

La troisième de M. Gratry ne produit pas grand effet. L'on s'habitue à entendre bourdonner cet académicien. D'ailleurs il est jugé. M. de la Bédollière méprise l'anathème; ceux qui l'ont lancé savent qu'il portera son fruit. Je parle au pluriel, Mgr l'évêque de Strasbourg n'est pas seul. Beaucoup de prélats ont adhéré à sa sentence contre M. l'écrivain Gratry. L'arbre atteint de cette cognée ne garde pas longtemps sa verdure. Je parierais volontiers que la septième lettre de M. Gratry (s'il va jusque-là selon sa promesse) aura le sort des puînés de M. Renan.

En attendant, voyez l'accord de tous ces politiques libéraux et comme leurs actes sont de famille ! M. Gratry accuse Rome de fabriquer de fausses croyances, M. Buffet la laisse accuser de fabriquer de la fausse monnaie, le personnage éminent dont le *Journal des Débats* raconte les terreurs, la soupçonne de voler les lettres à la poste. Cela fait songer à l'aventure de Cham ; l'on a peur que tous ces déplorables enfants ne finissent par devenir nègres. Leur cas est d'autant plus fâcheux que Noé n'a nullement trébuché, et que l'irrévérence se complique de calomnie. Mais quoi ! Pierre n'a-t-il pas un

privilége qui manquait à Noé? N'est-il pas celui à qui il fut commandé de pardonner septante fois sept fois? Cham le reconnaîtra infaillible au moins dans la miséricorde, et par là ce barbouillé retrouvera sa blancheur. *Cosi sia!*

Et le petit *Français* qui coule à son public ingénu que, si les Romains, dans leurs disputes, n'en viennent pas tout de suite aux coups de poing, c'est qu'ils craignent le couteau! Voilà un désagréable négrillon, ce petit *Français!* Il me rappelle je ne sais quoi de M. About et de madame Sand (née Coquelet), lesquels ne pouvaient faire un pas dans Rome sans entrer en appréhension de quelque *coltellata*. Je les trouve trop fiers de leur civilisation de Pantin.

L'*Union de l'Ouest* nous accuse donc d'être des « misérables, » parce que la *Gazette d'Augsbourg* publie des lettres inédites de M. de Falloux[1] ? Cela me semble bien chaud. Néanmoins, poussez, je vous prie, l'affaire. Cherchez la *Gazette d'Augsbourg ;* obtenez de savoir d'où vient cette lettre attribuée à M. de Falloux, et tâchez de nous dire pourquoi M. de Falloux a souffert tout un mois qu'elle courût sous son nom. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que jusqu'à présent M. de Falloux fait le mort. Ses amis sont intervenus, non pas lui-même. Un télégramme arrivé, dit-on, à Rome n'a point été vu du journal qui l'a publié. Il y a du louche dans tout ceci. S'il convient à quelqu'un de rester dans l'ombre, il nous convient, à nous, d'aller au grand jour.

A défaut de M. de Falloux, qui n'a pas, je crois, tout à fait le droit de se taire, il faut au moins que la *Gazette*

[1] Il s'agissait de la lettre où se trouvait la phrase sur le 89 de l'Église.

d'Augsbourg s'explique. On sait bien que ce journal est fort effronté à donner de fausses nouvelles et à ne jamais les justifier. Il jouit sur ce point de la mauvaise réputation la plus incontestée. Mais ici, c'est un cas de faussaire.

Toujours pas de séance indiquée pour le Concile. Beaucoup de bruits courent sur les projets des *opposants*. Il s'agirait d'une protestation contre l'article qui permet à dix Pères de réclamer la clôture de la discussion, et qui donne à l'assemblée le droit de se déclarer assez informée. Tout au contraire, on proposerait que le Concile fût tenu de laisser la discussion se poursuivre aussi longtemps que cinquante membres le trouveraient bon. Vous voyez par ce trait ce qu'il faut croire des bruits qui courent.

Je ne dis pas toutefois que la première séance n'offrira rien d'inaccoutumé. L'attente de quelque chose est générale, mais je dirais plus volontiers : Tenez pour certain que le cours est pris, qu'il est invincible, que rien ne le détournera. Le Concile veut écouter, veut juger et finir. Personne n'est plus en doute là-dessus.

5 mars.

On m'assure que ce n'est pas un vain bruit et qu'il existe vraiment une protestation contre le décret qui rectifie le règlement. Elle est signée, elle est déposée, elle est même, dit-on, imprimée. J'ajoute que j'ai encore quelque peine à le croire. J'entends de tous côtés demander où veulent aller ceux qui agissent ainsi. Aucune réponse vraisemblable n'étant donnée nulle part, je reste dans mon doute. Des hommes si haut placés ne peuvent s'engager dans une route sans issue.

La question d'opportunité, désormais tranchée, ne peut expliquer de tels actes ; la question de principe est trop certaine aux yeux du Concile et trop haute dans toute l'Église pour qu'on puisse l'attaquer par des moyens aussi dépourvus de grandeur.

Qui peut admettre que l'Opposition se veuille ainsi déclarer infaillible dans une question de foi ? Ces entêtements ne sont pas le caractère des oppositions consciencieuses, mais le propre des factions. Il me semble que ce seul mot de *faction* hurle ici, et que rien de pareil ne peut attrister l'histoire du dix-neuvième Concile.

LIX

Un *spéculatif*. — Lettres de saint Thomas. — Distribution des *schemata* sur l'infaillibilité.

6 mars.

J'ai rencontré ce matin un théologien du Concile, un de ces « spéculatifs » dont M. Rey, du *Moniteur*, fait peu de cas. C'est véritablement un homme qui a remué plus d'idées qu'il n'a touché d'*affaires*, et l'on voit immédiatement qu'il a surtout évité de toucher aux siennes. Français sans ruban rouge, Romain sans liseré violet, il est *Monsieur l'abbé* tout simplement. Toute sa vie il n'a fait que ramasser du latin, de l'histoire, du droit canon, de la philosophie et de la théologie ; jamais il ne ramassera autre chose que cela et ce que l'on ramasse avec cela, c'est-à-dire des esprits et des âmes. De tels hommes restent à dix-huit cents francs de traitement, avec le paradis à la fin de leurs jours. Ce qui achève de les avilir, ils sont contents de ce lot misérable. Spécu-

latifs, éternels objets du juste mépris des spéculateurs! Mais, par exemple, lorsqu'il est question d'un Concile, ce sont eux qui le préparent, et lorsqu'on spécule sur l'histoire, le droit canon, la philosophie et la théologie, on voudrait éviter de passer par leurs mains. Hélas! il y faut pourtant passer, et le moment n'est pas doux.

En définitive, ces nigauds, méprisés des sous-préfets et éclaboussés des *excellences* et des *illustrissimes,* sont les maîtres des choses humaines. Leur détestable obstination à ne point entendre les affaires est cause qu'ils ne cessent point de s'entendre aux principes. Ils gardent les principes, ils les cultivent, ils les empêchent de disparaître sous la poussière et sous la rouille; ils savent toujours où les prendre et toujours les manier; ils s'en servent comme de barreaux qu'ils jettent dans les roues de la spéculation. Inutilement la spéculation leur promet de belles parts de bénéfices, ils n'entendent rien; et un jour, sauvagement armés de leurs maudits principes, ils renversent, ils transpercent, ils dispersent les plus belles affaires du monde.

Il y eut toujours dans Rome beaucoup de gens de cette espèce. Rome est leur centre. Ils y sont venus en foule pour ce moment. L'état honteux de leur fortune ne les empêche pas de voyager. Ces gens qui n'ont point de place et qui vivent de rien, vont partout, vivent partout. Ils trouvent ici des nids à rats où ils se casent, des gargotes où ils mangent à bon compte, des bibliothèques où ils prennent leurs délices et deviennent pires qu'ils n'étaient. Tout homme d'affaires qui voudra pratiquer des théologiens, voir de quel mobilier et de quelle table ils s'arrangent, frémira d'horreur et comprendra que les affaires sont perdues. Car il ne faut

pas s'y tromper, le théologien a beaucoup de crédit sur l'évêque ; et l'évêque lui-même, quoique ayant dépassé en apparence la barre de dix-huit cents francs, n'est presque toujours qu'un théologien. Il en a l'esprit, les mœurs, l'entêtement. Sur cent évêques, vous en trouverez aisément quatre-vingt-dix qui n'hésiteront pas à sacrifier les affaires ; les autres n'auront besoin que d'un peu de réflexion pour n'y pas tenir du tout. Je vous assure qu'en temps de Concile, les gens d'affaires sont malheureux ! Ils ne voient de tous côtés que gens de principes, armés de principes que l'on croyait enterrés.

J'ai donc rencontré ce matin un théologien. Il venait de dire sa messe (autre écueil des affaires !) et il avait sous le bras un livre de la plus honnête vieille physionomie, un de ces livres de Rome, faits par ces gens-là, pour ces gens-là, vêtu de la robe de parchemin sans dorure, trapu, lisse, solide, né des siècles pour regarder passer les siècles et demeurer après des siècles plus frais et plus jeune que toutes les nouveautés. A voir ces livres, on sent qu'ils ont mérité de vivre. La brochure moderne s'amoncelle autour d'eux et se dissout lorsqu'ils s'ouvrent. Elle n'y peut mordre, non plus que le temps.

Notre théologien m'aborde, et sans autre formule : — Leur P. Gratry, me dit-il, qui prétend s'appuyer de saint Thomas ! J'avoue qu'il me fait rire. Je ne le connaissais pas ; mais, d'après le bruit qu'ils en font, je l'aurais cru plus fort. Il veut montrer par saint Thomas que le Pape n'est pas à lui seul le dépositaire de la souveraineté, n'est pas plus souverain dans l'Église qu'il n'est, selon eux, infaillible sans l'épiscopat ! Il n'a lu que

Maret, ce pauvre Gratry, et encore il l'a lu sans réflexion. — Vous croyez donc, monsieur le théologien, que le P. Gratry n'entend point saint Thomas? — Il pourrait certainement l'entendre, s'il le lisait. Ce n'est pas si difficile. Je dis qu'il ne l'a point lu. Il lui prête des nonsens inimaginables. Où a-t-il vu que saint Thomas fasse de l'Église non plus une monarchie, mais une sorte de monstre dans lequel la tête ne commande plus qu'à demi, et le corps, restant sujet, devient demi-souverain? Est-ce que Dieu a voulu faire des choses confuses? Est-ce que saint Thomas est l'Ange de l'École pour avoir donné des solutions inextricables? Voilà cependant la théorie que Gratry prend de Maret : la tête va commander à demi, le corps obéir à demi, et tout marchera de la sorte sans complication et sans miracle. Deux faillibilités sacrées, opposées l'une à l'autre et se combattant sans relâche, feront une infaillibilité certaine, à laquelle la raison humaine se rendra sans combat! Comprenez-vous ce tripotage?

Cette interrogation attendait une réponse. — Que voulez-vous? dis-je à mon théologien : Mgr Maret et M. Gratry sont des hommes illustres, et vous savez combien M. Janicot, M. Beslay et d'autres encore me reprennent quand j'ai l'air de ne pas respecter les illustrations françaises. Ils rappellent alors que j'ai insulté Berryer mourant. Leur courroux m'intimide.

— Si Maret et Gratry parlaient en leur propre nom, poursuivit le spéculatif, que m'importeraient leurs erreurs contre la Sainte-Écriture, contre la tradition, contre le vieil enseignement des écoles catholiques, sans excepter l'ancienne Sorbonne? Mais ce qui me révolte, c'est de les entendre invoquer saint Thomas! Cet éva-

poré qui prétend « travailler depuis six mois sur tous les textes connus, » que n'a-t-il employé seulement six jours à lire un peu saint Thomas sur la souveraineté dans l'Église : il eût au moins évité le ridicule de citer le saint docteur à l'appui de sa thèse. A-t-on l'idée d'un homme qui se met à citer saint Thomas sans en avoir lu dix lignes et sans même savoir où se trouve le mot qu'il prétend citer?

Or, que les évêques soient égaux au Pape par le pouvoir d'*ordre*, et que l'ordre épiscopal soit parmi les ordres le plus élevé, saint Thomas le proclame fortement avec la tradition catholique. Mais que l'épiscopat possède un pouvoir de juridiction ou de *gouvernement* égal à celui du Pape, ou partage avec lui sa suprême puissance, c'est ce que saint Thomas nie absolument avec l'École tout entière. Tenez!

Ici le théologien m'ouvrit son livre. Je lus : *Solutio septuaginta trium quæstionum super potestate papali, ex sententiis S. Thomæ.*

— C'est, poursuivit-il, un opuscule que le savant cardinal Turrecremata écrivit à la demande du cardinal Julien, si célèbre dans les conciles de Bâle et de Florence, précisément pour l'usage de ceux qui n'auraient pas le temps d'étudier saint Thomas sur la matière. La simple lecture de cet opuscule apprendrait au P. Gratry quelle est la doctrine de saint Thomas au sujet du Pape. Il verrait que cette doctrine est forte, complète, appuyée principalement sur la Sainte-Écriture et sur de hautes raisons théologiques. Quelques textes supposés des Pères grecs, dont il s'est servi contre les Grecs, et qui ont été depuis rejetés, ne tiennent ici qu'une place accidentelle. Saint Thomas n'en avait pas besoin, on peut

les biffer, et la doctrine, privée de ces appendices, reste solide et entière. Prenons un exemple.

Voici la première question. Existe-t-il dans l'Église un supérieur qui soit au-dessus des évêques? En d'autres termes, y a-t-il dans l'Église une *puissance* supérieure à l'épiscopat?

Saint Thomas répond affirmativement. Écoutez ce passage, tiré du *Commentaire sur les Sentences* : « Là où « plusieurs choses sont ordonnées pour l'unité, il faut « un régime universel et central au-dessus des régimes « ou gouvernements particuliers... Et c'est pourquoi, « comme l'Église est un seul corps, il faut à la conser- « vation de l'unité un pouvoir suprême régissant *toute* « l'Église, au-dessus du pouvoir épiscopal destiné à ré- « gir chaque Église particulière: et ce pouvoir suprême « est celui du Pape. »

A l'objection que *tous les évêques* sont *successeurs des Apôtres* et que par conséquent ils *sont tous égaux*, et que l'un n'est point au-dessus de l'autre, voici la réponse : « Encore que tous les apôtres aient reçu en commun le « pouvoir de lier et de délier, cependant, pour qu'il y « ait un ordre à garder dans le pouvoir, c'est d'abord à « Pierre seul qu'il est donné, afin de montrer que c'est « de lui que ce pouvoir doit descendre sur les autres. « Aussi est-ce à Pierre individuellement (*singulariter*) qu'il « est dit : *Confirme tes frères, pais mes brebis ;* gouverne- « les à ma place. (*In Sent.* Dist. 25, q. ult.)»

Allons ailleurs. *Summa contra gentiles* (lib. IV, c. XXXIII) :

« Encore bien que les peuples soient divisés en divers « diocèses et cités, comme il n'y a pourtant qu'une seule « Église, de même manifestement il ne doit y avoir « qu'un seul peuple chrétien. Et comme dans chaque

« diocèse il ne doit y avoir *qu'un* seul évêque, de même « il ne doit y avoir qu'*un seul chef de toute l'Église.*

« L'unité de l'Église veut que tous les fidèles aient la « même foi. Et comme il arrive souvent que des ques- « tions s'élèvent en matière de foi, et que la diversité « des sentiments amènerait la division, si l'Église n'était « conservée *dans l'unité de foi par le sentiment d'un seul...* » — sentiment dès lors nécessairement infaillible, — « il « est donc requis, pour le maintien de l'unité de l'Église, « qu'*un seul régisse l'Église entière...* »

« Si quelqu'un vient dire que le Christ est le seul chef, « le seul pasteur, le seul époux de l'Église, il ne dit pas « assez. Car il est manifeste que c'est le Christ lui-même « qui parfait tous les sacrements de l'Église; c'est lui « qui baptise, qui remet les péchés, etc. Et cependant, « comme il ne devait pas rester visiblement présent à « tous les fidèles, il a choisi des ministres pour dispen- « ser par eux les sacrements aux troupeaux. Devant « donc retirer le bienfait de sa personne visible, le Christ, « par la même raison, a dû confier à quelqu'un qui fût « son lieutenant le gouvernement de l'Église univer- « selle. C'est pourquoi il a dit à Pierre avant son ascen- « sion : *Pais mes brebis*, et avant sa passion : *Confirme « tes frères.* Et c'est aussi à Pierre seul qu'il a fait cette « promesse : *Je te donnerai les clefs,* afin de montrer que « la puissance des clefs devait passer par Pierre et arri- « ver par lui aux apôtres ; et cela pour conserver l'unité « de l'Église. »

Et si M. Gratry veut trouver d'autres raisons de la suprême puissance du Pape dans l'Église, saint Thomas les lui fournira sans les aller chercher dans le *Thesaurus* grec.

Turrecremata indique les questions suivantes : *Le Pape est-il le premier et le plus grand de tous les évêques?— Le Pape a-t-il la prélature universelle sur toute l'Église? — Le Pape est-il la tête ou le chef de l'Église universelle?* Saint Thomas donne les réponses les plus nettes et les plus fermes, toujours principalement appuyées sur la Sainte-Écriture.

Le Pape a-t-il dans l'Église la plénitude de puissance? (Quest. 20e.) La réponse de saint Thomas est le contre-pied de la théorie Maret-Gratry : — A nul autre qu'à Pierre, le Christ n'a donné pleinement ce qui est sien, et à Pierre seul il l'a donné. NULLI ALII QUAM PETRO CHRISTUS QUOD SUUM EST PLENUM, ET IPSI SOLI DEDIT.

Mon théologien parla plus longtemps, mais je pense que M. Gratry n'en demande pas davantage, et je m'arrête sur ce texte assez précis.

Pour terminer, j'observe, sans trop faire le fier, que saint Thomas justifie assez une pensée qui m'est imputée à crime, ou plutôt à sottise, dans la troisième lettre du P. Gratry, pensée que d'ailleurs je ne renie point. Me trouvant d'accord avec saint Thomas et le P. Faber, je peux me résigner à passer pour un insensé aux yeux du P. Gratry.

« J'en connais de plus misérables. »

Et s'il faut m'excuser d'avoir touché à la matière théologique, vous voudrez bien remarquer que c'est aujourd'hui la fête de saint Thomas, et que ce même jour a été distribué au Concile le *schema* de l'infaillibilité. Il est dans la nature de l'homme d'écrire son pauvre nom au pied des Pyramides.

LX

Les terribles Confidences de M. Daru.

9 mars.

L'on a connu dans Rome hier, en même temps, les confidences comminatoires de M. Daru contre la définition de l'infaillibilité, et la distribution aux Pères du Concile du *schema* de l'infaillibilité. J'ignore si les menaces de M. Daru paraîtront dignes de la France et même dignes de M. Daru. Ce n'est point le sentiment qu'elles éveillent ici : mais assurément, la distribution du *schema* semblera une réponse digne du chef de l'Église. Comme toujours, Pie le Grand se trouve en règle avec l'honneur de son suprême sacerdoce et avec la conscience du monde chrétien.

Assurément, Pie IX n'a pas répondu ainsi parce qu'il était menacé. Une lettre même de M. Daru ne pouvait motiver ou précipiter les résolutions du Vicaire de Jésus-Christ. Pie IX s'est décidé parce que telle a été la volonté de Dieu, et la question dont s'alarmait M. Daru a été posée, selon toute apparence, comme si M. Daru n'existait pas. Le malheur de M. Daru consiste dans la coïncidence. Il s'est trouvé là bien mal à propos pour son nom, jusqu'alors si honnêtement inconnu. On le plaint de la rencontre. Quelle mauvaise chance de s'inscrire auprès de Pie IX dans ce moment-là, de cette manière-là ! Écoutons l'abrégé de la future histoire universelle de l'Église : « Quelques personnages osèrent « entreprendre d'intimider le courage de Pie IX. Parmi

« eux on distingua un ministre de Napoléon, nommé « Daru. »

L'incident n'attire pas autrement l'attention. L'on sait bien que, si M. Daru retirait le factionnaire français qui veille à la porte du Concile, beaucoup d'autres factionnaires qui veillent en France à d'autres portes seraient également relevés.

En somme, si les lettres de M. Daru ont troublé quelques esprits dans Rome, ce ne sont pas ceux qu'il menace; ceux-là se sentent au-dessus de ses atteintes. Quant à ceux qu'il loue, rien ne prouve qu'ils l'aient absolument mérité.

LXI

La Bulle de Paul IV.

9 mars.

Je reviens au P. Gratry. *Rome pendant le Concile*, et le P. Gratry sous un pareil titre, quelle disproportion! Mais la disproportion est fréquente dans l'histoire des conciles. Les conciles sont de très-grandes choses qui viennent à l'occasion de très-petites gens; et en s'occupant de ces très-petites gens, ils règlent de très-grandes affaires : je parle des vraies affaires, celles que les hommes d'affaires réclamés par M. Rey n'accommodent point, et surtout ne terminent point. Arius, Nestorius, Eutychès, Sergius, Macaire, Wicleff, Huss, tant d'autres contre qui des conciles furent tenus, n'étaient nullement des monstres de génie. Rien de magnifique en tous ces désastreux personnages. Hérauts d'une erreur bête au fond, fléaux mornes comme la peste du bétail et la maladie des pommes de terre, ils tiennent principalement

du cuistre : c'est le trait commun et dominant de leur physionomie. Il a fallu néanmoins des conciles pour se défaire de cela, et cela menaçait d'emporter la pauvre raison du pauvre genre humain. Oh ! dit Bossuet, oh ! *que nous ne sommes rien !* La piqûre de l'insecte abattra le géant, et la parole entêtée du cuistre fera des nuits séculaires pour des peuples entiers. Un Arius, avec quelques gouttes d'encre, tuera plus d'hommes que plusieurs pestes et plusieurs Tamerlan.

Pour revenir à M. Gratry, j'espère qu'il ne tuera rien, encore qu'il n'épargne pas l'encre. L'encre d'aujourd'hui n'a plus cette vertu assassine de l'encre d'autrefois. A force d'avaler ce poison, l'humanité n'en est plus qu'engourdie. D'ailleurs les remèdes sont administrés, ils auront leur effet. Mais enfin M. Gratry a l'honneur d'occuper sinon le Concile, du moins Rome pendant le Concile. Son nom retentit dans les conversations. On se demande où il en est, s'il a toujours le même mode de propagande ; on applaudit aux mesures de Mgr l'évêque de Strasbourg. Bref, je suis en règle avec mon titre quand je parle du P. Gratry.

Je ne vous surprendrai pas en vous disant que ses thèses et ses découvertes continuent de ne le point faire estimer intellectuellement. On trouve non-seulement que ce n'est point honnête, mais aussi, suivant l'expression de mon théologien d'hier, que ce n'est point *fort*. — Voilà une belle trouvaille, cette bulle de Paul IV, qu'il donne comme une monstruosité, me disait un docteur en droit. Il y en a bien d'autres dans le Bullaire et dans les décrets des conciles ! Ignore-t-il que cette bulle est conforme au droit public de la catholicité, dont le Pape était le gardien suprême? Ignore-t-il que la so-

ciété reposait sur l'orthodoxie dogmatique et pratique, et que quiconque ne faisait pas profession de foi catholique n'avait pas droit de cité, était étranger, et, en cas de sédition, était envahisseur? Ignore-t-il que quand Paul IV publia ce rappel au droit et au devoir religieux, il rappelait en même temps les peuples au droit et au devoir civiques?

En ce moment du seizième siècle, véritable siècle de piraterie et de brigandage, les peuples chrétiens étaient trahis par leurs chefs, qui passaient à l'hérésie, c'est-à-dire à l'ennemi. Des rois, des princes, des cardinaux, des évêques avaient apostasié, et l'apostasie était le renversement violent de toute la constitution sociale. Les hérétiques s'emparaient des biens des églises et de ceux des particuliers, ils tuaient les prêtres et les fidèles, saccageaient les couvents, les églises et les villes, et violaient jusqu'aux tombeaux. Est-ce que M. Gratry, polytechnicien, académicien et prêtre, ne sait pas cette histoire? Est-ce qu'il ne sait pas qu'il y a eu un protestantisme et des protestants, et que dans beaucoup de pays l'établissement du protestantisme fut un 93 plus long et plus terrible que le 93 de la Révolution?

S'il ne le sait pas, de quel droit fait-il des livres sur des sujets qui exigent la connaissance de l'histoire? S'il le sait, quelle est donc l'indélicatesse de sa conscience qui lui permet de n'en rien dire, et de présenter un acte de défense légitime et nécessaire, sous les couleurs d'un acte d'agression que rien ne justifie? Cela est-il d'un prêtre, et même d'un simple honnête homme? Et ce falsificateur fait le délicat sur les *Fausses Décrétales!* Et cet hypocrite est assez niais pour nous apporter ses odieuses fables, comme si nous n'avions rien à répondre!

C'est ici que j'interviens pour défendre le P. Gratry et relever son véritable mérite, inaperçu de tout ce monde savant et sincère. — Le P. Gratry, leur dis-je, fait son métier de pamphlétaire, et le fait très-bien. Je suis porté à croire qu'il n'ignore pas l'histoire du protestantisme. Sans être bien au courant de tout, les circonstances au milieu desquelles Paul IV a publié sa bulle, les raisons et le droit de cette bulle ne lui sont pas inconnus. Il n'ignore donc pas que vous auriez de quoi répondre; mais il ignore encore moins que vos réponses ne parviendront pas à ses lecteurs ou n'en seront point écoutées. Il se moque de vous, honnêtes gens, et vous pouvez lui répondre tant qu'il vous plaira : il n'entrera point en conversation avec vous. Ce serait le moyen de se faire battre; il n'est pas si simple!

Laissant de côté vos arguments et vos preuves, qui le désarçonneraient, il va son train, il pousse en avant. Il s'adresse au suffrage universel, comme Renan, comme Rochefort, comme tous ceux qui veulent avoir raison, et vous êtes moqués et vous serez trépignés. Ces lieux communs d'ignorance, qui ne le trompent pas lui-même plus que vous, lui pourront donner la foule, et la foule alors écrasera vos raisons et vous. Tel est l'art du pamphlétaire, et il n'y a pas à contredire : notre ci-devant chérubin des congrès de la paix le pratique en perfection.

Pour moi, j'admire un changement que je n'aurais pas cru possible. Je n'aurais jamais cru que cet oratorien volant, dont l'unique défaut était d'embrasser tout le monde, deviendrait un tel déterminé. Eût-on pensé qu'un jour, dégaînant les deux innocentes épées qui ceignent sa robe deux fois cléricale, l'épée polytech-

nique et l'épée académique, il s'appliquerait à ravager son bréviaire, pour prouver qu'il est homme de prière et de paix?

Coquelet l'admire. — Sifflez-le si bon vous semble, dit Coquelet; mais c'est un fier homme, et son courage me remplit de joie. Ce sont des hommes comme le P. Gratry qui nous empêcheront de retomber dans la barbarie du moyen âge. Je m'unis à tous ceux qui le félicitent, et avec eux je le prie de continuer. Qu'il élève sa voix généreuse! qu'il s'oppose à la décadence de la religion, aux erreurs possibles du Concile! il ne faut pas que les conquêtes de 89 soient perdues et que le monde puisse relire des bulles de Paul IV contre les hérétiques et les schismatiques.

Ainsi m'a parlé Coquelet, toujours un peu solennel. Je me suis permis de contredire Coquelet et de le rappeler au sentiment de la réalité.

— La bulle, lui ai-je dit, pourra n'être pas signée du Pape; mais pour le surplus, le monde la lira longtemps. Il n'y manquera que le droit du Pape et les clauses restrictives et miséricordieuses que le Pape y mettait. Cette bulle fait le fond de toutes les législations de l'Europe. Pour que nul n'en ignore, elle est assez fréquemment affichée sur les murs, tantôt par les orthodoxes, tantôt par les schismatiques, tantôt *in extenso*, tantôt en abrégé. Généralement l'abrégé est plus dur. Depuis vingt ans, sans remonter plus haut, il en a été fait plusieurs éditions abrégées, dans toutes les langues.

Il y a dix-huit ans, nous lisions sur les murs de Paris : « Quiconque remuera un pavé sera immédiatement FUSILLÉ. » Édition abrégée de la bulle contre les hérétiques. Vous l'avez lu, Coquelet, et même vous avez

applaudi. Vous étiez alors orthodoxe, et les hérétiques préparaient une publication *in extenso* de la bulle qui ne laissait pas de vous faire peur. Vous n'ignorez pas que, quelques heures après l'affichage, la bulle fut exécutée contre un certain nombre de dissidents, non parce qu'ils remuaient le pavé, mais parce qu'ils *se* remuaient sur le pavé. D'autres furent enlevés avec promptitude et dispersés çà et là, fort loin de leurs aises, et pour fort longtemps. Avant de les laisser revenir, on leur fit faire une profession de foi. D'autres hérétiques, ou soupçonnés de l'être, cessèrent d'être députés, employés, etc., et ne purent redevenir toutes ces choses qu'après une pénitence plus ou moins longue, toujours corroborée d'une profession de foi orthodoxe. Vous avez vu tout cela, vous n'en êtes point mort de douleur, et c'est même sous le régime assez long de la bulle que vous êtes devenu chevalier de la Légion d'honneur, moyennant profession de foi. Si je voulais nommer les chemins à l'entrée desquels il faut faire une profession de foi, je n'en finirais pas. Quasi toutes les routes sont fermées à l'hérétique. Moi qui suis un genre d'hérétique, dites-moi où je pourrais me présenter? Prétendrez-vous qu'au moins la confiscation est abolie? Il y a les amendes. J'en ai payé une sous Louis-Philippe, toujours comme hérétique, qui me prit plus que je ne possédais. Il y a mieux que l'amende, et je me souviens d'avoir été confisqué pour cause d'hérésie. Cela ne fit pas un pli, cela dura sept ans, cela ne vous arracha pas un murmure.

Ainsi, privation d'emploi, confiscation de la bourse, de la profession et de la liberté dans les temps calmes, confiscation de la vie dans les temps agités, voilà le sort de l'hérétique, qui pourra être demain le sort de l'or-

thodoxe devenu hérétique à son tour. Vous voyez bien, Coquelet, que la bulle est en pleine vigueur, et cela dans le monde entier et même en Angleterre, même en Amérique. Cependant le Pape n'y est nulle part pour rien.

Je vous laisse, Coquelet. Vous êtes un sot, il ne faut pas trop raisonner avec vous. Lorsque l'on vous parle, vous n'écoutez pas ce que l'on vous dit, vous cherchez sottement ce que vous pourriez répondre, et vous répondez une sottise. D'ailleurs le temps est beau pour aller voir Raphaël. Je vais au Vatican, allez lire les journaux. Dans la chambre *de la signature*, le Pape signait ses bulles. Il avait sous les yeux l'École d'Athènes, la Dispute du Saint-Sacrement, la noble fresque du Parnasse, la Science, l'Art, le Droit, la Philosophie, la Théologie, tout cela à sa place, tout cela glorifié, tout cela d'accord.

Je ne veux pas vous exaspérer, et le monde en ce temps-là fournissait son contingent de vices et de misères ; mais enfin on voyait quelque chose, on tenait une synthèse, on espérait un ordre. On avait des artistes, des hommes d'État, des théologiens, des lois. La bulle théologique dominait la bulle politique. Maintenant c'est le contraire, la bulle politique domine, et on a maintenant des photographes, des brochuriers et des avocats.

Bonsoir, Coquelet. Adieu, Père Gratry. Pauvre Père Gratry, que les gens sensés ne suivaient guère, mais qu'enfin tout le monde aimait ! Convertissez-vous, Père Gratry. Vous laisserez-vous longtemps prendre à ces aboiements de faveur qui vous donnent une sérénade indigne de tout esprit distingué, et ne voyez-vous pas que ces virtuoses, vers qui vous allez à grands pas, seront tout à l'heure les chiens de Jézabel ?

LXII

Combien d'opposants à l'Infaillibilité? Combien en restera-t-il?

10 mars.

L'on me dit que le *Français* publie des listes, à dessein d'établir qu'il existe dans le Concile un tiers-parti. Il y place le vénérable archevêque de Cambrai, le pieux évêque d'Arras, d'autres encore. Je ne vous les nomme point, ne connaissant ni l'article du *Français*, ni ses listes, et ne sachant la composition du tiers-parti que par un évêque qui me l'a contée tout à l'heure sur le seuil de Sainte-Françoise Romaine, au Forum. Cet évêque est lui-même porté comme appartenant au tiers-parti, ce qui l'a fort étonné. Il croyait être sans mélange, il le croit encore.

Un autre détail prouve avec quel arbitraire et quelle ignorance ces listes sont dressées. Mgr l'évêque de Digne et Mgr l'évêque de Fréjus y figurent parmi les incertains. Ils ont l'un et l'autre, dès avant le Concile, parlé de manière à ôter toute incertitude, et peu d'esprits et de caractères sont moins faits pour varier.

La vérité est que tous ces calculs sont faux, et que tous ces contes ne sont point vrais. Il n'y a point de tiers-parti, il ne s'en formera point, la place manque, et encore plus la volonté. Il y a une majorité absolument unie au Pape, et de plus en plus résolue, et de plus en plus pressée de voter l'infaillibilité.

Le *Postulatum* pour la définition de l'infaillibilité porte cinq cent cinquante signatures, en dehors des cardinaux et des membres des commissions qui ont cru devoir

s'abstenir de signer, ce qui élève le total à six cent dix ou six cent vingt. Voilà le parti, l'on peut dire unique, auquel à peu près toutes les voix non classées se rattacheront au dernier moment. Je demandais à l'homme parfaitement informé de qui je tiens ce que je rapporte ici, à quel chiffre se pourrait enfin réduire l'opposition extrême et définitive. Il m'a répondu : Sur ce point-là, peut-être vingt, peut-être cinq, peut-être trois, peut-être rien du tout.

Divers indices font, en effet, penser que l'Opposition ne croit pas pouvoir tenir sur l'infaillibilité, et n'a tant combattu que pour avoir quelque chose à donner et quelque chose à recevoir. Ce serait une pure tactique politique. Mais, comme on ne fait pas ici de cette politique-là, et que personne n'a proposé une transaction, je crois que l'opposition à l'infaillibilité a été non-seulement vaincue, mais dissoute, tout simplement par une lente pénétration de la lumière.

La brochure si attendue de Mgr l'évêque d'Orléans n'est pas encore publiée, mais elle est déjà connue. C'est une réponse à Mgr l'archevêque de Westminster. Elle vient trop tard. Les cinq cent cinquante signatures du *Postulatum* sont une adhésion à la doctrine de Mgr Manning ; l'éminent prélat peut se dispenser de répliquer. La sonorité de l'écrit de Mgr l'évêque d'Orléans sera beaucoup diminuée, par sa divulgation prématurée, due à l'un de ces malheurs qu'occasionne souvent la gloire. L'imprimeur napolitain, persuadé qu'il ferait plaisir à un très-grand personnage (laïc) actuellement à Rome, l'a régalé d'une épreuve ; ce personnage, dans la même bonne intention, a communiqué l'épreuve à un autre : cet autre à un autre : plus de secret.

On s'amuse de cette fusée partie en plein jour. La pièce retrouvera sa valeur dans l'histoire du Concile; mais l'effet est manqué.

LXIII

Projet d'Ambassades au Concile.

11 mars.

Ainsi, les génies combinés de M. de Beust et de M. Daru rêvent une campagne contre le Saint-Esprit rebelle à leurs vues. Ils veulent introduire enfin dans le Concile les principes de 89, montés sur des ambassadeurs!

Déjà en France,avant le Concile, quelqu'un avait suggéré cette idée. Elle parut prendre. Durant quinze jours, on chercha un ambassadeur. C'était celui-ci, celui-là, cet autre. Un évêque proposait M. Baroche; M. Baroche proposait un évêque. On craignit le ridicule si l'ambassadeur était laïque, l'horreur s'il était prêtre. On s'abstint, et ce fut sage.

Mais huit ou dix mois ont passé. En huit ou dix mois les nations changent de gouvernement, les gouvernements changent de sagesse. Devenu plus « libéral, » le gouvernement français doit naturellement s'appliquer davantage à gêner la liberté de l'Église. Là est tout le libéralisme, c'est là par excellence le principe de 89. Et l'ambassadeur au Concile revient sur l'eau. Néanmoins, ce n'est pas fait. La vieille difficulté subsiste; elle a grandi. On ne fourre pas comme cela des ambassadeurs dans les conciles. Il y a des conditions anciennes à observer, des conditions nouvelles à étudier.

Avec quoi fera-t-on l'ambassadeur? L'ambassadeur

fait, comment dira-t-on pourquoi faire? La matière de l'ambassadeur manque un peu, la matière de l'ambassade ne laisse pas d'être délicate.

On n'a plus sous la main M. Baroche, l'excellent dégustateur de sujets épiscopaux, et qui a proposé tant d'évêques, quoique non pas tous acceptés. Celui-là s'entendait aux affaires d'Église! A Rome, un jour, certain ministre de France, indigné des difficultés que rencontrait un élu, s'échappait à me dire : « Comme si l'Empereur ne savait pas mieux que le Pape quels évêques il faut à la France! » L'Empereur, c'était M. Baroche, et telle était la confiance que M. Baroche inspirait, l'infaillible M. Baroche! M. Baroche était infaillible. Mais où est M. Baroche, où sont les neiges d'antan?...

Il y a bien M. le duc Albert de Broglie. On croit voir en lui du Baroche, je crois qu'on ne se trompe pas. Moins de voix, mais plus de plume; moins de vigueur, mais plus de culture; moins de position actuelle, mais peut-être plus de dispositions. Baroche de l'avenir, qui pourra nous faire regretter le Baroche du passé! M. le duc est né ambassadeur, il est né académicien, il est né doctrinaire. Il a du sang de Genève, il a étudié à l'école de Rossi. Tout jeune, il combattait déjà la liberté d'enseignement. Homme mûr, il a fait très-proprement un livre religieux et insidieux. Plus mûr, il a rédigé le manifeste du *Correspondant*. Parmi les catholiques libéraux sa taille égale presque celle de M. Augustin Cochin. Voilà des titres pour représenter M. Daru. Pour représenter la France, il lui manque quelque chose. Aux dernières élections, l'État, le clergé et le peuple, par un accord assez rare, l'ont refusé. Il doit laisser oublier cette catastrophe.

En somme l'ambassadeur laïque semble impossible. Un évêque conviendrait-il mieux? Non; la difficulté s'aggrave. Il faut le trouver, cet évêque. Supposé qu'on le trouve, ou il revêtira les idées de M. Daru, et alors il aura peu de succès dans le Concile; ou il partagera les idées du Concile, et alors quel service saura-t-il rendre aux idées de M. Daru?

Plus on cherche, moins l'ambassadeur se montre. Celui-ci refuserait, celui-là serait refusé. Un évêque ambassadeur dans un concile ne saurait être l'habile entremetteur, diseur de faux et de vrai, aux mains et au visage voilés, tel qu'on se peint l'ambassadeur idéal. Le métier de l'ambassadeur en concile n'absorbe pas la dignité d'évêque. Il faut être et rester d'abord l'homme de Dieu. Cette sorte d'ambassadeur doit avoir une foi, cet évêque doit reconnaître et signer un dogme. Peut-il en contester l'opportunité? Oui, si sa conscience l'exige. Mais quand l'opportunité est déclarée?

Abordons le chapitre des instructions.

Comme évêque, cet ambassadeur a déjà une mission dans le Concile, une mission reçue de Dieu. Comme ambassadeur, cet évêque sera-t-il exhorté par *son gouvernement* à bien remplir sa mission sacrée? Ce serait superflu. Serait-il invité à l'abjurer et à la trahir! Il faudrait de l'audace! Il faudrait tracer cette instruction en caractères que Dieu ne sût point lire, et la donner d'une voix que Dieu ne pût pas entendre!

Fidèle, l'évêque est dans le Concile par son droit et avec son droit. Il parle, on l'écoute. Sa sincérité est respectée, même lorsqu'il semble qu'elle s'abuse; sa liberté n'a de limites que la liberté d'autrui. Ambassadeur, quel moyen diplomatique ou canonique saurait-il

prendre pour faire recevoir des doctrines ou faire subir des tactiques auxquelles l'évêque lui-même ne serait pas autorisé? Quel moyen d'empêcher le Concile de dire anathème à l'ambassadeur, et même, le cas échéant, de déposer l'évêque ?

Et puis, à supposer que les *nationaux* voulussent prendre les directions de l'ambassadeur national et remettre en ses mains toute leur liberté, — cette liberté épiscopale revendiquée si haut! — que diraient les Pères du Concile, qui n'ont pas l'avantage d'être Français ou Austro-Hongrois ? Même dans les chancelleries de France et d'Autriche, on ne peut pas admettre que six cents évêques sont venus des îles Britanniques, des Espagnes, des Amériques, des Indes, des lointains de l'Afrique, de la Chine et de l'Océanie, uniquement pour sanctionner les vues religieuses de M. de Beust et de M. Daru.

Ces raisons et d'autres encore me laissent croire que la diplomatie n'insistera pas pour se montrer au Concile en habit brodé. Elle entra autrefois dans les conciles par des portes qui n'existent plus, et n'y fit jamais rien de fort bon. Elle n'a rien du tout à faire dans le Concile du dix-neuvième siècle. M. de Beust et M. Daru se trompent d'époque ; ce sont des *ci-devant* qui méconnaissent trop les faits accomplis.

Il y a un fait rccompli qui s'appelle la liberté des cultes. M. Daru n'en a-t-il jamais entendu parler, ou ne sait-il pas ce que ce mot signifie ? Je me ferai demain l'honneur de lui en dire un mot.

LIV

Comment nous entendons la liberté des cultes. — Mort de Montalembert.

13 mars.

J'achève ma lettre commencée d'avant-hier. Je parlais de la liberté des cultes, et j'invitais M. Daru à considérer ce fait accompli, qu'il semble méconnaître et même ignorer.

S'il daigne m'entendre, je ne dis pas du tout que la liberté des cultes soit un bien. Il le dirait peut-être, lui qui nous la refuse ; nous ne le disons point, nous qui l'acceptons. Je dis qu'elle est un fait. Nous vivons et nous devons raisonner sur ce fait. Nous pouvons désirer qu'il change, nous pouvons travailler en divers sens à l'améliorer, suivant les idées différentes que nous nous faisons du progrès ; nous ne pouvons de part et d'autre ni le méconnaître, ni demander, ni souffrir qu'on le supprime violemment. La conception catholique de cette même liberté, la nôtre du moins, c'est la conservation pour chaque culte de sa liberté particulière, pour tous, la protection du droit commun.

Chaque culte s'exerce, se gouverne, s'affirme, se développe et combat pacifiquement suivant sa nature ; il ne lui est interdit que de blesser l'ordre public par des agressions matérielles ou par des doctrines d'immoralité. Quant à nous, acceptant provisoirement ce principe de décadence sociale, qui n'est autre chose que la négation de la vérité absolue, nous comptons en faire un moyen de conquête pour la vérité qu'il permet de contredire. Nous entreprenons de revenir par la

persuasion, par la science et par les œuvres au bienfait et à la perfection de l'unité promise au monde : *unus pastor, unum ovile*. Ce dessein peut irriter ceux qui poursuivent un but tout contraire. Ils ont le droit de le combattre, d'être plus persuasifs, plus savants, de faire des œuvres plus puissantes et plus salutaires que les nôtres. C'est en quoi consiste la liberté. Hors de là, on ne discute plus, on tyrannise ; on ne combat plus, on égorge.

Nous acceptons très-sincèrement l'état présent, non comme bon, car en réalité il est anarchique, mais comme moins mauvais que l'état antérieur, état d'unité fictive et de servitude réelle, le plus opposé de tous au rétablissement et au progrès de la véritable unité, qui sera seule la véritable liberté et la véritable civilisation.

Là où l'Église n'est pas reine, nous l'aimons mieux simplement citoyenne que principale employée ou favorite. Nous n'aurions pas de grandes objections contre la formule l'*Église libre dans l'État libre*, si cette formule, d'ailleurs peu nette, se proposait comme moyen de transition, au lieu de s'imposer à titre de dogme et pour toujours. En effet, si l'Église doit être à jamais *dans* l'État, c'est-à-dire dans quelque chose de plus grand qu'elle et partant de supérieur à elle, il n'y a là aucune sûreté pour sa dignité, ni pour sa liberté, et le peuple chrétien consent dès lors à une abdication qui ressemble de fort près à l'apostasie.

Nous prétendons n'avoir pas reçu la couronne du baptême pour renoncer à porter la couronne temporelle, et tout au contraire, nous voulons la couronne temporelle pour étendre la couronne du baptême, la couronne de la liberté à tout le genre humain. Il convient donc que l'Église règne et que l'État soit chrétien.

Nous n'avons pas le droit de renoncer à cet idéal, l'humanité ne sortira de l'esclavage que quand cet idéal sera réalisé. Quelle serait donc la liberté qui nous défendrait d'aspirer à divulguer le Christ, à renverser les idoles, à donner Dieu à toute âme et toute âme à Dieu? et comment accepterions-nous l'ignominie de ne plus jamais voir la croix au front des sociétés? S'il est une nation à qui l'on puisse demander cette bassesse, nous crierons que ce n'est pas la France. Nous le crierons aux empereurs, aux ministres, au peuple et à la populace. Nous le crierons jusqu'à ce qu'on nous ait cloués et percés sur la croix; et la croix arrosée de sang sera replantée et grandira, son ombre réveillera du tombeau cette vieille France qui fit régner la croix.

Non, non, nous ne sommes pas morts et nous ne renions pas le Christ. Nous sommes conquis, c'est vrai; nous sommes conquis par le juif, par l'hérétique, par l'athée, par le trafiquant, par l'homme de bureau et par l'homme d'affaires, mais nous n'avons pas dit et nous ne dirons pas que nous n'aurons jamais d'autre roi que César. Le sang de la foule française est encore le sang qui fournit des soldats et des prêtres; nous n'avons pas dit que nous laisserions toujours nos autels et nos lois et notre France dans la main de l'étranger, et que Dieu ne ferait plus rien en ce monde par le bras de ses Français.

Mais cet avenir est loin peut-être; revenons au présent qui ne nous permet pas encore de si belles entreprises. La servitude gallicane nous avait assoupis et comme empoisonnés, l'esclavage révolutionnaire nous avait brisés. Par la grâce de Dieu nous avons pu à peu près vomir le poison gallican, briser à peu près les en-

traves révolutionnaires et nous trouver à peu près libres. Il a fallu d'une certaine manière nous y forcer. L'ennemi l'a voulu plus que nous-mêmes. Il ne nous apportait pas la liberté des cultes pour nous délivrer, mais pour nous dissoudre. Nous ne devinâmes que son dessein, nous n'entendîmes que ses blasphèmes ; nos répugnances protestèrent contre ses dons impies. Il fallut les subir. L'expérience tourna des deux côtés autrement qu'on ne l'attendait. Nous tenons à la liberté des cultes aujourd'hui plus que ceux qui nous l'ont imposée. Elle est en soi barbare et anti-sociale, elle amène le bruit et l'insulte autour du sanctuaire, elle menace d'y prolonger l'indigence ; mais nous ne craignons plus qu'elle y fasse la solitude, et surtout elle en expulse César, avantage qu'on ne saurait payer trop cher. C'est ce qui explique à M. Daru pourquoi il ne se trouve pas en pratique aussi partisan de la liberté des cultes que peut-être il s'en flattait. Ayant inopinément acheté un chapeau à plumes blanches et étant devenu César par la vertu de ce chapeau, M. Daru veut du même coup devenir pontife. Vieille manie de César ! Mais la liberté des cultes veut que César guérisse enfin de cette manie. César doit renoncer à se mêler du Concile.

Pour les gouvernements, le Concile n'est autre chose qu'un acte et une pratique de la liberté des cultes. Ce qui se dit, ce qui se propose, ce qui se décrète dans le Concile ne regarde pas l'État. De même que l'État se trouve sans droit pour imposer à personne l'observation d'un décret dogmatique, il est absolument sans droit pour participer à la confection du décret, sans droit pour empêcher l'Église de le porter, sans droit pour empêcher le fidèle de le recevoir. A cet égard,

toute injonction, tout obstacle, toute ingérence de sa part n'est que tyrannie, violation de la loi religieuse et de la loi civile. Il est incompétent, il est intrus, il est sacrilége. Sa place officielle, qu'il a lui-même fixée, est à la porte de l'Église, qu'on me pardonne la comparaison, comme à la porte du théâtre, pour le maintien de l'ordre matériel. S'il veut entrer au théâtre, il achète son siége. S'il veut entrer dans l'Église, qu'il fasse ce qu'il faut, qu'il se signe, qu'il se découvre, qu'il s'agenouille et récite le *Credo*.

Voilà le rôle de l'État. Il y est venu par une longue suite de mauvais conseils, d'injures, de trahisons, d'apostasies. Il a voulu n'être plus catholique, n'être plus chrétien. C'est fait depuis longtemps, cela est fait pour longtemps. Cette séparation dont on affecte ridiculement de nous menacer, elle est accomplie. Parce que l'Église en combat le principe anti-social et barbare, croit-on que le fait nous reste ignoré?

Nous le connaissons et nous avons appris à ne plus tant le craindre. Nous le combattons suivant l'esprit de l'Église, à cause des ruines qu'il accumulera dans le monde, non plus par terreur des maux qu'il peut désormais produire chez nous. Si l'Église continue de repousser quelques conséquences extrêmes de la séparation, c'est par miséricorde, pour ne point léser le principe d'une union nécessaire et que tôt ou tard le besoin de l'humanité rétablira. Ils lui coûtent plus qu'ils ne lui profitent, ces restes de liens qu'on menace de lui ôter! Lorsqu'elle en sera dégagée, comme elle a lieu de le prévoir, elle ne les pleurera point. Elle sait qui traversera la mer Rouge et qui restera au fond. Au delà des déserts, elle sait qu'il y a la terre féconde.

Elle sera patiente; elle prolongera son séjour dans cette Égypte arrogante qui veut tout à la fois profiter de son travail et lui refuser la liberté. Mais qu'on ne se trompe pas à sa patience. En restant dans l'Égypte, l'Église entend garder ses lois. Pharaon ne gouvernera pas le sanctuaire, n'y entrera pas. Ce Pharaon sans sceptre, sans sacre et sans baptême, qui se targue de ne point aller à la messe et qui demande à siéger au Concile, qui se targue de ne point savoir le *Credo* et qui prétend mettre son alliage et son poinçon aux articles de foi !

C'est fini, il y faut renoncer et courir l'aventure de la liberté. Il faut discuter, il faut rompre ce rempart de cœurs vivants décidés à maintenir Pierre dans son empire, qui est l'empire du Christ. Que César se tienne à son bureau de perception, qu'il reçoive nos taxes et qu'il garde pour lui son incrédulité, sa sagesse et ses idoles. Si nous voulons les adorer, il nous ouvrira la porte; il ne se permettra pas de nous les offrir, encore moins de nous les imposer.

Les nouvelles que les journaux m'apportent au moment où je termine ces lignes, m'apprennent que M. Daru fait mine de se rendre. Je ne saurais trop l'en féliciter, et j'en félicite encore davantage les collègues qui auraient su obtenir de lui cette heureuse retraite. Je soupçonne que quelque entretien de M. de Banneville avec le cardinal secrétaire d'État n'y aura point nui. M. de Banneville est un esprit juste et modéré, fidèle dans la voie de justice et de prudence que lui avait tracée M. de La Tour d'Auvergne, et le cardinal Antonelli a le don de faire luire l'évidence.

Aux suggestions des Puissances, le ministre de Pie IX

fait une réponse qui a déjà usé bien des notes diplomatiques. J'en connais le sens, sinon les termes. Elle se résume à ceci : On demande au Pape qu'il se suicide, il aime mieux qu'on l'assassine. Suicidé, il serait bien mort ; assassiné, il ressuscite. Il en a fait l'expérience. Sa ligne de conduite est arrêtée, choisissez la vôtre. Vous êtes les plus forts.

P. S. On a appris hier soir la mort de M. de Montalembert. Avec quelle douleur, avec quelle stupeur! Je ne sais s'il est un évêque, un prêtre dans Rome qui n'ait offert ce matin le saint sacrifice pour ce grand serviteur de l'Église, tombé dans un moment d'ombre funeste. Taisons-nous. C'est la plus cruelle situation où son inimitié nous ait pu réduire, de n'avoir point la consolation de le louer comme il l'a tant mérité. Mais cette nécessité ne nous défend ni le respect, ni le bon souvenir, ni la prière, ni l'espoir ; et nous lui rendrons témoignage un jour, comme il nous rend témoignage à présent.

LXV.

Départ des zouaves canadiens.

15 mars.

Les jeunes gens du Canada qui ont rempli leur engagement de deux années dans le régiment des zouaves pontificaux, quittent Rome demain et retournent chez eux. De ces premiers arrivés il ne reste que le chef par l'âge, par la taille et par le rang, l'honorable M. Taillefer, jadis avocat et cultivateur à Montréal, aujourd'hui sous-lieutenant. Les autres, étudiants, jeunes profes-

seurs, propriétaires, quelques-uns séminaristes, vont reprendre leur profession, leur charrue, leurs intérêts de famille ou achever leurs études. M. Taillefer, homme fort digne de ce nom de chronique, pacifique, vaillant et dévoué suivant la nature des preux, garde le poste d'aîné qu'il remplit si bien pour l'honneur de son pays. Lui et M. le chanoine Moreau, aumônier particulier de l'expédition, sont véritablement le père et la mère de ces mâles enfants, très-unis par le patriotisme, par le drapeau, par tous les beaux liens de l'amitié sainte.

L'occasion m'étant offerte de faire une visite aux partants, j'en ai profité pour les remercier de la joie que m'avait donnée leur arrivée. Ce fut l'une des meilleures émotions de ma vie, lorsque, il y a deux ans, j'appris qu'il y avait à Paris une troupe de *Croisés* qui venaient du Canada pour défendre Rome. Des Croisés au temps de M. About, de M. de la Bédollière, de M. Renan, de M. Rouland! Certes depuis trente-deux ans que je me bats et que je suis battu à peu près, grâces à Dieu, tous les jours, pour la cause de saint Pierre, oui, depuis ce temps-là et dès le commencement, j'ai eu bien des espérances, et je les ai encore, et elles ont grandi; mais jusqu'en 1868, jusqu'au moment du passage des Canadiens, je n'avais pas espéré que je verrais des Croisés. Je me hâtai de courir à Saint-Sulpice, où l'on m'avait dit qu'ils entendaient la messe. Je les vis en bon ordre, jeunes, vigoureux, graves, tels enfin qu'ils devaient être, des garçons de bonne race, de bons et fiers chrétiens qui savaient bien ce qu'ils faisaient et qui portaient comme il faut le beau poids de leur sacrifice, sans l'ignorer et sans le trouver lourd. Le digne curé de Saint-Sulpice monta en chaire, leur parla, simple comme

son cœur, et fut éloquent. Tout cela était vraiment beau. Cette scène, qui eût été touchante partout, convenait davantage en ce lieu de Saint-Sulpice, parmi les souvenirs vivants de la cure de M. Olier et du cabaret de la pauvre et grande Marie Rousseau, d'où sortit la civilisation française et catholique du Canada, si florissante après deux siècles et demi, qui ont vu périr tant de choses.

Si la foule qui lit M. About et M. Renan, et qui écoute M. Rouland, voyait les tableaux que Dieu nous déroule, et entendait les discours qu'il nous tient et les poèmes qu'il nous chante, elle pourrait presque comprendre pourquoi, en général, nous n'estimons pas beaucoup le style ni les inventions de la tribune et du Parnasse. C'est fade. La poésie de l'écritoire ne vaut pas celle du bénitier. On sait que je ne méprise point du tout le don de M. Hugo. Je défie bien toutefois M. Hugo, dans ses meilleurs jours, de fabriquer une petite épopée qui égale celle des Croisés canadiens, se reposant à Saint-Sulpice, sur le chemin de Saint-Pierre. Dédaignant les merveilles de Paris, ils sont repartis, après la messe, sans avoir vu ni M. About, ni M. Renan, ni M. Rouland, ni la *Belle Hélène*, délice des rois et des peuples.

J'ai donc retrouvé ces braves jeunes gens à la veille du retour, contents d'être venus, contents de s'en aller, car ils ont bien accompli leur dessein de dévouement et de justice, et ils vont rentrer comme ils sont partis, pieux et purs, dignes des embrassements de leurs mères et de leurs sœurs, dignes des couronnes civiques qui leur sont préparées. Que leurs concitoyens les reçoivent en triomphe! Ils sont la gloire du peuple, ils ont droit au sourire des vierges et à la bénédiction des vieillards.

Défendant la grande patrie commune, la nationalité mère, en qui vivent toutes les autres et qui garde la source de tout droit et de toute liberté, ils ont bien mérité de la patrie particulière. La mort de Rome serait la mort des patries. Ils n'ont pas seulement défendu Rome, ils l'ont édifiée. Elle a admiré leur discipline, leur piété, leur douceur. Dans cette armée chrétienne et dans ce corps d'élite, tout plein des meilleures ardeurs de la jeunesse, on les a vus parmi les plus honorés; ils ont soutenu l'éclat d'un drapeau dont la splendeur n'est surpassée ni égalée par nul autre.

J'ai osé leur adresser la parole. Je ne sais comment j'ai pu faire pour ne rien dire qui vaille. Tant de gens savent dire des choses passables à propos de rien, et ici il y avait tant à dire! Ce n'est pas l'émotion qui manquait; les idées, d'une certaine manière, ne manquaient pas non plus; mais les unes se sont envolées devant ces yeux et ces oreilles qui attendaient quelque chose, et les autres sont venues quand c'était fini. Je me suis rappelé ce bonhomme qui regorgeait toujours de réponses victorieuses, mais après la conversation. Cette infirmité est commune, voilà pourquoi les orateurs seront toujours adorés de ceux qui sont sensibles au dangereux plaisir d'entendre parler sans avoir eux-mêmes rien à dire.

M. Rey, du *Moniteur*, aurait voulu que le Concile fût préparé par des hommes d'affaires, et qu'ensuite les orateurs, spéculatifs et autres, pussent prendre leurs aises durant des années.

Selon mon humble avis, ce n'est pas le moyen que Dieu a donné pour faire de bons décrets, et le *Linguosus* ou le *Verbosus* n'est point estimé dans la sainte Écriture.

Un Père ennuyé, si j'ose ainsi traduire sa pensée, d'un long, et beau, et vide latin qu'il venait d'entendre, et qu'à son avis l'on vantait trop, me disait : Si j'étais président du Concile, je ferais venir un habile joueur de violon, je lui commanderais d'exécuter une longue sonate, et je dirais ensuite à mon discoureur et à ceux qui l'admirent : Ce joueur de violon fait ce que nous ne saurions pas faire : trouvez-vous qu'il soit l'homme qu'il faut pour rédiger nos décrets?

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que je n'ai pas fait un magnifique discours, malgré la bonne volonté que je me sentais au milieu de ces braves jeunes gens. Que n'ai-je eu la pensée d'invoquer la condescendante amitié de Mgr l'évêque de Tulle et de l'amener là? C'était une assemblée et une circonstance faites pour sa parole sans pareille, et j'aurais à vous envoyer quelque couronne à suspendre aux portiques du temple et à garder dans les archives de cette France de là-bas, jeune, sincère, croyante, ardente pour le bien, telle enfin que nous fûmes en ces siècles de floraison, maintenant, hélas! passés, quand nous allions en conquête pour le Christ, la croix sur la poitrine, l'Eucharistie dans les plis de notre drapeau.

Bon voyage, fils de France, qui n'avez rien abjuré et rien perdu, ni la sagesse, ni l'esprit, ni le cœur. Bon retour dans vos foyers, où notre vieil honneur est toujours vivant! Les anges qui sont venus avec vous retournent avec vous, contents de vous. Gardez la flamme de France, gardez la flamme de Rome et du Christ. Échauffez-en le cœur de vos jeunes frères, et qu'ils viennent à leur tour, et qu'après eux viennent vos enfants et vos neveux, conservant cette tradition chevale-

resque et chrétienne que les siècles n'ont pu rompre et que vous avez si glorieusement rajeunie. La prière de Pie IX est sur vous, et qui sait quel rêve de durée, quel germe de grandeur et peut-être d'empire vous emportez de la vieille Rome et de l'impérissable Vatican!

LXVI

Le désaveu de M. de Falloux.

M. de Falloux débrouille lentement son affaire, sans y jeter une clarté parfaite. Il écrit à la *Gazette d'Augsbourg*, pour nier le propos qu'elle lui attribue touchant le « 89 nécessaire de l'*Église*, » et qu'elle disait tiré d'une épître congratulatoire au P. Gratry. C'est très-bien, quoique tard. Voilà M. de Falloux déchargé du *blasphème*. Il a beaucoup attendu, mais il a pu avoir ses raisons pour attendre. Cela n'est que mystérieux. Ce qui reste obscur, c'est l'attitude de la *Gazette d'Augsbourg*, dont l'honneur se trouve tondu de si près. Elle garde un silence absolu.

Elle ne s'accorde pas la noble satisfaction de dire que son correspondant est un malhonnête homme qui l'a trompée, elle n'accorde pas à M. de Falloux la réparation à laquelle il a droit, en faisant au moins mention de son démenti. J'ose penser que M. de Falloux devrait la pousser un peu.

Je comprends l'hésitation de la *Gazette d'Augsbourg*. Elle est menteuse, elle fait profession de mentir, elle ne veut pas proclamer qu'elle a menti contre M. de Falloux. *Lingua fallax non amat veritatem.* Mais M. de Falloux n'est pas forcé de se plier aux convenances de la *Gazette*

d'Augsbourg. Nous en murmurions à bon droit, nous autres qui, pour avoir été trompés par cette *Gazette* et par les longs retardements du démenti qui lui était dû, avons été si violemment, si consécutivement et si sottement diffamés par les amis de M. de Falloux.

Ce qui n'est pas clair non plus, c'est le silence du P. Gratry. Encore que M. Gratry mette bien des erreurs inexplicables dans ses citations, assertions et autres décrétales, néanmoins on ne lui conteste point l'habitude de la sincérité. S'il disait que la phrase en question ne se trouve pas dans les félicitations écrites de M. de Falloux, on croirait qu'elle ne s'y trouve pas. Mais M. Gratry est muet comme le mort du P. Polychrône. Pourquoi se montre-t-il si discret après l'avoir été si peu?

Ce n'est pas clair! ce n'est pas clair!

Autre épisode. M. de Falloux a écrit à Mgr l'évêque nommé d'Angers, qui est son évêque. Se mettant sous sa tutelle, il l'a prié de porter jusqu'au Saint-Père la protestation de son innocence. Voilà qui est plus sérieux. La lettre a souffert un retard. Toujours un peu serpentant, M. de Falloux n'avait pas adressé directement cette lettre à Mgr Freppel, mais à un prélat universellement occupé, Mgr Dupanloup, qui ne l'a remise qu'après huit jours. Pendant ces huit jours, chose étrange, la lettre a fait des petits, diverses copies en ont circulé dans Rome. Enfin elle est parvenue à Mgr Freppel, et Mgr Freppel s'est rendu auprès du Saint-Père. Il a reçu une réponse qui équivaut à dire que, puisque M. de Falloux n'a point écrit la phrase, le Pape en condamnant très-justement la proposition qu'elle renferme, n'a point condamné celui qui n'en est point l'auteur, et faisant observer que son discours ne l'a point nommé.

Pourquoi cette démarche compliquée, quand il était si simple et si droit de publier la lettre du père Gratry? Je ne trouve pas cela clair.

Les amis de M. de Falloux diront que cet éminent *Gratryen* est suffisamment autorisé à ne point montrer sa lettre du moment que l'*Univers* désire en jouir. Avec leur permission, ce n'est pas une raison pour moi, lorsqu'ils nous ont presque accusés d'avoir inventé cette lettre et cette phrase, dont pour mon compte, avant le discours du Pape, je n'avais jamais ouï parler. Je serais curieux de savoir, si, dans le cas où la *Gazette d'Augsbourg* nous imputerait quelque chose de ce goût-là, à quoi nous n'aurions pas répondu de tout un mois, malgré tant d'échos et de commentaires, ils recevraient les papiers qu'ils veulent que nous recevions de M. de Falloux? Et s'ils disent que notre parole ne saurait valoir celle de M. de Falloux, je réponds que ce n'est pas clair.

L'*Univers* portant la date du 13 nous apporte l'article du *Correspondant* sur la dernière lettre de M. de Montalembert [1]. Vous jugez de la sensation. Ce jour-là, M. de Montalambert mourait, et vos lecteurs connaissaient en même temps cette glorification de sa faute et la nouvelle de sa mort, à cause de cela mille fois plus cruelle pour ceux qui l'ont aimé. Combien l'obscur fanatique qui a poussé ce cri de triomphe doit maintenant regretter sa hâte stupide! Ceux que l'illustre mort regardait malheureusement comme ses ennemis, et qui n'ont jamais été que ses adversaires ou silencieux ou respec-

[1] Cette lettre, si déplorable par la pensée et par l'expression, avait été publiée dans la *Gazette de France*, trois ou quatre jours avant la mort de l'auteur.

tueux et affectueux, ont eu d'autres empressements. Ils ont tremblé, ils ont pleuré, ils ont prié, et ils espèrent.

Je ne sais si l'on vous a écrit quelque chose d'une parole que le Saint-Père a prononcée en audience publique, une heure après avoir reçu la terrible nouvelle. Il avait lu le triste manifeste la veille ou le matin même, et il y a fait allusion. Sa parole a été sévère, mais pourtant compatissante et confiante au Dieu de miséricorde, qui n'oublie aucune œuvre de bon propos et de bon courage. Je n'assistais pas à l'audience, et, comme toujours, plusieurs versions circulent, concordantes mais non pas uniformes. J'espère vous envoyer celle qui se rapprochera davantage de la vérité [1].

La protestation contre le décret qui a modifié le règlement du Concile est déposée. Elle porte soixante-dix signatures. Les noms français apposés sur le *contre-Postulatum* s'y retrouvent, dit-on, sauf un ou deux. La pièce est conçue en termes violents, *acerrimis verbis*. Au surplus, elle est publiée dans un mauvais journal italien, la *Perseveranza*, et vous l'aurez avant nous. Si elle a été communiquée ou dérobée, c'est ce que je ne saurais dire.

La brochure de Mgr l'évêque d'Orléans à Mgr l'archevêque de Malines (et non à Mgr Manning, comme je vous l'ai écrit pour le bonheur du *Français*) n'est point mise en vente. Elle n'est que distribuée. Veut-on la soustraire aux journaux? Je m'y prête [2]. L'effet d'ailleurs est médiocre et ne va point du côté que l'auteur paraît s'être proposé.

[1] J'ai eu le discours, et la sévère parole s'y trouve en effet. Je me suis abstenu de le rendre public.

[2] La brochure de Mgr l'évêque d'Orléans était en vente à Paris.

LXVII

Lettre de l'évêque de Jafna (Ceylan).

17 mars.

Je vous envoie diverses pièces d'un intérêt majeur :

1° Plusieurs lettres d'adhésion adressées à Mgr l'évêque de Strasbourg, qui vous montreront combien les explications du P. Gratry ont paru peu satisfaisantes ; 2° une réponse de S. G. Mgr l'archevêque de Malines au P. Gratry ; 3° une lettre de S. G. Mgr le vicaire apostolique de Ceylan à S. G. Mgr l'évêque d'Orléans sur un point de sa récente brochure.

Cette brochure, jusqu'à présent du moins, n'a pas été mise en vente à Rome; elle est seulement distribuée aux évêques. Bien que les laïques ne soient pas privés de la lire, il y a une sorte d'accord pour la considérer comme une sorte de consultation proposée aux Pères du Concile, ce qui rend superflu d'en faire une réfutation publique. Ainsi pensent plusieurs prélats, qui sont loin d'en admettre les raisonnements, les faits ni les conclusions. Le tout est d'ailleurs connu, car c'est une répétition des célèbres *Observations*, publiées en diverses langues avant la réunion de l'Assemblée. On la laissera donc, selon toute apparence, dans son demi-*incognito*. Si elle en sort, une réponse théologique est toute prête, et probablement ne sera pas seule.

Cependant Mgr Bonjean, préoccupé d'un point de fait sur lequel, à son avis, on se trompe trop, n'a pas cru devoir attendre. Il le traite en maître et de façon à obtenir l'assentiment même de son adversaire, qui n'a

pas pu examiner la question d'aussi près que lui [1].

Un incident assez grave a eu lieu aujourd'hui. Je vous dirai ce que j'en sais pour le moment.

Dès avant-hier, il avait été question d'un service solennel pour le repos de l'âme de M. de Montalembert, et l'on ajoutait que Mgr l'évêque d'Orléans y prendrait la parole.

Hier, dans la journée, le billet suivant fut distribué dans Rome, et tous les évêques le reçurent :

« Un service pour le repos de l'âme de feu M. le comte « Charles de Montalembert, décédé à Paris le 13 mars « 1870, dans la cinquante-neuvième année de son âge, « muni des sacrements de notre Mère la Sainte Église, « sera célébré dans l'église des RR. PP. Franciscains de « Santa-Maria *in Ara cœli,* le jeudi 17 mars, à dix heures « du matin. »

J'appris en même temps qu'il n'y aurait point de discours.

Le service avait en outre été annoncé par M. l'abbé Bougaud, vicaire général d'Orléans, qui prêche la station du carême à Saint-Louis des Français. Après avoir parlé comme il convenait de l'illustre défunt et du deuil de toutes les âmes chrétiennes, le prédicateur avait terminé par ces mots : *A l'Ara cœli, c'est-à-dire au Capitole!*

Ce matin, en arrivant à l'Ara cœli, j'appris que le service avait été contremandé dès la veille, au moment même où le prédicateur de Saint-Louis l'annonçait. Plusieurs personnes se retiraient, d'autres, restées dans

[1] Il s'agit de la croyance à l'infaillibilité dans les chrétientés des pays infidèles et des résultats futurs de la proclamation du dogme parmi les infidèles et les hérétiques. Cette lettre, d'une haute valeur à tous les points de vue, a produit une grande sensation.

l'église, s'interrogeaient sur ce contre-ordre dont on ignorait la cause. Il y avait là un certain nombre d'évêques, parmi lesquels je reconnus Mgr l'archevêque nommé de Lyon, Mgr l'évêque de Sura, Mgr l'évêque de Luçon, Mgr l'évêque de Perpignan, Mgr l'évêque de Cahors, Mgr l'évêque d'Oran, plusieurs évêques allemands, etc. J'y vis aussi Mgr l'évêque d'Aire, l'un des évêques du Brésil, le Révérend Père général des Jésuites et quelques autres religieux.

Je ne sais rien de plus pour le moment, du moins rien de certain. On dit que le service a été contremandé par Mgr de Mérode. On dit aussi que l'ordre est venu de S. E. le cardinal-vicaire, parce que certaines formalités nécessaires avaient été omises ; on dit enfin que l'ordre est venu directement de S. S., qui veut honorer de grands services rendus, mais qui n'a pas voulu qu'un acte de piété parût dégénérer en manifestation approbative d'une doctrine erronée. Je crois opportun de vous donner ces détails, parce que nous avons affaire à des plumes et à des langues qui vont vite, et qui se gènent trop peu dans l'occasion sur les choses qui ne leur plaisent point.

LXVIII

Service funèbre pour M. de Montalembert. — Au sujet de Mgr l'évêque d'Orléans.

18 mars.

On lit dans le *Journal de Rome* du 18 mars :

« Sa Sainteté, en souvenir des anciens services rendus au Saint-Siége par le comte de Montalembert, qui vient de mourir, a ordonné qu'un service fût célébré pour le

repos de son âme, dans la vénérable église *Santa-Maria in Transpontina.*

« La pieuse cérémonie expiatoire a eu lieu ce matin à dix heures, et Sa Sainteté y a assisté de la loge grillée. La messe du *Requiem* a été dite par l'Ill. et Rév. M. Alberani, évêque d'Ascoli, qui a fait l'absoute. »

Le Saint-Père a fait les frais de la pieuse cérémonie ; il s'y est rendu sans avis préalable.

Après l'incident d'hier à *l'Ara cœli*, l'intention du Saint-Père n'a pas besoin d'explication. Les anciens services sont reconnus, l'admiration et l'affection qu'ils ont méritées se déclarent ; le reste est digne d'oubli.

Je lis les réflexions de M. Janicot sur notre deuil à l'occasion de la mort de M. de Montalembert. M. Janicot se méprend ; mais je le crois né pour se méprendre et pour écrire ainsi. La conduite de Pie IX pourra lui éclairer nos sentiments. Peut-être aussi qu'il n'est pas en état de bien voir. Il y a des lacunes en M. Janicot. Dans tous les cas, je vous prie de le laisser sur ce sujet douloureux. M. Janicot est né pour faire ce qu'il fait, et nous sommes nés pour le regarder faire. Que toute son industrie ne parvienne pas à nous arracher un mot que nous voudrions plus tard n'avoir point dit.

On me rapporte que le *Français* m'accuse de persécuter Mgr l'évêque d'Orléans par la main de M. Urquhart. Qu'il perde ce souci. J'ai une autre manière de combattre.

Ce n'est point que je blâme la polémique de M. Urquhart. Je trouve au contraire qu'il a raison [1]. Je ne

[1] M. Urquhart, diplomate anglais, chrétien-protestant et, je crois, assez tiède, reprochait à Mgr l'évêque d'Orléans d'avoir plus qu'oublié les combinaisons que naguère ils forgeaient ensemble touchant

blâme point non plus la manière dont vous avez tardivement rendu compte de cette controverse ; le seul article appartenant vraiment à l'*Univers* qui ait paru à ce sujet était juste et modéré. Je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire. Il n'entre pas dans mes intentions de chicaner Mgr l'évêque d'Orléans sur les *affaires étrangères*, ni de lui susciter des ennemis. M. Urquhart, que j'ai à peine eu l'honneur d'entrevoir une fois dans un salon, sait parfaitement qu'en honorant son zèle, je n'en attends pas grand effet tant qu'il restera protestant.

Un de ses amis me disait : Il est infaillibiliste comme vous. J'ai répondu : Il y a une grande différence entre M. Urquhart et moi sur l'infaillibilité. Moi, j'y crois, et lui l'invente.

Je suis, autant qu'il m'est permis et possible, et depuis longues années, l'adversaire de Mgr l'évêque d'Orléans. Je n'ai jamais été son disciple ni même son admirateur, encore que parfois, il y a longtemps, j'aie donné quelques louanges, généralement réservées, à quelques-uns de ses écrits de circonstance. Il m'a rendu la pareille, dans le temps, sans avoir plus de sympathies pour moi que je n'en avais pour lui. Certainement, nous ne nous sommes pas rencontrés en ce monde pour voir toutes choses des mêmes yeux, et nous aurons besoin d'être de l'autre côté pour nous sentir d'accord. J'ai tâché de gouverner ce dissentiment comme beaucoup d'autres du même côté, me taisant lorsque je pouvais me taire ; et lorsqu'il fallait parler, ménageant l'expression envers M. Dupanloup, puisqu'il était presque des

le véritable intérêt des Orientaux. Il trouvait avec raison que plusieurs évêques de l'Orient suivaient trop la conduite de Mgr l'évêque d'Orléans, qui les engageait mal.

nôtres, l'adoucissant davantage envers Mgr l'évêque d'Orléans à cause de sa dignité.

Mais ce qui est sûr et absolument incontestable, c'est que Mgr l'évêque d'Orléans n'a jamais ignoré ni ce que je disais ni ce que je faisais pour le combattre. Je n'ai point ourdi d'entreprises contre lui, je n'ai point fait écrire par d'autres ni publié sous le voile de l'anonyme ce que j'aurais craint de mettre sous mon nom. Tout a été public, j'ai tout signé. Il a pu tout savoir et il a tout su. On a assez vu qu'il en tenait note. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il a toujours été en mesure de se défendre. Dans ce long combat, si quelqu'un a abusé de sa force, ce n'est pas moi; la force n'était pas avec moi.

Que le *Français* donc veuille bien ne pas m'attribuer les attaques de M. Urquhart. Elles sont désagréables, j'en conviens, et M. Urquhart est un difficile adversaire, par conséquent un précieux allié. Mais tout précieux qu'il soit, je ne fais alliance qu'avec ceux qui portent mon drapeau. Il n'y a parmi nous et avec nous ni protestants, ni schismatiques, ni dissidents d'aucune sorte; et enfin M. Urquhart m'est aussi étranger que M. Daru.

C'en est assez sur ce sujet. J'ai voulu tranquilliser l'amour filial du *Français*. Mon but est, je pense, atteint. Je supprime ce que je pourrais dire encore sans outrepasser les limites de la discrétion qu'il faut garder avec les jeunes gens.

LXIX

Discours du Saint-Père aux Vicaires apostoliques.

25 mars.

Le Saint-Père a reçu aujourd'hui NN. SS. les Vicaires apostoliques. Il les avait appelés pour leur remettre certains cadeaux et ornements qui lui ont été envoyés pour eux. Ils se sont réunis dans la *sala Regia*.

Lorsque le Saint-Père est entré, tous ces nobles évêques, au nombre de cent, représentant la multitude des peuples, se sont mis à genoux. Le Saint-Père leur a dit : *Surgite!* Et il leur a adressé la parole en français. Il a parlé debout, avec sa simplicité et sa majesté habituelles, souriant et auguste. J'ai pu réunir quelques traits de son discours. — Mais, disent ceux qui l'ont entendu, il eût fallu le voir. Des rayons passaient sur son visage, et Dieu et l'Église nous étaient présents. Nos cœurs sont à jamais remplis.

Je vous envoie ces fragments :

« C'est ma joie de vous voir ; c'est, je pense, la vôtre « aussi d'être près de moi.

« De bonnes femmes m'ont donné des objets à distri- « buer. Vous devez prier pour les ouvrières diligentes « qui ont travaillé pour la beauté de la maison : *Dilexi « decorem domus tuæ.* Elles désirent que... mais je ne « peux me rappeler tout. Vous trouverez d'ailleurs dans « chaque corbeille un papier où sont expliquées leurs « intentions très-pieuses. Elles demandent principale- « ment l'extension de la dévotion au Sacré-Cœur, ce que

« j'approuve beaucoup. Vous lirez, vous répandrez ces « vœux et ces prières dans vos missions.

« Oui, priez, car de grandes difficultés sont autour de « nous. Une réflexion me vient que je veux vous com- « muniquer. Nous sommes à ce moment où Pilate jugeait « Jésus. Les Juifs étaient furieux. Pilate voulait les ren- « voyer et délivrer l'innocent. Mais... *si hunc dimittis, « non es amicus Cæsaris!* Les juifs, les pharisiens, la mul- « titude savent crier cela. Pilate n'osa pas être juste... » (Ici le Saint-Père fit un geste de dédain et sa parole prit une expression sublime.) « Et il y en a qui ont de ces « craintes du monde. Ils craignent la Révolution.

« Ils connaissent bien la vérité, ils ne la haïssent pas; « mais... *non es amicus Cæsaris.* Ils sacrifient tout, les « droits du Saint-Siége, l'attachement au Vicaire de « Jésus-Christ. Les malheureux, quelle faute ils font! « Ils cherchent les applaudissements des hommes. Nous, « mes enfants, cherchons l'approbation de Dieu.

« Il vous faut soutenir les droits de la vérité, de la « justice. C'est le combat des évêques. Défendre la vérité « avec le Vicaire de Jésus-Christ, et n'avoir pas peur. « Mes enfants, ne m'abandonnez pas. (Cri : Non! non!)

« Attachez-vous à moi, soyez avec moi, unissez-vous « au Vicaire de Jésus-Christ. (Nouveau cri : Oui! oui! « Saint-Père!)

« Et des autres, nous nous vengerons par la prière. « Prions pour eux. Que le bon Dieu les éclaire, les ins- « truise. Prions pour nous aussi. Que le Saint-Esprit « nous donne la grande chose nécessaire, plus néces- « saire que jamais, l'humilité! »

Le Saint-Père s'est adressé aux Orientaux.

« Vous, mes chers Orientaux, j'ai aussi des orne-

« ments pour vous, mais pas assez. Je vous donne ce « que j'ai. Quelques ornements sont latins. Vous en « ferez ce que vous voudrez. Mais ne croyez pas que je « veux vous latiniser.

« On vous travaille. Les *maçons* vous trompent, ne les « écoutez pas. Venez à moi et au Saint-Siége. Je ne veux « pas vous latiniser, mais vous resserrer dans l'union. « vous sauver.

« Et maintenant à tous la bénédiction apostolique sur « vous, sur vos diocèses, sur vos missions. Cette béné- « diction au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit « vous accompagnera, vous protégera toujours. »

LXX

Réponse à Mgr l'évêque d'Orléans. — *Opus tumultuarium.*

24 mars.

Je dois donner quelque brin d'avis sur la dernière brochure de Mgr Dupanloup. Elle *tourne*, mais à cause du nom de l'auteur, on la regarde tourner. Les feuilles d'Orléans prophétisent que les Orléanais futurs feront le pèlerinage de la *villa Grazioli*. Véritablement, ce qui vient de là produit plus d'effet que s'il venait d'ailleurs. Cette brochure, par exemple. Sortant d'ailleurs, elle serait le peu qu'on appelle une brochure. Parce qu'elle sort de la villa Grazioli, plusieurs l'ont lue jusqu'au bout.

Je suis de ceux-là. J'ai lu jusqu'au bout, lentement. Rien ne m'a paru au-dessus de ma critique. Maintes fois Mgr Dupanloup a manifesté plus que vivement une certaine opinion où il persiste, que nous devons nous taire

lorsqu'il a parlé. Mais je passe là-dessus. Tout écrit polémique rendu public appartient à la polémique publique. Mgr Dupanloup est lui-même un polémiste déterminé. Il est outillé de cinq ou six journaux, il commande une bande de journalistes, et tout cela ne chôme point tandis qu'il besogne en brochures. Ce qu'il a toujours fait, ce qu'il fait tous les jours faire ne saurait être condamnable, et il ne saurait ne vouloir de presse que pour lui.

Mon droit de critique est d'autant plus certain que nous avons reproduit en entier la *Réponse à Mgr Dechamps*, comme précédemment les célèbres *Observations*, le célèbre *Avertissement à M. Louis Veuillot*, et quantité d'autres pièces, quoique peu mesurées d'expression et d'étendue. On a continué, à l'*Univers*, de se gêner pour l'évêque d'Orléans. Lorsqu'il nous impute envers lui les « iniquités de la polémique » (mot qu'il daigne m'emprunter), il lui plaît de nous accabler plutôt que d'être exact. Nos citations sont longues, scrupuleuses, souvent intégrales. Ce n'est point la mode d'Orléans, mais c'est la nôtre. Au surplus, nous nous en trouvons bien.

Je viens à mon but, qui est d'ailleurs modeste. Après ce préambule, on pourrait croire que je vais me lancer dans le champ de la théologie. Point du tout. Il s'agit simplement de littérature. Je laisse le Père du Concile et je n'aborde que l'Académicien. C'est à l'Académicien que j'en veux. Je lui reproche de nous donner le mauvais exemple et de compromettre dans sa brochure, deux caractères du style grave, dont il devrait être le gardien jaloux : l'un est le style académique, l'autre est le style épiscopal. Tous deux exigent, même en guerre, une tenue qui me semble ici manquer.

Non, le style de la *Réponse à Mgr Dechamps* ne m'explique pas encore la fortune littéraire de l'auteur.

Les nombreux écrits polémiques de Mgr Dupanloup sont à peu près ce que l'on appelait en français des *factums*. Dans la langue moderne, qui n'est plus une langue, on dit des *articles*. Il y a factums et factums. Ceux de Furetière et de Beaumarchais jouissent d'une estime exagérée, mais cette estime qui les surfait ne leur accorde encore qu'un médiocre rang, fort loin des chefs-d'œuvre. Un factum ne peut pas être un chef-d'œuvre. Il y entre trop de la faconde d'avocat et même de la chicane de procureur. Tout factum est principalement dicté par l'esprit de querelle. C'est pourquoi je n'appliquerai pas le nom de factum à ces nombreuses brochures de Mgr Dupanloup, dont l'inspiration parfois trahie n'a cependant rien de commun avec les misérables litiges qui ont secoué la verve des Furetière et des Beaumarchais. Je dirai, pour les classer plus justement et plus convenablement, qu'elles sont du genre tumultuaire.

Opus tumultuarium, c'est la bâtisse de hâte et de décadence, élevée en un moment pour un moment, déjà ruineuse et penchante, et qui n'apparaît que ruinée. L'*opus tumultuarium* est bien connu et bien reconnaissable. Construction sans art, matériaux sans choix, pierrailles, tessons, briques cassées, blocs hétérogènes, toutes sortes de choses ayant déjà servi à autre chose, nulle étude et nul autre génie dans l'ouvrier que l'instinct militaire de l'attaque ou de la défense. Quelquefois, cependant, on remarque une audace de jet, et parmi les matériaux vulgaires, on trouve des fragments de marbres rares, des débris sculptés, tristes joyaux de

la décadence, abondants sur le sol romain. La main précipitée du maçon les a rencontrés, les a encastrés dans le mur barbare, tantôt avec une sorte de sauvage sentiment de leur prix, tantôt en travers et à l'envers. L'imagination ressuscite des combattants autour de ces amas guerriers. Quoi qu'elle fasse, elle n'y ressaisit rien qui porte un cachet supérieur. L'homme sans doute passa ici, et voici bien l'œuvre de son bras, mais non pas la haute trace de sa pensée.

Tel est l'*opus tumultuarium*, et tels sont les écrits de Mgr Dupanloup. Quiconque les voudra relire acceptera la comparaison. Ils se ressentent de la décadence, de la hâte, du tumulte. Ils sont composés sans art, de pièces et de morceaux vulgaires, de *lieux communs*. Point de sévérité, point de sérénité, point de solidité, rien qui ressemble à un monument, pas même à un édifice. Tout est construit pour porter un moment quelque artillerie. En effet, l'informe bâtisse se couronne de feux. L'artillerie éclate, et la construction croule. Grand fracas, rarement beaucoup de morts.

Cependant, comme le prêtre catholique est en familiarité avec les Saints Livres, on trouve çà et là chez Mgr Dupanloup l'équivalent de ces marbres et de ces débris sculptés qui se rencontrent dans l'*opus tumultuarium*. Une parole énergique, une grande sentence sont mêlées dans la funeste abondance du caillou et du moellon. Mais de ces marbres de hasard il y en a peu, tous ne sont pas merveilleusement enchâssés. On a remarqué que souvent les écrits plus travaillés en sont plus dépourvus. Je me rappelle entre autres une *oraison funèbre* qui resta douloureusement au-dessous de la magnificence du sujet, de la réputation de l'orateur et

de l'attente du public. Jamais héros plus digne de la grande peinture et des grandes larmes, jamais panégyrique plus digne d'oubli. Ni les batailles, ni la conversion, ni la beauté du sacrifice et la beauté de la mort ne purent éveiller un frémissement d'éloquence. Oh l'ingrate pièce ! Pas une période, pas une phrase, pas un cri ; rien, et pire que rien : au lieu des roulements du tonnerre, le tapage indiscret des pétards. Lamoricière étant mort, qui pourra pardonner cette oraison funèbre à Mgr Dupanloup !

La même indigence exténue l'écrit apprêté dont je m'occupe. Il irrite, chose assez ordinaire, mais en même temps il pèse, chose qui surprend. Car, sans doute, on ne relie pas les ouvrages de Mgr Dupanloup, n'y ayant guère pour relire que les artistes ou les docteurs, lesquels n'ont rien à prendre par là. Mais d'ordinaire ses brochures intéressent dans le moment. La *Réponse à Mgr Dechamps* n'intéresse pas. Elle est onéreuse, taquine et opprimante. La fièvre de l'*opus tumultuarium* n'a pu, cette fois, entasser que de la terre. Sauf un mot à l'adresse des écrivains qui aiment trop le Pape, elle n'a rien trouvé.

Ce mot, j'ai le droit de le ramasser. Il me servira pour prouver sans longueurs que Mgr Dupanloup ne se pique pas d'observer le droit des gens. Le voici :

« Nous en connaissons, Monseigneur, vous et moi, de « ces écrivains-*là*, adulateurs et calomniateurs tout en- « semble, qui sont l'OPPROBRE en même temps que la « ruine des causes qu'ils prétendent servir. »

Humiliez-vous, mes frères et mes complices, car vous auriez tort de croire qu'on n'a pas aussi un peu songé à vous. Mon cher et vénéré Du Lac, mon maître, char-

gez cela sur vos quarante années de bon travail pour l'Église. Prenez ce paquet, Eugène Veuillot, Léon Aubineau, Joseph Chantrel, de qui l'on ne pourrait citer une ligne qui n'ait été écrite à dessein de défendre la liberté et l'honneur du sacerdoce. Et vous, mes jeunes compagnons, Arthur Loth et Auguste Roussel, que j'ai séduits et fait entrer dans la même voie au mépris de toute fortune, considérez où je vous mène, futurs OPPROBRES de la cause que je « prétends » servir. Examinez-vous; voyez si vous ne devriez pas plutôt vous joindre à ces bénis de Dieu, des hommes et de M. Daru, qui ont l'honneur de servir la cause de l'hôte illustre de la villa Grazioli, où les Orléanais de l'avenir iront en pèlerinage!

M. Gratry, aussi de l'Académie française et *graziolino* prononcé, mais qui est écrivain, signale « les cris aigres « et farouches des journalistes. » C'est la revanche de « l'oiseau bleu, » et il n'y a rien à dire. M^gr^ Dupanloup bondit, s'emporte, accumule les invectives les plus flétrissantes, mais les moins littéraires, et ne semble point assouvi. En effet, le javelot, trop lourd et lancé d'une main trop émue, n'a point porté. Voilà la différence entre savoir écrire et ne le savoir pas.

Je me permettrai d'ajouter que cette furie si éloignée de la courtoisie académique est plus fâcheuse encore sous la plume d'un évêque. On nous reproche de n'être point mesurés. Où apprendrons-nous la modération, étant, c'est le mot, vilipendés de la sorte par ceux qui doivent garder toute mesure, à titre de princes dans l'ordre littéraire et dans l'ordre religieux! Un évêque devrait encore observer la gravité du juge, même lorsqu'il n'a plus la patience du père. *Mansuetum esse ad omnes!* Ce précepte que saint Paul donne à l'é

vèque, Quintilien le donne également à l'académicien.

Toutefois cette échappée habituelle de virulence n'est pas encore ce que je trouve de plus irrégulier dans la *Réponse à M^gr Dechamps*. Après tout, il ne s'agit que des journalistes. Il y en a tant d'espèces que ce qui tomberait mal à propos où l'on vise peut tomber fort à propos, tout à côté où l'on ne vise pas. Nous en connaissons, Monseigneur, vous et moi, de ces écrivains-là qui changent de drapeau et même d'autel, mais non de tempérament; qui adulent, qui diffament, qui ne signent pas ce qu'ils écrivent, qui écrivent ce qu'ils ne signeront pas, qui appartiennent à leur salaire, et qui s'en vont ailleurs une fois soldés. Sans que je m'applique davantage à les décrire, frappez là-dessus. A leur égard tout est pardonnable, hormis de les employer.

Mais il faut dire enfin ce qui me scandalise. C'est de voir un évêque persiffler un évêque, surtout lorsque son contradicteur s'est tenu, et bien en deçà, dans les convenances de la polémique. Voilà le spectacle vraiment fâcheux, très-rare, Dieu merci, que nous donne la *Réponse*. Il y règne un ton d'ironie doublement pénible, car M^gr Dupanloup n'est ni contenu ni concis, et n'a pas du tout la main légère. Je veux bien que l'on soit Hercule, mais alors il faut la massue. Au bras d'Hercule l'ironie est trop lourde.

Sur les soixante pages de sa brochure, M^gr Dupanloup, membre de l'Académie française, en emploie onze à exposer que son doux et loyal adversaire ne l'a pas compris, n'a pas pu le comprendre, n'a pas voulu le comprendre; et le reste est consacré à prouver l'opportunité de ce mauvais compliment qui, — j'en appelle au lecteur, — demeure injuste jusqu'à la fin. Onze pages

de semblable entrée en matière, et le reste de semblable suite, c'est trop au point de vue littéraire, c'est beaucoup trop au point de vue épiscopal. Un évêque discutant contre un évêque ne lui doit point dire si longuement de ces choses-là, même quand le lecteur, toujours supposé catholique, aurait le détestable goût de s'y complaire ; et je crois pouvoir attester que de la façon mal gracieuse dont ces choses-là sont dites, aucune sorte de lecteur n'y saurait prendre aucune sorte d'agrément. On est ennuyé, voilà le mot. Ennuyé de cette escrime irritée qui affile des expressions tendres et qui en somme n'aboutit pas, car la méprise imputée à l'adversaire n'est jamais prouvée. L'accusation seule revient toujours, avec des ritournelles d'amitié plus aiguës. On meurt de cette perpétuelle caresse, dont le but visible est de trouver une place à enfoncer le dard. *Monseigneur, cher seigneur, cher et vénéré seigneur,* et autant de coups ! « *Monseigneur,* je n'ai pas dit cela ! — *Cher seigneur,* le « double caractère de ma thèse vous a complétement « échappé. » — « La polémique adverse, par *ignorance* « *théologique* (?) et par *médiocre bonne foi,* devait essayer « de donner ici le change... Les iniquités de la polé- « mique et ces erreurs de l'opinion sont fréquentes ; « mais de votre part, *cher et vénéré seigneur,* une telle « méprise, je l'avoue, m'a étonné. » Soixante pages de ce miel !

Je me souviens d'un polémiste de l'ancien *Univers* (il est prêtre aujourd'hui), qui, se défendant contre Mgr l'évêque d'Orléans, avait un peu abusé de *Monseigneur* et de *Votre Grandeur*. La réplique ne tarda point, et l'évêque releva vertement ce péché de courtoisie. Il n'eut pas tort. Ces révérences multipliées sont une des formes

agaçantes de l'injure. Les femmes en connaissent l'effet. Dans le *Misanthrope*, Arsinoé et Célimène s'appliquent des révérences qui leur tiennent parfaitement lieu de griffes. Mais d'évêque à évêque, j'opine qu'il ne faut point d'armes, ou qu'il faut l'épée. C'est pourquoi, selon moi, dans la terrible dispute contre Fénelon, Bossuet resta deux fois le maître : il ne riait point, il ne faisait point de révérences.

J'ai fini. Je pourrais toucher au fond de la brochure et démontrer que les journalistes (certains journalistes, *ces écrivains-là*) ne sont point la cause de tout le mal, n'ont point convoqué le Concile, ne l'ont point fait, n'ont point introduit la question de l'infaillibilité, ne sont point forcés de s'abstenir sur un sujet dont parlent tous les journaux, particulièrement ceux de Mgr Dupanloup.

La thèse ne serait pas au-dessus de mes forces. Mais ce fond sera visité par des hommes plus compétents et qui se risqueront avec moins de péril à s'entendre dire qu'ils n'y comprennent rien. Je leur laisse la place. Je me tiens content d'avoir pu faire un peu de littérature, et peut-être prouvé que les journalistes ne sont pas toujours des hommes qui ignorent le plus l'art de gouverner leurs passions.

24 mars.

La rédaction du *Français*, trop occupée de politique, appelle sans doute le commissionnaire du coin pour l'aider à confectionner ses nouvelles religieuses, mais le pauvre garçon n'est guère au courant. Il raconte en patois très-malsain que l'*Univers* s'applique à diffamer *de la manière la plus odieuse tout le clergé oriental*, notamment le chaldéen. Je suis bien habitué aux journaux, et

pourtant je m'étonne des idées et des formes de ce *Français*. — « Ce n'est pas, dit-il, l'épiscopat chaldéen qui *a* « *à* se plaindre de ces attaques malveillantes et intéressées (?). Les autres Églises orientales, *telles que* l'Église « arménienne et l'Église syrienne, ont dû, à leur tour, « repousser d'indignes calomnies et s'élever contre de « perfides insinuations. » Où va-t-il chercher tout cela?

Ce qui abuse le commissionnaire du coin, délégué par le *Français* au soin des Églises orientales, c'est un document qu'il n'a pas su entendre. Il s'appuie sur une lettre du Patriarche chaldéen écrite pour soulager *quelqu'un* du poids des révélations de M. Urquhart, demeurées sans réponse directe. On y trouve une phrase qui regarde spécialement l'*Univers*. La voici :

« Quant au journal l'*Univers*, il nous a donné, il est vrai, plus d'une fois des marques de son amour pour l'Orient et de son respect envers nos Églises ; mais il a un tort grave à nos yeux, c'est de soutenir cette étrange opinion que l'on ne saurait être bon catholique si l'on ne professe pas le rit latin, et qu'il faut, par conséquent, nous latiniser. »

Il est évident, par ce passage, que le vénérable Patriarche ne lit pas l'*Univers*. S'il lui en a été fourni des traductions chaldéennes, alors elles ont été faites sur des interprétations grecques, je veux dire orléanaises. Qu'il se méfie ! Dans la question des Églises orientales, comme dans toutes les questions, l'*Univers* a suivi, suit, suivra la voie romaine et nulle autre. Or, puisque Rome ne demande pas aux Orientaux de professer le rit latin, l'*Univers* ne soutient pas que *l'on ne saurait être bon catholique sans professer le rit latin*, et par conséquent ne presse pas les Orientaux de se latiniser.

Mais enfin, quand même l'*Univers* soutiendrait cette

« étrange opinion, » ce ne serait, après tout, qu'une opinion étrange. Comme elle est d'ailleurs accompagnée d'amour et de respect, suivant la propre confession du Patriarche, je ne vois pas que le délégué aux affaires orientales du petit *Français* y puisse prendre le droit de hurler que l'*Univers* pratique « un système odieux de « diffamation contre tout le clergé et toutes les Églises « d'Orient. »

Quels barbouillons, qui barbouillent, barbouillent, barbouillent, et ne savent pas même lire les pièces sur lesquelles ils jettent leurs barbouilleries ! Il faut que l'école catholique libérale soit pauvre, pour laisser la plume à cette intempérante marmaille.

Je fais ici une barre et je passe à un bien autre personnage. J'ai regret de trouver dans la lettre du vénérable personnage chaldéen une assertion que je ne peux laisser passer, et que d'ailleurs je ne lui attribue pas. Elle suit le paragraphe où l'*Univers* est accusé de vouloir latiniser l'Orient. La voici :

« A en juger par l'assurance imperturbable de ses affirmations, on dirait même que *le rédacteur en chef de cette feuille religieuse connaît à fond toutes les affaires orientales*, voire même celles qui concernent notre Église chaldéenne ; car, dans l'article qu'il a fait paraître dans le numéro du 19 février, il en parle, en quelque sorte, *ex cathedrâ*. Assurément, cette ignorance, qui a sa source dans la présomption et trompe malheureusement beaucoup d'esprits sur le véritable état des choses, nous cause une profonde affliction. »

Ma surprise a été grande de me voir ainsi mettre personnellement en scène, car je n'ai jamais dogmatisé sur la question orientale. Je me suis borné à écouter là-dessus les personnes compétentes ou soi-disant telles, pour m'y reconnaître un peu, et ce ne fut pas une petite

affaire, car, en vérité, il y a bien des Orients, et surtout bien des Orientaux.

J'ai couru à l'*Univers* du 19. Il y a un article de moi : il roule exclusivement sur les Occidentaux, pas un mot de l'Orient. Il y a une correspondance de Constantinople : elle touche très-brièvement au différend des armeno-catholiques et se prononce suivant l'usage en faveur de l'autorité. Ce n'est point là. Le patriarche chaldéen ne saurait nous savoir mauvais gré de reconnaître le droit du grand et bon patriarche Hassoun, trahi par les agents de M. Daru, mais soutenu par Pie IX.

J'ai cherché encore : rien de l'Orient, rien de la Chaldée. Je commençais à croire que le secrétaire ou le traducteur du patriarche s'était trompé de date, lorsque mes yeux sont tombés sur un paragraphe de notre correspondance ordinaire de Rome. L'on y parle de M. Urquhart, l'on touche un mot de ses curieuses relations avec Mgr l'évêque d'Orléans... J'y suis! Je sais à quelle école le translateur qui informe le patriarche a étudié le chaldéen.

Voici cet article du 19, où le rédacteur en chef de l'*Univers* aurait parlé « *ex cathedrâ*, avec présomption « et ignorance, » de toutes les affaires orientales, même de celles qui concernent l'Église chaldéenne.

« La correspondance de M. Urquhart avec Mgr l'évêque d'Orléans jette beaucoup de lumière sur la question des évêques orientaux. Je ne crois pas qu'on soit fondé à penser que M. Urquhart ait mis la moindre passion personnelle dans ce débat, bien qu'il ait vu tourner contre son propre dessein les renseignements fournis à Mgr Dupanloup. S'il ne garde pas à l'égard du Prélat toutes les formes auxquelles nous sommes habitués, il faut l'expliquer par cette raison très-simple qu'il n'est pas catholique. On lui doit, du reste, un très-grand service, celui

d'avoir bien renseigné les évêques orientaux et de s'être fait auprès d'eux, lui étranger à l'Église, l'avocat et le soutien le plus énergique des prérogatives du Pape. »

Voyez quel parti un bon truchement peut tirer des moindres choses, mais voyez aussi le péril de ceux qui sont forcés de s'en rapporter aux bons truchements. D'une *réclame* de correspondant, le truchement fait un discours de rédacteur en chef, un discours *ex cathedrâ,* capable d'épouvanter un patriarche et de lui faire fulminer des protestations qui n'ont aucune cause!

Je n'insiste pas. Je suis affligé de cette vénérable figure de patriarche jetée dans une niaise intrigue pour le plaisir éphémère de lui faire dire des duretés à un journal ami qui n'en peut être blessé. Noble entreprise, et qui réfute merveilleusement les révélations de M. Urquhart, toujours sans réponse directe!

J'ai déjà remarqué le peu de mérite, au seul point de vue de l'art, de toutes ces trames ourdies depuis six mois pour créer un parti anti-papal dans le Concile. Le moindre vent les déchire, elles s'effilent et se rompent d'elles-mêmes, et il n'en résulte que la preuve bien acquise de l'entière débilité qui les a conçues et ourdies [1].

[1] Les évêques orientaux étaient assez nombreux dans le Concile pour que l'on cherchât à gagner leur vote contre l'infaillibilité. C'était là le but de tant de ruses dont ils ne surent pas tous se tirer, car la ruse et la presse orientale sont peu de chose en Occident. Leur ignorance de la langue, leurs inquiétudes sur ce qu'ils considèrent comme les droits et les priviléges de leur nationalité et de leur indépendance, les livraient aisément aux embûches gallicanes : la flatterie caressait leur amour-propre, d'autres tentations s'adressaient à leur pauvreté et à leur isolement. On faisait miroiter à leurs yeux tantôt la protection, tantôt le courroux de la France. L'opinion d'un ministre des affaires étrangères de France était alors bien puissante sur un pauvre évêque de Chaldée.

LXXI

Le printemps. — Le train de grand gala. — On réclame le droit d'aduler.

27 mars.

L'Annonciation est une fête particulièrement chère au peuple romain. Il y a trois grandes dévotions dans Rome : le Saint-Sacrement, la sainte Vierge et le Pape. Rome est la ville de la Présence Réelle, la ville de la Mère de Dieu, la ville du Vicaire de Jésus-Christ. Ceux qui aiment à connaître les choses et à les prendre à la source, n'ont qu'à méditer sur ces trois caractères de Rome ; ils sauront ce que la forte école des gallicans ne comprendra jamais; ils pénétreront le sens profond et prophétique de cette première parole de saint Paul aux Romains : « Je rends grâces à mon Dieu pour vous tous, par Jésus-Christ, de ce que *votre foi* est annoncée dans le monde entier. »

Les fêtes de la sainte Vierge ont leur allégresse, qui se sent plus qu'on ne la peut décrire. Un peuple chrétien goûte cette double douceur et cette double force de la virginité et de la maternité. L'Annonciation sourit à l'entrée du printemps, comme la belle candeur de la Vierge, comme la sainte fécondité. Les fleurs éclosent, les fruits sont annoncés, la bénignité du Ciel enveloppe d'amour cette floraison riche et charmante. Rome est le sol naturel de ces harmonies. Le Pape sort du Vatican et vient, en grande pompe, faire visite à la sainte Vierge, dans l'une de ses plus magnifiques églises. Il répand des bénédictions, il apporte des présents, il dis-

tribue des dots aux jeunes filles pauvres qui ont été élevées sous les auspices de la Vierge Mère, afin qu'elles puissent, suivant leur choix, entrer en religion ou entrer en ménage.

Quand le Pape va quelque part, c'est pour offrir le saint sacrifice ou y assister, pour prier, pour honorer Dieu et répandre des grâces. Telle est la fête; le peuple s'y associe. On s'est confessé, on a communié, on a fait quelque bonne œuvre, on prend du repos. Le matin on se trouve sur le passage du Pape, le soir on se promène au Pincio, à la villa Borghèse, on va voir le printemps.

Le printemps et le Pape, cela peut remplir une journée. Les haies, qui fredonnaient il y a deux ou trois semaines, commencent d'être en pleine voix. Dans les gazons, il y a des étoiles, comme en pleine nuit; dans les jardins le laurier épanouit sa fleur d'or, couleur qui ne le déprécie pas; dans les airs, l'alouette chante. Et quelle lumière tombe de l'azur! Fête de l'œil, fête de l'oreille, fête de l'intelligence. Des éclairs et des courants de pensée inconnus ailleurs traversent ce théâtre incomparable. A Rome, ces jours-là surtout, les monuments, les ruines, la vieille et la nouvelle histoire si bien liées dans leurs contrastes, le ciel et la terre qui se connaissent si bien, ont ensemble des dialogues dont rien n'égale la majesté. Tout ce que l'on a pu voir ailleurs devient mesquin. La voix purement humaine baisse, n'est plus entendue. Que disent-ils là-bas? Hors de Rome, il n'y a que des facéties et des clameurs, *opera tumultuaria*, et les seuls échos de Rome sont des langages. Qui ne répète pas ces dires, se perd au sein de ces poussières lointaines. D'ici l'on ne distingue plus les

géants qui traversent l'horizon. Est-ce M. de Beust, ou M. Janicot, ou quelque autre? Le P. Polychrône fera-t-il parler son mort? M. de Falloux publiera-t-il sa lettre au P. Gratry? Théophile Gautier va-t-il devenir le collègue à l'Académie de M. Guizot et de Mgr Dupanloup? *Chi lo sa?* Et qu'importe! Qu'importe ce gâchis de mortalités!

J'ai vu passer le Pape, j'ai vu passer la vie. Les Romains ont bien raison d'aimer le train de grand gala, et de courir à ce spectacle. C'est une pompe très-noble et très-aimable, fort animée et fort ordonnée, et qui n'a rien de tumultuaire. Même au physique, le Pape est le seul homme en ce monde qui ait bien l'air de savoir où il va. Il a un chemin tracé, un pas réglé ; il va lentement, comme celui qui sait qu'il arrivera.

Du Vatican au couvent de la Minerve, le pavé est couvert d'un sable jaune éclatant. Deux riches et amples bannières de forme traditionnelle flottent devant le fort Saint-Ange, à leur place marquée. Ici les hommes revoient ce qu'ils ont vu enfants, ce qu'avaient vu leurs pères; et ce que voient les pères, les enfants le verront. Quantité de choses ici durent toujours, reparaissent toujours comme le soleil et comme le pain ; les saisons les ramènent comme elles ramènent les fleurs.

Toute la population quitte le reste de la ville et se concentre sur ce parcours, entre le Vatican et la Minerve. La haie est formée de voitures riches et pauvres, et de piétons les plus mélangés que l'on puisse trouver sur la terre : indigents, petit peuple, bourgeois, paysans, prêtres, soldats, évêques. C'est à Rome qu'existent le plus de gens pour s'arranger de cette bonne place si peu prisée et qui vaut tant, la place sur le pavé, la

bonne place de tout le monde; place qu'on ne sollicite pas, qu'on peut changer, qui permet de passer du soleil à l'ombre, qu'on peut toujours ne pas prendre et toujours quitter! La foule, épaisse partout, est compacte sur la place de la Minerve et aux abords. Là où un pied peut se poser, où une main peut s'accrocher, il y a quelqu'un, une bouche qui sourit, un cœur qui bat. Notez que parmi tout ce monde, sauf peut-être les gens arrivés de la veille, chacun a déjà vu le Pape. Mais chacun veut le revoir, et combien ne sont venus que pour le revoir!

Les cloches de Saint-Pierre se font entendre. C'est lui. Le cortége commence par un peloton de gendarmes, comme les nôtres, et qui seraient des plus beaux parmi les nôtres; de tels gendarmes, m'a dit un ancien sous-préfet, que, « ma foi, on les trouverait dignes d'être « Français. » Après eux, le *batti-strada*, cavalier très-chamarré et bien monté. Puis, deux voitures d'officiers et serviteurs ecclésiastiques et laïques. Puis, entouré de quelques gens de pied, le porte-croix, sur une mule caparaçonnée. Ce prélat à cheval, en habit violet, sa grande croix brillante à la main, est le personnage remarqué du cortége. On le voit ainsi dans l'*Attila* de Raphaël. Devant la croix, les fronts se découvrent. Voici le carrosse du Pape, tout d'or et de glaces, à six chevaux conduits par deux postillons. Le siége est remplacé par un beau groupe de deux anges supportant la tiare. Le Pape est assis au fond, sur un trône; en face de lui sont deux cardinaux. On s'agenouille, il bénit. Les gardes-nobles, la voiture du majordome et un peloton de dragons terminent le cortége. Tel est le train de grand gala. J'ai vu ailleurs plus de gendarmes,

sinon plus beaux, plus de suite, plus de militaires. Personne, pour cela, n'était tenté de se mettre à genoux.

J'admire ceux qui ne veulent pas que « j'adule » le Pape. Eux-mêmes sont forts adulateurs d'autre chose, surtout d'eux-mêmes, ne faisant aucune difficulté de se reconnaître publiquement les plus importants, les plus savants, les plus sages, les plus pieux, les plus incapables d'erreur. Je les admire, mais je ne me rends pas. Je ne me rendrais pas quand même ils écriraient tout à fait bien, ce que je n'admets pas. Je leur déclare que je prétends aduler le Pape ; que je prétends y dépenser mon encre et mon argent. Je suis citoyen français, j'ai le droit d'aduler qui je veux ! Si je n'ai pas le droit d'aduler le Pape, d'où prenez-vous le droit de vous aduler vous-mêmes ? D'où le petit *Français* tire-t-il le droit d'aduler M. Daru ? D'où les petits Orléanais tirent-ils le droit d'indiquer des pèlerinages à la postérité orléanaise ? Je peux donner mille raisons de mon droit d'aduler. Mais j'en ai encore d'autres.

Je m'agenouillerais encore devant le carrosse du Pape, quand même il ne serait pas doré, quand même le Pape ne serait pas Pie IX. Je m'agenouillerais devant ce roi sans armes, sans fraude et sans erreur, ce roi qui va en visite auprès de la sainte Vierge et qui me jette en passant la bénédiction de la miséricorde et de la justice, la bénédiction de la douceur, de la lumière et de la paix. Je l'adulerais, je lui crierais ce que l'on criait jadis ici à César, et ce que nous seuls dans le monde ne crions plus qu'au vrai Pontife du vrai Dieu : *Ab ævo vinces !* Sois victorieux dans le cours des âges, toi par qui seul nous serons délivrés ! *Intende, prosperè procede*

et regna, suis ton chemin de lumière invisible, toi dont la lumière visible suit les pas, et qu'elle reste où tu l'auras portée, et qu'elle atteigne et déchire par toi toutes les nuits du monde !

La foule l'attendait, la foule le suivait. Il a passé devant le mausolée d'Adrien, retentissant de fanfares joyeuses ; il a traversé le Tibre, il est entré dans sa ville frémissante d'amour et de joie. Partout son peuple se jetait à genoux, sous sa main toujours levée pour bénir... Vous voulez que ce soit vous que je salue et non pas lui, vous qui jetez des brochures et des discordes à des hommes qui prétendent n'avoir plus besoin de bénédictions ! Moi j'ai besoin de bénédictions et de lumière, et non pas de brochures. Je veux savoir mon chemin, parce qu'il y a un lieu où il faut que j'arrive ; je veux rester dans la lumière, parce que nous sommes au moment du combat.

Enfin, il est parvenu à ce seuil vers lequel il se dirigeait. On avait jusqu'alors ou reçu la bénédiction en silence ou crié : *Vive Pie IX !* Là une voix immense a élevé un cri nouveau : *Vive le Pape infaillible !* L'acclamation est partie du Séminaire français ! elle s'est prolongée et répétée sur la place, jusqu'à ce que le Saint-Père fût entré dans l'église. Elle a recommencé à sa sortie. Voilà, jusqu'à présent, l'effet extérieur de tant d'agitations et de raisonnements contraires.

J'ai vu le Pape au retour, sur la place de Saint-Pierre. Là il y avait peu de monde. C'était le bel endroit pour le cortége, mais ce n'était plus le lieu de l'émotion. La place de Saint-Pierre est comme un premier péristyle du temple ; la paix y règne déjà. La colonnade, l'obélisque de Sixte-Quint, les fontaines, le soleil et le Pape

vont ensemble. On ne sent pas ici le besoin d'appeler quelque chose, tout y est.

Le Saint-Père avait avec lui notre bon cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, tout rajeuni par la terrible maladie qu'il a voulu vaincre et qu'il a vaincue pour venir au Concile. Je me suis rappelé un fait que Son Éminence m'a conté il y a quelques jours. Tout petit enfant, à Valence, sa mère le porta auprès de Pie VI, captif et mourant, et il reçut sa bénédiction. Depuis, les circonstances lui ont fait voir tous les successeurs de celui-là, qu'on avait tant appelé le dernier : Pie VII à Lyon, Pie VIII, Léon XII, Grégoire XVI, encore camaldule, à Rome. Cet enfant qu'a béni le prisonnier de Valence, le voilà auprès de Pie IX, sur le seuil du Vatican, où il est revenu encore une fois pour proclamer l'infaillibilité de l'indéracinable Pierre. Là, près de cet autel où le corps de Pie VII a été ramené de l'exil, bientôt, à la face du monde, le dogme sera posé ou plutôt découvert par la main de l'Église pour voir passer la durée des siècles qui se rueront contre lui et qui ne l'ébranleront pas. Un même homme, dans la brièveté de sa vie, aura vu ces contrastes : Pie VI prisonnier à Valence, Pie IX présidant le Concile du Vatican ; la Papauté déclarée déchue et morte, la Papauté proclamée infaillible.

Hélas ! auteurs de brochures, et vous raisonnez pour prouver que cela ne se doit pas, que cela ne se peut pas, même que cela ne se fera pas, par la grande raison que cela ne vous plaît pas !

Sortant de la place Saint-Pierre, nous avons fait une visite à Saint-Jean-de-Latran, en passant par Sainte-Marie-du-Trastevère, par Saint-Grégoire-le-Grand et par

le Colysée. Près de Sainte-Marie-du-Trastevère, la plus antique église de la sainte Vierge dans Rome, merveilleusement rajeunie, s'élève la chapelle bâtie où fut le palais de la famille Anicia, de laquelle était saint Benoît, législateur de l'ordre monastique. A Saint-Grégoire-le-Grand, l'Angleterre catholique est née, et Rome est encore la source de sa vie renaissante; et le successeur de Grégoire lui a rendu la hiérarchie sacrée, nous savons au mépris de quelles clameurs.

Dans Saint-Jean-de-Latran, au magnifique autel où est gardée la table du Cénacle, nous avons vu les colonnes dorées qui furent faites du bronze des vaisseaux d'Actium. Elles sont venues là du temple de Jupiter, à qui Auguste les avait données. Après Saint-Jean-de-Latran, nous avons visité Sainte-Marie-Majeure, toute brillante encore du premier or apporté du Nouveau-Monde. Pauvre Espagne, qui faisais de tels présents, et qui appartiens aujourd'hui à M. Prim, lequel va te donner à quelque autre, pour garder lui-même un lambeau de ta chair!

Voilà une journée de Rome. Et ils nous apportent leurs brochures, et ils nous disent que ce sont eux qui ont le secret de la doctrine humaine, et que nous devons les croire et les suivre!

LXXII

Affaires de France. — La couronne et la tiare. — Prévisions accomplies.

29 mars.

Que c'est singulier, au premier aspect, ce qui arrive en France depuis quelques mois, et que c'est naturel!

Mais je ne vois personne qui marque bien comment c'est naturel. En France, il faut tant parler que le temps manque un peu pour penser. De loin, avec le spectacle de la stabilité sous les yeux, en présence d'une doctrine de gouvernement que le flot submerge sans pouvoir l'emporter ni la dissoudre, on juge d'une façon plus nette. Rome m'explique la France, et je n'ai qu'à regarder le Pape pour me rendre compte de l'Empereur.

L'Empereur! Ce titre commence à paraître bizarre. Il est vrai qu'on ne voit guère quel autre titre pourrait convenir. Roi, souverain, grand-duc, tout ce qui implique l'idée de couronne ne répond pas à la chose. La couronne, disaient les jurisconsultes, *est ronde*. M. Dupin le grognait encore, M. Ollivier n'oserait. Ce n'est plus rond, cela. Ce n'est plus rond, ce n'est plus fermé, il n'y a plus la croix dessus. Cette croix était bien utile pour nouer le faisceau de branches d'or qui formait la couronne. On a ôté la croix, tout s'est démoli. Cette branche va d'un côté, cette branche va d'un autre, rien n'est attaché à rien, tout tombe du front royal, et il n'y a plus rien sur le front royal, et il n'y a plus de front royal. Quel faisceau reformera-t-on, s'il n'y a plus de croix pour le lier, plus de front pour le porter? Et s'il n'y a plus de faisceau, qu'y aura-t-il? Pauvre couronne! c'était un bel ouvrage, avec la croix au-dessus. Je ne peux m'empêcher de le regretter un peu. Je vois bien l'embarras de savoir où placer ce bijou s'il existait encore. Néanmoins, que la couronne devienne un accessoire de théâtre ou une curiosité de musée, c'est triste! Je me console en pensant qu'il nous reste la tiare. La tiare a été plus solide que la couronne, heureusement. Voyez comme la tiare est brillante et vivante, comme

elle forme toujours le faisceau, comme elle est ronde, comme elle tient bien sur le front qui la porte ! Mais rien n'en a pu ôter la croix, et rien ne l'ôtera. Pie IX n'y laissera pas porter la main. Il léguera le trirègne à son successeur, non-seulement entier, mais plus éclatant, mais soudé en toutes ses parties d'un métal plus ferme et plus indestructible.

Merveilleux scandale du monde ! Sur toute la terre, des royaumes, mais point de rois. Ici, point de royaume, mais le roi assuré, ferme, en réalité plus victorieux. Qui doute que celui-ci soit roi et ne doive rester roi? Or, voici un quart de siècle que tous les autres prétendent lui enseigner l'art de régner, et en même temps font effort pour l'arracher du trône. Il reste sur son trône, et voit tous ces rois culbuter de leurs trônes qui culbutent.

C'est à lui, lorsqu'on lui volait à main armée une partie de son territoire, que notre illustre M. Thouvenel écrivait : Mais abdiquez donc, si vous voulez régner ! Mais sortez donc des *régions mystiques,* si vous voulez vivre ! Et tout à l'heure le fausset catholique libéral de M. Daru lui criait encore : Homme d'un autre âge, vous enfermerez-vous toujours dans un monde à part !

Il les laisse dire. Il sait bien, lui, que les « régions mystiques » sont les régions de la constance et de la lumière ; il sait bien que le « monde à part » qu'il habite est le seul monde vivant.

Donc il n'existe plus en France de couronne ronde, ni de front couronné. Il y a un grand pensionnaire qui dort dans le « char de l'État, » dont il n'a plus le droit de diriger la marche. On le consulte, il approuve. — Sire, si nous coupions à travers la Constitution? — A votre aise ! — Sire, si nous faisions passer la roue sur

le Sénat? — A votre aise! — On passera sur le Sénat sans verser et sans briser l'essieu. Le roc a été fait pour ce dessein. On entrera là-dedans comme... disons comme dans du beurre, et il n'y aura plus de Sénat! Un Français qui s'absente de son pays pour deux ou trois mois rentre et ne retrouve plus son Sénat, ni sa Constitution, ni son Empereur. Heureux s'il retrouve le sol où sa maison était bâtie. Le percepteur, voilà tout ce qu'il est bien assuré de retrouver.

Ce n'est pas que je regrette tant la Constitution. Mon Dieu, non, pas du tout! Mais on s'étonne obstinément de voir la facilité des Constitutions, comme on les épouse, comme on les répudie, et comme les peuples modernes font peu de cas de ces coûteuses demoiselles.

Au Vatican, il n'en va pas de la sorte. Venez donc ici prendre de telles libertés avec les Constitutions! Que le suffrage universel lui-même s'y essaie! Qu'il entreprenne de faire un changement auquel le gardien de la Constitution ne consentirait pas!

Et M. Rouher aurait pu dire : J'emporte avec moi l'Empire! Cette chose fastueuse et retentissante, forgée à si grand feu pour de si grands desseins (à ce qu'il semblait), elle a pu tenir dans la poche de M. Rouher, qui s'en allait les mains dans ses poches, sans peut-être se douter que l'Empire était là. Dieu, dit Bossuet, laissait aux Romains l'empire du monde comme un présent de nul prix! Si M. Rouher fait des Mémoires, il dira qu'il emportait l'Empire, et l'on verra qu'il ne le savait pas bien. Il l'a emporté par mégarde, comme un papier qui traînait sur son bureau. Quelques jours après, le déménagement accompli, on a cherché l'Empire, on ne l'a plus trouvé. Il est tombé de la poche de M. Rou-

her, quelqu'un l'a ramassé. Qui a ramassé l'Empire? On ne le sait pas. Peut-être Rochefort, en se rendant à Sainte-Pélagie. C'est très-drôle [1].

La civilisation moderne a des aventures à pouffer de rire. Celle-ci plaît aux journaux. Ils disent : Quel beau siècle ! Comme nous faisons bien les révolutions, comme nous sommes sages, et que l'on voit d'étranges revirements des fortunes humaines! Se serait-on attendu que l'Empire finirait comme cela, que tout s'en irait au vent, que la Constitution se dissoudrait comme une bulle de savon devant l'expression polie d'un désir de M. Ollivier, et qu'on verrait le moment où le Sénat pourra devenir une pépinière de sous-préfets vénérables?

Tout cela néanmoins arrive par des voies très-logiques. Quand l'Empereur s'est déclaré fondé de pouvoir universel des Français, et a été, il faut le dire, agréé en cette qualité par tant et tant de millions de suffrages, il prenait une grande charge qui pouvait, avec un peu de soin, le mener très-haut dans le présent et dans l'avenir.

La France était à lui, se donnait à lui. Elle mettait à sa disposition toutes ses forces, ne lui demandant que de les employer loyalement, noblement, vigoureusement. Il nommait à toutes les magistratures politiques, civiles, même religieuses; il choisissait l'évêque, le sénateur, le député, le juge, le journaliste et le garde-champêtre, et tout l'entre-deux. Il faisait la paix et la guerre, la loi et les règlements. Rien qui ne fût dans sa

[1] C'était très-drôle à prévoir le 29 mars, mais le 29 septembre de la même année, c'était fait.

main, même la littérature, même les arts. Il a tout pris du côté de son agrément. Ici commence la logique de la situation actuelle. A quoi bon refaire l'histoire de cette décadence? Elle serait cruelle. Quand on dressera le bilan (il faudra bien y venir!), on verra quel aveugle agent de la révolution a été l'empereur Napoléon III. Dans quel dessein, par quelles lacunes, je l'ignore; mais certainement aussi, en tout cas, par amour de l'agrément et de la commodité.

Il a eu vingt ans. Vingt ans, le temps de refaire le monde! le temps de planter sa dynastie au milieu d'une génération sérieuse et virile, appelée à combattre sans doute, mais non sans espoir, et qui eût regardé son fils comme le chef naturel du parti de l'ordre affermi dans ses voies. Il a eu vingt ans pour consolider l'unité française, seule bien formée au milieu des nations! Vingt ans pour étendre au monde entier les plis du drapeau français et catholique, et donner à la fille aînée de la civilisation chrétienne un patronage que tous les grands et fermes cœurs qui sont dans le monde la conjuraient de prendre.

Et telle était la profondeur du chagrin et du ressentiment de la France après le régime de Louis-Philippe, qu'il n'a pas fallu moins de vingt ans à l'Empire pour nous ramener à ce point culminant de Louis-Philippe, où toute la France s'est écriée : Assez! assez, quoi qu'il puisse advenir!

On cite un fameux discours de Napoléon revenant d'Égypte : « Qu'avez-vous fait de la France? Je vous l'avais laissée, etc. » Quel écho terrible et moqueur redit aujourd'hui ces paroles : Qu'avez-vous fait de la France?...

Je voudrais qu'une vingtaine au moins de sénateurs

eussent le courage de paraphaser aujourd'hui ce : *Qu'avez-vous fait de la France?* S'ils savaient parler, ils diraient des choses très-belles et très-salubres. Mais, pour conclure, les orateurs devraient donner leur démission. C'est ce qui ne permet pas d'espérer une péroraison digne de l'exorde.

Ah! monsieur Ollivier, monsieur Ollivier! vous vous êtes conduit en homme de cœur. Vous avez bien parlé; vous avez eu foi dans vos idées. Mais nous sommes en un temps où votre bagage ne peut aller loin, et vous ne tirerez pas ce char de l'ornière. Les hommes dont vous disposez ne donneront pas le coup de collier qu'il faut, et vous-même, bientôt, vous vous sentirez las.

Homme d'idées, pour la consolation de votre cœur et pour la lumière de votre âme, regardez l'homme de foi! Regardez comme il vit, regardez comme il marche, regardez comme il attend et comme il persévère. Regardez ce que Rome renferme, à présent que vous savez ce que Paris peut contenir!

LXXIII

Fébronius.

25 mars.

Un portrait de Fébronius ne vous semblerait-il pas de grande actualité? Ce Janus de l'an passé s'appelait Nicolas de Hontheim, évêque de Myriophite *in partibus*, suffragant de l'archevêque électeur de Trèves. Né en 1701, mort en 1790, il a vécu dans un mauvais temps, dont il ne fut pas la moindre peste. Il a rempli tout le siècle hideux du Jansénisme frappé et rebelle, la Constitution civile du clergé a été proclamée en

quelque sorte sur son tombeau. Il est la personnification même du Joséphisme, figure basse, insolente, menteuse, bête.

Jusqu'à son pernicieux livre, qui le mit en si grand renom, il n'avait été qu'un maussade compilateur, travaillant sur le fond d'autrui, sans invention et sans style, même sans langue. Pillant plus qu'il ne compilait, gâtant ce qu'il pillait, injuriant avec une incroyable rage les auteurs qu'il avait davantage pillés. Il y eut toujours de ces gens-là dans la savanterie. Quoi qu'ils entreprennent, on les voit toujours dans une hérésie quelconque, par une sorte d'incompétence naturelle au juste, au beau et au vrai dont ils semblent avoir besoin de se venger. Leur grand péché, c'est de vouloir écrire.

Ce prurit d'écrire et de ne pouvoir penser devient plaie et fureur et porte au crime. On a dit de Voltaire : *S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné.* Mieux eût valu qu'il assassinât. Il a bien assassiné à sa manière, tant qu'il l'a pu; mais cela ne s'appelle plus qu'écrire. De 89 à 95, plusieurs, laissant la plume, prirent résolûment le couteau : Marat, Robespierre, Hébert, M^me^ Roland et tant d'autres, tous fruits secs de la littérature, tous écrivailleurs.

Ce Hontheim écrivaillait donc en rauque et brutal latin de bas pays, sous un faux nom : *Justinus Febronius : De præsenti statu Ecclesiæ liber singularis.* Il refit son livre après l'avoir imprimé et le porta, de stations en stations, à cinq gros in-quarto, dont un méchant religieux français fit une réduction en deux volumes et un autre traître la traduction entière. C'était en 1765. On se jeta là-dessus. Cinquante ans après Bossuet et les grands jansénistes, le clergé français était devenu

propre à cette pâture. Mais l'hérésie n'a pas besoin d'être parée. Hors de la droite voie, toute putréfaction plaît par elle-même. Effroyable misère de l'homme!

Le livre fit du bruit. On le dénonça à l'Assemblée du clergé de France. Ce fut l'archevêque de Trèves lui-même qui le dénonça, car il produisait du ravage en Allemagne. Le bon archevêque avait besoin de secours, et comme le novateur ne négligeait pas de s'appuyer sur les maximes françaises, ce prudent dénonciateur voulait avertir. L'Assemblée saisit « Nosseigneurs et Messieurs du bureau de la religion et de la juridiction, » et leur demanda un rapport. Le bureau fit un extrait de quelques assertions, loua le zèle de l'archevêque de Trèves, partagea ses « justes alarmes, » et exprima le regret de tirer à la fin de ses séances, ce qui ne lui permettait pas un examen approfondi. Néanmoins l'Assemblée repoussa le livre, mais en même temps elle l'esquiva. Il y avait là des choses auxquelles elle ne voulait pas toucher. Peut-être aussi qu'elle éprouvait quelque dédain devant cette masse de rusticité et d'ignorance. Elle déclara que Fébronius était peu connu ; qu'il s'écartait du langage dont le clergé (français) s'est toujours fait une loi lorsqu'il a été dans le cas de s'expliquer sur la primauté d'honneur et de juridiction qui appartient au successeur de saint Pierre, et sur *l'autorité de l'Église de Rome, centre de l'unité et mère et maîtresse de toutes les Eglises.* Ce fut fini par là.

Dans le vrai, les savants et les délicats de l'Église gallicane étaient embarrassés de ce butor allemand qui n'avait ni ordre, ni suite, ni élégance, mais qui néanmoins leur empruntait beaucoup. D'un autre côté, ils le trouvaient stupide et incapable de nuire. Dans une

lettre semi-confidentielle à un prince d'Allemagne, Bergier se montre sincèrement étonné de l'attention qu'on accorde à Fébronius. Comme s'il était neuf, lui Bergier, le bon apologiste, sur la misère intellectuelle des hérésies! Mais il était gallican, cela gêne.

« Soit pour le fond, soit pour la forme, dit-il, ce livre « ne m'a jamais paru capable de faire impression sur « des hommes qui se piquent de raisonner. Ce que l'au- « teur a dit de vrai est emprunté des théologiens fran- « çais, particulièrement de M. Bossuet dans la Défense « de la *Déclaration* de 1682; ce qu'il a dit de faux et d'er- « roné est tiré des protestants, des jansénistes, ou des « canonistes qui cherchaient à chagriner la Cour de « Rome dans des temps de troubles. Ces divers maté- « riaux, qui n'étaient pas faits pour aller ensemble, ont « été combinés assez maladroitement par Fébronius. Il « a rapproché des lambeaux qui s'entre-détruisent. « Comme il ne part jamais de principes universellement « avoués, il tombe perpétuellement en contradiction. Il « nie dans un endroit ce qu'il affirme dans un autre; il « soutient une opinion dans le temps même qu'il fait « profession de la rejeter. Ce serait assez de comparer « seulement les titres des chapitres et des sections de « son ouvrage, pour voir ou qu'il ne s'entend pas ou « qu'il n'est pas d'accord avec lui-même. »

Voilà le livre de Fébronius parfaitement peint, et beaucoup d'autres sont ici prophétisés et caractérisés du même coup. Bergier, ensuite, montre parfaitement la fausse science de Fébronius, son faux système, son faux raisonnement, ses contradictions perpétuelles. C'est bientôt fait, Bergier était un maître. « Je pense, « dit-il, que voilà cet ouvrage absurde mis à sa juste

« valeur ; il ne peut avoir échappé à la censure que par « le mépris qu'on en fait. Ceux qui s'imaginent que ce « sont là les sentiments du clergé de France n'ont jamais « lu d'autres théologiens français que les jansénistes ; ils « ne connaissent pas seulement la Défense de la Décla- « ration du clergé par Bossuet. »

On voit ici pourquoi l'assemblée du clergé avait esquivé Fébronius, et pourquoi Bergier, malgré son talent et son dégoût, ne peut le réfuter. Entre la théologie gallicane et Fébronius, protégeant malgré tout ce dernier, il y avait la *Déclaration* et la *Défense de la Déclaration*. Le Gallicanisme se flattait d'en rester à sa *monarchie tempérée d'aristocratie*, sans glisser dans l'abîme de la démocratie wicléfite, où Fébronius tombait par le poids naturel de l'erreur.

Feller observe que ce lourd savantas est fort frivole et paraît n'avoir pas lu les auteurs qu'il cite avec une rare puissance de crédulité. S'appuyant sans cesse de Psaff, Puffendorf, Fra Paolo, etc., il affirme qu'il a veillé à ne jamais citer de protestants ni d'auteurs que tous les chrétiens ne reconnaissent pas pour des hommes graves et pieux! Cette manière de mensonge très-effronté et très-méprisable est encore en usage. « Des mauvais il a pris le plus mauvais, dit le Pape Clément XIII, et de son fond il a ajouté le plus absurde. *Omnia ex hæreticorum et sanctæ sedis infestissimorum hominum libris conquisivit, absurdissima quævis de suo adjecit.* » A tous ces mérites, M. de Hontheim ajoutait la morgue insultante la plus fastueuse. Il avait coutume d'accabler d'injures barbares ses adversaires les plus modérés ; il les eût traités de *journalistes* et d'*opprobres* de la race humaine, si c'eût été la mode en ce temps-là.

Feller se demande comment la bonne Germanie a pu s'engouer d'un tel auteur? Le phénomène, dit-il, n'a rien d'étonnant pour quiconque sait comment se font les réputations. Il suffit de s'attacher à quelque faction puissante et bavarde. C'est ce que fit Fébronius en flattant la nombreuse cohorte des ennemis du Saint-Siége, particulièrement les jansénistes. « Parmi les esprits fac-
« tieux (dit le plus grand orateur de la France), être
« leur adhérent c'est le souverain mérite; n'en être pas
« c'est le souverain décri. Si vous êtes dévoué à leur
« parti, ne vous mettez pas en peine d'acquérir de la ca-
« pacité, de la probité. Votre dévouement vous tiendra
« lieu de tout le reste. Caractère particulier de l'hérésie,
« dont le propre a toujours été d'élever jusqu'au ciel ses
« fauteurs et ses sectateurs et d'abaisser jusqu'au néant
« ceux qui osaient l'attaquer ou la combattre. La ma-
« nière des hérétiques était de s'ériger eux-mêmes, pre-
« mièrement, et puis leurs partisans et leurs associés,
« en hommes rares et extraordinaires. Tout ce qui s'atta-
« chait à eux devenait grand, et le seul titre d'être dans
« leurs intérêts était un éloge achevé. »

Que l'humanité change peu!

On voulut savoir pourquoi Fébronius s'était livré à cette pénible et rebutante compilation, de laquelle il était impossible que même une pauvre tête comme la sienne attendît aucun bien. Personne ne s'est beaucoup arrêté à l'amour de la gloire. Suivant les uns, il a voulu se venger de quelque mécontentement particulier reçu de la cour de Rome; suivant beaucoup d'autres, « ayant
« toujours eu une forte envie d'obtenir un évêché dans
« les Pays-Bas autrichiens, il avait cru se ménager la
« protection du gouvernement en détruisant la hiérar-

« chie catholique pour mettre l'Église sous le pouvoir « temporel, ce qui ne peut manquer d'arriver quand une « fois la puissance pontificale sera anéantie. »

Ce qui est certain, c'est que l'on rencontrait aisément dans les Pays-Bas des lettres du digne baron de Hontheim, évêque de Myriophite, adressées aux chanoines qui donnaient leurs suffrages pour la nomination des évêques. Feller en cite une. Elle est fort plate et fort basse et sent bien l'homme. Il dit qu'il entend le métier d'évêque, dont depuis dix ans *il remplit toutes les parties* dans un des plus vastes diocèses de l'Europe, et il promet aux chanoines sollicités circulairement une reconnaissance égale au service qu'il espère dans cette occasion. La lettre est datée de Trèves, le 12 juillet 1758. Il travaillait alors à son livre, lequel avait pour but d'arracher la pierre sur laquelle l'Église est bâtie.

On sait que Hontheim se rétracta. De tout ce qu'il a écrit, cette rétractation est la seule chose qui soit à lire. C'est la seule chose aussi que ceux qui travaillent à le ressusciter ne lisent pas. Elle est ample et solide ; il eut l'esprit de n'y pas travailler tout seul. Mais bientôt ce misérable, emporté par son orgueil ou tremblant devant la secte qui l'avait exalté, rétracta sa rétractation. Il le fit ignoblement et calomnieusement sous un faux nom, prétendant qu'il n'avait pas été libre, que le Pape l'avait violenté ; se donnant ainsi lui-même, disait son évêque, pour un lâche ou pour un imbécile, et se montrant en somme l'un et l'autre à la fois, car sa rétractation avait été, selon toute apparence, sans sincérité, et le commentaire par lequel il entreprit de l'énerver reconnaissait cependant son erreur.

On le laissa là, sans le frapper autant qu'il le méritait,

comme un homme absolument méprisable et de qui l'on ne pouvait plus rien espérer qui fît aucun bien. Il mourut en cet état dans son château de Mont-Quintin au duché de Luxembourg, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, aux premières lueurs de l'incendie qui allait passer sur le monde. Quinze ou vingt années auparavant, le protestant Riesbeck, dans son *Voyage en Allemagne*, avait écrit ces mots remarquables : « Le clergé (allemand) « porte dans son sein un serpent qui lui causera la « mort. Ce serpent est la philosophie qui, sous l'appa- « rence de la théologie, s'est glissée jusqu'au trône épis- « copal. Un grand nombre de jeunes ecclésiastiques « sont infectés. Ils savent tous qu'il y a un Fébronius « dans le monde, et quelques-uns seulement le connais- « sent comme un hérétique ; cependant comme la cour « le favorise évidemment, ils sont très-portés à se ré- « concilier avec lui. » La suite est connue.

Tel fut Fébronius. Feller termine par un détail inattendu. Ce détestable auteur avait personnellement de bonnes qualités : « Poli, honnête, prévenant, officieux, « d'un commerce agréable et *intéressant ;* prêtre, évêque « recommandable par ses mœurs et par son exactitude « à remplir son ministère... Quelques années avant sa « mort, disant la messe le jour de saint Pierre, arrivé à « l'Évangile et lisant ces paroles : *Tu es Petrus, et super « hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam,* etc., il se trouva « mal et fut obligé de quitter l'autel ; ce qui fait suppo- « ser que son cœur n'était pas entièrement fermé à « toute affection pour ce grand siége, centre de l'union « et de l'unité, où l'autorité de Jésus-Christ se déploie « d'une manière si nécessaire pour étouffer les hérésies « et les schismes. » *Amen!* Feller ne veut pas damner

son hérétique et j'y consens de bon cœur. Cependant je ne souhaite à personne de se mettre dans le cas de se rouver mal en disant : SUPER HANC PETRAM, et encore moins d'arriver à un certain moment où il faudrait trembler, et où pourtant on le dit sans terreur!

Que Dieu éclaire et sauve l'hérétique. Quant à l'hérésie, c'est une affreuse bête et qui a la vie dure. On ne la supprime pas avec des tempéraments; elle ne se laisse pas gagner aux concessions, on ne la noie pas dans les douces paroles, elle ne meurt pas de sa belle mort. Elle sort du feu qu'elle a allumé, elle s'étale orgueilleuse et prospère sur les ruines qu'elle a faites, et l'expérience la plus cruelle échoue à guérir de son venin.

Trois quarts de siècle après ce chef d'erreur, lorsque la destruction a épouvanté la terre, lorsque les échafauds ont été dressés, lorsque l'athéisme a ricané sur les débris de l'autel submergé dans le sang des prêtres et des fidèles, il naît à l'erreur de nouveaux disciples; le système est relevé par des gens d'esprit et de bonnes mœurs, souriants, polis, recommandables, d'un commerce agréable et *intéressant*, et ils reprennent tranquillement toute la thèse comme si rien de fâcheux n'en était jamais advenu. Le serpent est souple, il se glisse; il ne change que de peau. Il laisse sa vieille peau dans les filets, où l'on s'est flatté de l'enfermer, et il ne périt que broyé.

LXXIV

La simple évidence.

1er avril.

Vous avez publié la lettre de Mgr Bonjean, évêque de Jaffna *in partibus infidelium,* sur certaines allégations de Mgr Dupanloup.

Parmi ses principaux arguments contre l'opportunité, Mgr Dupanloup met en première ligne la multitude des protestants et des païens. Il s'épouvante de leurs objections, il se persuade que la seule idée de l'infaillibilité les fera fuir longtemps, peut-être toujours, — au nombre de huit cents millions et plus.

Deux réflexions très simples auraient pu le rassurer. D'une part, les incrédules baptisés ou païens ayant tout à apprendre et tout à admettre, ce serait donc la religion même qui ne pourrait leur être enseignée telle que Jésus-Christ l'a faite, vu les monstruosités qu'elle présente à la raison humaine? Cependant, *Ite, docete omnes gentes!* D'une autre part, les protestants et les païens croyants ayant pu croire, ceux-là leur propre infaillibilité ou l'infaillibilité d'un prophète quelconque, ceux-ci la puissance des idoles, comment serait-il impossible de leur proposer l'infaillibilité du Pape, laquelle est loin d'exiger un pareil sacrifice de la raison, ni un si violent effort de la faculté de croire? Car au fond, l'infaillibilité doctrinale consiste à dire une chose : Cela est ou cela n'est pas.

Mais dédaignant ces considérations appuyées par toute l'histoire de l'Église, Mgr Dupanloup pousse sa thèse anti-infaillibiliste, évoque les hérétiques, les schismatiques,

les païens, suppute leur nombre, entasse les centaines de millions, adjure le Concile et le Pape de prendre en pitié tant de pauvres âmes, et conclut à laisser là cette malheureuse infaillibilité qui ne peut que leur nuire. On a lu ces calculs et ces raisonnements où la fantaisie ne laisse pas d'avoir part.

Avec une compétence incontestable, sans emphase, sans larmes, sans rien qui sente la conjecture, en homme d'expérience autant qu'en apôtre, modestement et nettement, Mgr l'évêque de Jaffna a renversé cette arithmétique et ce pathétique. Ce qui demeure, c'est que dans la discussion sur l'Église, quel que soit l'adversaire, à travers toutes les hérésies, toutes les philosophies et toutes les sauvageries, l'infaillibilité est le puissant argument de la divinité.

La religion qui ne proclame pas son infaillibilité ne peut pas assez prouver sa divinité. Or si l'infaillibilité n'est pas dans le chef, où sera-t-elle? N'étant pas dans le chef, elle n'est certaine nulle part. Etant dans le chef, elle est certaine partout.

Que les protestants et les rationalistes combattent l'infaillibilité du Pape comme le reste du dogme catholique, c'est naturel. Là est l'infaillibilité de l'Église : tant qu'ils la rejettent, ils ne sont pas vaincus, ils demeurent sectaires, l'orgueil humain triomphe encore. Mais enfin, lorsqu'il faut se rendre, c'est à l'infaillibilité qu'ils se rendent. Alors ils sont catholiques. Jusque-là qu'avait-on gagné sur eux, et qu'avaient-ils gagné eux-mêmes? Pourrions-nous croire catholique le converti qui n'accepterait pas implicitement l'infaillibilité?

Quant aux païens, ils ne font pas tant de façons. Les protestants cherchent l'infaillibilité, les païens l'ont déjà

admise. Jésus-Christ ne leur apparaît que dans les bras de Pierre. C'est Pierre qui leur apporte Jésus, c'est de lui qu'ils le reçoivent, et ses titres leur semblent assez prouvés. Les païens les plus distingués de l'Inde sont ou seront prochainement incrédules; l'on peut prévoir l'heure où le paganisme indien se dissoudra dans l'incrédulité. Mais tous disent que néanmoins l'Inde sera un jour catholique, et qu'assurément jamais elle ne sera protestante. Sauf les colporteurs de bibles, pas un protestant de l'Inde qui ne l'avoue, et les meilleurs s'en réjouissent parce que la misère de ces multitudes excite leur compassion et inquiète leur conscience. Du reste, on peut comparer partout l'état des missions catholiques et l'état des missions protestantes. Deux additions à faire, que Mgr l'évêque d'Orléans n'a pas faites, c'est : 1° celle des païens convertis au catholicisme; 2° celle des païens convertis au protestantisme. Le nombre de ceux qui acceptent la Bible avec de l'argent est dépassé par le nombre de ceux qui acceptent le Pape avec la pauvreté et avec le martyre.

La lettre de Mgr Bonjean a été lue à Rome avec un grand et unanime applaudissement. On en a loué le ton, la justesse, la clarté forte et rayonnante. Elle a soulagé, nous pouvons le dire, beaucoup d'esprits que l'argumentation spécieuse à laquelle elle répond fatiguait sans cependant les convaincre. Pour témoigner l'estime qu'ils font de cette lettre, NN. SS. les vicaires apostoliques y adhèrent publiquement.

Le Concile a tenu séance tous les jours de cette semaine. J'entends dire que tout marche avec rapidité et facilité.

Il est probable que la discussion de l'infaillibilité sui-

vra de près les fêtes de Pâques, avant les questions qui la précèdent dans l'ordre où le décret doit être placé. Cette interversion est tout ce que le Pape veut accorder aux circonstances extérieures.

Si je vous rapportais ce que semblent devoir être les chiffres du scrutin, pour et contre, je vous étonnerais ; et cependant ceux qui établissent ces probabilités en parlent sans étonnement. Quelques abstentions, voilà tout. J'entends bien dire aussi qu'il y aura des arguments d'opposition inattendus, qu'on suscitera des canons, des bulles, des décrétales, en un mot, que le mort de Polychrône parlera. Mais le P. Gratry a bien usé l'effet de ces boîtes à surprise, et l'on n'y croit pas du tout. Autre chose est d'étonner un cabinet de lecture et d'étonner un Concile.

LXXV.

La belle Briséis et les princes ses amants. — Un vrai conquérant.

2 avril.

Voilà notre procès d'Auteuil terminé. Je le trouve bien supérieur à notre procès de Pantin, plus philosophique, plus politique, plus social, d'un grain dramatique plus distingué. A Pantin, nous n'avions que du petit peuple, à Auteuil, nous avons des princes : quand l'aristocratie se rencontre quelque part, c'est toujours plus beau. Les tragiques anciens le savaient, et ne mettaient en scène que des princes, afin de frapper davantage l'esprit du spectateur. Nous sommes dans les conditions de l'art. Deux ordres de princes sont en présence,

comme pour nous inviter à choisir. Choix embarrassant, situation palpitante !

A Pantin, le mystère grossier, l'horreur toute matérielle, rien que de vulgaire. Une bête féroce a dévoré quelques pauvres gens, en a enfoui les restes et s'est cachée. Il faut trouver la bête, il faut trouver les cadavres. Tout le monde s'y met, une chasse enragée s'organise. Péripéties, fausses pistes, coups de théâtre, lazzis de gendarmes et de gendelettres. On tient la bête féroce, on trouve les cadavres ; les cadavres sont ensevelis, la bête est exterminée après le discours de son avocat. C'est le vieux mélodrame. Pour la petite pièce qui ramène le rire, un monsieur est venu, à face ronde, à voix fausse, pleuraillant et faisant métier de procurer avec convenance l'abolition de Dieu. Il a pleuraillé et demandé l'abolition de la peine de mort. Tout cela est du dernier commun. Cette bête féroce et ce monsieur doux sont des curiosités visibles en foire depuis que le monde est monde. Le procès entre le prince de la maison Bonaparte et les princes de la maison Rochefort se déroule d'un autre style, fournit plus de champ à la pensée.

Ce n'est plus le vain spectacle moderne où le spectateur n'est rien. Il y a un chœur, comme chez les Grecs. Le public est dans l'action, fait partie de l'action. Ces princes, accompagnés de leurs témoins, entourés de leur clan, se battent en réalité pour lui, j'entends pour savoir qui régnera sur lui. Tel est précisément le nœud intime, l'objet même du drame.

Entre ces héros armés du revolver égalitaire, de la plume de journaliste et de la langue d'avocat, la société moderne est la belle Briséis, qu'il s'agit de posséder.

A qui sera Briséis? Il faut avouer qu'elle semble indécise, il faut avouer qu'il y a de quoi! Mais disons tout, puisque nous sommes en train; peut-être que Briséis n'hésite pas, et que l'esclave attend simplement le décret du sort.

Au surplus, qu'elle préfère l'un ou l'autre, ce n'est pas ce qui importe, et le vainqueur, quel qu'il soit, ne craindra pas que l'ancienne fière Briséis vienne à soupirer pour le vaincu. Briséis n'est plus fière et n'est plus à se donner. Pauvre Briséis, pauvre traînée qui grandis en orgueil à mesure que ton destin se rabaisse plus, quand tu avais une mère, de telles aventures ne te menaçaient point!

Et j'en dirais davantage, si je voulais citer Jérémie annonçant à Jérusalem le résultat des libertés qu'elle se donnait au temps des princes sous lesquels il vécut. Mais on accuserait mon patriotisme. Jérémie fut accusé d'outrager Israël; les gens de bien lui reprochaient de méconnaître les juges qui sauveraient Israël en mettant la religion en harmonie avec les mœurs.

Je ne vois point apparaître de petite pièce après la tragédie d'Auteuil. Peut-être que le procès du Sénat, qui va commencer, nous fournira ce délassement. En attendant, Paris prend-il pour petite pièce la partie de l'arrêt de la Haute Cour, qui attribue des dommages-intérêts à la famille du mort d'Auteuil, supposé tué par mégarde? Cette fiction est douce et plaisante, mais elle ne ramène pas le rire.

Les lois barbares admettaient franchement la compensation en argent pour le meurtre. Elle finit par faire honte à la dignité des mœurs chrétiennes. Le progrès nous reconduit là. Le progrès va en tournant.

C'est sa manière d'être indéfini et de donner raison à ses prophètes. Chose bizarre! ce don d'aller en tournant, l'Écriture sainte le reconnaît aux impies : *In circuitu impii ambulant;* tournoyant dans un labyrinthe d'erreurs, dit saint Augustin, repassant toujours sur leurs pas.

Vingt-cinq mille francs aux parents, sur leur demande, pour le fils tué! Autrefois, on se vengeait, ou l'on pardonnait. Ce style est démodé. On ne pardonne pas au meurtrier, on le fait vuider par un avocat, et on lui donne quittance.

Parmi les amis du mort, il avait été d'abord question de tuer le meurtrier « comme un chien. » Ce n'était pas le moyen de lui retirer son pistolet. A présent qu'il a payé, le voilà tranquille, en paix avec Dieu et avec les hommes. Ces messieurs de la libre-pensée élèvent tant de clameurs contre le « trafic des indulgences! » Ils ont eux-mêmes leur manière assez large de le pratiquer.

A Rome, nous autres qui vivons doublement dans ce « monde à part » si dédaigné de M. Daru, nous ne pouvons pas contempler sans stupeur les aventures et les progrès du monde moderne.

Le procès d'Auteuil nous fait comprendre pourquoi les derniers Romains, considérant les compétiteurs de l'empire, se détournaient de la tribune et des magistratures et couraient aux Catacombes. On l'eût fait rien que par sensualité d'honneur humain, pour n'être ni l'un de ces princes ni l'un de leurs sujets, pour n'être ni César, ni Brutus, ni l'abjecte plèbe qui n'avait que de tels maîtres ou de tels libérateurs. Sur les médailles de Commode on lit souvent : *Roma felix.* Oh! que la

nuit des Catacombes et le dévorant soleil du désert devaient alors offrir de délices ! Et qu'ils furent heureux, ceux qui les premiers ne virent plus de sénateurs, ni de tribuns, ni d'histrions, et ne saluèrent plus de princes, et n'ouïrent plus d'avocats ! Quel enivrement éternel de délivrance, de joie et de majesté dans l'homme qui avait été du peuple de César et qui passait au peuple du Christ !

Nous rencontrons ici de ces heureux enfants de la civilisation qui ont conquis le désert. Ils souffrent la faim et les intempéries, ils sont privés de tous les avantages de la société, ils rencontrent les lions et les serpents ; mais ils n'ont pas le spectacle brutal de l'ingratitude humaine qui refuse et abjure la lumière de Dieu. Ils sèment Dieu, ils le voient germer dans les âmes, ils voient la vraie humanité naître et grandir, et monter d'une sorte de néant vers les hauteurs sublimes de l'innocence, de l'amour et de l'adoration. Les pierres deviennent enfants d'Abraham. Je causais l'autre jour avec un évêque de sauvages, Mgr Elloy, dont le prédécesseur, premier missionnaire et premier évêque de ce monde hier encore inconnu, a été massacré. Une église fleurit aujourd'hui sur la tombe du martyr. Les sauvages, qui se mangeaient il y a quelques années, non-seulement ne se mangent plus, mais ne se font plus la guerre. Il n'y a plus de meurtre, il n'y a plus de vol, et le soir, à un certain signal donné par le bruissement d'un insecte, on n'entend plus dans tout le pays que le chant de la prière catholique.

Cet évêque est jeune, instruit, parfaitement capable de tenir un poste en Europe et d'y briller. Il a fallu le Concile pour le ramener de là-bas, il n'aspire qu'à

reprendre sa lourde houlette, ses œuvres sans relâche, son immense troupeau. Pour rien au monde il ne voudrait être évêque d'Auteuil. Et combien d'autres, dont le mérite est égal et dont les travaux sont plus durs et moins fructueux, refuseraient comme lui ! Ils n'ont pas à triturer la civilisation, ils n'ont pas le crève-cœur de voir cette fange leur filtrer dans les mains, ils ne traitent point avec les commissaires de police, ils n'entendent point les avocats, ils veillent sur un berceau plein d'espérance.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que l'espérance succombe ici pour le vieux monde. Tout au contraire, elle se relève. Aux craquements qui se font entendre de tous les points de l'Europe ébranlée, elle oppose les sereines affirmations basées sur la foi. L'Église prie, elle travaille, et les nations sont guérissables. *Fecit sanabiles.*

Le Concile va son lent chemin, comme si rien ne pressait, comme si rien ne menaçait. Il me semble qu'on ne sent plus le léger frémissement, l'espèce d'impatience qui se manifestait durant les premiers mois. On s'est mis partout à ce pas romain, qui est en vérité le pas des choses éternelles. S'il y a encore quelque part quelques mouvements de fièvre, ils n'étonnent plus et ne se communiquent plus. La barque est insensible à cette sorte de barre postiche qu'on avait cru lui ajouter. Les brochures perdent leur temps, le temps des interventions diplomatiques est passé, le temps des amendements inutiles passera. Déjà la Pierre a tout usé. S'il était possible d'admettre un dessein formé de résister à la lumière qui se fait doucement, le sentiment de l'impuissance vaincrait encore à la place de la lumière méprisée.

Vous avez entendu tout ce qui s'est dit, vous savez une partie de ce qui s'est essayé, et ceux qui en savent plus long ne savent pas encore tout. Tout cela, vains efforts! La vérité descend invinciblement comme le jour, monte invinciblement comme la mer. Il n'y a point de conjuration, point de voiles, point de digues contre cette plénitude qui se fait par la volonté de Dieu, sans hâte et sans arrêt.

Rappelez-vous ce que je vous ai tant répété et ce qui fut tant manifeste dès les premiers jours aux yeux les moins clairvoyants : le Concile est pieux. Ces hommes austères, qui donnent à la prière tout le temps que l'étude ne leur prend pas, et de qui l'étude est encore une prière; ces hommes qui se tiennent en présence de Dieu et qui savent qu'ils rendront compte à Dieu ; ces hommes désintéressés de toute fortune et de toute gloire humaine et à qui toute idée de triomphe personnel ferait véritablement horreur, c'est là le Concile. Ce que Dieu voudra qu'ils fassent, ils le feront, et à son tour, ce qu'ils auront voulu faire, Dieu le voudra : *Voluntatem timentium se faciet.* Le remède aux plaies du monde sera trouvé, la plaie du monde sera pansée, le monde sera guéri.

LXXVI.

Le P. Gratry battu et rebattu.

2 avril.

Je vous envoie une belle lettre orientale adressée à M^gr^ l'évêque de Strasbourg sur le *gratrysme*. C'est un de ces nombreux documents extra-conciliaires qui prouvent que le Concile ne sommeille pas, comme le pré-

tendaient naguère les nombreux correspondants de l'Opposition. Selon ces gens bien informés, les Pères avaient été mis savamment dans l'impossibilité de s'entendre et d'agir. Le *Moniteur* en a fait un traité spécial, signé de M. Rey, le *Correspondant* l'a redit sous la signature de M. de Meaux ; le *Contemporain* (revue peu connue) le certifie par l'organe de M. du Boys, commensal de la villa Grazioli. Tout le crédule monde catholique libéral a été convaincu que les délibérations du Concile consistaient à peu près uniquement en discours lus, la chandelle à la main, dans une salle sourde et obscure, par des orateurs qui ne voyaient guère à des auditeurs qui n'entendaient point. Cette plaisanterie a fait son temps, il faut trouver autre chose. On ne peut plus nier que le Concile s'occupe de ses affaires, et que les esprits se communiquent, et que les mains se joignent d'un bout du monde à l'autre.

Pour revenir à la nouvelle lettre des évêques orientaux, vous verrez qu'elle témoigne d'une parfaite connaissance des plans de M. Gratry. Peut-être que M. Gratry lui-même ne les entend pas si bien, car je persiste à le croire personnellement plus ingénu que ses brochures. Du reste, par la pensée et par les sentiments qu'elle exprime, la lettre orientale va bien au delà de ces petits écrits. C'est une pièce véritablement historique, dont les années augmenteront la valeur et qui pourra être plus considérable encore dans deux cents ans qu'elle ne l'est déjà.

Le P. Gratry (*père*, puisqu'il a quelques enfants intellectuels) n'y reçoit pas moins la leçon qu'il a bien méritée. Pauvre P. Gratry, si bien fait pour se balancer dans le hamac platonique, en fumant le narguilhé des

idées vagues et en regardant les étoiles valser avec les nuages ! Il ne tardera pas de se trouver mal à l'aise sur l'hippogriffe qu'il a monté et qui l'emporte on ne sait où. Voilà un homme de talent qui ne manque pas de raisons pour réfléchir sur la nécessité de bien choisir son infaillible. Car ce *faillibiliste* a son infaillible, tout comme nous autres. Mais son infaillible, passez-moi le mot, *l'a mis dedans.*

Je n'ose vous dire sous quel aspect triste je le vois maintenant, notre ancien Père Gratry, né pour les aimables entretiens, si longtemps fidèle à sa vocation, et qui n'affrontait guère la lutte qu'en effigie, dans les congrès de la paix. Il m'apparaît cloué sur une porte de forteresse, ses deux épées, la polytechnique et l'académique, à travers le corps. Et, la tête baissée, il entend les cris farouches des journalistes qui sifflent sa catastrophe. Père Gratry, Père Gratry ! cette fin est sévère et contre nature, et tout le monde vous plaint. Mais il fallait mieux choisir votre infaillible, et puisque enfin vous étiez tombé dans la déplorable manie de déchirer le bréviaire, il a bien fallu vous clouer la main.

Sans doute, vous avez passé par le sommet de la gloire. Quel jet de votre encre jadis paresseuse ! Quelle prise de possession des cabinets de lecture ! quels billets, j'ai presque dit quels brefs confidentiels d'encouragement, datés presque du tombeau des Apôtres ! Quelle entrée triomphante, longtemps rêvée peut-être, dans les journaux, dans ceux-là mêmes, dans ceux-là surtout à qui j'étais obligé d'expliquer, il y a deux ans, que *monsieur* Gratry, *un* monsieur Gratry, *ce* monsieur Gratry, n'était pas indigne de s'asseoir sur l'utrecht de Mazarin ! Vous avez été David vainqueur du Goliath ultramon-

tain, vous avez été Pascal vainqueur des Jésuites, vous avez eu plusieurs éditions, vous avez fatigué la poste, vous avez même échappé à l'accident ordinaire d'être légèrement ennuyeux. Eussiez-vous pensé, Père, vous trouver jamais à pareille fête? Mais quoi! l'étoupe a flambé, *sic transit gloria mundi;* et vous voilà réfuté, jugé, condamné, et, qui pis est, battu.

Battu, il n'y a pas à dire non. Battu sur Honorius, battu sur les Décrétales, battu sur saint Thomas, battu sur le bréviaire, battu sur Paul IV, battu théologiquement, battu liturgiquement, battu philosophiquement, battu historiquement, battu radicalement, battu spirituellement.

Et les petites lettres d'adhésion, où sont-elles? Mgr David, évêque de Saint-Brieuc, et M. de Falloux jadis peu d'accord, s'étaient rencontrés à votre porte. Ils se retirent étroitement unis, l'un disant qu'il ne vous admire plus, l'autre qu'on ne peut pas prouver qu'il vous ait admiré. L'un avoue que sa lettre était irréfléchie, l'autre soutient que sa lettre est une fausse Décrétale fabriquée par la *Gazette d'Augsbourg*. Vous n'êtes pas seulement battu, cher Père, vous êtes renié.

Et ce n'est pas tout, mon Père! Savez-vous que, si le Congrès de la paix avait l'ombre du sens commun, vous auriez une affaire avec lui? Car enfin, le Congrès de la paix veut que les hommes soient frères, ou du moins se conduisent en frères. Or, quel est le but de vos brochures? D'ébranler, de ruiner, d'abolir l'autorité du Père, laquelle est le moyen énergique de la paix. Si le Père n'a plus d'autorité, il n'y a plus de Père, et s'il n'y a plus de Père, où trouvera-t-on des frères? qui persuadera aux hommes de vivre en paix? Oh! que vous êtes battu!

LXXVII

Incident Strossmayer. — Le latin hongrois. — Petits malheurs de l'intrigue.

4 avril.

Je ne veux pas vous nourrir de l'incident Strossmayer, si terriblement raconté par les télégrammes et les correspondances de la semaine passée. Cette grosse affaire était déjà oubliée ici, quand vous en lisiez les récits fabuleux. Elle a, je pense, cessé d'occuper Paris et le monde ; elle tiendra peu de place dans l'histoire universelle, et ceux qui espèrent qu'elle pourra servir comme moyen de cassation des décrets du Concile, se trouveront loin de compte. J'en parle seulement pour démontrer l'impuissance persévérante et consolante des indiscrétions deux fois coupables qui viennent trop souvent trahir et le secret du Concile et la vérité.

Depuis le 8 décembre 1869, on conspire quelque part pour persuader au public qu'il n'y a dans le Concile qu'un certain petit nombre d'hommes tout à fait intelligents, tout à fait éloquents, tout à fait indépendants. Le reste ne serait qu'une masse, presque une tourbe peu éclairée, docile à la « curie romaine », servile, fanatique, qui, ne pouvant répondre à ses nobles adversaires, prend le parti brutal de les étouffer. Ainsi parlent le petit *Français*, comme un petit fou, la *Gazette*, en vieille affolée, le *Moniteur*, en ancien chargé d'affaires passé à la diplomatie occulte, et quelques autres, dont deux agneaux d'Orléans.

La masse du Concile est sourde, la masse du Concile est aveugle, la masse du Concile est muette, la masse

du Concile veut violemment ne pas voir, ne pas entendre, ne pas parler, n'être plus libre ; enfin le Concile n'est point libre, par conséquent il n'y a point de Concile. Tel est le résumé des correspondances de l'Opposition. En les lisant, on se rappelle le mot de l'abbé Sieyès, qui crut aussi que l'Église avait besoin d'un 89, et qui s'employa fort à lui procurer ce bienfait : Qu'est-ce que le Concile? Rien. Que doit-il être? Tout. Il ne reste qu'à parodier aussi le mot d'un autre personnage éloquent et vertueux de ce temps-là, M. Mercier, ou peut-être M. de Mirabeau : « Le Pape n'est grand que parce que nous sommes à genoux. Levons-nous ! »

Quand ils se lèveront, on verra trois grandes ombres s'allonger sur le Vatican, et la plus longue des trois sera celle de M. Janicot.

Tout cela ne laisse pas d'être odieux, mais, par la grâce de Dieu, tout cela demeure très-ridicule. On s'en indigne. Je ne vois pas trop qui pourrait s'en plaindre. Certainement il n'est point agréable pour les Pères de « l'Opposition » d'être tant loués du *Moniteur,* de la *Gazette* et du petit *Français.* Néanmoins, cette *faveur* ne les lie que médiocrement, et ils ont la consolation de voir qu'elle ne lie point du tout le Saint-Esprit. Le Concile discute, le Concile vote, tout va bien. Il y a comme un sentiment général que la troisième période est commencée [1].

Par quel hasard les correspondants de la *Gazette* ont-ils su tant de choses? Car ce qui étonne n'est pas la ma-

[1] On connaît le mot du Pape : Il y a trois périodes dans un concile : la première est du diable qui cherche à brouiller tout ; la seconde des hommes qui cherchent à confondre tout ; la troisième est du Saint-Esprit qui éclaire, épure et accorde tout.

nière dont ils racontent les choses, mais comment ils les ont sues. Les chroniques en instruiront nos neveux ; l'essentiel est que le public n'en tienne nul compte et que le Concile ne s'en ressente point. Tout cela est méprisé admirablement. Vous m'avez été une preuve très-douce de ce mépris si sage. Vous ne saviez rien du tout de l'incident Strossmayer, vous ne pouviez rien répondre aux récits uniformes qui en étaient faits de tous côtés. Pour preuve que ces récits n'étaient pas vrais, vous vous êtes hâtés de les reproduire. Rien ne valait cet argument et il a triomphé.

Faites toujours ainsi. Quand les narrateurs en question avanceront de telles choses, lorsqu'ils se permettront de ces inculpations absurdes contre la dignité de l'auguste assemblée, contre sa patience, contre l'impartialité et la bénignité de ses présidents, publiez cela. Il y a là plusieurs avantages ; on verra tout de suite qu'ils ne disent pas vrai, on connaîtra le fond de leurs desseins, et une indignation très-légitime en naîtra qui fera les affaires de la vérité. Croyez que c'est par une volonté de Dieu que la *Gazette de France* et le petit *Français* ont été si bien munis de faux renseignements et sont venus heurter à la porte de tant d'honnêtes gens qui ne les avaient point appelés.

Pour le fond de l'affaire de Mgr Strossmayer, ses amis eux-mêmes disent aujourd'hui qu'il s'était un peu mépris sur le sens des paroles qu'il discutait, et que l'assemblée n'a refusé de l'entendre qu'après qu'il eut refusé lui-même de rentrer dans la question, parfaitement expliquée par un mot du président. Il faut admettre qu'une assemblée est maîtresse d'exiger qu'on l'entretienne de ce qui l'occupe, surtout après trois

mois d'attention. L'opinion générale est que l'avertissement était nécessaire, le sentiment unanime est qu'il aura son effet.

Si je peux m'en rapporter à ce que l'on dit partout, Mgr Strossmayer n'a pas grandi. On trouve toujours qu'il parle bien, et en orateur ; son latin ne paraît plus si éblouissant. Ce sont aujourd'hui les Italiens et les Espagnols qui ont la palme latine. Les Hongrois se servent du latin comme de leur langue propre, seulement, ils l'ont beaucoup modernisé. C'est du latin comme le français de M. Janicot est du français ; mais puisqu'il s'agit d'orateurs, comparons ce latin de Hongrie au français de M. Gambetta et de M. Picard. C'est roulant, c'est chaud, et il y a mieux. Un latiniste romain me disait que les latiniers des provinces prennent en tout leurs facilités. L'un d'eux lui contait commodément que les prêtres de certaines contrées d'Allemagne disent la messe *cum pantalonibus*. Ce *pantalonibus* étonnait le Romain. Eh bien ! c'est un peu la même chose pour les harangues conciliaires, les Hongrois ne parlent pas en toge, ils parlent *cum pantalonibus*. Mais *cedant pantalones togæ*.

Il est d'ailleurs arrivé une disgrâce à M. Strossmayer. Tandis qu'il faisait en plein concile œcuménique l'éloge de M. Guizot, le jour même, M. Guizot, en pleine Académie française, donnait son suffrage à M. Renan. Ces rencontres tuent les panégyriques et laissent les panégyristes dans l'embarras.

Je reviens à nos journaux, et je dis que ceux qui se font enfants de ténèbres finissent par être sots, même en ce monde, où tant de succès leur semblent promis. Des succès ils en ont bien, mais ils n'ont pas *le* succès.

Ils sont prudents, ingénieux, actifs; ils montent, ils vont réussir; les voilà par terre, sifflés, quelquefois maudits. On s'étonne, on crie au phénomène, tant le préjugé est favorable à l'intrigue et à l'intrigant. Grâces à Dieu, ce prétendu phénomène est une belle et bonne loi. Il est vrai que c'est une loi cachée. Elle est cachée sous ces lourdes pierres qu'on appelle les commandements de Dieu. L'intrigant ne s'en avise jamais, parce qu'il est sot; et parce qu'il est sot, il compte sur son adresse. Quoi! sous ces vieux commandements, il y aurait tant de fils délicats et tant de capsules fulminantes capables de faire sauter les édifices les mieux construits? Allons donc! Et si l'intrigant daigne admettre que cet ancien mécanisme subsiste en nos siècles savants tel qu'il fut construit au commencement de l'homme et des choses, alors il se dit qu'il saura bien ne pas heurter les commandements. Il les heurte néanmoins, et l'étincelle jaillit, et sa fortune croule.

La première nécessité de l'intrigant et sa plus grande maladresse, c'est de mentir. Semence de mensonges, récolte de camouflets. Elle n'est pas toujours hâtive, mais elle est sûre. Le menteur, voilà le sot, « le sot éternel, » dit Tertullien. La verge fouettera l'indigne sang que n'a pu fouetter la conscience; le visage qui n'a pas rougi devant les protestations de la conscience, se couvrira de pourpre sous la profusion des soufflets de la vérité.

Oh! les sots, d'avoir cru que la sainte Église de Dieu pourrait être la conquête de la fraude, que le mensonge pouvait réussir dans l'Église comme ailleurs, que Dieu n'a pas donné d'ange gardien aux cœurs droits qui cherchent la vérité! Oh! les sots, de se fier sur l'effron-

terie de leur mensonge, de se persuader que personne ne verra clair parce qu'il leur plaît de s'aveugler ! Oh ! les sots, de ne prévoir pas leur écroulement quand la conscience qu'ils ont pu un moment surprendre les connaîtra, et se dira : Mais ils mentent[1] !

LXXVIII

Le Pape à Sainte-Croix de Jérusalem.

5 avril.

Le Pape s'est rendu dimanche à Sainte-Croix de Jérusalem, pour la bénédiction des *Agnus Dei*. La foule était immense. Sur ce théâtre, sans égal au monde et par sa beauté propre et par la majesté des souvenirs, le Chef de l'Église a retrouvé plus ardentes les acclamations qui l'avaient accueilli à la cérémonie du jour de l'Annonciation. *Vive le Pape infaillible!* C'est encore une réponse aux arguments tirés du fait d'Honorius. Pour arriver du Vatican à Sainte-Croix de Jérusalem, Pie IX a longé le palais des Césars en ruines; il a vu les

[1] Trois jours après la date de cette lettre, le *Giornale di Roma*, feuille officielle, publiait l'avertissement qui suit :

« Depuis l'ouverture du Concile œcuménique, quelques journaux d'outre-monts, qui ont cependant la prétention d'être dévoués à l'Église, n'ont cherché par leurs correspondances et leurs articles qu'à affaiblir l'autorité de la sainte assemblée. Nous espérions qu'avec le temps ils en reviendraient à apporter quelque justice dans leurs jugements. Mais comme ils persistent à défigurer les délibérations conciliaires, à attaquer les règlements qui les dirigent, et à falsifier les comptes-rendus des séances; comme ils poursuivent leur dessein manifeste d'outrager la majorité des évêques, nous sommes forcés de blâmer sévèrement ces correspondances comme étant exagérées, fausses, attentatoires à l'honneur du Concile, à la dignité et à la liberté de l'Église comme aux droits du Saint-Siége. Les catholiques fidèles doivent donc se tenir en garde contre ces journaux. »

églises des premiers siècles, vivantes; le Colysée vivant, Saint-Jean-de-Latran vivant. Il a passé au pied de l'escalier du prétoire, que le peuple monte à genoux. Il a vu le *triclinium* de saint Léon, où Charlemagne reçut à genoux la seule épée qui ait doucement et honorablement régi le monde et sous laquelle la liberté ait pu grandir : *Carolus Magnus sanctæ romanæ Ecclesiæ ensis clypeusque*, Charles le Grand, épée et bouclier de la sainte Église romaine! Cet homme n'a duré qu'un instant, l'instant d'un règne, et n'a fait qu'indiquer en quelque sorte la place et la forme qu'il voulait donner à son trône; mais après mille ans, sa conception non réalisée est encore une des apparitions victorieuses qui empêchent le monde de réédifier le trône de Néron. Quand le monde méritera de rentrer dans la voie de l'unité, Dieu suscitera un homme ou un peuple qui sera Charlemagne. On reverra ce Charlemagne, homme ou peuple, ici, au Latran; il sera à genoux devant le Pape revenu des cachots ou de l'exil, et le Pape prendra sur l'autel le sceptre du monde et le lui mettra dans la main.

Ce qui n'empêchera pas quelques grimauds de réciter encore l'histoire d'Honorius, et de brocher encore que le pouvoir de la Papauté repose sur les Fausses Décrétales. Macarius, Fébronius, Polychronius, tous les *us* qu'on a jamais vus, ne manqueront jamais dans les Sorbonnes. Ils ne ressuscitent pas les morts, ils n'en ont pas besoin, ils sont la mort prolongée; mais enfin Pierre demeure, suscitant et propageant la vie, jusqu'à ce qu'elle ait tué la mort.

Il y a dix ans j'étais sur cette place du Latran. Les yeux tournés vers les montagnes voisines, derrière

lesquelles campe le médiocre Attila de nos médiocres âges, je causais avec un libre-penseur français, de cette école qui ne pense pas et qui n'est pas libre, et qui n'aime ni la pensée ni la liberté. Devant nous quelques pelotons de la garnison française, qui alors gardait Rome, faisaient l'exercice. Nous nous entretenions du passé et de l'avenir. Je disais que l'Église de Latran, mère et tête de toutes les Églises de la terre, était aussi solide que jamais; mon libre-penseur voulait se donner la joie d'en douter. Il me demandait ce qui arriverait quand ces petits soldats seraient partis. Je lui répondais : Il en viendra d'autres.

Ces petits soldats sont partis en effet, Attila s'est hâté de franchir la barrière; mais il l'a repassée plus vite : d'autres étaient venus. Ils sont venus de loin, une poignée; ils ont suffi. Attila a livré deux batailles, il n'en a perdu qu'une, mais le Pape en a gagné deux. Quelques généreux enfants tombés sur les marches du Latran ont empêché le fléau de passer la première fois, l'ont fait reculer la seconde fois. Chose humiliante pour le monde, qui est du parti d'Attila. En deux batailles, deux cents morts au plus, et la victoire du côté des petits bataillons. C'est contre la science, c'est contre les règles. Mais qu'y faire? Les « destins » l'ont voulu ainsi, et nous crions : *Vive le Pape infaillible!* sur la place de Saint-Jean-de-Latran, assez haut pour qu'Attila entende de l'autre côté des montagnes. M. Daru est trop mitigé, de dire que nous semblons vivre dans un autre monde. Avec sa permission, nous ne *semblons pas;* c'est bien réel. Il y a un petit autre monde pour nous, d'où nous regardons danser le sien.

Voulez-vous me permettre maintenant de me livrer

à mon penchant pour l'adulation? J'ai une petite histoire du Pape à vous raconter. Il y a tous les jours quelques petites histoires du Pape qui courent le Vatican, le Concile et la Ville, et qui font plaisir à tout le monde, sauf très-peu d'exceptions, car elles ont un sens et un sel que le petit monde catholique apprécie.

Il s'agit d'un évêque fatigué, qui, après avoir demandé qu'on écartât la question de l'infaillibilité, a demandé la permission de rentrer dans son diocèse, et l'a, je crois, obtenue. Cet évêque désirait emporter quelque faveur pour une célèbre église dont il aime justement la gloire et dont il voudrait avec raison renouveler l'antique splendeur. Il s'est donc présenté au Pape, et l'a prié de lui donner... *la rose d'or!* Le Pape s'est étonné, et a répondu que la rose d'or n'avait pas cette destination. L'évêque tenait prêts ses arguments, les meilleurs arguments de Rome : il a cité un précédent. C'est l'argument de l'infaillibilité. Ce qu'un pape a fait, il avait le droit de le faire, un autre pape le peut donc faire, et c'est bien fait. De la part d'un inopportuniste, le syllogisme était adroit autant que fort. Toutefois Pie IX a trouvé plus opportun de ne pas se rendre. Il a objecté la coutume, ajoutant que si le pape en question (c'était, je crois, Rezzonico, patricien de Venise) avait donné la rose d'or à la basilique patriarcale de Saint-Marc, il avait voulu honorer ainsi toute la République; mais que l'occasion n'était pas pareille lorsqu'il s'agissait de l'église de..., du diocèse de C... Et ce fut fini.

Néanmoins, il en coûte à Pie IX de refuser. Il ne voulut pas qu'un évêque qui lui avait demandé quelque chose s'en allât les mains vides. Il ajouta donc qu'à dé-

faut de la rose d'or, il donnerait un calice. Le lendemain, il envoya le calice, avec un présent particulier pour l'évêque. C'était un petit livre de prières et méditations ecclésiastiques, intitulé : *Vade mecum*. Sur la première page, Pie IX avait écrit de sa main :

A *Monseigneur l'évêque de C...* [1]

VENI MECUM.

P. P. IX.

Autre histoire.

M. Werner de Mérode a écrit très-respectueusement et très-filialement au Saint-Père, pour le remercier à l'occasion du service funèbre de M. de Montalembert. Une très-pieuse dame de la famille, et fort dévouée à l'Église, accompagnée de Mgr de Mérode, a remis cette lettre, que Pie IX a reçue avec la plus gracieuse bonté. Il a pressé entre ses mains la tête de Mgr de Mérode, et lui a tracé en souriant le signe de la croix sur le front et sur les lèvres. Après l'audience, il a retrouvé dans les corridors Mgr de Mérode, encore souffrant de sa jambe cassée, qui s'en allait péniblement, appuyé sur ses béquilles. Il s'est arrêté devant son grand aumônier, très-*opposant*, comme on sait, disant : « Oh ! le bon pauvre ! Il faut lui donner quelque chose ! » Et il lui a remis une petite pièce de monnaie.

Voilà comment les choses se passent ici, tandis que les aigres niais de l'*Union de l'Ouest* font leurs commen-

[1] Mgr Bravard, évêque de Coutances.

taires ingrats sur le service expiatoire [1]. Qu'ils croient tout de suite que Pie IX a ordonné le service *expiatoire* pour *expier* ses torts envers les catholiques libéraux, et qu'ils se taisent. Ils y gagneront de faire moins voir leur genre d'esprit.

Il faut avouer que ces messieurs-là sont bien ennuyeux et que le sourire de Pie IX vient à propos éclairer la scène qu'appesantit leur présence.

Mon confrère, M. Le Nordez, du *Français,* m'appelle donc *cet homme!* Je ne savais pas que je fusse si méprisé de M. Le Nordez, du *Français.* C'est une humiliation qui m'est survenue depuis que je suis à Rome. J'attribue ce malheur aux fautes d'impression qui remplissent mes lettres. Elles méritent véritablement l'exécration du genre humain. Mais je suis assez fanatique pour me consoler même de cela, par la pensée que je verrai la proclamation de l'infaillibilité, Pie IX régnant, malgré l'opposition de M. Le Nordez, de M. Janicot et de M. Duboys. Je vous engage à ne pas faire grande attention aux mépris qui peuvent m'atteindre. Ici, nous autres infaillibilistes, nous sommes tous méprisés, plus ou moins, par la foule des gens de mérite comme M. Le Nordez et les autres. Le Pape même n'échappe pas. Il y a des Le Nordez qui appellent Pie IX *cet homme,* et le Concile, *ce Concile.* Dans la *Gazette d'Augsbourg,* il est dit que les Pères du Concile « ne sont pas des hommes, mais de la poussière humaine. » Ce sont des Juifs qui écrivent cela, et on leur lâche trois sous par ligne. M. Le Nordez doit être dans ce prix-là.

[1] Ces écrivains catholiques libéraux trouvaient que le mot *expiatoire,* prononcé par le *Giornale di Roma,* était injurieux pour la mémoire de Montalembert, et entretenaient là-dessus une polémique!

A propos de la *Gazette d'Augsbourg*, que devient donc le démenti que lui a donné M. de Falloux, au sujet de sa lettre à M. Gratry? Si c'est fini, je trouve que cela ne finit pas bien, et M. le comte de Falloux est loin d'avoir comblé les vœux que je faisais pour l'honneur de son jeune blason. Il écrit à la *Gazette d'Augsbourg* avec respect une réclamation tout à fait douce. La *Gazette d'Augsbourg* ne lui fait pas l'honneur de répondre, n'insère pas le texte de sa réclamation, et M. de Falloux qui devrait bondir, n'insiste pas. Cette conclusion me paraît étrange. De part et d'autre, on semble se donner quittance et convenir d'abandonner la question. Le gentilhomme écrit au journal après avoir bien attendu : « Journal que j'honore, je suis poussé à dire que vous avez fait un faux, qui diffame mes principes religieux et politiques ! » Le journal passe avec je ne sais quel air de répondre au gentilhomme : « Croyez-vous? » Et puis, plus rien.

Gentilshommes, gentilshommes, noble Stofflet, noble Cahuzac, noble Cumont, noble Falloux [1], et vous aussi, nobles juifs d'Allemagne qui méprisez le Concile, à trois sous la ligne sans signature, nous ne sommes que de pauvres gens : mais quand vous aurez avec nous de ces sortes d'affaires, elles ne se termineront pas ainsi.

[1] Ces messieurs composent la rédaction de l'*Union de l'Ouest*. Je recueille ici leurs noms à cause de l'indignité persévérante de leur polémique. Je crois, d'ailleurs, que le Stofflet et le Cahuzac sont de simples faux-nez.

LXXIX

Consultation théologique pour l'*Univers*.

8 avril.

J'ai certaines raison pour plaider aujourd'hui la cause de l'*Univers*. Il s'agit de savoir si l'*Univers* est un journal de sédition. Nous en serions étonnés, ne nous connaissant aucun lien de parenté avec la race des Gracques, surtout dans l'Église. Le séditieux dans l'Église est une larve d'hérétique. Nous plaignons l'infirmité de l'hérétique de naissance; mais l'hérétique par choix, qui mutile en lui la vérité, nous semble un composé de présomption, d'ingratitude et de sottise. Voilà proprement le séditieux qui sera bientôt le traître. Nous ne concordons pas avec cette espèce; elle nous hait notoirement. Nous croyons que l'enfer est peuplé de canaille séditieuse éternellement en révolte, éternellement fouettée. Nous voulons rester dans l'Église vivants et morts, et nous faisons notre sagesse d'obéir à l'Église, d'être des fidèles, des hommes obéissants. Le beau Satan des poètes, dont le *Non serviam* séduit tant d'imbéciles et tant de pleutres, n'est que le prince des sots éternels. Son *Non serviam* est le *Non possumus* de l'être abject qui ne peut vouloir bien faire. Le Fils de Dieu est venu pour servir, obéissant jusqu'à la mort; le Vicaire de Dieu, serviteur des serviteurs de Dieu, ne peut désobéir à Dieu. Ainsi nous avons résolu d'obéir à l'Église, non-seulement pour n'être point rejetés de son sein, mais par justice et par fierté, pour n'avoir point de maîtres qui nous commandent sans respect et sans amour. Ajoutons que tout ce que nous pouvons apercevoir de

séditieux nous semble d'un génie médiocre ou même tout à fait à plat.

Avec ces sentiments raisonnés, comment pourrions-nous faire un journal de sédition?

On nous en accuse cependant. Nous soutiendrions séditieusement l'obéissance en faisant désobéir ceux à qui une certaine obéissance devrait imposer d'être jusqu'à un certain point désobéissants. Cela est délicat à définir, parce qu'on ne peut guère spécifier le délit sans commettre une sorte de délit. La sédition consisterait en ce que l'*Univers* contredit avec trop de zèle ce que l'on fait contre l'infaillibilité, et signale avec trop de suite ce que l'on ne fait pas pour l'infaillibilité. Il exerce de la sorte une pression sur l'épiscopat, même sur le Concile; et enfin l'on arrive à coudre un raisonnement dont la conclusion est que l'*Univers* finira par vicier les opérations de l'Esprit-Saint.

C'est bien triste pour le petit *Français* qui se mêle aussi de raisonner sur le Concile! On lui reproche beaucoup de malhonnêtetés; personne ne l'accuse d'exercer la moindre influence. Je risquerais d'en triompher, mais la cendre des triomphateurs, fort abondante ici, me rappelle que l'essentiel en ce monde n'est pas de triompher du petit *Français*. Quantité de statues gisent, le nez cassé, parmi les débris des palais et des temples; la gloire de la République et de l'Empire forme le limon qui encombre la *Cloaca maxima*. Si nous ne sommes que des séditieux, il nous servira peu d'avoir opprimé le petit *Français* et tant ravagé ses idoles. Sachons donc d'abord si nous avons le droit de croire tout haut à l'infaillibilité du Pape, et de dire tout haut pourquoi les raisons contraires du petit *Français* et de toute cette bannière

nous semble n'offrir ni le poids de la qualité ni l'avantage de la quantité.

J'ai pris une consultation. Ce n'est pas la première! Il y a longtemps que je consulte. J'ai consulté auprès des Salinis, des Gousset, des Gerbet, des Parisis, des Fornari, et plus haut encore. J'ai dans mes papiers une consultation que Montalembert avait demandée pour moi à Grégoire XVI; j'ai une encyclique plus récente, par laquelle furent annulées deux sentences rendues avec trop de précipitation; j'ai la collection des brefs accordés à tous les journaux catholiques, sauf la *Gazette,* le *Français.* et peut-être le *Correspondant.* Je crois être en règle. Néanmoins, j'ai voulu consulter de nouveau pour la circonstance, qui est nouvelle.

Ayant rencontré un gros de théologiens, je leur ai posé le cas. C'était sur le *Cœlius,* dans un vieux jardin de saint Grégoire le Grand, d'où l'on voit le palais des Césars, le Colysée, le Capitole et Saint-Pierre. — O Janicot, qui dites *Non serviam* dans les entrailles de la rue Coq-Héron! — Me trouvant là, entouré de consulteurs du Concile, foulant l'herbe nouvelle sous les arbres en fleur, et démolissant par distraction quelque angle *d'opus tumultuarium,* je m'informai des règles du bon service.

— Seigneurs théologiens, dis-je, vous savez comment je prends parti dans les questions controversées entre les catholiques. Concernant la politique, je ne vous demande rien : *Civis romanus sum!* Mais je voudrais être fixé comme fidèle. Quand les sentiments sont divisés, ai-je le droit d'être ouvertement de l'avis le plus sûr et même le seul sûr? Ai-je le droit de dire et de montrer que cet avis, qui seul est sûr, est d'ailleurs le plus suivi?

Touchez d'abord, je vous prie, la question d'opportunité. L'on m'impute de l'avoir soulevée. L'accusation serait bien glorieuse, et elle est bien injuste. Dites-moi si j'aurais eu le droit d'être opportuniste, quand même j'eusse inventé l'opportunité. Vous me direz ensuite si je peux, en sûreté de conscience, me déclarer infaillibiliste et propager l'infaillibilité.

— La question d'opportunité, répondit l'un des consulteurs, est devenue oiseuse. Elle a été libre. Tranchée par l'affirmative, elle est libre encore à quiconque s'y veut amuser. Il convient davantage de la laisser aux dames faillibilistes, pour leur procurer la consolation de dire qu'elles ont vu juste en annonçant les maux que l'infaillibilité ne manquera pas de produire.

En réalité, les questions qui naissent dans l'Église viennent toujours de loin, éclosent toujours au moment que Dieu a fixé. Le Pape connaît ce moment-là, et l'opportunité existe. On a dit que la proclamation de l'Immaculée-Conception n'était pas opportune. Elle l'était. On a bien plus crié contre l'opportunité du *Syllabus;* il s'est trouvé très-opportun. Il a allumé cinq ans à l'avance un flambeau nécessaire pour étudier l'objet du Concile. Ce flambeau n'a pu être éteint par l'empressement d'une certaine illustre brochure qui vint s'appliquer sur lui avec un air de réflecteur, et au fond avec des prétentions d'éteignoir. Rien ne prévaut quand Dieu déclare une opportunité que personne n'aurait pu créer la veille. Les contredisants y perdent leur peine. *Ce qu'ils disent inopportun, ils le font nécessaire.* Ils le faisaient nécessaire avant qu'on en parlât. *Notre* Bossuet fut un grand révélateur du dogme de l'infaillibilité; après Bossuet, Fébronius; après Fébronius, d'autres

commencèrent de poser les rails sur lesquels allait arriver l'opportunité. Cela ne fut point si soudain qu'il leur semble. Et le dogme sera proclamé par une autre opportunité imprévue du monde, qui arrivera bientôt, et qui sera une suite de ces desseins de Dieu, « cachés, dit Bossuet, dans les choses. » L'iniquité du monde cachait dans les choses humaines le déluge qui devait tomber du ciel; la miséricorde de Dieu envoyait Noé, et faisait pousser sur la terre le bois qui servirait à la construction de l'arche.

Lorsque Dieu ordonna à Noé de construire l'arche, le baromètre était-il à la pluie? Il y avait encore cent ans jusqu'au déluge. Donc point d'opportunité visible. Cependant il fallait bien que l'arche fût faite. Quand Noé mit la main à l'œuvre, en dépit des railleries du monde, peut-être malgré l'opposition de ses fils, il n'était que temps : l'arche terminée, aussitôt la pluie tomba. On connut plus tard les causes du déluge, l'utilité de l'arche, la prudence, c'est-à-dire l'obéissance opportune de Noé.

Noé, c'était le Pape. Le Pape travaille toujours opportunément, n'importe qui dise le contraire, peuple, roi ou prêtre ; n'importe quels obstacles puisse rencontrer ou susciter son travail sacré. Toute sagesse est courte; la seule sagesse est de faire ce que Dieu commande. Peut-être que Noé eut des difficultés avec ses voisins, qu'on lui vendit le bois trop cher, qu'il épuisa ses finances, qu'il négligea des opérations en apparence plus pressées ; mais il fallait construire l'arche. Puisque le Pape a appelé les ouvriers pour construire l'arche, c'est la besogne urgente. Les ouvriers doivent construire l'arche, et la construire sur les plans du Pape. Selon quelques-uns, on devrait laisser ce travail et cons-

truire autre chose : une salle de festin, par exemple, pour célébrer le mariage de l'Église et du monde moderne, dont M. Napoléon Daru rédigerait le contrat. Telles étaient les inopportunistes aux jours de Noé. *Edebant et bibebant : uxores ducebant et dabantur ad nuptias, usque in diem, qui intravit Noe in arcam : et venit diluvium.*

— Me voilà convaincu, dis-je, que je n'ai point péché sur la question d'opportunité, et que cette question n'a pas été créée par le caprice de « certaine presse. » Venons à l'infaillibilité. Ai-je le droit, moi laïque, de soutenir la thèse de l'infaillibilité aussi vigoureusement que je peux, par les moyens honnêtes qui sont à ma disposition?

— A mon avis, répondit un second théologien, c'est votre droit et votre devoir. Tout fidèle est appelé à professer et à défendre la doctrine romaine sur le Pape. Quand une opinion n'a pas le degré de probabilité qui la rendrait soutenable dans les écoles, — et c'est présentement le cas de l'opinion gallicane touchant le Pape, — aucune autorité ne peut légitimement empêcher de la combattre.

— Vous dites *aucune?*

— Aucune, tant que le Pape lui-même n'impose pas silence. Envers toute autre autorité, dans ce cas, une désobéissance respectueuse n'est que liberté, nullement rébellion. En certaines circonstances tout citoyen est soldat. L'obéissance réclamée par l'Église n'a aucun caractère de servitude. L'interdiction ou la censure d'une manière de voir ne sauraient être un acte de bon plaisir. Le gallicanisme, se modelant sur le gouvernement civil, viole les lois qui protégent la liberté. Ce

n'est point l'usage de Rome. Dans les questions *libres*, un prêtre, un simple fidèle peut garder une opinion contraire à celle de son évêque. Un évêque n'a pas le droit, même en Synode, de trancher une question controversée entre les théologiens des diverses écoles. A plus forte raison, ne peut-il pas interdire une doctrine certaine, agréée du Pape et de la majorité des évêques. Sans doute, il faut de la discrétion, mais il en faut des deux côtés. La doctrine est libre, et plus que libre : que le pouvoir souffre la liberté de la doctrine et la liberté du fidèle. Ce n'est pas l'anarchie, c'est la liberté. Cette liberté ne dispense nullement le fidèle de respecter le pouvoir et d'obéir à ses prescriptions légitimes.

— Mais si le pouvoir trouve qu'on lui suscite des embarras, que l'on gêne son action, et si enfin il lui plaît de frapper ceux qui ne se rendent pas à son avis?

— Accepter le pouvoir, c'est accepter la contradiction. L'art de gouverner, c'est l'art de souffrir les embarras et d'en sortir par la patience et par le droit, qui permet l'emploi de la force lorsque la force est nécessaire. Si la force est appliquée à bon droit, elle triomphe. Si elle est appliquée sans droit, c'est-à-dire, sans justice, *hoc est inconveniens*, c'est un malheur humain. Il est d'ailleurs réparable, puisque dans l'Église la force qui se trompe est soumise aux redressements d'une autorité supérieure toujours juste et qui finira toujours par sauver le droit.

— Bien; mais que dites-vous de « la pression exercée sur le Concile » par le tapage de nos opinions?

— A votre place, je ne m'en inquiéterais pas plus que le Concile lui-même. C'est ma conviction que le

Concile ne se sent pas pressé ni par vous ni par les autres et ne se préoccupe ni de vous ni des autres.

— Je vous avoue que j'en suis profondément convaincu.

— Tenez ferme dans ce sentiment très-sage, et pressez le Concile tant que vous voudrez. Tout ce bruit inévitable n'est pas si mauvais. Il convient que le monde sache bien et entende bien qu'il se fait quelque chose. Quand l'eau monta, les hommes qui avaient entendu cent ans le marteau de Noé, se souvinrent, comprirent les menaces de Dieu et levèrent leurs mains pénitentes vers le ciel. Beaucoup furent ainsi sauvés, non de l'eau, mais du feu. Les journaux ne pèsent pas sur le Concile, mais ils pèsent sur la frivolité contemporaine, et ils la forcent de comprendre que le Concile fait quelque chose qui importe à la société. Quant au Concile, persuadez-vous qu'il ne subira que la pression de l'Esprit-Saint.

J'imagine que si un évêque venait à condamner un journal pour fait de « pression exercée sur le Concile, » le Concile lui-même en serait plus surpris que le journal, et trouverait que cet évêque aurait dû plutôt condamner M. Daru. Car enfin M. Daru a fait des articles plus *pressants* que ceux d'aucun journal. Mais pourquoi condamner même M. Daru, puisqu'il suffit de ne pas l'écouter et d'interroger l'Esprit-Saint?

Presser le Concile de définir l'infaillibilité du Pape et presser Noé de terminer l'arche, suggérer au Concile et au Pape vos raisons plus ou moins solides, cela peut servir au dehors ou ne servir pas, plaire quelque part, déplaire ailleurs, selon les manières de voir. Mais qui peut trouver là rien de criminel, et pourquoi un évêque

viendrait-il frapper d'une sentence ce qui blesse peut-être quelques oreilles, mais ne blesse, ni la foi, ni les mœurs, ni le droit ?

Ainsi finit la consultation, et je finis ma lettre en demandant à Dieu que nous ne sortions jamais du chemin de l'obéissance [1].

P. S. Un article du *Journal de Rome* (officiel) que je lis à l'instant, reprend sévèrement des correspondances et des correspondants, qui se reconnaîtront eux-mêmes et qui, je l'espère, se corrigeront. La libéralité romaine blâme leur mauvaise foi et tolère encore leur liberté.

LXXX

Samedi Saint.

Je renonce à vous parler des cérémonies de la semaine sainte. Je ne saurais ramener mes impressions au ton du journal ; il faut garder ces tableaux pour un autre lieu. Ce qui convient, c'est de dire que tout s'est fait comme s'il n'y avait nulle autre chose à quoi l'on pensât parmi les hommes. On a ici la paix, la profondeur de la paix. Les révolutions qui s'accomplissent au sein de la révolution générale, et cette révolution elle-même, semblent n'être que des accidents de banlieue. L'Église va son chemin, célèbre ses cérémonies, chante ses prières, ne hâte ni le pas ni la voix. Cette tranquillité est si naturelle qu'on oublie de la remar-

[1] Étaient présents : M. l'abbé Gay, vicaire général de Poitiers; le Rév. P. d'Alzon, supérieur général des Assomptionnistes, vicaire général de Nîmes; M. l'abbé Chesnel, vicaire général de Quimper; M. l'abbé Sauvé, chanoine théologal de Laval.

quer. C'est lorsqu'on y réfléchit qu'apparaît le miracle, et ce qui cesse de sembler naturel n'en devient que plus simple. Entre deux versets d'un psaume, quelque pan de l'édifice européen s'écroule; le psaume continue. Il arrive des dépêches menaçantes; on passe au psaume suivant. Et il n'y a ici qu'une force de police pour se défendre du monde menaçant, comme d'un malfaiteur vulgaire.

Les propos du télégraphe n'en ont pas moins leur intérêt. Ainsi M. Buffet est parti, et M. Daru l'a suivi après avoir fait quelques façons. On raconte qu'il est arrivé deux télégrammes en vingt-quatre heures. Premier télégramme : « Décidément Daru ne veut pas infaillibilité; il annonce que ce sera rupture. » Second télégramme : « Daru se retire. Ollivier remplace. Concile libre. »

Si l'histoire est vraie, ce second télégramme est glorieux pour M. Ollivier, et le décore mieux que la palme académique. Mais M. Ollivier ne serait pas arrivé aux affaires publiques et n'y apporterait pas ce large sentiment de la liberté, que le Concile serait libre tout de même.

Bon voyage à M. Buffet et à M. Daru. Ils ont fait une belle campagne, et se sont donné en peu de jours d'admirables certificats! L'on dira ce que l'on voudra : il est singulier que leur fortune ministérielle ait si vite justifié la superstition politique qui conseille de ne pas « manger du pape. » Remercions-les pourtant de nous avoir montré le fond du panier catholique libéral, et remercions davantage Dieu d'avoir permis que nous ayons la vue instructive à si bon marché.

Je vous ai dit dernièrement que le temps des bro-

chures conciliaires me semblait passé. Il y en a quatre nouvelles depuis que je vous ai dit cela, et vous pouvez croire que je ne suis pas prophète. Mais il est toujours temps d'écrire des brochures. Je parlais du temps de les lire, et mon honneur est sauvé. Ces nouvelles brochures ne sont pas distribuées abondamment, ne sont pas lues de tous ceux qui les ont reçues, sont encore moins approuvées de la plupart de ceux qui les lisent. La doctrine de l'infaillibilité s'y trouve plus ou moins combattue, l'histoire d'Honorius en forme le principal agrément. Un seul auteur s'est nommé, c'est Mgr Héfélé, évêque de Rottembourg. Il se réfute lui-même, car, dans son histoire des Conciles, Honorius n'est pas considéré comme aussi hérétique qu'on le voudrait maintenant. Mgr le cardinal Rauscher traite également le sujet de l'infaillibilité, du moins c'est à lui qu'on attribue le demi-volume anonyme imprimé à Naples sous ce titre. Je ne l'ai pas lu. On rapporte qu'il est encore beaucoup question d'Honorius là-dedans. La troisième brochure serait l'œuvre de Mgr l'évêque de Mayence. La distribution par la poste n'a pas été permise. C'est une distinction. On parle enfin d'une quatrième brochure, in-4°, latine, qui soutient assez les idées de Mgr Maret pour qu'on le soupçonne d'en être l'auteur. Le sentiment général n'est point favorable à ces manifestations, et ceux qui peuvent en parler en connaissance de cause les jugent au moins superflues. — Rien, disent-ils, n'y est nouveau, pas même la mauvaise humeur. Vaines écritures !

On raconte qu'un illustre archevêque, pressé de subir la lecture d'un de ces écrits, n'a pas voulu s'y prêter. Il a répondu : « Je m'instruis dans les gros vieux livres.

Pourquoi perdre mon temps à écouter ce qui n'est pas fait pour moi? » Cet archevêque a donné un excellent ouvrage sur les Conciles, et je crois qu'en effet les brochures n'ont rien à lui apprendre.

LXXXI.

Mercredi de Pâques.

La fête de Pâques n'a point cessé. A Rome, elle est nationale et elle dure longtemps. Il y a un empereur de Rome, c'est Jésus-Christ, citoyen romain, selon la remarque de l'évêque de Tulle. Ce citoyen libérateur, cet auguste éternel, fondateur tout à la fois de la liberté et de l'empire, est encore le prince temporel de Rome. Rome l'honore d'une fête politique et civile qui commence aussitôt après l'accomplissement de la fête religieuse. Je ne prétends pas que cela soit bien défini et fait exprès ; mais cela est ainsi, et nous sommes dans le cours charmant de cette fête. Je vois un peuple qui s'amuse véritablement, sans tapage, sans ivresse, sans se proposer de rien changer, encore moins de rien détruire ; un peuple qui se sent chez lui, qui veut rester chez lui et qui ne sera pas, comme les autres, expulsé ou par extension ou par invasion.

Le passage entre les deux fêtes de Pâques, je veux dire entre la fête religieuse et la fête civile, et qui lie l'une à l'autre, c'est cette incomparable bénédiction pontificale donnée à la ville et au monde. Il n'y a rien de pareil, il n'y a rien d'égal. Pour ma part, je crois bien avoir senti là tout le poids d'admiration que je suis capable de porter, et, Dieu merci! ma capacité sur ce point n'est pas médiocre. Par elle-même, la magnifi-

cence de la scène est immense ; elle grandit en tout sens par la comparaison. On ne peut s'empêcher de songer aux entrevues solennelles qu'ont, partout ailleurs, les souverains et les peuples, même quand il s'agit des rencontres de bonne amitié, qui deviennent rares de plus en plus.

L'empereur du Maroc donne ses audiences à cheval. Ce n'est pas ignorer l'art de se faire valoir. L'homme à cheval a peu de chose à dire pour convaincre de sa supériorité l'homme qui lui parle à pied. Depuis la révolution, nos rois d'Europe ont pris ce style maugrebin. Ils se montrent à cheval, et pour ajouter à leur éloquence, ils s'entourent d'autant de soldats qu'ils en peuvent ramasser, ils font tirer le canon. Voilà leur manière de se rendre respectables. Après avoir essayé de beaucoup d'autres façons, c'est encore ce qu'ils ont trouvé de mieux, tellement qu'en ce point ils ont réussi à se mettre d'accord. Ils donnent tous des revues.

On reçoit une visite, on célèbre un anniversaire, on pend la crémaillère après un emménagement de Constitution : revue ! — Voyez, mon frère, si je n'ai pas de quoi vous frotter au besoin ! Voyez, mon peuple, les liens de l'affection qui existe entre nous, et les bases de ma sagesse et les garanties de la vôtre ! Ensuite l'on va voir en commun la *Belle Hélène,* on avale une cantate de cinq cents francs, on défonce un tonneau de croix d'honneur, et voilà la fête. Elle paraît très-belle, lorsqu'elle n'a pas été incidentée de quelque coup de pistolet.

Je n'ai jamais eu l'honneur d'assister à une revue. J'ai été, dans ma jeunesse, comme tous les citoyens, *commandé* pour en prendre le régal, et j'ai trouvé plus

de régal à déserter ces jours-là, totalement insensible au plaisir de contempler le souverain à cheval. Je n'ai pas non plus joui du plaisir de voir le souverain à la représentation de la *Belle Hélène*, où la situation me semble encore plus marocaine. J'ai fui également un autre spectacle, celui du souverain assis, lisant un discours en habit militaire, dans lequel il ne dit pas ce qu'il pense, ou ne pense pas ce que voudrait l'honneur de la raison ; après quoi il reçoit des serments. Je me suis privé de ces merveilles. Mais je m'explique aisément les impressions qu'elles produisent, la manière dont on en rend compte, et les sentiments populaires qui en résultent.

Ici, c'est autre chose. On y vient, on y revient ; il n'y a pas d'ennui de la foule qui empêche d'y revenir. On se veut remplir les yeux, la mémoire et le cœur de cette chose saine entre toutes, lorsqu'elle est saine, l'admiration. A la Pâque de l'an de salut 1870, l'admiration coulait et débordait sur la place de Saint-Pierre comme un fleuve du paradis. Le monde était là substantiellement ; on entendait parler toutes les langues, il y avait deux cent mille personnes et un seul cœur, et un seul regard fixé sur un seul point. Cette place, où aucun espace ne restait vide, ressemblait à une immense prairie de fleurs où le vent formerait de douces ondulations. Les terrasses et la colonnade, peuplées de statues et de vivants aux vêtements variés, offraient le même décor joyeux, magnifique et tranquille. Au milieu, l'obélisque du jardin de Néron, relevé par la main de Sixte-Quint et portant la croix, disait la foi et l'attente de cette multitude. *Christus vicit, Christus regnat, Christus imperat !* C'est donc là que Néron a versé

tant de sang chrétien, et de ce sang est née cette floraison que tant de siècles n'ont pu faucher et qui renaît toujours ; et le corps de Pierre, transporté là, n'a cessé de renaître et de fleurir ; et cet épi broyé donne toujours son froment nécessaire au monde !

Un grand silence s'est fait, l'espace qui contenait deux cent mille vivants est devenu silencieux comme le désert. Le Pape est apparu. Il s'avance du fond, porté sur la *sedia* sans mouvement apparent, comme un astre et comme une vision. Il se lève dans son vêtement d'or ; toute tête s'incline, tout genou fléchit, sa voix se fait entendre : *Benedicat vos omnipotens Deus !* Il bénit le monde, et si le monde entier était là, chacun se sentirait placé dans ses bras ouverts pour embrasser le monde.

Il y a de grands poètes dont personne ne dit les noms et qui ont fait à l'espèce humaine des présents sans prix. Quel est le maître des cérémonies qui a inventé cette chose si simple, la bénédiction papale du jour de Pâques, et réglé de mettre ainsi en présence, sur la place Saint-Pierre, le souverain temporel de Rome et le peuple romain, le souverain spirituel du monde et le monde ? Je dis que ce maître des cérémonies a été un poète du premier ordre, et qu'il a *trouvé* un tableau, un chant et une action qui l'emportent sur beaucoup d'illustres chefs-d'œuvre. On m'a rapporté que Pie IX n'est pas le moins ému de cette scène sublime. Il disait un jour : « Quand je donne cette bénédiction, je me sens vraiment Pape. Je sens que le cœur et la main du Pape sont dans le cœur et dans la main de Dieu, bénissant le monde. »

Là, tout est grand, sincère, plein de Dieu. Je ne m'é-

tonne point des miracles qui se font en ce moment sacré, des cœurs qui changent, des pas qui s'arrêtent sur la pente mauvaise et retournent et remontent soudain. Combien de visages pâlissent, combien d'yeux se remplissent de larmes! Peu d'hommes ont le privilége de se trouver complétement insensibles dans cette atmosphère de grâce. Il en est pourtant. Dimanche dernier, trois magnifiques garçons, officiers de l'armée qui a eu la dernière, en Europe, l'honneur d'être bien battue, sont restés gaillardement debout, casque en tête, au milieu de la foule prosternée. Belle revanche de Sadowa, et beau présage d'une revanche future! On verra certainement repousser les plumes de l'aigle autrichienne, assez ravagée en ce moment. Que ne peut espérer une aigle qui a de si fiers et incroulables soldats!

Le soir, on a eu l'illumination de la coupole. Autre poésie étrange et saisissante. Rome est un bel instrument, et quels artistes pour en jouer! Honorons encore la mémoire de l'inconnu de génie à qui est venue cette idée d'illuminer le dôme de Saint-Pierre, et d'exécuter le « changement de feux. » Vous savez que la coupole est d'abord illuminée sobrement, comme par grains, de façon à la profiler dans la nuit. C'est déjà très-beau et très-grand. Puis tout à coup, en un clin d'œil, toute la montagne s'allume et la croix se dessine flamboyante sur la montagne de feu. Un bruit d'applaudissement s'élève de la ville et des terrasses peuplées de spectateurs, un souffle d'admiration semble venir des espaces réjouis; les étoiles prennent plaisir à regarder la terre.

Il n'y a pas de belle fête sans lendemain. On entend bien cela ici. Le lundi de Pâques est un second dimanche.

Toute la population en habit de fête se répand par les rues. Point de travail. Point de spectacle de misère et d'esclavage. On parle tant des mendiants de Rome ! Il y a beaucoup moins de mendiants à Rome qu'à Paris, ils sont moins en guenilles et moins tenaces : les *questanti* autorisés, avec leur plaque en évidence, ont l'air de fort honnêtes gens et fort discrets, qui exercent une profession, afin que les chrétiens n'oublient pas qu'il y aura toujours des pauvres parmi eux. La multitude ne demande rien et semble parfaitement n'avoir besoin de rien. Elle attend le feu d'artifice. Ce divertissement lui est cher, et elle a raison. Le feu d'artifice à Rome est une chose gracieuse, élégante, intelligente. Il dit toujours quelque chose, il a des caprices charmants. Cette année, la principale pièce représentait la Jérusalem céleste. On aura beau dire, il faut admirer un peuple à qui l'on peut donner de tels divertissements. *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.*

A demain, car je n'ai pas fini.

Dépêches télégraphiques.

24 avril, 3 h. 15 m. soir.

La session du Concile a eu lieu, comme on l'avait annoncé, sous la présidence du Pape. L'assemblée était très-nombreuse. Beaucoup d'évêques absents par congés étaient revenus. C'était un spectacle magnifique. Après la messe, célébrée par le cardinal Bilio, et les prières d'usage, on a procédé au vote par *Placet* ou *Non Placet* de la constitution *De Fide*. Tous les évêques ont répondu *Placet*, et la constitution a été ainsi votée à l'unanimité. Le dernier paragraphe du *Monitum*, ou

conclusion, confirme toutes les constitutions ou décrets apostoliques qui condamnent les erreurs du temps. Ainsi sont visées les condamnations portées par le *Syllabus*.

Hier soir, plusieurs évêques, au nom de la majorité, ont présenté au Saint-Père un nouveau *Postulatum* pour l'introduction la plus prompte des délibérations sur le chapitre de l'infaillibilité. Ils ont reçu une réponse favorable.

25 avril, 10 heures du matin.

Voici la traduction des paroles prononcées hier par le Saint-Père à la fin de la session :

« Tous les Pères du Concile ayant, sans exception « aucune, répondu *Placet* aux décrets et aux canons « que l'on vient de lire, Nous-même, Nous définissons « dans le même sens les vérités contenues dans ces dé- « crets et canons, que Nous confirmons de Notre auto- « rité apostolique.

« Vous voyez, très-chers Frères, combien il est bon « et doux de marcher d'accord dans la maison du Sei- « gneur, de marcher dans la paix. Marchez toujours « ainsi. Et parce que, à pareil jour, Notre-Seigneur « Jésus-Christ donna la paix à ses Apôtres, moi aussi, « qui suis son vicaire indigne, en son nom, je vous « donne la paix.

« Cette paix, vous le savez, chasse la crainte; cette « paix, vous le savez encore, fait fermer les oreilles « aux discours du dehors. Oh! que cette paix vous « accompagne tous les jours de votre vie! Qu'elle soit « votre consolation! Qu'elle soit votre force au moment « de la mort! Qu'elle soit votre joie éternelle dans les « cieux! »

LXXXII

La popularité de Pie IX.

Jeudi de Pâques.

Je vous contais hier le feu d'artifice de lundi. Je croyais avoir vu un peuple en joie, donnant les marques de son attachement au prince qui le gouverne. Il me semble à présent que je ne connaissais pas encore ce peuple et que j'ignorais la profondeur du sentiment que Pie IX lui inspire. Je ne m'étais pas encore trouvé à la commémoration populaire du retour de Gaëte et de l'accident de Sainte-Agnès. J'en ai joui, j'ai pris ma part de cette fête propre au règne de Pie IX, non moins remarquable par les fêtes illustres que par l'éclat et le miracle des catastrophes politiques. Je peux dire maintenant que je connais la bonne et consolante figure de la juste popularité. Elle est ici, comme tant d'autres bonnes et belles choses dont il a été question parmi les hommes et que l'on serait tenté de croire absolument chimériques ; ici on les possède.

Il y a dans le monde un souverain qui, durant un quart de siècle, a su garder inviolablement le principe de la souveraineté, qui l'a défendu contre l'erreur du monde, contre la trahison et l'abandon des autres souverains, qui l'a sauvé, qui l'a maintenu en dépit de la défaite, et qui reste populaire parce qu'il a voulu et su rester roi. Il y a dans le monde un peuple qui est demeuré inviolablement fidèle à son roi vaincu et dépouillé, qui lui a voué plus d'amour à mesure que l'iniquité européenne lui infligeait plus de désastres, qui a

connu la justice et la majesté de sa cause et ne l'a point trahie, qui, par son noble dédain, a déconcerté les séducteurs, et, par la constance de ses acclamations, a vaincu le mensonge persévérant de la presse, de la tribune et de la diplomatie. Ce souverain, c'est Pie IX, le souverain-prêtre ; ce peuple, c'est le sage, pieux et véritablement auguste peuple romain, dont la foi, toujours vivifiée par celle de Pierre, ne peut défaillir.

Je le dis avec une conviction profonde, parce que je le vois et parce que je le sens. Il y a ici un mystère de construction politique qui n'existe point ailleurs, et ce peuple de l'Église a reçu de Dieu quelque chose de particulier, une vertu que n'ont pas les autres. Certes, il est facile d'aimer Pie IX, et ce régime politique de l'État papal, si libéral, si doux, si vraiment paternel. Mais, ce qui est étrange et miraculeux en tous les temps, et davantage au temps où nous sommes, c'est qu'un peuple soit en majorité patient, juste, reconnaissant, sache se souvenir, sache attendre, sache espérer, connaisse en un mot le bienfait de Dieu. Or, ce sont là les rares mérites, et, pour bien dire, les grâces spéciales du peuple romain. Il possède à un point très-élevé le sentiment et l'intelligence de l'honneur que Dieu lui a fait en lui donnant la garde domestique de la papauté. Il n'ignore pas la grandeur de ce rôle, il veut n'en être pas indigne. Sans doute, si vous interrogez un Transtéverin ou un petit marchand de la place Navone, il ne vous fera pas une théorie objective et subjective sur la fonction du peuple romain à l'égard de la Papauté, mais vous sentirez en lui l'impérissable instinct de ce glorieux office. L'esprit romain va par là, il monte vers cette hauteur et ne consent pas à des-

cendre. Je trouve une expression de ma pensée dans ces spirales de combattants que la vieille Rome sculptait sur ses colonnes triomphales. Ils montent, ils montent. A travers tous les obstacles, ils tendent au sommet où ils veulent installer un dominateur du genre humain. Ainsi le peuple de Rome chrétienne, le petit et indomptable peuple de l'Église, véritable figure du *pusillus grex*, monte et s'obstine à monter et ne désespère pas. Instruit à combattre par la prière et par la constance, celui qu'il veut installer au faîte de l'humanité n'est pas le soldat, mais le pasteur, n'est pas César, mais Pierre.

Je me nourrissais et je peux dire que je m'enivrais de ces pensées dans la soirée d'hier, au milieu de la foule la plus nombreuse, la plus épaisse et la plus tranquille que j'aie jamais vue. Quant au spectacle, il est difficile d'en donner une idée à qui ne l'a pas eu sous les yeux. Figurez-vous cette immense ville en feux de joie, en arcs de triomphe lumineux, en jardins lumineux, en pétards, en flammes de Bengale, en musique, en inscriptions pleines de tendresse, de grâce, et la plupart du style le plus noble et le plus savant; quantité d'édifices admirablement décorés; les obélisques changés en colonnes de lumière, des rues entières transformées en palais des fées; dans les airs, des fusées et des ballons chargés d'artifices; des lanternes de couleur partout, dans les rues les plus pauvres et aux plus pauvres fenêtres; et tout cela varié, ingénieux, aimable, d'une bonne grâce exquise! Mais la foule était encore plus belle. C'était la foule qui faisait la grande surprise et le vrai charme des étrangers. Elle formait le spectacle qu'on ne saurait retrouver ailleurs et que Rome

elle-même ne reverra plus. Non-seulement les écoles, le clergé séculier et régulier, mais aussi le Concile faisaient partie de la foule. Les voitures entraient et circulaient là dedans, sans autre force de police que quelques dragons pontificaux pour guider les files à certains affluents. Point de police et point de heurt ; pas un juron, pas une poussée. Tout le monde jouissait paisiblement de la fête dont chacun avait fait les frais, et chacun montrait à chacun la déférence et la complaisance qui doivent régner entre les invités d'une fête. Les enfants, les jeunes filles, les femmes, les familles d'artisans et de bourgeois, les écoles, par groupes émerveillés, les grands seigneurs romains descendus de leurs voitures, les prêtres, les religieux, les évêques étaient pêle-mêle sur ce pavé que le pas de la sédition ne fait jamais tressaillir, et rien ne froissait aucune faiblesse, n'alarmait aucune dignité, ne blessait aucune pudeur. La plupart des motifs de décoration étaient religieux : ils représentaient des oratoires, des chapelles. La croix de Jésus et la croix de Pierre, la palme, la tiare étaient partout ; les lignes de feu figuraient des calices, des ciboires, des ostensoirs grandioses, encadraient le portrait de Pie IX ou l'image de la Madone.

Toute cette soirée n'a été qu'une ovation. Les murailles criaient encore vers Pie IX, là où sa présence ne faisait pas crier les cœurs. Gloire au roi béni de son peuple, gloire au peuple qui bénit son roi ! Il y aura une nuit sur le monde, quand cet astre royal se couchera. On pourra dire, plus à propos que de Louis XIV : Le roi est mort. Mais si le peuple romain venait un jour à disparaître, s'il était envahi et supprimé, ce serait un événement plus grand et un désastre plus irréparable.

Alors il faudra dire : LE PEUPLE EST MORT ! Et cette parole sera lugubre entre toutes celles que le monde a entendues.

LXXXIII

On entrevoit le commencement de la fin.

Vendredi.

Je crois qu'enfin, dimanche prochain, un acte décisif introduira la discussion de l'infaillibilité dans un ordre qui permettra de la terminer avant le mois de juin.

Beaucoup de personnes vont jusqu'à dire que la discussion sera courte. Leur opinion se fonde sur le caractère des nouvelles brochures; elles ne contiennent rien de nouveau, rien même de spécieux. Ce sont de petites escouades de théologiens connus, embusquées dans des recoins connus, et qui ont déjà brûlé toute leur poudre. Il n'y a plus rien à tirer de l'histoire d'Honorius, ni des Fausses Décrétales, ni de tous les arguments que Mgr Maret a empruntés à Bossuet. La critique a passé et repassé par là. C'est classé, c'est éclairé, c'est vidé. On commence à trouver qu'il eût été plus sage de ne point lancer le P. Gratry. Il a imprudemment tâté le Concile et donné l'éveil sur les arguments de la dernière heure. Mine éventée, camouflets! Pauvre père Gratry, il ne savait pas de quelle façon il allait se rendre utile! Un jour, il s'en réjouira, parce qu'il est bonhomme. Il aimera mieux avoir fait le bien sans le vouloir absolument que d'avoir fait le mal faute d'y regarder suffisamment. Quelqu'un, dit-on, a publié un article intitulé : *Gesta Dei per Gallicanos;* ce seul titre vaut tout un livre de la future histoire du Concile. Dans ce livre le

Père Gratry aura son paragraphe amusant. Quelles longueurs si tout ce que la librairie Douniol a mis en vente avait dû être débité en Concile !

Plusieurs voudraient savoir pourquoi le P. Gratry ne continue pas. Il devait fournir sept brochures, il s'arrête à la troisième. Les uns expliquent cette interruption par le terrible : « On ne passe pas » de l'évêque de Strasbourg qui a fait sortir la garde. Là-dessus, ils louent la prudence du pamphlétaire. Selon d'autres, le P. Gratry n'est point prudent, mais malade. D'autres enfin affirment qu'il n'est point prudent, point malade, mais qu'un excellent médecin, peut-être un ange, lui a dit : — Reposez-vous quinze jours. Sur quoi le P. Gratry, subitement éclairé, se serait écrié : — Quinze jours ! y pensez-vous ? Je me sens fatigué pour trois mois. Et l'ange aurait répliqué : — En effet ! Les Romains s'amusent de cette historiette. Ils disent que les Français ne savent pas tous l'histoire ecclésiastique, ni le droit canon, ni la liturgie, mais qu'ils savent presque tous et presque toujours se tirer d'affaire sans tout cela. Et voilà le P. Gratry presque réhabilité de ses escapades. Quand il aura eu l'esprit de demander pardon, il sera réhabilité tout à fait. Mais hélas ! l'esprit de demander pardon, ce n'est pas l'esprit français.

Enfin, on arrive, voilà l'essentiel. *On ?* Qui *on ?* demande l'esprit de notre petit *Français*, qui n'est pas non plus l'esprit français. *On*, c'est celui qui vient à la fin dans les affaires de l'Église, quand l'esprit mauvais est expulsé, quand l'esprit médiocre, qui est l'esprit de l'homme, est fortifié par la méditation et la prière. Alors *On* décide au ciel que le moment est venu de terminer les angoisses de la pensée humaine ; et la lumière

descend, et la vérité prend son poste éternel sur la route du genre humain.

LXXXIV

Le plébiscite français. — Tous les Français infaillibles.

23 avril.

Permettez-moi de tirer du plébiscite le seul profit bien certain qu'il semble m'offrir, un argument en faveur de l'infaillibilité. Pendant que je raisonne ici pour démontrer la convenance et la certitude de l'infaillibilité pontificale, on me déclare moi-même infaillible, et ceux qui ne veulent pas m'accorder l'infaillibilité du Pape reconnaissent très-bien la mienne et la leur.

La France, Sorbonne comprise, est devenue une nation d'infaillibles politiques et constituants. Elle a été fabriquée infaillible, à son insu, contre sa volonté, par un certain nombre d'hommes qui soutiennent que l'infaillibilité du Pape est le péril de la liberté, la ruine de la civilisation, le scandale de la raison. Vive l'infaillibilité parisienne, à bas l'infaillibilité romaine! Vérité en deçà des monts, erreur au delà! Vérité et erreur à rebours.

Si Bossuet et Jurieu revenaient en ce monde, comme Bossuet serait battu et bafoué par Jurieu! Niant l'infaillibilité du Pape, Bossuet allait droit à l'infaillibilité du peuple, et donnait l'avenir à ce qu'il appelait « la folie de M. Jurieu. »

C'est une grande pauvreté que l'éloquence et même le génie, lorsque les principes ne sont pas gardés. Bossuet achevant d'exposer les conditions nécessaires de la souveraineté du peuple : « Loin, dit-il, que le peuple soit

souverain en cet état, il n'y a pas même de peuple en cet état. » Mais lui-même, récusant l'infaillibilité du chef de l'Église, ôtait de partout la souveraineté ; il ouvrait l'anarchie sociale, qui devait en moins de deux siècles amener le monde au seuil de l'éden de Proudhon. En cet état, chaque individu est souverain et infaillible. Seulement il n'y a plus de souveraineté ni de société en cet état.

Quel spectacle de la raison humaine à la raison chrétienne! quelle tragique bouffonnerie! Infaillibilité de M. Gratry, infaillibilité de M. Gambetta, infaillibilité de M. Ollivier, infaillibilité de l'Empereur, infaillibilité du peuple, où se trouvent comprises l'infaillibilité de M. Rochefort et mon infaillibilité à moi, qui souhaite en vain de n'être pas bombardé infaillible! Je demande que le Pape soit infaillible, je le demande en vertu de mon droit de citoyen et de ma foi de chrétien : Pas du tout! Moi, je suis infaillible, mais le Pape ne peut pas l'être. Et ce sont les successeurs des ministres de Louis XIV, les théologiens successeurs de Bossuet qui me disent cela aujourd'hui que Louis XIV et Bossuet voudraient mourir pour racheter leur erreur! Des théologiens libéraux me contestent même le droit de solliciter la proclamation de l'infaillibilité du Pape ; des politiques encore plus libéraux me signifient que, si l'infaillibilité du Concile vient à décréter l'infaillibilité du Pape, et que si mon infaillibilité personnelle et constitutionnelle adhère à ce décret, alors on devra prendre « des mesures » afin que je n'aille pas blesser l'infaillible constitution de mon pays!

Mais ce n'est pas encore le triomphe de la déraison. Cette Constitution infaillible et sacrée de mon pays, que

l'on protégera contre mon obéissance religieuse également infaillible et sacrée, j'ai néanmoins tout droit sur elle par mon infaillibilité politique pareillement infaillible et sacrée. Je peux la décapiter, la dépecer, l'anéantir. Bien plus, je suis invité à le faire. J'y suis invité par mon empereur infaillible, approuvé du Concile infaillible de mes représentants que je n'ai point nommés pour cela, que même je n'ai point nommés du tout, et qui, la plupart, se sentent beaucoup moins infaillibles que contraints. Tout à l'heure, ces infaillibles discordants vont réunir toutes leurs infaillibilités pour les soumettre à la mienne, non moins discordante. Ils me mettront en main un chiffon imprimé (car je suis en même temps sacré infaillible, et supposé ne savoir point écrire), un journal infaillible guidera ma main, ma main déposera ce chiffon dans une boîte : et j'aurai dit *Oui* ou *Non*, infailliblement!

Oui ou non infailliblement, sur le présent, sur l'avenir, sur la politique, sur la législation, sur la famille, sur la propriété, sur la religion, sur les destinées de la France et du monde!

Mais je ne peux pas dire que le Pape est infaillible, et le Concile ne peut pas le dire. Si je le dis, le docteur Méric me condamne en Sorbonne et le docteur Loyson m'extermine en *Concorde*. Si le Concile le dit et si je le crois, alors la Constitution est lésée, et M. Daru ou quelque autre monsieur qui sera ministre prendra « des mesures » pour réprimer ma parole séditieuse, aux applaudissements du docteur Méric et du docteur Loyson!

Ma foi! M. Loyson aura beau battre des ailes, et M. Méric aura beau pousser ses *cuic-cuic* étranglés de

colère; ils pourront bien me faire expulser de l'infaillibilité et de la société, je les défie de me contraindre à admirer ce gâchis. J'aime mieux me tenir à l'infaillibilité ultramontaine. J'aime mieux sortir de la société politique et rester dans l'Église. L'Église ne me dit pas que je suis infaillible, mais elle respecte ma raison et mon âme; elle ne joue pas aux dés ma destinée en cette vie et en l'autre.

L'humanité a présentement sous les yeux les deux cités, les deux sagesses, les deux forces de ce monde, agissant chacune à sa manière. De part et d'autre le genre humain peut voir comment on le considère, comment on prépare ici et là les lois entre lesquelles il devra choisir. Il connaît de part et d'autre, l'esprit, les moyens, le but. D'un côté la révélation divine, l'Église et le Pape dans leur unanimité légèrement agitée à la surface, mais certaine et invincible; de l'autre, la cohue des prétendues révélations particulières dans leur fondamentale et perpétuelle contradiction. D'un côté l'étude pieuse de la tradition, l'amour scrupuleux de la loi et de la règle, l'horreur de toute nouveauté, de toute violence et de tout hasard, le respect de tout droit, le zèle de tout bien; de l'autre, l'audace lâche ou impie de toute aventure, la lassitude de tout devoir, le mépris de toute certitude, les convoitises débridées de l'orgueil et des sens. Enfin, d'un côté la prière qui implore une manifestation de l'esprit de Dieu pour établir l'avenir dans la paix de la règle et de la lumière ; de l'autre des empressements de la ruse, les arrogances de la force, le dédain de tout le reste.

Oh! que je me sens, pour mon compte, fixé à jamais! Oh! que ma raison est fière de s'incliner devant l'infail-

libilité qui lui sera imposée à Rome, et de se révolter contre l'infaillibilité dont on prétend l'investir à Paris! Combien je me promets d'obéir inébranlablement à l'une, et de lui soumettre inébranlablement l'autre, quelque maître et docteur que cet autre me prétende donner!

Et j'espère qu'ainsi fera prochainement le peuple entier du Christ, saturé des longues injures qu'il subit. J'espère qu'il reportera au Christ et au vicaire du Christ toute sa mâle obéissance, depuis trop longtemps polluée par de stupides et insolentes dominations. Domination de doctrines, de politiques et de coutumes corrompues; domination qu'il faut secouer et abolir, au moins pour notre part, quoi qu'il en puisse coûter! Ce sera là le prompt résultat du Concile : dans le monde entier, il hâtera ce jour du Seigneur où enfin la conscience catholique, abreuvée de trahisons et de hontes, refusera d'en porter l'excès. Alors obéissant à Moïse, nous sortirons. Nous commencerons de tracer le chemin royal par où la croix et la liberté de la raison, ensemble bannies, ensemble reparaîtront sur la terre. Nous retrouverons notre honneur, cet honneur du baptême et de la foi qui fit ici des miracles encore subsistants. D'ici furent enfin chassés l'infaillible Brutus et l'infaillible César. Ici, le Vicaire du Christ vint à leur place, et tirant l'âme humaine de l'abjection où l'avait jetée le pouvoir de l'homme, il la mit sur un trône dans la lumière de Dieu. Nous sommes retombés à César et à Brutus, qui se disputent cette proie avilie. Il faut que Pierre recommence son travail, nous délivre encore une fois.

Pasce Agnos! Élève ton sceptre, pasteur de l'humanité et qu'on le voie de loin! C'est le moment de rassembler

le troupeau pour un exode immense. Nous connaîtrons ta main, nous connaîtrons ta voix, et quiconque ne sera pas avec toi, nous ne le connaîtrons plus!

LXXXV

Premiers résultats.

25 avril.

Tout à l'heure seront lus et souscrits en session publique les premiers décrets du premier Concile du Vatican, dix-neuvième œcuménique.

Quand j'écris cette chose si simple, moi enfant du dix-neuvième siècle, me souvenant de la révolution de Juillet que j'ai vue, de la révolution de Février que j'ai vue, me souvenant de la révolution de 1789 que mon grand-père a vue (elle lui a même volé son moulin, le beau moulin de Noyers, au diocèse de Sens, et c'est pourquoi je suis journaliste); me souvenant aussi de Voltaire, et de M. de la Bédollière, et de M. About, que j'ai lus; quand, dis-je, j'écris cette chose si simple, me souvenant de tout cela, je crois rêver. Mais je sais que je ne rêve pas, et je sais encore que je rends témoignage d'un miracle, et que Dieu plein de miséricorde continue à se jouer des desseins des hommes.

Lorsque Adam et Ève eurent mangé du fruit défendu, pour devenir les égaux de Dieu et faire la première révolution démocratique, laquelle consistait à mettre Dieu dans la condition de simple habitant du Paradis, sauf à l'exclure plus tard, Dieu se prit à railler. — Voilà, dit-il, Adam devenu semblable à l'un de nous! Puis il montra qu'il était le maître. Alors commença la tragédie hu-

maine, et le combat s'ouvrit entre la liberté de l'homme et la puissance de Dieu, entre la liberté de la mort et la puissance de la vie. Que de fois la mort a cru vaincre, que de fois elle a crié : J'ai la connaissance du bien et du mal, j'ai vaincu l'amour, j'ai vaincu la vie, j'ai vaincu et expulsé Dieu, et je suis Dieu!

Il y a cent ans, ce cri retentit comme un coup de tonnerre. Voltaire était le roi et le prophète du monde. Tous les maîtres de la terre, devenus ses disciples, flagellaient le Christ et lui disaient : Prophétise qui t'a frappé! Le monde, un jour, s'était réveillé arien ; à la voix de Voltaire, il y a cent ans, il se réveillait athée. La mort frappa où elle voulut, tant qu'elle voulut. D'un coup de faux, elle mettait à ras de terre plus d'églises, plus de demeures et plus d'hommes qu'un faucheur, en allongeant son bras, ne saurait coucher de brins d'herbe ; et pour qu'il ne restât rien de l'antique floraison coupée, après la faux passait la charrue, pour en arracher jusqu'aux racines. Ainsi dans le monde moderne, le bourreau fut suivi du législateur, et tout le monde catholique ne parut plus bientôt que cet ossuaire aride qui fut montré à Ezechiel : « Fils de l'homme, crois-tu que ces ossements puissent revivre? Ezéchiel répondit : — Seigneur, vous le savez! » Si Dieu avait fait aux vivants et aux croyants de notre époque, il y a quarante ans, il y a vingt ans, la même question, quelle autre réponse leur foi eût-elle pu faire? *Domine, tu nosti!* Qui eût prévu le Concile? Mais voilà que le Concile signifie ses décrets au monde et le monde obéira.

En ce moment, Rome, c'est-à-dire un abrégé des peuples, remplit la basilique vaticane. Les portes de la salle conciliaire sont ouvertes ; le Concile est assis, pré-

sidé par le Pape entouré du Sacré Collége. Dans le Sacré Collége, il y a un homme, notre cardinal Donnet qui a reçu la bénédiction de Pie VI détrôné, prisonnier et mourant, et on lui disait : C'est le dernier Pape! Il est là, il voit Pie IX vivant, libre, roi de la vie et de la mort, ouvrant et fermant le ciel, proclamant la vérité qui est la vie et qui enfante la vie, jetant l'anathème et la foudre à l'erreur qui est la mort.

Qu'en dis-tu, Voltaire? qu'en dites-vous, Frédéric le Grand, Catherine la Grande, Napoléon le Grand, et toi aussi, Havin le Grand, dernier héritier de Voltaire?

A la messe aujourd'hui, l'Église chante la parole de saint Jean : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra. Qui est, qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus et Filius Dei?*

Quel accent prend en cette rencontre l'*Alleluia* de Pâques, lequel retentit durant tout le cours du saint sacrifice! Ces choses sont solennelles et divines, mais inexprimables! Il y a une lumière d'or, un air vif, une tranquillité de joie et un rayon d'allégresse partout. Qui pourrait peindre cette physionomie de Rome, cette douceur de la terre, du ciel et des âmes?

LXXXVI

Réponse du P. Newman.

25 avril.

Une lettre du R. P. Newman, où je suis nommé injurieusement, et une publication posthume de M. de Montalembert (*le Testament du P. Lacordaire*), où je suis injurié furieusement, exigent que je leur oppose quelques

souvenirs. En ce genre, j'ai beaucoup remis, beaucoup négligé, et je m'en suis bien trouvé. Néanmoins, il convient de se défendre parfois. C'est inutile devant la prévention et superflu devant la sympathie, mais c'est plus respectueux pour la gloire. Newman, Montalembert, Lacordaire, sont de grands noms ; une accusation qu'ils signent ne saurait passer comme une attaque de gazette. Ils m'imputent aussi de faire « le plus grand tort à la religion. » De leur part, ce n'est plus tout à fait rien. J'ai répondu dans le temps ; la prospérité de l'*Univers* m'a donné raison. Les patrons et lecteurs de l'*Univers* ne sont point des insensés qui se méprennent sur les intérêts de l'Église ni des traîtres qui les veulent livrer. Ces adversaires méritent considérablement, même lorsqu'ils abusent ; et puisque l'accusation revient, il faut rafraîchir la réponse.

Je suis d'ailleurs en bonne passe pour réfléchir à mes torts de journaliste envers l'Église, envers la religion et envers la société. Je l'ai dit récemment : depuis trente-deux ans accomplis je me donne ces torts. Ce fut au temps de Pâques, en 1838, à Rome, que je résolus d'abandonner le service des idoles. Car j'avais alors des « idoles, » et elles me traitaient bien. Le vrai Dieu s'étant montré, il fallut suivre. Comment ai-je suivi si mal, et me trouvé-je, après trente-deux ans, agenouillé devant une autre « idole » [1] ? Je viens de méditer là-dessus.

J'y ai mis une bonne heure, le temps d'aller de la Trinité-des-Monts au Latran, à pied, posément, en homme

[1] Dans la lettre de Montalembert, hélas ! il était question de « l'idole du Vatican. »

qui sent le triple poids de l'âge, de l'horreur qu'il inspire au monde, et du soleil d'avril. Plus d'une fois en 1838, j'ai fait ce chemin-là. Ni les ans, ni le soleil d'avril, ni la réputation ne me pesaient alors, mais je traînais un plus accablant fardeau : le fardeau d'une erreur chère que je croyais être la liberté, et qu'il fallait quitter pour prendre une vérité rude, que je croyais être l'esclavage. J'étais un véritable enfant de ce siècle, discordant avec moi-même. J'aimais l'anarchie et j'aspirais à la paix ; la vérité me condamnait, et l'erreur me plaisait ; ma raison ne pouvait résister à la vérité, et ma faiblesse ne pouvait résister à l'erreur. Je reprochais à l'erreur de me séduire et à la vérité de me réduire. Si vous n'avez point été déchiré entre ces deux forces altières, vous avez ignoré les péripéties d'un terrible duel, ô Janicot! Mais si vous les avez mises d'accord, je vous plains.

Quant à moi, dans ce moment, je souhaitais une défaite totale ou de l'erreur ou de la vérité, pour arriver à la paix ; et je faisais effort pour mettre ma volonté du côté de la vérité. Si j'y parvins, je l'ignore, tant j'étais en désarroi. J'aurais bien dit, comme M. Guizot : La paix partout, la paix toujours! J'avais horreur de la guerre, de toute guerre. Je voulais me dégager des mêlées politiques, n'y espérant de paix ni pour ma conscience ni pour ma raison. L'un des attraits de l'Église était qu'elle a un chef, et qu'elle chante un *credo* venu de Dieu. Je ne connaissais pas même de nom le gallicanisme. Enfant prodigue, ou plutôt enfant volé, rentrant à la maison paternelle, je ne pensais pas rencontrer là une branche cadette, des frères mariés à je ne sais quelles étrangères qui me diraient que

le père de famille a usurpé et que les enfants doivent le ramener au droit.

M'eût-on averti de cette monstruosité, ou je ne serais pas revenu, ou dès lors j'aurais pris la résolution de combattre les séditieux qui conjuraient pour réduire la puissance de la lumière et de l'amour. Mais la moitié de ma joie eût été perdue, puisque avant tout j'aspirais à la paix. Hélas ! retrouver dans l'Église, retrouver par devoir l'esprit de dispute et de contradiction, quel écroulement de mon espérance ! L'esprit de contradiction m'a toujours paru l'une des méchantes et sottes pestes de la vie.

Ne me sentant aucune pente aux choses héroïques, je me destinais à faire mon salut dans quelque emploi de petit homme de lettres, loin des journaux, loin des tribunes, loin des chaires, écrivant d'honnêtes petites choses au sein des pénombres où la polémique et la croix d'honneur ne tombent jamais. A vrai dire, je croyais m'ennuyer. La mystique gallicane m'avait fait entrevoir cet inconvénient. Avoir peur de Dieu et de ceux qui haïssent Dieu, supprimer Dieu et se supprimer soi-même autant que possible, se bien ennuyer dans le temps pour mériter peut-être de s'ennuyer dans l'éternité, c'est ce que la mystique gallicane, fille du jansénisme, promettait encore volontiers, en 1838, aux gens qui voulaient se convertir ; et cette vue ne laissait pas de rendre le passage assez effrayant. Je passai néanmoins, attiré par la vision de la paix. Non, jamais garçon de vingt-quatre ans ne s'est moins proposé d'irriter son époque ! Pourtant l'irritation n'a pas manqué. Le chemin de Damas est un chemin de mécompte. Je pris le petit emploi, j'écrivis les honnêtes petites choses, et,

en moins de trois années, sur le fil de l'eau, j'arrivai sans y penser, tout droit à l'*Univers*. Plusieurs ont poussé ma barque et l'ont accrochée là, qui m'ont ensuite reproché amèrement d'avoir abordé. Pour moi, je m'en réjouis encore.

Il y avait en ce temps-là un homme jeune, pur, déjà célèbre, très-aimable, très-irritant aussi ; écrivain irritant, orateur irritant ; repris de justice à Paris et à Rome, pénitent à Rome, impénitent à Paris, comme pour irriter davantage. Il se nommait Montalembert. Quantité de pieuses gens et quantité d'autres le disaient né pour faire « le plus grand tort à la religion. » L'on serait étonné si je nommais les gens. Il allait son train, rendant plus que volontiers guerre pour guerre, cherchant la guerre. Dans ses écrits, il présentait la religion par le côté « inopportun. » Il vantait le moyen âge, il croyait aux miracles, il contait l'histoire d'une sainte qui avait soigné les lépreux et baisé leur lèpre et fait cent autres choses scandaleuses. Dans ses discours politiques, il détachait la religion du drapeau blanc, ce qui la rattachait au drapeau tricolore ; mais il avait un art d'irriter le drapeau tricolore autant que le drapeau blanc. Les journaux légitimistes le détestaient, les journaux révolutionnaires l'exécraient, les journaux philippistes le détestaient, l'exécraient et le bafouaient. Il était l'horreur particulière du *Journal des Débats*, qui le traitait simultanément et furieusement de *carliste*, de *jacobin* et de *néo-catholique*. On décriait généralement ses idées, sa polémique, son ton, qui ne se « ressentaient en rien d'une religion de paix et d'humilité. » Le *Siècle* l'accusait de vouloir rallumer l'inquisition, le *Journal des Débats* le montrait à la tête des futures dragonnades, et

l'*Ami de la Religion*, bien pensant, mais triste, laissait percer la crainte que ces excès ne finissent par faire saccager les « édifices religieux. » Bref, Montalembert possédait toute l'impopularité dont un catholique pouvait être orné vers l'an 1842. Je l'aimai de tout mon cœur, et je le pris pour chef.

Son impopularité ne me séduisit ni ne m'intimida. Lui-même, sans chercher follement à l'accroître et sans s'occuper de la désarmer, il se bornait à n'en point tenir compte. Je lui savais gré de cette indifférence. J'ai toujours estimé que la conscience chrétienne doit se soustraire aux courants de la passion publique. Une popularité peut se rencontrer pour le Juste. C'est un exemple très-rare, presque un miracle ; Rome en a le beau spectacle présentement. Partout ailleurs dans le monde moderne, la popularité n'est guère qu'une sorte de couronne civique décernée à quelque trahison. Je penche à faire peu de cas des hommes qui travaillent pour la conquérir ou pour la conserver ; je refuse de me prêter à leurs calculs. Comme citoyen, je retiens le droit de parler selon ma conscience, quoi que veuille me dicter ou m'interdire la bête populaire. Que la société en soit ou non troublée, ce n'est point mon affaire. Si j'ai gardé les lois, je ne reconnais plus à la société que le devoir de défendre ma liberté dans les limites où elle a voulu la circonscrire. Quant à la bête populaire, qu'elle se contente du pouvoir de m'écraser. Je me rangeai derrière Montalembert, parce qu'il avait ce fier sentiment de la dignité du chrétien et du citoyen. Défendant uniquement la liberté de l'Église et subordonnant tout à cette cause absolument juste, il faisait ce qu'il fallait faire pour sauver dans le monde ce qui n'a pas

mérité de périr, et pour restaurer le seul principe social qui puisse réparer tout.

Ce but si nécessaire et si laborieux, auquel M. de Montalembert dévouait son avenir déjà brillant, les rédacteurs de l'*Univers* lui avaient dévoué leur obscurité. Lorsqu'ils me firent l'honneur de m'accueillir, ils étaient impopulaires aussi, quoique inconnus. L'*Univers* possédait son mauvais renom de journal « fanatique. » Le petit *Français* n'invente pas les enfances qu'il débite ; je connais sa nourrice. En 1842, elle avait des élèves plus vieux que nous, qui marmottaient ces maximes passionnées. Dans ce temps-là, le petit *Français* s'appelait l'*Ami de la Religion*. Seulement l'*Ami de la Religion* ne manquait ni de savoir-vivre ni de quoi vivre. Ce pauvre *Ami de la Religion* est mal mort, vendu par un prêtre libéral, dans une antichambre de ministre ; mais ce fut plus tard. En ce temps-là, son grand vice était de ne pas vouloir se faire d'affaires avec le monde extérieur. Pour l'*Univers*, il manquait d'autre chose encore que de popularité. M. de Montalembert, obligé de s'imposer une sorte d'exil, doutait de retrouver une feuille où il pût écrire. J'eus meilleure espérance. Je lui dis qu'en son absence nous tâcherions de former une escouade dont il prendrait la conduite. Dans ce dessein, je laissai ma petite place et mes petits livres ; je me joignis au bon et généreux M. Bailly, fondateur des *Conférences* de saint Vincent de Paul, qui continuait de perdre son argent dans l'*Univers*. Puisqu'il faut dire comment j'ai gagné l'horreur du monde, voilà le commencement.

Sans doute, les méfaits furent multipliés. L'*Univers* ne s'occupait pas de faire couler le lait et le miel. En

général, on se bat avec des armes ; nous suivîmes cette coutume, étant gens de tradition. Montalembert revint, fort peu adouci. L'on attaqua le monopole de l'Université.

L'Université cria, ou plutôt hurla contre ses « diffamateurs. » Si quelqu'un croit qu'il y avait moyen d'attaquer l'Université sans la faire crier, moi je ne le crois pas. Elle possédait la presse, les tribunes, les ministères ; ses amis, ses enfants peuplaient l'administration. Elle cria et hurla partout terriblement, fit des procès, les gagna. Je fus authentiqué rebelle.

Il y eut en même temps la question du retour à l'unité liturgique, qui suscita contre nous bon nombre d'autres anathèmes. On nous reprochait d'agiter et d'ameuter le clergé par la reproduction constante des pièces et rescrits de Rome en faveur de l'orthodoxie liturgique et par l'affichage des ordonnances épiscopales qui ramenaient l'unité. Ce fut l'occasion de nous accuser de laïcisme et d'immixtion dans le gouvernement des églises. Cette guerre fut rude et dura longtemps.

Il y eut encore une troisième grande entreprise. Au moment où les journaux et la tribune réclamaient avec instance l'expulsion des Jésuites, Lacordaire s'avisa de réintroduire en France le froc de l'inquisition ! Naturellement l'*Univers* soutint cette campagne téméraire. Il prêta main-forte à saint Dominique, comme il prêtait main-forte à saint Ignace, comme il prêtait main-forte à la liturgie romaine, comme il prêtait main-forte à la liberté d'enseignement. Mais quelles clameurs nouvelles, et comme il devint évident que Montalembert, dom Guéranger, Ravignan, Lacordaire et l'*Univers* avec eux voulaient rallumer les bûchers !

Tels sont, à ne compter qu'en gros, les crimes anciens qui ont longuement et persévéramment fondé la montagne d'horreur. Je n'ai été ni le seul ni le principal auteur d'aucun, mais j'ai participé à tous. Que me servirait d'en refuser l'aveu?

La faute avouée, il faut m'accorder que ces grandes campagnes n'ont pas produit tout le mal que l'on redoutait. Des milliers d'églises se sont élevées, aucune n'a été saccagée. On a obtenu une certaine liberté d'enseignement, une certaine liberté des ordres religieux ; aucun couvent ni aucun moine n'a subi les atteintes de la fureur populaire. La presse catholique, malgré son impopularité assez générale, n'a pas laissé de prendre une certaine place, d'exercer une certaine influence. La liturgie romaine a gagné sa cause magnifiquement. Il ne lui reste, dans toute la France, qu'Orléans et Paris à emporter, et nous espérons bien que l'illustre abbé de Solesmes, qui ne fut jamais populaire, verra ce beau triomphe, le plus complet de tous. Voilà des résultats assez consolants. Toutes les popularités n'ont pas donné de fruits aussi glorieux que la longue persévérance de l'impopularité catholique. Il y a eu même du superflu. Nous avons, par contre-coup, créé des catholiques populaires, et jusque dans l'Académie l'on en pourrait compter quelques-uns, dont le principal titre académique est d'avoir été des nôtres, — et d'avoir dit qu'ils n'en étaient pas.

Quant à ceux qui ont eu la conduite des vastes entreprises que je viens d'indiquer, ils n'ont pas seulement obtenu le triomphe, ils ont reçu encore le pardon, et encore, hélas ! la gloire. Si l'on demande pourquoi le sort du journal est si différent, pourquoi, quand les

chefs sont glorifiés, la colère est restée chaude contre le soldat, je crois le savoir et je pourrais le dire en détail. Je veux me borner à quelques mots : Le journal ne se fatigue pas, ne se repose pas, ne vieillit pas, et quand la guerre est terminée sur un point, il la continue sur un autre. Voilà le mystère. C'est pourquoi l'inimitié ne se repose pas non plus contre le journaliste, et la guerre continue aussi contre lui.

Cette explication n'explique pas tout, mais elle est suffisante ; et quand même quelques journaux ne l'agréeraient point, il me plaît qu'elle suffise, parce qu'il ne me plaît pas d'expliquer tout. Ayant renoncé depuis longtemps, de dessein formé, à l'estime d'un certain nombre de mes confrères, je ne vois guère pourquoi je prendrais la peine de plaider devant eux. Il faut que le jeu, comme on dit, vaille au moins la chandelle, et je ne trouverais pas ici mon compte. Ils ont des amis qu'ils n'aiment pas. Ces amis qu'ils n'aiment pas sont pour moi des ennemis que j'aime, cela fait une très-grande différence dans nos situations et dans nos enjeux. Ils jettent volontiers sur le tapis ces personnages que je n'y vois pas sans douleur ; ils ne craignent rien de tout perdre, et je crains fort de trop gagner.

Je donnerai néanmoins un éclaircissement de ma pensée au sujet du P. Newman, lequel me tient moins au cœur.

Le P. Newman, homme de grand savoir, de grande sagesse et de grande vertu a été du nombre de ces imprudents qui ont irrité le monde contre l'Église. Il s'est converti, il a passé au « romanisme. » L'Église anglicane n'a pu le perdre sans ressentir une vive colère contre la foi qui lui enlevait une telle parure. Il est de-

venu impopulaire au premier chef, lorsque la puissance du mouvement catholique a permis en Angleterre ce coup de Pie IX, qu'on appela le rétablissement de la hiérarchie. Alors, l'Angleterre protestante entra dans une véritable démence. Le vieil esprit de persécution parut au moment de se ranimer, l'on put croire que le dernier jour de l'Église catholique en Angleterre était venu. Le Parlement ne semblait pas moins exaspéré que la canaille qui traînait par les rues des mannequins représentant la sainte Vierge et le cardinal Wiseman. Cette colère tomba. Le merveilleux ascendant du juste et du vrai sur le bon sens anglais la fit avorter, mais le P. Newman en reçut une grave éclaboussure. Il fut traduit en justice par un apostat qu'il avait traité selon ses mérites; la justice donna raison à l'apostat. Le très-digne P. Newman, convaincu d'avoir excédé dans la polémique, dut payer une lourde amende, surchargée de frais encore plus lourds. En passant, je n'eus jamais à soutenir aucun procès de ce genre, et je crois que j'en aurais pu intenter beaucoup.

Nous avions défendu le P. Newman, nous quêtâmes pour acquitter sa note chez la justice. La souscription fournit une centaine de mille francs, plus l'appui de l'opinion française. Le respectable condamné accepta. A la vérité, il se dispensa envers nous de toute forme de courtoisie, ce qui nous révéla qu'il avait une pointe d'esprit libéral, et nous fit comprendre qu'il craignait de se compromettre par une apparence de remerciement. Nous ne lui en sûmes pas gré et nous ne lui en voulûmes point. Dieu ne met pas tout du même côté. Il faut bien que les très-grands esprits aient leurs petites lacunes, pour laisser quelque chose aux bons

cœurs. D'ailleurs, le P. Newman était oratorien. Entre l'Oratoire et l'*Univers*, toujours quelque point demeure imparfait. Enfin, l'essentiel était que l'amende et les frais fussent payés, et que l'illustre oratorien anglais pût rester tranquille dans son couvent. Il y resta en effet, honoré de toute l'Angleterre. Ainsi l'affaire se trouva terminée pour lui.

Pour nous, elle ne l'était pas. Nous continuâmes de combattre et l'apostat qui l'avait fait mettre à l'amende, et l'esprit d'apostasie toujours agissant, et les ennemis de toute sorte qui ne cessent de rôder autour du couvent du P. Newman et des autres. Des années passent ainsi. Beaucoup de couvents sont fondés, beaucoup d'affaires surviennent; beaucoup d'apostats, beaucoup de révolutionnaires, beaucoup de libéraux nous disent beaucoup d'injures. Un jour, les forts rédacteurs du *Français*, connus par le grand bien qu'ils font à la religion, assurent que l'*Univers* lui fait le plus grand mal, et soudain le P. Newman, se permettant d'accoler mon nom à celui du sieur Murphy, lequel est séditieux de profession, se met à crier que je veux faire brûler son couvent!

A coup sûr, c'est un ennui d'entendre un homme comme le P. Newman répéter les propos inconsidérés des gallicans, nourrissons de la vieille presse et de la vieille Sorbonne; et encore, ces jouvencelets éternels ont-ils eu la décence de ne pas me comparer à ce Murphy, la lèpre de la liberté anglaise. Il est certain que le P. Newman devrait faire plus d'attention à sa parole. Mais enfin, si sa passion libérale l'emporte et lui fait oublier ce qu'il me doit et se doit à lui-même, que lui répondre, sinon qu'il eût fait mieux de rester silencieu-

sement ingrat, comme il avait si bien commencé? Je l'engage à se souvenir du temps où il fournissait sa part de prétextes aux aboiements de la populace, aux iniquités de la justice, aux reniements de la lâche sagesse humaine, et à ne pas exiger que tout le monde dorme parce qu'il a pris le goût de dormir. La presse catholique n'abandonnera pas la garde de tous les couvents, sur l'unique raison que le P. Newman est maintenant tranquille dans le sien. On est fort bien à Birmingham et je m'en réjouis ; mais tout à l'heure, à Cracovie, on était fort mal. La guerre cessera quand la liberté sera partout assurée, et la liberté commencera d'être partout assurée quand on ne dormira nulle part.

J'avoue que je ne suis plus l'homme de 1838, qui s'en allait du Pincio à Saint-Jean-de-Latran, rêvant la paix partout, la paix toujours, la paix tout de suite et à tout prix. Je me retrouve sur le même chemin, et je n'y retrouve plus cet homme-là, qui rêvait d'acheter cette paix-là. Je rêve au contraire une longue guerre, longue, ardente, inexorable, et qui changera la face du monde. Une guerre sans trêve au profit de la vie, inexorable contre la mort. Et la paix sera dans cette guerre, et cette guerre refera le monde pour la paix. Depuis trente ans je suis le soldat de cette guerre. Je crois pouvoir dire que parfois elle m'a été dure. Je l'ai trouvée bonne, fortifiante, féconde; c'est elle qui porte et qui donne les fruits de la vraie paix.

Je veux m'arrêter ici, parce que ce discours s'allonge et parce que je ne saurais continuer sans toucher à des noms, un surtout, qui réveillent dans mon cœur un deuil trop grand. Je me refuse d'accoler ces noms-là aux noms de MM. Beslay, Bazin et Janicot : j'aurais peur

qu'on ne sentît pas assez la différence d'accent. Et quant à ces derniers et à d'autres, fussent-ils de ceux qui paraissent en couronnes de perles sur l'opulente chevelure des théologiennes faillibilistes, je pense n'avoir plus guère à m'occuper de ce qu'ils signent. Je suis bien forcé de voir qu'ils m'ont fait plus fort qu'eux.

En somme, ces accusations, ces clameurs, ces exécrations et ces anathèmes, tout cela me paraît injuste, mais risible, plein du plus médiocre élément de l'humanité. Et tel est le résultat de mon examen de conscience après trente-deux ans de polémique. Je trouve que ceux qui nous accusent n'ont pas été parfaits avec nous ni contre nous, et qu'une bonne partie de leurs mérites est d'avoir eu jadis la plupart des torts qu'ils nous reprochent aigrement. Ils ont alors troublé la paix, irrité les ennemis de l'Église, effrayé ses amis timides, provoqué des fureurs, déterminé des apostasies. Ensuite, pris de l'amour du repos ou du plus mauvais amour de la popularité, s'étant tournés contre nous, on les a vus s'emporter à des colères qui n'ont pas, Dieu merci, trouvé d'écho en nous.

Je ne conclus qu'une chose : c'est que ni dans les hauteurs, ni dans l'état moyen, ni au-dessous, ni dans le repos, ni dans l'impopularité, ni dans la popularité, soumis aux divergences des temps et des situations, aux trahisons du caractère et à celles de la sagesse humaine, nous ne pouvons nous passer d'un chef infaillible. L'*Univers* a toujours eu cette conviction salutaire. Il peut dire : *C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose*. Et vraiment, il a valu et il vaut quelque chose par là. Il n'a point dévié, il ne s'est point aventuré, il n'a pas soutenu de cause condamnée ni même suspecte.

Par là, sauf les infirmités de la nature humaine, qu'il passe à d'autres et qu'il faut bien lui passer, il a eu raison.

Je reconnais que c'est un grand défaut. Je ne nie pas que ce défaut, soutenu durant un tiers de siècle, touche à l'impardonnable.

Il faut néanmoins s'attendre à nous voir persévérer. Un journal qui n'est ni celui d'un homme, ni celui d'un parti, mais celui d'une opinion, d'un sentiment, d'une attente, c'est la chose invincible entre toutes. C'est le fleuve ; il n'est pas composé d'hommes, il est composé de flots. Les flots marchent, suivent leur pente, viennent toujours. On peut en détourner quelques-uns, les employer à de vulgaires travaux, il en vient d'autres : le fleuve marche. On peut lui opposer des barrages, il les franchit, il suit son cours. Qu'on lui creuse un nouveau lit : s'il entre, ce ne sera pas pour dormir, mais pour aller à son but. Quelque large que puisse être le lit, il n'y restera point, ce n'est pas encore la mer.

LXXXVII

Fêtes romaines. — L'église de Saint-Jacques. Le Pape chez Néron.

26 avril.

Tandis que vous vous préparez au périlleux divertissement « plébiscitaire, » lequel, d'ici, me semble difficilement devoir être grave, devoir être clair et devoir être divertissant, je continue de suivre le cours des fêtes catholiques et romaines, pleines partout de lumière, de sécurité et de joie.

Je vous ai parlé de la bénédiction, de la coupole en-

flammée, du feu d'artifice représentant la Jérusalem céleste, de l'illumination prodigieuse allumée par tout le peuple avec le concours de tous les arts en l'honneur du souverain. J'ai sauté par-dessus d'autres fêtes, par exemple les grandes courses à l'instar de la civilisation moderne.

Ces courses qui changent la physionomie de Rome, d'où elles enlèvent toutes les voitures, se font aux environs du tombeau de Cécilia Métella, ce qui ne laisse pas de donner à la civilisation moderne un certain *dessous*. Où Rome a des monuments, la circulation moderne a des hangars.

On m'assure que les courses ont été brillantes, même au point de vue du cheval. Il y avait des *gentlemen-riders*, je l'ai lu sur l'affiche en propre anglais. Mon incompétence m'empêche de vous en décrire le mérite. Je n'ai vu en toute ma vie qu'une seule course. C'était à La Guerche-sur-l'Aubois, diocèse de Bourges. Des hommes en sac couraient pour gagner un canard d'honneur. Deux se cassèrent absolument le nez. Le vainqueur fut porté en triomphe. Mais ce souvenir déjà lointain, non plus que celui de quelques hommes très-distingués que j'ai vus courir pour entrer à l'Académie, ne saurait me mettre en état de juger les courses romaines, où d'ailleurs je n'assistais pas. Je me suis fait une idée de Cécilia Métella qui me gênerait au milieu des *gentlemen-riders*. Selon dom Guéranger, sainte Cécile, petite-fille des Cécilius, venait souvent dans ce quartier où se tenaient les pauvres chrétiens, pour indiquer aux fidèles la retraite du pape Urbain, errant aux environs. Voyant le tombeau pompeux de son aïeule, Cécile bénissait Dieu en son cœur, parce qu'elle espérait pour elle-même

un *loculus* au fond des catacombes, parmi les martyrs du Christ.

Je reviens aux fêtes qui n'ont rien d'anglais ni rien d'étrusque. Car les Étrusques faisaient courir, et j'ai vu un vase de toute antiquité (à moins que le marquis Campana ne l'ait tiré de sa belle imagination pour le mettre dans sa belle collection) dont la scène semble prise à Epsom ou au bois de Boulogne; ce sont les mêmes hommes et les mêmes bêtes efflanqués. Je suis ici pour vous parler de quelque chose qui soit plus vraiment romain. Il y a des fêtes, il y en a sans relâche, qui sont absolument romaines. La science, l'art, le Concile, surtout le Pape, sont les fêtes de tous les jours dans une perpétuelle fête qui est le printemps. O terre de Dieu, douce pour l'homme, où toujours et partout quelque chose d'aimable et de grand chante aux yeux, à l'oreille, à l'intelligence, au cœur! On y a ses tristesses, et parfois elles sont formidables. L'ennui même s'y fait sentir, cet « incurable ennui » dont parle Bossuet, tellement incurable qu'il se réveille jusque dans ces splendeurs et vient y tourmenter sa débile proie. Mais que de dictames pour le rendormir! On le rendort, on le noie dans l'enchantement de la lumière, de l'art, de l'histoire, dans le flot large de la pensée.

La fête commence avec le jour. Le coq chante. — Est-ce parce que Rome est la ville de saint Pierre? Mais dans cette grande Rome on entend chanter les coqs. — L'*Ave Maria* sonne très-noblement, sur un rhythme qui rappelle la *saltation* de David devant l'arche; les marchands des rues jettent leur annonce chantée, et du ciel bleu il pleut de l'or. C'est le moment d'aller à la messe dans quelque belle grande église. On en a de belles et

grandes partout; les très-grandes et très-belles sont fréquentes. J'ai, à deux pas, la Trinité des Monts, Sainte-Marie du Peuple, *Sant'-Andrea delle Fratte*, où vibre encore le miracle de Ratisbonne, Saint-Charles du Corso, vingt autres, dont chacune a son caractère plus austère ou plus joyeux, son histoire, ses tombeaux, ses peintures, ses statues, ses marbres, ses reliques; les unes sont très-visitées, les autres silencieuses, mais aucune n'est déserte absolument. Les cierges sont allumés, il y a des assistants au saint sacrifice. C'est là que l'on peut voir combien la vie religieuse est abondante et sérieuse dans Rome.

Entre ces maisons de Dieu, brillantes d'ordre, de richesse et d'éclat, antiques et rajeunies, je choisis, quand le travail y consent, la magnifique église de Saint-Ignace au Collége Romain. Je vais jusque-là, séduit par le plaisir d'être plus longtemps dans les rues où l'ombre et la lumière luttent si vigoureusement, toutes deux riches et se faisant réciproquement valoir, toutes deux victorieuses. L'église de Saint-Ignace est un chef-d'œuvre de proportions, de pompe et de gravité. Je la comparerais à une reine d'Espagne, du temps de l'Espagne et des reines. La décoration est une unité harmonieuse, d'une richesse immense, non pas outrée. D'admirables marbres, de beaux et graves tableaux, d'élégantes statues animent cette architecture faite pour eux. On en peut contester le style général, mais il a son caractère, son mouvement et sa force qui sont à lui, et cette harmonie est précieuse. La lumière même qui entre dans l'édifice s'y trouve mesurée comme il convient à l'ensemble. Je crois qu'il ne serait pas difficile de *lire* Saint-Ignace. Un monument que l'on peut *lire* a déjà son

mérite. Tâchez par exemple de lire nos nouvelles églises de Paris, vous sentirez les heurts, les lacunes, les cacophonies et les ignorances dont elles se composent.

Saint-Ignace du Collége Romain est le poème de la Compagnie de Jésus. C'est un beau poème, plein d'épisodes grandioses et variés, et parfaitement rattachés au plan général. Beaucoup de contrastes, point de discords; un élan perpétuel dans une règle toujours gardée. On se plaît à ce repos qui ne cesse pas d'être un combat, à ce combat qui ne cesse pas d'être une victoire. Les messes sont nombreuses ; les prêtres sont presque tous professeurs de ce fameux Collége Romain que le pape Grégoire XIII institua « pour le profit de la religion et de tous les arts. »

Parmi ces professeurs, tous gens de mérite, il y a de très-savants hommes, en possession d'une grande et juste renommée. Il y a aussi des persécutés, des exilés, des missionnaires revenus par ordre des terres lointaines où les avait envoyés l'obéissance, prêts à repartir pour d'autres lointains, et pour d'autres périls, au premier ordre qui leur sera donné. En les voyant célébrer la messe devant ces autels consacrés aux Saints de la Compagnie, apôtres, confesseurs, martyrs, en songeant à cette longue histoire pleine de lumière, de sang, et de miracles, on s'explique pourquoi, malgré les rois, les bourreaux et les gens de lettres, il y a toujours des Jésuites. C'est une grande merveille que la tenacité du bon sens humain ; avec la tenacité du bon Dieu, elle fait de grandes merveilles.

Autre fête : c'était hier soir, au Palatin, dans le palais de Néron. La science, l'art, le Concile, le printemps et

le Pape y étaient. Le Pape chez Néron, le Vicaire du Christ chez le vicaire de Satan! Mais je vois que ceci me mènerait loin. Je tâcherai demain, si rien ne vient à la traverse, ou plus tard, de vous dire l'impression et de vous décrire la scène, fort simple d'ailleurs. Les antiquaires romains avaient fait leur dîner annuel pour célébrer *il natale* de Rome. A cette occasion, le Saint-Père, qui leur avait envoyé quelques bouteilles de son vin, est venu, en Médicis, leur dire bonjour et visiter les fouilles que dirige savamment le baron Visconti. Mais je veux seulement vous dire que j'ai vu Pie IX.

Après ces énormes fatigues de la Semaine Sainte et des fêtes qui ont suivi, en dépit des audiences, vraiment formidables depuis l'ouverture du Concile, et plus lourdes durant cette quinzaine, le Saint-Père, Dieu soit béni, se porte très-bien. Il a bon visage, sa démarche est vaillante comme sa voix, cette voix qui porte de la *loggia* de Saint-Pierre à l'extrémité de la place Rusticucci, passant sur cent mille têtes. Il y avait beaucoup d'évêques et quelques centaines de personnes. M. Visconti lui a adressé un discours, on lui a servi un sonnet qui venait d'éclore, il a pris une glace et s'est ensuite promené dans les fouilles. Là, chacun a pu l'aborder et lui baiser la main. *Vive Pie IX! Vive le Pape-Roi! Vive le Pape infaillible!* à pleine poitrine. C'est toujours la même scène. L'infaillibilité est ainsi proclamée dans les rues, au moins une fois chaque jour, par la voix du peuple, en attendant la voix de Dieu. Je suis témoin qu'on y est parfaitement accoutumé, et que cela ne paraît en aucune sorte hérétique ni sentant l'hérésie.

Et la voix de Dieu, quand viendra-t-elle? Ah! il faut

savoir attendre. Sera-ce pour la semaine? *Chi lo sa?* Pie IX ne montre aucune hâte. On me l'avait bien dit : il ne se hâtera point. Il ne reculera point. Il connaîtra le moment de Dieu, et il le prendra. On indique maintenant la Saint-Pierre. Quelques-uns s'écrient que tout est gagné, d'autres que tout est perdu. Je crois qu'il n'y aura rien de gagné, rien de perdu. Tout simplement le fruit tombera lorsqu'il sera mûr.

Vous avez lu maintenant la Constitution proclamée dimanche, dans la vieille forme de la souveraineté de l'Église. Beaucoup de gens disaient qu'il n'y aurait plus d'anathèmes, qu'il n'en fallait plus. Les voilà pour l'éternité. Tout le travail de révolte qui s'est fait depuis cent ans, tombe caduc. Plus d'une pauvre raison s'en indigne aujourd'hui qui demain sera éclairée, s'avouera vaincue, et en rendra des actions de grâces immortelles.

LXXXVIII

Le Concile vu d'Orléans. — Le Chapitre *De Infallibilitate.*

28 avril.

Le *Journal du Loiret* nous apporte d'excellentes nouvelles du Concile. N'ayant rien de plus consolant à vous dire, je vous les renvoie. Vous apprécierez la grâce modeste de la rédaction.

« D'après les plus récentes nouvelles du Concile, l'apaisement s'est fait à Rome, et l'on y rend particulièrement justice à l'attitude des deux personnalités les plus brillantes de l'épiscopat français, Mgr l'archevêque de Paris et Mgr l'évêque d'Orléans. On applaudit à l'esprit de conciliation dont ils sont tous deux animés. On subit l'influence de leur autorité morale, on reconnaît

ce qu'il y a de sage et véritablement pratique, dans leurs efforts pour écarter des décisions conciliaires qui pourraient troubler l'union de l'Église et de l'État, telle qu'elle existe en France. Enfin le Saint-Père, assure-t-on, est très-touché de la sincérité des convictions et des opinions développées soit au Concile même, soit en dehors des réunions officielles, par les deux prélats que nous avons cités, et l'on espère que, grâce à leur courageuse persévérance, le Concile atteindra heureusement son but sans rencontrer ni produire les périls que l'on avait pu redouter. »

Jusqu'à ce jour, j'ignorais que « les deux personnalités les plus brillantes de l'épiscopat français » eussent enfin réussi à faire applaudir l'esprit de conciliation dont elles sont animées, et que l'*on* commençât à « subir leur influence morale. »

Je le répète : C'est bien consolant! Mais avouons que les orléanais ont leur manière particulière de tourner les choses.

A parler franchement, je ne crois pas que les choses elles-mêmes tournent comme ils les tournent. Mais l'*esprit de conciliation est là*, et s'il n'arrange pas tout d'un côté, il arrangera tout de l'autre. L'essentiel étant que tout soit arrangé, réjouissons-nous.

Pour le moment, l'on s'attend à recevoir sous peu de jours le *schema* du Souverain Pontife, remanié par la Commission d'après les observations écrites des Pères. Ce travail a été considérable. On y a joint, comme appendice, toutes les observations dont le premier travail a été l'objet.

J'ai ouï dire qu'un certain très-petit nombre de critiques ou de propositions ont cependant été exclues. Il ne m'appartient pas d'en révéler la cause.

Il est infiniment probable que, cette communication une fois faite, la discussion ne tardera pas.

29 avril.

Le cardinal de Angelis a annoncé au Concile que le Saint-Père, prenant en considération les nombreuses et instantes demandes des évêques, avait ordonné que le chapitre *De Primatu* et celui *De Infallibilitate* fussent mis en délibération avant tout le reste du *schema* de l'Église.

On a aussitôt distribué aux Pères le recueil des *animadversiones* déjà produites sur la première de ces deux questions. Celles qui regardent la seconde ne seront prêtes que demain. L'une et l'autre ont exigé un assez grand travail d'examen et d'impression. Les uns disent que le *schema* nouveau, *De Primatu romani Pontificis et ejus infallibitate*, y sera joint immédiatement; d'autres, qu'il faudra attendre encore quelques jours. Mais, enfin, c'est fait.

LXXXIX

La Constitution *De Fide*. — Conseil à M. Daru.

30 avril.

La question une fois posée semble résolue. L'argument de l'inopportunité étant écarté sans remède, il n'en reste guère d'autre qui puisse être écouté. L'auguste assemblée n'a pas à discuter sur une idée, mais à déclarer un fait : l'Église croit-elle ou ne croit-elle pas que son chef est inspiré directement de Dieu, c'est-à-dire infaillible dans ses décisions qui regardent la foi et les mœurs? Si elle ne le croit pas, elle ne l'a jamais pu croire et ne le croira jamais. Si elle le croit, elle l'a cru toujours et ne cessera jamais de le croire, et cela est aussi certain que la divinité du Christ.

On ne devine pas quelle longue discussion pourrait s'établir là-dessus dans un Concile. La question n'est plus que de trouver la formule. Il est extrêmement probable qu'elle existe déjà.

Un trait de Rome : c'est par l'Océanie que la première nouvelle de la séance d'hier m'est arrivée. Je veux dire qu'un évêque de l'Océanie m'a appris ce grand événement.

Le vénérable évêque demeure au pied du Palatin, non loin de l'arc de Janus Quadrifrons. Si le figuier ruminal existait encore, il en aurait l'ombrage. Sa mission, où il a passé trente-cinq ans, le rappelle, et il voudrait retourner. Là où il trouva la sauvagerie, il a laissé des églises, des écoles, une grammaire, une imprimerie, un journal. Tous ses fidèles savent lire, écrire et chanter. Ils chantent des cantiques que l'évêque a composés dans leur langue très-gracieuse. — Je les ai *composés* deux fois, me disait-il en riant, comme auteur et comme imprimeur. En cette dernière partie, je ne suis pas mauvais ouvrier.

Le doux évêque m'ayant donné la bonne nouvelle, et la porte toujours ouverte de César se trouvant près de la sienne, je suis entré chez César pour savourer ma joie. Je suis allé m'asseoir là où j'ai vu le Pape mardi dernier, au bord d'un ravin dans le fond duquel M. Visconti déterre à loisir quelque chose qui semble avoir été je ne sais quoi. Je crois que l'on m'a dit un théâtre. Oh ! certes, je ne m'y oppose pas. Ce qu'il y a de bon, c'est qu'on est assis sur l'herbe, et qu'on entend le rossignol essayer sa voix.

J'ai songé à la constitution *De Fide*, proclamée l'autre jour par « Pie, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu,

sacro approbante concilio, ad perpetuam rei memoriam. » Il est agréable, en ce temps, de voir quelque part quelqu'un faire des choses qui dureront perpétuellement.

Il est agréable aussi de méditer ce chapitre IV, où est divinement affirmée l'impossibilité d'un désaccord véritable entre la foi et la raison.

Il n'y a donc que des contradictions apparentes, soit parce que les dogmes ne sont pas entendus selon la pensée de l'Église, soit parce que la raison humaine se laisse piper à ses propres aberrations et cesse d'être la raison. C'est pourquoi l'Église déclare qu'avec la mission d'enseigner et le mandat de garder le dépôt de la foi, elle tient de Dieu le droit et la charge de proscrire la fausse science. Elle le proclamait au V^e^ concile de Latran, à la veille du protestantisme, contre l'erreur qui allait déchaîner tant de catastrophes sur le monde ; elle le proclame aujourd'hui contre la même erreur grosse des mêmes fléaux, et la raison, appuyée sur la foi, échappera encore au naufrage, quoique peut-être le navire social y puisse sombrer.

Je me redisais les dix-huit anathèmes. Le Panthéisme y est condamné sous toutes les formes qu'il a prises depuis Spinosa jusqu'à Hegel. « Si quelqu'un dit... que le monde n'a pas été créé pour la gloire de Dieu, qu'il soit anathème ! » Soyez bénis, Évêques, d'avoir crié cela au monde : car tant que le monde n'a pas su et n'a pas cru cela, alors le monde a dû croire qu'il était créé pour le plaisir de Néron, où vint aboutir par tant de sang et de labeurs toute la sagesse du monde.

Du reste, ce canon est le fondement doctrinal de la subordination de l'ordre naturel tout entier à l'ordre surnaturel. Car tout dépend de la fin dernière, et c'est à

elle que tout doit tendre. La philosophie grecque l'avoue, le bon sens nous oblige impérieusement à le dire, et cela n'empêche aucun mouvement de la science ni n'interdit aucune action libre de l'État dans ses limites propres. Il y a distinction très-nette, très-claire entre la science et la foi, entre l'Église et l'État : oui, mais de plus union nécessaire, par la nature même des choses et par la volonté divine. Euripide dit sagement : « A « quoi bon se fâcher contre les choses? Cela ne leur fait « rien du tout. »

Ceci me rappelle M. Daru qui, sur une explication du cardinal Antonelli vingt fois faite, veut bien exprimer « une grande confiance dans les décisions du Saint-Père et du Concile. » J'ose l'engager à persévérer dans cette confiance, et par conséquent à se tenir tranquille. Le Pape et le Concile connaissent à fond la nature des choses; or, suivant la constitution *Dei Filius*, « le vrai ne pouvant jamais contredire le vrai, » il s'ensuit que le vrai de la foi est d'accord avec le vrai de la raison, et le vrai de l'Église d'accord avec le vrai de l'État. Dès lors, pourquoi envoyer à Rome tant de vaines écritures!

Je me suis trompé, l'autre jour, à l'occasion de ces trois officiers qui sont restés sur leurs jambes et sous leurs casques pendant la bénédiction de Pâques. L'aigle dont étaient timbrés ces messieurs n'est pas celle d'Autriche, mais celle de Prusse. J'aime mieux que les officiers qui ont donné cette marque publique d'une civilisation peu avancée n'appartiennent pas à une armée catholique.

XC

Les morts. — Ruines de Néron. — Pierre vainqueur.

1er mai.

Mon frère me défend contre les dires malins de M. l'ancien charivariste Taxile Delord, aujourd'hui retiré dans les vieilles pantoufles de l'histoire. Je toucherai deux mots du charivariste, que je ne comptais pas rencontrer ici. Mon frère, avec toute sa force, ne me retirera jamais de dessous cette vieille dent. Je suis du petit nombre des morceaux dont M. l'ancien charivariste a coutume de vivre ; il ne peut se priver d'une nourriture qu'il ne saurait remplacer. S'il venait à me biffer de son répertoire très-indigent, le déficit ne serait pas médiocre. Durant des années et des années, ses expéditions contre moi lui ont fait une rente de quelques centaines d'écus. A prendre 1/2 0/0 des bénéfices que j'ai procurés aux journalistes, en ne percevant le droit que sur les injures et les calomnies, je pourrais fonder plusieurs lits d'hôpital pour les gens de lettres flottants qui n'auront pas la chance d'être amarrés au Sénat. Par ce juste impôt, M. l'ancien Taxile, à lui seul, m'aurait fourni de quoi le mettre en chambre.

Je ne prétends pas d'ailleurs qu'il se trompe à mon sujet autant qu'il le pense peut-être. Selon lui, je ne diffère point par nature des compères du *Charivari,* un rien eût suffi pour que je leur devinsse semblable en tout. Cette opinion ne m'est pas favorable. Je n'oserais néanmoins la dire absolument erronée. Du pied dont j'étais parti, je pouvais dégringoler charivariste comme

un autre. Mais Rome a été inventée pour prévenir ces malheurs. Oh ! la belle invention ! J'ai passé par Rome, et ce que je devais craindre ne m'est pas arrivé malgré les vents qui ont déraciné tant de chênes et fait un fumier de tant de roseaux à écrire. Je ne suis pas tombé *charivariste*. Voilà le fait certain, attesté par vos sympathies. Ces témoignages permanents me préservent assez des toxiques de Taxile et de beaucoup d'autres potions, lesquelles, étant préparées à l'eau bénite (libérale), sont plus dangereuses. *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma.*

Ce retour du charivariste m'ouvre inopinément une fenêtre sur Paris. Ne rencontrant ici ni *Gaulois* ni *Figaro* ni rien de cette sorte, j'avais perdu de vue depuis cinq mois la capitale de la civilisation, dont ces journaux sont la parlante photographie. Aux portes du Concile, je rêvais. Je rêvais du nouveau, du sérieux, de la grandeur dans le monde. J'ai été réveillé brutalement, j'ai vu la réalité brutale. Rien de nouveau, pas même leurs calembours ! Je les avais laissés là, couvant ces larves immuables, remâchant ces perpétuelles fadaises, tirant la ficelle qui leur fait ce ricanement mécanique. La ficelle seulement est plus éraillée.

Un académicien a fait une « conférence » sur les mérites de la vieille Hermione et de la vieille Médée : déjà ce même académicien faisait cette même conférence sur ces mêmes vieilles, et déjà la conférence durait depuis longtemps. Un critique dissèque la conférence de l'académicien qui dissèque les deux vieilles : déjà ce critique disséquait. Il y a duel entre le *Gaulois* et le *Figaro :* déjà le duel était commencé, déjà les deux trognons de plume avaient perdu leur dernier brin de

barbe. Il y a le jeune et intéressant poëte Coppée qui a fait des vers nouveaux : déjà le poëte Coppée était jeune et intéressant et avait fait ses vers nouveaux. Il y a des railleries sur le plébiscite : en décembre 1869, on ne parlait pas du plébiscite, mais déjà les railleries avaient leur sempiternel cours. C'est bien lui, le voilà bien, le peuple « plébiscitaire. » Je les reconnais les vieux, si vieux qu'ils ne peuvent même plus vieillir !

Qu'ils sont vieux ! qu'ils disent de vieilleries ! qu'ils fardent de cadavres ! Vieux dans les conseils, vieux dans les théâtres, vieux dans les tavernes et dans les académies, vieux jusque sur le pavé, jusque dans les écoles ! Ainsi Tertullien dépeignait la décrépitude païenne et le vide des cœurs, des pensées, des noms même ; *cadavera nominum !*

Ils vivent morts, amants de la mort, et ils ont contracté l'horreur de la vie. Quand quelque chose leur apparaît qui pourrait enfanter, quand quelque chose est né qui pourrait grandir, ils disent que c'est la mort. Ce n'est pas la mort, mais c'est la sépulture. L'apostat Julien éprouvait cette terreur en face de la vie qu'il avait abjurée. Il affectait de la railler, il demandait de ses nouvelles : « Que fait maintenant le fils du charpentier? Que fait maintenant la vie? » Du même ton, regardant évanouir leurs vieux histrions qui les ont ennuyés, regardant venir leurs révolutions nouvelles qui ne les désennuieront pas, ils demandent en ricanant : Que fait le Concile? Le Concile fait un sillon large et profond comme la fosse d'un monde. Vous descendrez dans ce sillon, et vous n'y germerez pas.

Au revoir, peuple-roi ! Quand je voudrai me souvenir de ton dernier éclat, j'achèterai la photographie de

Figaro et celle du *Gaulois;* je placerai les deux images au-dessus de la carte d'Europe en 1870, année du Concile, et j'écrirai autour : L'*opinione, regina del mondo!* Que le plébiscite, en attendant, te délasse une heure de tes vrais dieux, les histrions, et de tes vrais maîtres, les gens qui pensent avoir de l'esprit à vendre. Mais tu t'ennuieras toujours! Ton Jean-Jacques disait : Il faut des romans aux peuples corrompus. Il dirait maintenant : Il faut des élections aux peuples asservis. Et Jean-Jacques dirait vrai, parce que le peuple corrompu n'a pas voulu de morale, et le peuple qui n'a pas voulu de morale est devenu le peuple qui ne veut plus de liberté. Vas au scrutin, vas fonder un empire où Dieu n'aura plus de droits : tu t'ennuieras ce jour-là, et les jours suivants!

J'ai donc vu, l'autre jour, le Pape chez Néron. Cette partie du Palatin qui reste au Pape, est celle où le fils d'Agrippine, élève de Sénèque, habita lorsqu'il faisait bâtir sa maison d'or. L'autre, vendue à l'empereur des Français par le roi de Naples, héritier des Farnèse, contient une plus grande étendue d'histoire romaine. La pioche de M. Rosa, emmanchée de la liste civile française, l'a fortement fouillée et en a fait un musée d'hypothèses. On a là, si l'on veut, la cabane d'Amulius, le figuier ruminal, le mur de Romulus, la maison de Tarquin, la maison de Cicéron, la maison d'Auguste qui mangea la maison de Cicéron pour être à son tour mangée par le palais impérial. On est bien aise de voir ces reliques d'une histoire si sonore. Mais, hélas! pour rétablir le palimpseste, qui n'est pas déchiffré partout, il a fallu effacer une peinture qui avait son prix. Sur les débris ensevelis de Romulus et

d'Auguste, qui ne perçaient leur linceul de terre que par endroits, la nature avait jeté une robe de broussailles vertes et de fleurs sauvages. Tout a disparu. Je me demande bien un peu si le palimpseste valait cette écriture nouvelle, et si le savant professeur installé sur le Palatin remplace avec profit les oiseaux qu'il a fait envoler. Mais prenons ce qu'on nous donne. Voilà donc où s'éleva la maison de Tarquin, c'est de là que cette forte Caïa Tanaquil harangua les séditieux ; et ceci est le mur de *Roma quadrata*, et sur ce pavé de marbre, le bon archer Domitien se promena maintes fois mourant de peur, ce qui ne l'empêcha pas d'être châtié par un esclave dont il s'était trop amusé. Plus loin, on reconnaît la salle où les empereurs tenaient académie. Le poëte Ovide y lut ses moralités aimées des princesses, le poëte Lucain y déclama quelques endroits choisis de sa *Pharsale :*

« Destins, Néron gouverne et Rome est consolée! »

Ainsi notre Hugo, avant d'être républicain, disait à Louis-Philippe : Sire, la Providence a besoin de vous.

Le sénateur Tacite, farouche, mais non irréconciliable, dut ici lâcher quelques allusions tolérées. Puisqu'il y avait académie chez César, il y venait des gens de lettres, et ils étaient doux. Que ces souvenirs nous tiennent lieu des bouquets chantants arrachés par l'archéologie. Si nous regrettons absolument les bouquets, ils reviendront. Le temps a les mains pleines de fleurs, il ramènera ici le brin d'herbe, il reconstruira ici les palais de verdure de la dynastie des passereaux.

La partie pontificale du Palatin, moins plantureuse pour l'histoire, est incomparablement plus aimable, ce

qui lui vaut d'abord d'être moins fréquentée. L'archéologie n'y est entrée qu'à titre de servante. La porte restant ouverte, personne n'a l'idée de la franchir. C'est mauvais genre, d'aller là où il ne faut pas de permission! La permission est encore une petite croix d'honneur, une médaille de Sainte-Hélène qui vous distingue du vulgaire; l'homme est friand de cela partout. Liberté, fraternité, égalité! Sur le Palatin du Pape, l'archéologie n'a pas encore d'empire, ne vous oppose pas ses grilles, ne vous impose pas ses notes, ne vous attache pas ses gardiens.

Coquelet, fils de 89, privé de toutes ces choses, manque d'air respirable. — Quelle incurie! dit-il, et il se sauve. Il vous laisse la joie d'errer seul dans ce pêle-mêle de débris gigantesques, de marbres rompus, d'arbustes verts, d'herbes épaisses, de bouquets éclatants. Un cyprès s'élance de la pointe d'un pan de mur taillé en pyramide, un figuier s'est greffé sur la brique, les lauriers, les cytises et les myrtes jaillissent des pavés impériaux; les fenouils et les coquelicots ont enfoncé leurs racines dans le ciment romain et jettent leur sourire d'or et de pourpre sur ces parois césariennes où l'or et la pourpre ont fait couler tant de larmes et de sang. Là, l'*opus tumultuarium* se rencontre parfois et s'étonne de porter aussi des fleurs. Quel abandon, quels caprices charmants, quelles audaces de la vie! La campagne est au pied, pétillante d'allégresse; les montagnes sont bleues, le ciel est d'azur, tout le voisinage chante la victoire de la croix. Des terrasses du palais, l'œil embrasse ce *Celius* et cet *Aventin* où tant de saints ont prié, où tant d'églises se sont épanouies, et leur parfum se répand toujours. Voici saint Grégoire, sainte

Prisque, sainte Sabine, saint Jean et saint Paul, saint Etienne-le-Rond, les Quatre-Couronnés ; là-bas le Latran, et de l'autre côté, Saint-Pierre. L'on touche presque le Colysée, la cuve de sang que les empereurs ont remplie, et où la main de Dieu noya l'empire.

On croit, sur de bonnes raisons, que l'architecte du Colysée était chrétien ; et il serait mort martyr dans cet amphithéâtre construit par lui pour les plaisirs du peuple romain. J'ai souvent pensé qu'une illumination de Dieu vint alors réjouir son cœur et lui dit : Console-toi, tu as bâti une église ! J'ai souvent pensé que bien des martyrs, sur la voie Sacrée, au milieu des insultes, traînés à la mort, reçurent cette vision du Forum tel que nous le voyons aujourd'hui, en ruines, en poussière, abattu devant la croix triomphante au Capitole ; — et ils rendirent grâce à Dieu, parce que le monde était délivré.

Ici, plus qu'ailleurs dans Rome, je viens chercher le souvenir des maîtres du monde. La figure de Néron domine les autres. Ce n'est pas qu'il soit partout le plus monstrueux. Il a pu être égalé, même presque surpassé dans tel ou tel jeu du mystère de la perversité humaine. On trouve çà et là, chez les autres, sur tel ou tel point, je ne sais quoi de plus abominablement féroce, de plus abominablement impie. Mais Néron est complet. Rien ne lui manque de cette bête de destruction et d'humiliation de l'homme qu'on appelle César et qui pesa trois siècles sur le genre humain. Néron est le résumé de la civilisation antique. Elle se résumait en lui, non par une décadence, mais par un progrès naturel. C'était là que devaient aboutir la philosophie, l'art, la politique du polythéisme. La tendance à l'unité, qui

est le trait dominant de la nature humaine, devait donner au genre humain ce maître et ce Dieu, et pour le composer il avait suffi que le genre humain, destitué de la lumière divine, fût abandonné à son propre génie.

C'est Néron qui a crucifié Pierre. J'ose dire qu'il en devait être ainsi. A tuer le Vicaire du Christ, il fallait ce Vicaire distingué de Satan. Dieu mit tout de suite l'Église en présence de Néron. Néron ne tarda pas à tuer le chef de l'Église. Comme Néron était l'expression de tout ce que l'Église est venue combattre, Pierre était l'expression de tout ce que Néron veut détruire. Peut-être, néanmoins, y eut-il quelques pourparlers dont l'histoire n'a pas été instruite. On a lieu de croire que Sénèque a vu saint Paul; leur rencontre a été possible d'après de certaines dates récemment fixées. Ou Sénèque ou quelque autre ministre de Néron a pu voir saint Pierre et en rendre compte à l'empereur, et qui sait si quelque *Non possumus* n'a pas offensé directement les sages oreilles de quelque seigneur Daru ou même la propre majesté impériale? Enfin le duel s'est engagé. Néron a combattu à sa manière, Pierre à la sienne. Néron a tué, Pierre a vaincu; la croix a été plantée dans Rome.

Et j'ai vu Pierre vivant parmi les ruines de Néron. Je l'ai vu portant le poids de dix-huit siècles, et plus jeune et plus doux que ce printemps qui riait autour de lui. On s'agenouillait sur son passage, on baisait sa main et la frange de son manteau, et son ombre laissait une vie d'amour dans les cœurs!

XCI

A propos du Plébiscite.

30 avril.

Je ne vois rien venir à notre adresse, de la part du gouvernement, touchant le plébiscite. Cependant les jours passent, et il est temps de donner notre sentiment sur une question à laquelle la lettre impériale imprime un caractère de plus en plus délicat.

C'est ce caractère, déterminé par l'Empereur et certifié par ses ministres, qui est le vrai, selon moi. Ce qui regarde la Constitution est assez peu sérieux, ce qui regarde la dynastie l'est beaucoup. L'Empereur nous demande en réalité de sacrer l'Empire. Voilà le fond de la chose.

Il sent que l'Empire n'a pas été jusqu'à présent suffisamment sacré par ses œuvres ; et véritablement, il y manque bien des choses ! Le plébiscite, comme tous les plébiscites passés et tous les plébiscites futurs, doit être un blanc-seing.

Or, que fera-t-on du blanc-seing pour ce qui nous regarde ? Nous n'avons qu'un papier bien authentique : c'est le *Memorandum* de M. Daru.

Ce papier-là, qui contient en définitive une négation de la liberté de l'Église, ne suffit pas pour que nous nous mettions dans les mains de la dynastie.

Nous y sommes, mais sans engagement. Restons dans cette position, et laissons qui voudra courir l'aventure.

Pour moi, ne pouvant dire *non*, parce que je ne veux

pas précipiter des malheurs qui viendront assez vite, je ne puis me résigner à dire *oui*, parce que je ne veux pas me donner à perpétuité des princes qui refusent de prendre aucun engagement envers l'Église, même celui de respecter sa liberté.

XCII

Travail de la Diplomatie.

2 mai.

Il est question de cinq ou six notes dans le goût de la note Daru. Elles ont été, dit-on, remises ces jours-ci au cardinal-secrétaire d'État par diverses puissances plus ou moins catholiques : France, Autriche, Prusse, Bavière, Portugal. L'Angleterre aurait daigné apostiller la note française. L'Angleterre se trouve en droit d'intervenir, sans doute pour garder la religion de l'Irlande ! Qui dira pourquoi la Russie s'abstient ? n'a-t-elle pas à garder la foi de la Pologne, menacée par l'infaillibilité ? Je pense que le Saint-Père, réunissant toutes ces notes, pourrait leur donner la bénédiction de l'encens : *Ab illo benedicaris in cujus honore cremaberis.* Mais, les notes ne seront pas brûlées. Elles passeront aux archives, réunies à beaucoup d'autres du même genre, qui depuis un siècle, attestent la sagesse des gouvernements chrétiens de l'Europe, et leur servent de monuments mortuaires.

Il est plaisant de voir l'habile et politique gouvernement anglais s'occuper en même temps de corriger la législation de l'Eglise catholique et de nettoyer la plaine de Marathon, c'est-à-dire le royaume de Grèce, établi depuis cinquante ans avec tous les outils qui font

la gloire, la moralité et la prospérité des peuples modernes, mais où les touristes anglais doivent payer tribut aux brigands. J'oserais conseiller à l'intelligent M. Gladstone, de demander à M. Odo Russell un rapport sur les moyens qu'ont employés certains hommes, ici présents, pour obtenir des résultats que la Grèce attend encore. Ces hommes furent envoyés par le Pape vers des contrées dont les habitants avaient la mauvaise habitude de se manger les uns les autres, quelquefois cuits, quelquefois crus. En trente ans, en vingt ans, ces envoyés du Pape ont amené ces sauvages à se vêtir, à prier, à lire, écrire et chanter, à bâtir des églises, à cultiver la terre et à se nourrir de ses fruits. Voilà des secrets qu'un gouvernement devrait étudier, ne fût-ce que pour procurer aux sujets anglais le plaisir de visiter Marathon, et aux sujets français celui de visiter Pantin.

Et je me permets encore d'avertir M. Ollivier que ces secrets, nécessaires à tous les peuples, ne se trouvent plus en Sorbonne. Il n'y a plus en Sorbonne que le secret de mal penser et de mal écrire; mais, à cet égard, le monde progresse tout seul. S'il aspire aux rares perfections de la Sorbonne, il y parviendra. Et déjà je vois plusieurs petits Français qui n'en sont pas si loin.

XCIII

Concordiens, Sorbonnistes et Sorbonne.

2 mai.

La *Concorde* sorbonnique est outrageusement distribuée ici, et prouve avec éclat que le sorbonnisme est

sans littérature... Je m'en réjouis, car c'est un signe de fin prochaine. En France, l'erreur qui ne sait plus écrire ne sait plus penser. Or, ce qui ne peut plus penser ne peut plus vivre. Il ne faut pas objecter le joli talent du P. Gratry. Certainement le P. Gratry n'a pas l'inepte plume de Sorbonne, mais il obvie à cette glorieuse infirmité. Empêché par nature de tomber au style de taudis, il se rattrape et se fait de Sorbonne autant que les autres par le moyen des documents sur lesquels il « travaille. »

Je lis dans la *Concorde* du 28 avril une prétendue nouvelle de Rome qui va bien à mon dire. Je la transcris intégralement. Ceux qui possèdent la malheureuse faculté de déguster l'inepte, sentiront la vigueur du cru :

« Des lettres de Rome *racontent* que *la société de la ville éternelle* s'intéresse vivement aux délibérations du Concile. La *question du dogme de l'infaillibilité* a eu le *don* de jeter la division dans une société qui jusqu'ici ne s'occupait *guère sérieusement* des questions dogmatiques. Le Cardinal-Vicaire *ne semble considérer ces symptômes qu'avec certaines appréhensions, car* il a fait *signifier* à la marquise Spinola, qui *aimait* à réunir dans ses salons les évêques de la minorité, qu'elle s'exposait à être *expulsée* de Rome si elle ne modérait pas son zèle en faveur des adversaires du dogme de l'infaillibilité. *Il va sans dire* qu'aucune *difficulté* de ce genre ne se *produit à l'égard* des réunions de la majorité *ni de ceux qui leur* offrent gracieusement l'hospitalité. »

Et le degré de culture intellectuelle et morale dont témoigne ce morceau, paraît suffisant dans les communs de la Sorbonne, pour être admis à juger le Pape et le Concile [1] !

[1] La *Concorde* était rédigée par le frère du P. Hyacinthe, M. l'abbé Loyson, professeur d'*éloquence sacrée* à la Sorbonne, et par M. l'abbé

Quant à l'exactitude matérielle, il est vrai que rien de tout cela n'est vrai. La société romaine, comme le peuple romain, croit solidement à l'infaillibilité doctrinale du Pape, et personne n'a ouï dire qu'aucun salon romain soit devenu un club où l'on combat cette croyance.

Le salon de madame le marquise Spinola, Génoise, est plus cosmopolite que romain. Les gens du monde européen qui le fréquentent, moins fixés que les Romains sur les questions dogmatiques, ont pu s'occuper avec plus d'empressement de l'infaillibilité, mais personne n'a dit que l'empressement se soit égaré jusqu'à l'irrévérence. La piété de la maîtresse de la maison y eût mis bon ordre, sans parler de ses hôtes épiscopaux, devant lesquels aucune contestation n'eût osé manquer de mesure. Lorsque le *concordier* parle de *zèle* en faveur des adversaires de l'infaillibilité, il laisse supposer des méséances invraisemblables et fait preuve d'une imagination déréglée. Les conversations d'un salon romain ne sauraient en rien se rapprocher des causeries que l'on peut se permettre en Sorbonne.

Une circonstance très-connue a signalé davantage le salon de madame la marquise Spinola. Les dames y venaient écouter les conférences dont Mgr Landriot a favorisé successivement ses diocésaines de La Rochelle et de Reims, et le public. Pendant un mois environ ce fut « très-bien porté. » Chacun peut se procurer ces œuvres délicates, imprimées dès longtemps. Ce sont des amplifications aimables sur la morale et le cœur humain. Rome en causait assez dans les deux camps,

Bazin, ci-devant l'un des rédacteurs du journal l'*Étendard*, et déjà secrétaire du doyen de la Sorbonne, Mgr Maret, évêque de Sura.

mais sans ombre d'inquiétude nulle part. Le savant prélat se faisait interroger par son précieux auditoire. C'étaient ces questions qui couraient par la ville, probablement un peu peintes. Je garantirais bien que le Cardinal-Vicaire n'en a jamais pris la moindre alarme. Il n'y était d'ailleurs traité d'aucune autre opportunité que celle du devoir, et d'aucune autre infaillibilité que celle où doit aspirer la vertu en se munissant du bouclier de la vigilance et des béquilles de la fuite de l'occasion.

Il va sans dire que le train de la conversation (quand l'orateur ne parlait pas) était aussi peu gêné dans le salon désigné que dans tout autre du même bord. A Rome, la police veille sur la rue, nullement sur le salon. Pourquoi se donnerait-elle ce souci, puisque tout le sérieux du salon doit venir au Concile ?

Du reste, c'est fini. Il n'y a plus de salon. Le zèle anti-infaillibiliste n'a pas tenu contre l'appel du printemps. Les salons sont au bois, en robes de mai, et ne veulent plus entendre que les conférences de la fauvette et du rossignol.

Si l'infaillibilité a encore des ennemis, elle a perdu ses troupes légères. Elles se sont envolées sans que le Cardinal-Vicaire ait eu besoin de froncer le sourcil.

Je conclus que nos *concordiers*, dans cette rencontre, se sont montrés fort mal renseignés et mal appris. Il faut n'avoir pas le premier sentiment des convenances pour se décider à faire croire dans le public que le salon d'une dame chrétienne, hôte de Rome, a pu inquiéter le gouvernement du Saint-Père jusqu'à l'obliger de donner un avis. Sans doute, l'intention était pure ; il s'agissait de persuader au monde que le gouvernement du

Saint-Père est ombrageux et tyrannique ; mais cette arrière-vue *faillibiliste* n'excuse pas la balourdise violente du procédé et des expressions. Voyez-vous le Cardinal-Vicaire faisant *signifier* à une dame de condition qu'elle s'expose à être *expulsée*.

« Qu'en termes délicats ces choses-là sont mises! »

On me demandait ce que représente en France la Sorbonne? Elle ne représente point le clergé : il parle ailleurs et parle tout autrement. Elle ne représente point le peuple qui se confesse : il ne se confesse point à elle, et elle n'a point le temps de confesser. Elle ne représente point le peuple qui ne se confesse pas : il dédaigne fort ce qu'elle peut dire, et il forme d'autres plans que les siens. Elle ne représente pas la bourgeoisie : la bourgeoisie ne lit pas les journaux de la Sorbonne, encore moins ses livres, et surtout se refuse à les payer. Elle ne représente point la littérature : elle ignore la littérature et en est, s'il se peut, encore plus ignorée. Elle ne représente rien de l'État et rien de l'Église : ceux de l'Église ou de l'État qui se servent d'elle ne l'avouent pas. Je ne sais ce qu'elle représente, si ce n'est, peut-être, dans l'État M. Daru, qui est un revenant, et dans l'Église M. X..., qui est un fantôme.

XCIV

L'archevêque de Baltimore. — L'évêque d'Orléans. Les questions irritantes.

3 mai.

Une lettre de Mgr Dupanloup à Mgr Spalding ne constate pas l'ascendant que nous annonçait le *Journal du*

Loiret. Cette nouveauté, d'ailleurs longue, serait déjà couverte de poussière sans l'intérêt que lui donne l'intervention inopinée des archevêques de Saint-Louis et de Cincinnati contre leur éminent collègue de Baltimore. Ce coup de tactique paraît devoir embarrasser Mgr l'archevêque de Baltimore lui-même en lui faisant apparaître une scission personnelle avec quelques prélats des États-Unis. Mgr Spalding est l'homme, dit-on, qui craint le plus les divisions, et à qui le devoir de les affronter est le plus dur. C'est pourquoi le coup lui va au cœur. Voilà l'intérêt. Le cours des choses n'en saurait être changé. Les choses ne prennent point souci des cœurs qu'elles peuvent broyer en passant, et les grands cœurs savent qu'ils sont faits pour être broyés.

Au surplus, la pièce américaine, dont l'écrit de Mgr Dupanloup n'est que la préface, ne rencontre aucune sympathie. On y trouve des choses qu'il eût mieux valu ne point dire, d'autres qui semblent trop peu méditées. Les hommes les plus sages ne pouvant guère s'entendre sans contester, ni contester que l'homme ne se fasse plus ou moins sentir, force est bien de subir l'infirmité de la contestation; mais le sentiment général eût préféré que tout se passât portes closes, comme il était possible et ordonné. Mgr l'évêque d'Orléans n'en disconvient pas. Son écrit porte la date du 25 avril; c'était justement le lendemain du jour de la grande paix. *Venit Jesus, januis clausis..., et dixit : Pax vobis*. Le Pape avait répété ces paroles, Mgr l'évêque d'Orléans les a donc deux fois entendues. Malheureusement l'arc était bandé, la flèche est partie. Après de tels exemples, on devrait être clément pour les journalistes et reconnaître que les promptitudes sont excusables

dans ces rangs inférieurs de l'humanité. Mais ce qui est bien prouvé, c'est que le Pape a eu mille fois raison de ne pas laisser les imprimeries de Rome à la disposition des polémiques extra-conciliaires : le pavé serait jonché de brochures, car il suffit d'un esprit batailleur pour échauffer tous les autres.

Toujours convaincu que j'ai le droit de donner mon avis sur les écrits qu'on me donne à lire, je ne veux cependant pas me permettre d'entrer dans le débat entre Mgr l'archevêque de Baltimore et Mgr l'évêque d'Orléans assisté de NN. SS. les archevêques de Saint-Louis et de Cincinnati. Je me bornerai à quelques explications sur un fait qui nous met en scène.

Mgr Dupanloup reproche amèrement à Mgr Spalding d'avoir publié sa lettre dans l'*Univers*, comme si c'était un excès particulier de nous adresser une pièce où il est touché. Maintes fois il a laissé percer cette passion. Lui-même cependant ne se fait aucun scrupule d'employer les journaux hostiles à ses adversaires. Le *Français*, la *Gazette* et d'autres reçoivent habituellement ses écritures avant les personnes à qui elles sont infligées. Le fameux *Avertissement à M. Louis Veuillot* remplissait déjà les journaux et les librairies, lorsque m'arriva l'exemplaire que l'auteur avait bien voulu me destiner. Pourquoi serait-il moins décent à un évêque de communiquer avec l'*Univers*, qui est dans la communion de Rome, qu'avec la *Gazette* et le *Français*, qui sont davantage dans la communion de Sorbonne ? Quand on aura pris la peine de me l'apprendre, je le dirai.

Comme Mgr l'évêque d'Orléans en fait la remarque, il est très-vrai que l'*Univers* avait critiqué le *Postulatum* rédigé par Mgr l'archevêque de Baltimore; mais il me

sera permis de remarquer à mon tour que cette raison serait légère pour nous excommunier. La critique était fondée ou elle ne l'était pas. Fondée, il ne serait pas honteux de s'y rendre; non fondée, il ne serait point honteux de pardonner. Tout évêque, je pense, a le droit de remettre un tort. Entre chrétiens, cette sorte de faiblesse s'appelle le pardon des injures.

En tout cas, la colère de Mgr Dupanloup se trompe. Mgr Spalding n'a rien communiqué à l'*Univers*. Sa lettre circulait depuis vingt-quatre heures, lorsque je l'ai envoyée à Paris. Je ne l'ai point reçue de l'archevêque, de qui je n'ai point l'honneur d'être connu; le *Monde* l'a publiée avant l'*Univers*. Je m'étonne que Mgr l'évêque d'Orléans, si parfaitement au courant des journaux et qui ne dédaigne point ces sortes de détails, ait été cette fois si mal informé.

Je ne me justifie pas d'avoir applaudi à la lettre de Mgr Spalding. Il est certain que je l'ai admirée comme un chef-d'œuvre de polémique épiscopale, parce qu'elle était opportune, parce qu'elle est nette, parce qu'elle va au fait, parce qu'elle ne s'embarrasse pas de pastiches oratoires, de rhétorique, de feintes douceurs masquant d'âcres railleries. Quand la contestation publique devient nécessaire entre hommes qui doivent plus que d'autres en détester l'occasion, je tiens qu'il faut la mener dans ce style. J'ai dit mes raisons, j'ai regretté d'avoir à les dire et je n'y reviens pas.

Au même endroit Mgr l'évêque d'Orléans prononce un mot très-pénible pour nous. Rappelant notre critique du *Postulatum* américain, il prend ce tour : « Voici ce qu'en disait l'*Univers, avec son respect habituel des évêques.*» La phrase qu'il cite n'a point le ton de l'idolâtrie, sans

doute, et peut avoir été jetée trop vite; néanmoins, s'adressant à un écrit anonyme, elle ne dépasse point la mesure. Mgr l'évêque d'Orléans ajoute que d'autres phrases traitent ce *Postulatum* « avec le même mépris. » Si votre correspondant s'était servi d'expressions qui eussent ce caractère condamnable, vous en auriez marqué du regret. Dieu merci, nous avons le respect des évêques, non-seulement « habituel, » mais constant, et je ne laisserai pas insinuer le contraire. Contester une doctrine, une expression, une tactique, ce n'est manquer de respect ni à la dignité ni à l'homme.

Dans ce siècle organisé pour la polémique, j'ose dire qu'un certain nombre de nos adversaires, Mgr l'évêque d'Orléans tout le premier, nous ont donné des exemples fort différents de leurs théories sur le respect. Nous prétendons au mérite de ne les pas suivre. Nos plus vives attaques n'ont jamais fourni à personne le prétexte de nous appeler en justice pour défendre ou la dignité ou la mémoire d'un évêque. Je ne veux pas me donner le chagrin de relever ici tout ce que l'on trouve contre les évêques dans les journaux honorés de la protection de Mgr l'évêque d'Orléans, ni retourner au trop long persiflage que j'ai signalé dans une brochure maintenant ensevelie. Un trait tout neuf me justifie plus que je ne voudrais. Dans l'appendice de la lettre à Mgr Spalding, je vois ce vénérable archevêque accusé d'avoir changé de sentiment sur l'infaillibilité *depuis qu'il s'est trouvé membre de deux députations conciliaires.* Qu'un mot rude nous échappe quelquefois, c'est possible, et je le regrette; mais de telles irrévérences, j'ose dire que nous ne sommes pas même tentés de les commettre.

Une dernière observation. Vous savez si l'on nous a

reproché de traiter des « questions irritantes. » Depuis que le journal existe, ce grief est élevé contre lui : il traite des questions irritantes! La liberté d'enseignement, la liturgie, les ordres religieux, les faits historiques qui intéressent l'honneur de l'Église, les classiques, questions irritantes ! Dans la nouvelle lettre de Mgr l'évêque d'Orléans, je trouve ce même grief élevé contre le Pape et le Concile : « Oh ! la Paix ! la Paix ! Ce « ne sont pas ceux qui ont demandé et qui demandent « encore qu'on écarte du Concile les *questions irritantes*, « ce ne sont pas eux qui l'ont troublée cette paix, au « sein du Concile et dans un si grand nombre d'âmes « aujourd'hui pleines d'angoisses. »

Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'il existe toujours dans le monde des « questions irritantes » et que ce sont précisément les questions à traiter. En dehors des questions irritantes, on ne rencontre que des *faits divers,* et il ne serait pas bien nécessaire, pour s'en occuper, de fonder des journaux, encore moins de rassembler des conciles. L'objet de tous les conciles est une hérésie, c'est-à-dire une question irritante. Ou le Concile a été rassemblé pour trancher cette question, ou, par une disposition de la Providence, la question s'est imposée au Concile et a dominé tout ce qu'il s'était d'abord proposé d'examiner. C'est pourquoi les conciles font une œuvre de *pacification*, mais non pas, comme quelques-uns le disent, une œuvre de *conciliation*. Les canons conciliaires ne sont pas conciliants, n'ouvrent pas des portes à la libre circulation de toutes les doctrines. Ils sont au contraire des murs et des remparts; ils ne composent pas, ils tranchent. Je mets le mot en lumière, afin que ceux qui voudraient encore nous opposer le cha-

pitre des « questions irritantes, » puissent comprendre la valeur de l'expression et ne nous persécutent plus de ce lieu commun.

P.-S. — On a voté aujourd'hui sur le Catéchisme. Il y a eu 56 *Non placet* et 44 *Placet juxta modum*, c'est-à-dire moyennant modification. Parmi les Pères qui ont fait cette réserve, on compte beaucoup de membres très-influents de la majorité. L'opposition proprement dite se compose donc aujourd'hui de cinquante-six membres. Ce résultat n'a produit aucune émotion. Il constate simplement une fois de plus la pleine liberté du Concile.

XCV

Politique ministérielle. — Politique épiscopale.

5 mai.

Le télégraphe de Paris a transmis à Rome un article du *Journal officiel* qui étonne beaucoup la plupart de nos évêques, sinon tous. On y raconte une dépêche de M. de Banneville, d'après laquelle un grand nombre d'évêques français se seraient présentés à l'ambassade, demandant comment ils pourraient voter le 8 mai. Vous connaissez cet article et la réponse du gouvernement français, lequel veut bien louer le patriotisme des évêques, tout en regrettant de ne pouvoir leur fournir les moyens de lui montrer leur confiance et leur amour. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne savait rien de tout cela.

Si M. de Banneville ne nie pas la dépêche, je ne nierai

pas que la démarche ait été faite, mais je nie le grand nombre, à moins que notre ambassadeur ne soit de l'école de M. Janicot, où deux font *plusieurs*, trois ou quatre *beaucoup*, cinq ou six un « grand nombre. » Depuis l'arrivée de cette nouvelle à sensation, je ne rencontre que des évêques qui n'ont pas été à l'ambassade pour demander à voter. Jusqu'à présent on n'en nomme aucun qui l'ait fait.

Assurément je ne me permets pas un jugement ni même une opinion sur les motifs qui auraient pu déterminer tels ou tels de nos évêques à voter dans un sens ou dans l'autre ou à s'abstenir. Ce sont des résolutions que chacun prend ou apprécie selon sa conscience. Il y a du pour et du contre de tous les côtés. Je me borne à dire que si la démarche auprès de M. de Banneville a eu lieu, c'est probablement sans concert, très-certainement sans « grand nombre, » absolument sans pompe.

Je m'attendais à trouver dans le numéro du 3 mai, arrivé aujourd'hui, une lettre que je vous ai adressée le 29 avril. Vous en avez reçu d'autres de même date, ce qui me prouve que le courrier n'a point péri en route et que les paquets ne sont point restés sous les avalanches. Je voudrais savoir si ma lettre à moi ne vous est point parvenue, et pourquoi? Ces sortes d'accidents sont rares, mais lorsqu'ils arrivent, on peut être sûr qu'ils tombent sur quelque chose d'intéressant. Les lettres qui se perdent sont toujours celles que l'on désire qui ne se perdent pas.

Je vous prie, si cette lettre vous arrive, de la publier quand même. C'est pour mon propre soulagement. Il y a des chemins où l'on ne respire plus et où il ne fait pas jour. Sortons-en, dussions-nous recevoir des pierres.

Il est plus prudent de risquer la lapidation quand l'asphyxie est sûre.

Une chose qui m'afflige, c'est le danger que court l'innocence de M. Ollivier. En peu de jours il est devenu premier ministre, académicien, quasi *darutiste;* il fait des passes diplomatiques. Comme cela va vite! et qui l'empêchera d'être duruyste un de ces jours? Si M. Ollivier me permet un conseil sincère : qu'il tâche d'enrayer! En vérité, j'étais sur le chemin de l'admirer à cause de sa droiture, de sa foi aux idées, de son effort pour monter toujours et pour voir de haut. Je lui savais gré de mettre sous mes yeux cet être rare, que je croyais et que je me reprends à croire chimérique : le vrai libéral. Hélas! il se dissipe! J'aurais souhaité que, voyant le péril, il sût se tirer du bocage politique, dût-il attendre longtemps une nouvelle occasion d'en charmer les échos.

XCVI

Singulière raison contre l'infaillibilité.

6 mai.

Je me suis informé du nombre des évêques américains montrés et voilés en même temps par la lettre de NN. SS. les archevêques de Saint-Louis et de Cincinnati. Toutes mes informations n'ont pu me conduire au-dessous de trois ni au-dessus de quatre. C'est donc en tout, pour l'Amérique de langue anglaise, cinq ou six opposants. Les autres évêques partagent le sentiment de M^gr^ l'archevêque de Baltimore sur l'infaillibilité. Ainsi, sauf parmi les évêques de l'Allemagne, dont

l'opinion échappe aux calculs précis qui se peuvent établir ailleurs, la doctrine de l'infaillibilité réunit partout ou la très-grande majorité, ou la quasi-unanimité, ou l'unanimité parfaite. La Belgique, les Napolitains, la langue espagnole tout entière, jouissent de ce bienfait et ont cet honneur.

La doctrine contraire a reçu son nom, et tout le monde le lui donne, excepté elle-même : c'est le *Gallicanisme*. Il aura vécu près de deux cents ans. Il a appuyé ses premiers pas au bras de Louis XIV, il mourra dans les bras civils de M. de Beust et de M. Daru. Ces deux hommes d'État n'étaient pas nés, à ce qu'il paraît, pour faire vivre les choses.

N'ayant rien de bien intéressant à vous dire, je vous parlerai de moi pour donner à cette lettre une juste dimension. J'ai eu la fortune d'apprendre hier l'un des motifs de l'extrême irritation qui se manifeste en divers lieux contre ma chétive personne. L'on m'accuse de regarder l'infaillibilité comme mon affaire propre, de l'appeler *mon dogme*, de dire tout haut que je ne veux pas rentrer en France sans mon dogme, et que je ne quitterai d'ici qu'après sa proclamation.

Vous ai-je écrit tout cela? Pour moi, je ne m'en souviens pas. J'ajoute que, quand même je l'aurais écrit, je n'y trouverais rien de tant criminel. Que je croie à l'infaillibilité, c'est permis; que j'en désire la proclamation, c'est permis; que je l'appelle « mon dogme, » ce serait un peu sot, mais, pourvu que je ne prétende point l'avoir inventé, c'est encore permis; et que je ne veuille point quitter Rome avant que le Concile ait décrété « mon dogme, » c'est toujours permis.

C'est même méritoire, car il commence à faire chaud,

et tout mon amour pour Rome ne peut m'ôter le désir très-véhément de me retrouver parmi vous. Hélas ! il y a tant de gens à qui Rome est moins chère, qui en goûtent moins la beauté, et qui se donnent le déplaisir de m'y voir en faisant mille efforts pour s'y prolonger eux-mêmes ! Vous entendez bien que je parle des correspondants de journaux, dont l'ardeur est si grande à retarder le dogme, lorsqu'ils ont déjà si complétement perdu l'espérance de l'écarter.

On me dit encore que ce qui me paraît innocent ne l'est point à leurs yeux, qu'ils *s'agacent* de m'entendre et de me voir, que l'infaillibilité leur serait moitié moins odieuse si je n'y espérais pas tant, qu'elle leur deviendrait supportable et même agréable si je la combattais. Pour cela, je ne le crois point et je ne les accuserai jamais d'un pareil enfantillage. Il faut que chacun s'arrange de la liberté de chacun, moi de la leur, eux de la mienne. S'ils n'aiment pas à m'entendre, qu'ils se bouchent les oreilles, s'ils détestent de me voir, qu'ils ferment les yeux. Je ne fais rien à dessein de troubler leur repos ; je ne leur sers pas l'*Univers* gratis, comme on sert le petit *Français* et la *Concorde* de Sorbonne.

Je les prie de me tolérer, et de se joindre aux vœux que je fais pour que nous puissions tous bientôt retourner dans nos Ithaques, où nous vivrons en paix, je l'espère, car alors « mon dogme » sera aussi le leur. Je ne le demande pas avec tant d'instance afin de le garder pour moi. Certainement c'est bien mon désir qu'ils en aient leur part et qu'ils en fassent leur profit.

XCVII

Végétations mortes.

7 mai.

Les religieux Antoniens, du couvent de la place Saint-Pierre, prétendaient dès longtemps à une indépendance extra-canonique, et ne voulaient pas recevoir de visiteur en leur qualité de sujets de la Turquie. Lorsqu'ils ont vu que la visite aurait lieu, et qu'il n'y avait plus moyen d'échapper, ayant épuisé toutes leurs intrigues, tous leurs moyens de résistance et ne voulant pas se réformer, ils ont prononcé et exécuté eux-mêmes contre eux-mêmes la juste sentence qui devait punir leur obstination : ils se sont excommuniés. Les pièces officielles révèlent que la main des ennemis de l'infaillibilité est là dedans.

En partant, ces religieux ont trouvé le moyen d'adresser au Saint-Père une dernière insulte. Ils ont mis sur leur maison le drapeau de la Turquie et celui de la France. *Plutôt le croissant que la tiare!* C'est le vieux propos des Grecs ; c'était aussi celui de Luther. Le bâton a ses duretés, mais il permet des choses que la croix défend, et ainsi le choix du schisme et de l'hérésie est expliqué. Mais pourquoi le drapeau de la France? Parce que la France est la protectrice des chrétiens orientaux! Elle les protége aujourd'hui contre le Pape, car nous sommes aujourd'hui la France de M. Daru. Hélas! comme nous continuons, aujourd'hui, les *gesta Dei per Francos!*

Pour finir sur ces Antoniens, ils ne laisseront dans

Rome aucun vide. Ils étaient de ces lichens qui poussent sur la pierre, et qu'on y laisse... parce qu'ils y sont. Un certain droit de possession protége ici beaucoup de choses inutiles. On sait parfaitement bien qu'elles sont inutiles, mais on sait parfaitement bien aussi que le respect du droit ne l'est pas. Sauf qu'ils disaient la messe et élevaient quelques clercs pour leur nation, ils ne travaillaient pas, n'étudiaient pas, ne prêchaient pas. Ils étaient là, on les laissait là. On les eût laissés longtemps encore, s'ils n'avaient pas intrigué. Mais il faut bien s'occuper un peu, et ces bonnes gens s'occupaient d'intrigues orientales. Morts pour l'unité, ils vivaient pour le schisme, et n'étaient plus dans les conditions strictement nécessaires pour dire la messe et pour élever des clercs orientaux. On le voit à leur conduite. Les lichens ont la vie dure. Ils finissent pourtant par mourir. Leurs racines se détachent; le vent que leur folie ingrate appelle contre la pierre vient, souffle et les emporte.

Il y a de tristes détails, des détails français. Je ne les rapporte pas, mais ils sont enregistrés. Je crois, moi, qu'un grand vent ne tardera pas à se lever, et que beaucoup de lichens seront emportés. Les lichens et le vent ne savent pas qu'ils sont faits l'un pour l'autre, et rien de plus. Ils conspirent contre la pierre, ils croient qu'ils en verront la ruine. Ainsi l'un caresse son orgueil, l'autre se console de sa stérilité. Le vent fait rage et emporte la végétation stérile. — Prends ce gain, tu n'en auras pas d'autre! Et si tu parviens à rouler la pierre, tu seras condamné à la ramener en son lieu!

Pour rester dans ma métaphore, un âpre et terrible vent s'exerce contre le *schema* de l'infaillibilité, l'éloigne, le ramène, le roule en tous sens... et le polit en tous

sens. Sans doute, il faut qu'aucune végétation parasite n'y puisse enfoncer ses racines, qu'aucune rouille n'y puisse mordre dans la suite des âges. Il aura subi tous les feux, il aura été gratté de toutes les limes, il aura supporté la percussion de tous les marteaux. Quand le verrons-nous? On me disait que ce matin la députation *De Fide* y avait mis la dernière main. On m'a dit à midi qu'il y aurait encore une délibération et une révision le soir. On assure qu'il sera présenté aux Pères du Concile la semaine prochaine ou lundi, ou mercredi, ou jeudi... Il faut avouer que nous avons plus tôt fait de casser les œufs constituants, de les battre, de les jeter dans la poêle, et de servir chaudes les omelettes et les Constitutions. Mais nous avons plus tôt fait aussi de n'en laisser rien.

Conclusion : on ne se presse pas, on ne veut pas se presser, on ne se pressera pas; et à tous ces traits, ceux qui savent voir reconnaîtront le caractère des pensées qui ne reculent pas.

XCVIII

Audience du Saint-Père. — Paris en ce moment-là.

9 mai.

J'ai la joie de vous donner des nouvelles du Saint-Père. J'en ai à moi. Hier soir, il a bien voulu recevoir de mes mains cent mille francs provenant de la souscription. Tous les donateurs ont reçu sa bénédiction très-tendre. Il lit souvent ces listes avec intérêt. Il en aime l'ardeur, l'ingénuité, le solide fond de foi et de science catholique.

Sa santé est parfaite. Il cause avec autant de finesse que de bonté. Son œil reconnaît toujours ses amis dans la foule, il se souvient de les avoir aperçus çà et là. Sa main, qui porte une si grande part du poids du monde, ne tremble pas. Son oreille entend le cœur ému de respect et d'amour qui lui parle à voix basse. Il a l'esprit présent à tout, la mémoire de tout, sauf des injures. Il venait de parcourir un « mauvais livre » qui arrive de Paris : *Ce qui se passe au Concile*. Dans le cours de la conversation, qui allait à travers le monde, il en a dit quelques mots : « Travailler à abaisser cette autorité-là... On ne l'abaisse pas. Mais ceux qui s'y exercent font de la peine. » Cette « autorité-là, » c'est la sienne, l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ. Il est insulté personnellement dans ce mauvais livre. Oh ! oui, « cela fait de la peine. » Mais quand cela a fait de la peine, tout ce que cela peut faire est fait.

« Voilà que je vais entrer dans ma 79e année. Je la commence le 13 de ce mois. Que peut un pauvre vieillard qui touche à quatre-vingts ans ! » Nous l'écoutions sans alarmes. Nous le regardions comme nous venions de regarder le soleil romain qui, en ce moment, descendait à l'horizon, majestueux et doux, inondant de clarté la vigueur du printemps nouveau et l'indestructible beauté de tant de monuments que les siècles ont bâtis.

Nous [1] avons été reçus dans la salle du Consistoire. Le Saint-Père, faisant quelques pas vers nous pendant que nous étions agenouillés, s'était assis sur un banc de bois. Nous nous tenions en tas auprès de lui, le plus

[1] Ma sœur, mes filles et moi.

près possible, nous écoutions sa parole aimable. Voilà donc le Pape, voilà ce grand Pie IX, celui dont la voix, l'autre jour, en présence du monde, de l'Église et de Dieu, proclamait des choses éternelles ! Il s'est dérangé pour une famille de la foule, pour un serviteur comme il en a tant, afin que cet homme et ses enfants eussent la joie de toucher la frange de son manteau. Et c'est ce qu'il fait tous les jours. Il y a la politique, il y a les grands, les ambassadeurs et les princes, il y a le Concile et le souci du monde présent et du monde à venir : il a pris une parcelle de son temps si partagé, il l'a prise sur son repos, il nous l'a donnée. *Nam et catelli edant de micis quæ cadunt de mensa.*

En attendant qu'il vînt, seuls dans cette salle magnifique de propreté et de noblesse comme tout l'appartement pontifical, nous admirions la splendeur tranquille de Rome, le silence auguste du lieu. Nous songions à la majesté de l'homme que nous allions voir, et qui est toute la grandeur de notre âge. Et jouissant du contentement profond de nos cœurs, notre pensée se reportait vers Paris, si agité en ce moment-là. Paris achevait de voter et l'on commençait à dépouiller le scrutin populaire. *Dépouiller*, ce mot nous faisait rire. Dépouillez, *épouillez* le scrutin, ô Peuple et Empereur ! Mais le dépouillement et l'épouillement faits, vous vous gratterez encore, simultanément et réciproquement. Le principe de démangeaison sortira du scrutin et rentrera dans vos veines. Il n'est pas seulement à l'épiderme.

C'est au moins une belle légende et d'une application hautement politique, celle qui nous dit que Constantin était lépreux et ne put être guéri que par le baptême.

Or, le baptême qu'il faut aux peuples et aux rois, et

qui seul les empêche de s'arracher la peau, c'est ici qu'on le prend. Ici est l'homme qui dit aux peuples et aux rois : *Pax vobis!* Et cet homme est en paix, et son peuple qu'il ne flatte point jouit de la paix, et nous qui sommes de son peuple, nous avons la paix.

J'ai eu quelques détails sur les moines Antoniens.

Ils sont partis de nuit avec l'aide de la France. L'ambassadeur a payé leur voyage jusqu'à Constantinople. Quand les évêques orientaux sont venus au Concile, tout secours des consulats et de l'ambassade de Constantinople a été refusé à leur pauvreté. L'assistance refusée aux évêques orthodoxes est accordée, peut-être offerte aux prêtres schismatiques. Quel épisode — ou épilogue — des relations protectrices de la France avec les chrétiens du Levant!

Sans compter qu'il est bien glorieux, en ce moment, pour nous de déployer tant de fierté envers le gouvernement du Saint-Père! Cela rappelle Nogaret et Crequy. Diplomatiquement, nous nous faisons donc l'honneur de souffleter le gouvernement pontifical par la main de ces moines qui se sauvent de l'ombre du Vatican à l'ombre du Sérail. C'est le cas de rappeler ce qui m'était dit à l'occasion d'une œuvre gallicane du même genre : *Cela fait de la peine!*

Et les voilà bien avancés, les uns et les autres! Et ce sont des actes qui prouvent bien que le *Super hanc petram* est décidément caduc, et que les portes gallicanes doivent enfin prévaloir!

Sortant du Vatican, nous avons fait comme les gens constitués en dignité, qui, ayant été reçus par le Pape, vont aussitôt rendre grâces à Saint-Pierre. Rien ne troublait la sérénité du temple. A la chapelle du chapitre,

on chantait ce que l'on a coutume d'y chanter à pareil jour depuis longtemps. Devant la chapelle du Saint-Sacrement, il y avait comme toujours des fidèles agenouillés. Les lampes brûlaient au tombeau des Apôtres. Un rayon de lumière d'or flamboyait sur le marbre : là nos pères ont vu ce rayon, là nos petits-fils le verront à cette date et à cette heure. La statue du Pêcheur, immobile à la place où viennent la chercher les hommages des générations humaines, ne semblait nullement ébranlée, nous n'éprouvâmes pas moins de joie en posant nos lèvres sur son pied de bronze. Enfin rien ne se ressentait du départ des Antoniens, ni du manifeste de M. Daru, ni des mesures monétaires de M. Buffet, ni du soufflet du beau roi Philippe, ni des hauteurs du beau roi Louis, ni des grandeurs de l'empereur Napoléon Ier, ni des conquêtes du roi Victor-Emmanuel Ier. Et, levant les yeux vers la voûte, nous lûmes encore une fois : *Non prævalebunt!*

Salut, Pierre premier! Salut, Pierre deux cent cinquante-septième ! *Non prævalebunt!*

Nous nous retirâmes contents, ayant même oublié qu'à Paris, en ce moment, des doigts agités de fièvres humiliantes continuaient à « dépouiller » le scrutin.

En vérité, en vérité, il y a des moments, il y en a beaucoup, où l'on sent à merveille combien c'est une chose totalement vaine, basse et inepte de n'être pas catholique, quelque bon poste qu'on ait d'ailleurs su attraper ici-bas !

XCIX

Le « mauvais livre. »

10 mai.

Je viens de le parcourir. Il n'en existe qu'une trentaine d'exemplaires à Rome; tous ont coulé du même réservoir, si connu que je n'ai pas besoin d'en dire autre chose. On se prête cette pauvreté, on la lit ou plutôt on la flaire, et on la passe à un autre. C'est très-odieux et très-utile. Sans doute, l'on savait tout cela, mais c'était moins *signé*.

Je dis signé, vous me comprenez. La signature, par là, c'est l'anonyme. Sauf quelques exceptions, ils ne signent pas.

Tout misérables que les fasse le manque d'acte de naissance, il y a des enfants-trouvés qui gagnent encore à ne point porter le nom de leur père.

Celui-ci, à se montrer, perdrait son dernier moyen de se faire écouter.

Il a peur. Lorsqu'il se promène dans les rues de Rome, si quelqu'un regarde vers lui et le montre, il détourne la tête; son œil titubant va obstinément cogner le mur de l'autre côté. Il n'a pas son livre sous le bras, mais quelque chose lui dit qu'il a son livre écrit sur le front, et cela le gêne. Cette honte est plus forte que son audace. Vingt fois il en a fait l'épreuve, vingt fois il a été vaincu. On dit en passant, tout haut : *C'est lui!* Il n'entend pas. Son œil titubant se colle au mur. Un jour ils diront aux montagnes : *Tombez sur nous!*

Je crois du reste qu'il n'est pas seul. Ils ont assez l'habitude de travailler en compagnie, et ce livre porte

la trace de plusieurs mains. On y voit des écritures plus agiles, d'autres plus lourdes : toutes enveloppent la même bassesse de pensée.

Les mensonges, les calomnies, les diffamations, on ne les peut plus compter. Le mensonge général en contient un autre et celui-ci un autre et celui-ci un autre. L'art, sous ce rapport, est très-grand. Quand on a analysé ce philtre des sorcières de Macbeth et discerné les éléments qui le composent, on se sent bien de l'estime pour le P. Gratry : on admire sa probité.

Faites, je vous prie, ce travail. Puisqu'ils se montrent, montrons-les ; et que ceux qui semblent en être et qui n'en sont pas se séparent. Nous avons bien le droit qu'ils nous servent à quelque chose, et que chacun sache ce qu'ils sont, et qu'eux-mêmes, s'ils ont encore une ombre d'illusion, se connaissent et voient où ils vont.

Citez-les surtout. On les verra mieux. Si vous vous contentiez de les accuser, on ne voudrait pas vous croire. Qu'ils parlent, qu'on entende cette voix fausse et cet accent de haine du prêtre qui dénonce Dieu à César. Non, non, je n'aurais pas pensé que telle fût la profondeur de l'abîme !

C

Les vicaires apostoliques.

10 mai.

Je vous ai parlé des Vicaires Apostoliques en ce moment rassemblés à Rome, où déjà leur présence indique la grandeur du dessein de Dieu sur l'humanité qui nous suivra. Je n'ai pu, en quelques pages, esquisser un

spectacle qui serait encore à l'étroit dans un livre, et un pareil livre exigerait l'œil qui sait voir les grands caractères, la main qui sait tracer les grands tableaux. Ces hommes apostoliques sont le printemps de l'Église ; ils lui font revivre ses premiers jours, parés de fleurs, empourprés de sang, éclatants de miracles. Riche de leur vertu ardente et victorieuse, elle les montre au monde qui croit l'avoir appauvrie ; à meilleur titre que l'antique Romaine, elle dit : Voilà mes joyaux et ma beauté ! Mais ils sont aussi l'honneur et la consolation de notre siècle. Une grâce de Dieu a visité sa misère : cette légion d'apôtres vient décorer son histoire triviale, pleine de fourbes, de meurtriers et d'histrions.

L'eût-on dit à nos pères, et à nous dans notre jeunesse, qu'ils auraient des fils et que nous aurions des neveux qui fonderaient des Églises? On sortait du sang le plus brutalement répandu qui ait crié vers Dieu contre l'iniquité humaine. La Révolution avait été un massacre ; l'Empire, une boucherie. On sortait de là, l'orgueil au front, pour se précipiter dans les luxures. L'impiété de l'intelligence, comme auparavant l'impiété de la force, entretenait ces soudards qui insultaient aux gémissements des âmes rachetées par le Christ, et qui vomissaient leur vin de cabaret sur l'Évangile. C'est alors, au temps de Paul-Louis Courrier et de Béranger, dans la boutique de Louis-Philippe, que naquirent et se formèrent les enfants qui devaient se répandre par toute la terre, pieds nus, l'onction du Christ sur la tête, la flamme du Christ à la main. Ils sont partis du centre incrédule de l'Europe, comme leurs devanciers étaient partis du Calvaire. Cette Europe infidèle était bien un Calvaire en effet ! Ils sont venus à Pierre, ils lui ont dit :

Donne-nous un lambeau des royaumes de la nuit, afin que nous y portions le jour. Envoie-nous à la faim, à la soif, aux tortures, dans toutes les ombres de la mort. Il y a là des multitudes qui dorment et que nous voulons réveiller. Elles sont au Christ et à toi; nous les voulons rendre au Christ par toi. Envoie-nous, agrandis-toi du monde. — Pierre leur a partagé le monde.

Ils sont donc ici, nous les voyons. Ils sont partis, plusieurs sans même savoir où ils allaient, pieds nus et les mains vides. Ils reviennent pieds nus, mais chacun dans ses mains rapporte un peuple et fait asseoir avec lui dans le Concile cet accroissement de la famille du Christ, c'est-à-dire de la famille humaine. Car ce qui appartient au Christ par le baptême, cela seul appartient véritablement à la famille humaine et à la vie; et tout le reste, étant encore la proie de la mort, n'est que comme un degré du néant, une sorte de matière première d'où le souffle de Dieu tire la véritable humanité. Ainsi, laissant toutes les promesses et toutes les félicités de la terre, jeunes et purs, ils se sont rendus là-bas, suivant les grandes aspirations de leur cœur. S'associant à Dieu qui voulait créer, ressusciter et sauver, et portant sur leurs épaules le signe de la royauté qui est la croix, ils ont pétri le limon humain, ils l'ont formé à la ressemblance de Dieu. Ils lui ont donné le souffle, et des peuples ont surgi. Combien sont morts à ce travail! mais avant de mourir, ils ont enfanté. Le fils qu'ils n'ont pas vu naître est éclos sur leur tombe; Dieu l'a donné à leur espérance fidèle, comme le roi juste dépose une couronne de victoire sur le cercueil du guerrier tombé dans le combat. Et combien aussi n'ont vécu que d'une longue mort, baptisant

de leurs sueurs, de leurs larmes, de leur sang ! Mais cette mort prolongée reçoit aussi et voit grandir sa couronne, et se sent plus féconde que la plus féconde vie. Ainsi ont-ils obtenu ce qu'ils voulaient. Dieu s'est rendu docile à leur charité, il leur a montré la sienne, il leur a donné des âmes. Agrandissant la mesure de sa miséricorde, par eux il a fait quelque chose aussi pour nous. Sous notre ciel terne, il a fait passer cette colonne de feu apostolique, afin que nous puissions mesurer ce qui devient possible par sa grâce et admirer ce qu'il met de splendeur dans l'âme qui se donne à lui.

A l'appel de Pierre, ils sont venus chargés de leurs dépouilles sublimes. Les voilà sur le Capitole sacré, dans la ville de César devenue la ville du Christ. Triomphateurs qui n'ont versé que leur sang, conquérants qui ont créé des peuples au lieu d'en détruire ! Pierre, leur chef et leur père, nous apparaît dans ce cortége que n'eut jamais César, et dont lui-même ne fut jamais entouré. Jadis il vit autour de lui tous les rois inclinant leurs couronnes ; cette pompe est surpassée. Ces créateurs et ces pasteurs de peuples l'environnent de plus d'amour, lui assurent plus d'empire. Ceux-ci rouleront le manteau de la nuit. Ils feront pénétrer partout la lumière qui dissipe les fantômes et dissout les idoles ; par eux le nom de Jésus baignera de ses ondes sonores toute la terre purifiée.

Celui qui s'appelle aujourd'hui Pierre, et qui voit ce spectacle, étant enfant avait vu Rome captive et le temple désert. Plus tard, une tempête lui a ramené ces images et fit triompher l'enfer une seconde fois. Dans les balances où sont pesées les iniquités de la terre, qui nous dira le contre-poids de la prière du juste, et tout

ce qu'emporte de crimes une seule goutte de son sang, une seule larme de ses yeux! S'en allant si loin de nous, ces hommes de Dieu n'ont pas rompu avec nous. Au contraire, le lien de charité qui les attache à la patrie s'est serré davantage, leur âme en a senti l'étreinte plus véhémente. Ils ont prié, ils ont offert leurs sacrifices, et Dieu a été patient. Nous saurons un jour quel rempart a été l'humble sou de la Propagation de la Foi. En attendant, et c'est assez, nous avons ce spectacle inénarrable : cent Vicaires Apostoliques dans le Concile! Quel problème pour les sages, au déclin de ce siècle qui fut encore en son commencement le siècle de Voltaire, que l'on crut ensuite nommer le siècle de Napoléon! Le nom du siècle honorera davantage l'intelligence humaine. Il sera le siècle de Pierre, vicaire du Christ, seul vrai conquérant à travers tant de batailles, seul vrai illuminateur parmi tant de systèmes, seul vrai législateur dans cette multitude de fabricateurs de constitutions.

Mais vous me demandez de peindre les évêques missionnaires, et c'est dans ce dessein que j'ai pris la plume. Je ne songeais pas à ces considérations qui se précipitent de mon esprit émerveillé. J'ai ici une trop riche matière et je suis trop pressé. L'écrivain contraint d'arriver vite perd son temps à chercher le plus court et passe par le plus long; la plume qui vole ne sait pas aller droit au but. Enfin, j'essaie de tout dire, parce que tout est à dire. Pardonnez-moi le tourbillon.

Figurez-vous un homme qui compte Dieu pour tout, qui compte sur Dieu en tout, et qui sait par l'expérience et par la foi qu'il ne compte pas en vain; un homme épris de l'amour des âmes et qui va les chercher comme va l'amour, dans les épines, dans les flammes et jusque

dans les fanges, au mépris de toutes les terreurs, au mépris de l'impossible, au mépris même de la raison, mais je parle de la raison vulgaire, celle qui ne sait pas que Jésus serait mort pour racheter une seule âme: un homme enfin qui a fait son œuvre d'être l'homme de Dieu, et à qui la vie et toutes choses humaines ne sont plus rien lorsqu'il s'agit d'accomplir une volonté de Dieu, de sauver une âme : voilà le prêtre, et par excellence l'évêque des missions. Il est le héros du Christ, le héros de l'amour.

Dans cette physionomie, la cordialité domine. Quelque visage que la nature ait donné au missionnaire, Dieu lui en a fait un qui attire. La constante flamme du cœur y a gravé ce je ne sais quoi attirant, signe sacré de tout ce qui est salubre et bon. La sérénité du juge, la douceur de l'ami, la tendresse du père y parlent et vous attirent comme la robe du fruit salutaire et comme l'odeur du froment.

Ne vous forgez point cependant l'image de quelque rustique ouvrier de l'Évangile, allant jeter le baptême d'un robuste bras à travers mille dangers, mais rondement et avec plus de muscles et de cœur que d'études. On se fait trop volontiers cette idée de l'apôtre, et elle remonte d'ailleurs fort loin. On a tant dit que les apôtres étaient des bateliers, des villageois, sans forme et sans lettres, et cela fut si vrai! Durant les premières semaines du Concile, plusieurs voyant tous les Vicaires Apostoliques dépouillés de train, de serviteurs et de valise, voyageurs de seconde classe, les regardaient presque comme des évêques de second rang, employés du Saint-Père, estimables par la vertu, inférieurs par le savoir et par l'indépendance, faits plutôt pour encombrer

le Concile que pour l'éclairer. On a saisi ce sentiment dans ces lettres sur le Concile qui établissaient avec soin des catégories d'importance. Parmi les siéges *in partibus*, Sirmium et Sura étaient seuls réputés « importants. » Cette erreur a vite perdu le terrain qu'elle avait un moment envahi. Il a fallu voir qu'en effet les Vicaires Apostoliques ne sont pas de simples courriers de l'Évangile, mais ses vrais ambassadeurs, et que rien n'est en eux au-dessous de leur dignité de princes de l'Église.

Sans doute, ils prennent en voyage les moindres places, et dans leurs missions souvent ils vont à pied. Ils mendient, ils vivent de peu, comme tous ceux qui demandent leur pain. Ils font route sans fourgons et sans serviteurs, la plupart n'ont pas deux vêtements, plusieurs ne sont revêtus que de guenilles cent fois rapiécées de leurs mains. La dignité épiscopale ne les empêche pas de travailler. Il en est que nous voyons entrer au Concile, revêtus de la chape d'or et de la mitre, qui ont travaillé et travailleront comme maçons, comme charpentiers, comme jardiniers, qui font leur cuisine et celle de leurs frères, qui recousent leurs habits et leurs chaussures et qui n'auront un toit pour eux qu'après avoir bâti leur église. J'en connais un qui a imprimé de ses mains le catéchisme, la grammaire et les cantiques composés par lui dans une langue qu'il a dû presque composer aussi. Un autre s'est soumis à un labeur plus dur. Emmenant des compagnons qu'il avait gagnés aux fatigues de sa mission lointaine, et trop pauvre pour payer leur passage, il s'est mis avec eux au service du navire, comme domestiques, leur promettant pour surcroît de gages qu'ils n'auraient pas le mal de mer. Ils

ont passé à ce prix. Mais ces *avilissements* ne laissent point de marques sur l'âme, et la hauteur de l'âme, relevée au contraire par de tels actes, relève à son tour le maintien. J'imagine que Pierre, qui avait jeté et tordu le filet, et Paul, l'ouvrier en tentes, et les autres, ayant passé par l'école de Jésus-Christ, devenus les distributeurs de sa doctrine et de ses sacrements et les juges de son peuple, ne manquaient point de dignité personnelle dans leurs rapports soit avec les fidèles, soit avec le monde et ses rois. Pour dire ma pensée, je crois qu'il y avait alors, même extérieurement, peu d'aussi grands seigneurs, et que les patriciens de Rome et les princes d'Asie, si entendus aux attitudes de la supériorité, se sentaient descendre devant la majesté de ces hommes de rien, qui leur disaient ce que Dieu permet ou défend. Tels ceux-ci, qui ont été à la même école, qui sont les mêmes hommes et qui traitent des mêmes choses avec le même genre humain.

Ils n'ont pas seulement affaire à des sauvages. L'Europe est partout dans le monde. Si loin qu'ils aillent, les ballots et les marchands de l'Europe, ses diplomates, ses aventuriers et ses soldats, ou les ont prévenus ou les suivent. La plupart du temps, c'est là précisément le poids lourd et la meurtrissure de leur croix. L'Europe ne voyage pas sans ses vices, sans ses sophismes, hélas! sans ses cruautés. Elle élève ses obstacles sur les pas des missionnaires et verse ses immondices dans leurs cultures. Plus d'un rencontre à combattre tout à la fois le fanatisme cruel de l'idolâtre barbare, l'arrogance haineuse de l'idolâtre lettré, l'hypocrisie du prédicant hérétique, la mauvaise volonté du représentant de l'Europe sectaire ou impie. Devant de

tels adversaires, le missionnaire catholique, l'évêque surtout, pauvre, abandonné, en butte à la méfiance et à la jalousie, a besoin de la dignité et de la science du prêtre. Il faut qu'il se tienne à ce rang incomparable de maître et de père, et que sa bonté comme sa lumière s'épanche de la hauteur.

En se montrant unanimes et immuables pour l'infaillibilité du chef de l'Église, les Vicaires Apostoliques ont renversé tout l'argument que le parti contraire comptait tirer des répugnances prétendues de l'hérésie et du paganisme. C'était l'argument capital de l'inopportunité. Des calculs hardiment approximatifs chiffraient par centaines de millions les âmes que la proclamation du dogme allait certainement effrayer, éloigner, perdre pour jamais. L'un de ces hommes que leur cœur ne porte pas à négliger l'intérêt des âmes et qui donnent au contraire leur vie pour les sauver, prononça un mot et fit crouler ces calculs et envoler ces fantômes. Cinquante Vicaires Apostoliques de toutes les contrées de la terre confirmèrent la parole de leur collègue, attestant comme lui que l'infaillibilité de Pierre était le besoin, non pas l'épouvante de l'humanité. Tous auraient dit la même chose si une contestation s'était élevée. Il n'y en eut point. La polémique gallicane rejeta l'affirmation si fermement raisonnée de l'évêque de Jafna, appuyée de tant de suffrages compétents, parmi les choses de rien auxquelles il n'est pas nécessaire de répondre ; mais l'esprit de parti s'anima de nouveau contre les Vicaires Apostoliques. Il se plut à leur attribuer une infériorité de connaissances dans les choses du monde et dans les choses de Dieu.

Pour le dire en passant, la contradiction est forte de

la part de ceux qui, d'un côté, veulent donner la primauté réelle et active à l'épiscopat, et, de l'autre, limitent l'épiscopat par le peuple, en exigeant qu'il s'imprègne de l'esprit du temps. A ce compte, les Vicaires Apostoliques devraient être l'idéal de ces docteurs. Évêques, ils ont la souveraineté épiscopale; libres de tout lien avec l'État, ils ne peuvent se séparer du peuple, qui est naturellement leur unique appui. Malheureusement, leur attachement au Saint-Siége gâte tout, et il faut les ruiner du moins dans l'opinion! Ainsi, l'esprit de parti, n'ayant point de principe solide, modifie sa doctrine au gré de ses passions et de ses intérêts. L'erreur est errante, la vérité est fixe. Suivant l'heureux mot de Metternich, elle est fixe comme le canon sur un pivot, qui fait feu dans toutes les directions et atteint partout son mobile adversaire.

Les Vicaires Apostoliques n'ignorent ni les choses du monde ni les choses de Dieu. Ils sont au contraire les hommes qui en étudient le plus les mystères. Voyageurs dans l'espace, voyageurs dans les solitudes, voyageurs dans le cœur humain encore peuplé des monstres antiques dont le baptême a parmi nous diminué le nombre et la puissance, ils vont, en tous sens, à des profondeurs de connaissance où la plupart des prêtres sédentaires de l'Europe ne pénètrent plus que par des livres bornés. Tout livre est borné, hors le livre divin, livre à peu près unique du missionnaire, et le livre du cœur vivant de l'homme, où personne ne lit aussi assidument que lui.

Je l'ai dit déjà. Le missionnaire enseigne toujours. Il n'est pas d'évêque missionnaire qui ne se trouve perpétuellement en face de toutes les classes d'adversaires

que la religion a rencontrés en ce monde, et qui ne parcoure tous les jours de sa vie la multitude des objections qu'ont inventées la passion, l'ignorance, la folie, et, hélas! la science et la raison de l'homme. Il faut répondre au brame et au paria, au mandarin et au sauvage, au prédicant et au libre-penseur; il faut faire pénétrer la vérité de Jésus-Christ dans la stupidité pétrifiée de la brute et dans le béton hérissé du polytechnicien. Il n'est pas rare, en ce moment, à Rome, de causer avec les cinq parties du monde parlant français. Hier encore les évêques de l'Océanie, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Europe, sur tant de points encore barbare et plus que barbare, me disaient qu'ils auraient affaire chez eux aux brochures qu'on leur adresse ici. Nous entendrons, ajoutaient-ils, le P. Gratry et les autres prêcher contre le Pape en indou, en arabe, en kanak, en chinois, dans les langues du Sénégal et dans les langues de la baie d'Hudson. Tout sera traduit par les prédicants, par les libres-penseurs et par les athées, qui auront soin de ne pas laisser ignorer la qualité des auteurs. Il faudra combattre ces misères, comme saint Paul à Ephèse fut obligé de combattre Alexandre, l'ouvrier en cuivre : *Alexander ærarius multa mala mihi ostendit.* Ce qui nous fera du mal, ce ne sera pas le cuivre, ce sera l'ouvrier. On nous opposera la robe du prêtre et l'épée de l'académicien. Oui, les Peaux-Jaunes et les Peaux-Rouges nous diront que nous ne rencontrons pas en Europe des adversaires vulgaires, que les autorités qui s'élèvent contre nous sont des académiciens! Et de pauvres âmes recevront ces ineptes blessures!

Mais cette polémique constante, et qui pourrait embarrasser plus d'un docteur d'Europe, n'est pas encore

la grande étude théologique des missionnaires. Ces hommes assiégés du monde sont en même temps enveloppés de solitude. Par les longs voyages dans les déserts, par les retraites et captivités que leur impose le péril, ils donnent à la méditation des choses divines, à l'étude de leur propre cœur seul à seul avec Dieu le temps que d'autres doivent dépenser dans les tracas renaissants de l'administration. Étudier son cœur au flambeau de Dieu, c'est la grande théologie. Qui se connaît bien à cette lumière connaît bien tous les hommes, et, je l'ose dire, connaît la volonté de Dieu, la grandeur de son amour, la beauté de sa justice, et sait ce que Dieu veut du genre humain et pour le genre humain. Or, c'est ici la science suprême de l'évêque, celle qu'il doit répandre dans le monde, celle qu'il doit apporter au Concile. Quant au reste, il y a des bibliothèques et des théologiens que l'évêque missionnaire peut consulter comme un autre, et dont un autre n'a pas moins besoin que lui pour ces circonstances qui se sont offertes dix-neuf fois en dix-neuf cents ans. Demandera-t-on que tout évêque soit toujours prêt à éclairer un concile? On y trouverait des difficultés, même en Europe.

Le grand droit de l'homme est de n'avoir pas de génie; son principal devoir, qui renferme tous les autres, est de vivre pour Dieu, dans la voie que Dieu lui a tracée, quelque déviation que prétende lui imposer le monde. Ce devoir, qui l'a plus magnifiquement embrassé que l'ouvrier apostolique, et qui le remplit d'un cœur plus magnifiquement dégagé des choses humaines? Ouvrier de la première heure, il travaille jusqu'au soir et par delà, pour partager son gain à ceux que la dernière heure voit à peine arriver. Il donne à

Dieu toutes choses, sa terre natale, ses sueurs, son sang, ses larmes, son berceau, sa vie et sa tombe. Il prend une croix au pied de laquelle sa mère ne sera pas; il va mourir dans les épines d'une terre aride, qui ne fleurira qu'après avoir dévoré ses ossements. Qu'ils disent clairement leur pensée, ceux qui, devant ces hommes, s'armant de rhétorique et d'arithmétique, les conjurent de songer au salut des âmes et de réfléchir sur les choses de Dieu! Estiment-ils que ces hommes trop simples n'ont pas le zèle prudent des âmes, ne savent pas voir ou ne considèrent pas assez les vrais intérêts de Dieu? Croient-ils que ces hommes ne sont pas dans les conditions voulues pour que Dieu leur accorde des lumières que la science peut bien chercher, mais qu'elle ne reçoit que du miracle, et qui ne sont données que pour le salut présent et futur des sociétés humaines?

Je lis les brochures de ceux qui se déclarent eux-mêmes seuls savants, et j'entre dans une ombre glacée où le doute et les fantômes remplacent les sérénités de la lumière et la chaleur saine de la vie. Les systèmes se déroulent et se contredisent, les masques se succèdent. Je n'entends plus Dieu, je n'ai plus ses promesses, je me demande enfin si Dieu a su construire son Église. L'a-t-il posée sur la pierre ferme, ou bien, avec un très-grand dédain des angoisses de mon intelligence et de mon cœur, l'a-t-il ébauchée sur les pierres roulantes ou sur le sable mouvant, pour être perfectionnée et transformée plus tard par qui voudra?

Mais j'écoute les Apôtres, et mon cœur brûle. Tout est amour, certitude, divine clarté. Je vois les envoyés vivants du Dieu vivant. Je vois les pieds poudreux, la

tête couronnée d'épines, le corps labouré de cicatrices, le flanc percé, mais les bourreaux vaincus, la tombe changée en berceau, des églises qui naissent, la lumière et la charité qui se répandent. Ah ! je le reconnais : c'est Lui ! Ceux-ci sont en Lui, et Il est en eux. Ils parlent sa langue tendre et lumineuse, ils font son œuvre invincible et immortelle, et pour dernière ressemblance, se tournant vers le Chef qu'Il leur a laissé, ils lui disent : Tu es Pierre, confirme-nous. Tu es le Pasteur, enseigne-nous le pâturage. Pais pour nous les agneaux que le Seigneur Jésus nous a confiés par ta main et pais-nous directement nous-mêmes qui sommes les brebis !

Je déplore d'être obligé de finir. Je voudrais vous raconter la vie de ces hommes, du moins les traits qui échappent à leur modestie soigneuse de se taire. Ils cachent leur vie, ou, pour mieux dire, elle est cachée à leurs propres yeux. Ils savent que Dieu les emploie à quelque chose de grand, ils ne se savent pas grands par eux-mêmes et ne connaissent en eux que la misère de l'humanité. C'est à peine si l'on peut saisir dans leurs récits quelques traits de cet héroïsme qui veut s'ignorer et qui en vient à bout. Écoutez pourtant ceci :

L'un d'eux, alors simple missionnaire, envoyé par son évêque dans un canton éloigné, pour étudier si l'on y pouvait établir un prêtre, arriva au terme de sa course sans argent et sans moyens de revenir. De son dernier dollar, il avait acheté un flacon de vin, afin de pouvoir dire la messe, ressource suprême et unique pour résister aux tortures de l'abandon. En ce lieu vivaient des hommes, des Européens, et parmi eux des Français. Il les avait salués dans la langue de la patrie, et ces hommes, parce qu'il était prêtre, ne lui avaient pas ré-

pondu. Il s'établit sous un arbre, à quelque distance des maisons où il ne pouvait espérer un abri, et il vécut des semaines entières, sans pain, de racines inconnues qu'il essayait à tout risque et de coquillages qu'il mangeait crus, n'ayant pas d'ustensile pour les faire cuire. Mais la dureté persévérante des hommes et la longue impuissance de sa prière était un plus grand tourment. Parfois, quelque habitant du village, passant, lui jetait une injure et s'éloignait. Personne qui voulût, non pas lui serrer la main, mais seulement l'entendre; pas un vieillard, pas une femme, pas un enfant. Encore qu'il continuât d'espérer, cette horreur de Dieu lui déchirait le cœur, et il sentait baisser sa vigueur corporelle ruinée par la fièvre et le chagrin.

Un jour, il vit venir à lui un jeune homme grand et beau, qui lui dit pour première parole : En grâce, avez-vous à manger? C'était un prêtre envoyé à sa recherche par l'évêque. Il était mourant de fatigue et de faim, et il n'avait aucun moyen ni de l'emmener ni de repartir lui-même. A cause de la pauvreté de l'évêque et manquant d'expérience du pays, il était venu sans ressources. La charité seule avait pu le soutenir jusqu'au terme. Il se coucha par terre, implorant un peu de nourriture. L'autre lui présenta les coquillages dont il vivait principalement, des moules énormes, hideuses à voir, et dont l'aspect seul soulevait le cœur. L'affamé n'y put toucher; son hôte désolé entrevit dès ce moment que l'infortuné mourrait de faim. Ce dernier coup l'accabla. Il se sentit vaincu. Peu de jours après, les deux missionnaires, étendus sous le soleil brûlant, dévorés de fièvre et de vermine, se dirent : Nous mourrons ici. Que l'un de nous fasse effort et célèbre une dernière

messe, il communiera l'autre et nous bénirons Dieu.

C'était le jour de l'Assomption. Ils tirèrent au sort pour dire la messe. Le sort échut au premier arrivé. Il offrit le saint sacrifice pour son frère mourant, couché près de l'autel de terre, et pour lui-même, qui comptait aussi mourir. Il dut s'y reprendre à vingt fois, désespérant souvent de pouvoir achever, et cette véritable messe des morts dura près de trois heures. Enfin, le moribond put donner la sainte hostie à l'agonisant et consommer le triple sacrifice où le prêtre et l'assistant s'immolaient eux-mêmes avec la victime. La consolation des mourants était grande en cet acte suprême de foi et d'amour, bien capable de consoler le cœur du Fils de Dieu à l'agonie. Le martyr regardait avec tendresse son frère martyr défaillant au pied de l'autel; et celui-ci, voyant la candeur et l'âme angélique de ce jeune prêtre qui tombait si tranquille au début de la carrière, l'offrait et s'offrait lui-même comme prix de la commune victoire que le Crucifié voulait pour eux et qu'à leur tour ils voulaient pour lui.

La messe dite, le célébrant se coucha auprès de son compagnon; ils attendirent la mort. Elle ne tarda point. Dans la nuit le jeune prêtre expirait. Son dernier soupir effleura les lèvres de son frère, qui ne put qu'avec effort étendre la main sur sa tête; dernière bénédiction et dernier adieu.

Quelques passants se trouvèrent là quand vint le jour. Ils virent le cadavre et le mourant côte à côte. Ils en portèrent la nouvelle au village. Ces cœurs durs, comprenant ce qui s'était passé, s'amollirent enfin, ou plutôt la mort avait vaincu, et Dieu déclara sa victoire. Ils vinrent, apportant de l'eau fraîche et des

aliments. Le missionnaire survivant, toujours incapable de se mouvoir, sentit une main serrer sa main. Ce n'étaient plus les mêmes hommes. Au pied de l'autel, ils creusèrent une fosse, ils y descendirent le victorieux et beau cadavre ; et, ensuite, portant dans leurs bras le malade, ils le soutinrent sur le bord de cette fosse pour qu'il pût la bénir. Ils firent plus. A sa prière ils coupèrent un grand arbre et en firent une croix qu'ils plantèrent sur cette tombe féconde. Ainsi la croix apparut et prit possession de ce nouveau domaine.

Il y a là, maintenant, une ville, une église et des milliers de catholiques aussi dociles à la voix de leur évêque que chers à son cœur ; et leur évêque est ce missionnaire d'abord si cruellement repoussé. — Je vais là aussi souvent que je le peux, me disait-il en achevant son récit. Je parviens à retenir mes larmes, et mon cœur est plein d'allégresse dans l'admiration des choses de Dieu. Mais quand j'ai voulu parler au peuple du pied de cette croix, je n'ai jamais pu tirer de ma poitrine que des mots sans suite et des sons inarticulés.

C'est ainsi que la croix se plante et prend racine, ainsi qu'une Église germe et sort de terre, ainsi qu'une contrée livrée aux ténèbres de la sauvagerie et aux barbaries plus terribles de la civilisation devient un diocèse. Ainsi entrent les bonnes mœurs, les mœurs pures, les mœurs pieuses, les écoles, les hôpitaux, les études qui élèvent l'âme et font la force, la gloire et le charme de la civilisation ; et tels sont les hommes qui entreprennent ces choses et qui les mènent à fin. Et quand ces hommes me disent que le monde a besoin de l'infaillibilité de Pierre, je les crois ; et fussent-ils seuls à le dire, je les croirais.

CI

Le « Mauvais Livre. » — Paolo Sarpi.

10 mai.

J'y reviens. Vous en écrivant hier, tout de suite après avoir lu, j'ai peut-être frappé trop durement sur l'auteur. Il le mérite bien, il mérite tout ; mais ce n'est pas une raison pour manquer de miséricorde. Je ne révère et n'aime rien autant que le prêtre ; rien n'est à mes yeux, plus grand, plus auguste. Il est le gardien de la vérité et de la justice, le distributeur du pardon, c'est-à-dire de la vie ; et ce guérisseur des misères humaines, qui distribue la vie en distribuant le pardon, est encore le grand observateur des lois, et par là encore il nous garde la vie. Je connais par une longue étude les vertus et les beautés de l'âme sacerdotale. J'y ai vu incomparablement plus qu'ailleurs la passion combattue et habituellement vaincue, l'amour du vrai, la noble et très-sainte horreur du mensonge, la défiance de soi-même, la clémence, en un mot la pratique de l'Évangile, si nécessaire pour le bien prêcher. Je sais donc à quel point il importe que nous honorions le prêtre, qui est le grand bienfait de Dieu pour chaque individu et pour la société entière. Mais je sais aussi combien il importe au prêtre et à nous que le prêtre s'honore scrupuleusement en toutes ses œuvres publiques, qu'il apparaisse toujours tel qu'il doit être, exact observateur de toutes les prescriptions de l'honnêteté vulgaire. Un prêtre se permettant ce qu'un simple laïque devrait s'interdire, maniant dans la

polémique des armes prohibées, se servant de ses armes contre l'Église, présomptueux, injuste, injurieux, falsifiant les faits pour jeter l'opprobre au Concile et au Pape, quand j'ai le malheur de voir cela, je reçois une commotion dont je ne peux pas immédiatement dominer la violence. J'éclate contre ce prêtre qui trahit son caractère et qui me trahit. Il m'est impossible de ne pas parler trop haut, comme il lui est impossible, à lui, s'il rencontre quelqu'un, de ne pas fixer son regard sur le mur.

S'il est encore temps, biffez ce qui vous semblerait de trop dans la lettre que vous avez reçue hier. Je ne regretterai rien. Après tout, il y a des esprits malheureux, qui sont des instruments plutôt qu'autre chose. Leur faute est moins à eux qu'à ceux qui leur font exécuter à tout risque, d'une façon grossière, au delà de leur gré, ce qu'ils ne voudraient pas faire eux-mêmes. Pour ces besognes, il n'existe pas d'hommes de choix. On prend ce qui s'offre ou ce qui consent à obéir. Il faudrait savoir qu'en ces rencontres, qui veut bien obéir ne devrait jamais être commandé. Et quoi ! on ne s'estime pas assez infortuné déjà d'avoir besoin d'un livre anonyme contre le Pape, et l'on ajoute à ce malheur celui d'accepter le concours du fanatique inférieur qui prend les notes, qui prend le masque et qui se met à l'ouvrage ! Certes, ce spectacle est à faire sortir des gonds. Mais enfin biffez. Et s'il est trop tard, je m'excuse.

Quant au livre, nous avons là une première ébauche de ce que sauront faire les Paolo Sarpi de notre temps, et c'est ce qui nous permet d'apprécier à sa juste valeur le Sarpi du temps passé. Assurément le Servite Véni-

tien était plus fort ; celui-ci demeure au-dessous à plusieurs milliers de brasses ; mais c'est le même esprit. Comme théologien, point de théologie. Chez Sarpi, elle est fausse ; ici il n'en est pas même question. Comme historien, point de véracité. Comme écrivain, l'unique talent de ramasser de viles anecdotes, la plupart forgées et déformées, et l'effronterie de les enfieller par le mensonge, de façon à diffamer également la dignité des choses et celle des hommes.

La véritable analyse morale de ce pamphlet contre le Concile du Vatican se trouve dans le titre que l'archevêque apostat de Spalatro, donna au livre de son ami Fra Paolo, dont il fut l'éditeur, contre le Concile de Trente : *Storia del Concilio Tridentino, nella quale si scoprono tutti gli artifizi della corte di Roma per impedire che nè la verità dei dogmi si facefasse, nè la riforma del Papato e della Chiesa si tratasse.* Des deux côtés, même animosité contre Rome, même oubli de la divinité de l'Église, même don de médire, d'accuser, d'empoisonner les choses les plus droites et les plus simples ; et pour dernière ressemblance, même fureur stupide contre les Jésuites.

Notre nouveau Pietro Soavo (pseudonyme, autre trait de famille) accuse les Jésuites partout. Ce sont les Jésuites qui ont fait le Concile, qui le dirigent, qui abusent le Pape, qui oppriment les évêques sages, qui font tout le mal, qui empêchent tout bien. Seulement Sarpi sait écrire, il est plein de feu et d'esprit, et celui-ci n'a qu'une fureur lourde et morne. Des mains du sectaire italien sort une soie légère et souple teinte des couleurs du Véronèse ; l'anonyme gallican nous donne une toile du chanvre le plus grossier, peinturlurée de je ne sais quelle encre de Sorbonne.

On se demande comment certaines choses qui crèvent les yeux ne sont pas aperçues des gens qui les font. Voilà donc un monsieur anonyme qui vient blâmer et la pensée du Concile et la manière dont il est conduit! Selon lui, il ne fallait pas de concile; mais enfin, puisqu'on l'a fait, passe! seulement, il fallait alors le faire autrement. Il fallait ne pas toucher ces points-là, ou ne pas les toucher ainsi; il en fallait toucher d'autres et les toucher de telle sorte. Monsieur ne balance nullement à dire que c'est lui et non le Pape qui sait de quoi l'Église a besoin. Monsieur n'hésite pas davantage à poser que le Pape et ceux qui ont préparé le Concile, et le Concile lui-même, depuis cinq mois, n'ont su rien comprendre absolument aux besoins de l'Église et du monde. S'ils ont compris, alors la bonne volonté et le courage de le faire leur ont manqué; mais monsieur a tout compris; monsieur a toute bonne volonté et pourrait tout faire! Peut-on imaginer rien de plus impertinent et de plus ridicule?

Et si l'on voyait sa figure, son nez en pioche, son œil effaré, accroché dans la muraille! Et si on lisait ses livres, ses livres *incoupés*, que ceux à qui il les a donnés ont passés au bouquiniste, que le bouquiniste regrette de n'avoir point passés à l'épicier!

Monsieur continue. Voyant que le Concile ne va pas comme il veut, Monsieur a formé le dessein d'invalider le Concile. Avec ce qu'il a trouvé dans le *Moniteur*, dans la *Gazette*, dans le petit *Français* et ce qu'il a mis lui-même ailleurs; avec ce qu'il a ramassé dans les auberges inopportunistes, Monsieur prouve que le Concile n'est pas œcuménique, que l'Église n'y est pas représentée, que l'Église y est violentée, qu'il y a là trop d'évêques

parasites, par qui les vrais évêques, ceux des villes importantes, ceux qui connaissent la théologie et les théologiens sont opprimés. Et le Concile n'étant pas œcuménique, — ou l'étant trop, — Monsieur se réserve de faire casser le Concile. Non pas peut-être tout le Concile, mais la partie du Concile où se trouveront les décrets que Monsieur ne saurait approuver et que même il combat formellement. Si, par exemple, le Concile vient à proclamer l'infaillibilité du Pape, là le Concile ne sera plus œcuménique, et cela sera cassé !

Vous croyez que Monsieur veut rire, et que vous pouvez rire? Point du tout. Monsieur ne rit pas et Monsieur est sûr de son fait. Ecoutez ceci :

Monsieur se demande comment les évêques *modérés* (ce sont les amis de Monsieur) n'ont pas, dès le premier jour, « abandonné cette salle où *l'esprit de Dieu ne peut pas être* tant que la liberté et les traditions apostoliques (définies par Monsieur) n'y seront pas respectées? » Voilà une grave question et qui, j'en suis sûr, vous intéresse. Monsieur, qui n'a pas craint de la poser, ne craint pas de la résoudre. « Sans avoir la confidence de personne, » il croit néanmoins modestement pouvoir répondre. Il s'explique la persévérance des « évêques modérés » par un sentiment magnanime qu'il leur connaît, toujours sans avoir la confidence de personne. Ils restent donc, « par dévouement pour Pie IX, » afin que les Jésuites n'achèvent pas de le perdre ; ils restent « par esprit de paix, dans l'espérance que le Ciel ne restera pas sourd à leurs prières et à leurs larmes. » Vous connaissez cette ariette plus d'une fois chantée. Cependant Monsieur veut que ce dévouement et cet esprit de paix aient aussi leur sagesse; il termine par un coup de

tonnerre : « Mais il faut avoir le courage de le dire, si « le Concile est réellement soumis aux conditions qui « semblent résulter des faits et documents publics que « nous avons analysés, *de graves devoirs pourront s'impo-* « *ser à la conscience des évêques modérés.* »

Quelle stupéfaction indescriptible d'avoir à penser que peut-être des hommes sérieux se sont occupés de faire écrire sur eux-mêmes ces choses-là, dans ce style-là, par ces mains-là !

Je suis plus étonné que vous, parce que je vois le nez en pioche, l'œil effaré dans le mur, les livres chez le bouquiniste, qui ne les vendra jamais, jamais.

Je poursuis, partagé entre la répulsion et la pitié, car tout cela est bien amèrement odieux, mais triomphalement ridicule. Voulez-vous savoir quels sont les théologiens de ce fier homme, qui n'a d'estime pour la science théologique d'aucun membre du Concile ? Il y en a quatre : Dœllinger, Michaelis, Pusey et le P. Gratry.

Il explique comment le P. Gratry n'est pas véritablement condamné. Suivez le raisonnement : trente-six évêques ont donné leur sentence ; mais sur ce nombre il y a vingt étrangers, dont plusieurs Arméniens et Chaldéens. Effaçons les étrangers. Restent seize Français, et encore ! Car six n'ont pas condamné formellement. Restent dix, et encore ! car la résolution a été prise en commun. Reste celui qui a proposé la résolution, et encore ! car celui-là c'est l'archevêque de Strasbourg. Il avait signé le *Postulatum* de l'infaillibilité, ce qui dénote assez un homme prévenu et médiocre. En sorte qu'à vrai dire, ce cher P. Gratry n'a pas été condamné du tout.

Combien le P. Gratry a plus d'esprit que cela, sans parler de l'esprit de se taire !

Notre homme insulte le Pape en vingt endroits de son livre, ou plutôt d'un bout à l'autre de son livre, cauteleusement, mais très-clairement. Cependant les allusions ne suffisent pas à sa rage. Il arrive à dire que le Pape n'a pas fait des études théologiques suffisantes et qu'il est « sous l'influence de certaines prédictions « populaires qui lui promettent pour la fin de son pon- « tificat l'empire du monde. » Il ajoute « qu'on a *pu* dire « de lui, lors de son exaltation au pontificat : *E un santo,* « *ma un indotto!* » Un saint, mais un ignorant ! Ainsi, au gré de ce savant Monsieur, le bon Dieu a mis à la tête de son Église, pour un quart de siècle, un indocte illuminé, vaniteusement infatué de « certaines prédictions populaires. » Nous devons donc croire que le Saint-Esprit se laisse aussi abuser par quelques Jésuites, et que le bon Dieu est « mal entouré. » Le bon Dieu ne devrait pas se permettre de faire un Pape sans avoir d'abord réuni le Concile.

Et en effet, c'est bien la pensée de Monsieur. Il s'en décharge dans un chapitre plein d'insolence contre la bulle qui dissout le Concile en cas de vacance du Saint-Siége. Cette bulle lui semble « inouïe, » et c'est une des pièces qui lui font croire que de graves devoirs pourraient être « imposés à la conscience des évêques modérés. » On avait donc des espérances que cette bulle a anéanties ?

Je rendrai pourtant justice à notre auteur. Il y a çà et là dans son fatras des mots intéressants. Je copie ces lignes, qui nous livrent un point de vue curieux :

« On affirme que les *évêques français* (?) ont proposé une « série de réformes qui, si elles étaient adoptées, cons- « titueraient un remarquable progrès et feraient dis-

« paraître beaucoup de difficultés et de malentendus.

« On cite parmi les principales : la réunion pério-
« dique des conciles généraux, — le rétablissement des
« conciles provinciaux *vraiment libres* (c'est-à-dire non
« revus et corrigés à Rome), — des modifications *im-*
« *portantes* dans la composition du Sacré-Collége et des
« congrégations romaines, modifications basées sur le
« principe d'une *représentation proportionnelle* des nations
« catholiques, — la *suppression ou la restriction de l'Index*,
« — des précautions pour resserrer les écarts d'*une*
« *certaine presse catholique*... »

Si c'était là le programme de « l'Opposition, » il serait bien opportun qu'elle l'avouât et le signât, pour voir l'accueil qu'il recevrait dans le Concile et dans le monde.

Encore un trait qui me semble d'une charmante ineptie, et je m'arrête. Monsieur adresse ses félicitations aux « évêques modérés : »

« Il est impossible de ne pas rendre hommage à quel-
« ques hommes de cœur qui ont osé se lever du milieu
« de l'*affaissement universel;* qui ont eu le courage de
« résister à l'autorité la plus imposante et la plus *véné-*
« *rable* du monde... »

Mais, Monsieur *l'homme de cœur*, au nez en pioche, à l'œil au mur et de qui les livres ne se vendent pas, pourquoi alors êtes-vous si furieux contre *certains journalistes*, et que leur reprochez-vous lorsqu'ils s'opposent à certaines molécules d'une autorité imposante et vénérable sans doute, mais non pas enfin la *plus imposante* et *la plus vénérable* du monde ?

Lorsqu'on fait des livres, ce n'est pas tout de piocher la paperasse, et de trouver un libraire qui en mourra :

il faut encore tâcher de ne pas révolter tout à la fois la conscience et le bon sens. [1]

CII

Le plébiscite. — L'anarchie fondamentale.

12 mai.

On me questionne fort sur le vote du plébiscite. A ceux qui me demandent ce que j'en pense, je dis : Et vous ? Ils répondent qu'ils sont bien embarrassés et que ce résultat les étonne. C'est mon cas, avec cette différence que le résultat ne m'étonne point.

J'aurais parié pour le gros chiffre des *oui*. Plusieurs causes devaient le produire : 1° la séve bonapartiste ; 2° l'horreur qu'inspire le parti purement révolutionnaire, soigneusement entretenue par lui-même ; 3° le décri très-légitime du parti libéral et de sa doctrine décousue et menteuse ; 4° la grave considération qu'il n'y a rien qui ait forme humaine, mais rien du tout, pour remplacer le gouvernement impérial renversé, de telle sorte que l'on tomberait immédiatement à la plume Rochefort, à l'épée Flourens, aux pistolets Fonvielle et Mégy. Cette considération a certainement empêché beaucoup d'abstentions parmi les libéraux et parmi les catholiques.

[1] Les débats du procès intenté par M. de Bismark à M. d'Arnim, ambassadeur de Prusse à Rome pendant le Concile, et certaines lettres françaises révélées par les *vieux catholiques* allemands font voir aujourd'hui quelles intrigues s'exprimaient obscurément par toutes ces pièces misérables. On comptait faire proroger le Concile et remplacer le Pape. Son successeur était trouvé ; c'était un cardinal dont on avait l'aveu. (27 octobre 1875.)

De ces quatre causes principales, la séve bonapartiste est certainement la plus influente et sera probablement la plus durable. Elle est révolutionnaire en son origine. C'est la brutalité des victoires et des conquêtes qui en fournit la grosse source. Napoléon Ier a fait triompher la force musculaire du Français, notablement démoralisé et *ensauvagé* par la Révolution. Ce grand homme a illustré d'un grand nombre de coches le fusil de la France et pendu à sa ceinture la chevelure des nations rivales. Un peuple qui a proclamé les droits de l'homme n'oublie pas de si chères parures. Il conserve l'espérance de les porter encore. La cavale *indomptée et rebelle* aime à être montée, comme le disait Dante de l'Italie ; et si les coups de cravache lui déplaisent dans le moment, elle en garde pourtant le plus amoureux souvenir.

« Parlez-nous de lui, grand'mère,
« Parlez-nous de lui ! »

On lui en a parlé ! Le stupide libéralisme de la Restauration et de Louis-Philippe s'est chargé d'entretenir la flamme brutale et servile. Au feu du bivouac, on a réchauffé l'impiété. Le caporal et la gourgandine se sont raconté leurs exploits, se sont aimés, se sont mariés. Louis-Philippe a reçu l'acte et donné la bénédiction ; le poëte Béranger a fait l'épithalame ; nous voyons les enfants. Ils comprennent l'ordre comme madame leur mère, et ils aiment la liberté comme monsieur leur père, ni plus ni moins.

Voilà une explication du vote ; je la crois vraie, et je ne feindrai pas d'avouer qu'elle n'explique pas tout. Peut-être n'explique-t-elle rien ! Nous sommes en pré-

sence des mystères du suffrage universel, plus difficiles à pénétrer que ceux de l'infaillibilité du Pape. Les théologiens qui acceptent « les principes de 89 » comme Mgr l'évêque d'Orléans, et ceux qui inclinent à la souveraineté du peuple, comme l'anonyme dont je vous entretenais hier, qui a fait ce mauvais livre contre la souveraineté du Christ, ces théologiens profonds devraient bien porter le jour dans ces profondeurs.

La souveraineté du peuple s'exprime par le suffrage universel. Le principe étant donné, l'on ne peut guère lui trouver un autre mode d'expression. Le peuple est appelé à voter très-librement ; il est éclairé par tout ce qu'il y a de soleils, d'étoiles, de lampes, de quinquets et de rats-de-cave dans l'Empire ; on fabrique et on installe des luminaires exprès pour la circonstance, il y a même des torches. L'opération se fait en bon ordre, aussi correcte et aussi prompte qu'un feu de chassepot. On dépouille le scrutin. O surprise ! voici que dans ce vote unique, il y a deux votes contraires : le vote des grandes villes, des lieux éclairés, qui dit : *Non;* le vote des campagnes, des lieux obscurs, qui dit : *Oui !*

Auquel croire? *Oui* est le plus gros, *non* est le plus savant, peut-être le plus fort ! D'après une théorie proposée au Concile, et que le gouvernement recommande par le *Memorandum* Daru rallié aux arguments de Fra Paolo Sarpi, c'est la minorité qui est éclairée, qui est sage, qui représente même la majorité, c'est NON qui a raison et à qui le chef de l'État doit obéir !

Les campagnes sont des vicaires apostoliques sans lumière et sans indépendance ! Toute la campagne n'est qu'un village qui vote aveuglément sous l'empire du préjugé, ou lâchement sous l'œil du commissaire de

police. Le vrai vote, est le vote des lieux importants ! Paris, Lyon, Marseille, Orléans, Montpellier, voilà des votes qui comptent !

Néanmoins, je crois que les théologiens du Concile, ceux de la minorité surtout, s'ils sont consultés par l'Empereur lui conseilleront, la main sur la conscience, de s'en tenir au misérable *oui* de la majorité, fallût-il en cas de contestation se déclarer infaillible et employer le canon. Si l'Empereur infaillible offre quelques évêchés, je réponds du consentement de Fra Paolo.

Voilà une solution. J'affirme qu'elle prévaudra en France malgré les barricades, du moins momentanément. Mais qu'elle résolve tout et pour toujours, c'est autre chose. Je n'en ferais pas le serment, même politique. Il reste cette difficulté que le suffrage universel dit *oui* et dit *non,* dit *oui* et *non* tout à la fois ; qu'en certains endroits *non* signifie *oui,* et *oui* signifie *non,* que *non* ne se rendra pas à *oui,* que *oui* ne se rendra pas à *non*, que *oui* et *non* se moquent parfaitement de leurs droits réciproques, et surtout d'eux-mêmes.

Bâtir quelque chose là-dessus, c'est une grande difficulté.

On n'ose pas trop rire de la sagesse humaine qui se jette dans ces gâchis. C'est un gâchis, mais c'est une anxiété, et plus le gâchis est risible, plus l'anxiété est terrible. La pitié cependant se lasse, lorsque cette sagesse empêtrée et flagellée se targue de donner des leçons à ceux qui embrassent les principes de la vie éternelle, et bien plus, veut leur ôter les principes pour les réduire au misérable état où elle s'est mise.

Quelle risée, en ce moment, d'entendre M. Daru, expression du libéralisme, qui a dit *oui* et *non* peut-être,

et qui peut-être n'a su dire ni *oui* ni *non ;* quelle risée de l'entendre proposer ses vues au Pape et au Concile, et leur signifier les dictées et les principes immuables et immortels de l'esprit moderne!

La situation est-elle changée? Non, à mon avis. Elle est toujours la même, c'est toujours l'anarchie fondamentale. Le malade s'est retourné dans son lit, il a pris une autre position, il croit éprouver un soulagement. Mais que sert au gouvernement de savoir et d'avoir appris à tout le monde ce que le scrutin vient de révéler? Quand il a contre lui le peuple qui fait des révolutions, que lui sert d'avoir pour lui le peuple qui les subit?

Il a tout fait pour les villes, elles sont ingrates ; il continuera de tout faire, elles seront de plus en plus ingrates. Et quand il s'agira de le défendre autrement que par des votes, les campagnes qui lui ont donné tant de bulletins ne se lèveront pas comme un seul homme.

Et les votes de l'armée? Par ces votes on va au prétorianisme. C'est là que s'acheminent les choses politiques. Sans doute, tant que le colonel qui coupera une émeute sera assuré de devenir promptement général de brigade, et le général de brigade qui commandera ce colonel, général de division, et le général de division qui commandera ce général de brigade, maréchal de France, il y aura des chances pour la dynastie. Mais, si un jour la conspiration entre dans les casernes, où elle semble avoir déjà le pied et la main?... Nos soldats n'avaient pas voté depuis qu'ils ont eu l'honneur de combattre entre le *général* Garibaldi et les généraux napolitains et toscans passés au service de Victor-Emmanuel. Bien des gens ont pensé alors, et je suis du nombre,

que ces accointances contamineraient notre drapeau. Un homme sage ne laisse pas ses enfants frayer avec la mauvaise compagnie, un gouvernement sage ne souffre pas que ses soldats combattent avec des séditieux et des traîtres.

Il y a un autre péril. Le gouvernement parlementaire renaît, avec la complication du suffrage universel. Je n'en veux pas dire de mal; mais de deux choses l'une : ou l'action parlementaire sera pacifique, et alors il se formera promptement ce qui manque aujourd'hui : un gouvernement de rechange. C'est ce qui a tué la Restauration, le régime de Juillet et la République. Ou bien l'action parlementaire sera turbulente, séditieuse, parlière, anarchique, et alors un despotisme quelconque en surgira. On provoquera un plébiscite, et ce plébiscite deviendra le manche d'une cravache. Quand un homme peut dire aux séditieux : « Le peuple veut que je vous fouaille, » il n'y a plus d'orateurs ni d'irréconciliables devant cet homme-là!

Et après? Après, c'est César pur et simple. Et après encore? Après encore, tout s'use, même la séve bonapartiste. Rien ne dure longtemps que la servilité humaine. Après qu'on eut greffé sur le tronc Iulien toutes les boutures et sous-boutures possibles, après Octave, après Tibère, après Claude, Caracalla et Néron, lorsqu'il n'y eut plus de neveux ni de cousins ni d'arrière-cousins, il en vint d'autres qui n'étaient ni Jules ni César ni Auguste, mais qui recevaient ou achetaient des prétoriens les noms de César et d'Auguste, et c'était assez. Le fier monde romain n'y regardait plus. Il laissait n'importe quel fauve fouiller ses entrailles : un Dace, un Pannonien, un archer, un avocat!

Et les soldats romains chargeaient leurs frondes des glands de plomb sur lesquels l'administration militaire avait écrit : *servi peristis,* ou simplement : *Caesar,* comme pour notifier de quelle main venait la mort.

Je ne dis pas au gouvernement ce qu'il devrait faire après le succès du plébiscite. Puisqu'il faut le lui dire, il ne le saura jamais. Quant à nous, quel chemin devons-nous suivre? Nul autre que celui où nous sommes. Dût le gland de plomb, estampé du nom de César, nous atteindre à la tête ou au cœur, restons là, au plein jour, abstenants en tout ce qui ne serait pas digne de la vertu chrétienne, actifs en tout le reste. Ceux qui tombent pour la vérité au plein jour, Dieu les ressuscite la nuit, et ils verront le triomphe de la vérité, seule immortelle.

CIII

Paroles du Pape.

16 mai, 5 h. du soir.

La distribution des récompenses aux exposants à eu lieu aujourd'hui dans l'église Sainte-Marie des Anges.

Pie IX a parlé de l'amour de l'Église pour les arts et la science. « Le petit État pontifical, a-t-il dit, voudrait « faire avancer les arts dans la perfection, la science « dans la profondeur. L'Église n'est immobile que dans « la règle de l'honnête, du juste et du vrai. Elle ne crée « pas de nouveaux dogmes, elle affirme ce qu'elle a tou- « jours cru, et elle donne à cette croyance une lumière « nouvelle. »

CIV

Discours de l'évêque d'Hébron. — Propagation de la Foi.

13 mai.

Dimanche dernier, à Saint-André *della Valle*, très-noble église des Théatins, l'évêque d'Hébron a prêché pour la Propagation de la Foi. Je venais de vous envoyer un article sur le même sujet. En écoutant la parole ardente de l'évêque, j'ai connu mes omissions et j'ai vu les vigueurs et les grandeurs qu'il était possible de donner aux points effleurés par ma plume. Je ne cesse d'admirer ce que la pratique assidue de l'Écriture Sainte communique de lumière et de force à la pensée et à la parole humaine. La passion qui déclame contre la puissance du prêtre ne sait pas quelle ignorance elle avoue. Si les ennemis du clergé qui ont assez d'intelligence (il en est) suivaient un peu de temps la messe et le bréviaire, ils comprendraient que les hommes qui boivent tous les jours à ces sources, ne fussent-elles qu'intellectuelles, doivent acquérir une force supérieure. Ils ont, au moral, l'équivalent de la supériorité physique de l'homme qui se nourrit de viande saine et de vin généreux, sur celui qui ne mange que des légumes et qui ne boit que de l'eau. Quand on répète tous les jours ce que Dieu a dit, n'en prît-on que l'éclat extérieur et la sagesse usuelle, on est plus fort que quand on se borne à répéter ce qu'on vient de lire dans le journal du matin. C'est pourquoi, ne pouvant empêcher le prêtre de dire la messe et le bréviaire, il faut subir son influence, ou le tuer; mauvais moyen, insuffisant par excellence.

Et le libre-penseur sans lettres et le lettré profane plieront malgré leur nombre sous l'ascendant du prêtre isolé, comme l'Inde immense est contrainte de plier sous le poing de la petite Angleterre.

Il est vrai d'ailleurs que Mgr Mermillod est une tête admirablement ouverte, et de celles qui ont le plus d'avenues, sur tous les horizons. Tout y entre, tout en sort et tout y demeure. Montaigne se plaignait de n'avoir point de *gardoire;* l'évêque d'Hébron a été, Dieu merci, organisé pour se souvenir. C'est l'apologétique faite homme, et faite homme pour le temps présent, où il est plus trempé que qui que ce soit au monde. Après le Pape, personne peut-être n'a vu plus de gens que Mgr Mermillod, et il en a vu et manié que Pie IX n'a point connus de si près. Placé dans cet observatoire de Genève, où tout le monde passe, et obligé par les besoins de son Église de passer chez tout le monde, doué d'une rare rapidité de conception, d'une grande facilité de parole, d'une charmante aménité de cœur, actif, dévoué, bien portant, libre dans le monde européen de tout préjugé d'opinion et de toute entrave de parti, libre comme le bon prêtre qui veut et qui peut honorablement prendre des amis partout, il a par excellence la qualité requise de ceux qui veulent que le prêtre soit « homme de son temps. » Nul prêtre, nul homme n'est plus que lui de son temps. Il lui a tâté le pouls tous les jours, il a lu tous ses journaux, il connaît le principe, la marche et le langage de toutes ses fièvres et ne se laisse dégoûter ni désespérer par aucun de ses délires. Comparés à Mgr Mermillod, quels rétrogrades, quels renfermés et quels murés, renfermés et murés dans un autre temps, que ces prétendus hommes du présent,

qui emploient leur vie à secouer, rapetasser et repasser du vieux linge! Tous veulent recommencer quelque chose et quelqu'un, recommencer Robespierre, recommencer Vergniaud, recommencer Mounier, recommencer Louis-Philippe, surtout se recommencer eux-mêmes. On ne citerait pas un de ces hommes d'*avenir* qui ne soit un recommenceur vulgaire de n'importe quoi, pourvu que ce ne soit ni vrai, ni bon, ni fier. Voyez cette graine qui veut recommencer l'encyclopédie, ou la terreur, ou la Sorbonne.

Ils diront que l'Église aussi recommence. Non pas! l'Église ne recommence point, elle continue. C'est tout autre chose. Elle continue comme le conquérant qu'on a pu un moment arrêter et qui veut achever sa conquête; elle continue comme le défricheur qui ne veut pas laisser de marais ni de terres incultes; elle continue comme le semeur qui revient ensemencer après la moisson, parce qu'il veut que son champ continue de produire. Et ceci me ramène à Saint-André *della Valle*.

C'était justement une continuation que Mgr Mermillod glorifiait et prêchait en jetant de très-belles idées dans un très-émouvant et très-fier langage. Continuation et développement de la conquête, continuation et développement du défrichement et de la culture, continuation et développement de la production, de la richesse et de la vie par la continuation de l'apostolat et du martyre. En parlant des missions, il parlait de Rome, où elles ont leur source profonde, du Pape qui les dirige, du Concile qu'elles ont agrandi et qui les multipliera. Et Rome, et le Pape, et le Concile sont encore des choses qui continuent, se développent et enfantent.

La mort est une recommenceuse. Elle frappe et recommence à frapper ; elle tue et recommence à tuer ; voilà son travail unique. Ainsi fait l'erreur, qui n'est qu'un des noms de la mort. L'Église est le nom mystique de la Vie, comme la Vie est le nom terrestre de Dieu. Elle crée, elle soutient son travail, elle le renouvelle sous une forme inconnue. Elle marche, elle avance. Envahissant les domaines inabordés et cachés de la mort, elle les anime de son mouvement fécond et harmonieux, les réjouit de ses cantiques, les revêt de ses splendeurs, les lance aux conquêtes qu'elle veut faire toujours. Elle n'abandonne jamais rien de ce qu'elle a possédé, elle ne se reconnaît jamais vaincue et bannie irrévocablement. Elle revient vers les vieilles fosses où la mort a cru se coucher triomphante : elle la chasse de là, elle y jette le nom de Dieu, elle en fait surgir des grappes, des épis et des fleurs.

L'évêque nous disait à grands traits l'histoire des missions, les apôtres, la conquête du monde romain, l'éducation du monde barbare, la formation du monde moderne, le bois de la croix plus clément que l'arche de Noé, le sang de Jésus plus victorieux que les eaux du déluge, toute une humanité nouvelle descendant du Calvaire. La terre entière va être conquise par l'amour, et ceux qui ont reçu le bienfait de l'Évangile veulent qu'il s'étende par eux à tout le genre humain. Il y a des nations apostoliques. Les rois arment des flottes pour porter l'Évangile aux dernières extrémités de la terre. Mais un vent de mort s'élève, les nations apostasient, des peuples déjà chrétiens sont égorgés, le vent redouble, et dans ce vieil empire des ténèbres c'est à peine si quelques hommes ont entendu dire que leurs

pères ont vu un astre. Est-ce donc fini ? Non ! l'Église continue. L'orateur nous a fait contempler cette merveille qui est de nos jours, dont les témoins illustres sont là sous nos yeux : une voix obscure s'est élevée parmi le peuple du Christ ; et le peuple du Christ, se souvenant de sa vieille gloire et de son perpétuel devoir, a repris et continué l'œuvre des missions. Ce que les rois ne veulent plus faire, ce que les nations dans leur masse ont oublié et n'ont pas encore réappris, le peuple chrétien tout seul l'a voulu faire et le fait. Avec le sou de la Propagation de la Foi, le peuple chrétien arme des navires, et l'Évangile est porté à toute la terre. Il rentre dans ses domaines anciens, il aborde des terres inconnues, il reprend et agrandit ses conquêtes. On sait à quel prix. Il faut de l'or et du sang. Le peuple chrétien trouvera ce qu'il faut, et le sang surtout ne manquera pas.

Nous avons ici l'évêque du Japon. Il était là. Et si l'on veut savoir quelle est pour une conscience d'évêque l'obligation d'assister au Concile, c'est assez de regarder ce visage où s'est fixée l'inconsolable douleur de Rachel privée de ses fils. Lorsque, après deux années de captivité volontaire aux confins du Japon, il a pu enfin aborder ce sol imbibé du sang catholique, son église était enterrée depuis deux siècles au pied d'un gibet. Il la retrouva vivante encore, assez vivante pour donner encore du sang, et on lui en tire encore, sous les yeux de la France, hélas ! et le cœur de l'évêque est deux fois percé, parce qu'il est évêque et parce qu'il est Français. Mais s'il ne meurt pas ici de la nostalgie du martyre, ayant accompli son devoir envers l'Église universelle, il retournera à son Église crucifiée ; il la

retrouvera vivante. Puisqu'elle donne des martyrs, elle ne peut mourir. Et quand il mourra lui-même, ou sur le gibet ou dans les prisons, ou de misère et de honte à l'ombre du drapeau français indifférent, il aura pourtant sa joie. Il saura que son Église ne sera point abandonnée, parce qu'il reste en Europe un peuple du Christ qui lui enverra des prêtres.

La conclusion de Mgr Mermillod était dans cette espérance, appuyée sur le devoir que nous avons tous de soutenir l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il a dignement décrit la vie des missionnaires, en homme qui sait ce que peut l'amour de Dieu contre toutes les faiblesses de la nature et contre toutes les ignorances et les colères du monde. Autant qu'il est possible de peindre de tels héros, il l'a fait. J'aurais voulu qu'ayant mis sous nos yeux et dans nos cœurs le spectacle de leurs souffrances, il nous parlât aussi de leurs joies, égales à la grandeur et à la sérénité de ces âmes d'où s'exhalent les baumes divins qui se forment des meurtrissures de la croix. Le monde voit la croix, disait un saint, il ne voit pas l'onction.

J'espère qu'on aura recueilli le discours de Mgr Mermillod pour ceux qu'oppriment les bassesses sans nombre de la parole et de la plume « du temps ». C'est une gerbe d'étincelles. Que ces étincelles se dispersent et que chacune devienne un brasier. L'Œuvre de la Propagation de la Foi, si grande et si célèbre, ne l'est pas cependant assez. L'heureuse circonstance qui rassemble les évêques se fera sentir sur cette belle institution de la piété publique : ils développeront ce qui doit l'être, et la vie envahira de plus en plus dans les domaines de la mort.

CV

Travail de Dieu dans les âmes.

14 mai.

L'*exposition* présentée hier par Mgr l'évêque de Poitiers, au nom de la commission *De Fide*, reçoit une approbation unanime. On en loue la solide doctrine, le langage sain et clair, la force unie à la modération.

Parmi les Français la joie est particulière, parce que les Français se sentaient molestés du genre de modération d'un certain nombre de Français, ainsi que de leur genre de latin. C'est d'un Français de l'Opposition qu'il a été dit que cet adversaire faisait des harangues *pas latines*.

La majorité a eu la joie d'entendre plus d'un écho de son approbation du côté même de la minorité, d'où ne venait aucune critique. Il semblait qu'on vît poindre l'accord. Hier soir, dans les centres, on augurait une facile et prompte issue de cette discussion désirée, retardée et redoutée. Après le triomphe de la doctrine, la majorité ne désire rien tant que la paix. Elle veut affermir, nullement briser. La paix dans la vérité, c'est le vœu de ces violents. Ils espèrent maintenant l'obtenir. Ils l'espèrent de Dieu qui tient les cœurs, et de la correspondance des cœurs aux grâces de Dieu; ils l'espèrent des lumières que Dieu se plaît à faire descendre sur la droiture. J'ai toujours eu cette vue, non par mes faibles yeux, qui ne peuvent percer si loin à travers le brouillard, mais par d'autres yeux, beaucoup plus exercés aux choses de l'ordre surnaturel. « Bien, bien ! me di-

sait un évêque à qui je parlais de l'influence des engagements et de la force de la passion ; bien ! mais il y a Dieu, et la prière. En des matières de cette importance, croyez-vous que l'on se décide sans avoir prié? Croyez-vous qu'une âme sincère puisse prier sans que Dieu entende ? Tel aujourd'hui cherche le plus prudent, qui demain embrassera le plus juste, sachant qu'il n'y a de tout à fait prudent que la juste imprudence d'obéir à Dieu. Quand la conscience s'est dit : Dieu le veut ! plus d'hésitations. Tous les sophismes ont perdu leur empire. tous les engagements sont rompus. Nous savons que le grand engagement est envers Dieu et que Dieu est plus sage que nous. La vérité apparaît. Nous la reconnaissons à des traits certains. Il ne s'agit plus de ce que les hommes en penseront; il s'agit d'obéir. En dépit des hommes je te suivrai, car je sais où tu me mènes ; prends le chemin que tu voudras ! » Voilà les pensées d'un évêque ; c'est ainsi que l'unanimité morale se fait dans l'Église. Ainsi elle s'est toujours faite, ainsi elle se fera. Vous verrez !

Un autre évêque me disait la même chose lorsque l'Opposition s'annonçait formidable et intraitable. Il est vieux, sa faible santé le retient au logis, à peine peut-il se rendre aux séances et recevoir quelques visites. Son chapelet à la main, les yeux sur le crucifix, Mgr Doney évêque de Montauban attend patiemment une manifestation terrestre de la vérité, qu'il compte voir bientôt, face à face pour toujours. Je l'entretenais de nos craintes. Il me répondit : « Oh ! moi, là-dessus, je suis quiétiste ! Dieu fera la chose, il a bien le droit de prendre son temps et de choisir son heure. » Il ajouta : « Le plus sûr est de se tenir inébranlablement dans le vrai,

et c'est aussi le plus court. Intriguer contre l'intrigue ne sert de rien. L'on fait son jeu : elle assure aussitôt qu'on intrigue, et pour peu qu'on la frôle, elle crie qu'elle est une personne de condition à qui l'on manque de respect. »

Enfin, il y a huit jours, une parole encore m'était dite, si douce, si sereine et si assurée, que je n'y croirais pas plus fermement, quand je l'aurais entendue de la bouche d'un ange : « Beaucoup viendront! »

Combien de fois ne l'ai-je pas répété dans la joie de mon cœur : Le Concile est pieux ! Ceux qui, selon notre Fra Paolo, dont je ne garantis nullement la véracité, auraient formé le plan d'amener le Concile à devenir une sorte de Chambre révolutionnaire contre le principe monarchique de l'Église, n'ont pas prévu cette piété dominante qui devait renverser leur dessein. Avec la sagesse humaine ils ont calculé sur la raison, sur la faiblesse, sur la passion humaine. Ils n'ont pas tenu compte de la prière, de l'exemple, de l'intervention du Saint-Esprit. Un physicien traitant de la mécanique céleste crut n'avoir pas besoin de l'*hypothèse Dieu*. A la bonne heure ! Mais dans la mécanique conciliaire, l'*hypothèse Saint-Esprit* était indispensable.

Isaïe prophétise les biens réservés à l'Israël futur. Comme dernier trait du bonheur et de la gloire de ce peuple parfait, il annonce que tous y seront instruits de Dieu ; et Notre-Seigneur reprend et commente cette grande prophétie : *Est scriptum in Prophetis :* Et erunt omnes docibiles Dei. L'Église est déjà ce peuple. C'est l'un des secrets de sa vie immortelle. Elle est excellemment dans le corps des premiers pasteurs, agneaux à l'égard de Pierre. Le troupeau le verra et sera dans

la joie, le monde le verra et sera dans l'admiration. *Et erunt omnes docibiles Dei.*

Là-bas, à Paris, vous lisez les correspondances et les brochures. Vous avez la *Gazette*, le *Français*, le *Moniteur*, les etc. ; c'est le P. Gratry qui vient vous étonner, le prévôt Dœllinger qui vient vous scandaliser, Fra Paolo qui vient vous révolter. Vous vous demandez d'où cela sort, ce que cela veut dire? Cela veut dire qu'il y a des calculs faits en dehors de l'hypothèse Saint-Esprit. Mais ici l'on entend les hommes de Dieu, qui sont les vases où le Saint-Esprit doit descendre, qui lui demandent de venir, qui s'inclinent pour le recevoir. Dans toutes les églises, on rencontre des évêques en prière ; qui les aborde reçoit de leurs lèvres ces choses fortes et saintes que je viens de répéter, et l'on demeure plein de confiance, malgré les assertions malséantes de Fra Paolo.

CVI

Brochures diverses. — Le P. Ramière. — Mgr Nardi. — Le P. Gratry. — L'abbé Chéruel.

17 mai.

Dans sa *Réponse* à Mgr l'archevêque de Malines, Mgr l'évêque d'Orléans a écrit cette phrase :

« Faisons un grand Concile; développons les vives et fécondes puissances de l'Église...; dissipons enfin par des déclarations nettes, précises, formelles, tous ces affreux malentendus qui nous dévorent. Voilà comment nous ramènerons à nous ce siècle qui nous fuit, et comment nous pourrons sauver la société, qui crie au secours par toutes les voix de ses souffrances et de ses périls. »

Dom Guéranger a signalé ici du louche et du creux.

Il y paraît que, selon Mgr l'évêque d'Orléans, le chef de l'Église n'a eu ni l'idée du « grand Concile, » ni le sens des « affreux malentendus qui nous *dévorent*, » ni la parfaite intelligence des moyens de « ramener le siècle qui nous fuit, » et « de sauver la société qui crie au secours. » Toute l'opposition conciliaire roule sur cette défaillance du Pape. C'est le thème *sarpique*. Dans la brochure et dans les journaux qu'elle résume, on retrouve fréquemment « les malentendus qui nous *dévorent*. » Ces malentendus qui nous *dévorent* me semblent bien vouloir faire entendre que le Pape *ne s'y entend pas*. Mais le P. Ramière veut tourner cela d'une autre façon.

— Oui, dit-il, faisons un grand Concile ! et il déroule un demi-volume intitulé : *Le programme du Concile tracé par Monseigneur l'évêque d'Orléans*. On pourrait trouver une pointe d'ironie. Néanmoins, le P. Ramière est quasi pris par le texte dont il scrute les profondeurs. Il en aime l'élan et la pompe, et il part d'un même élan et d'une même pompe pour le temple de la Concorde universelle, paraissant croire que son adversaire va se laisser entraîner. Je doute que nous touchions à cet aimable dénoûment. Cependant il n'est pas douteux que le P. Ramière indique le moyen de faire un grand Concile, en dissipant *les malentendus* qui nous *dévorent*.

Le vrai moyen de faire un grand Concile, c'est de décréter la foi. La foi étant un feu très-ardent et très-lumineux, par ce feu seront aussitôt détruits les « affreux malentendus. » Plus de nuit, plus de monstres, plus de malentendus, mais au contraire un *bien entendu* général. Donc, que la foi parle haut, qu'on s'entende bien, et nous ne serons plus dévorés ; tout au contraire, la clarté

de la foi dévorera le malentendu. C'est si simple, et nous cherchons tant!

Le P. Ramière déduit ses raisons comme il a coutume de faire, en bon ordre et en bon style. « — Développons les vives et fécondes puissances de l'Église... » Il prouve très-bien que la plus vive et féconde puissance de l'Église est sa Tête et non pas *ses* têtes, et que l'Église n'a des têtes que parce qu'elle a *une* tête. — « Dissipons enfin par des déclarations nettes, précises, formelles, tous les affreux malentendus qui nous dévorent. ... » Il prouve très-bien que les déclarations dont on a besoin partout ne peuvent être nettes, précises, formelles, opportunes, telles enfin qu'il les faut, qu'autant qu'il y a une tête pour les affirmer. Il le prouve avec la même dextérité et la même solidité à l'égard des malentendus théologiques et à l'égard des malentendus politiques. Tout réclame la Tête, car la saine politique découle de la saine théologie. Pour savoir ce que l'on doit faire, il faut premièrement savoir ce que l'on doit croire. Qui le dira, s'il n'y a pas de tête? Et si plusieurs têtes le disent sans accord possible, qui le saura?

C'est de l'A B C. Mais, comme il est manifeste que le monde ne sait plus lire, et que beaucoup de gens considérables s'appliquent à bouleverser l'alphabet, il faut remercier ceux qui consentent à nous apprendre les lettres. Le P. Ramière mérite une grande reconnaissance pour le soin qu'il met à cet office — plein d'ennuis et même de péril.

Mgr Francesco Nardi, membre du haut tribunal romain de la Rote, est un autre gardien très-vigilant du bon sens public en matière de foi; et lui aussi sait ce qu'il en coûte! Il a de vastes connaissances, une dialec-

tique vigoureuse, un talent d'écrire tout à fait rare ; il s'est placé au premier rang parmi les défenseurs de la justice. Tout cela lui vaut des injures de choix. Plusieurs messieurs qui ont tourné mal, et d'autres qui ne promettent pas de bien finir, ne font aucune difficulté d'adresser à Mgr Nardi les outrages personnels les plus grossiers, sans autre motif que l'incapacité où ils sont de lui répondre autre chose. Ces hommes austères l'accusent d'intrigue, ces hommes désintéressés l'accusent d'ambition. On les voit ramper, grimper, se faufiler ; on les voit paraître à toutes les fenêtres sans qu'on leur connaisse aucun moyen d'ouvrir correctement aucune porte. Ils sont irréprochables néanmoins. Dieu les avait faits pour les grandeurs et les fortunes. Quant à Mgr Nardi, qui ne monte que sur la brèche, il est très-répréhensible d'y paraître si souvent. Méprisant ces clameurs, il retourne au rempart, imperturbable dans sa politesse comme dans son courage.

Nous avons de lui une réfutation des fameuses *Observations* de Mgr l'évêque d'Orléans. Jeté par morceaux dans les colonnes d'un journal italien, ce travail n'a pas été assez connu. Je le regarde comme un modèle de polémique. Rien n'est omis, tout est bref, tout va au but. C'est savant sans fatras, net sans sécheresse, courtois sans impertinence, sans platitude et sans labeur.

Les premiers chapitres offrent un intérêt particulier. L'auteur recherche l'origine et l'original de ces fameuses Observations, qui ont paru en allemand, en anglais, en français, peut-être en arabe, et enfin en italien. Mgr Nardi croit avoir de bonnes raisons pour dire que l'original est allemand, de Munich. Et alors nous, fière France, nous n'aurions lu et admiré qu'une traduction !

Quoi qu'il en soit, l'éminent publiciste prend la pièce et la démonte avec une rare prestesse. Examen fait de ses diverses parties, il constate que, depuis six ou neuf mois, la polémique faillibiliste n'a rien inventé. La criminelle ingérence de la presse catholique, la chute du pape Honorius et celle des autres papes prétendus hérétiques et errants, l'intérêt des protestants, des schismatiques et des idolâtres, les « affreux malentendus, » l'unanimité morale, le péril d'exciter la colère et les représailles de l'Europe incrédule, tout se trouve condensé dans ce premier *factum* français ou allemand, et tout est ruiné par cette première réfutation italienne. Les principaux faux textes et les principaux faux faits viennent de là, sont redressés ici. Depuis six mois on s'est acharné à amplifier les *Observations* omnilingues de Munich ou d'Orléans. On a écrit des volumes, mais c'est toujours la même chose. Seul, le P. Gratry a eu le mérite de changer un peu la couleur du plan primitif, en allumant des feux de Bengale.

Quel homme que le P. Gratry! Parmi tant d'indigents, il a su innover; parmi tant d'obstinés, il a le génie de se taire! Mettons toujours le P. Gratry à part. Si j'étais chargé de le peindre, je l'entourerais de lis à cause de sa candeur, et de coquelicots pour figurer la grâce éclatante de son style. A ses pieds on verrait un bréviaire bien relié en chagrin bleu, et bien agrafé de fermoirs coquets. D'une main il déplierait le paravent de la prudence, de l'autre il remettrait son épée au fourreau. Et il aurait un air songeur et fin, en regardant deux personnages allégoriques : un petit ange, le rasoir à la main, pour lui rafraîchir la tonsure; l'autre, un petit diable qui veut lui coller sur la tête le chapeau d'académicien.

Chassez ce mauvais petit diable, P. Gratry, et s'il s'obstine, prenez en guise d'exorcisme l'opuscule de Mgr Nardi, dont un ecclésiastique français vient de nous donner une version vive et fidèle. Vous verrez là plusieurs malentendus scientifiques analogues à ceux qui ont *dévoré* votre temps et votre réputation d'homme sérieux. La correction qu'on leur fait subir vous instruira sans vous infliger le déplaisir de tomber directement sur vous.

Remerciements à M. l'abbé Cheruel, curé de Paris, pour la réimpression du livre de messire Louis Abelly, évêque de Rodez, sur l'*obéissance et soumission qui est due à N. S.-P. le Pape, en ce qui regarde les choses de la foi.* Je lis avec délices ce traité que le jansénisme avait habilement recouvert d'oubli. Quel bon savoir, quelle belle langue, combien nous sommes loin de ces correctes verdeurs de l'esprit, quoique généralement académiciens ! Il faut l'avouer, la polémique de presse sur l'infaillibilité nous entraîne à sa suite dans d'étranges misères. Elle nous fait discuter des textes et des affaires de rien ; des phrases et des emphases, des caquets, moins encore, la sonorité de la salle des séances ! Nous voyons plus de tactiques essayées que de principes produits et appuyés, et enfin les grandes raisons sont tirées du monde extérieur, de la disposition des princes, des pentes de l'opinion publique. Tout cela « fait de la peine. » On s'en console en lisant ces bons vieux livres, où la véritable doctrine, la véritable histoire et la véritable piété, se fortifiant l'une l'autre, tiennent de si bons conseils et s'arrêtent à de si fermes décisions.

C'est le mérite du livre d'Abelly. L'on veut bien que je me plaise à dire que le prêtre distingué qui nous l'a rendu, fut, dans sa jeunesse, le correspondant à Rome

de l'*Univers*. Le premier, il entreprit de tenir les catholiques de France au courant des choses de Rome, et de faire un journal romain dans un journal de Paris. Il y a vingt-cinq ans. Cette famille de l'*Univers* a été entêtée et persévérante! Mais elle n'a pas perdu son labeur. Chose étrange! en me reportant à ce temps-là, je me rappelle des épisodes de la correspondance de M. Cheruel, qui se renouvellent aujourd'hui du côté des mêmes personnages, ramenés sur le même terrain. Les hommes ne vieillissent pas tant que l'on croit : la suppression de l'*Univers* était demandée à Grégoire XVI comme elle a été demandée récemment à Pie IX, par la même IMPORTANCE, pour les mêmes raisons..., qui n'étaient peut-être pas données.

Je viens de dire que les hommes ne vieillissent pas ; je devrais dire qu'ils ne meurent pas : la polémique d'Abelly ne se borne pas à dévoiler la pénurie doctrinale que nos adversaires opposent à la constante foi de l'Église ; elle nous montre souvent les personnages eux-mêmes. Ils étaient jansénistes dans ce temps-là, et refusaient les constitutions du Pape. C'était le fond de leurs sophismes contre l'infaillibilité.

Ils avaient les mêmes procédés, le même entêtement d'ignorance ; dans le *chœur*, on entendait les mêmes voix. Les dames dont on a tant parlé ces jours-ci, tenaient le même rôle avec la même ardeur. Le bon Abelly leur donne un salut en passant. Il rappelle ce que saint Jérôme écrivait à la vierge Démétriade pour l'empêcher de se laisser prendre aux brochures de Rufin : « Le vrai bien « de votre âme m'oblige de vous exhorter à demeurer « toujours dans la foi de Notre Saint-Père le Pape Inno- « cent, qui est le successeur d'Anastase au Saint-Siége

« apostolique, et que vous preniez bien garde (quoique « vous vous croyiez bien prudente et sage) de recevoir « sous quelque prétexte que ce soit, une doctrine étran- « gère. » Sur quoi Baronius observe que saint Jérôme ne parle pas de saint Augustin, quoique Démétriade, retirée en Afrique, pût aisément consulter le grand et saint docteur. Il lui parle d'Innocent pour cette raison : « qu'il savait très-bien que la foi catholique est toujours « conservée pure et entière avec plus de certitude en « la Chaire de Pierre. »

CVII

Les expositions. — Jactance de l'industrie.

19 mai.

Je comptais vous parler de l'*Exposition* romaine. La voilà finie sans que j'y aie pu quasi mettre les pieds, j'étais toujours attiré d'un autre côté. Je regrette peu de m'être laissé détourner, regrettez moins encore de n'avoir pas eu mon rapport. Il eût été incompétent et compromettant. J'ignore ce que l'industrie a de bon, je nie qu'elle ait rien de beau, ce qu'elle a de mauvais me frappe outre mesure. Dans cette disposition, comment flatter suffisamment une dame si fière et si régnante? Ses chevaliers, armés de marteaux, de scies, de vrilles, et de tous les engins de destruction imaginables, n'auraient pas manqué de nous faire un mauvais parti.

La *vitrine*, quelle qu'elle soit, ne m'a jamais pu charmer. Vingt et cent objets, dont chacun a son prix et sa grâce deviennent ennuyeux lorsqu'ils sont réunis sous verre. Les *collections* en tout genre me semblent une des inventions capitales de la sottise humaine, dont le prin-

cipe est dans la convoitise et l'orgueil. Je ne prétends pas qu'un collectionneur ne puisse avoir toutes sortes de vertus, j'ai bien de la peine à croire qu'il puisse être un homme de génie, et même ce que l'on appelle un homme de goût. Cette manie de la collection vient à l'individu lorsqu'il s'affaisse, elle se répand dans la société aux époques de décadence. Là où l'on commence à établir des musées, l'on peut dire que la sève commence à tarir, que bientôt il n'y aura plus de chefs-d'œuvre, et qu'avant peu l'art cessera de créer.

Les expositions sont un autre signe de la même maladie. On s'ennuie de ces vieux chefs-d'œuvre collectionnés. Ils se nuisent par le voisinage, ils atrophient l'esprit d'invention en lui offrant trop de modèles, et parmi ces modèles le médiocre ne tarde pas à triompher, étant plus accessible au grand nombre. Le besoin du nouveau se fait sentir, on compte réveiller l'invention ; mais l'exposition est un moyen artificiel, violent et redoutable. C'est alors que le médiocre prend empire, et une révolution, la « révolution du mépris, » peut créer le despotisme du baroque et du hideux. Le souverain jury des expositions n'est pas le mérite, ni le talent, ni la science : c'est la mode. Elle donne la palme tantôt à la platitude, tantôt à la brutalité et à la monstruosité. La platitude obtient le succès de vente, la brutalité et la monstruosité le succès d'opinion. Par les expositions M. B. se roule en carrosse à l'Institut, et M. C. se hisse au piédestal, la pipe au bec. Le nombre des artistes augmente et l'art décroît. Double désastre.

Les expositions rendent à l'art le même service que la presse rend à la littérature, la tribune à la politique, les théâtres et les cafés-chantants à la musique. Foison

de feuilletonnistes et d'articliers, foison d'orateurs, foison de professeurs et d'exécutants en tous genres; disette d'écrivains, d'orateurs et de compositeurs.

Quant à l'industrie, on dit généralement que les expositions lui font faire un très-grand progrès. Ceux qui le disent le savent mieux que moi, et je n'ai rien à contredire. J'observe seulement qu'elle fait aussi beaucoup de progrès en arrogance, mais qu'elle n'en fait point du tout vers la beauté. Elle continue d'être très-gauche, très-laide, et généralement très-malpropre en ses œuvres grandes et petites. Comparés aux produits anciens, ses produits se distinguent tout de suite par moins de grâce dans la forme, par moins de probité dans la matière. On dit qu'ils sont plus savants, plus chimiques, plus physiques, plus mathématiques; je me contenterais qu'ils eussent meilleure tournure et durassent plus longtemps. On ajoute qu'ils sont plus commodes et livrés à meilleur marché. Pour la commodité, c'est une affaire d'habitude et d'usage; tout a toujours été commode, excepté l'homme et la vie qui ne le sont point devenus, et l'industrie n'est pas en train d'accomplir ce prodige. Pour le bon marché, tout le monde en convient, et tout le monde convient que le bon marché finit par coûter plus cher.

En somme, malgré le progrès de l'industrie, nous sommes toujours gênés dans nos habits, dans nos gants et dans nos bottes, par les citoyens qui nous fournissent ces choses. Il y a toujours des cheminées qui fument, des lampes qui filent, des bateaux qui sombrent, des maisons qui croulent et qui brûlent, du papier qui boit, des livres pleins de fautes d'impression, du pain aigre, du vin frelaté, des impôts sur des portes et des

fenêtres qui ne ferment pas, et beaucoup d'autres choses incommodes et coûteuses qu'il serait trop long d'énumérer. Mais l'industrie a de moins supportables défauts.

Je voudrais un progrès de l'industrie qui empêchât le patron d'opprimer l'ouvrier et l'ouvrier d'opprimer le patron et le public. J'aimerais fort que l'industrie trouvât le moyen de nourrir son monde au lieu de le dévorer, comme elle fait, de lui inspirer son furieux appétit de me manger moi-même, comme je vois qu'il y pense. Je voudrais que l'usine à fer et à coton, à eau-de-vie et à constitutions qui s'est élevée sur les immortels principes de 89, ne tuât point tout à fait la bonne vieille usine à pain, à vin, à viande et à église, l'usine de bon labeur et de bon repos qu'on appelait la France. Un mécanisme quelconque qui pût nous procurer ce bénéfice, je ne l'ai vu dans aucune exposition, sauf dans l'exposition romaine, où je ne trouve pas qu'on l'ait assez remarqué.

A cela près, l'exposition romaine, que j'ai peu vue, m'a paru ressembler beaucoup aux autres, que j'ai à peine vues. Elle était seulement plus modeste et moins encombrée. A Rome, même dans les choses qui ne sont pas du ressort de la foi, jamais on ne perd la mesure. Il n'y avait point de savon ni de meubles, ni de piége à rats, ni d'ustensiles de ménage. Ce n'était pas « universel » Le programme se limitait au service et à l'ornement du culte. C'était assez pour avoir trop ; le superflu n'a point manqué. Le beau cloître des Chartreux se trouva plein de statues et de peintures. Je dirai franchement que je n'y ai rien vu qui pût ravir personne, et rien de nouveau, sauf quelques grands dessins de Fracassini,

Romain mort à vingt-quatre ans, l'année dernière. Ces œuvres, plus ou moins habiles, manquent souverainement de ce que l'on s'attendrait à trouver en Italie et à Rome, où tant de précieux modèles sont entassés. Point de couleur, point de style. Pour le moment, cette grande séve si abondante et qui a si longtemps coulé, quoique en diminuant toujours, semble complétement épuisée. En peinture, rien ne rappelle aucun maître, même médiocre, même de loin. L'Italie, la terre des modèles, n'a pas aujourd'hui un copiste passable. En sculpture, ils suivent Canova; mais à quel filet d'eau se trouve réduite cette source maigre et molle! Canova est le père de la sculpture en *taille-douce;* il la fit admettre à décorer les monuments, les tombeaux et les autels avec le caractère d'inspiration qu'il fallait pour illustrer les romans et les boudoirs de l'Empire. Je ne peux regarder une œuvre de Canova, même *la Religion* du tombeau de Clément XIII, qu'aussitôt ne m'apparaissent *Claire d'Albe, Corinne* et *le Dernier Abencérage*. Je vois Mme Cottin, Mme de Staël, Mme Récamier; Châteaubriand leur lit une page du *Génie du Christianisme,* et j'entends dans les airs :

« Partant pour la Syrie. »

Canova était certainement un homme d'esprit. Il aima mieux polir, amollir et avilir du marbre, que d'être général ou préfet pour devenir sénateur. Je ne le blâme pas. Mais qu'il fallût voir en lui un statuaire, je n'oserais plus traverser le salon des Muses ni m'arrêter devant la Vénus de Milo, l'Achille, le Laocoon et le Gladiateur mourant. C'est de ce voltigeur que découle la statuaire italienne, présentement fort au-dessous de lui. La taille-douce est devenue vignette. Voilà le dernier

mot du *veule*, du mesquin et du commun. Il y a même des statuaires qui s'exercent au trompe-l'œil, quelques-uns y réussissent déplorablement. J'ai vu à l'exposition de Rome deux marbres représentant des femmes enveloppées de gaze. Vous jureriez, à cinq pas, qu'en effet, c'est de la gaze. Hélas! que ne sont-elles enveloppées de laine, ou plutôt de paillassons! L'on verrait moins leurs formes grêles, sans noblesse et sans pudeur. Le jury de la grande exposition française a couronné un Napoléon mourant dans une couverture si bien imitée que c'était vraiment merveille. Toutefois, le premier tisseur venu fait encore mieux, et il est injuste de primer le statuaire lorsqu'on ne prime pas le tisserand, si supérieur à tous les points de vue.

Si les statues de l'exposition de Rome obtiennent le même succès que l'œuvre exposée à Paris, le marbre et le ciseau ne feront plus que de la soie, de la dentelle et du drap. Il viendra des raffinés plus *réalistes* encore; les connaisseurs distingueront entre l'Elbeuf et le Louviers, et enfin quelque homme de génie et de patience nous donnera le dernier mot de l'art de Phidias : un invalide faisant sécher au soleil son mouchoir à carreaux. Il aura l'œil de verre, le menton d'argent, la cocarde tricolore. On reconnaîtra le bois de la jambe, le cuir du soulier. Entre le pouce et l'index il tiendra une prise : et tout sera en marbre! Que ferons-nous pour l'artiste qui nous donnera la statue-vignette en *chromo,* dernier progrès de l'art et suprême bienfait des expositions?

Il faut dire que la peinture romaine religieuse ne semble pas encore s'engager dans le vil réalisme où la statuaire se fourvoie. De ses nobles traditions il ne lui

reste que le dédain du trivial, du tour de force et du trompe-l'œil. Elle cherche autre chose. Elle a comme un souvenir de majesté. Elle ne trouve pas, c'est vrai, hélas! mais elle cherche.

Je tremble qu'elle ne se défasse bientôt de ce dernier instinct, et que le trompe-l'œil enfin ne la séduise. L'honneur fait aux tapisseries des Gobelins, qui ont eu le premier prix hors concours, est un encouragement malheureux. Sans doute, ces tapisseries sont extraordinaires. On ne peut mieux reproduire un tableau, et nos ouvriers des Gobelins sont les copistes habiles qui manquent à l'Italie. Cependant ces ouvriers incomparables sortent de la voie ; pour copier de la peinture qui n'est point de leur ressort, ils abandonnent et perdent un art propre et charmant qu'ils devaient au moins garder s'ils ne pouvaient l'agrandir. Avec tout le progrès des Gobelins, il n'y a plus de tapisseries. Plus de ces gerbes et de ces bouquets de la couleur adoucie, mélodies sans paroles, qui riaient sur les murs, leur tenaient chaud, et ne les crevaient pas. Leurs teintes obligeantes accompagnaient le reste de l'ameublement, n'éteignaient rien et rehaussaient tout. Les voilà devenues tableaux, et d'accessoires qu'elles étaient, élevées au rang principal. Elles font du bruit, elles font des trous, prennent la bonne place, ne supportent rien auprès d'elles, et, en somme, elles sont un mensonge et une curiosité. Oui, mais « on jurerait » que ce sont des tableaux! Ne faut-il pas que tout cède au mensonge du trompe-l'œil?

Entre quelques vieux tableaux prêtés par les possesseurs pour accroître l'intérêt de l'Exposition, et qui l'accroissaient en effet, tout autrement qu'au profit et à

l'honneur des œuvres modernes, j'ai vu une madone de Giovanni Bellini qui fait cruellement douter du « progrès. »

Cette Madone assise tient l'enfant Jésus sur ses genoux : elle agrée bénignement les hommages que plusieurs personnages debout devant elle rendent à son fils et à son Dieu. Sans doute, ce n'est pas la grande Vierge, *la gran madre di Dio*, comme on dit ici, dont quelques vieux peintres ont essayé d'exprimer la suprême majesté. Cette image est difficile entre toutes. Raphaël lui-même, qui s'y est tant repris, ne l'a peut-être fait entrevoir qu'une fois. Mais l'œuvre du vieux Vénitien n'en est pas moins d'une grâce, d'une ingénuité, d'une profondeur admirables. Il a peint la foi, l'enthousiasme et la prière. Toutes les physionomies portent un reflet de la Présence réelle. Ce tableau a été conçu à genoux, fait à genoux pour être regardé à genoux. Que ces hommes étaient sérieux et sincères! qu'ils aimaient! que de poésie a transsudé dans leurs cœurs nourris d'idéal, et qu'ils ont vu *beau* dès ce monde, malgré la quantité de choses « commodes » que le monde ne contenait pas!

Nous sommes fiers à bon droit de goûter la joie plébiscitaire, mais, outre que les Vénitiens de Giovanni Bellini prenaient le plaisir à leur façon, qui valait bien la nôtre, ils avaient des guerriers, des artistes et des princes, et cet outillage social leur fournissait de quoi attendre avec patience le perfectionnement des allumettes chimiques. La gloire montait sur leurs galères incommodes. Les rameurs du *Bucentaure*, quand le Doge épousait la mer, goûtaient une ivresse dans l'âme que les marins de la jeune Italie n'ont point connue sur

leurs frégates à vapeur. La galère allait noyer l'islamisme à Lépante; la frégate à vapeur va se faire noyer à Lissa, piteusement, et se noie toute seule à Ancône. O progrès, de Dandolo à Persano!

J'imagine un Vénitien du XVI^e^ siècle, qui se réveillerait aujourd'hui dans Venise, au milieu de toutes les commodités, de tous les bons marchés et de tous les chrysocales modernes. Assurément il trouverait incommode de n'avoir plus qu'un préfet à écouter, des journaux juifs à lire, des caricatures à regarder. Pour résister à l'excès de son ennui et de sa douleur, il se sauverait dans un coin de Saint-Marc dévasté, il entendrait la messe, et ayant alors retrouvé la patrie, il demanderait à Dieu de mourir, afin de sortir de la mort.

Je ne suis pas ennemi de « mon temps. » Depuis que l'homme est condamné à la sueur, aucune époque n'a été exempte de l'odeur de l'humanité. Pas de paradis terrestre qui ne soit un bagne, puisqu'il n'en est point où n'entre le péché. Nous ne demanderons pas compte à Dieu de nous avoir fait vivre en un temps plus qu'en un autre. Il nous a distribués dans les âges par des raisons à lui, qui sont des raisons de clémence pour nous, et ce murmure contre sa Providence aurait l'ingrate stupidité de tous nos murmures. Le bagne humain n'est point l'éternel enfer. Dans ce lieu d'exil et d'épreuve, l'encens de la prière peut brûler, la lumière descend, la miséricorde vient et repasse comme une brise vivifiante, l'espérance et la miséricorde demeurent avec Jésus-Christ captif pour nous. Appuyés à lui, nous pouvons nous hausser, regarder par-dessus le mur dans l'infini de la lumière, de la justice et de la paix où nous entrerons un jour, délivrés de tout par le

miracle qui nous rendra notre être véritable en nous délivrant de nous-mêmes. Je sais cela, j'en suis sûr, assez sûr pour me trouver très-bien dans le temps que Dieu m'a donné. Pour moi, personnellement, je n'y manque de rien. S'il passe des vapeurs méphitiques, j'ai de l'encens à brûler; si les laideurs abondent, je vois et je connais des beautés suprêmes, j'entends des paroles qui égalent toutes les harmonies que la terre a chantées. J'ai hérité des richesses et des alliances de ma race; j'ai des bras pour me relever de terre, pour me tenir au-dessus du mur, le front baigné de lumière et d'arôme de vie; et encore que mes yeux soient faibles, je peux voir loin dans le ciel, grâce aux télescopes qui me sont fournis. Qu'ai-je à dire contre « mon temps? » Mon temps, à moi, est le temps de Jésus-Christ, comme tous les temps. J'y suis un fils de foi, investi de tous les priviléges de ma race supérieure. J'ai un Dieu, j'ai un père et un chef sacré, j'ai des frères vivants et immortels, et je suis vivant et immortel. Sans doute je fais mon chemin et je verse ma sueur, suivant ma présente condition humaine; mais, par mon privilége royal, en dépit de la condition humaine elle-même, j'ai mon autel indestructible, mon lieu de repos sur la hauteur où croissent le blé et la vigne et les fleurs et les fruits, où passent et chantent les anges. Là j'oublie et je fais mieux qu'oublier, j'accepte les fatigues du chemin, et je suis libre, d'une liberté absolument certaine, absolument victorieuse, et je sais que ni plèbe, ni plébiscite, ni empereur, ni décrets, ni juges, ni soldats, ni tremblements de terre ne m'empêcheront d'atteindre mon but.

Donc, si la question n'était qu'entre mon temps et

moi, nous pourrions vivre en bonne intelligence. Ayant ailleurs mon amour, ma joie et mon attente, le dédain que je me sens pour les produits chimiques, artistiques et politiques, me ferait assez justice de l'admiration que mon temps leur voue.

Mais puisque c'est un devoir de ne pas laisser prescrire le vrai, je dirai à mon temps que je déteste la jactance avec laquelle il glorifie sa misère. Un temps où l'art décline, où la pensée humaine n'enfante plus la beauté, n'est pas le meilleur temps où l'homme puisse vivre. Les puanteurs, les laideurs et les torpeurs sont des choses très-incommodes, même lorsque les plus rares génies s'exercent à les créer. M. Hugo, qui est parfois à lui seul Balaam et sa monture, a bien exprimé ce que je voudrais dire. Dans une de ses poésies, le bon Dieu daigne entrer en lutte de création avec le diable : il prend un grain de poussière et en fait le soleil ; le diable ramasse cent éléments précieux, prend le soleil lui-même, forge, cogne, prolonge son travail, et produit avec orgueil... une araignée ! Je songe à cette belle fable, lorsque j'écoute les chants du triomphe de l'industrie ; et M. Hugo lui-même, avec tout l'or, les diamants et tous les feux de la poésie, avec le disque et les rayons du soleil, n'a fait qu'une araignée, un monstre très-incommode.

Non, le plus riche et commode sopha pour dormir sous terre ne vaut pas la plus roide échelle pour monter vers le jour ! Non, vingt obéliques d'usines fumant à la fois ne sont pas un spectacle aussi beau et un signe de civilisation aussi éclatant qu'une humble chaumine d'où s'échappe un filet bleu à l'heure du soir :

« Je vois fumer la cime de nos toits ! »

Jamais le poète et jamais l'exilé ne rêveront de voir fumer une usine. Dans aucune usine, l'homme n'a rien laissé de son cœur. L'homme n'est pas là; l'homme plutôt est détruit là, et le sentiment que l'usine lui laisse est le désir sauvage de broyer cette merveille. La patrie, le bonheur et la liberté sont sous la chaumine, et la chaumine est sous le clocher. *Je vois fumer la cime de nos toits!* Je crois qu'il y avait quelque chose dans l'âme de Béranger, parce qu'il a fait ce vers; quelque chose que Dieu a mis à part, le grain de poussière dont il fait des soleils.

Le chiffre de ce feuillet m'avertit que j'ai plus que rempli la mesure. Je me suis laissé divertir à des papillons qui m'ont entraîné un peu trop loin de l'Exposition romaine pour que j'y puisse rentrer aujourd'hui. J'y reviendrai.

CVIII

Saint-Clément. — Le Fondement de Rome.

21 mai.

Je compte revenir à l'Exposition, dont je n'ai pas su parler en une seule lettre, pour m'être laissé détourner à charger sur les jactances de l'industrie. J'espère qu'on me pardonnera quelques digressions. Je ne suis pas placé ici pour creuser assidûment et correctement un même sujet. Rome est le lieu d'une pensée unique, mais aussi le plus grand passage d'idées qui soit au monde; mon travail est perpétuellement traversé de tout ce qui peut l'empêcher de conquérir cette belle

qualité qu'on appelle « la suite dans le discours. » Songez que l'on ne peut faire un pas sans rencontrer des gens et sans réveiller des ombres qui viennent de partout et qui vous entraînent partout. A tous les coins de rue, les siècles se tiennent en embuscade pour vous détrousser de l'idée qui vous occupe et la remplacer par une autre; à chaque pas que vous faites, quelque porte entrebâillée vous laisse apercevoir un commencement d'infini.

Je ne crois pas que le cerveau du bon La Bédollière (existe-t-il encore?) soit très-sensible aux attouchements de l'idée. J'ai vu des marteaux de forge frapper sur cette matière dure et n'en tirer aucun son, que le petit *larifla* ordinaire, qui va tout seul. Eh bien, pourtant, oui! je crois que le bon La Bédollière ne réussirait pas à faire le trajet assez court du Capitole au Latran, sans qu'il lui vînt plusieurs idées qui ne chanteraient point son petit *larifla*, *fla, fla!*

Sur la voie Sacrée, il y a des fragances de ce grand baptême qui fut ici donné au genre humain. Le Colysée apparaît comme la cuve baptismale remplie jusqu'aux bords par ces hommes qui baptisaient de leur sang. Du pavé à la voûte d'azur, tout parle de ce baptême, et tout en parle dans toutes les langues que peuvent entendre le cœur et l'esprit de l'homme. C'est le vieux pavé que foulèrent ces pieds sanglants et vainqueurs; c'est le ciel serein qui semblait insensible à leur sacrifice et qui pourtant l'agréait. Il y a la beauté ruinée des arcs de triomphe qui restent là pour attester que ce fut bien là. Ils disent leur nom, ils constatent leur identité, comme des témoins appelés en cour de justice. L'arc de Titus produit son certificat de victoire devenu un certificat de

défaite. L'arc de Constantin parle encore des dieux de l'empire : c'étaient les immortels principes de 89 du sénat qui demeurait païen, et qui avait soin d'entretenir les bêtes pour le service du cirque. Partout s'étale la majesté verdoyante du brin d'herbe, sur les débris de César; image de cet humble et invincible peuple du Christ, que l'empereur tuait et qui ne tuait pas l'empereur, mais qui seul pouvait tuer et qui seul tua l'empire! On passe sous une allée d'acacias en fleurs : Rome n'avait point cet arbre ; il est venu d'un autre monde, alors inconnu ; il a pris droit de cité sur le Forum même, dans le lieu sacré de la puissance romaine ; il y jette ses fleurs pures et le remplit de ses parfums doux et pénétrants. Ainsi Rome, par la croix, a fait la conquête du monde, et le monde par la croix a fait la conquête de Rome, et il n'y a point d'habitant des terres lointaines et encore inconnues dont Rome ne soit aussi la patrie. Ils viendront tous à la vraie terre natale, ils lui apporteront leurs fleurs et leurs parfums, et ils y demeureront, car ils seront chez eux. Ce sol a été labouré et arrosé pour que toute beauté, toute douceur et toute vertu y puisse enfoncer sa racine et y trouver la séve qu'il lui faut.

Du Capitole au Colysée, c'est le martyre ; du Colysée au Latran, c'est le triomphe. L'Aventin et le Celius sont couronnés de maisons vivantes où vécurent les saints et les martyrs. Que d'histoire dans ces rues silencieuses et presque désertes! Si vous allez tout droit au Latran, vous rencontrez une humble porte peinte en gros bleu, fermée d'un loquet. C'est la porte latérale de l'église de Saint-Clément, l'une des plus anciennes de Rome. Sous cette église, on en a retrouvé une autre plus grande :

celle-ci est d'origine constantinienne. On l'a retrouvée tout entière, pleine de peintures de l'intérêt historique et scientifique le plus élevé ; elle fut bâtie en l'honneur du Pape martyr par ses successeurs délivrés. Mais sous cette église encore, à un second étage sous terre, la maison même de Clément est apparue. On a retrouvé l'oratoire où Pierre, Lin et Clet ont prié et conféré avec lui. Ici donc furent réunis les quatre premiers papes, et toute l'Église du premier siècle fut en quelque sorte rassemblée dans ces murs, entre le Colysée qui n'était pas encore bâti, et le Latran qui n'était pas encore chrétien.

Connaissons-nous enfin toute l'antiquité de ce lieu très-saint ? Non. La maison consulaire de Clément était elle-même assise sur un mur fait de pierres énormes, qu'on a lieu de croire le mur d'Ancus Marcus, la première enceinte de Rome, et qui est certainement du temps des rois. La république l'a ensuite chargé de ses blocs de travertin, et tout auprès, séparées par un étroit corridor, sont des constructions de l'empire.

Dans ses *Observations* à propos de l'infaillibilité, Mgr l'évêque d'Orléans dit qu'il ne faut pas trop creuser dans les origines de l'Église, crainte d'ébranler tout l'édifice, de même qu'il faut se garder de creuser au pied du chêne pour retrouver le gland d'où l'arbre est sorti. Sans trop comprendre le sens de cette image sceptique et mal dirigée (*opus tumultuarium*), on en saisit à peu près la pensée, et elle est fausse. Mais le R. P. Mullooly, dominicain, qui dirige ou plutôt exécute lui-même avec tant de zèle les fouilles de Saint-Clément, a fait matériellement ce que Mgr l'évêque d'Orléans dit qu'il ne faut pas faire. Il a creusé jusqu'au dernier fondement

de l'édifice; et loin de l'ébranler, il n'a trouvé que la preuve de sa solidité, on pourrait dire de son éternité. Le fondement matériel sur lequel l'Église est assise, c'est le fondement même de Rome; c'est cette muraille de Rome que l'ennemi ne devait pas franchir, et au dedans de laquelle, du moins, il ne pourrait jamais rester; muraille qui même violée garde encore, par une vertu qui lui est propre, le privilége de rejeter l'étranger. Et toutefois en s'établissant sur cette muraille, l'Église y faisait comme une brèche triomphale, non pour livrer la ville à l'ennemi, mais pour l'ouvrir au Maître légitime.

Parmi nos étonnements en ce siècle, je compte ces messieurs clercs, correspondants des feuilles anticléricales pour la partie religieuse, qui, se trouvant à Rome, ne visitent jamais ces parages, ou les traversent aussi dénués de flamme qu'un membre de l'Institut passant sur le pont des Arts. Comment font-ils pour se réduire à cet état d'académiciens, ne l'étant pas et ne devant pas vraisemblablement l'être un jour, quoique tout puisse arriver? Je vous les donne pour des hommes *forts* en leur genre! Rome est si belle de tant de beautés, si belle d'ombre et de soleil, de vie et de tombeaux ! Il y tant de grandeurs partout, tant de martyrs, tant d'inspirés, tant de fondateurs sur tant de poussières, et toute cette ville, depuis l'heure où Pierre y entra jusqu'à l'heure présente, est un si grand triomphe de Dieu ! Ces messieurs clercs circulent là-dedans uniquement occupés de leur petite affaire, c'est-àdire d'écrire aux *Débats*, au *Moniteur*, au *Français*, et à qui encore? Dieu le sait ! Ils écrivent que Pierre n'est pas *ce qu'un vain peuple pense*, surtout ce vain peuple d'évêques qui penche à

reconnaître que Pierre est infaillible et que d'autres ne le sont pas. Oui, oui, je vous les donne pour *forts*, ces messieurs clercs, capables de passer six mois à Rome sans écrire un seul mot d'où l'on puisse conclure qu'ils y ont vu une seule fois ni la croix de Pierre, ni la croix de Jésus-Christ. La Bédollière ne serait pas de cette force.

Ils sont amateurs de plus grandes raretés. Le Colysée, le Forum, Saint-Clément, tout cela est bon pour le vulgaire. Ce sont portes ouvertes; ces messieurs n'entrent point. Les portes fermées les attirent. Leur messe dite, ils vont appliquer l'oreille au trou de la serrure, et ils racontent *Ce qui se passe au Concile*. C'est ainsi qu'un clerc en correspondance sait employer bien son temps. S'il leur reste du loisir, alors, en latin de Sorbonne, ils dressent des directoires pour la conscience des évêques exposés à déclarer l'infaillibilité du Saint-Père sans savoir quel crime on leur demande : « Disquisitio mo- « ralis de officio episcoporum in emittendis suffragiis « circa personalis et independentis infallibilitatis Ro- « mani Pontificis definitionem. » Oh! les bons clercs! oh! les grands clercs!

Je ne peux prendre cette tenue. J'erre dans Rome, toujours ravi, et quelque part que je veuille aller, il est rare que je parvienne à ne pas m'arrêter en chemin. Je suis entré à Saint-Clément presque sans le vouloir, le R. P. Mullooly s'est rencontré là. Pouvais-je résister à voir de mes yeux ce vieux mur de Rome, si longtemps enfoui, à toucher de mes mains et de mon cœur les parois de l'oratoire où saint Pierre a prié? J'ai vu ensuite les peintures de l'ancienne basilique constantinienne, rendue au saint sacrifice. Il y a une de ces peintures,

représentant l'Assomption, qui fut commandée par saint Léon Ier et exécutée lui vivant. J'allais à l'exposition, je suis resté là.

Entre autres choses que le R. P. Mullooly a trouvées dans ses fouilles « à la racine de l'arbre, » il y en a deux qui méritent mention : la première, une tête mutilée de Néron ; la seconde, une statue, mutilée aussi, mais reconnaissable, de saint Pierre en bon pasteur, la brebis sur les épaules. *Ego sum pastor bonus.* Il est très-rare que saint Pierre soit représenté avec cet attribut du Sauveur. On n'en connaît que trois exemples. Ne vous semble-t-il pas que cette statue enfouie parmi les racines approche fort du gland dont a parlé Mgr Dupanloup ? C'est là ce que l'on rencontre lorsque l'on creuse sous l'Église, et rien n'est ébranlé.

CIX

A propos d'un « mauvais livre. »

21 mai.

Je reçois un billet cabré qui me fait pourtant plaisir et qui intéressera nos lecteurs. Il m'est adressé par M. l'abbé Fabre, à Paris, en Sorbonne, professeur d'Écriture sainte ; à Rome, en Concile, théologien ou secrétaire de Mgr Maret. Le voici :

« Rome, ce 20 mai.

« Monsieur le rédacteur en chef,

« Vos insinuations, commentées par les paroles de vos amis, me désignent comme l'auteur du livre : *Ce qui se passe au Concile.*

« Vous ne m'obligerez pas, Monsieur, à recourir aux tribunaux

pour l'insertion immédiate de mon démenti formel et absolu : ni je ne suis ni je ne connais l'auteur de ce livre.

« Je suis, Monsieur, votre serviteur.

« J. Fabre,

« Professeur d'Écriture Sainte à la Sorbonne. »

J'avais inutilement jusqu'ici désiré l'occasion d'offrir quelque compliment à M. l'abbé Fabre, auteur d'assez d'écritures en faveur (il le croit) de l'ontologisme. L'occasion est venue. Je loue hautement M. Fabre de n'avoir pas fait *Ce qui se passe au Concile*, de publier avec feu qu'il ne l'a pas fait, et de donner à entendre qu'il ne fréquenterait pas des gens coupables de l'avoir fait. « Ni je ne suis, ni je ne connais l'auteur de ce livre. » Voilà un propos d'honnête homme, et même une phrase d'écrivain. A vous, Fra Paoli Sarpi ! Joignez cette apostille aux autres papiers qui vous recommandent.

O grâce de Rome ! M. Fabre a écrit dans Paris de nombreux volumes où je n'ai jamais rien rencontré qui me plût, et où il n'a jamais su rien mettre que le monde voulût remarquer ; mais il vient à Rome, il y passe six mois, il écrit six lignes, et ces six lignes valent mieux que tous ses volumes et lui font plus d'honneur. En six lignes il réprouve les procédés condamnables de ses amis, il flétrit comme il faut tous ces anonymes que l'on pourrait nommer, mais que l'on ne *connaît* pas. *Nescio vos !*

Certes, M. Fabre a raison de penser que je ne l'obligerai pas à recourir aux tribunaux « pour l'insertion immédiate de sa lettre. » Des tribunaux nous imposeraient des lenteurs, et je suis à tout le moins aussi pressé que lui.

Je n'ai garde de faire attendre une réclamation qui

m'est véritablement précieuse. C'est un soufflet appliqué sur une figure inconnue, mais dans un groupe visible. Il y a là quelqu'un qui reçoit cela. Sans distinguer la joue, nous entendons le bruit. Venant de Sorbonne, il a sa grâce. Ah! ah! vous êtes tels dans cette ombre où l'on dresse des actes d'accusation contre la sincérité du Pape et des directoires pour la conscience trop peu délicate de la majorité du Concile! Vous êtes tels, et vous faites de telles choses que ceux qui s'en croient accusés se hâtent de dire : Ce n'est point moi, et je ne hante point ces gens-là! Et ils sont si pressés de se laver du soupçon, qu'ils balbutient et parlent de travers, semblables à ces hommes effarés qui, dans la précipitation de fuir, se trompent de chemin.

Imaginons là-dessus l'état des visages quand les voiles tomberont!

CX

Une petite pièce pour rire.

23 mai.

Je vous ai annoncé une certaine *disquisitio moralis* touchant le cas de l'évêque appelé à voter dans la question de l'infaillibilité. Entre tous les papiers anonymes distribués aux Pères du Concile, c'est le plus joli. Il se distingue par une incomparable naïveté de conception, d'exécution et de distribution. L'irrévérence et la candeur s'y mêlent dans des proportions si égales, qu'il semble impossible de dire si l'auteur est plus digne de blâme ou de pitié. Devant les juges si volontiers miséricordieux que l'on rencontre ici, ce doute lui est favorable; la pitié l'emporte.

Imaginez un rustre avec un air finaud et qui se

trompe lui-même à son air, en sorte qu'il pourrait être bien embarrassé de dire s'il est sincère ou s'il ne l'est pas. Le chapeau rabattu sur les yeux, la bouche dans son manteau plein de trous qu'il n'aperçoit point, il se présente aux Pères du Concile, évêques, archevêques, primats, patriarches, cardinaux, et leur remet son papier, blasonné d'un latin équivalent à peu près à ce français :

« Monseigneur, vous videz un presbyte humile, mais « saint et scient. Vous, ne seriez-vous point un épis- « cope indocte, cécant, peccant? J'ai lieu de le témérer et « même je n'en dubite pas, car j'ai audité que vous pen- « chez vers la chose horrende que l'on nomine *infallibi-* « *litas*. C'est pourquoi, comme un autre bon samarien, « je vous viens adjuver et externer du morbe infaillibi- « litaire. Auscultez-moi donc attentionalitairement. Ne « spernez pas le presbyte sapient qui discerne le temps « de se taire et le temps de vocérer. J'ai toujours su « m'abscondre devant mon préfet et devant le conseil « de préfecture; je saurai m'offrir en monstre au Pape « et au Concile. Cogitez, évêque, qu'il s'agit de la salva- « tion de l'âme vôtre insipiente. Hici sont trois capitules « translatinés que j'ai scripturés primairement en ma « langue naturelle gallicane où je fus nourri. Dieu soit « béni, de qui vient tout bénéfice. Quand on regarde la « colonne Trajane, ah! qu'on est fier d'être Français! « Clair autant que clerc, *clarus tanquam clerus*, moyen- « nant ces trois capitules doctement surbarticulés, je « probe clairement et cléricalement que la dite *infalli-* « *bilitas* infaustissime (*seu vera debilitas!*) vous met dans « l'occasion de peccarer gravissimement en quatre fa- « çons pessissimes : 1° *Contra veracitatem*, 2° *contra fidem,*

« 3° *contra justitiam, 4° contra officium consulendi paci et* « *unitati Ecclesiæ.* Est-ce assez terribile et horrificant? « Hélas! Monseigneur, si Dieu veut me couler un jour « dans votre chape, *non recuso laborem*, mais je ne vou- « drais être dans votre pellage!

« Horréfié pour vous de ce que j'ai à vous insigner, je « ne veux point que les peuples le puissent audire, et « je me contente de le faire typer. Dans mon ingénuité, « il ne m'est pas difficile de cogiter que les laïques aux « palmes desquels caduterait cet écrit, évelleront leur « œil de peur qu'il ne les scandalise. J'y perds la gloire « qui m'en reviendrait dans le monde. *Absit gloria! vola-* « *bit ubi volebit!* Moi, je veux server le respect con- « suétudinaire des antistes, par où se distingue la soda- « lité toute sainte, *omnino sancta*, qui m'élige pour vous « éructer le verbe.

« Si vous quéritez qui je suis, méminissez-vous de « l'ange qui loquita jadis à l'exime Polychronius, et de « nos jours à l'optime Gratry. Iceux inclinèrent le cap; « séquittez cet exemple, similez Polychrone et Gratry « patre, obédiez à moi. Je me sens né pour colloquer les « antistes dans la recte voie. J'ai des dotes qui déficient « aux autres hommes, et je peux leur suader les vertus « que je me cognosque. J'ignore l'ambition, je ne désire « nulle place, *nullum placendi desiderium;* nulle timeur en- « core ne me concite, et je ne faux de dire mon nom « que par humilité. Enfin, Dieu m'a élu directeur œcu- « ménique, et je vous le vas clarifier. O évêques, ce n'est « pas que je m'admire : mais, puisque je ne suis ce que « vous êtes, malheureusement pour la synode, tâchez au « moins d'être ce que je suis. »

L'on peut ainsi rendre compte, pour la forme et pour

le fond, de la *Disquisitio moralis de officio Episcoporum in emittendis suffragiis, circa personalis et independentis infallibilitatis Romani Pontificis definitionem. — Solis RR. Episcopis typis mandata nec publice edenda.*

Les évêques s'amusent de ce plat théologico-macaronique, non cependant sans se trouver un peu insultés. Leurs reproches ne vont point à l'auteur. Tout le monde le nomme, et tout le monde sourit [1]. Mais on blâme ceux qui ont autorisé son extravagance. Après le détestable pamphlet dont M. Fabre « ni n'est ni ne connaît l'auteur, » celui-ci dans sa pédanterie impertinente, paraît encore exorbitant. Sous l'épaisse enveloppe qui fait présumer l'innocence relative de l'écrivain, le calcul injurieux du parti se découvre.

Cela va de pair avec les autres pièces auxquelles est venue se joindre la prétendue *Lettre d'un Évêque,* publiée récemment par le *Journal des Débats,* pièce fausse, sans doute, mais d'un faussaire adroit. Le parti se fabrique des documents pour plaider plus tard l'irrégularité du Concile. Ces pauvretés méchantes sont des moyens de cassation. On s'étonne de l'excès de déraison qui peut compter sur de tels engins; une politique plus méprisante pour l'espèce humaine en attend d'autres fruits. Elle sait que la passion accepte tous les services. Vienne le moment annoncé par le *sarpique* où « de graves devoirs pourront s'imposer à la conscience « des évêques modérés, » alors l'auteur honteusement voilé de *Ce qui se passe au Concile* sera invoqué comme historien très-honorable; le fabricateur de la *Lettre d'un Évêque* deviendra un Père de l'Église, le ridicule *disquisi-*

[1] M. l'abbé Gaduel, grand vicaire d'Orléans. (V. *Mélanges,* deuxième série, tome I.)

teur, qui semble à peine digne du sifflet, paraîtra dans une auréole.

Il faut n'avoir jamais ouvert l'humiliante histoire de l'erreur pour ignorer que ce sont là ses plus puissantes ressources.

A ne pas lui reconnaître d'autre avantage, le camp infaillibiliste a du moins le mérite de guerroyer plus dignement. De ce côté point de déguisement, point de fuites. La discussion est ample, elle va aux sources et aborde le fond de tout. Le parti contraire doit bien voir qu'il ne procède pas avec cette loyauté, qu'il biaise, équivoque, se détourne ou se répète misérablement. Depuis le premier *schema* de M. Dœllinger et les *Observations* omnilingues qui l'ont bouffi de quelque rhétorique, rien de nouveau n'a paru chez eux. Dans les correspondances sans nom et sans nombre des journaux, dans cette œuvre malhonnête intitulée : *Ce qui se passe au Concile*, dans cette louche bouffonnerie de *Disquisitio moralis,* c'est toujours la même chose. Toujours le même Honorius, toujours la même salle et le même règlement également rebelles aux vocalises oratoires, toujours les mêmes pauvres âmes anglaises, allemandes, parisiennes et thibétaines devant lesquelles on va creuser un abîme où elles périront, toujours les mêmes grands évêques « modérés » qui ne peuvent pas parler, toujours les mêmes petits évêques immodérés et serviles qui ne se soucient ni de l'âme de M. Pusey, ni de l'âme du grand Lama, ni de la leur!

D'un côté tant de bonne volonté à discuter et tant de tranquillité à se montrer, de l'autre côté tant d'obstination sur le même thème mis en pièces, et une si évidente nécessité de se masquer ; d'un côté la majesté du

Pape, la majorité du Concile, l'unanimité du clergé français ; de l'autre côté, des journaux et des anonymes, et quels anonymes et quels journaux ! Est-ce que ce perpétuel contraste ne dit rien aux adversaires de l'infaillibilité ?

Quoi ! il faut accepter du dehors toutes sortes d'auxiliaires masqués et démasqués, accepter M. Janus et M. Janicot et le monsieur que M. Fabre ne connaît pas et cent autres, et la *Gazette d'Augsbourg*, et le *Journal des Débats*, et le *Times* et la *Concorde*, bande où rien n'est innocent : c'est avec ce concours que l'on conteste l'enseignement de l'Église, et l'on permet qu'un homme de la maison, parodiant les formes graves qu'il croit peut-être imiter, diffame insolemment la conscience de six cents évêques !

J'ai mille raisons pour ne pas m'offrir en modèle, *in emittendis suffragiis meis circa omnia*. Je ne suis nullement, dans ma profession, ce qu'on appelle un scrupuleux ; je crois qu'il faut marcher hardiment lorsqu'on voit clair, et j'ai discuté trente ans sans rancune, sans migraine et sans scrupule. Mais s'il me fallait faire le métier de ces théologiens et moralistes faillibilistes, chercher tant d'arguments contre la divine bâtisse de l'Église, en répéter tant qui sont de si suspecte origine et qui prouvent si peu, égratigner la pierre, raturer la parole de Notre-Seigneur, inculper la conscience du Pape, insulter la foi de l'épiscopat catholique, écrire enfin des choses que je craindrais ou que l'on me défendrait de signer, j'en suis certain, *omnino certus*, comme dit le disquisiteur : la migraine triturerait mon dur cerveau, le scrupule envahirait mon atroce cœur, j'aurais de la rancune contre ceux qui se serviraient de moi. Et plutôt que res-

ter en cette galère, s'il me fallait encore écrire et que je ne préférasse point la mort, je m'arrangerais avec les boulevardiers.

24 mai.

Tandis que le Disquisiteur d'hier moulait sa feuille de latin de Gaule sur son français d'Ostrogothie, un membre éminent du Concile publiait dans la vraie langue de Rome un noble volume dont la conclusion va au même sujet : *Elucubratio de Dogmatica summi pontificis infallibilitate ejusque definibilitate, per R. P. S. Josephum Cardoni, Archiepiscopum Edessenum.* Le contraste apparaît dès le titre. Le vénérable archevêque d'Edesse, honoré de toute l'Italie comme savant et comme moraliste du premier ordre, ne se pose pas en directeur des consciences épiscopales. Il vient parler d'une question qu'il a étudiée pour lui-même autant que pour les autres, et rendre compte des motifs de sa conviction.

Il est poli, modeste et il raisonne. La question, loyalement posée, est loyalement étudiée en toutes ses ramifications, dans la Sainte Écriture, dans la tradition, dans l'histoire ecclésiastique, dans les circonstances présentes. Toutes les objections sont examinées et résolues avec une grande probité de savoir, une grande netteté de jugement et de langage. Ce beau précis de la controverse, où rien n'est donné à la passion ni à la phrase, ne contient pas moins de 174 grandes pages in-8° dans lesquelles on ne peut signaler ni omission, ni superfluité. C'est une manière de travailler dont la polémique faillibiliste n'a pas du tout fourni le modèle. En dépit de notre Disquisiteur, l'archevêque d'Edesse

conclut à la définibilité dogmatique, et non-seulement à l'opportunité, mais à la nécessité de la définition. Je doute que le Disquisiteur entreprenne de réfuter une œuvre qui éloigne tant de sa petite manière de voir, mais je doute encore plus que cette œuvre le fasse baisser d'un millimètre dans l'estime qu'il a pour sa casuistique. Si j'apprenais qu'il est toujours convaincu qu'on ne peut voter l'infaillibilité sans pécher *gravissime* contre la vérité, la foi, la justice et l'unité de l'Église, rien ne m'étonnerait moins ; et je ne serais pas étonné non plus que le petit *Français* lui donnât raison.

Les consulteurs de la Commission de dogmatique pour les travaux du Concile, dans une lettre adressée au Saint-Père, ont voulu rendre témoignage au livre de Mgr Cardoni, qui exprime leurs propres convictions. Je vous envoie cette lettre. Elle vous reposera du latinage orléanais.

CXI

Traits d'opposition. — Comment se fait l'infaillibilité.

25 mai.

On a entendu le trentième discours, et le résultat est l'augmentation constante des discours à entendre. La minorité s'appliquant à parler tout entière, provoque à parler un nombre au moins égal d'orateurs de la majorité. Devant l'objection obstinée, il y a d'abord une envie de ne répondre à rien, et ensuite une volonté de répondre à tout, deux fois plutôt qu'une. Non-seulement la nature humaine ne hait pas de parler et surtout de discourir, mais, ce qui l'honore davantage, elle a du zèle pour la vérité. La liste des orateurs en ré-

vèle plus d'un qui n'a pas dû se proposer d'aborder la tribune. Il a cédé néanmoins, allongeant pour sa part le temps qu'il voudrait abréger. Il a sans doute espéré d'achever une objection prête à renaître, de prévenir une objection future. Toujours est-il que sur ce point ceux qui voudraient finir font exactement comme ceux qui ont résolu de ne finir pas.

La fin des séances est laborieuse. Toujours un certain nombre de Pères quittent la salle avant que le dernier discours soit terminé. Quand ce sont des membres de la minorité qui se retirent, on sait qu'un membre de la majorité est à l'ambon. Lorsque les déserteurs appartiennent à la majorité, c'est le signe qu'un membre de la minorité fait en ce moment peser la parole. Généralement la majorité écoute mieux. Elle est plus tranquille et plus douce.

On voit qu'il y a discussion. Puisque l'Opposition parle avec tant de persévérance, elle est donc entendue, ou alors, parlant pour ne rien dire, elle n'a donc rien à dire. Je ne suis point là, je ne lis point les procès-verbaux, je ne peux rendre témoignage ; mais je n'affirme pas moins que l'on discute, et qu'à cet égard le vœu de l'Opposition est rempli. J'ajoute qu'elle n'a point le rôle éclatant. Les *effets* des premiers jours ne se reproduisent plus. Maintenant ce sont les discours et les réponses de la majorité dont l'impression perce les murs. Ceux qui auraient tant voulu des luttes corps à corps s'aperçoivent que le péril eût été pour eux. Le choix du Concile a mis dans les commissions, non-seulement des savants, mais des orateurs dont le mérite ne redoute aucune comparaison avec les talents et le latin qu'on a tant vantés après le feu des premières escarmouches.

Le règlement se trouve plus protecteur des intérêts de l'opposition que si elle l'avait fait elle-même. Il lui donne le temps de se préparer; elle en a besoin. Elle peut s'en apercevoir aux réponses qui lui sont données dans les vingt-quatre heures. Elle les recevrait aussi solides et plus chaudes si la nuit ne les reposait pas.

Étrange désir de mener le débat conciliaire comme un débat de parlement, où l'on court les fortunes de la guerre, ne refusant pas la ruse, cherchant toujours un peu à enlever les choses par surprise ou d'assaut! Croyant avoir des athlètes, et un peuple aux environs, on réclamait la lutte corps à corps et le droit d'ouvrir les fenêtres. Mais cette partie d'un plan contraire à la nature même de l'Assemblée, et comme tel impraticable dans son ensemble, ne pouvait rien produire isolément, l'eût-on réalisée. Dans une Assemblée où la résolution n'est pas immédiate ni décisive, et où la recherche pure du vrai est le vœu absolu des consciences, l'esprit de parti doit finir par être absolument vaincu. Qu'importe alors l'avantage partiel remporté çà ou là, grâce aux muscles de tel ou tel combattant! On combat devant la conscience, en pleine lumière; il faut avoir pour soi la doctrine et la raison; l'éloquence n'est qu'une servante qui n'a pas voix au conseil.

Personne ne blâme une opposition de conscience, chose naturelle, légitime, souvent très-utile. Le mal c'est l'*opposition* systématique, l'*esprit d'opposition*, l'application obstinée et désordonnée à *faire de l'opposition*. Voilà ce que le public chrétien n'aurait pas voulu voir au Concile, et ce que le sentiment catholique espérait qui n'y serait pas. L'Opposition proprement dite est une mauvaise vieillerie séculière qui, dans l'Église, est

assurée de rencontrer à son tour une opposition carrée.

La première opposition dans l'Église a été une opposition *à l'Église*. Elle s'est appelée la *nouveauté ;* le premier opposant a été qualifié de novateur. Il a voulu introduire quelque chose qui n'existait pas, ou empêcher le développement nécessaire de quelque chose qui existait et qu'il niait. Créée de Dieu pour grandir, l'Église contint en elle dès le commencement tout ce qu'elle sera jusqu'à la fin des âges. Elle a besoin de tous ses éléments et n'a besoin d'aucun élément nouveau. Lui vouloir donner, c'est lui vouloir ôter. Elle le sait par la foi, elle le sent par un instinct sublime, elle le connaît manifestement par l'illumination divine qui lui est garantie. Et le novateur, soit qu'il veuille ajouter, soit qu'il veuille retrancher, soit qu'il veuille transformer, court à un écueil où il se brisera. Vingt siècles attestent cette merveille. Depuis vingt siècles, l'édifice qui semble crouler de vétusté se soutient et grandit par la séve de son antiquité. Le temps passant sur ces murailles n'en arrache que les plantes parasites. Les siècles qui écrasent toute construction humaine, s'accumulent ici comme parure ; Dieu les suspend au fronton de son Église immortelle comme des guirlandes d'où s'échappent les fruits, les parfums et les fleurs.

L'esprit d'opposition semble ne regarder l'Église qu'avec les yeux du monde. Il croit qu'elle va crouler. Certainement ses intentions sont bonnes ! Mais avec ses bonnes intentions, il ne veut pas moins quelque chose que l'Église ne veut pas, ou, ce qui revient au même, il ne veut pas quelque chose que l'Église veut. Il propose une nouveauté, la périodicité conciliaire ; il refuse un développement, l'ascension au degré dogmatique d'une

vérité qui de tout temps, partout, pour tous, fut plus que voisine de la foi.

L'Église, si j'ose risquer cette comparaison, est comme un homme affecté d'un mal dont il connaît parfaitement la nature, mais qui ne connaît pas moins parfaitement sa constitution propre, et le régime et le reméde qu'il lui faut; et, de plus, il a un médecin qui l'a toujours guéri. Au milieu de la crise, survient un empirique plein d'affection et de zèle, personne n'en doute, mais entêté d'une de ces panacées en vogue qui guérissent, dit-on, tout le monde. Il propose sa panacée ; il veut qu'on l'accepte et que l'on commence par changer le vieux régime et abandonner toute l'ancienne hygiène. Le malade répugne à cet essai périlleux, le vrai médecin défend d'en courir l'aventure, la panacée est refusée; et le zélé empirique se fâche. Il fait cent discours sur la constitution du malade, il déclame terriblement contre le vieux médecin qui tient bon pour le vieux régime; il crie que tout est perdu, ameute les domestiques, les amis, les enfants, rêve d'employer la contrainte, menace de quitter la maison; bref, tout ce qu'inspire la colère. Peine perdue, le vieux médecin sera obéi, le vieux régime sera gardé, et l'empirique lui-même, lorsqu'il sera malade, ne voudra ni d'un autre régime ni d'un autre médecin. Mais, en attendant, le goût de la nouveauté lui ayant soufflé l'esprit d'opposition, et l'esprit d'opposition lui ayant valu un échec général, il est tourmenté d'une mauvaise humeur générale. De là des écarts qui affligent ses amis et des intempérances qu'il regrettera.

Je vous ai plus d'une fois annoncé qu'il y aurait une tactique pour traîner le Concile en longueur. Elle est

fidèlement et fortement pratiquée. — Gagnons la fin de juin, disait-on après la présentation du *schema*, nous aurons gagné une année. Et pourquoi *gagner*, c'est-à-dire perdre l'année? Parce que l'on espère quelque événement extérieur qui modifiera ou la majorité, ou l'esprit de la majorité et fera accepter enfin la panacée, c'est-à-dire la périodicité et la co-souveraineté du Concile. Telle est l'admirable *Revalescière* qui doit mettre un terme à tous les maux du monde en changeant la constitution de l'Église. Elle la changerait, en effet!

On marche néanmoins. L'infaillibilité se fait à la manière de tout ce qui germe. On sait que la maturité vient, parce que l'on voit passer le temps. Plusieurs Pères m'ont dit maintes fois qu'ils croiraient perdre leur temps, s'ils pouvaient croire que Dieu perd le sien. Mais Dieu travaille, et l'homme qui se croise les bras sur l'ordre de Dieu, travaille avec Dieu, comme celui qui déploie l'énergie entière de ses forces.

J'entendais tout à l'heure à peu près la même chose d'un de ces graves moines qui ne se pressent jamais et ne perdent jamais une minute. Le temps, selon lui, nous est donné pour que nous fassions toutes choses avec maturité, et c'est la voie courte, parce que les choses faites avec maturité sont moins à refaire, grande économie de temps. A propos du Concile, ce moine me parlait aussi de la patience, il me disait que la patience de l'homme est une bonne et active ouvrière.

De la patience nécessaire dans le Concile et aux alentours, l'entretien s'était porté sur la fabrication de l'essence de roses, à quoi ce Père s'entend fort bien. C'est un de ses métiers pour vivre. Il fait du blé, du vin et de l'essence de roses; ce qui, par parenthèse, a longtemps

divisé les philosophes de son endroit, car les uns lui reprochaient d'être un moine fainéant et de priver le monde d'une activité, et les autres d'être un moine laborieux et de faire concurrence au peuple. Il leur a dit : Entendez-vous ! — Ils se sont accordés à lui reprocher d'être moine. Ce crime suffit. Mais comme il a plus d'esprit qu'eux, il use de patience. Il finit par leur faire accepter du pain, du vin, de l'essence de roses, et enfin l'extrême-onction, après quoi ils se taisent.

Je vins à lui demander combien il faut de roses pour produire un de ces petits flacons d'essence pure que les Orientaux vendent si cher ? Il me répondit :

« Il ne faut pas de roses. Le bon Dieu a mis l'essence de la rose dans le géranium, qui pousse et prospère en des lieux où la rose ne réussirait pas si bien ; il craint moins les intempéries, il est plus abondant.

« Je prends donc, poursuivit-il, du géranium, non pas le premier venu, mais une espèce particulière. Je l'ai semé dans un champ choisi, je lui ai donné une culture spéciale, je le fais faucher quand le moment est arrivé. Je connais le moment, lorsque les tiges commencent à fleurir. Plus tôt il serait trop tôt, plus tard il serait trop tard. Je ne coupe pas pour une première ni pour une seconde tige fleurie, je n'attends pas que tout le champ soit en fleur.

« Je fais couper par le pied, et je prends tout ce qui est dans le champ, tiges et feuilles, tiges hâtives et tiges tardives. Je n'épluche pas. Je prends les racines que la faux arrache, et s'il y a quelques herbes vaines qui se soient mêlées au géranium, je les prends. Parce qu'elles ont poussé dans le champ, elles ne nuisent pas. Peut-être sont-elles nécessaires, peut-être contiennent-elles

un suc, un *amer* particulier qui a sa vertu ; peut-être que l'essence serait imparfaite, si un peu de cet élément étranger n'y entrait pas. Mais je ne prends rien du champ qui est à côté et qui porte d'autres plantes.

« J'ai tout coupé. Je charge tout sur une immense charrette, je verse tout dans un immense alambic, et je me croise les bras. Il se fait là un travail dont je connais la marche, mais dont j'ignore le mystère. Ces feuilles et ces tiges qui ne sont pas au même degré de maturité, ces racines, ces brins morts, cette partie minime d'herbes vaines, tout ce produit du champ fermente dans l'alambic, se désagrége, se mêle, s'expulse, se réunit. Des atômes se séparent à jamais, d'autres s'appellent, se joignent et se confondent indissolublement. Une partie de cette matière s'exhale en vapeur, une partie devient boue et sera poussière, une partie, suintant lentement à travers de longs circuits, devient une matière toute nouvelle : c'est l'essence. Mon champ m'en a donné un petit flacon.

« Mais de ce petit flacon, les manipulateurs en tireront plusieurs autres plus grands, et ce sera toujours de l'essence ; et de chacun de ces flacons plus grands, tirés du premier petit flacon, l'on tirera des bouteilles plus grandes, et ce sera encore de l'essence ; et avec cette essence on donnera le durable parfum de la rose à mille objets qui la communiqueront encore ; et ainsi le parfum de la rose remplira pour de longues années un espace qui sera des millions et des millions de fois plus vaste que le champ de géranium d'où je l'ai tiré. Il semblait que j'eusse réduit à rien toute ma moisson. Je l'ai mise, en effet, dans un flacon que peut cacher la main fermée d'un enfant ; mais cependant je

l'ai immensément étendue, et je tiens là de quoi envoyer le parfum de mon champ à toutes les extrémités de la terre.

— Voilà le Concile ! m'écriai-je.

— Voilà le Concile, reprit le bon moine. Voilà le Concile dans la main du Pape, et le Pape et le Concile dans la main de Dieu. Voilà le Concile et le Pape, avec le secours du temps et le secours du Saint-Esprit, dégageant de la pensée humaine, qui est encore une sorte de matière, ce qu'elle renferme de la pensée de Dieu. Toute comparaison cloche entre les choses humaines et les choses de Dieu, et tout mystère reste mystère, car le mystère est de sa nature divin et insondable, et l'esprit de l'homme ni n'en peut toucher le fond ni n'en peut faire le tour. Mais suivez la comparaison, vous en saisirez la justesse générale. Pour moi, c'est assez, sans que je me targue de répondre à tous les pourquoi. J'y trouve la raison suffisante de ce que nous voyons, l'explication des âcretés, l'explication de l'opportunité, l'explication des lenteurs, etc., etc.

« Sauf en certaines circonstances de son choix, comme aux noces de Cana, où l'eau fut changée en vin sans passer par l'alambic du cep, Dieu respecte la liberté, même dans les choses. A plus forte raison la respecte-t-il dans l'homme, à plus forte raison dans le prêtre. Il ne veut pas forcer un Concile à donner ses canons plus vite qu'il ne force un plant de géranium à fournir sa parcelle de rose ; et il faut beaucoup de matière pour donner une goutte d'essence et beaucoup de temps pour dégager l'essence de la matière qui la contient et qui la retient. Une fois dégagée, cette essence sera assez libre, assez élastique, assez durable, elle ira assez loin. Et

pour conclure, attendons tranquillement : le temps était venu, les tiges avaient fleuri, la matière est dans l'alambic, l'essence sortira. »

Ainsi me parla mon bon vieux moine, cet homme inutile qui fait du blé, du vin et de l'essence de roses, et qui dit la messe et donne le corps et le sang de Jésus-Christ. J'aurais causé une heure entre M. de Villemessant et M. Émile de Girardin sur le chemin du Sénat que j'y aurais pris moins de plaisir. On annonce encore cent discours avant la proclamation du dogme. Je le veux bien, et je passerais par cent cinquante, quoique j'attende debout à la porte, en dehors. Le dogme sortira.

On se répète dans Rome une parole éloquente qui a franchi hier le seuil du Concile. Le digne évêque d'Urgel [1] monta à la tribune pour se féliciter de voir les deux grands vœux catholiques de la noble Espagne au moment d'être accomplis, car le dogme de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge est proclamé, et le dogme de l'infaillibilité du Pape va l'être bientôt. Et je finis mon article comme le pieux évêque a commencé son discours : LÆTUS MORIAR !

CXII

Bref du Saint-Père à l'*Univers*.

25 mai.

Comme je vous l'ai écrit, j'ai eu l'honneur de déposer dernièrement aux pieds du Saint-Père cent mille francs provenant de la souscription ouverte dans l'*Univers*. Je

[1] Mgr Caixal y Estrade.

m'étais permis d'accompagner cette offrande de l'Adresse suivante :

« Très-Saint-Père.

« Prosterné à vos pieds, j'apporte une nouvelle offrande fournie par la souscription ouverte dans les bureaux de l'*Univers* afin de vous aider à subvenir aux frais du Concile.

« Cette souscription, qui continue, est alimentée par l'obole du pauvre, surtout par l'obole du prêtre, plus pauvre en France que les plus pauvres, mais plus généreux que les plus opulents. Ces oboles sont des actes de foi et d'amour envers le Vicaire de Jésus-Christ.

« Elles confessent votre mission d'autorité et de salut. Elles remercient notre Sauveur qui a donné Pierre au monde, et qui, en nos jours inquiets, vous a mis sur ce trône de lumière et de justice pour abattre, pour confirmer et pour édifier, de telle sorte que par ce magistère infaillible nos esprits reçoivent la certitude et nos âmes la paix.

« Pour les souscripteurs, pour mes collaborateurs de l'*Univers* et pour moi, leur heureux intermédiaire, j'implore humblement la bénédiction apostolique.

« Louis Veuillot.

« 8 mai. »

Notre Saint-Père a daigné répondre par le Bref que voici :

« *Dilecto filio Aloisio Veuillot.*

« PIUS PP. IX.

« Dilecte Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem.

« Significationes illas devotionis et amoris quas proprio, et sociorum tuorum nomine a te factas excepimus dum amplam a fidelibus commissam ephemeridi tuæ stipem nobis offerebas, acceptissimas quidem habuimus; nec parum ipso munere delectati sumus, sive uti pignore filialis pietatis plurimorum, sive etiam uti fructu certaminis a te jamdiu pro religione et hac sancta Sede suscepti. Splendidius tamen istud et nobilius fieri nobis est visum, cum didicimus, a popello præsertim et ab inope Galliarum clero hæc Nobis collata fuisse subsidia, siquidem eo plures in hoc opus convenisse oportet, quo tenuiores esse debue-

runt singulorum symbolæ; unde patet, antiquam fidei simplicitatem vigere in plerisque, et ejusmodi esse Clerum, qui arctæ animorum cum ista veritatis cathedra conjunctioni confirmandæ promovendæque naviter adlaboret. Quare vix quidquam suavius contingere Nobis potest per hæc tempora, qui mœrentes conspicimus quantum gliscentes passim errores animabus periculum conflent, et quod nisu Ecclesiæ et sanctæ hujus Sedis osores filios Nostros a Nobis divellere conentur.

« Quamobrem gratulamur tibi sociisque tuis ob faustum laborum exitum, gratulamur illis, qui eos in propriæ pietatis confirmationem convertunt; gratulamur Clero, qui eorum vestroque proposito adstipulatur exemplo zeloque suo; et omnibus mercedem religione sua et caritate dignam adprecamur. Divini vero favoris auspicem paternæque nostræ benevolentiæ pignus tibi, dilecte fili, sociis familiæque tuæ ac ceteris, commendavimus, benedictionem apostolicam peramanter impertimur.

« Datum Romæ apud Sanctum Petrum die 19 maii anno 1870, pontificatus nostri anno vicesimo quarto.

« Pius PP. IX. »

Traduction :

« *A notre cher fils Louis Veuillot.*

« PIE IX, PAPE.

« Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

« Les marques de dévouement et d'amour que Nous avons reçues de vous, en votre nom et au nom de vos collaborateurs lorsque vous Nous offriez la riche souscription confiée à votre journal par les fidèles, Nous ont été très-agréables, et l'offrande elle-même Nous a fait un vif plaisir, parce qu'elle est le gage de la piété filiale d'un grand nombre et aussi parce qu'elle est le fruit du combat que vous soutenez depuis longtemps pour la religion et pour ce Saint-Siége.

« Ce don nous a paru encore plus beau et plus noble, lorsque Nous avons appris que c'est principalement par le clergé secondaire de France, si dénué de ressources, que ces secours ont été réunis pour Nous. Le nombre de ceux qui ont concouru à cette œuvre est d'autant plus grand, que les offrandes individuelles ont dû être plus petites, d'où il résulte clairement que l'antique simplicité de la foi vit dans la plupart et que ce clergé est tel qu'il travaille ardemment à confirmer et à promouvoir l'union

étroite des âmes avec cette Chaire de vérité. Rien ne peut Nous être plus doux en ce temps où, le cœur rempli d'afflictions, Nous voyons quel péril font courir aux âmes les erreurs qui se multiplient partout, et par quels efforts les ennemis de l'Église et de ce Saint-Siége travaillent à séduire nos fils et à les séparer de Nous.

« C'est pourquoi Nous vous félicitons, vous et vos collaborateurs, de l'heureux résultat de vos travaux; Nous félicitons ceux qui les font servir à l'affermissement de leur propre piété; Nous félicitons le clergé qui, uni dans une action commune, vous soutient par son exemple et par son zèle, et Nous demandons pour tous une récompense digne de leur religion et de leur charité. Comme gage de la faveur divine et de notre bienveillance paternelle, Nous donnons avec amour la bénédiction apostolique à vous, cher fils, à vos collaborateurs, à votre famille et aux autres, objets de nos louanges.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 19 mai 1870, de notre pontificat l'an vingt-quatre.

« PIE IX, PAPE. »

CXIII

Don à un missionnaire. — Une matinée de Rome. — Causerie sur le seuil de Saint-Pierre.

25 mai, *in Ascensione Domini.*

J'acquitterai d'abord une vieille dette. La maison Dessain, de Malines, si justement réputée dans la librairie d'église, m'a fait présent d'un missel portatif qu'elle a mis à l'Exposition. Je ne sais s'il a obtenu quelque prix, ainsi qu'un charmant petit *Horæ Diurnæ* qui l'accompagnait; mais je sais que ces deux volumes, le missel surtout, sont d'une exécution matérielle parfaite. Il est bien distribué, bien imprimé, bien relié, ses huit cents pages peuvent tenir dans une poche modeste. Il ne faut pas dire du mal de tout ce qui est commode. Ce commode missel doit faire pardonner à l'imprimerie

beaucoup de fautes et de crimes. Je l'ai montré à plusieurs missionnaires qui l'ont fort admiré, et le premier qui l'a vu l'a *retenu*.

J'ai le plaisir d'annoncer à M. Dessain qu'après le vote de l'infaillibilité, son missel ira loin en Amérique et son diurnal très-loin en Chine. Le missel sera ouvert dans les savanes, au pied d'un arbre, à la lisière des forêts vierges, sous le wigwam des sauvages, dans ces déserts et sur ces cimes inconnues que le missionnaire transforme en églises et en source de vie. Il y jettera ces vieilles paroles de Judée et de Rome qui n'ont pas cessé d'enfanter des peuples. Le diurnal courra d'autres aventures. Il est destiné pour une terre où la rubrique ecclésiastique s'écrit encore avec du sang. Il ira de cachette en cachette, il sera enfoui, il sera saisi, il servira de preuve à prononcer une sentence de mort, il sera recueilli au pied d'un échafaud. Mais il aura servi de marteau pour heurter aux portes des ténèbres, pour les renverser et faire entrer le jour; et, s'il échappe au bûcher, la piété des âges futurs viendra le vénérer dans le trésor de l'église qui s'élèvera sur l'emplacement du martyre. J'espère que la maison Dessain est contente de l'usage que je veux faire de son présent. Je la félicite de travailler si bien à forger ces outils des ouvriers de Dieu. Qu'elle continue de fabriquer assidûment les cailloux qui doivent charger la fronde de David et percer le front de Goliath, afin que David y trouve la gloire et Goliath la vie. Qu'elle en soigne la forme autant que la matière est précieuse; qu'elle les polisse, qu'elle y inscrive le nom de l'Empereur céleste, du César immortel et libérateur. Et si elle veut une devise, elle peut prendre l'une de celles que le savant P. Tongiorgi me

faisait lire l'autre jour sur les plombs des frondistes césariens conservés au musée Kircher : SERVI PERISTIS. Car c'est le véritable esclavage que veut abattre cette fronde, et ceux qu'elle atteint périssent comme esclaves, afin de renaître libres et fils du Christ.

Maintenant que j'ai fait ma *réclame* et payé mon missel, rendons-nous à Saint-Pierre pour commencer la fête de l'Ascension. Dès l'aurore, la solennité a été annoncée par le canon du château Saint-Ange, et les grandes bannières ont été joyeusement arborées sur les rives du Tibre, lequel roule plus de soleil que d'eau. *Ascendit Deus in jubilatione, et Dominus in voce tubæ, alleluia! Dominus ascendens in altum, captivam duxit captivitatem, alleluia!* C'est le missel qui chante à Rome, dans la joie de la délivrance accomplie, le psaume que Jérusalem chantait dans l'attente. Jérusalem et le monde entendront la voix de Rome, la voix qui dit sans cesse : La paix soit avec vous ! Venez à moi !

Ces paroles de Dieu redites dans Rome, et ces paroles de Rome toutes pleines de l'accent de Dieu forment une harmonie que rien n'égale. Quand le monde moderne en aura retrouvé l'intelligence, et quand l'âme humaine s'en sera de nouveau nourrie, alors il y aura sur la terre un élan d'amour, et la poésie et l'art et les grandes splendeurs renaîtront. Jusqu'alors, nous n'aurons que des usines et des académies, le monde n'enfantera que des produits chimiques et des constitutions.

Il est six heures ; une fraîcheur charmante tempère encore le torrent de lumière qui se répand par les rues déjà animées. En passant devant les églises, on entend la clochette du servant d'autel. Des milliers de messes se disent en ce moment sur tous les points de la Ville, par

des représentants de toutes les contrées et de tous les peuples. Rome est un grand encensoir où chaque famille humaine a mis son grain d'encens. La prière vient ici, et d'ici retourne à toute terre habitée.

On rencontre surtout des prêtres français. La plupart n'ont, pour visiter Rome, que quelques jours et quelques sous. Il faut toute leur activité et toute leur sobriété pour y suffire. Ils sont en course dès le matin, la chaleur de midi ne les arrête pas. C'est une fière et robuste espèce, et ceux qui rêvent de la submerger n'en auront pas fini en un seul déluge. J'ose dire qu'il y a plus d'enthousiasme et de force de volonté dans un seul prêtre de nos campagnes que dans toute la multitude de nos villes. Les académiciens et les sauvages coalisés qui pensent avoir un jour raison du christianisme, peuvent combiner leurs moyens : ils verront ce que c'est que ce paysan sobre et lettré, qui se lève avec le jour et que le soir retrouve dans son champ.

Le Pape sortira tantôt. Il ira donner la bénédiction à Saint-Jean-de-Latran. On étale le sable qui, les jours de gala, couvre d'un tapis d'or toute la voie papale. Je croise des bandes de pèlerins qui viennent de la campagne pour voir les grandes solennités. Plusieurs ont marché une partie de la nuit; d'autres étaient arrivés dès la veille et ont dormi sur les marches de Saint-Pierre. Ils ne sont pas élégants, ils ne sont pas riches et n'ont jamais eu l'honneur de faire un plébiscite. C'est pourtant le peuple le plus royal et le plus roi qui soit sur la terre. C'est un peuple qui n'est pas insulté, qui ne porte les armes que s'il lui plaît, que le premier drôle venu n'a point la permission de tutoyer et de salir ; à personne il n'est permis de remplir son foyer

d'immondices et de blasphèmes. On ne le laisse pas naître, vivre, s'unir, mourir comme la brute. On ne lui dit pas qu'il vient de la boue en passant par le singe, pour aller au néant en repassant par la boue. Tout est organisé et monté ici pour le servir, pour mêler Dieu à sa vie qui vient de Dieu et qui retourne à Dieu.

Nous traversons la place où roula le char de Néron à travers les allées illuminées par des torches vivantes. Là, maintenant, la croix de Jésus-Christ domine l'obélisque d'Auguste relevé par Sixte-Quint. Nous passons entre les statues colossales de saint Pierre et de saint Paul, qui furent en ce lieu si peu de chose devant César et même devant Sénèque, cet académicien. Nous montons au péristyle sublime que gardent, sentinelles à cheval, Constantin et Charlemagne, encore victorieux. Constantin a les yeux fixés sur la croix, et il lit cette inscription qui déclare l'unique et indispensable condition de la durée des empires : *Ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui.*

Les rois ont oublié cette loi, et l'on ne peut plus dire qu'ils marchent dans la splendeur. Mais la loi reste, et les peuples du Christ redemanderont la voie de la splendeur, et ils y rentreront. Croyez-vous que les baptisés voudront tourner sans cesse dans la nuit, qu'on leur fera toujours accepter la combustion du gaz et du *pétrole* pour la lumière ? Je dis qu'il y aura un genre tout nouveau de 89, une proclamation du droit de l'homme et du chrétien, et qu'on y travaille, et que le genre humain verra clair !

Je m'étais arrêté devant la grande porte, et je regardais, au-dessus, le bas-relief trop emphatique du Bernin, représentant Notre-Seigneur qui donne à saint

Pierre les clefs du royaume des cieux. Une voix aimable frappa mon oreille. *Vir Galilæe, quid stas, aspiciens in cœlum?* C'était un de nos évêques qui allait dire sa messe à la confession de saint Pierre [1]. Il reprit : Vous voyez : partout la même affirmation ! *Tibi dabo claves. Tibi,* non pas *vobis!* Pierre sur le premier plan, les autres plus loin, à genoux, témoins respectueux. Il y a deux clefs. Aucun ne demande au Seigneur de n'en donner qu'une à Pierre et de réserver au moins la seconde pour le collége apostolique. *Tibi claves;* à toi, Pierre, les clefs. Ainsi a fait le maître, ainsi il fera; ainsi dans quelques jours il viendra, *Sic veniet.* Il dira à Pierre, et nous dirons avec lui : *Tibi claves!* Et le monde le répétera avec nous dans un *Amen* universel, que les siècles rediront à jamais. Car il est vrai que cela est dans l'air. Et cette porte, habituellement fermée, est ouverte aujourd'hui, comme pour laisser entrer l'air de « mon temps, » tout saturé du vœu et de la conscience de l'infaillibilité. Si j'étais gallican autant que je suis des Gaules, j'éviterais de passer sous cet arc, par la raison que donnent, dit-on, les juifs pour ne point passer sous l'arc de Titus : *Roma victrix, Gallia*, ou plutôt *Gallicania victa.* Mais les juifs passeront pourtant sous l'arc de Titus, devenu l'arc du Messie ; et nous qui ne sommes ni juifs, ni gentils, ni barbares, entrons par l'arc de Pierre, qui est l'arc du Christ et la porte du bercail !

— Paix, monseigneur, répondis-je à ce discours, paix ! Si le *disquisiteur* venait à vous entendre, vous le feriez mourir.

— Bah ! répondit-il. Mais venez à ma messe, je vous

[1] Mgr Sergent, évêque de Quimper.

montrerai autre chose. Regardez bien au-dessus de la chaire, où l'on a placé la colombe rayonnante. Autour de la chaire, il y a quatre évêques d'importance, quoique deux de petit siége. La colombe ne s'occupe pas de ces docteurs qui ont si bien parlé : elle verse tous ses rayons sur la chaire où s'assied Simon Barjona, Simon fils de la Colombe.

L'évêque entra dans l'église, je le suivis.

Que la basilique est belle à cette heure matinale! Beaucoup de gens de la campagne y entendaient la messe avec une grande piété. Leurs pauvres habits relèvent ces magnificences du temple royal. Ils viennent d'abord faire leur prière devant la statue assise. Ils baisent les pieds du prince de la paix, *speciosi pedes*, et ils se rendent lentement à quelque autel où la messe commence. Non, il n'y a pas trop de marbres, il n'y a pas trop de bronze et d'or! Il est bon qu'une vision de la demeure céleste emplisse ces regards tranquilles et humbles, et qu'ils sachent bien qu'en effet ceux qui furent la balayure du monde pour avoir tout sacrifié à Jésus-Christ, ont donné au monde ce qu'il a de plus grand.

Je m'en allai de Saint-Pierre, enivré de ces merveilles dont la source jaillit toujours plus abondante pour qui veut l'approcher. Quelques heures après j'étais sur la place de Saint-Jean-de-Latran, habituellement déserte, surtout à cette heure torride de midi, mais en ce moment remplie d'une multitude frémissante. Le Saint-Père a donné la bénédiction. J'étais bien loin, sous les arbres qui mènent à Sainte-Croix de Jérusalem. J'ai parfaitement entendu cette voix pleine et harmonieuse, véritablement faite pour parler au monde.

27 juin.

P. S. — Nous sommes enrichis d'une nouvelle brochure anonyme, imprimée à Naples, sans nom d'auteur. Celle-ci est française. Elle traite de l'*Unanimité morale nécessaire dans les Conciles*, et elle a pour but d'établir que manifestement les décisions du Concile seraient invalidées si elles rencontraient une minorité d'opposition égale à celle qu'on espère en ce moment fournir. Quand on aura exactement le chiffre des opposants, on saura exactement le chiffre devant lequel le Saint-Esprit ne parle plus valablement.

L'origine de cette brochure, mystérieusement distribuée comme les précédentes, ne tardera pas à être connue. L'anonyme et le procédé de distribution sont déjà deux marques de fabrique devenues familières. Il y en a d'autres.

Le Saint-Père s'est rendu aujourd'hui en grand gala à l'église de Saint-Philippe-de-Néri. Sa santé est parfaite, Dieu soit béni. L'accueil populaire a été, comme hier, plein de respect et d'amour. Ce spectacle est incomparable.

CXIV

La brochure sur l'*Unanimité morale*.

29 mai.

Des laquais sans visage ont donc distribué ces jours-ci un nouveau pamphlet sans nom, mais qui sort visiblement de la source invisible d'où il en est tant sorti. Ces enfants anonymes ont un air de famille. Même geste, même accent, même physionomie très-imperti-

nente ; et leurs langues sont faites du même coton indigent et pompeux. Cela sent son faux prince. Celui-ci s'annonce comme traitant *de l'Unanimité morale nécessaire dans les Conciles pour les définitions dogmatiques,* et il se qualifie en sous-titre : *Mémoire présenté au Concile du Vatican.* L'objet étant d'avertir le Concile qu'il cessera d'être régulier, c'est-à-dire d'être Concile, s'il vient à passer sur l'opposition contre l'infaillibilité, ce sous-titre appuyé de l'anonyme, ne manque pas de désinvolture. Reste à savoir si la force de l'ouvrage en justifie l'audace. Nos tranquilles Romains, qui mesurent si bien et si vite la portée des choses, disent que c'est encore un *buco nell' aqua,* un trou dans l'eau.

Une maigre douzaine de textes tirés vaille que vaille des canonistes et de l'histoire des conciles, et commentés à la française et à la diable, leur paraissent insuffisants pour établir la nécessité de « l'unanimité morale, » principe nouveau, qui mènerait l'Église et la religion fort loin. Les Romains disent que ces textes sont à vérifier, qu'ils en connaissent d'autres mieux tirés des mêmes canonistes et de la même histoire, qui établissent tout autre chose. Je me permets d'ajouter qu'avant de vérifier les textes produits et d'en produire de plus forts, au premier courant de la lecture, il vient des réflexions toutes simples qui détruisent instantanément ce vain travail.

Tout d'abord, de vieux artifices, par trop connus, dénotent l'indigence de la matière et la frivolité de l'ouvrier. Ces textes soulignés à deux et trois barres ont plus de chevrons encore comme témoins frauduleux. J'en rencontre un de Melchior Cano, donné pour important, qui sert bravement ici à prouver le contraire de

ce qu'il établit dans l'auteur. Dans l'auteur il appuie la suprême autorité du Pape, ici il la combat. Il est souligné comme s'il faisait son métier en honnête homme! Du reste, il serait honnête que la probité ne l'empêcherait pas d'être insignifiant quant à la thèse. Dans cette grande brochurerie faillibiliste dont les produits inondent le Concile, on s'est persuadé que les italiques sont des raisons, les petites capitales de fortes raisons, les grosses capitales d'invincibles raisons. Quel enfantillage! Suffit-il qu'un orateur enfle la bouche pour produire autre chose que du vent, et lorsque l'on veut prouver une chose, est-ce le typographe qu'il faut charger de la démonstration? La démonstration typographique est une invention du génie de M. Emile de Girardin. Elle peut mener l'inventeur au Sénat, mais elle laisse l'écrivain et ses idées à leur place, c'est-à-dire à la porte.

Oublions cette vétille agaçante, supposons que ces textes découpés et apprêtés sont de bon aloi et que rien ne les contredit. Il en résulterait qu'une certaine discipline des précédents conciles leur a fait rechercher l'unanimité, et qu'ils ont cru avoir le temps de l'attendre. Ce serait la tradition des conciles, il ne s'ensuit point que ce soit leur loi dogmatique. On demande le texte précis, révélé, qui définit l'unanimité morale et qui l'impose. Celui-là n'est point produit. Il est inconnu de Jacobatius, de Muzzarelli, de Vizardelli et des autres ; il n'y a aucun moyen de le tirer de saint Augustin ni d'aucun concile, ni du Vieux ou du Nouveau Testament.

Cependant le parti extra-conciliaire qui, sur la question de l'infaillibilité, rejette la tradition et même l'Écri-

ture Sainte, qui n'admet ni le *super hanc petram,* ni le *pasce oves*, ni le *confirma fratres tuos,* ni la tradition de dix-huit siècles, ni la suprême autorité qu'il attribue lui-même aux assemblées œcuméniques, ce même parti ramasse tumultuairement des opinions de canonistes et des caquets d'historiens, et prétend les poser comme la loi du Concile. On s'étonne qu'il ne comprenne pas le décri où le jettent ces extrêmes contradictions : contester l'Église, et dans le même moment affirmer Jacobatius et Vizardelli !

Ce qui paraît plus merveilleux, c'est le fond que certains esprits paraissent faire sur ce jeu, comme si le XIX^e^ concile n'avait aucune notion de lui-même ni de sa mission.

En présence de l'autel et du monde, les saintes Lettres à la main, la prière et la foi dans le cœur, le XIX^e^ concile n'ignore pas qu'il n'est ni le premier, ni le second, ni le troisième, ni aucun des autres. Il sait ce qu'il a de commun avec ses devanciers et ce qu'il a en propre; pourquoi ils sont venus et pourquoi il vient; quelle vérité ils avaient à affirmer contre l'erreur, et quelle vérité il s'est chargé d'affirmer à son tour. Dans cette situation, personne n'a plus à lui apprendre et personne ne peut lui faire oublier qu'il est au-dessus des canonistes et des théologiens autant que le tribunal est au-dessus des avocats plaidants et consultants, surtout de ces bonnes pièces d'avocats marrons qui plaident aux portes, non pour éclairer le tribunal, mais pour ameuter la foule contre les juges et contre la loi.

L'occasion n'a pas manqué de réfléchir sur le possible et sur le probable de l'Opposition. Les journaux ayant été jusqu'à dire qu'elle se retirerait, cette éventualité

aussi a été examinée. Le cas n'est pas inouï dans l'histoire des conciles. On put le craindre au premier de Nicée, il s'est présenté au premier de Constantinople, à Ephèse, ailleurs. Partout il a produit l'unanimité matérielle. L'unanimité *morale* existait déjà entre les orthodoxes, comme toujours, et c'est par désespoir de la rompre que les autres s'étaient retirés. La *Civiltà cattolica* a parfaitement établi ce point, en droit et en histoire, dans une brève dissertation que la présente brochure veut inutilement combattre. La thèse est plus juste et les hommes sont plus forts. En dépit de tous les textes et de tous les raisonnements, il est clair que si jamais aucune opposition n'a pu invalider les décisions d'aucun concile par sa retraite, elle n'aura pas pu davantage et ne pourra jamais en invalider aucune par sa présence.

Textes, précédents, habileté de manœuvres, le fait dogmatique emporte tout. Le fait dogmatique, c'est que la décision du Concile, reçue et canonisée par le Souverain Pontife, est la foi *unanime* de l'Église. La croyance alors devient ou plutôt est reconnue dogme. Jusqu'au moment où le dogme est proclamé, le sentiment contraire n'est encore que l'Opposition. Passé ce moment, l'Opposition ne combat plus, elle refuse. Elle n'est plus l'Opposition, elle est la révolte. Elle sort de l'Église, elle n'y compte plus, l'unanimité est faite. Moralement, l'unanimité n'a pas un instant cessé, car ceux qui contredisaient de bonne foi n'en étaient point exclus; la lumière du jugement pouvait manquer à leur esprit; la lumière plus précieuse de l'obéissance demeurait dans leur cœur. Cette vraie lumière s'éteint, ils se retirent. En se retirant ils accomplissent l'unité matérielle,

tout comme si, se frappant eux-mêmes d'une excommunication préventive, ils étaient sortis avant de voter.

C'est avoir peu le sens catholique de supposer que l'unanimité morale et matérielle puisse manquer aux décisions d'un Concile approuvé par le Pape. En vertu du miracle qui constitue l'Église, l'Église est avec le Pape et le Pape est avec l'Église. Voilà l'unanimité, moralement et matériellement. Sans la confirmation du Pape, il n'y a point de décision; avec la confirmation du Pape, il n'y a point de minorité; il y a la foi de l'Église. Il me semble que cela est élémentaire, et ceux qui ne le savent pas ont oublié leur catéchisme et même leur bon sens.

Quoi! si les Ariens avait eu la politique de persévérer au concile de Nicée, le *consubstantiel* n'aurait pas dû être proclamé? Et si les Macédoniens avaient su se faufiler au premier de Constantinople, et les Nestoriens entrer dans le concile d'Ephèse, ni la divinité du Saint-Esprit, ni la maternité divine n'auraient été la foi de l'Église? Et si les Protestants s'étaient rendus au concile de Trente, ils n'avaient qu'à tenir bon, qu'à demander fièrement à la majorité si elle voulait « passer sur le corps de cent évêques » importants, et tous les dogmes qu'ils contestaient et tout le concile se trouvaient annulés? Ces conséquences absurdes découlent nettement de la théorie de l'*unanimité nécessaire*. En vertu de cette théorie, l'hérésie, cachée sous le vêtement sacré, pourrait toujours paralyser la vie de l'Église. Elle n'aurait qu'à débiter une formule et qu'à faire un faux serment. Après quoi, elle pourrait adresser au Pape et à la majorité le fier discours de Tartufe :

« La maison m'appartient, c'est à vous d'en sortir! »

Quand on se rappelle que Molière avait en vue les Jansénistes, dont les allures sont maintenant si copiées, ce rapprochement fait sourire.

La brochure allègue un ou deux faits du concile de Trente, où le Pape retire de la discussion deux points qui rencontraient une forte opposition de la minorité. Bien entendu, les faits ne se sont point passés comme la brochure les raconte, mais plutôt que d'en refaire l'histoire, acceptons-les tels qu'ils sont racontés. Ces faits prouvent simplement qu'au jugement du Pape, la décision pouvait être ajournée, et il l'ajourna. S'il avait voulu que le Concile prononçât, il aurait fallu prononcer. Quelle opinion l'eût emporté alors? Légalement, celle qui aurait obtenu le plus de suffrages. Moralement et définitivement, celle à laquelle le Pape se serait réuni, et sur celle-ci se fût formée la vraie unanimité.

Oui, l'unanimité est désirable, personne n'en doute, personne ne le nie. C'est le vœu des âmes, manifesté en ce moment du côté du Pape et du côté de la majorité, disons mieux, du côté du Concile tout entier, par les actes de piété et de patience dont nous sommes témoins. Les prières du Pape et les prières du Concile demandent à Dieu de faire l'unanimité; elles ne désespèrent pas de l'obtenir. Mais enfin si le moment est venu de proclamer la vérité, il faut que la vérité soit connue. C'est un autre besoin des âmes qui surpasse le premier. Il sera satisfait et satisfera l'autre. La vérité donnera à l'Église cette unanimité qu'elle désire à si juste titre, et qui ne lui manquera jamais. En priant pour le pasteur, Jésus-Christ a prié pour le troupeau. Et cette parole : *Rogavi pro te,* est la même que celle-ci : *Unum sint!*

A prendre au sérieux les médiocres textes étalés pour

prouver que l'unanimité préalable est « nécessaire » dans le Concile, ceux qui se donnent la peine de les fournir [1] et qui prétendent avoir raison, devraient s'apercevoir qu'il ne leur manque, pour avoir tort, que de devenir la majorité. Si c'était la minorité qui voulût proclamer l'infaillibilité et que la majorité s'y refusât, les mêmes textes, la même argumentation pourraient aussi bien lui servir. Seulement, sur ce pied, il ne faudrait pas raisonner beaucoup pour démontrer assez clairement que le Concile est un puits très-profond d'où l'on peut tirer beaucoup d'eau, mais point la vérité. Et ce serait le cas de dire : Qui boira de cette eau aura encore soif.

Or, le Concile n'est pas rassemblé pour déclarer que, renfermant deux opinions contraires et constatant ainsi deux opinions dans l'Église, l'une qui est vraie, l'autre qui ne l'est pas, il n'a rien à faire et ne fera rien quant à ce dissentiment. Le Concile est assemblé pour condamner l'hérésie ou pour la prévenir.

La brochure se résume dans cette sentence trop brève : « Toujours le commun consentement comme la règle invariable. Ainsi pensait l'antiquité. » Si l'antiquité avait pensé ainsi, il n'y aurait pas eu dix-huit conciles, et le canon des articles de foi se réduirait à peu de chose, pour ne pas dire à rien. Et si cette règle, qui n'est pas de l'*antiquité*, prévalait dans l'Église, le monde moderne verrait vite décroître le canon des articles de foi. Mais je crois que ce qui prévaudra sera ce

[1] Dans le fond, ils ne se sont pas donné beaucoup de peine, ayant tout pris, textes et arguments, dans la *Défense de la déclaration* de Bossuet, où tout le thème de l'unanimité nécessaire est échafaudé pour soutenir le quatrième article gallican. Ils ne l'ont pas dit, mais on l'a bien vu.

qui a prévalu. Il est d'un commun consentement que Dieu parle au Concile régulièrement assemblé et présidé ; d'un commun consentement que les membres du Concile étant libres, quelques-uns peuvent ou entendre plus tard, ou ne pas entendre du tout ; et d'un commun consentement qu'enfin il faut se rendre à ce qui est décidé par le Concile et par le Pape d'un commun consentement, quel que soit le chiffre de la minorité qui ne veut pas consentir.

CXV

L'Anonyme.

31 mai.

Je reviens au Mémoire sur « l'unanimité nécessaire. » Je laisse la thèse. Prochainement vous aurez mieux que je ne pourrais dire. Un maître m'a promis de compléter et de réduire en forme scientifique ce que me faisait hier ébaucher le gros bon sens. Mais, à propos de ce Mémoire sans nom d'auteur, je veux parler de l'anonyme, dont on fait un si détestable usage. Je croirais rendre service à nos adversaires, si je les corrigeais un peu de l'odieuse manie d'écrire des choses qu'ils craignent de signer. Ces choses-là, ces libelles, disait Tertullien, que l'on ne veut pas avouer devant les hommes, paraîtront un jour devant Dieu certifiés par les anges. Or, ce qui ne réussira point devant Dieu, ne réussira point non plus devant les hommes. C'est un sot et mauvais calcul, en politique comme en morale, de montrer que l'on se cache, attendu que tout le monde sait fort bien que l'on se cache faute de pouvoir honnêtement se montrer. Le masque qui monte au visage, où

il ne devrait jamais paraître, se détache des côtés misérables du cœur, où il devrait toujours rester ; car là il n'est plus un masque, mais un étouffoir sur un mauvais feu, ou un emplâtre sur une mauvaise plaie. On ne gagne pas la sincérité du langage en prenant le masque, on perd la retenue et jusqu'à la pudeur. On me dit qu'il y a des cas où l'anonyme devient nécessaire. Je le sais. Malheur à qui en est là, quand il s'agit de s'expliquer dans l'Église.

Un auteur qui présente un mémoire au Concile, qui vient faire la leçon au Concile et lui apprendre « la règle de l'antiquité, » qui déclare au Concile dans quelles conditions il continuera d'être régulier, dans quelles conditions il ne le sera plus, un tel auteur ne se laisse pas soupçonner de modestie. S'il se cache, je n'en peux deviner que deux raisons : ou il sent qu'il n'est pas présentable, ou il s'avoue que la chose qu'il fait ne l'est pas.

Je crois qu'ici les deux raisons se joignent. L'auteur ne se sent point présentable, soit parce qu'il n'est point ce qu'il veut paraître, soit parce qu'il ne peut point paraître tel qu'il est. Dans sa personne ou dans sa qualité, il y a quelque chose, — un peu plus ou un peu moins, — qui le gêne. Simple particulier, du rang des premiers venus, l'insuffisance du personnage diminue l'importance de l'écrit. C'est Gros-Jean enseignant la théologie à son curé : il n'est pas présentable. Pour être présentable, il faut qu'il soit sinon évêque et membre du Concile, du moins considérable par sa position, ses talents, ses services, sa foi ; il faut que tout cela soit attesté par son nom ; il faut qu'il soit respectueux, grave, modeste. A ces conditions l'homme est présentable, mais alors l'écrit ne l'est plus. L'écrit découvre une passion violente

et qui irait jusqu'au schisme si elle ne se réprimait pas à temps; il attaque la composition du Concile, inculpe sa doctrine et jusqu'à sa probité, et il s'agit en somme de déclarer d'avance l'invalidité d'un décret dogmatique. Ce n'est pas devant ce public, en langue vulgaire et avec une étude si frivole, qu'un membre du Concile peut décemment aborder un pareil sujet; et un homme considérable perdrait sa considération et son temps à le traiter de la sorte.

Déféré à l'examen de la congrégation de l'*Index*, l'ouvrage n'en sortirait pas sans mauvaises notes. On y dit carrément que la question de l'infaillibilité est libre, que l'infaillibilité n'est pas un principe et ne le fut jamais. Si elle ne fut jamais un principe, jamais une vérité, elle ne peut jamais devenir un dogme. Qu'on le soutienne en Concile, à la bonne heure; mais l'enseigner en public, c'est une faute, et de plus en ce moment, pour certaines situations, ce serait un scandale. On passe là-dessus, et la négation est lancée au galop, comme le char de Tullie. Seulement, cette énormité en impose d'autres qui, à leur tour, imposent l'anonyme. C'est alors que l'on ravage l'histoire, la théologie, le droit canon et le droit sens pour fabriquer des autorités. Il ne s'agit pas d'éclairer le Concile, il s'agit de surprendre et d'ameuter l'opinion, *regina mundi!* Mais comment signer une pareille œuvre? On ne la signe pas, et l'on en confesse ainsi le mauvais dessein et le mensonge.

Voilà comment, au grand scandale des faibles, nous avons vu paraître *Ce qui se passe au Concile*, d'un publiciste caché; la *Disquisitio moralis*, d'un moraliste caché; la *Lettre d'un Évêque* caché; et cette brochure sur l'*Una-*

nimité nécessaire, par une quatrième main cachée. Tous ces mémoires de même famille, soi-disant présentés au Concile, sont en réalité des pamphlets adressés à l'opinion contre le Concile. Ils ont pour but d'établir que le Concile ne sait pas ce qu'il devrait savoir et ne fait pas ce qu'il devrait faire. Ils le disent, non pas au Concile, mais aux femmes, aux journaux, au monde, là où ils sont assurés de ne point rencontrer des juges et de trouver des complices. En effet, cette besogne requiert l'anonyme ! Mais par un juste retour, ce masque nécessaire est déjà une flétrissure préventive. En se masquant pour esquiver les juges, ces auteurs se jugent eux-mêmes sévèrement. Ils sentent qu'ils ne sont pas présentables, et que ce qu'ils font ne l'est pas ; ils avouent que, si leur nom ne nuisait pas à l'œuvre, alors ce serait l'œuvre qui nuirait à leur nom.

Ils réclament et déclament sans fin contre la presse. Rien ne sort de leurs mains voilées sans qu'on y rencontre bientôt « une certaine presse, » toujours la même, à laquelle ils attribuent tous les malheurs de l'Église et du monde. C'est une de leurs signatures. Ils le disent tous et toujours avec une obstination de machines et une fureur d'obsédés. Ni l'Écriture ni la tradition ne les peuvent persuader de l'infaillibilité du Pape ; mais s'il était question de décréter que « certains journaux » sont les seules causes de trouble qui existent dans le genre humain, comme ils demanderaient qu'on en fît un dogme, et comme ils préféreraient qu'on y ajoutât l'anathème ! Ils assurent sans le moindre scrupule que certainement le Concile n'aurait jamais été ennuyé de l'infaillibilité, si « certains journaux » n'y avaient pas introduit cette question, pendante depuis Bâle et Constance.

Ils disent cela au Concile lui-même, ils accusent cette auguste assemblée de songer à « transformer en article de foi des opinions de journaux. » Dans ce nouveau pamphlet, au milieu d'une phrase des plus tumultuaires et des plus inextricables, je lis encore que, *depuis vingt ans*, la doctrine de l'infaillibilité a été propagée dans le jeune clergé de France sous des influences factices accidentelles, *à savoir les exagérations et les violences d'une certaine presse!* — En sorte, pour le dire en passant, que c'est le jeune clergé de France qui mène la majorité du Concile. Et ce trait, que je ramasse parmi vingt autres, fournit un très-juste échantillon de la solidité générale de leurs démonstrations en tout genre. Autant valent leur théologie, leur droit canon, leur histoire et leur parole d'honneur.

Intellectuellement, cet argument qui consiste à présenter l'infaillibilité comme une invention des journaux, et à attribuer les sentiments du Concile à l'influence des journaux, mérite tout le dédain imaginable et au delà. Il est blessant pour le Concile, blessant pour la foi, blessant surtout pour la raison publique. Mais je prie particulièrement nos anonymes d'observer avec quelle facilité on le retourne, et combien il peut blesser davantage la cause qui subit l'inconvénient de les avoir pour champions.

La presse ne peut pas faire tout d'un côté et rester de l'autre totalement impuissante. Or, nos adversaires accusent l'influence de deux journaux, de quatre ou cinq tout au plus, et il y a des centaines de journaux contre ces quatre ou cinq qui constituent ce qu'ils appellent « une certaine presse. » Je prie nos anonymes de chercher ce qui pourrait empêcher de croire qu'ils sont eux-

mêmes, directement ou indirectement, soumis à l'influence des centaines de journaux dont la masse tout entière est radicalement hostile à cette « certaine presse. » Quant à moi, je ne vois rien qui m'oblige à les traiter avec plus de respect qu'ils ne traitent le Concile, et j'ignore pourquoi je devrais me défendre d'attribuer leurs sentiments aux mêmes causes injurieuses d'où ils font dériver les sentiments d'autrui, à savoir la séduction et la terreur des journaux.

Parmi ces journaux, qui ne font pas partie d'une « certaine presse, » il y en a de leur façon et qu'ils tiennent dans leurs fortes et savantes mains. Ceux-là propagent parmi le clergé français autre chose que la doctrine de l'infaillibilité (j'entends l'infaillibilité du Pape). Est-ce qu'ils ont complétement échoué? Je trouve nos anonymes bien durs envers ces malheureux, d'attribuer tant d'influence à « certaine presse » et de n'en reconnaître aucune à celle qui sert l'illustre et sainte doctrine de la faillibilité (j'entends celle du Pape). Quoi! la *Gazette de France*, le *Moniteur,* la *France,* le *Correspondant* et l'*Impartial du Loiret*, et aussi ce pauvre petit *Français* — en voilà déjà cinq — tout cela ne peut rien, ne fait rien, n'est rien? Hélas! tant mieux. Mais ce n'est pas faute d'essais ni de persévérance.

S'il est vrai cependant que leurs journaux glissent sans gloire à une fin triste, comme cette pauvre *Concorde* que M. Loyson faisait pour l'agrément de M. Bazin, et M. Bazin pour l'agrément de M. Loyson — et ni l'un ni l'autre n'a eu d'agrément! — Si leur grande doctrine européenne, dont ils parlent si fastueusement dans leurs petites brochures françaises, n'a pu parmi tout ce vaste univers susciter un groupe d'écrivains ni

rallier un groupe de lecteurs ; si jamais les uns n'ont le souffle, et si tout de suite les autres n'ont plus le sou, cette misère obstinée peut prouver que leur grande doctrine est stérile malgré son emphase, et isolée malgré son tapage. Elle ne prouve nullement qu'ils fassent tant fi de la presse, et qu'ils aient scrupule d'en user ; et il leur reste à démontrer que « certaine presse » doit être excommuniée, parce que certaine autre presse ne réussit pas à devenir communion.

Certes, je ne leur reprocherais pas d'employer la presse, mais je blâme leur fureur contre la presse qui se fait honnêtement, lorsqu'ils font eux-mêmes une sorte de presse qui n'est honnête qu'à demi, et souvent ne l'est pas du tout. Une note officielle du *Journal de Rome* a flétri leurs correspondances pleines de faussetés et d'injures ; leurs pamphlets anonymes sont encore de plusieurs degrés au-dessous dans la classe des armes prohibées.

Si l'on veut faire la critique des journaux, il y a de quoi, comme il y a de quoi faire la critique des hommes, même des plus estimés et des meilleurs. Mais qu'il s'agisse de journaux ou qu'il s'agisse d'hommes,

> « L'on doit mettre le poids d'une vie exemplaire
> « Dans les corrections qu'aux autres on veut faire. »

Et je ne crois pas que ceux qui font des écrits anonymes puissent avoir beaucoup d'autorité contre ceux qui signent leurs écrits. Commencez donc par dire qui vous êtes, donnez-vous ce frein à vous-même. Quand vous saurez que l'on peut vous reprendre, vous reprendrez moins les autres, et vous vous mettrez moins dans le cas d'être repris.

CXVI

Autour de la quatrième du P. Gratry.

3 juin.

Une dame fort grave, contre qui j'osais défendre le mérite d'un livre à la mode qu'elle n'avait point lu, un peu poussée, jura par le Styx qu'elle lirait ce livre « afin de bien dire tout le mal qu'elle en pensait, » non peut-être sans raison. Je n'aurais pas prévu que je lirais un jour la quatrième brochure du P. Gratry, simplement pour dire le mal que j'en pense. Je ne l'ai pas lue encore, mais je crois que je la lirai. Cependant, je n'en ai pas fait le serment et je n'ai pas la tentation de le faire. Je ne trouve ici personne à qui parler de cette quatrième. Le P. Gratry serait étonné de voir comme on est occupé d'autre chose. Des évêques, des théologiens, des gens du monde curieux de tout, des amis de l'auteur qui le blâment, mais qui le plaignent, restent froids sur la quatrième. Les uns disent qu'ils n'ont pas le temps, les autres que le Père leur fait de la peine. Quelques-uns lâchent le mot coupant : — Ma foi ! il devient ennuyeux !

Pauvre Père ! On ne l'avait pas encore trouvé ennuyeux — dans cette fonction-là. Je crois qu'il a eu tort de publier une brochure, lorsque les théologiennes sont aux champs. J'ai fait ce matin une petite course hors les murs. Ce que l'on voit d'églantines dans les haies, et d'épines-vinettes en fleurs, et de chèvrefeuilles épanouis qui joignent les églantines aux épines-vinettes, cela ne peut se dire, et l'on s'étonne des pauvretés de l'Académie en présence de la richesse des haies. Il n'y

a point de paysan qui ne possède plus de fleurs autour de son arpent de petite vigne et de roseaux que n'en pourrait fournir toute la rhétorique de ceux des Quarante qui sont encore valides, en travaillant toute l'année. Les bouquets jaillissent de furie, comme les torsades de cristal et les nappes d'argent des fontaines. Sur les flancs des rochers, encore des fleurs ! Certains genêts, qui se sont plantés là, on ne sait comment, et qui vivent on ne sait de quoi, éclatent en pluie d'or sur le passant, pareils aux bombes des feux d'artifice. Et l'acanthe pousse une pyramide vigoureuse et touffue, chargée de fleurs étranges ; et les orangers sont en fleurs, et les grenadiers en fleurs, et les magnolias en fleurs. Par-dessus tous les murs, il y a des lauriers et des roses et des passeroses qui regardent et qui font mine de descendre sur le chemin. Je ne parle pas des coquelicots : on se croirait à la sortie d'un ministère ou dans la société des gens de lettres. Et les sureaux ne sont pas finis, et les tilleuls commencent, et la vigne est en pleine fleur. Je me disais : A quoi pense le P. Gratry, et comment s'en fait-il assez accroire pour espérer que les théologiennes s'occuperont de lui quand toute la terre n'est occupée qu'à fleurir? *Vivent la rose et le laurier !*

Il est certain que les théologiennes manquent au P. Gratry. Je ne suis pas de ceux qui rient des théologiennes, et disent : Ce n'est rien ! Les théologiennes sont des agents très-précieux pour faire circuler les raisons mal conformées. La femme qui veut s'en donner la gloire place une hérésie comme elle place une fille mûre ou sans dot ; elle finit par trouver un homme qui prend cela. C'est à une dame que le diable a dédié son

premier traité de théologie, hélas! avec quel succès!

Moi aussi, je trouve que le P. Gratry se rend ennuyeux au moyen de cette quatrième, et qu'il fait de la peine. Il est ennuyeux parce qu'il s'obstine; il fait de la peine, parce que l'on commence à ne plus savoir où il ira. Après la troisième, on espérait encore qu'il rentrerait chez lui; mais le voilà parti, se promettant d'aller loin. C'est ennuyeux de voir qu'un homme de talent, qui sifflait très-bien M. Vacherot, manque tout à coup d'esprit et se targue d'épouvanter ceux qu'il savait divertir. Cela fait de la peine de voir inopinément ce maître à chanter des matriarches, prendre des airs farouches, et percher en oiseau de guerre sur le poing du chef de la fauconnerie gallicane. Qui est-ce, à présent, qui sifflera M. Vacherot?

M. Gratry s'était fait une spécialité et une facilité de lire la philosophie. Armé de son couteau à papier, il entrait là-dedans. Il retenait parfaitement toute la matière, la réduisait en axiomes, l'étendait en pâte, la découpait en quatrains, et il ne lui fallait qu'un couple de semestres pour confectionner très-honorablement un juste volume où il prouvait qu'il n'y a rien du tout dans un tome de M. Vacherot. Mais maintenant que M. Gratry se croit hérésiarque, il ne voudra plus faire ces utiles petites besognes. Il annonce pour bientôt un plan d'Église catholique avec dogmes éclaircis, et, probablement, bréviaire réformé. C'est-à-dire qu'il va lui-même devenir un Vacherot! Cela fait de la peine, c'est ennuyeux.

Ajoutons qu'on n'est plus en sécurité avec le P. Gratry. Voilà qu'il consulte des procureurs acariâtres et qu'il prétend injecter toute sa pinte d'encre hétérodoxe

dans les journaux qui viendraient à le contester par leurs observations. Il faudrait donc faire les frais d'un supplément et obtenir une dispense de l'*Index* pour les abonnés du journal, lorsqu'on se serait permis de critiquer ou la littérature, ou l'argumentation, ou l'érudition du P. Gratry ! Ne voit-il pas combien cette prétention est incivilisée, funeste à la loyauté non moins qu'aux élégances du combat? Elle dénote une certaine poltronnerie. L'homme qui entre en champ clos escorté d'huissiers ferait mieux d'aller se promener ailleurs, et on l'y enverra. Il craint manifestement d'être attaqué. Pourquoi, sinon qu'il craint de ne savoir pas se défendre? Et que dirait-il si M. Vacherot le sommait d'insérer tout son volume dans une nouvelle édition de sa critique? Le droit de réponse est bon contre la mauvaise foi des journaux, mais l'honnête homme n'en use qu'avec sobriété et sur des questions personnelles. Il se fie à l'autorité de sa parole et à l'équité commune. Lorsqu'il a la fortune de rencontrer des adversaires qui ont aussi un honneur à garder, il subit leurs appréciations, comme ils devront subir les siennes. Celui qui veut nous contraindre à réciter mot à mot ses raisonnements ne mérite pas la polémique. Que les trompettes se taisent, qu'on abaisse les bannières, et que ce preux qui craint de voir fripper ses banderolles s'évade, suivi de ses claqueurs et escorté de nos huées.

Ce qui n'a pas non plus médiocrement servi à me faire ajourner la lecture de la *quatrième*, c'est que l'on m'a donné en même temps à lire un volume inédit de Joseph de Maistre. Oui vraiment, tout un volume ! Vous ne vous étonnerez pas que j'aie commencé par là.

CXVII

Clôture de la discussion générale. — Encore la *Quatrième*.

4 juin.

Le télégraphe vous a porté la nouvelle de la clôture de la discussion générale sur le *schema* de l'Église. On avait entendu soixante orateurs, il y en avait encore autant d'inscrits, et le plus grand nombre appartenaient à la majorité. Je vous ai expliqué comment on s'était trouvé engagé à parler dans une si longue mesure, sans autre résultat bien certain que celui d'user le temps, et c'était ce que ne voulaient pas les trois quarts de ceux qui avaient demandé la parole.

Un très-grand nombre de Pères, on pourrait dire les quatre cinquièmes, désiraient remédier à ce mal, qui leur paraissait sans compensation et contraire même à la gravité de l'assemblée. Ils pensèrent d'abord à prier les orateurs inscrits de renoncer à la parole, et plusieurs y consentirent ; mais ce moyen n'atteignait qu'imparfaitement le but. Il parut plus convenable d'user du règlement et de demander simplement la clôture ; mais les légats semblaient peu disposés à la mettre aux voix, à moins d'y être moralement contraints. On résolut donc d'en faire la demande de manière à ne pas rencontrer un refus.

En conséquence, un *postulatum* fut signé, exposant que toutes les opinions s'étaient fait entendre, que toutes les nations et, pour ainsi dire, toutes les contrées avaient parlé, et qu'il convenait dès lors de ne pas prolonger davantage un examen général désormais sans

utilité. Le *postulatum* réunit cent signatures, au lieu de dix qui étaient légalement nécessaires. Néanmoins les légats en désirèrent davantage. Cinquante autres signatures furent fournies le lendemain.

Si je me permettais une opinion sur la disposition d'esprit qui se manifeste dans le Concile à l'égard de l'Opposition, je dirais qu'on veut la traiter comme si elle n'existait pas, en ce sens qu'on ne veut rien faire en considération des sentiments qu'elle peut avoir comme Opposition. Rien ne sera ni rejeté parce qu'elle le propose, ni admis parce qu'elle le rejette. Le parti pris, c'est l'absence de parti pris. Les Pères qui appartiennent à l'Opposition ne sont pas regardés comme des adversaires, mais comme des collègues qui pensent ce qu'ils ont le droit de penser et qui disent ce qu'ils ont le droit de dire, et l'on croit que des dissentiments d'un jour ne doivent exercer aucune influence sur ce qui sera prononcé pour toujours. Voilà le Concile. Qui dit autre chose ment et n'y mettra jamais son nom.

Et notre P. Gratry, que devient-il? Ici, l'on continue de ne point penser à sa quatrième. On parle de la clôture de la discussion générale, de l'ouverture très-prochaine de la discussion sur les articles, de l'espérance un peu reparue d'avoir les canons pour la Saint-Pierre, mais on n'ose pas trop se flatter d'une si prompte conclusion. On lit et on loue beaucoup la lettre pastorale de M^gr^ l'archevêque de Cambrai, qui fait si bonne justice de l'horrible platitude dont M. l'abbé Fabre a l'honneur ni de n'être ni de connaître l'auteur. Nous avons ce bonheur en commun, mais moi j'en suis naturellement moins flatté que lui. Je voudrais bien connaître aussi l'auteur également répudié de la lettre ou des *lettres*

d'un évêque. Ne les connaîtrons-nous qu'au jour des justices, tous ces hommes de bien qui ont si noblement et si vaillamment soutenu la cause à laquelle se sont voués MM. Janus et Janicot? En attendant, je vous annonce de graves adhésions épiscopales à la lettre de Mgr l'archevêque de Cambrai, et l'on pourra dire que la conscience du Concile a parlé : mais, pour M. Gratry, on n'en parle point. Si dom Guéranger (*quod Deus avertat!*) ne fait pas attention à la quatrième, elle aura passé comme une ombre.

Ce pauvre ancien aimable P. Gratry, membre de l'Académie française! Je le vois d'ici travaillant à son plan d'Église catholique, où il sera bien établi que la tête de l'Église est à refaire. Qu'il se hâte, car le Concile touche à ce point et semble devoir s'égarer. Quel malheur si la brochure du P. Gratry n'arrivait pas à temps!

L'oserai-je? J'ai envie de donner un conseil au P. Gratry. Je m'avoue l'impertinence de mon dessein. Que le P. Gratry conseille le Concile, c'est tout simple; mais un journaliste qui pousse « des cris aigus et farouches,» peut-il se permettre de donner un conseil au P. Gratry? Enfin, j'ose.

Je rentrais dans Rome par la porte Angelica, l'une des deux qui débouchent sur la Colonnade. Au-dessus de cette porte, un pape fit sculpter deux anges et graver cette inscription : *Quis vult salvam rempublicam sequatur nos.* Eh bien, le conseil que je donne au P. Gratry, c'est de méditer cette inscription. Elle a frappé plus d'une fois les yeux de Pie IX, et elle n'est pas indigne d'occuper l'esprit d'un académicien. Je suis persuadé que, si le P. Gratry sait s'y prendre, il y trouvera infiniment plus de philosophie, de politique et d'histoire qu'il n'en est

jusqu'à présent coulé de toute sa tête dans tous ses livres.

CXVIII

Un ouvrage de Joseph de Maistre. — Brutus. — La canaille parricide.

4 juin.

Laissez-moi vous entretenir du volume inédit de J. de Maistre.

Ce ne sont que des fragments, parfois que des notes, mais dignes de cette grande main. Tout Joseph de Maistre n'y est pas toujours, mais partout c'est déjà lui. On y retrouve son jet hardi et sûr, son éclat solide, son magnifique courroux contre l'ignominie révolutionnaire. Il la voyait agir, il l'entendait parler, il était pénétré de mépris plus encore que d'horreur, impression générale en ce temps-là. On ne rend pas aux révolutionnaires tout ce qui leur est dû, disait Bonald, lorsqu'on les traite de scélérats : ils sont bêtes ! Ce cri retentit partout. Joseph de Maistre lui donne ici son véritable accent. Il révèle un supplice peut-être sans égal. Ceux qui ont bu la ciguë versée goutte à goutte par ces cuistres sanguinaires, par ces histrions et ces laquais révoltés, ceux-là ont pu dire qu'ils savouraient la mort! Dieu permettait à l'enfer de lâcher sur eux ce qu'il y a de plus exquis.

On voit à la villa Albani une statue de Brutus, complétement nu, la main levée, armée du poignard. C'est un vilain petit corps grêle, une affreuse petite tête de bête vaniteuse et obstinée. Il y a là dedans du petit crevé, du sectaire et du gamin sérieux. L'homme de lettres Brutus était ces trois choses, comme l'homme

de lettres Saint-Just, comme l'homme de lettres Robespierre. Le marbre de la villa Albani réunit ces trois froideurs et ces trois pâleurs, le poignard levé y ajoute le pâle et le froid de la mort; le tout donne bien l'aspect horrible du scorpion. On recule devant cette statue comme devant un reptile; il faut contraindre l'œil à la regarder. C'est cela, c'est ce ver, c'est la piqûre de ce scorpion qui a jeté bas l'homme qui était ou plutôt qui avait été l'immense César! Ce n'est pas le poignard de Brutus qui a tué César. Dans cette main, le poignard ne pouvait qu'égratigner; mais la piqûre du scorpion était mortelle et était l'horreur de la mort. En regardant cette statue, je doute du *Tu quoque, Fili*. C'est un mensonge ingénieux ou plutôt une allégorie de l'histoire. Il est de la justice de Dieu et de la nature de César que César adopte Brutus et fasse sa fortune. Mais l'homme, mais Jules, reconnaissant le scorpion, n'a pu lui donner le nom de fils. S'il a daigné parler, je croirais plutôt qu'il a dit : *Et toi aussi, drôle!* Quant au discours de Brutus sur la vertu, loué par de bons juges, je réponds que personne n'est difficile pour les grands seigneurs qui écrivent et qui conspirent; que Brutus ne serait pas dans les lettres le premier scorpion qui eût fait du mal; que le vieux Cicéron était d'ailleurs fort capable de lessiver les écrits de ce polisson important. Et puis, je ne tiens pas à expliquer le discours sur la vertu, et je dis seulement que cette statue de Brutus me fait comprendre l'horreur de la mort de César, l'horreur de la mort de 93, l'horreur de la mort par le scorpion lettré et penseur.

Je crois que les fragments de M. de Maistre furent écrits avant les *Considérations*, pendant que ce premier

ouvrage se formait dans son esprit. Réveillé en sursaut de sa tranquille vie d'homme de bien par l'orage qui broyait le monde et lui révélait son propre génie, il étudiait le fléau sans pouvoir encore le comprendre. Il croyait que la Révolution allait finir, que la France allait tout à l'heure appeler son roi, et se délivrer de ses ignobles tyrans. Il ne prévoyait pas que la Restauration se ferait tant attendre, encore moins ce qu'elle serait. Déjà le général Bonaparte occupait la scène, et Joseph de Maistre ne connaissait pas encore la Révolution, faute d'en avoir assez pénétré les causes. Il le sentait. Il remontait vers la source du mal; c'était toujours plus loin. Enfin, dans un dernier lointain, il saisit la déviation de la souveraineté politique, semant elle-même la race de ses ennemis sur le chemin par où elle s'éloignait de l'Église. Alors il connut la Révolution, il signala parmi ses sources déjà voisines Louis XIV et Bossuet lui-même. Alors il écrivit *Le Pape*, et il mourut. Il n'avait pas vu le Roi, quoique Louis XVIII fût sur le trône, mais il avait vu le Pape et il le montrait au monde. *Ecce agnus Dei!* J'espère n'avoir point besoin de faire les réserves qu'il faut pour que ce rapprochement n'ait rien de téméraire. Du reste, Joseph de Maistre a été un grand catholique, il a vécu dans la solitude et dans la pauvreté, montrant obstinément le vrai à un monde qui ne voulait point le voir. Il est mort sans avoir entendu l'écho de sa voix courageuse, et, s'il fallait trouver dans son histoire quelque chose qui représentât la haine d'Hérodiade, cet épisode n'y manquerait pas.

Les fragments que l'on nous donne nous font donc assister à la formation du génie de Joseph de Maistre. Il ne sait pas encore d'où vient la Révolution, il croit

encore qu'elle va finir. Il n'est ici qu'un homme d'esprit et de cœur, en qui nous sentons plus que lui-même l'étoffe d'un homme de génie. Il a déjà son cri, mais non pas toute son aile et toute sa lumière; il ne s'est pas élevé jusqu'à ce nuage de ténèbres qu'il déchirera d'un bec si puissant, donnant passage aux clartés qui maintenant nous inondent. Cependant on devine ce que lui méritera sa droiture. Elle lui méritera d'être dans le monde moderne un ouvrier particulier de l'Évangile, distinct des autres. Sa vue ne s'est point affaiblie, ne s'est pas égarée, ne s'est pas amusée; elle a sans cesse gagné en étendue. Lorsque l'on espérait encore aux trônes, il a reconnu que l'espoir unique et certain était au Vatican. Il est bien le Christophe Colomb de cette terre sociale de l'Évangile que le monde croyait perdue; et comme Colomb, il a rencontré un Américo Vespuce qui lui a dérobé un moment la gloire de la découverte. Le vrai révélateur moderne du *génie du christianisme*, c'est Joseph de Maistre, et non le pompeux et frivole Châteaubriand, pur égreneur de phrases. Joseph de Maistre, voilà l'homme; *Le Pape,* voilà le livre. De tout le reste, rien ne compte que ce qui est entré dans ce sillon.

Ce qui embarrassa les premiers pas de Joseph de Maistre et lui fit croire que la Révolution allait finir, c'est l'inimaginable stupidité de ses meneurs. Il éprouve une sorte d'extase devant leur sottise; il croit toujours que quelque coup de verge va balayer cette *canaille parricide*. Plus tard il verra clair. Il sait déjà que la canaille parricide ne pourra rien fonder; il saura qu'elle doit vaincre, parce qu'elle est le fléau de Dieu.

On rencontrait autrefois dans les villes, jusqu'à une

certaine heure, une chiourme qui s'y promenait fièrement, libre en apparence. Elle était chargée d'enlever les immondices, et, pour ce service de salubrité, elle entrait même dans les maisons. — La Révolution a été chargée de quelque chose d'analogue, *par ordre supérieur*. C'est pourquoi ses ministres ont eu dans les mains toutes les clefs et sont entrés partout. Quand la chiourme aura fait sa besogne, alors elle sera réintégrée en son lieu.

Joseph de Maistre la considère au premier moment de son action. Il ignore le décret de haute police qui l'institue. Il entend les projets, il lit les dossiers, il voit les lois suspendues en sa faveur, et il est frappé d'étonnement autant que d'épouvante. Véritablement, il y a de quoi ! Car la chiourme est condamnée à nettoyer, mais elle veut détruire. Elle veut construire un édifice tel qu'elle le conçoit et fait pour elle, à la place de celui qu'elle doit désencombrer. Elle a son plan, c'est là ce qui consterne l'observateur et lui fait croire que la magistrature est endormie. Placés plus loin de la scène et saisissant mieux le plan de cette magistrature qui nous apparaît au contraire si vigilante et si active, nous nous soumettons davantage au décret qui s'exécute, sans mépriser moins ses exécuteurs infâmes et arrogants. Oui, en vérité, Joseph de Maistre les a bien nommés, c'est bien la « canaille parricide. » Ce qu'elle fait de bon n'est pas ce qu'elle se propose de faire. Il en apporte des preuves fournies par elle-même.

Il les apporte à propos, aujourd'hui que nous sommes condamnés à entendre non pas l'apologie, mais la glorification de ces bandes hideuses. Il nous peint leurs mœurs infâmes, leur infâme impuissance lorsqu'il ne

s'agit plus seulement de saccager, de piller et d'assassiner. Quels monstres, mais quelles brutes !

Sans doute, il serait à souhaiter que l'on pût écarter de tels souvenirs. Vienne l'heure où la Révolution n'inspirera plus aux Français que le désir d'élever en commun un monument expiatoire qui ne portera pas même son nom ! Mais présentement, c'est un devoir de regarder en face ces bourreaux qui ont escroqué la hache, et que l'on ose nous demander d'honorer. Il faut rappeler comment leur scélératesse nous a fait perdre, plus que tout, l'amour fier de la liberté. Ce sont eux qui ont sacré le bâton impérial, le bâton que la France depuis leur règne tient toujours à sa portée, pour le remettre à quiconque promet de frapper sur eux, dût-elle aussi tendre le dos. Écartons-les, car, aussi longtemps que l'on pourra les craindre, la France ne désirera et ne connaîtra d'autre liberté que celle de les faire trembler, et notre malheureux pays s'estimera toujours assez libre, pourvu que la canaille parricide ne le soit pas.

CXIX

Sacre du Vicaire apostolique de Corée.

6 juin.

Hier, dans l'église du *Gesù,* le cardinal de Bonnechose a consacré le nouvel évêque de Corée Mgr Ridel, des Missions étrangères. On connaît la cérémonie, ses rites profonds, ses prières éloquentes. Là se fait l'évêque ; rien au monde n'est plus grand. Rome y mettait son surcroît. Le nom de Rome ajoute un resplendissement à la majesté, comme son soleil à la couleur. Comptez encore

cette circonstance solennelle du Concile, et ce jour très-saint de la Pentecôte, fête de l'Esprit de Dieu triomphant, *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.* Un grand nombre de Vicaires apostoliques entouraient leur jeune frère, *et apparuerunt dispertitæ linguæ tanquam ignis.* Les deux évêques parrains étaient Mgr Verrolles, de la Mandchourie, blanchi par quarante années d'apostolat, et Mgr Petit-Jean, du Japon, portant le poids de son peuple captif. Mais ce qui mettait le comble à l'émotion, jusqu'à la rendre par instants poignante, c'était la destination de l'élu, cette sanglante Corée. Voici l'œuvre et la terre où l'on meurt, voici l'homme désigné pour mourir, et nous sommes à l'ouverture du grand et sublime combat : *Ecce agon sublimis et magnus!* O Rome qui nous donne de tels spectacles ! Ici les choses permanentes et les choses passagères enflent les veines de la vie et les entretiennent dans leur glorieuse plénitude, et le cœur de l'homme connaît ce qu'il peut porter d'admiration, de douleur et d'amour.

Mgr Ridel succède à Mgr Daveluy, martyr, successeur pour quelques jours de Mgr Berneux, martyr. Et le prédécesseur de Mgr Berneux, Mgr Féréol, avait succédé à Mgr Imbert, martyr, avec ses deux prêtres, MM. Maubant et Chastan, les premiers missionnaires qui fussent entrés. Mgr Imbert, croyant que le gouvernement coréen n'en voulait qu'aux missionnaires, leur ordonna de se livrer pour préserver le peuple; ils obéirent dans les vingt-quatre heures. Avant Mgr Imbert, Mgr Brugnières était mort de fatigue et de chagrin, ayant attendu trois ans sur la frontière qu'il ne parvint pas à franchir, et ce fut lui, peut-être, à qui Dieu demanda le sacrifice le plus dur. Jusqu'ici donc la Corée a eu cinq évêques : le

premier tué par la misère, trois des quatre autres tués par les bourreaux. Il n'existe en Corée que deux sortes d'hommes : quelques millions de païens qui sont bourreaux, quelques milliers de chrétiens qui sont martyrs. Si l'on peut compter une troisième classe, elle est composée de pauvres apostats qui ont cédé à la violence des tourments et qui appellent en pleurant l'absolution. C'est pourquoi Dieu leur suscite toujours des prêtres, et celui-ci va partir, offrant son sang pour laver leurs péchés.

L'histoire de l'Église de la Corée est merveilleuse. Un prêtre de la société des Missions étrangères, glorieuse mère des héros, en écrit l'histoire ou plutôt le long supplice [1]. On sait que des Coréens, emmenés captifs au Japon, y confessèrent la foi lorsque cette grande chrétienté fut noyée dans son sang. Quelques gouttes de ce sang ont-elles traversé le détroit, et l'Église coréenne en est-elle née? Quoi qu'il en soit, elle grandit sans prêtres, cultivée par le seul glaive du bourreau. Le pape Pie VI, prisonnier, apprit qu'elle existait et ne put que la confier à l'évêque isolé de Pékin; mais l'évêque de Pékin mourut, et son siége tomba dans le désastre de cette époque, durant laquelle l'enfer creusa pour l'Église catholique tant de fosses dont Dieu fit des berceaux. En 1811, Pie VII, captif à Fontainebleau, reçut une pétition des chrétiens de Corée, qui le sollicitaient de leur envoyer des prêtres : « Priant très-humblement le grand Dieu qui a pitié « des pécheurs, et Votre Sainteté qui tient la place

[1] Cette histoire pleine de savantes recherches et de beautés, a paru depuis le Concile. Pie IX a donné d'admirables éloges à son auteur, M. l'abbé Dallet, de la Société des *Missions*.

« de Dieu, et qui a soin de tout le monde et délivre « véritablement les pécheurs, nous vous demandons « les secours spirituels nécessaires à notre salut. Les « noms et les mérites de nos martyrs sont écrits avec « ceux qui ont donné leur vie pour la justice. Ils « sont véritablement agréables à Dieu, ils sont aimés « de la sainte Vierge et des saints Anges, ils ne se- « ront pas moins agréables à Votre Sainteté. Par les « mérites de nos martyrs, envoyez-nous les secours « spirituels que nous implorons avec mille et dix mille « larmes de sang! » Pie VII, dans sa prison, entendit cette prière des catacombes. Il ne put l'exaucer aussitôt, mais Rome ne l'oublia point. Grégoire XVI créa le vicariat apostolique de la Corée. Le saint et dévoué Brugnières s'offrit lui-même aux périls de cette mission inconnue. Il venait d'être sacré coadjuteur de Siam. Son vieil évêque, dont il était le seul prêtre, le donna sans murmure, quoique toutes ses espérances reposassent sur lui. Tout est grand et héroïque dans la fondation de l'Église de Corée; elle repose sur tous les genres de martyre. Brugnières fraya la route et resta couché sur le seuil. Maubant, Chastan, Imbert franchirent ce seuil mortel, et le sang des prêtres se mêla à celui des fidèles, qui coula avec plus d'abondance. La Corée, depuis 1841, en est à la septième persécution générale, ou plutôt la persécution n'a point cessé. A travers cette persécution l'Église grandissait. Elle comptait, il y a quatre ans, de quinze à vingt mille fidèles et une vingtaine de prêtres, tant indigènes qu'européens. Un dernier coup du glaive semble avoir tout détruit.

Au mois de mars de l'année 1866, Mgr Berneux, évêque, Mgr Daveluy son coadjuteur, et sept missionnaires,

MM. Beaulieu, Borie, Ranfer de Bretonnières, Pourthié, Petit-Nicolas, Aumaître et Huin, tous Français, furent torturés et mis à mort. Mgr Daveluy mourut le vendredi saint, décapité en deux fois, ayant eu les jambes rompues la veille. Le massacre atteignit les chrétiens sur toute la surface du pays. Le royaume de Corée a une administration de mandarins ; de tels coups y sont possibles. Trois missionnaires, prévenus à temps, purent s'échapper. Mgr Ridel était l'un des trois, avec M. Féron, déjà reparti, et un autre, qui retournera s'il reprend assez de force physique. Mgr Ridel a traversé cette catastrophe ; il s'est trouvé sur le même bateau et dans la même maison que les satellites qui le cherchaient, et sa plus grande douleur, peut-être, a été de longer les rives de la Corée sans pouvoir redescendre.

Je dis peut-être, car en même temps que le prêtre, bien malgré lui, manquait le martyre, le Français manquait l'honneur. Tout missionnaire conserve à un degré éminent l'amour de la patrie, et, entre tous, le missionnaire français. Il sait si bien, il voit si bien ce que pourrait la France ! Il voit toute prête une telle moisson de bénédiction et de gloire ! Les eaux de la Corée portaient alors une force française très-suffisante pour intimider ce misérable gouvernement de meurtriers. M. Ridel lui demanda secours pour les chrétiens, mais le commandant craignit sans doute de compromettre sa carrière. Il prit soin d'établir qu'il n'avait pas à protéger les chrétiens, qu'il était le protecteur seulement des Français, et qu'il lui importait peu que ces Français fussent prêtres ou autre chose. Ainsi, tandis que le sang chrétien coulait, le drapeau reniait la croix, et le missionnaire entendait la langue française parler comme l'a-

postasie. Hélas ! quelques jours après, ce même officier levait l'ancre et s'en allait sans avoir protégé ni les chrétiens ni les Français, ni vengé son pavillon insulté par les Coréens.

Mais cette souffrance non plus ne peut pas décourager le cœur de la France apostolique. Ce jeune évêque, évêque malgré ses larmes, a accepté sa dignité terrible pour retourner plus vite, parce que la main de l'évêque est munie de grâces et de forces dont sa mission a besoin. Il retournera, il ira rejoindre son compagnon déjà reparti et cette poignée de jeunes prêtres qui déjà l'attendent. Il ira prendre son trône sous l'épée permanente qui tue en deux fois. Il réconciliera les apostats repentants, il baptisera les infidèles, il sera le guide et l'exemple de tous dans la voie du martyre, il appellera de l'Europe les âmes généreuses qui aspirent à ces palmes que l'Europe ne donne plus.

L'un des derniers martyrs de Corée, Just de Bretonnières, jeune, riche, beau, s'est voué aux missions parce que le monde ne lui promettait qu'une vie douce et brillante. Étant tout petit enfant, il collait son oreille sur la terre, et il disait à son frère, enfant comme lui : « Écoute les voix qui m'appellent. Les Chinois me crient : Just! Just! sauve-nous! » Suivant le désir de son cœur, après mille peines et une longue attente, il put franchir les frontières de la Corée. Il étudiait encore la langue lorsque son évêque, arrêté, lui envoya une trentaine de catéchumènes à baptiser. Il leur donna le baptême, fut pris le lendemain et décapité le jour suivant, sans avoir fait autre chose. Mais il trouva que c'eût été assez pour partir, et assez même de rencon-

trer la mort sur le chemin. Il y a encore de telles âmes. L'évêque leur dira : Venez ! et elles viendront.

Je vous parlais dernièrement de ce faussaire qui a jeté dans les journaux des lettres d'un prétendu évêque, contre le Pape et contre le Concile. J'ai dit que ces lettres étaient bien imitées. Non. Sur un point au moins, l'odeur de fraude a percé. Il y a un trait d'insulte contre les Vicaires Apostoliques, tendant à les montrer comme des hommes dépendants envers le Souverain Pontife et qui, n'étant que par lui, ne viennent au Concile que pour faire ce qu'il veut, afin de rester ce qu'ils sont. Voilà le faussaire! Ce n'est pas un évêque qui a dit cela, ce n'est pas un évêque qui le pourrait dire. L'onction épiscopale n'a pu toucher une tête humaine et y laisser pareille tache. La lumière de Dieu fût-elle éteinte, aucun évêque n'ignore assez ce qu'est la *place* d'évêque missionnaire pour imaginer que cette place puisse être acceptée de qui n'y veut pas uniquement faire l'œuvre de Dieu.

La « place » d'évêque en Corée, nous la connaissons, nous savons quelle en est la pension de retraite. Après avoir erré dans les bois et vécu aux meilleurs jours caché entre les soupentes d'une hutte misérable, lorsqu'on ne meurt pas de faim comme l'évêque Brugnières, on meurt les jambes rompues et la tête coupée. M. Ridel, écrivant au père de Mgr Daveluy, martyrisé, lui a dépeint ses jours de paix dans le *palais épiscopal,* « ainsi « que Sa Grandeur aimait à appeler cette chambre qui « servait tout à la fois de dortoir, de réfectoire, de salle « d'audience et de chapelle. » Parmi les Vicaires Apostoliques, il en est peu que leur *place* mette au-dessus de la plus âpre indigence. On en nomme qui se

sont noblement ruinés, aucun qui se puisse enrichir. Plusieurs étaient là, hier, qui pourraient envier le palais épiscopal de la Corée. J'en connais un qui fut sacré sous un arbre, et qui n'a pas toujours un arbre pour abri ; un autre qui alla chercher au loin et apporta sur sa tête les pierres dont il a dallé sa cathédrale ; un autre qui bâtit sa cathédrale avec magnificence, mais qui attend qu'elle soit payée pour se bâtir une maison, et qui laissera ce soin à son successeur. Aucun évêque n'ignore ces choses et ne laisse croire qu'il les honore médiocrement. On trouve sans doute des évêques qui regrettent de voir les Vicaires Apostoliques si zélés pour l'infaillibilité du Pape ; on en cherche en vain qui n'admirent pas ce qu'ils font pour l'Église de Dieu. Ainsi ces pièces insolentes, ou sont totalement l'œuvre d'un faussaire, ou quelque faussaire y portant sa main lâche les a corrompues. Vous pouvez compter que celui-là se cachera bien. S'il était possible de mentir au jugement dernier, là encore, se cachant le visage, il crierait : — Ce n'est pas moi !

J'ai donc vu ce sacre, ces témoins, toute cette scène si grande par delà les spectacles ordinaires de la vie. Quelle gravité dans l'acte, dans le lieu, dans les hommes ! C'était au maître-autel, entre la chapelle de Saint-Ignace et la chapelle de Saint-François-Xavier ; c'était à Rome ; c'était au pied du Capitole ; c'était proche du Vatican et de Saint-Pierre ; c'était le jour de la Pentecôte ! Toute parole qui se disait et tout rite qui s'accomplissait soulevait des visions de la grandeur de Dieu et de la grandeur de l'homme dans la main de Dieu. Le nouvel évêque était à genoux, le poids de l'Évangile sur les épaules. Il était prosterné comme

mort, pendant que l'on chantait les grandes litanies, afin que, par le secours de toute l'Église triomphante, l'homme en effet mourût et ne laissât plus rien en lui que le pasteur envoyé de Dieu. Il se relève la tête bandée, les mains liées, se dirigeant vers l'autel, pâle et tranquille comme une victime déjà frappée qui va recevoir le dernier coup. Quel souvenir en ce moment! Mgr Daveluy, son prédécesseur, entra dans la capitale de la Corée, portant la cangue et saluant d'un calme sourire la multitude qui le regardait. Après le sacre, le nouvel évêque s'assied sur le trône, la mitre sur la tête, la crosse à la main, et ensuite il donne au clergé et au peuple sa première bénédiction. L'évêque de la pauvre Corée accomplit ce rite royal : revêtu d'or, portant le sceptre paternel, il parcourut cette magnifique église, et bénit la foule agenouillée. Mais que son regard s'enfonçait loin de ces murs splendides et de ce peuple qu'il bénissait, et comme l'on voyait bien, à sa pâleur plus grande et plus auguste, que sa première bénédiction allait à l'épouse crucifiée qui l'attend ! Et nous, les yeux obscurcis de larmes, par delà cette pompe rapide, nous apercevions la tête sereine de Mgr Daveluy, élevée sur trois piquets fixés en terre, au pied desquels gisait un corps exposé à la dent des bêtes. Cependant l'évêque revint au chœur et l'on chanta le *Te Deum*. — *Te Deum laudamus... Te martyrum candidatus laudat exercitus !*

Oh ! que l'Église est grande, et que je trouve mon sort heureux d'avoir été appelé à la contempler d'ici. Laissez-moi répéter ce mot qui revient souvent dans mes lettres : Ici ! A Rome, tout est plus suave, plus sonore et plus lumineux. Ici est la source des évêques. Au-dessus, il n'y a que le flanc ouvert du Crucifié. Rome

fait l'évêque, l'envoie, lui assigne le champ où il devra semer et recueillir. Avant de procéder au sacre, on a lu la Bulle d'élection, datée du tombeau de Saint-Pierre. En vertu de cette bulle, l'élu est prince dans l'Église universelle, pasteur légitime du troupeau à qui le Souverain Pasteur l'a donné, et toute puissance humaine contraire ne peut plus lui ôter que la vie. Mais que servira de le tuer? Que peut la puissance qui donne la mort contre la puissance qui enfante la vie, et que peut le temps contre celui à qui Dieu donne le temps? Pierre est venu ici, et d'ici Pierre a régi le reste du monde. Il était dans son sépulcre encore ignoré des empereurs, et ses successeurs, à genoux sur ce sépulcre, distribuaient les provinces et les peuples de l'empire, et c'était fait. Des catacombes de Fontainebleau, Pierre a résolu de donner des évêques aux catacombes de la Corée, et la Corée a des évêques. Pierre serait en Corée qu'il enverrait de là des évêques à Paris et à Londres, et Paris et Londres auraient des évêques. Il y a un homme en Corée qu'on appelle roi, qui porte une couronne, qui a des ministres, des grands, des savants, des soldats, des bourreaux, et qui ne veut pas chez lui de chrétiens. Il peut les tuer, il les tue, mais il ne peut pas n'en avoir pas toujours à tuer. Il vient d'en tuer en quelques années dix mille, peut-être davantage. Il n'en connaît plus, mais il sait qu'il y en a encore, et Pierre le sait aussi et lui envoie un évêque; et si cet évêque encore est tué, Pierre lui en enverra un autre, et un autre après, et toujours; et l'empereur et l'empire seront chrétiens et Pierre leur donnera des évêques!

Tels sont les décrets que l'on porte ici depuis dix-huit siècles, et il est bien inutile aux empereurs d'élever des

colonnes sur lesquelles ils font inscrire qu'ils ont détruit le nom chrétien. Le Christ prend leur colonne et en fait la première pierre d'une église. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Il n'y a pas de terre chrétienne où cette colonne n'ait été élevée, ni de fondation d'église où on ne la retrouve. Quel miracle perpétue depuis dix-huit cents ans ce miracle, et le renouvellera dans les boues sanglantes de la Corée tel qu'il nous apparaît sur l'orgueil du Capitole? Je le laisse expliquer à ceux qui ne sentent rien de divin ici.

Lorsque la vieille Rome décrétait la guerre, c'est-à-dire la conquête, elle enterrait dans un forum obscur le cadavre mutilé d'un homme de la nation ennemie. Rome s'appelait la force. Elle triomphait par cette force qui donnait la mort, et l'on reconnaît en elle cette Babylone réprouvée où se retrouvait, dit saint Jean, tout le sang qui a été répandu sur la terre. La Rome du Christ a changé de nom, elle a livré le mystère de son nom nouveau, et le vieux nom de la force n'a plus été que l'hiéroglyphe du nom de l'amour : *Roma, amor!* Elle décrète une conquête, et elle l'accomplira ; mais ce n'est plus le peuple conquis, c'est le général qu'elle envoie qui doit mourir. Il prendra possession de sa conquête comme Pierre a pris possession de Rome, crucifié la tête en bas. Son sang sera le vin des épousailles. Il arrosera cette terre qui doit devenir romaine. Il l'arrosera, il y fera germer ce qui ne poussait point auparavant : la charité, la virginité, la famille, la liberté. De ces peuples couchés dans la fange, esclaves séculaires des maîtres les plus vils, il fera surgir des prêtres, des martyrs, des hommes. Ces hommes briseront l'ignoble bâton du satellite, l'ignoble sabre du bourreau ; et chas-

sant du trône les vicaires de Satan, ils demanderont, suivant leur dignité d'enfants du Christ, d'avoir désormais, pour les régir, des Pasteurs et des Pères.

CXX

L'approche. — Processions pour le Concile.

9 juin.

Il paraît que nous touchons enfin au terme, et que l'infaillibilité sera proclamée le jour de saint Pierre. Dès longtemps une sorte de pressentiment général avait fixé ce jour-là, quoique parmi les mieux placés pour voir et pour prédire, il y ait eu d'abord l'espérance d'arriver plus tôt, ensuite la crainte de n'arriver que plus tard. Au commencement on disait : Ce sera pour Pâques, et il semblait que c'était loin. Ensuite on a fixé différentes solennités, puis l'Ascension, puis la Pentecôte, puis la Saint-Pierre aussi. Il y a quinze jours, on reculait jusqu'à l'Assomption, sans trop y compter. La liste des orateurs pour la discussion générale était si longue, tant de discours devaient renaître sur les articles! Mais l'instinct disait toujours : Non, saint Pierre! Pas plus tôt, pas plus tard! L'instinct avait raison. Depuis huit jours, la discussion générale est close, le *proœmium* et les deux premiers chapitres sont admis, le troisième chapitre passera peut-être aujourd'hui même ou au moins cette semaine; le tout, en réalité, d'un commun consentement. La semaine prochaine pourra donc voir la fin du combat, qui à vrai dire n'est plus un combat. L'on voit poindre « l'unanimité morale » et même l'unanimité matérielle, si hautement déclarée

hors d'espérance. Elle s'accomplira au moment de la promulgation, le jour de saint Pierre. Grande date de l'Église et du monde.

Il ne manque pas de relations orales assez concordantes, qui disent comment ce qui se traînait et semblait devoir traîner encore si longtemps, a tourné quasi subitement à s'arranger et à finir. Nombre d'anecdotes seront livrées à la curiosité publique. Il y en aura de fausses et de vaines, et ce sera la quantité ; il y en aura d'exactes, et elles seront vaines aussi. Je ne me mêle point de les raconter.

Des anecdotes à propos d'un dogme, fussent-elles mille fois authentiques, ne me semblent propres qu'à insulter la beauté et même la vérité. Ici, tout ce qui n'est pas grand, tout ce qui ne rentre pas dans les lignes austères de la beauté, franchit d'une certaine manière la ligne de la vérité. Nous n'avons pas besoin de l'accident humain ; l'histoire d'un dogme écrite avec des anecdotes serait un arc-de-triomphe bâti en *opus tumultuarium*. Encore que ce soit leur prétention, les photographes ne doivent pas être reçus à faire le portrait historique des héros. Devant leur machine, ce n'est pas le héros qui pose, c'est l'homme, et rien ne se ressemble moins. Le masque humain reparaît, le *héros s'évanouit*. C'est affaire à l'artiste de ressusciter la vraie figure héroïque, toute lumineuse et resplendissante, que l'œil ordinaire ne voit pas.

Je suis convaincu à jamais que, quand toutes les anecdotes du Concile, particulièrement dans cette dernière période, seront connues, l'on ne saura rien encore. Le fond de tout est au delà de nos regards, dans les plans cachés de Dieu, dans les touches qu'il donne aux cons-

ciences, « ces secrets ressorts que Dieu fait mouvoir ! » dit Bossuet. L'anecdote n'y sert que de voile plus épais, et cette prétendue lumière ensevelit de ses lourdes fumées le fait divin qu'elle prétend éclairer.

Entre les choses de ce monde que l'homme doit ignorer en ce monde, et ne peut que deviner à peu près, il est vrai que l'histoire tient le premier rang. Je parle pour ceux qui veulent entendre. Mais l'histoire particulièrement impénétrable pour nous est celle même du temps où nous sommes, l'histoire même que nous faisons, dans le moment que nous la faisons. Il en fut ainsi toujours, et notre siècle dépasse en ignorance à cet égard tous les autres, parce que les acteurs y sont plus nombreux, les faux témoins plus remplis d'audace, et surtout parce que l'homme de notre temps s'ignore lui-même plus peut-être que l'homme ne s'ignora jamais, n'ayant jamais pris si peu de soin de s'étudier sous l'œil de Dieu. Heureux celui qui songe assez à sa responsabilité pour se rendre bien compte de sa petite action personnelle dans les choses humaines ! Mais celui-là encore, que sait-il ? Son action n'est qu'un fil, et le fil d'un fil dans une trame dont il n'a pas vu le commencement et ne verra pas la fin. Suffisamment instruit pour être responsable, il ne sait pas néanmoins ce qu'il fait, en ce sens qu'il ignore où va ce qu'il fait. Nulle anecdote qui puisse lui ouvrir tout le mystère ni de l'œuvre d'autrui ni de l'œuvre de Dieu. La naïve peinture qui met le diable à côté de Judas et qui nous montre la colombe à l'oreille du pape ou du saint qui proclame la vérité et la volonté de Dieu, dit plus de véritable histoire que n'en racontent tous les anecdotiers et même tous les historiens. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs de

conserver les documents ni d'écrire et de lire l'histoire. Et j'apprends même à l'instant que le Pape vient de nommer un historien du Concile.

Toujours est-il que les choses s'arrangent pour que la grande affaire du Concile soit terminée plus rapidement que le Concile n'osait l'espérer il y a huit jours. A ne vous rien cacher, une mesure prise par le Pape en ces derniers temps me semble, et semble à tout le monde ici, avoir plus fait pour ce résultat que tous les conseils tenus en vue de le hâter ou de le retarder. Il faut bien oser le dire, puisque le Pape a bien osé le faire : il a ordonné des prières publiques; il a mis en mouvement sa véritable force, celle sur laquelle il a toujours compté comme tous ses prédécesseurs et toute l'Église. On a prié, on prie, et les difficultés s'apaisent.

Il n'est pas impossible d'expliquer quelque chose de ce *phénomène,* du moins à ceux qui peuvent comprendre que le surnaturel n'est pas contre la nature. Lorsque des hommes divisés sur un point quelconque, mais désirant également servir la justice et mourir dans la vérité, consentent à prier en commun, ils ont toutes les chances possibles de tomber d'accord; et les chances de l'accord deviennent certaines lorsque tout le monde, autour de ces hommes divisés, prie avec eux et pour eux. Alors la lumière se fait, le courage grandit et s'épure, ceux qui ont besoin de force pour tenir ferme s'affermissent; ceux qui ont besoin de force pour se mouvoir et changer de place, reçoivent le genre de force qu'il leur faut.

Les prières doivent durer toute l'octave de la Pentecôte, elles ont commencé à Saint-Pierre lundi, en présence et avec le concours du Pape. Il est entré dans la

basilique en chantant des litanies. Tous les évêques étaient là, et tout Rome y était. Tout Rome, ce n'est pas la même chose que quand nous disons tout Paris. Entendez un peuple au complet, grands et petits, et les prêtres, les communautés d'hommes et de femmes, les confréries, les écoles en procession dans cette foule, et Saint-Pierre rempli et regorgeant de cette multitude qui plus que toute autre donne une idée du genre humain. Mais c'est le genre humain fidèle. Ce peuple baptisé chante par cœur les prières liturgiques. Voyez-vous le spectacle : le Pape, autour de lui tout l'Épiscopat catholique, et autour du Pape et de l'Épiscopat ce peuple, cette mer agitée et tranquille, et la prière de la famille chrétienne montant vers Dieu sur les ailes de quarante mille voix députées du monde entier! Il y a de ces moments où l'on sent que l'on est ici dans le royaume de l'Esprit; que l'Esprit règne, gouverne, domine, fait ce qu'il veut, pose et proclame ici ses lois universelles et éternelles. A la bénédiction, toute voix s'éteignit, tout mouvement cessa, tout souffle demeura suspendu, et ce silence était plus retentissant que tout à l'heure tout l'essor de la prière, et montait plus haut. Quelle âme chrétienne ne disait pas alors : *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute?* Et une autre voix s'élevait encore dans l'intime de l'être, redisant le récit sacré que l'Église chantait le matin même : *Adhuc loquente Petro accipit Spiritus Sanctus super omnes qui audiebant verbum.*

Les processions et les prières continuent. Chaque jour, dans une église désignée, le clergé, les confréries des environs, les ordres religieux, le peuple viennent en longues files et prient aux intentions du Souverain

Pontife. Mardi, c'était à Sainte-Marie-Majeure; hier, à Saint-Charles au Corso; ce soir, ce sera à Saint-André *della Valle*. Le mauvais temps n'empêche point ce concours très-beau et très-émouvant. Il y a partout beaucoup d'évêques, et une grande douceur se répand dans les esprits.

Pour ne rien omettre, on parle bien aussi de projets et de plans qui n'iraient pas précisément à la paix. On annonce des démissions, des protestations, des retraites silencieuses, un appel indirect à l'opinion sous forme de publications irrégulières des discours prononcés dans le Concile. Ai-je besoin de vous dire que je ne crois pas un mot de tout cela? Ce qu'il y a de mieux imaginé dans tous ces contes n'approche même pas de la vraisemblance. Un évêque est d'abord un homme de conscience, ensuite un homme de bon sens, ensuite un homme de conseil. Dans les choses de Dieu, il n'agit point sans prendre conseil de Dieu, de lui-même et de quelques amis dont il connaît la fidèle vertu. Son principal souci, n'est pas comme dans le monde, de faire figure un moment devant les hommes et de prendre telle ou telle attitude qui sera plus ou moins applaudie des salons ou des journaux.

Mieux encore que tout chrétien, tout évêque sait que Dieu ne se paie pas de cette monnaie mondaine, et que le monde lui-même ne reçoit pas longtemps des gens d'église la monnaie qui n'a pas cours devant Dieu. Aucun de ceux qui jusqu'à présent contestent l'infaillibilité du Pape, ne croit lui-même à sa propre inerrance, encore moins à son impeccabilité. Il n'y a là, pour eux comme pour nous, qu'un fait de cette héroïque voie chrétienne dont leur exemple, plus encore que leur pa-

role, doit nous enseigner la pratique. Ceux qui nous recommandent l'humilité savent se réduire à leur devoir, et avouer qu'ils se sont trompés.

Comptez donc qu'on ne verra point de coup étrange, point de parti violent, point d'emphase, mais un acquiescement très-digne et une soumission très-sincère à la décision de la sainte Église. C'est par là que finira ce grand Concile, ajoutant à la majesté de ses décrets celle de ses vertus.

CXXI

Brochures diverses. — M. l'abbé Sauvé. — La brochure dominicaine. — Allusions prophétiques de Gravero.

10 juin.

Les petits écrits que vous savez, produits d'une presse que je me permettrais de qualifier « certaine presse, » si ce n'était pas une grosse injure, ces pamphlets, opuscules et mémoires gallicans présentés au peuple, aux évêques, au Concile, tout cela continue de n'être pas heureux. Chaque jour réfutés, rabroués, réprouvés par des voix non moins vigoureuses qu'indignées, les pauvrets « filent un vilain coton. » Passez-moi ce dicton français, il exprime bien la valeur et la destinée de ces choses déplorables, *disgraziate*, disent les Italiens. Et véritablement ce sont des choses sans grâce aucune, mal conçues, mal venues, mal reçues; des choses disgracieuses et disgraciées. L'on ne saurait les plaindre, elles ont cherché ces nasardes; mais il est certain qu'elles en reçoivent beaucoup. Ayant commis le crime de naître, elles reçoivent le châtiment de ne pouvoir mourir: ayant eu l'impertinence particulière de s'introduire,

elles subissent la correction particulière de ne pouvoir se retirer. On veut qu'elles restent. Demeurez, honnête relation de *ce qui se passe au Concile*, et vous aussi, honnête *Disquisition* morale sur le devoir des évêques, et vous encore, fier *Mémoire sur la nécessité de l'unanimité;* écoutez ce que l'on pense de vous! Et chacun donne en passant sa chiquenaude sur ces faux-nez, et plusieurs y enfoncent des épingles.

Il y a deux brochures, rien que sur la *disquisition;* toutes deux sont latines. La première est signée de son auteur, le P. Potton, dominicain. Vive, amusante, très-solide au fond. La nécessité n'en égale pas le mérite. Je doute que beaucoup d'évêques infaillibilistes éprouvent le besoin d'être rassurés contre le disquisiteur. « Je ne ne suis pas grand clerc, me disait l'un d'eux; je suis un bonhomme d'évêque sans aucune invention. J'ai beaucoup lu et je n'ai jamais pu trouver une idée un peu neuve contre le bon Dieu ni contre son Église. Il m'a toujours paru que j'avais raison de croire ce que l'on m'a enseigné dès le commencement. Sur la question de l'infaillibilité, je vois que je suis avec l'Écriture, avec la tradition, avec l'école, avec moi-même. Ma foi! je voterai l'infaillibilité en disant tranquillement mon nom à Dieu et aux hommes, malgré ce savant monsieur qui cache le sien. »

La seconde brochure est intitulée : *Episcoporum conscientia in tuto posita quoad gravissimam de Pontificiæ infallibilitatis definitione quæstionem.* Elle est grave de pensée et de ton. Il arrive ici comme dans tous les épisodes de ce débat, que l'attaque finit par se faire pardonner, en considération de la solidité des répressions qu'elle s'attire.

Il naît aussi des brochures sur l'*unanimité morale nécessaire*. Elles expriment généralement la stupéfaction. On est stupéfait de cette pensée, de ces raisonnements, de ces textes, de cette faiblesse plus qu'ordinaire et plus que gallicane. On se demande à quoi bon ces choses-là, et ce qu'en peuvent espérer ceux qui les produisent? En Italie, pays de sens et de doctrine, notre renommée souffre un peu, depuis six mois, des arguments que nous nous laissons présenter, des points sur lesquels il faut nous instruire. Je me rappellerai toujours l'expression de physionomie du bon professeur romain à qui je racontais le parti que M. Gratry (jadis si doux!) prétendait tirer des fausses décrétales. — *Cosa incredibile!* Je lui aurais annoncé que l'Empereur se proposait de donner à la garnison de Paris le fusil à rouet ou l'arbalète, qu'il n'aurait pas ouvert les yeux plus grands. Cette sensation se renouvelle chaque fois qu'apparaît une pièce de l'armure gallicane. Les conscrits mêmes se mettent à rire : On ne se sert plus de cela! Quant aux maîtres, leur vieille politesse peut à peine se contenir. Pour réponse, lorsqu'on en veut une, ils exposent gravement les principes élémentaires.

C'est ce que vient de faire Mgr Salzano, dans ses *Brevi riflessioni sul modo di risolvere e sull' opportunità di definire l'infallibilità del Pontifice sommo*. En quatorze pages, il expose la théorie chrétienne, sociale et historique de l'infaillibilité. La nouvelle brochure, qu'il ne nomme pas, croule à ce simple attouchement. Il s'excuse de n'en pas dire davantage, « parce que l'objection ne lui paraît pas susceptible d'une plus ample discussion. » Ce n'est point violent, mais ce n'est point flatteur. Je m'arrête. La discussion plus ample, qui peut paraître oppor-

tune ailleurs qu'à Rome, nous est fournie par le R. P. Desjardins.

Je vous dirai deux mots d'une autre brochure française, mais d'un genre tout différent, dont je viens de lire une seconde édition. L'auteur est M. le chanoine Henri Sauvé, théologien pontifical, qui l'écrivit à propos de la réponse de *Mgr l'évêque d'Orléans à Mgr l'archevêque de Malines*. Elle n'a pas été emportée par le flot, et elle contient des observations très-modérées, mais très-fortes, sur l'ensemble des objections que l'Opposition a coutume de produire. Ces objections étant partout et toujours les mêmes, M. Sauvé se trouve avoir réfuté par avance la bizarre doctrine de l'unanimité, non encore munie, en ce temps-là, de sa brochure spéciale. La stratégie se tenait sur l'opportunité. Mais comme au fond l'inopportunité n'était que le sobriquet de l'infaillibilité et le nom de passe sous lequel on jugeait plus prudent de la combattre, M. Sauvé, voyant très-bien le vrai principe sous le faux nom, portait la défense où était en réalité l'attaque. Il a mis en circulation plusieurs bons textes, entre autres celui-ci, d'Olier fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, au dix-septième siècle : « Pour vivifier et régir son Église jusqu'à la fin « des siècles, Jésus-Christ s'est donc laissé dans saint « Pierre et dans ses successeurs, en qui *seuls persévère* « *toujours la mission d'apôtre, laquelle a l'infaillibilité con-* « *jointe avec obligation à tous les hommes de recevoir leur* « *prédication.* C'est par Jésus-Christ vivant en eux que « *les successeurs de saint Pierre sont le fondement, la base* « *de l'Église et l'hypostase qui la soutient.* Comme l'hypos- « tase ou la personne du Verbe soutient l'humanité « sainte de Jésus-Christ, ainsi la lumière de Jésus-Christ

« soutient dans le successeur de saint Pierre *toute l'É-*
« *glise.* » Quand ce témoignage se trouverait seul dans la brochure de M. Sauvé, ce serait beaucoup de l'avoir révélé, puisqu'il atteste la vieille foi de Paris, *siége important.* Néanmoins le savant théologien pontifical en a fourni d'autres, et il a su les développer aussi heureusement qu'il les a trouvés.

Mais la véritable et maîtresse gerbe de textes nous est donnée par le R. P. Bianchi, procureur général de l'Ordre de Saint-Dominique, professeur de théologie à l'Université romaine. Ce précieux recueil est intitulé : *De Constitutione monarchica Ecclesiæ et de infallibilitate romani pontificis juxta D. Thomam Aquinatem ejusque scholam in ord. Prædicatorum.* Je vous le fais envoyer, pour que M. Du Lac et M. l'abbé J. Morel se puissent donner le plaisir de nager en haute mer. Ils me remercieront de faire arriver jusqu'à eux ces grandes vagues et ce grand air de la doctrine et seront heureux de voir comme on moissonne à Rome, lorsqu'on s'y met. Encore que M. Du Lac et M. Morel connaissent la plupart de ces textes, ils seront charmés de les avoir bien ordonnés, bien imprimés, bien annotés, d'en savourer le goût et le parfum. Cela les reposera des flaques et des broussailles sorbonniques où ils sont contraints de faire patrouille depuis six mois.

En attendant qu'ils puissent servir à nos lecteurs quelques-uns de ces bons et beaux raisins de la Terre-Sainte, je me prends à l'*Appendix*, emprunté du docte Gravina, professeur de théologie à l'Université de Naples au siècle précédent. Les gens de mauvaise humeur le trouveront malicieux, peut-être l'est-il un peu ; mais il ruisselle d'*actualité.*

Gravina donc se donne une consultation : Lorsque il y a beaucoup et d'excellentes preuves théologiques, lorsqu'on est assuré du sentiment des anciens pères, des évêques, des maîtres de la science sacrée, en un mot, du sentiment de l'Église, est-il opportun de poser les questions de foi et de les définir, malgré certaines hostilités ?

J'analyse sa réponse.

En général, les hérétiques ont cherché des prétextes pour retarder les définitions de foi. Ils sont loups. Ils craignent d'être reconnus et chassés du bercail.

Plusieurs se sont vantés de ne combattre que pour la piété, de n'avoir en vue que le bien et la défense de l'Église. C'est le portrait qu'en a fait saint Basile, mais il disait aux évêques de l'Orient : Pour éclaircir et fixer les points en litige, allons au pontife romain.

D'autres novateurs ont prétendu que les questions agitées n'appartenaient pas à la foi. Précaution pour que leur erreur ne leur fût pas imputée à crime ! Ce fut la ruse des pélagiens. « Ils s'en vont, dit saint Augustin, soutenant que les points qui les séparent des orthodoxes ne sont pas fondamentaux, mais qu'ils se tiennent dans le juste milieu où la foi catholique ne reçoit aucun dommage. » Mais saint Augustin leur fit voir la différence entre les questions de foi et celles où les orthodoxes peuvent disputer.

Il y en a qui ont cherché à éloigner les définitions, en disant que l'Église ne doit pas s'embarrasser dans les questions subtiles et inextricables où les passions semblent avoir plus de part que la vérité. Les ariens avaient trouvé cela ; ils en obscurcirent la raison de Constantin.

Une quatrième espèce s'employait à empêcher la promulgation des définitions. « Ces décrets, disaient-ils, répandent le trouble parmi les peuples. » Les Eutychiens suivirent cette politique après Chalcédoine. En même temps, ils obtenaient des empereurs Basilisque et Marc des édits favorables à leur hérésie. Et les Monothélites! Sergius, patriarche de Constantinople, écrivait au pape Honorius de manière à l'empêcher de porter une définition. Il alléguait faussement le témoignage de plusieurs Pères en faveur de son opinion, mais, dans son amour pour la paix, il penchait à laisser tomber la controverse. Ainsi ce perfide cherchait à répandre plus librement son venin.

Après ces préliminaires, qui ruinent bien des ouvrages nouveaux, Gravina serre de plus près les objections des diverses sectes. Il apporte la sage réponse de Basilisque aux Eutychiens, qui l'avaient d'abord empêché de se rendre aux décisions du Concile de Chalcédoine, sous prétexte qu'elles troublaient la paix : Ce n'est pas la définition de l'Église qui est une cause de trouble, c'est plutôt l'hérésie.

L'évêque iconoclaste d'Éphèse, Théodose, disait au moine Étienne : « Homme de Dieu, comment avez-vous pu concevoir la pensée de nous mettre au nombre des hérétiques? Êtes-vous plus sage que tout le monde? Croyez-vous que nous voulions perdre nos âmes? Ne craignez-vous pas plutôt de jeter le trouble dans l'Église par votre résistance? »

Ce saint moine, plus tard martyr, lui répondit par la parole d'Élie au roi Achab : — Ce n'est pas moi qui jette le trouble dans Israël; c'est *vous et la maison de votre père!*

Réponse de tous les temps, qu'il fallut toujours faire et qui eut toujours raison. L'Église est faite pour connaître et pour suivre la vérité, l'erreur lui voile la vérité : il faut, quoi qu'il en coûte, dissiper l'erreur et délivrer la vérité. Les définitions de l'Église sont nécessaires pour le maintien de l'unité dans la foi, pour l'extinction des divisions, pour ceux mêmes qui ne veulent pas de définitions.

Les actes de conciliation mal entendue, les transactions sur des principes qui veulent être affirmés, ont toujours été funestes. On le voit par cent exemples, entre autres, celui du conciliabule de Syrmium et celui de l'arrangement de Charles-Quint. Afin d'éviter de tels inconvénients, l'Église ne veut ni dissimuler ni se taire. Elle approuve ce qui mérite de l'être, elle condamne ce qui doit être condamné.

Saint Bernard pressait le Saint-Siége de juger les erreurs d'Abailard. Cette définition, disait-il, sera avantageuse pour le juge qui remplira la fonction, avantageuse pour l'Église de Jésus-Christ, avantageuse aussi pour cet homme, car il a besoin que le silence lui soit imposé.

On le voit, il n'y a rien de nouveau dans l'Église, et la nouveauté non plus n'est pas nouvelle. Toute nouveauté n'est qu'une vieille erreur dont le dossier est bientôt connu. Quelque nom qu'elle sache prendre, elle a été déjà condamnée sous un autre nom. Quelquefois, il y a si longtemps, que la plupart des hommes l'ont oubliée. C'est l'excuse de ceux qui lui ouvrent leur esprit. L'excuse cesse lorsque, l'erreur étant reconnue, la confiance dans l'erreur ne cesse pas.

CXXII

Le Bref à l'*Univers*. — L'avantage de n'être rien.

11 juin.

J'ai reçu votre précis des commentaires de la presse sur le bref à l'*Univers*. C'est à peu près ce que j'attendais. Les journaux sont composés de sages qui cherchent midi à quatorze heures, et de doctes qui ne savent pas compter jusqu'à midi. Me voilà donc proclamé chef du clergé secondaire, surveillant des évêques, légat du Pape, etc. J'ai monté en grade. Autrefois l'on me croyait simplement évêque *in partibus* et cardinal *in petto*.

J'ignore jusqu'à quel point nos confrères sont dupes de leur ignorance, d'ailleurs très-sauvage. Elle les dispose à la crédulité, et cette crédulité est soigneusement entretenue par de moins ignorants qu'eux. Des hommes qui tenaient une place considérable dans l'Eglise, mais qui se sont ruinés pour vouloir devenir plus qu'ils ne devaient, nous ont imputé leur désastre. Nous ayant trouvés rebelles, ils ont crié que des laïques, des journalistes, usurpaient l'autorité dans le sanctuaire. L'ignorance et l'esprit de parti ont répété ces divagations d'une rancune imprudente, et voilà les fidèles de la *France*, du *Journal des Débats*, de la *Liberté,* de l'*Opinion nationale*, qui manifestent leur horreur. Quoi, des laïques si puissants dans l'Église ! et non-seulement des laïques, mais des journalistes ! ils crient que c'est l'abomination et la désolation. J'enregistre en passant ce témoignage rendu aux journalistes par les journaux. Si je voulais

contredire leur impression, j'aurais soin de distinguer ; mais je me propose aujourd'hui un autre but et je passe sans demander et sans dire à ces journalistes pourquoi le journaliste en général leur inspire de si beaux dédains. A leur place, je ne me scandaliserais point parce que d'honnêtes gens, prenant la parole dans les journaux, seraient écoutés de l'Église, quoique sans tonsure, plus volontiers que M. l'abbé Loyson ou M. l'abbé Gratry. Je nomme M. l'abbé Gratry, je voudrais l'entendre là-dessus. Je regrette qu'il soit tant occupé autre part. Je craindrais néanmoins que sa fine et brillante tête de ballon captif qui ballotte au vent, tirant sur la ficelle, ne vînt à tirer trop, et que pour le coup la ficelle ne rompît. Alors où irait la tête ?

Mais je vais moi-même où je ne veux pas aller, et je rattrape mon sujet, qui est de tranquilliser les journaux sur ma situation dans l'Église.

Les rédacteurs de l'*Univers* sont dans l'Église uniquement ce qu'y peuvent être les rédacteurs des autres journaux, de simples fidèles. C'est très-beau, c'est royal, c'est immense. Nous ne sommes rien de moins ; mais nous ne devons être et nous ne sommes rien de plus. Quant aux choses de ce monde, ni le Pape ni l'Église ne peuvent rien pour nous, qu'encourager notre travail s'il est bon, et ensuite bénir nos cercueils. Nous ne demandons pas davantage. Nous sommes peu soucieux des hochets que l'on enfermerait avec nous dans ces planches où, sauf le linceul et le crucifix, tout le reste peut gêner. Pour obtenir la bénédiction dernière, il faut être, nous voulons être et nous sommes, par la grâce de Dieu, des hommes OBÉISSANTS. Voilà notre rang dans l'Église.

Obéissants à la loi, non pas obéissants à l'homme. Je marque ce point, parce que nos adversaires ne sont pas toujours loyaux. S'ils pouvaient croire qu'on nous commande, ils calomnieraient le commandement pour diffamer l'obéissance. Assurément j'aimerais mieux être valet de chambre du Pape que ministre de l'Empereur ; mais enfin je ne fais à Rome d'autre service que le mien. Mille correspondances me donnent un rôle fort éloigné du vrai. Je ne consulte ni ne suis consulté. Je me tiens à ma fenêtre et à mon écritoire, regardant ce qui se passe, le racontant pour ceux qui se fient à mon regard. Du reste, je n'apprends rien que n'apprenne au même moment tout le monde. Ce n'est pas mon métier de donner des nouvelles. Je nie même qu'il y ait des nouvelles. Je crois qu'il n'y a que la manière de raconter, et que l'on raconte mieux le lendemain que le jour. Si je raconte d'une manière qui plaît davantage aux catholiques, et si telle est la cause de mon influence, il faut la subir l'influence ou raconter de la même façon. D'autres cherchent à influer par des renseignements plus complets. Ils proclament des secrets auxquels je ne touche point ; ils décrivent des discours dont je n'ai pas dit un traître mot et qu'ils semblent avoir entendus même avant les Pères du Concile. Ils dépeignent des « sensations profondes » ; je n'étais pas à ma fenêtre lorsque ces sensations passaient. Pendant le grand mouvement, qui donc n'a su bien avant moi ce qui se disait dans la salle conciliaire et autour, ce qui se brochait à Naples, ce qui allait venir ou revenir de Paris ? A Rome, le rédacteur en chef de l'*Univers* n'est pas même ce qu'on appelle « un homme bien informé. »

Après cette pleine confession de mon néant, ceux qui

me font l'honneur de craindre l'importance de l'*Univers* dans l'Église doivent être rassurés. Si quelques appréhensions leur restent, elles vont disparaître.

Je suis de vieille date l'homme le plus convaincu philosophiquement du charme et de l'avantage de n'être rien. Au point de vue moral, cette thèse se soutient seule. Celui qui obéit à la loi de Dieu, — véritable manière de n'être rien, — goûte les joies de la tranquillité et peut, s'il a cette faiblesse, savourer celles de la fierté. L'occasion ne lui manque pas de briser la superbe humaine, de connaître qu'il s'est donné un maître juste et puissant. Je garantis que c'est une joie. J'ai souvent célébré, pour en avoir beaucoup joui, les grâces de la bonne place de ceux qui ne sont rien, la bonne place sur le pavé, toujours libre à qui veut se lever assez matin ; place au soleil, place à l'ombre, place où l'on remue et que l'on peut laisser, place d'où l'on voit très-bien les choses humaines et qui en fait passer le dédain et l'envie, place où l'on a plus de chance d'être moins vu du roi et mieux vu de Dieu ! Mais ce n'est pas tout le profit de n'être rien. N'être rien me semble le meilleur, et même l'unique moyen de faire quelque chose.

L'homme qui se propose de n'être rien et qui en vient à bout, résultat souvent difficile en ce monde, est celui qui réalise pour lui-même la plus grande somme de liberté et qui donne à sa liberté la plus grande somme d'activité. Possesseur définitif de sa liberté, il la ramasse et l'endigue pour ainsi dire tout entière dans un canal où elle acquiert une force de mouvement et de poids qui la rend irrésistible au service du vrai. Dieu a pris pour ouvriers de choix des hommes qui ont voulu et qui ont su n'être rien ; c'est par leurs mains qu'il a fait

et refait dans le monde toutes les œuvres de grande suite et de grande fécondité. Les saints sont des hommes qui, ayant le mieux su ne rien être, ont le plus fait. Ils sont aussi les hommes qui ont été vraiment libres, vraiment les rois de la terre ! Vouloir et savoir à peu près n'être rien est un tel instrument d'œuvre qu'il produit déjà des merveilles, même la sainteté manquant. Avec la parcelle d'un saint, il y a encore de quoi fournir un grand homme ; l'ombre d'une des vertus qui composent la sainteté suscite encore quelque ombre des prodiges que la sainteté accomplit. Écarter l'idée de la fortune suffit à la fortune de l'idée. Souvenons-nous des saint-simoniens. Nous voilà loin de la sainteté ! Tant que les saint-simoniens surent ne rien être, ils poussèrent vite et haut leur idée, et le saint-simonisme s'annonça pour devenir quelque chose. Dès que ses disciples songèrent à leur propre fortune, il s'embourba. Vainement aujourd'hui ils étalent leurs millions ; c'est fini. Le petit Émile et le petit Michel, tirant de leurs petits bras dévoués, allaient où n'iront jamais tous les chevaux qui les mènent aux sénats de la politique et de la Banque. Et encore le petit Émile et le petit Michel avaient des bottes et peut-être des arrière-pensées. S'ils s'étaient avisés de tirer sans arrière-pensée et sans bottes, pieds nus, que serait-il arrivé ? Il serait arrivé qu'ils se fussent faits catholiques et capucins ; car Dieu prend ses précautions, il se réserve les hommes qui s'attellent aux idées, pieds nus, sans arrière-pensées.

Ayant donc le dessein de faire quelque chose, j'ai heureusement compris que, pour faire la chose que j'entrevoyais, il fallait premièrement ne rien être, et tenir ferme à n'être rien, ni sous-préfet, ni académi-

cien, ni autre chose. Je donne cette note au *Français*. Pour le journaliste catholique, une bonne résolution de ne rien être vaut le talent et déjà procure un certain talent. Elle élargit le cœur, elle y entretient un feu qui finit par monter à l'esprit. Tel qui risque de n'être jamais qu'un écrivain aigre et rogue, monterait à quelque mérite s'il abjurait l'ambition de devenir sous-commissaire, sous-préfet, sous-académicien. Tu te flattes d'être tout cela ; tu seras tout cela, mon enfant ; mais si tu veux que ton journal vive, il ne vivra pas !

A plus forte raison faut-il renoncer à se faire une importance dans l'Église. Et quelle importance veut-on qu'un laïque se fasse dans l'Église ? Ce serait le propos d'un sot. Désigner les évêques ? Il faut être ministre, et pour devenir ministre, la première condition est de n'être pas affiché comme trop convaincu de l'existence de Dieu. Innover dans la doctrine ? On n'a d'importance et on n'est quelque chose qu'en lui obéissant.

Nous avons eu trop de notables exemples du crédit que peuvent conserver dans l'Église les hommes, même éminents, qui s'écartent de la soumission. Ils chancellent, ils tombent, on ne les connaît plus. Pour les faire descendre de la hauteur où les avait élevés l'obéissance, un ordre n'est pas nécessaire, un geste est presque superflu. L'oreille catholique n'a besoin que de les entendre eux-mêmes, et la louange étrangère qui leur est donnée. Elle discerne l'altération de la doctrine, elle se détourne, c'est fini. Voilà l'influence que l'on possède dans l'Église après vingt et trente années de services éclatants. Et Dieu soit mille fois béni ! En nos jours où les faux docteurs pouvaient être si dangereux, il a répandu parmi nous cette délicatesse inquiète sur l'ar-

ticle de la soumission. Nous écoutons le Maître, nous regardons uniquement de son côté, et quiconque n'est pas parfaitement et étroitement avec lui ne nous est plus rien. Mille fois malheureux sans doute, mais mille fois insensé celui qui s'écarte et qui croit pouvoir être encore quelque chose et compter sur quelqu'un !

Reste donc l'influence de la pensée orthodoxe et de l'obéissance entière. Qui est juge de cette influence-là, et pourquoi le juge ne la tolérerait-il pas ? Qu'a-t-on à craindre s'il la tolère ? Est-ce qu'il perd le droit de la condamner et la puissance de l'abattre dans le cas où elle viendrait à s'égarer?

Je crois avoir maintenant tout à fait établi que l'Église continue à être gouvernée par le Pape, et que les rédacteurs de l'*Univers*, après le bref du Pape, demeurent comme par le passé de fort petites gens, et n'ont nulle chance et nul désir d'être jamais autre chose. Cependant, puisque j'ai abordé ce chapitre, je ne crois pas devoir laisser supposer qu'à mes yeux l'*Univers* n'est rien. J'en ai une autre conception. J'ai déjà touché ce point en répondant une fois à quelqu'un qui nous mettait par trop bas, — je ne sais plus si c'était M. de Falloux ou M. Janicot, — j'y veux revenir.

CXXIII

Prières pour le Concile.

12 juin.

Les prières pour le Concile ont continué toute la semaine. Commencées le lundi à Saint-Pierre, elles ont été terminées samedi au Panthéon d'Agrippa, devenu l'église Sainte-Marie-des-Martyrs, comme au terme

logique où les témoins de la vérité doivent avoir dépossédé l'erreur. Perpétuelles harmonies de Rome! Ne vous étonnez pas de mes lenteurs à les quitter ni de mes longueurs à les décrire. Une prose insolente se mêle à cette poésie. Pour tout vous dire, je vois parfois, en écrivant, les puces danser sur mon papier. Néanmoins, je retarde mon départ, j'allonge mes lettres. J'ai devant l'esprit des spectacles si grands, dans le cœur des espérances si hautes! Je voudrais enfler et multiplier ma pauvre voix et jeter tout cela dans le monde. Le bœuf du *premier-Paris*, qui traîne le grand homme du moment, ne demande pas à faire plus que sa journée. Mais ici on se sent toujours en haleine. Entendant toujours quelque chose, on a toujours quelque chose à dire.

Voilà où j'admire enfin les rédacteurs des correspondances gallicanes. Les spectacles de Rome ne leur disent rien d'agréable et même les irritent. Ils s'ennuient fort, ils espèrent peu, ils ont comme nous trop chaud, comme nous des puces, et peut-être encore que la conscience ne laisse pas de les taquiner, car ils tournent à l'aigre terriblement. Avec cela, ils tiennent; ils écrivent leurs plates et méchantes lettres, ou ils composent au Concile une figure selon leur fantaisie. Ils resteront jusqu'à ce que l'infaillibilité leur tombe sur la tête. J'admire cette constance, — et ils n'auront pas volé ce châtiment. Se déplaire affreusement quelque part, et s'y obstiner sans aucune chance de satisfaction future, c'est la combinaison de l'enfer. Le choix de nos gallicans prouve que l'homme se fait lui-même son sort. Je m'arrache à cette contemplation triste et je reviens aux processions.

Durant cette semaine de prières pour le bien de l'Église, c'est-à-dire pour le grand bien de la race humaine, j'ai vu, je peux le dire, un peuple civilisé! Précédées de la croix entourée de lumières, terminées par un prêtre portant l'étole, les processions traversaient les rues en chantant les litanies. Devant elles s'ouvrait la foule pieuse. Arrivées dans l'église, les processions y stationnaient en prières et se retiraient dans le même ordre, aussitôt remplacées par d'autres. Ce concours était clos chaque jour par la bénédiction du très-saint Sacrement. Toutes les confréries de Rome, c'est-à-dire toutes les classes de la population romaine, ont donc ainsi prié solennellement pour l'Église et pour le monde, suivant les intentions du Pape. A mon avis, ce plébiscite en vaut un autre.

Jeudi, la vaste nef de Saint-André *della Valle* a reçu le même soir les Frères de la Doctrine chrétienne avec leurs écoliers, les plus grands élèves du collége des Nobles, plusieurs branches de la famille franciscaine, les Dominicains, les Jésuites, les prêtres de la Mission, enfants de Saint-Vincent de Paul, les patriciennes et dames romaines, les Pénitents qui prennent soin des pèlerins, confrérie dont les membres appartiennent aux plus hauts rangs, et quantité d'autres confréries où dominent les artisans et les pauvres, *S. P. Q. R., Senatus populusque Romanus.*

Le P. Ventura prêcha dans cette église l'oraison funèbre d'O'Connell. Parmi quelques erreurs qui le firent reprendre, il pressentait des vérités politiques et sociales qui apparaissent davantage aujourd'hui. Pour la première fois alors j'entrevis la *démocratie baptisée*, et je me fis une conception de l'avenir possible du monde

à travers le travail de dissolution qui s'accomplit depuis le protestantisme. Car, lorsque l'ordre social croula il y a cent ans, il était mort, et depuis cent ans Dieu n'a cessé de préparer des ouvriers et des matériaux pour le Reconstructeur qui est ici. La démocratie donc s'est élevée, elle a grandi comme l'orphelin de haute race et de grande fortune, trompé par les valets et les flatteurs qui pillent son bien et qui corrompent son âme, mais qui n'ont pu étouffer les instincts sublimes qu'il a reçus avec le sang. La démocratie cherche un *instituteur* qu'elle ne trouve pas et que le monde ne lui peut donner.

« L'Église affrontera cette héroïne sauvage, elle lui « rendra le Christ, et la couronne. » Ces paroles, prononcées, il y a près de vingt-cinq ans, dans la chaire de Saint-André *della Valle*, retentissaient à mon oreille, au milieu des prières ordonnées pour le Concile. En les entendant pour la première fois, sous le règne de Louis-Philippe, en me les rappelant sous la République, je trouvais le P. Ventura incomparablement plus fort que M. Crémieux, que M. Jules Favre, que M. Proudhon et les autres. C'est encore mon avis, et je le trouve aussi plus fort que M. de Girardin, que M. Gambetta, que M. Daru et les autres. L'héroïne sauvage sera baptisée, on lui donnera le Christ, et elle règnera. Mais sans le Christ, point de règne. Ou la croix, ou la potence. Il faut se soumettre au Christ, il n'y a que ce moyen d'échapper au bourreau.

Dans les processions romaines, le rang d'honneur est à celui qui porte la croix. A Saint-André *della Valle*, jeudi, la croix des Pénitents était portée par un évêque, Mgr Elloy, vicaire apostolique de la Polynésie. Il était

revêtu du sac des confrères, la cagoule levée laissait voir son visage mâle et doux, bruni sous d'autres cieux. Dans son peuple vêtu de feuilles d'arbres, à l'heure du soir, nul autre bruit ne s'entend que le chant de la prière catholique. Un de ses diocésains est zouave pontifical, deux autres sont élèves de la Propagande. La France est en Algérie depuis plus longtemps et n'a pas encore atteint ce résultat. Mgr Spaccapietra, napolitain, archevêque de Smyrne, portait la croix de la Mission ; la longue suite de ses confrères était terminée par deux évêques, l'un Vicaire apostolique de l'Abyssinie, l'autre de Pékin. Parmi les Dominicains, les Jésuites et les Franciscains, se tenaient des évêques appartenant à ces familles antiques et saintes. Que de science, que de vertus et de grands travaux étaient là sous l'humble bure ! Cette bure qui parcourra les chemins périlleux du monde, pénétrera dans les ateliers, dans les mines, lavera les fronts souillés et les rendra dignes de la couronne.

Quelles paroles venaient de l'autel au peuple, allaient du peuple à l'autel ! Ce serait trop briser l'usage si j'imprimais dans un journal des litanies, des versets, des répons, des oraisons, des psaumes. Il faut respecter les tendres oreilles du boulevard. Elles ne pourraient comprendre cette *Marseillaise*, ce chant du *Départ*, ces hymnes de la nation du Christ. Quand l'heure des grandes choses reviendra, le monde saura quels chants gagnent vraiment des batailles. Des torrents de joie et d'espérance roulaient dans la ville avec ces processions et ces cantiques. *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei... Deus in medio ejus, non commovebitur : Adjuvabit eam Deus !*

Les feuilles « inspirées » et « assistées » sont, je pense, en train de vous décrire les retentissements prodigieux de certains discours qui ont coulé simultanément, sinon parallèlement. Je ne prétends pas que les discours n'aient été très-bons. Je n'ai point ces oreilles longues du petit *Français*, qui engouffrent tout ce qui se dit de plus secret dans Rome. Quant à l'effet, croyez que celui des prières l'emporte beaucoup, l'emporte *énormément,* comme dit cet éloquent orateur de nos éloquentes assemblées. Êtes-vous heureux d'entendre des orateurs !

Les orateurs me manquent, mais j'ai la lumière. A Rome, ce régal a son prix. Cicéron décrivait le soleil de Rome, et il disait avec extase : « Je vis dans cette lumière. » Pauvre homme ! S'il avait connu la vraie lumière, la lumière de Judée, la lumière perpétuelle qui brille encore lorsque le ciel se couvre et lorsque le jour finit ! O douce lumière qui tombe de la croix, lumière qui porte l'évidence à l'esprit, la sérénité au cœur ! Je vis dans cette lumière, *in hac luce vivo !*

CXXIV

Une salade d'honneur.

13 juin.

Je veux vous raconter un petit voyage que j'ai fait l'autre jour. Il n'est pas impossible que j'y mette un peu de vanité, mais je tâcherai de déguiser cette faiblesse.

Il y a un chemin de fer, nous voilà partis, nous sommes arrivés. C'est passer bien vite à travers la cam-

pagne romaine. Elle est riche en ces quartiers-là. Les plus beaux blés, les oliviers, les figuiers, la vigne, tous les fruits bibliques y sont plantureux. Je pense que Poussin venait par ici voir la terre de Gessen, et je le félicite de n'y avoir pas respiré l'âcre fumée de la houille. Hélas ! elle a pénétré dans ce coin sérieux, silencieux et fleuri. Nous grimpons à la ville. Au sommet de sa montagne d'arbres verts, avec ses murs blancs et ses toits bruns, elle est épanouie comme un œillet panaché. Elle a des promenades, des fontaines joyeuses, mille aspects charmants. On y voit du costume, on n'y entend point de voitures. Quant à l'histoire, un garçon de ce pays est devenu empereur. L'on montre aussi dans les environs l'un des endroits où tout le monde est libre de croire que le pieux Enée débarqua. Sans doute la mer est loin, mais qui pouvait alors l'empêcher de se retirer ? Il n'y avait point d'Académie des sciences ! Pour le surplus, l'air est salubre, le vin bon, la cathédrale fréquentée, les mœurs sévères, les têtes près du bonnet. Afin de vivre tranquilles en ménage, les gens ferment leur porte avec la lame de leur couteau.

Le déjeuner fait à l'auberge des *Trois-Saucissons*, on monte au couvent des Capucins, en belle vue. Nous n'y manquâmes point. Le couvent nous fut ouvert de bonne grâce. Il contient une vingtaine de religieux, aimés du pays. Quand les garibaldiens vinrent ici, ils eurent pour consigne de ne point molester les capucins et de ne les voler que le moins possible. Le moins possible, c'était de leur tout prendre. Ils s'en acquittèrent consciencieusement et il n'y parut point. Le P. gardien nous parla d'eux sans rancune : « Pauvres diables, *povera gente !* Ils étaient campés là, dans les vignes. Beaucoup

y sont encore ! Là, le canon du roi de Naples les atteignit. Ils s'enfuirent, ayant aux pieds tous les souliers de la ville. Ils étaient friands de souliers. Ceux qui restèrent, personne ne les réclama. Ils engraissèrent les champs qu'ils avaient ravagés. Quelle folie d'être venus mourir ainsi, sans savoir pourquoi ! Parmi les cadavres, il y en avait un, jeune et charmant, sur lequel on a trouvé un carnet plein de sonnets à la sainte Vierge. Avant de mourir, puisse l'infortuné poète avoir fait un bon acte de contrition ! »

On nous promena dans le couvent. Il y a un petit cloître, une petite cour, un petit jardin où l'on cultive des fleurs pour l'autel. Tout cela est indigent. Rien n'est vulgaire. Autour, l'espace ouvert et immense. Belle image de la prison de ce monde, indigente, bornée, mais où l'âme peut encore cultiver des fleurs, et se promener dans l'infini.

Ce jardin des capucins m'a rappelé tous les jardins de curés que j'ai vus partout. La plante est mal chaussée et mal peignée. Cependant, à sa vigueur, on voit que le jardinier ne ménage pas ses soins. Il arrache les mauvaises herbes, il détruit les mauvaises bêtes, et puis : Pousse comme tu voudras ! L'essentiel est d'avoir la fleur. Si la fleur est pure et odorante, me disait un curé, et bonne pour l'autel, qu'importe qu'elle ait fleuri plus ou moins élancée, plus ou moins près de la terre !

Voilà notre couvent visité. Je dois avouer ici que j'avais été présenté comme tenant à l'*Univers;* il n'a point paru que cela me fît tort. Vous consentez que je vous ramène en gare.

Nous étions déjà dans le wagon, lorsque nous vîmes

arriver le P. gardien, un peu essoufflé, portant quelque chose dans une serviette. Il s'approcha de la portière et me remit ce qu'il portait. C'était une salade cueillie dans son jardin. Il me demanda de l'accepter comme une marque de son amitié pour nous, à cause de la bonne volonté avec laquelle nous tâchons de défendre l'Église. Il y avait joint toutes les herbes que les capucins ont coutume de mettre dans leur salade et qui la rendent célèbre.

Ceci n'est-il pas assez romain et assez capucin pour être conté ? Ce bon Père qui est un vieillard savant et vénérable et un prédicateur honoré, m'a rendu très-fier en m'apportant de si loin sa salade. Notre petit *Français* travaille en ce moment à me détruire dans l'esprit des catholiques, mais j'ai la salade du capucin !

Hélas ! toute joie est mélangée en ce monde, plus particulièrement toute joie qui provient de la gloire humaine. J'ai trouvé à Rome, d'autres salades. J'ai lu la lettre confidentielle de M^gr^ l'évêque de Saint-Brieuc à son clergé, pleines d'herbes amères contre « certaine presse. » J'ai lu aussi cette méchante salade de l'*Agence Havas*, qui prétend que de vénérables évêques ont postulé au Saint-Père, pour obtenir que je sois expulsé de Rome. *Expulsé* est dur !

Pour parler franchement, je n'en crois pas un mot. L'histoire est vieille, je la croyais morte. Elle a couru Rome il y a deux et trois mois. On disait que des évêques français et libéraux (en l'attribuant à d'autres, la vraisemblance eût manqué) avaient réclamé des mesures contre « certains journaux, » desquels l'*Univers*, naturellement, faisait partie. Le Saint-Père, avec sa bénignité accoutumée, aurait pris la défense

de ces pauvres journaux, faisant observer qu'il fallait avoir égard à leurs bonnes intentions, et qu'enfin peut-être, si on les frappait, leur absence se ferait sentir, puisqu'alors les mauvais journaux resteraient seuls. Là-dessus l'un des postulants aurait répondu qu'il existait d'autres bons journaux ; et le Saint-Père aurait clos l'entretien en répliquant : « Oui, ceux qui, etc. Mais ce sont ceux-là que j'appelle mauvais. »

Voilà l'origine. Je l'ai connue en son temps et ne vous en ai point entretenus. Il y a bien des petites choses que je sais, et que je néglige. Je sais que le Saint-Père est parfois assailli de ces requêtes intolérantes, mais pas autant qu'on le dit. Il écoute, il sourit, il parle d'autre chose. Quant aux broderies qui poussent sur ce fond, je pense que les adversaires de l'*Univers* les supportent comme il fait lui-même, à la façon des héros de Corneille,

« Avecque déplaisir, mais avec patience. »

Ne vous inquiétez point. Cela ne va pas mal pour nous, et nous touchons à la paix de l'unanimité morale et arithmétique. J'espère toujours pour la Saint-Pierre. *In hac luce vivo!*

CXXV

La Révolution et l'art.

14 juin.

Vous m'avez envoyé un journal dont les attaques m'ont médiocrement intéressé, mais le Concile me montre bien qu'il faut répondre à tout, et je ne refuse pas d'entrer un moment en conversation avec le *Réveil*.

Ce journal invoque mon témoignagne pour prouver que l'Église romaine est stérile, parce que j'ai dit, à propos de l'Exposition, que l'art était en décadence à Rome comme dans toute l'Italie. Je ne savais pas que le *Réveil* fût gallican.

Je ne puis contester que la décadence se fait sentir à Rome comme à Florence, comme à Paris, comme partout. Il y a plus. A Paris l'obscénité procure encore à l'art certaine vie factice qui lui manque ici complétement. On ne trouverait pas dans Rome un pinceau pour exécuter des dames Courbet, ni un ciseau pour exécuter des demoiselles Carpeaux, les voulût-on couvrir d'or. Si bien donc qu'à Rome, en plein domaine de l'Église, « cette mère Gigogne des arts » (*Réveil*), l'art est plus mort même qu'à Paris. Point de Courbet, point de Carpeaux!

Si c'est un bien que l'art soit mort, même à Rome, même dans l'Église, je comprends la joie du *Réveil,* puisque ce bien est dû à la Révolution, dans tous les pays où jadis l'art vivait et florissait. Il fallait tuer l'art, la Révolution l'a tué et très-bien tué : gloire à la Révolution!

Mais s'il ne fallait pas tuer l'art et si ce n'est pas un bien que l'art soit mort, je ne sais plus de quoi ni pourquoi le *Réveil* glorifie la Révolution. On est d'accord, généralement, que tuer n'est pas la merveille de l'esprit humain. Avec une quantité raisonnable de picrate, le premier venu de la catégorie des scélérats peut faire sauter la coupole de Saint-Pierre comme la caserne Serristori; il n'y a pas d'enfant ni de crétin qui ne puisse crever une toile de Raphaël. Mais le mérite serait de faire autre chose qui fût aussi beau. Par quel art

la Révolution a-t-elle remplacé l'art qu'elle a tué et qu'elle empêche de renaître? Peut-être que M. Carpeaux lui-même ne fera plus de demoiselles Carpeaux; de telles créations épuisent le génie.

Nous savons comment la Révolution s'y est prise avec les arts. Un témoin oculaire, que le *Réveil* trouvera bien digne de foi puisqu'il était mauvais prêtre, Grégoire, nous a raconté les premières entrevues de la Révolution et des arts.

« On n'exagérait nullement en disant que dans le domaine des arts, la seule nomenclature des objets enlevés, détruits ou dégradés, en France seulement, remplirait plusieurs volumes. La perte en livres volés ou détruits, en médailles, en images, morceaux d'histoire naturelle, etc., est incalculable. A Verdun, on brûla des tapisseries, des tableaux, des livres de prix, en présence des officiers municipaux en écharpe, et ce fut l'évêque constitutionnel qui se chargea d'y mettre le feu. A Nancy, on détruisit en quelques heures pour 100,000 écus de tableaux et de statues. On a ouvert les tombeaux de Racine, de Tournefort, de Lesueur; on en a détruit les épitaphes. Buffon fut exhumé pour quelques livres de plomb. Au Muséum des Plantes de Paris, des barbares brisèrent le buste de Linnée, prétendant que c'était celui de Charles IX. *On a détruit des statues par milliers.* A Arles il ne reste rien; à Strasbourg, la fameuse basilique est méconnaissable, etc., etc., etc. [1]. »

L'histoire de la Révolution est pleine de ses coquineries, de ses scélératesses, de ses brutalités et de ses bêtises envers les arts. Elle n'épargna pas même le seul artiste qui descendit à flatter ses héros et ses crimes, l'ingrat David fut réduit à montrer pour de l'argent son tableau des *Sabines*, que la République n'achetait point. Un jour, quelqu'un se plaignait à la Convention natio-

[1] Grégoire, Rapport sur le vandalisme, etc.

nale de la destruction d'une statue de Girardon, immolée parce qu'elle portait « des signes féodaux. » La Convention trouva la plainte juste et ordonna que la statue *serait refaite*. Tels étaient ces butors. Mais ils n'avaient pas commis tous leurs forfaits. Quand la fièvre de destruction fut passée, ils donnèrent de l'ouvrage aux artistes : ils se firent peindre, sculpter, loger, ils firent orner leurs appartements, et la barbarie devint sans remède, malgré quelques essais de renaissance. La séve était coupée. Qu'est-ce que le *Réveil* saurait bien faire pour la rétablir?

Je sais comment l'Église ressuscitera l'art, quand même le *Réveil* désespérant d'accomplir ce miracle, soutiendrait carrément qu'il vaut mieux que l'art, suspect d'aristocratie, reste mort. L'Église continue de bâtir des temples, elle continue de les remplir, elle continue de faire des prêtres, ce qui veut dire qu'elle continue de faire des hommes, et il n'y a qu'elle qui sache encore faire ces choses-là. Or ces choses-là sont les choses qui font des mœurs, des lois et des arts. Le dogme, autour duquel poussent naturellement les temples, ne bornera point là son immortelle fécondité. Afin d'orner ces temples, les statuaires, les peintres, les ciseleurs, surgissent de la foule de ces hommes que l'Église a faits pour les remplir de la vie surnaturelle et monter au sommet d'où l'œil humain découvre la beauté.

Je crois bien que l'homme de 89, dont l'admiration se promène entre la prose de « la déclaration des droits » et la prose de la *Lanterne,* n'est pas fait pour devenir jamais un Moïse, ni un Michel-Ange, ni un Raphaël. Mais l'homme de l'Église n'est point cet homme-là. Il franchit l'horizon où cette lâche bêtise est parquée. Il

finira par faire quelque chose même dans cet horizon-là, et même de cette bêtise-là.

Je m'arrête. Le *Réveil* ne m'entendrait plus. Il y a une certaine élévation où l'homme de 89 ne respire plus, et une certaine lumière qui l'oblige de chercher un abat-jour.

CXXVI

Le Pape à Saint-Laurent. — Monument de Mentana. — La Fête-Dieu. — L'Adoration.

17 juin.

Mardi soir, le Pape s'est rendu au cimetière de Rome, près de la belle vieille église Saint-Laurent *hors les murs*, restaurée par lui. Ce majestueux cimetière est aussi une œuvre magnifique de son pontificat. Les Romains en sont justement fiers. Ils disent : *casa nostra di San Lorenzo*, notre maison de Saint-Laurent. Ils y prodiguent le marbre, la sculpture, les inscriptions fortes et touchantes. On reconnaît un peuple qui sait mourir, qui sait pleurer, qui sait espérer. Ici la mort n'est qu'un passage. La vie et la mort, le temps et l'éternité se donnent la main, les tombeaux chantent la résurrection.

Pie IX venait visiter le monument qu'il a décerné aux morts de la campagne de Mentana. C'est un beau groupe de marbre blanc, placé sur un haut piédestal. La religion bénit le soldat agenouillé qui va combattre pour elle. Il y en a une médaille. Le Saint-Père me l'a donnée, ou plutôt à la rédaction de l'*Univers*. Je ne pourrais pas aisément en illustrer le revers de mon habit, comme je l'ai lu dans les journaux français. Néanmoins je suis content de l'avoir reçue. Avec cette médaille et la salade

du capucin, je me trouve décoré non pas tout comme, mais tout autant qu'un autre.

Les noms des morts sont inscrits à la base du monument de Mentana. J'ai lu cette page du livre de vie. Là sont notre Guillemin, notre De Vaux, notre Quélen, nos deux Dufournel et beaucoup d'autres noms français. Dieu soit béni! *Beaucoup*, relativement; car en tout, Français et autres, cela fait une centaine. Et cette goutte de sang demeurera si longtemps visible dans l'histoire, où tant de fleuves de sang ne sont pas comptés! Mais ce sang était pur, Dieu lui a donné son poids et l'a payé son prix. Quelques généreux enfants tombés à Mentana ont été plus habiles politiques que toute la perversité de Machiavel, armée de toute l'imbécillité de l'Europe. Ils sont tombés, et Machiavel n'a pu franchir ce faible rempart, et derrière ce rempart le Concile œcuménique délibère à loisir dans le Vatican inviolé. Vous voulez des miracles, Bédollière, voilà! Cela aussi veut dire *Non prævalebunt,* et s'applique encore à la vertu de votre encre.

Quand on sait que Pie IX est quelque part, la foule y vient. Elle était là, fort mêlée, mais principalement ecclésiastique, militaire et populaire. Pie IX est toujours dans la foule; elle le voit et le touche sans cesse. Nul roi ne fréquente autant son peuple. Qui veut le voir n'a jamais besoin d'attendre huit jours. Il n'y a nulle part ni tant de respect ni tant de familiarité. Une semaine ne se passe pas sans qu'on ait à se raconter un mot qu'il a dit à quelqu'un dans la rue. Un mot aimable, bon, fin, et qui porte. Il parle aux grands et aux petits, aux particuliers, aux femmes, aux enfants, aux évêques. Il interroge un petit garçon sur son catéchisme, il de-

mande des nouvelles d'une pauvre servante qu'on lui a présentée il y a quelques années, il déroute un ambassadeur qui se croit chargé d'un message menaçant, il répond d'avance à ce que l'on croit n'avoir pas le temps de lui dire.

Nous l'avons vu ainsi, mardi dernier en pleine foule, pressé, patient, bienveillant, bénissant, passant à travers les tombeaux dans les rangs de ceux qui demandent à la mort *où est son aiguillon*, et répandant sur eux la source de la vie. Sur nos têtes s'ouvrait le ciel de Rome, l'azur divin, teint aux extrémités des pourpres du soleil couchant. *L'agro Verano*, est ce vieux champ romain où le corps du doux martyr Laurent fut déposé; la gloire du martyr y resplendit après seize siècles, pure comme cet azur du ciel, brillante comme cette pourpre du soleil couchant. Horace passait par ici pour aller à Tibur. Du monument de Mentana, l'on voit au loin Tibur. L'œil se repose sur cette campagne romaine dont la bonté sérieuse et auguste ne peut être comparée qu'à celle du visage maternel.

Arrivé sous la tente dressée en face du monument, le Saint-Père a demandé aux assistants un *De profundis* pour les chers et illustres morts, et il a lui-même aussitôt commencé de réciter cette prière. Quels discours eussent été plus solennels? Ensuite il a examiné d'un œil attendri le monument et les listes de victimes ou plutôt de témoins, à qui son cœur garde un si tendre et si reconnaissant souvenir, gage, je l'ose dire, de la reconnaissance de Dieu ; car Celui qui se souvient d'un verre d'eau, que ne rendra-t-il pas à l'offrande du sang? La haie était formée par des détachements de la petite armée pontificale. Au passage du Pape, ils s'étaient

agenouillés devant lui. J'entendais l'*Ave Cæsar* des anciens, mais je voyais ce que le Christ a fait de César. Salut, père! ceux qui répandront leur sang pour ta cause ne sont plus des esclaves, mais des fils, et ils ne vont pas à la mort, mais à l'éternelle vie.

Hier, 16 juin, jour de la Fête-Dieu, Pie IX a commencé la vingt-cinquième année de son Pontificat. Pour inaugurer cette année solennelle, il a paru à la face du peuple, dans toute la pompe du sacerdoce royal, portant en ses mains le Dieu vivant. Ces choses mille fois augustes dépassent la parole humaine; elles écrasent l'esprit et le cœur, mais en les écrasant elles en dégagent un parfum éternel. C'est la grandeur, c'est la beauté, c'est l'adoration. La vie ne peut rien donner de plus, et l'on s'étonne qu'elle puisse donner tant. L'adoration est le point où l'homme et Dieu se joignent dans la plénitude et dans la perfection de la liberté et de l'amour. L'homme se donne à Dieu tout entier, Dieu se communique à l'homme tout entier, et il n'y a plus rien entre eux. Lorsque cet état est devenu définitif, voilà le ciel. A Rome, sur les marches de Saint-Pierre, dans cette suspension de tous les accidents, de toutes les attentes et de toutes les impatiences de la vie, on a de ces éclairs qui font comprendre que les éternités pourraient n'être qu'un instant. On se réveille comme d'un rêve, mais c'est la vie où l'on se sent retomber qui paraît le rêve. L'on se dit que l'on rêve pour se consoler de vivre, l'on aspire à se réveiller de la vie. On a entrevu l'abri éternel, l'éternité triomphante de la justice, de la liberté, de la charité, l'éternité de l'adoration.

Chose étrange, que des hommes qui ne sont pas tous complétement fous ni complétement méchants, tant

s'en faut, se donnent pour principale affaire d'ôter du monde l'homme qui a pour fonction sur la terre d'y demeurer environné de miracles, portant toute cette vision du ciel dans ses mains! Mais l'homme apparaît de telle taille et escorté de telle sorte, que toute alarme se dissipe. L'on sent que Dieu conservera au monde ce que sa miséricorde lui a donné. Le Concile autour du Pape, voilà le spectacle le plus rassurant que l'œil humain puisse contempler. J'étais près du portique, sur le parvis. Les ambassadeurs, je crois, n'avaient pas suivi si loin le cortége. Ces Messieurs!... Ils ont leurs idées qui les tiennent fiers. Je n'ai pas néanmoins senti baisser d'un cran mon assurance. La force et la beauté de la procession du Saint-Sacrement pouvaient se passer du peloton des ambassadeurs. Les évêques étaient là. Si le grand Napoléon avait vu un Concile, il n'aurait pas dit à son plénipotentiaire : « Traitez le Pape comme s'il avait deux cent mille hommes! » Quoique deux cent mille hommes fussent quelque chose en ce temps-là, Napoléon ne disait pas assez, même pour ce temps-là. Souvent ces pompeuses paroles m'ont fait penser que le grand Napoléon n'avait point suffisamment le coup d'œil militaire. Ambassadeurs, dites à vos empereurs de compter mieux. Avertissez-les doucement et prudemment que le Pape a mille ambassadeurs, et que tous les ambassadeurs du Pape sont généraux d'armée. Ajoutez que ces armées sont munies d'une arme qu'on appelle le Baptême, d'une autre qu'on appelle la Conscience humaine, d'une autre encore qu'on appelle l'Eucharistie. Quelques syllabes pour réveiller la conscience, quelques gouttes d'eau pour donner le baptême, un peu de pain et un peu de vin pour distribuer l'Eucharistie, et

avec cela ces armées peuvent tenir campagne deux mille ans et plus. Dites qu'il faut compter plus de deux cent mille hommes, ô ambassadeurs! ne vous lassez pas de le redire.

Rome est en fête. Ce mot revient souvent dans mes lettres. C'est que cette chose revient souvent sur ce pavé. Durant toute la semaine, il y aura tous les jours, quartier par quartier, deux processions, une le matin, une le soir. Les fenêtres sont tendues d'étoffes brillantes, les fleurs et la verdure jonchent le chemin, Dieu se promène dans sa ville. Que de discours pourtant contre cette fête du *Corpus Domini*, depuis les premiers doutes des apôtres, auxquels la confession de Pierre mit fin! On a fait raisonnements sur raisonnements, livres sur livres, révolutions sur révolutions, décrets sur décrets. Mais quoi! les fenêtres sont ornées, les fleurs tapissent le chemin, le peuple se prosterne, et la procession passe, musique en tête :

« *Sit laus plena, sit sonora.*
« *Sit jucunda, sit decora*
« *Mentis jubilatio.* »

Certaines gens disent toujours, quand il s'agit de la foi de l'Église, que le monde « ne veut pas. » Il faut pourtant bien croire qu'il y a aussi un monde qui *veut*. L'Église est aussi un monde, encore qu'elle ne s'appelle pas le monde. Dante traite comme il faut un de ces avocats du monde :

« *Frate,*
« *Il mondo è cieco, e tu vien ben da lui,* »

c'est-à-dire, s'il m'est permis de traduire à la Ratisbonne :

« Frère, le monde est borgne, et tel est bien ton cas. »

Mais la définition, quand l'aurons-nous? Ah! la définition!... Un rédacteur de la *France* se moque de moi, parce que la définition, que je prédis toujours, recule toujours. Ce rédacteur a bien raison, et il peut rire. Néanmoins, je n'ai pas tort, et je rirai le dernier. On croit donc, aujourd'hui, que la définition sera pour l'octave de saint Pierre. C'est un retard sur le terme qui semblait, il y a quinze jours, extrême et certain. On compte, je crois, soixante-quinze orateurs inscrits, et il n'y aura plus que huit séances jusqu'à la Saint-Pierre. En huit jours on ne peut guère voir la fin de soixante-quinze discours, si tous doivent être prononcés. Les uns disent que l'on entendra tout, les autres que l'on coupera une seconde fois par la clôture. *Chi lo sa?* Ce n'est pas moi. Mais je sais cependant qu'il paraît à beaucoup de Pères que soixante-quinze discours ne sont nullement indispensables et seraient bien longs. Je sais aussi que l'unanimité se fait, quoique la définition ne semble pas se faire. Je sais enfin que la patience des ultramontains (lisez *Romains*) veut être inébranlable. Il est dit des Romains, au livre des Machabées, qu'ils acquirent tout par le conseil et la patience, *consilio et patientia*. Les Romains attendront, et chaque jour la pleine victoire s'annonce plus sûre. Non-seulement l'Opposition se disloque et s'use elle-même en parlant, mais elle se rend impossible, passé le terme. On prend note de mille choses qui garantissent l'unanimité morale et mathématique lorsque le moment sera venu. Les moyens d'attaque sont tels qu'ils ne peuvent se transformer en moyens de résistance; la défaite une fois accomplie sera donc définitive, radicale, absolue. Dans cette situation, huit et quinze jours ne sont plus une affaire. Toute la

passion qui pourra se montrer d'un côté ne dévorera point de l'autre cette patience qui est la charité du droit et du devoir.

CXXVII

Discours du Saint-Père.

18 juin.

J'ai la joie de vous transmettre un discours du Saint-Père. A moins qu'il n'y en ait une version officielle, aucune ne sera plus exacte et plus complète. Le texte, que j'ai traduit avec conseil, a été recueilli par un auditeur dont la mémoire est très-sûre. Son amour pour Pie IX, qu'il écoute et sert depuis longtemps, lui a donné l'oreille intelligente qu'il faut surtout avoir pour ne rien perdre des accents de cette voix si puissante, mais si fine. Je me suis d'ailleurs fait raconter le discours par plusieurs autres assistants.

L'auditoire était nombreux. Outre le Sacré-Collége et la prélature romaine, on y voyait un très-grand nombre d'évêques. Vous pensez bien que les commentaires ne manquent pas. L'acte et la parole semblent dignes d'un Pape et dignes de Pie IX. On sait gré à Pie IX d'avoir jeté cette forte lumière sur la source misérable de l'erreur contemporaine dans les choses de Dieu, et de reprendre ceux qui s'arrêtent et s'égarent à ne considérer que les prétendues convenances du temps lorsqu'il est question de principes et de décisions qui importent à tous les temps et à l'éternité. — Le Pape, me disait un prélat romain, m'a rappelé la leçon que Virgile fait à

Dante, lorsque celui-ci ralentit le pas pour écouter le murmure des ombres :

« Disse l' Maestro.....
« Che ti fa ciò che quivi si pispiglia?
« Vien dietro a me, e lascia dir le genti. »

J'ajoute une analyse du discours prononcé par S. E. le cardinal Patrizzi, sous-doyen. Lorsqu'il a prononcé le mot *infaillible,* il y a eu une commotion. Le Pape a parlé assis, plein de majesté et de vigueur dans sa simplicité paternelle.

« Daigne Votre Sainteté, a dit le Cardinal, recevoir les vœux de toute prospérité que le Sacré-Collége vient vous offrir en ce premier jour de la vingt-cinquième année de votre pontificat. Ce pontificat vraiment extraordinaire par les épreuves et encore plus par les gloires, extraordinaire aussi par sa durée, nous demandons à Dieu de le prolonger et de le remplir de nouveaux biens et de nouvelles gloires. Puisse la Vierge immaculée qui, par votre solennelle proclamation, a vu accroître ici-bas l'éclat de sa couronne, procurer la définition de ce dogme qui vous déclare chef infaillible de l'Église. Avec ces ferventes espérances, accueillez, ô Saint-Père, nos plus fervents hommages. »

Le Pape a répondu :

« Qu'il en soit de vos vœux comme la divine bonté le trouvera « opportun. Il est vrai, ce pontificat fut dès le commencement « secoué d'une double tempête. On lui demandait l'émancipation politique. On la demandait violemment, avec des adulations et un enthousiasme menteur. *Qui beatum te dicunt, ipsi « te seducunt.* Ensuite ce fut le tour de l'émancipation religieuse, « et tout le monde sait combien honteux et cruels en furent les « moyens et à quels excès se porta cette folie. Cependant, les « maux et les erreurs ne sont pas à leur terme. Nous avons de « ceux-là qui brûlent de l'encens à la déesse Raison, qui ne « veulent pas soumettre la raison à la foi ni que la science soit « réglée par la révélation. D'autres peut-être ne s'échappent pas « si loin du vrai (*non vanno tant'oltre*), mais ils vivent sous la « tyrannie de certains hommes ou vénèrent ce qu'ils nomment

« l'*opinion publique*, même lorsqu'elle s'oppose à ce qui est droit, « juste et saint.

« La première cause de semblables travers est l'ignorance. Et à « ce propos je vous conterai deux anecdotes. Je serai bref, pour « ne pas imiter certains orateurs.

« Il m'arriva, il n'y a pas longtemps, de recevoir deux person- « nages distingués par leur position sociale dans les pays aux- « quels ils appartiennent. L'un, après les premiers mots, me dit « qu'il était catholique, jusque-là qu'il croyait à l'enfer. Non pas « cependant à l'enfer tel que nous l'imaginons, mais à un état « de perpétuel et profond ennui, et rien de plus. L'autre person- « nage me parla de diverses affaires d'Église et de religion, et « bientôt me fit part d'une remarque qu'il avait faite. C'était que « la religion de Rome et d'une partie de l'Italie diffère de la reli- « gion des autres parties du monde. Il en trouvait l'explication « dans ceci : que notre religion à nous est la religion de saint « Pierre, tandis que celle des autres catholiques est la religion « de saint Paul. J'écoutais. Il m'exposa que les principes de « saint Paul, principes sans doute plus larges, lui avaient été « enseignés par la vision du linge plein d'animaux mondes et « immondes. Je fus bien aise d'apprendre à ce docteur que la « vision dont il parlait avait été donnée à saint Pierre et non à « saint Paul. Je ne négligeai pas d'ailleurs de lui dire que ces « deux grands saints avaient travaillé tout à fait d'accord dans « Rome et dans le monde. J'ajoutai que saint Paul, citoyen de « Rome, nous avait montré son amour en nous adressant des « lettres, en nous prêchant l'Évangile, et en consommant ici son « glorieux martyre par la prison et par les souffrances, de quoi « nous avons conservé la mémoire et les monuments.

« Je dis donc que tant d'erreurs de notre temps proviennent « en grande partie de l'ignorance. Mais à qui appartient-il de « dissiper cette ignorance? A qui appartient-il d'éclairer ces « ténèbres qui atteignent aussi les hauteurs? A qui, sinon à moi « et à vous? *Super muros tuos posui custodes, tota die et tota nocte « non tacebunt.* C'est à nous qu'il appartient d'ôter les erreurs « qui existent dans des âmes même bonnes, mais qui ne connais- « sent pas la portée de certains principes et le péril de certaines « doctrines.

« Vous êtes les sentinelles établies de Dieu, pour veiller au salut « du peuple. Mais parmi ces sentinelles (je le dis avec douleur),

« il en est qui oublient la grandeur de leur devoir, jusqu'à lais-
« ser les devises dont l'Église les honora pour prendre celles du
« siècle et vivre comme lui. D'autres transigent et pactisent avec
« le monde, chassant de leur souvenir la parole d'or de saint
« Léon : *Pacem cum mundo non nisi amatores mundi habere pos-*
« *sunt;* et ne voulant plus savoir que le monde est ennemi de
« Jésus-Christ, ce qui a dicté à saint Jean ces terribles paroles :
« *mundus non cognovit.* Eh! de grâce, est-ce donc le monde qui
« les a élevés à leur auguste dignité? Est-ce du monde qu'ils ont
« reçu et les sentiments, et les dons de sagesse, d'intelligence, de
« conseil, de force, de science et de piété? La troisième classe des
« sentinelles se compose de ces fervents et zélés pasteurs qui con-
« sument toute leur vie dans l'accomplissement de leur ministère
« auguste.

« J'invoque sur tous la bénédiction du Seigneur! Pour les pre-
« miers, j'implore de Dieu la lumière. Qu'un rayon de la lumière
« leur fasse connaître le malheur de la situation. Pour les seconds,
« j'implore l'esprit de force et de décision, afin que cesse leur
« perpétuelle vacillation (*ondegiamento*) *in duas partes,* et qu'ils
« sachent s'émanciper de certains principes peu sûrs et de cer-
« taines vaines considérations. Quant aux troisièmes, qui sont
« le grand nombre, je n'ai qu'une seule grâce à demander pour
« eux, et c'est la persévérance. Que ceux qui jusqu'à cette heure
« ont marché dans la voie de la vertu, et accompli fidèlement
« leur devoir, y courent encore plus valeureux : *ut gigantes cur-*
« *rant vias suas,* afin qu'ils rayonnent de cette beauté de gloire
« où j'ai l'espérance de les revoir. Persévérons tous sur cette
« voie d'unanime accord. Oui, le Seigneur nous demande d'être
« d'accord à désirer et à vouloir le salut de l'Église et de la
« société.

« Recevez donc, dans ce désir et avec cette espérance, la béné-
« diction que je vais faire descendre sur vous.

« *Benedictio Dei,* etc. »

CXXVIII

La vertu de Caligula. — Marc-Aurèle.

19 juin.

Sa Majesté, ou plutôt Sa Divinité l'empereur Caligula, se vantait un jour, à table, d'avoir pourtant une vertu. Quelque convive osa lui en demander le nom. Il répondit : L'impudence !

Véritablement l'impudence fait la force et le succès de divers génies. Comme on dit que le Ciel appartient aux violents, de même la terre appartient aux impudents, ce qui n'empêche pas que les doux et les humbles posséderont même la terre. Mais l'impudence obtient son triomphe passager, plus prompt encore lorsqu'elle est doublée de sottise. L'impudent suffisamment sot avance, toujours roulant. Par la sottise il séduit, par l'impudence il impose, et ses bons moyens sont ceux dont l'impudence simple aurait eu peur. Grand secret des journaux et des commandites ! L'impudent triomphe et récolte là où le sot se serait pris et se fût fait voler.

Les yeux fermés, mettez la main sur le tas des feuilles du jour. Vous avez grande chance de rencontrer un catalogue complet des prodiges que l'impudence accouplée de sottise peut opérer au temps présent. De la première ligne du premier article à la dernière ligne des annonces, tout démontre que l'opinion, reine du monde, est subjuguée par l'impudence et décrète à son profit.

Je m'en donnais la preuve hier encore, en parcourant un journal parisien, « un certain journal » que l'on venait de me prêter, à cause de certaines nouvelles du

Concile, dont personne à Rome ne savait rien. Je me souvins de la vertu de Caligula, et je fus entraîné à considérer le mérite des impudents.

C'était sur le Forum, entre le Capitole et le Palatin, là peut-être où s'éleva le lieu de débauche que Caligula organisa lui-même dans le palais impérial pour avoir raison des dernières fiertés républicaines de la noblesse et rattacher tout à fait la jeunesse patricienne à l'empire. Tel fut le pont qui mit le Capitole dans les dépendances du Palatin. Selon quelques-uns, la tribune aux harangues se trouvait à cet endroit et devint l'un des piliers du pont. Belle allégorie !

En considérant à l'autre extrémité du Forum, le Cirque, autre ustensile politique très-utilisé contre les chrétiens, l'on a une vue d'ensemble des moyens que la sagesse humaine sait employer pour procurer la paix et la durée des empires. Une prostituée, un bourreau, voilà le ministère non pas seulement de Caligula, mais, s'il vous plaît, de Marc-Aurèle. Appuyé de ces deux bons agents, l'empereur suffit à la ville et au monde, et il a du temps de reste pour la littérature. L'empereur Marc-Aurèle faisait de la littérature morale très-propre, et qui fournit des brillants pour tous les discours où il est traité de la vertu. C'est ce qu'on appelle une autorité.

J'ai hasardé l'autre jour mon sentiment sur Brutus. Je hasarderai cette fois mon sentiment sur Marc-Aurèle. J'ai l'air de m'écarter de mon propos, mais j'entrevois le détour par où j'y rentrerai.

Les neveux de Brutus devaient s'éteindre dans le boudoir de Caligula. C'était assez contre cette sorte de forts. Leurs rares cheveux n'ont pas besoin d'être coupés, mais ils achèvent plus vite de tomber sous la main de

Dalila, et ne repoussent jamais. — Les cheveux qui repoussent sont ceux qu'arrosa l'eau du baptême.

Marc-Aurèle est d'une autre espèce que Brutus et d'une autre espèce que Samson. Dalila ne prend sur lui aucune influence. Lorsque Dalila et Marc-Aurèle se rencontrent, ils font des affaires, sans aversion et sans amour. Les cheveux de Marc-Aurèle ni ne peuvent être coupés ni ne tombent, par la raison que Marc-Aurèle n'a point de cheveux. Il est d'une sorte de sages qui naissent sans cheveux et qui se vantent d'être toujours bien peignés.

Marc-Aurèle m'apparaît comme un de ces bœufs d'administration qui se piquent de cultiver les muses. Ils épousent l'administration parce qu'elle leur apporte une dot. Avec les muses, ils ne signent point de contrat. Ils sont réguliers, mais incomplets.

Ils vivent longtemps dans les couloirs, ils en étudient les détours, enveloppés d'une ombre qui leur pèse et dont ils connaissent le prix. Là, peu à peu, fil à fil, le galon de leur livrée primitive se change en galon d'argent, puis de vermeil, puis d'or. La graine d'honneurs, une fois qu'elle a touché la crasse de leur habit, s'y développe par une végétation soutenue, souvent rapide. Les décorations prennent là-dedans comme les courges dans le fumier. Et ils viennent enfin s'asseoir aux bonnes places du salon dont ils ont longtemps occupé le seuil extérieur, essayant doucement toutes les fausses clefs. Les voilà aux grands conseils, aux grandes magistratures, aux sénats, crevant de modestie, genre d'impudence qui leur est particulier et qui est particulièrement agaçant. Si tu es modeste comme tu prends soin de le dire, ô courge! que fais-tu là?

Mais Marc-Aurèle a dépassé de loin toutes ces fortunes ; le diable, qui a quelquefois de terribles permissions, a eu la permission de le faire empereur. Le diable avait besoin des vertus de Marc-Aurèle pour prouver à quantité de sots que le monde n'avait pas besoin de Jésus-Christ. Il est venu à ses fins. L'argument lui réussit encore. Le sage Marc-Aurèle, ennemi jaloux et tranquille de la folie de la croix, a travaillé de son mieux pour en guérir le monde, et il est resté l'un des hommes les plus honorés du monde. Un jour, quelqu'un, un ennemi de « certaine presse » que je retrouve ici, rêva de me foudroyer, moi qui vous parle, parce que j'avais manqué à Marc-Aurèle. Mais le canon ne put être chargé qu'à poudre. C'était le cas de le dire : Que de bruit pour une méchante omelette au lard !

Enfin, il faut avouer que le sage Marc-Aurèle n'est aucunement du nombre de mes saints, et pas même de mes grands hommes. Dieu sait pourtant si je mets la couronne de grand homme hors de portée ! Mais je le trouve en réalité trop misérable, ce Trissotin impérial qui livrait le christianisme à son bourreau, et qui confiait à l'autre main de l'empire, à la prostitution, l'éducation du prince Commode, futur maître du genre humain. Devant la modestie de Marc-Aurèle, j'incline à préférer l'impudence de Caligula. Caligula du moins ne trompe pas la conscience publique. La brute littéraire et philosophique elle-même, la plus dangereuse qui soit, n'est pas exposée à vénérer ce hideux petit gredin.

J'aurais d'ailleurs voulu tenir en tête à tête l'aimable jeune empereur pendant que je lisais mon journal parisien. Je me serais fait un plaisir de lui montrer qu'il n'avait pas tant sujet de se rengorger sur sa vertu d'im-

pudence. L'impudence s'est vulgarisée, et quoi que l'empereur Caligula ait su accomplir en ce genre, il me semble que nous faisons maintenant, proportion gardée, tout aussi bien. Qu'est-ce que c'est, par exemple, aujourd'hui, que l'histoire du cheval consul? Le tour que Caligula s'est contenté de rêver, nos moindres journalistes l'ont vingt fois exécuté. M. de la Bédollière fait cela en cassant la croûte ; cinquante autres le font. C'est même une chose qui leur est indifférente de soutenir que leur cheval est un homme, ou d'avouer que leur homme est un cheval ; ils vous le bombardent consul dans l'une et dans l'autre condition.

Quelques-uns cependant mesurent mal leurs forces, choisissent mal le terrain, et finalement attirent sur eux et sur leur cheval plus de sifflets que n'en doit affronter un homme qui veut rester debout. Témoin le célèbre *disquisiteur* qui s'est avisé de poser le fameux cas de conscience aux évêques sur l'infaillibilité. L'infortuné a été sifflé, puis conspué, puis berné. Une troisième réponse latine lui tombe dessus, qui le roue. Vous direz que c'est bien de l'honneur qu'on lui fait? Sans doute, mais le voilà en compote. Je sais que l'on vous donnera quelque chose de cette brochure, aujourd'hui ou demain. Pour votre agrément, je vous l'envoie. En son fond, et en dehors de cette forme gaillarde qui sent son XVI^e^ siècle, elle est magistrale. Vous y verrez un portrait du gallicanisme, tout nu, photographié sur nature, qui vous fera plaisir en ce moment où le monstre va enfin être justicié. S'il n'était pas devant les juges, bien tenu, garrotté comme il faut, on aurait peur. Je me persuade que le bon disquisiteur lui-même ne savait pas de quelle nature intime est la doctrine qu'il promène

sous sa houppelande. Il le sait maintenant, et cette connaissance nécessaire ne saurait lui paraître à trop haut prix. Néanmoins, il la paie cher. Mais aussi pourquoi cette impudence de faire l'herboriste sur les rives du Tibre, lorsqu'on est, dans les Gaules,

« Tout au plus que boucher? »

Un autre impudent, réservé à une fin triste, c'est « le malheureux, quel qu'il soit [1], » qui fournit des correspondances sur le Concile au journal que je lisais hier, entre le Capitole et le Palatin. Certes, l'impudence est de premier ordre et munie encore de grosse et venimeuse sottise, mais il paraît bien que ces qualités ne suffisent pas toujours : celui-ci aussi a mal mesuré ses forces, mal choisi son terrain, et n'exécutera pas le tour qu'il a en vue.

Il veut persuader qu'il assiste au Concile, qu'il entend les discours, qu'il en rend bon compte ; bien plus, qu'il appartient au Concile ; bien plus, qu'il est le Concile et la conscience du Concile ; que le Concile sent, juge, se passionne comme lui. Mais, mon ami, alors vous êtes certainement un parjure ou l'instrument d'un parjure, et quelle raison avons-nous de penser qu'un parjure n'a pas d'autres légers défauts, et notamment celui d'être un menteur ? Or, quel effet favorable à vos desseins pensez-vous produire sur le public en vous présentant à lui comme manifestement parjure et menteur ? Et avec cela, comment arriverez-vous à fabriquer le consul ? Il y a des cas où l'impudence ne suffit pas ; il faut être empereur, et encore !...

[1] Expression de Mgr l'évêque d'Angoulême.

CXXIX

La Brochure franciscaine.

20 juin.

Autre brochure latine : *Seraphici Doctoris Divini Bonaventuræ doctrina de Romani Pontificis primatu et infallibilitate.* C'est la réponse de l'Ordre séraphique à ceux qui ont prétendu que les écrits authentiques de saint Bonaventure ne fournissent rien en faveur de la doctrine de l'infaillibilité. Ce travail, analogue à celui qui a été publié récemment par le P. Bianchi pour l'école de saint Thomas, est dû à un membre éminent de la famille franciscaine, le R. P. Fidèle, professeur de théologie, ancien provincial. La réponse est concluante, comme toutes celles que l'indigent et imprévoyant groupe des adversaires s'est attirées. Il sera dit qu'aucune de leurs assertions n'a pu passer ; qu'ils auront été vaincus et battus sur tous les terrains, sous tous les masques. Si vous trouvez l'occasion de citer la conclusion de cet écrit, où tous les textes du Docteur séraphique sont puissamment résumés, réjouissez-en la foi de nos lecteurs.

Je laisse la brochure franciscaine pour prendre une brochure jésuite qui arrive à l'instant : *Adversus novam doctrinam de necessitate unanimis episcoporum consensus, theologica disquisitio P. Valentini Steccanella, S. J.* Le R. P. Steccanella est l'un des éminents rédacteurs de la *Civiltà cattolica*, mise en cause par l'auteur anonyme de l'*Unanimité morale nécessaire*. Il devait quelque chose à l'anonyme supposé considérable qui a rédigé ce mémoire *français* contre le vote prévu du Concile, dans le dessein

assez audacieux de soumettre les décrets du Concile à la révision de l'opinion, reine du monde. Hélas! que celui-ci est loin d'avoir le respect habituel des évêques et le respect habituel de la vérité. C'est ce que le P. Steccanella prouve avec développement. Il révise à fond les textes cités par l'anonyme, il en fait voir l'art peu malin, mais très-hardi, en mettant sur deux colonnes le texte pur et le texte « découpé [1] » ou arrangé. Rien ne résiste à cette épreuve ; elle ne tourne pas à la gloire du novateur. Ainsi passent successivement devant nous saint Vincent de Lerins, Melchior Cano, Jacobatius, Tournely et d'autres, ne disant plus tout à fait ce qu'on leur avait fait dire, disant même le contraire. « Post Tournelyum, citat Muzzarellium, *sed eadem arte.* » Ce *sed eadem arte* est l'une des rares épigrammes que le P. Steccanella se permet dans une dispute qui en autoriserait beaucoup ; mais un respect si soigneux d'écarter les épigrammes est lui-même une épigramme acutissime. Je crois que ce troisième anonyme encore manquera son consul.

Je laisse la brochure jésuite pour prendre une brochure épiscopale : *De primatu Romani Pontificis ejusque infallibili magisterio, juxta ultima Galliarum concilia provincialia, scripsit Carolus Æmilius Freppel, episcopus Andegavensis.* Je sens le plaisir que vous fait ce nom, si jeune encore sous la mître, et déjà si brillant. Aux textes qu'il a recueillis de nos derniers conciles provinciaux, Mgr Freppel a ajouté des *advertenda* qui en font ressortir le sens. Partout les derniers conciles français ont, d'une voix unanime, confessé l'inerrance dogmatique

[1] Expression de Mgr l'archevêque de Baltimore dans sa lettre à Mgr l'évêque d'Orléans.

du Vicaire de Jésus-Christ. En terminant, Mgr Freppel cite ce bel éloge dont le Pape Grégoire IX, dans une lettre adressée à l'archevêque de Reims, honorait la foi des Gaules : « *In fervore fidei ac devotione erga apostolicam Sedem non sequitur alias, sed antecedit.* »

De l'aveu des juges les plus compétents, cette dispute latine met le latin du côté des infaillibilistes, qui avaient pour eux, si je ne m'abuse, le français. Nous avons donc les saints, les docteurs, le latin, le français, le nombre et le Pape. Et ce diable de petit *Français*, assisté de l'*Impartial du Loiret,* de la *Gazette d'Augsbourg*, de M. Loyson et de M. Daru, nous appelle « la secte. » C'est hardi, mais c'est trop fort, et le consul ne passera pas.

CXXX

Une seconde Messe à Saint-Paul. — Saint Augustin.

22 juin.

Le semaine dernière, j'allai de grand matin à Saint-Paul-hors-les-Murs. Vous devinez le plaisir de prendre du même coup le grand air, le grand espace, les grands souvenirs et la messe. Il avait plu ; les champs étaient rajeunis et gaillards. Entre la voie Appienne et la voie d'Ostie, il y a de certains chemins ondulés que je connais. De là, entre deux splendides tentures de clématites, on a sous les yeux tantôt la campagne, tantôt la ville. La campagne, c'est Virgile ; la ville, c'est Tite-Live et la suite, qui recommence avec les nouvelles destinées de Rome et du monde. Nos clématites revêtent aussitôt deux mille ans d'histoire, deux mille ans et plus, se mettent à raconter le genre humain. Elles ont vu

les deux histoires romaines. Virgile traversant ces sentiers, leur a demandé des hexamètres ; saint Pierre, qui peut-être y vint chercher la brebis perdue, a remarqué leur parure plus magnifique que celle de Salomon et de César, et il a dit le dernier mot sur les fortunes des maîtres du monde. *Et omnis gloria ejus tanquam flos fœni.*

En ce moment de l'année, après quelques bonnes heures de pluie, rien n'est comparable au charme des environs de Rome. Il y a là toute abondance, toute jeunesse, toute vigueur, toute grâce, toute majesté. De la terre et des cieux une sérénité joyeuse vous vient au cœur. L'esprit se remplit de nobles et bénignes images. Baigné de parfums adoucis, on songe à tout ce que l'on a pu voir de grand, de tendre et de pur. L'Éden radieux se déroule, livrant toujours de plus aimables aspects. Il semble que Mozart est par là, chantant des vers de Racine. Un souffle de bonté céleste court à travers ces merveilles, plus frais que le vent du matin. Il vous parle ; il dit le nom de Celui qui fait de tels présents et qui promet encore mieux, comme la vigne et l'olivier qui, dans une impatience de charité, se hâtent de donner leur fleur, *quasi vinea in primo flore botrus ejus, et quasi oliva projiciens florem suum.*

J'entrai dans la basilique. Je m'y trouvai seul. Il semblait que saint Paul fût en conférence avec son Maître et que ces grandes figures des apôtres, des papes et des docteurs, écoutassent en silence l'entretien. La nef immense me parut plus solennelle que je ne l'avais encore vue. J'éprouvai quelque chose de la terreur sacrée. Je me sentais très-petit et néanmoins très-grand. Très-petit, puisque, hélas ! je suis moi ; très-grand, puisque enfin je

suis de la maison. Je me disais : Au moins, pour la doctrine et l'adhésion du cœur, personne ici n'a rien à me reprocher; je suis ici dans l'obéissance, je suis ici dans le chemin, et enfin c'est ici « *chez nous.* » Si bien que j'avançais d'un pas circonspect, mais avec une grande allégresse en toute mon âme.

Derrière une colonne, un serviteur frottait le pavé. Pour celui-là, aucune terreur assurément ne le troublait. Il était chez lui. Il me donna le bonjour très-cordialement, et me dit qu'une messe allait commencer.

En effet, un tout jeune prêtre sortit de la sacristie, accompagné d'un assistant et de deux servants à peu près de son âge. A l'exception de l'assistant, tous portaient la robe rouge du Collége germanique. C'était un ordonné de l'avant-veille, qui venait solenniser sa seconde ou troisième messe en la célébrant dans la basilique de l'Apôtre des Nations. L'assistant, les servants et le prêtre avaient un aspect de candeur où l'on reconnaissait bien ce « monde à part » dont parlait il n'y a pas longtemps un ministre, lequel depuis s'est fait mettre à l'écart pour longtemps. Je les suivis, en compagnie du balayeur, laissant sa pelle et son balai sous la garde de sainte Scolastique. Ils entrèrent dans la chapelle du Crucifix. Le balayeur, par amitié, me dit que ce Crucifix a parlé à sainte Brigitte. Je le savais, mais je fus touché de la bonne grâce de ce brave homme qui pensait à l'honneur de sa basilique et à mon édification.

Je ne sais pas si M. de la Bédollière l'aurait cru; M. de la Bédollière croit avoir des motifs pour douter qu'un crucifix ait jamais parlé. Je me permettrai d'observer que sainte Brigitte l'a entendu, elle le dit elle-même, et le témoignage de sainte Brigitte, reçu par l'Église, est

au-dessus des motifs de M. de la Bédollière. Sainte Brigitte était là et M. de la Bédollière n'y était point; et puis, quand même M. de la Bédollière eût été présent, qu'est-ce que cela prouverait, qu'il n'eût rien entendu? Pour entendre le crucifix, il faut d'abord pouvoir entendre la raison.

Je n'ai pas entendu le crucifix durant cette messe. Mais sainte Brigitte aurait pu l'entendre, et c'est ce que la raison me disait. En présence de ce jeune prêtre dans sa robe d'écolier, la raison me montrait l'Église, les confiances augustes, les persévérances, les puissances de son sacerdoce, les vertus de son autel. Les yeux plus purs de sainte Brigitte eussent vu le Crucifix vivant; son oreille plus délicate eût entendu : *Ego, ego vici mundum!*

L'Église prend un jeune homme, presque encore un enfant, qui a grandi loin de la foule, à l'ombre; elle ose lui imposer la chasteté, l'obéissance, la pauvreté; elle ose lui mettre dans les mains la Pénitence et l'Eucharistie; elle ose l'envoyer au monde; elle ose lui dire : Va juger, va condamner, va combattre et vaincre le monde! Et depuis bientôt deux mille ans, le monde est contredit, condamné, combattu, vaincu.

Je sais bien que l'ami Bédollière a des procédés pour expliquer le phénomène, pour démontrer que le phénomène ne durera pas, et que d'ailleurs le monde n'est point vaincu. Je sais bien qu'il accomplit lui-même, — oui, lui Bédollière, — des choses qui ne laissent pas d'être étonnantes. Ne vient-il pas de dresser une statue à Voltaire? Ne fait-il pas des livres qu'il vend deux francs, et sur lesquels il gagne peut-être cinq sous, où il a fourré tout ce qui est nécessaire pour conduire des

milliers de conseillers municipaux à mourir sans sacrements? Voilà certes des merveilles en leur genre. Mais une plus grande merveille est que, Bédollière et le monde étant ce qu'ils sont, Bédollière ne soit pas le roi du monde.

Et en somme, ce petit jeune prêtre dont je viens d'entendre la messe, cet enfant qui porte encore sa robe d'écolier, retournera demain dans son Allemagne, et il y sera plus fort que le docteur Martin Luther qui était plus fort que des milliers et des millions de Bédollière.

Le Collége germanique est une fondation de saint Ignace. Il l'institua dans la prévision des besoins de l'Église catholique en Allemagne, mordue d'une dent envenimée, renversée et mise en lambeaux par le serpent luthérien. Quelques prêtres tous les ans pour des besoins si formidables! Néanmoins, le Collége germanique, se maintenant à travers toutes les vicissitudes, a rempli son but; il a donné à l'Allemagne des prêtres savants, fidèles et pieux. Qui peut calculer l'influence d'un prêtre savant, fidèle et pieux? Qui sait ce que fait au moyen d'un prêtre cet Ouvrier qui travaille sans relâche et qui met des siècles à la perfection de son œuvre? Après Luther, Fébronius et Joseph II sont venus; nous avons aujourd'hui cet illustre M. de Beust, et les juifs, et tant d'autres, et tant de défections, de trahisons et d'ignorance. L'épreuve n'est pas finie. Mais quelques enfants du peuple entrent dans les séminaires, et le monde sera vaincu. L'Église jette des grains de sable sur les rivages des océans débordés. C'est le môle, c'est la limite : *Non amplius!* Le flot baisse et se retire. L'Église, dans sa confiance inébranlable, voit déjà le jour

où les autels seront relevés sur le sol que la mer avait envahi. Le flot n'y jette plus que des écumes, plus tard il apportera des offrandes.

Je ne connais point ce jeune prêtre, j'ignore son nom ; sans doute je ne le verrai jamais. Mais il n'oubliera pas sa messe à Saint-Paul-hors-les-Murs, dans ce beau silence, par cette lumineuse matinée de juin. Si cette page vient sous ses yeux, qu'elle lui soit l'action de grâce d'un chrétien édifié de sa piété et de celle de ses compagnons.

Je suis rentré dans Rome par la porte d'Ostie. Le soleil avait monté, la poussière et le bruit montaient, c'était le monde. Mais par delà les méandres du Tibre, à travers la poussière, je voyais le dôme, et, à travers le bruit, j'entendais encore : *Ego vici mundum.* Au coin d'une rue misérable, formée de quelques pauvres maisons, je vois la *via Græca.* Ici, vers l'an 382, un Africain de Numidie, nommé Aurèle Augustin, vint ouvrir une école d'éloquence. Il avait trente ans ; quoique plein d'esprit et de cœur, et déjà près d'être un des rares génies du monde, il croyait, tout comme M. de la Bédollière, que le christianisme n'était pas assez grand pour l'intelligence humaine. Augustin et M. de la Bédollière sur le même chemin, cela fait dresser les cheveux ! Seulement, Augustin n'était pas à son aise dans ce chemin-là. Désabusé du manichéisme, il avait embrassé le scepticisme de l'*Académie,* essayant d'y trouver quelque fétu qui pût lui servir de rempart contre le Dieu envahisseur de sa mère. Mais sa mère, se faisant bien expliquer les belles idées de ces académiciens, lui disait : *Enfin ce sont des épileptiques !* Forcé d'en convenir il fut vaincu.

Il a donc promené par ici ses angoisses, ce grand et charmant Augustin, à qui Dieu a donné tant de paroles dont l'intelligence humaine a été nourrie depuis quinze siècles, et qui est devenu l'un des vingt ou trente vivants qui dominent le monde! A cette époque, il professait la rhétorique, et le monde entier ne l'aurait pas tiré de la rhétorique. Mais il demandait la vérité avec larmes. Un jour, une voix d'en haut, douce et bienveillante, lui dit : Prends et lis. Il ouvrit le Livre et lut ces paroles de saint Paul aux Romains : *Revêtons-nous du Seigneur Jésus-Christ!* Ce jour-là, Paul donna Augustin à Jésus-Christ, et Jésus-Christ donna Augustin au monde.

Augustin! Il ne fut cependant qu'évêque d'Hippone, un petit lieu sans « importance » dans le rayon de Carthage. S'il était au Concile, l'école théologique où brille M. Janicot le signalerait parmi ceux qui risquent d'en invalider l'œcuménicité. Que serait l'évêque d'Hippone aux yeux de l'école théologique où brille M. Janicot? Un Vicaire apostolique, pas autre chose. Hippone? Combien y a-t-il de cafés et de théâtres à Hippone? Combien d'imprimeries et de manufactures, et de magasins de modes? Quel est le chiffre de la garnison? Quel nombre de députés élit le diocèse d'Hippone? D'ailleurs, l'évêque d'Hippone croyait à l'infaillibilité du Pape. Il soumettait au Pape l'approbation des conciles; il disait : Rome approuve, la cause est finie. Si l'évêque d'Hippone était présentement à Rome, avec quel empressement, avec quelle confiance (*portentosa insipientia*, dit le P. Ballerini), notre bon abbé Gaduel lui porterait sa scripticule (*Scriptiuncula*) intitulée *Disquisitio moralis*, pour lui apprendre à voter correctement!

A propos, puisque nous parlons du vote, quand aura-t-il lieu? Hélas! je suis couvert de confusion; mais il paraît bien que ce ne sera pas pour la Saint-Pierre. Et pour quand, alors? Je n'en sais rien. Je me suis permis d'interroger là-dessus un évêque. — Il y a, m'a-t-il dit, une chose que Dieu a faite, qu'il respecte beaucoup et dont il a tiré toujours beaucoup de gloire. Cette chose s'appelle la liberté humaine. Dieu attend qu'elle veuille bien se prononcer pour lui en certains lieux où présentement elle n'entend pas les choses tout à fait comme d'autres, en plus grand nombre, croient qu'il le désire. Puisque Dieu attend, attendons!

Que répondriez-vous? Moi je ne vois rien à répondre, et quand même je verrais quelque chose à répondre, qu'importeraient mes réponses? Je pense, d'ailleurs, que les cent discours ne défileront pas tous. Un abrégé paraît trop désirable pour n'être pas proposé. Mais enfin, s'il faut tout entendre, on entendra tout. Divers mauvais bruits couraient il y a huit ou dix jours : bruits d'invasion, bruits d'évasion, bruit de protestation et d'insurrection. Aujourd'hui, on ne s'attend plus qu'à voir couler le temps. Le temps coule en effet. Il coule, et il mûrit les dogmes comme autre chose. Après avoir laissé craindre les tempêtes, les grêles, les sécheresses, les... etc., il finit par livrer la moisson mûre en temps opportun pour la faux et pour le grenier.

CXXXI

L'Infiorata.

24 juin.

Je crains de décrier le premier-Paris de l'*Univers* en le détournant trop souvent de la « question de cabinet » et des autres choses sérieuses dont il est séant de parler trente fois par mois. Cependant je vous décrirai encore une fête. A Rome, les fêtes sont fréquentes, ou, si vous voulez, il n'y en a qu'une, mais elle dure à peu près toute l'année. Je veux bien confesser la barbarie, au point de vue économique, d'un usage qui prend au peuple tant d'heures propres à tourner la meule. Néanmoins, il faut aussi avouer que c'est joli, en harmonie avec le climat, et que l'usage n'a rien d'offensant pour la dignité de l'homme. J'observe qu'ici l'on mange, l'on boit, l'on dort comme ailleurs; on est vêtu, on est logé, on chante; je serais même tenté de trouver que l'on chante trop. Dès le matin, de toutes les fenêtres il sort des chansons qui viennent heurter la mienne et troubler mes raisonnements. Les fenêtres sont fermées, les chants alors descendent dans la rue, et se promènent au clair des étoiles jusque vers l'heure où les fenêtres se rouvrent. Manchester, le Creusot, Saint-Étienne, quelques autres pays de grand travail, trop fréquemment visités de la clarinette chassepot, sont sans doute plus méditatifs, mais peut-être moins joyeux.

Enfin, soit que je me gâte à Rome, soit que je manque absolument de sens économique comme de tant d'autres sens de « mon temps, » il est certain que cette longue

fête romaine ne me scandalise en aucune façon. Il ne me paraît pas contraire à l'honneur ni au bien d'un peuple qu'il augmente le nombre de ses dimanches sans augmenter le nombre de ses lundis: qu'il ne songe pas même à demander la diminution de ses heures de travail, ayant tout le repos qui lui convient. Pour tout dire, je tourne à l'admiration si je considère qu'en faisant cette vaste part au repos, on a su ne rien donner à la débauche ni à l'ennui. Nous cherchons ce secret politique et économique depuis assez longtemps, mais je ne vous vois pas encore au moment de mettre la main dessus.

Donc, les fêtes du Saint-Sacrement ont fini hier soir à huit heures, au bruit du canon, par une belle procession de cierges sur la place Saint-Pierre; et hier, à huit heures et demie, les fêtes de saint Jean-Baptiste ont commencé sur la place Saint-Jean-de-Latran, par des feux de joie.

Je ne parle qu'en passant d'un entre-deux, on ne peut pas tout dire. Il y a eu encore cette semaine, la fête de saint Louis de Gonzague, fête de la jeunesse écolière, célébrée en pompe avec premières vêpres, grand'messe, grande musique, grand salut, octave, et assistance du peuple entier. Ce n'est néanmoins qu'une fête privée donnée par le collége Romain. Ainsi, les riches particuliers, dans la vieille Rome, donnaient des jeux. On offrait au peuple des combats de gladiateurs et d'animaux; les jeux maintenant sont de cantiques, de lumières et de fleurs, on offre au peuple les pompes de l'Eucharistie. C'est le progrès que M. Gibbon déplorait, mélancoliquement assis sur les débris du Forum déshonoré par les sandales des moines. Il y prit le dessein

d'écrire son livre contre l'Église. Quand la Révolution française arriva, M. Gibbon mourut de peur.

La Saint-Jean-Baptiste est une fête d'obligation religieuse et civile très-populaire. La nuit est consacrée aux chants, à la musique, au tapage nocturne. On va à Saint-Jean-de-Latran voir les feux qui s'allument dans la campagne, on achète des fleurs propres de la solennité, qui sont la lavande et l'œillet rouge. Toute la jeunesse de Rome se rend là. C'est un pèlerinage de fiançailles, et les vieux époux y retournent en souvenir de ce premier engagement. Heureux le peuple dont la vie est mêlée à la religion! Il n'a pas fermé la source de la poésie domestique.

J'ai vu tout à l'heure cette fête. Elle a ajouté à mon respect et je peux dire à mon admiration pour le peuple romain. De plus en plus je le regarde comme le peuple le plus policé, le plus sage, le plus honorable qu'il y ait au monde. Certaines gens ne remarquent que ses guenilles. Il y a aussi des guenilles ailleurs, et beaucoup plus qu'ici. Pour moi, je remarque son attachement aux traditions, sa douceur, la joie tranquille de ses loisirs. Peuple unique dans sa ville unique, plein comme elle de beauté et de grandeur négligée.

Du forum de Trajan, où je joignis la voie papale, jusqu'au Latran, c'était une double file ininterrompue de gens en demi-gala qui montaient et descendaient, bien portants et paisibles. La foule descendante formait vraiment une chaîne de fleurs. Tous avaient à la main le bouquet d'œillet et de lavande ; le chemin en était embaumé.

Représentez-vous ce chemin d'ombre vigoureuse et de lumière éclatante, moitié ruines et moitié maisons,

tantôt ville, tantôt village, semé de marbres antiques et de touffes d'herbe, gagnant de forum en forum, longeant les débris du temple de la Paix, longeant le Colysée, montant au Latran à travers un marché de bouquets. Répétez-vous les noms de Trajan, d'Auguste, de Néron, de Titus, mêlés aux noms de saint Pierre, de saint Clément, de saint Ignace d'Antioche, de Constantin, de Charlemagne. Parmi ces majestés de l'histoire, sous l'incomparable azur, adouci de cette teinte du matin qui rappelle le duvet des fruits noirs, voyez ce peuple heureux, cette foule fleurie, animée du grave battement des jeunes cœurs. Rien jamais, même dans les peintures, ne m'a donné autant l'idée sincère et grandiose d'une fête. Point de poussière ni de fumée, ni de cris ni de sueur; point de grincements de musiques, point d'odeur de friture, rien de flamand. C'était la noble Italie, encore mieux la noble Rome, jouissant de voir, de penser et d'aimer au milieu de ses propres magnificences, Dieu dans le cœur, des fleurs dans les mains. Spectacle vraiment doux, apparition charmante du genre humain délivré de ses stigmates ordinaires, la laideur, la misère, la servilité! Dans les épanouissements de ce soleil qui était bien le regard caressant du père de la race humaine, ils portaient la vie aussi gracieusement que leurs bouquets.

Je pénétrai dans la basilique, source de ce fleuve de joie qui coulait par la ville. La basilique avait ses grandes tentures de damas rouge, austères et souriantes; toutes ses portes étaient ouvertes, tous ses autels parés et allumés. La foule entrait, se distribuait autour des autels. La vaste nef, ordinairement déserte, se trouvait remplie de groupes animés et silen-

cieux ; le fils de Zacharie et d'Élisabeth voyait autour de lui cette même multitude qui venait le visiter au désert. En ce temps-là, Tibère possédait le monde, et l'un de ses embarras était de refuser les temples et les prêtres que lui offrait le monde. Il voulait bien être dieu, il voulait bien avoir des autels et des prêtres de sa divinité, mais pas trop. Si la police de Tibère lui a rapporté que, dans un coin de la Judée, un homme appelé Jésus disait d'un autre Juif : « *Entre ceux qui sont nés de la femme, il n'y en a pas eu de plus grand que Jean-Baptiste,* » assurément Tibère a ri de ces deux prophètes. Cependant l'oracle est vérifié. Déjà, au seul regard humain, Jean-Baptiste est plus grand dans le monde qu'Alexandre et que César. Au seul regard humain il a mérité cette grandeur. Le monde lui doit plus qu'à Alexandre et plus qu'à César. C'est lui qui a dit, montrant Jésus : *Voici l'Agneau!* C'est lui qui a dit devant Jésus : *Il faut qu'il croisse et que je diminue.* C'est lui qui a dit au roi Antipas : *Il ne vous est pas permis,* tout roi que vous êtes, *de transgresser la loi de Dieu;* c'est lui qui a bravé la mort pour dire la vérité. Au seul regard humain, ces paroles et cette mort sont plus grandes que tout Alexandre et tout César. Je rabaisserais la majesté de la foi si j'insistais sur cette pensée. Nous adorons Dieu parce qu'il est Dieu, et nous honorons ses saints parce qu'ils sont ses saints, et non parce qu'ils ont dit ou fait des choses que nous trouvons grandes et belles. La suréminente beauté et la suréminente vertu des saints consiste dans leur foi et dans leur amour pour Dieu. Les traits de génie ou de grandeur qui pourraient avoir un autre principe pourraient aussi mériter peu que nous les admirions. Le philan-

thrope et le grand homme restent encore du vulgaire ; c'est la foi et l'amour seuls qui entrent dans la grandeur. Mais il est vrai pourtant que cet éclat de l'intelligence, de la justice, du courage et de la bonté, qui commande à l'admiration, rayonne davantage là où l'Église a posé ses couronnes, et que le saint fait honneur à l'homme comme à Dieu, *admirable dans ses saints*.

J'assistai à la messe d'un de nos Vicaires apostoliques français. C'était à l'autel du Saint-Sacrement, orné des belles colonnes dorées que l'empereur César-Auguste fit faire avec le bronze des vaisseaux d'Actium. La tradition rapporte qu'Auguste eut une vision de l'autel céleste qui dominerait au Capitole ; et ces colonnes, monument de la victoire qui lui donna l'empire, supportent le reliquaire où l'Église garde la table du premier banquet eucharistique. Telle est Rome, telles sont les choses qu'il a plu à Dieu de rassembler ici. Et c'est pourquoi ici rien ne peut mourir, et tout renaîtra d'ici.

Quant à cet évêque qui disait la messe, une de nos provinces l'a donné à l'Église, et il revient de Canton où il achève de bâtir sa cathédrale sur l'emplacement du palais de Yeh, le dernier persécuteur des chrétiens, lequel s'est fait apporter un lambeau du cœur de M. Chappelaine, missionnaire, et l'a mangé. A cet autel orné des dépouilles d'Actium, l'humble évêque était servi par un de ses disciples chinois ; butin d'une victoire achetée par le sang, mais d'où naîtra un empire plus durable que celui qui sortit des eaux d'Actium. Et l'évêque, debout devant l'autel, lisait ces paroles au livre sacré : « Écoutez, îles, et vous peuples éloignés.

« prêtez l'oreille. Le Seigneur m'a appelé dès le sein de « ma mère, il a rendu ma parole semblable à un glaive « perçant, il m'a protégé sous l'ombre de sa main ; il « m'a mis en réserve comme une flèche choisie ; et il « m'a dit : Je t'ai établi pour être la lumière des na- « tions et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de « la terre. »

Au retour, près du Colysée, j'ai vu passer l'Homme qui dit maintenant aux foules : *Ecce Agnus Dei,* et aux puissances : *Non licet.* Mais il ne dit pas : *Oportet minui,* car il représente Celui qui doit au contraire grandir. Comme tous les Romains, Jean-Marie Mastaï allait honorer Jean-Baptiste, fils d'Élisabeth et de Zacharie. Un prêtre français, qui se trouvait à genoux auprès de moi sur le chemin, me dit en se relevant : *Ecclesia Dei* MAGNUM VIRUM *genuit* JOANNEM, *præcursorem Domini.*

Plusieurs vont répétant que la poésie est morte. Je crois qu'ils ont raison ; mais ils ont raison parce qu'ils sont de l'Académie. Quant à moi, qui suis de l'Église, je dis que la poésie est vivante. Je la vois couler, je la vois bondir, je m'abreuve à ses ondes salubres, et je tiens que nous irons encore loin dans le monde en chantant nos antiennes, lorsque la race du vaudeville et de la carmagnole dormira son sommeil hébété qui deviendra la mort.

CXXXII

Nouveaux délais. — La liberté humaine fait les affaires de Dieu.

28 juin.

Nous voici à ce jour désiré de Saint-Pierre, et point de définition ! C'est la preuve éclatante que M. Veuillot ne fait pas tout ce qu'il veut, et ceci devrait contenter ceux qui craignent tant l'action des *Ephémérides* (*vulgo*, certaine presse) dans l'Église. Mais il n'y a pas moyen de les contenter. Après avoir enfin couché le Concile sur le gril, ils commencent à dire qu'on les fait inhumainement mourir de chaud. Vous verrez que, s'il y a des fièvres, ce sera encore la faute des *Ephémérides*. Tout sera vain, néanmoins. Autant le désappointement est cruel, autant l'espérance et la volonté sont fermes. Le Concile sait que Pierre est infaillible, comme Job savait que son Rédempteur était vivant. C'est une chose qu'il veut dire au monde, à l'avenir et à l'éternité. On ne remet pas à remplir de tels messages. On ne s'expose pas au reproche que se faisait le prophète : *Væ mihi, quia tacui !* Et si la définition ne peut mûrir qu'au soleil, eh bien ! on grillera.

Quant aux causes multiple qui prolongent le retard, je ne les connais pas toutes. Vous me pardonnerez de ne point dire toutes celles que je connais. Je ne suis point fait pour regarder dans le Concile par le trou de la serrure, il ne me convient pas de violer des portes sacrées. Bientôt d'ailleurs toutes les portes s'ouvriront toutes grandes. Fra Paolo griffonne pour le service de

sa passion ; Pallavicini enregistre pour l'honneur de la vérité. Fra Paolo se hâtera, il mentira, l'on devra le démentir. Ainsi tout viendra au jour, malgré le dédain qui consentirait d'ignorer et malgré la miséricorde qui voudrait oublier. Justice sera faite. A côté de la justice humaine apparaîtra la belle et patiente grandeur de la vérité. On aura le consolant spectacle de son pas laborieux, mais triomphant. C'est le tableau qui restera. Je le contemple d'avance, et je supporte les fâcheux visages qui ne tarderont guère de s'offrir à ce qu'ils ne croient pas chercher.

Vous voyagez, le but vous apparaît en droite ligne, en pleine lumière. Il semble que vous y touchiez. Mais il y a encore du chemin, encore des obstacles à franchir. Il y a des compagnons plus lents qu'il faut attendre, des récalcitrants formels qu'il faut persuader, des ennemis qu'il faut vaincre. Ce but, tout à l'heure si visible et si voisin, se cache, semble hors d'atteinte ; il faut marcher longtemps après l'heure où l'on pensait que la route serait finie. Voilà l'histoire de la définition de l'infaillibilité et de toute œuvre de l'homme, encore qu'il ait ici l'assistance de Dieu. Dieu lui-même emploie le temps et toute la nature à former une herbe des champs. Il fait plus lorsqu'il lutte contre notre liberté pour nous procurer le salut : il se met personnellement à l'œuvre, souffre des retards, recommence vingt fois et cent fois. Or, le Concile n'est pas seulement un individu, mais une armée, et une armée de docteurs ! Toute armée marche lentement ; les armées de docteurs ne font pas exception. Dans les armées de docteurs comme dans les autres, il y a des soldats enclins à raisonner contre le capitaine, et c'est une science rare

aussi chez les docteurs, que la science d'abandonner un premier avis. Un grand évêque [1] soutient en forme que les conciles, quoique saints et vénérables, ne sont pas d'institution divine. Très-généralement on lui accorde que *Tu es Petrus* ne se peut correctement traduire par : *Vous êtes un amas de pierres.*

Il y a donc des difficultés non pas invincibles, mais réelles, sérieuses, considérables, qui tiennent au temps, à la nature diverse des esprits, à la constitution même de l'homme. La majorité, promptement unanime sur le but, ne l'a pas été tout de suite sur les moyens. Beaucoup n'ont pu se résoudre, sans un véritable déchirement de cœur, à écarter des termes équivoques qui semblaient devoir rattacher tel ou tel dissident. Il a fallu que la réflexion fût longue, que la conscience parlât très-haut pour leur faire accepter les précisions de l'expression dogmatique. Tous ces obstacles naturels n'étaient rien encore. Derrière les difficultés, il y a eu, il reste les obstinations. Les obstinations exploitent et compliquent redoutablement les difficultés.

A les juger d'après les impressions qu'elles produisent sur la plupart des Pères, toutes les obstinations ne sont pas du même genre. Les unes désolent, les autres révoltent.

Qu'on ignore, qu'on ne puisse apprendre, que d'invincibles préventions égarent le jugement, je le conçois, disait un membre éminent de la majorité. Mais l'intrigue contre la sainte Église, l'appel au bras séculier, la divulgation mensongère du secret, les citations d'autorités imaginaires ou ridicules, la résolution de

[1] Mgr l'Évêque de Tulle.

tirer en longueur, et tant de basses et cruelles industries pour faire avorter le Concile, à dessein de contenter des opinions ou plutôt des importances particulières, voilà ce qui m'écrase et ce que j'eusse demandé à Dieu de ne point voir ! »

En vérité, ces pratiques plus matérielles que doctrinales jettent sur les esprits un voile de tristesse. On parle chaque jour avec plus de patience, mais avec plus de douleur, de leur persévérance inattendue. Des « irréconciliables » dans le Concile ! voilà une vraie humiliation.

Je me permettrai de revenir, à ce propos, sur une idée que j'ai déjà présentée.

En tout homme, la liberté humaine est chargée d'un travail que lui assigne la volonté de Dieu, et quoi qu'elle veuille, elle le fera, parce que la liberté de Dieu ne doit pas être violée par la désobéissance de l'homme. Dieu reste le maître. L'indocile, quoique libre, ne sera pas dispensé du travail qu'il doit à Dieu et au genre humain, car Dieu n'a pas entendu lui donner la vie comme une force superflue. Il travaillera, il servira, il obéira ; il ne peut que perdre la joie de l'obéissance volontaire et le prix immortel dont elle eût été payée. Selon qu'elle se prête ou se refuse au travail de Dieu, la liberté humaine change de caractère. Ou elle enlève le fardeau joyeusement et noblement sur les ailes de l'amour, ou elle y est attelée et elle le traîne en hurlant par les chemins âpres ; et le maître qui se rit de la rébellion tire encore profit de ses lenteurs.

En ce temps frivole où nous sommes, Dieu permet qu'un dogme nécessaire au progrès de son Église, et par conséquent au salut du monde, apparaisse et res-

plendisse dans le catalogue des articles de foi. Il convenait que le monde en fût informé jusqu'en ses derniers lointains et en ses dernières ténèbres ; il convenait aussi qu'il connût bien la valeur d'un article de foi. Sans doute, l'attention du monde eût été puissamment éveillée par l'explosion d'une unanimité prompte et comme soudaine, et cette première grâce en eût attiré d'autres, parce que l'amour obtient tout. Mais le résultat si désirable d'informer le monde est atteint sûrement, quoique avec plus de peine et de sueur, par cette marche lente à travers des oppositions obstinées. Peut-être même que de ce chemin plus long par où le Concile a été forcé de passer, la miséricordieuse sagesse divine a fait un chemin abrégé. Qui eût prêché l'infaillibilité aussi haut, aussi loin, avec autant de retentissement que ces lenteurs? Le monde aura entendu les vœux et les prières du clergé, les vœux et les prières des fidèles. Son oreille dure aura été frappée sans relâche par cet immense cri d'une fière et invincible foi. Il aura connu la misère des objections, la solidité des réponses, la persévérance magnanime qui résiste à toutes les considérations humaines, afin de proclamer la volonté de Dieu. Ainsi, parmi les défaillances et les anéantissements de l'autorité humaine, le monde apprendra qu'il y a sur la terre une autorité infaillible. Personne, à présent, n'ignore qu'il avait besoin d'en être instruit. Évidemment cela était à faire, et évidemment cela est fait. L'Opposition en a été l'instrument aussi utile que rebelle et aussi puissant qu'involontaire. Ceux qui voulaient sonner le tocsin ont tout simplement sonné la cloche. *Irridebit !*

Un journal diocésain, grand adversaire de l'infaillibi-

lité et peu gracieux envers nous, mais touchant par le zèle qu'il montre pour son Ordinaire, nous vantait l'autre jour le nouvel éclat que jette la grande vertu et le grand génie de l'un des princes de l'Opposition. Semblablement, l'auteur légèrement plus réservé de la brochure sur l'*Unanimité nécessaire* veut tirer argument de la *vertu incontestée* et de la *science éminente* de cent évêques (c'est son compte) qui repoussent de science certaine le dogme invoqué par le reste de l'Église. A Dieu ne plaise que je conteste la vertu de personne, ni que je mette en un lieu ou en un autre le monopole de la vertu; mais quant au génie, non! Sans prétendre aucunement nier le génie, je me permets cependant de trouver qu'il ne s'est point encore montré de ce côté des brochures anonymes, des doctrines irréfléchies, des lettres aventurées et du latin aventureux. Tout le succès réalisé par là a été d'allonger le temps; faible triomphe, puisqu'en somme c'est par là qu'on va se trouver avoir perdu son temps.

Laissons dans la main qui les distribuera pour toujours ces palmes que les correspondants de M. Janicot jettent par avance sur un groupe où j'estime qu'elles paraissent importunes. De tels partages ne sont pas toujours décents et peuvent paraître prématurés. Nous sommes encore au moment d'un combat dont il faut attendre la fin. En ces sortes de combats, la défaite ou la victoire peuvent devenir également glorieuses, ou plutôt il n'y a ni défaite ni victoire, mais un embrassement dans la vérité. Un évêque disait à un autre : — Accordez-nous quelque concession. Celui-ci répondit : — Mon Seigneur, quelle injure me faites-vous et vous faites-vous à vous-même? Suis-je un plus fort

qui puisse concéder quelque chose à un plus faible? Est-ce *ma* vérité que je défends et que j'ose vous faire subir? Et Dieu nous propose-t-il des vérités que nous puissions scinder ou seulement rogner un peu, pour les faire entrer dans nos convenances particulières? Ni je n'ai le droit de vous faire des concessions, ni vous n'avez le droit d'en recevoir. Je ne suis pas ici pour contenter mon cœur ou le vôtre, mais pour obéir à la lumière qui me commandera de dire oui ou non.

Voilà ce qui doit se passer au Concile, et voilà, malgré tout, ce qui s'y passe; et ainsi, par la très-sainte et très-miséricordieuse volonté divine qui se révèle aux cœurs droits, les choses s'y passeront. Au dernier moment, Dieu se révélera et le monde saura le fond des cœurs. Alors les jugements humains devront se réformer eux-mêmes, et deux adversaires se reconnaîtront amis, l'un disant : Je ne croyais pas que vous fussiez aveugle; l'autre répondant : Je ne savais pas que je l'étais.

Mais, dès à présent, que de sujets d'admiration nous offre ce Concile! Pour savourer l'immense douceur de respecter et de vénérer, il faut avoir sous les yeux, comme la joie nous en est donnée, cette foule d'évêques qui, sans aucune considération du monde ni d'eux-mêmes, attendent le moment de Dieu. La plupart sont pauvres, et ceux qui pourraient se mettre à l'aise s'imposent une vie de pauvreté et de privations. Ils vivent sans air par cet été brûlant, dans les chambrettes où ils ont passé l'hiver sans feu. Un grand nombre se soumettent à la discipline des couvents et des séminaires, les autres aux incommodités de l'auberge ou de la maison et de la nourriture romaines. Depuis sept mois, à

moins d'être gravement malades ou d'avoir des occupations impérieuses dans les commissions, ils n'ont pas manqué une séance du Concile. Ils restent loin de leur maison, et ce qu'ils trouvent plus dur, loin de leurs affaires sacrées, loin de leur peuple qui a besoin d'eux; ils restent à écouter des discours non-seulement qui ne leur apprennent rien, non-seulement qui les ennuient, mais qui les affligent. Ils n'ont ni délassement, ni sommeil, ni occupation constante, ni joie; et toutefois ils ne parlent point de partir, parce que l'intérêt de la sainte Église exige qu'ils restent. Un illustre archevêque de France[1], dont vous avez lu dernièrement les écrits pleins de clarté et de vigueur, disait ces jours-ci : Je veux rester, je reste. Mais si nous n'avons pas fini vers le milieu de juillet, il arrivera ce que je n'aurais pas cru. — Quoi donc, Monseigneur? — Il arrivera que je commencerai ma soixante-dix-septième année en Concile.

C'est là le Concile; ce sont ces grands et saints vieillards pleins de science, pleins de piété, pleins il faudrait dire, de jeunesse, car ils se dévouent avec tout ce que la jeunesse a de plus ardent et de meilleur. Rangés autour de Pie IX, ils donnent, sans compter, leurs derniers jours au grand ouvrage où Dieu les a convoqués. J'ignore si Pie IX et ces hommes que Dieu a élus pour l'entourer en ce dessein suprême se sont dit : « Faisons un grand Concile. » Mais je ne crains pas de dire qu'ils feront le Concile, et qu'il sera grand.

[1] Cambrai.

CXXXIII

29 juin.

Voici les nouvelles, ou, si vous voulez, les attentes d'aujourd'hui. J'espère que je vous ai appris depuis sept mois à ne pas compter aveuglément sur mes informations, qui sont exactes pourtant lorsque je vous les renvoie.

On pense que le troisième chapitre sera voté vendredi, et que la discussion sur le quatrième pourra être close le lendemain. Alors il n'y aurait plus que le rapport des amendements et le vote, ce qui ne saurait durer plus d'une semaine, et cette grande question de l'infaillibilité serait vidée. Mais !...

Pour vous parler de moi, je resterai autant que possible. Sans doute, mon service, qui a été fort peu de chose, est véritablement terminé. Mais ayant vu le commencement, je désire voir la fin. D'un côté, il me serait dur de manquer l'octave de Saint-Pierre; de l'autre, j'imagine que la mauvaise humeur de *certaine presse* pourra se répandre en mauvais propos de tout genre, et je ne serai pas fâché d'être en mesure de leur adresser quelques bons démentis, en attendant les redressements décisifs qui leur seront appliqués. Assurément, s'ils m'en croyaient, ils ne me donneraient pas cette peine et ne s'infligeraient pas plus tard ce souci. Ce serait le cas pour tous les journaux d'imiter le grand et modeste sage qui disait : *Docete me, et ego tacebo...* Mais !...

On cite de jolis mots d'un évêque fort modeste, qui

s'est rendu très-cher à ses frères infaillibilistes par sa bonne grâce et en même temps la vigueur de ses sentiments. Un grand prélat de grande capitale, du camp opposé, lui disait, peut-être avec un peu d'ironie : — Monseigneur, vous qui avez le bras long, tirez-nous donc de cette difficile affaire. Il répondit : — « Monseigneur, il faudrait premièrement que j'eusse le bras plus long, et secondement que d'autres eussent la langue plus courte. » Un autre adversaire « important » lui dit : — Monseigneur, j'ai lu tous les Pères et tous les théologiens ; ils sont tous de notre avis. — « Monseigneur, répliqua-t-il, je n'ai point lu tous les théologiens, tant s'en faut. Mais depuis ma petite enfance j'entends dire qu'il y a une grande dispute entre les gallicans et les ultramontains, et, malgré mon ignorance, je m'en suis bien aperçu. Vous m'assurez que tous les théologiens sont du même côté ; dites-moi, en grâce, l'objet de la controverse? »

Ces petits propos courent dans Rome et aident à passer le temps. Mais ils ne remplacent que bien imparfaitement les tournées de confirmation, et je suis sûr que le bon et gracieux évêque de Saint-Claude aimerait mieux parler de Rome à ses curés que d'escarmoucher à Rome avec ses collègues gallicans.

CXXXIV

Un ancien rédacteur de l'*Univers*.

25 juin.

Je viens de voir un homme qui a fait fortune pour avoir écrit, il y a vingt ans, un article dans l'*Univers*.

Tout arrive! C'est à l'hôpital que je l'ai vu. Mais quel hôpital!

Il est prêtre. Il l'était déjà lorsqu'il fit ce bienheureux article dans l'*Univers*. Il occupait un poste qui lui donnait le vivre et le couvert, bien juste. C'était d'ailleurs tout ce qu'il voulait, le poste lui laissant du temps pour l'étude. Son article roulait sur les conciles provinciaux. Il n'y soutenait que la pure doctrine, n'attaquait personne, ne cherchait querelle ni aux vivants ni aux morts. Ce ne fut pas long : l'article parut le matin, à midi l'auteur sut qu'il avait un remplaçant; le soir, il était, comme on dit, sur le pavé.

Il vint à Rome, outillé pour vivre à raison d'un franc par jour, et il se mit bravement à faire un livre dont il avait longtemps rêvé. C'était un livre ecclésiastique, en latin, qui ne pouvait espérer aucun secours du gouvernement, aucun prix d'Académie. Bah! il s'y mit, sachant qu'un homme qui peut vivre à vingt sous par jour, peut entreprendre de remuer le monde, et que le plus fort est fait. Dangereuse Rome, pleine de gens qui vivent à vingt sous par jour, pleine aussi de bibliothèques, pleine encore de conseils, et où le papier et les conseils sont pour rien! Voilà le livre en train, voilà un éditeur, voilà des souscripteurs, voilà le livre fini. Et que vous dirai-je? Cet homme heureux, après à peine une vingtaine d'années de labour, se trouve présentement à la tête de quinze à dix-huit cents francs de rentes. Oui, en vérité, son air content, son train, la façon dégagée dont il est revenu à Rome, dont il parle de s'y prolonger et d'y revenir, tout sonne bien dix-huit cents francs de rente, ou à peu près.

Je l'ai donc vu à l'hôpital; mais encore une fois quel

hôpital ! Le quartier silencieux, la vue sur le Tibre, un cloître, de larges escaliers de beau travertin voûtés en arcs de triomphe, une chapelle en marbres précieux. — Père, lui dis-je, combien payez-vous votre place ici? — Voilà le plus beau, répondit-il, je suis vraiment à l'hôpital et je ne paie rien du tout ! On cherche même à me persuader qu'on est très-honoré d'héberger l'auteur de mon livre. Mais si vous connaissiez l'aménité de ces religieux qui me donnent asile, c'est alors que vous sauriez comme je suis bien logé.

Il voulut me faire voir les splendeurs de la chapelle. — Voilà, me dit-il, des tableaux qu'on estime, et vraiment je trouve du plaisir à les regarder. Ce n'est pas que j'y connaisse quelque chose; je ne suis qu'un pauvre canoniste. Mais ce qui m'enchante, c'est la charité dont ils témoignent envers la maison de Dieu. Ici, quand le bon service des malades est assuré, l'on songe tout de suite à la magnificence de l'église. On achète les plus beaux marbres, on les fait polir par les plus habiles mains. Y a-t-il place pour un tableau? C'est au peintre en renom qu'on le demande. On renouvelle et on épaissit les dorures. On rajeunit si l'on n'a pas de quoi créer. Personne n'a l'idée de dire : *Ad quid perditio hæc?* On a bien raison. Pourquoi les pieds du Sauveur ne seraient-ils plus arrosés d'une huile de grand prix? Et pourquoi Jésus, pauvre et malade, ne serait-il pas servi en roi?

Ainsi me parlait ce rude canoniste, avec un feu de respect pour Dieu et pour les pauvres. Il me citait le soin avec lequel Dieu choisit les ouvriers qui durent fabriquer l'arche, et il regardait comme une très-bonne politique de remplir les églises de choses précieuses et belles. Car, disait-il, les artisans qui font ces belles

choses travaillent avec joie, parce que leur travail est pur et honoré. Ce travail attire sur eux des bénédictions qui rendent leur vie plus douce ; et enfin, tout le monde jouit de ce qu'ils ont fait. Peut-être qu'en creusant un peu ceci, on en tirerait un chapitre d'économie politique qui vaudrait tous les livres de Proudhon. Quand l'artisan sera content de son travail et quand son travail lui vaudra quelque honneur, plus d'un problème sera résolu.

Rentrés dans la cellule, nous avons causé de l'ancien temps, en regardant couler le Tibre. — Véritablement, me dit-il, lorsque cette aventure m'arriva et que je me vis destitué, je fus presque fâché d'avoir trouvé l'*Univers* sur mon chemin. Mais la vérité est pourtant que, ne rencontrant point ce trou, je n'aurais pas fait mon livre, je ne serais pas venu à Rome, je n'aurais pas coulé si doucement de longues années, je n'aurais pas vu la vérité de si près, je ne me trouverais pas en ce moment sur le seuil du Concile, pour saluer l'infaillibilité... l'INFAILLIBILITÉ !

Il prit cet air fin des hommes sérieux qui se vantent d'avoir fait une malice, et il ajouta en baissant la voix : Car je l'enseignais, l'infaillibilité ; je l'enseignais positivement, il faut bien le dire. Ce fut là peut-être...

Et tous deux en même temps, le doigt posé verticalement sur les lèvres, comme si l'auteur de la *Disquisitio moralis* allait apparaître, nous nous dîmes : Chut [1] !

[1] Cet homme savant et excellent était M. l'abbé BOUIX.

CXXXV

Discours du cardinal Guidi.

27 juin.

Quoique je vous aie assez souvent parlé du *Français*, je vis dans une tranquille ignorance de ses petits travaux et même de sa petite figure. J'en connais ce que vous citez, cela suffit à mes modestes désirs. Du reste, tout ce qui survient de ce côté-là m'était familier. J'ai apporté dans un coin de ma malle, il y a sept mois, un morceau qui contient en abrégé toutes les thèses et tous les moyens de l'Opposition. C'est ce fameux manifeste anonyme (déjà !) que l'on a appelé « l'article du *Correspondant.* » Le *Français* est là, la *Gazette d'Augsbourg* y est, les *Observations* omnilingues y sont ; l'on peut y retrouver également toutes les brochures et disquisitions qui ont suivi les observations omnilingues, et enfin j'y reconnais, sinon les discours prononcés au Concile, du moins les analyses qu'en donnent les multiples et identiques correspondances de la grande école Janicot.

C'est même, pour le dire en passant, ce qui me fait soupçonner la véracité de ces correspondances, et croire que ceux qui les fournissent sont plus inventifs qu'indiscrets. Il ne me semble pas possible que tant d'évêques aient médité durant sept mois pour débiter au Concile des arguments que « la rédaction du *Correspon-* « *dant* » avait fabriqués, coordonnés et rédigés toute seule en beaucoup moins de temps.

Je sais que l'article du *Correspondant*, lorsqu'il a paru, n'a point été jugé comme une chose de peu d'impor-

tance. L'*Univers*, s'étant permis de le critiquer, en a été sévèrement repris dans le célèbre « Avertissement » qui fut, peu d'heures après, donné au rédacteur en chef des téméraires « éphémérides. » A cette occasion, avec redoublement, on le traita d'*accusator fratrum*, qui est un des noms du diable ; on lui donna d'autres noms moins polis; on lui reprocha son « extrême ignorance, » ses « rapprochements odieux, » ses « insinuations, » et quantité d'écarts de pareille gravité : « Je vous accuse, monsieur, d'avoir travesti et ca- « lomnié odieusement l'acte de ces catholiques, dont « vous avez signalé à votre public, pour les flétrir, les « noms, plus ou moins illustres, mais tous dignes de « *respect* et de la *reconnaissance de l'Église.* » Phrase tumultuaire mais forte, qui montre bien que l'article du *Correspondant* avait des destinées.

Néanmoins, je n'aurais pas cru que ces destinées fussent si grandes, et que l'article du *Correspondant* fût quelque chose comme l'*épître du fondement* de Manès, ou le cheval de Troie, et tînt dans ses flancs tout un monde.

Quoi qu'il en soit, puisque ce taquin de *Français* veut savoir ce que l'*Univers* pense du discours attribué au cardinal Guidi, qu'il aille à « l'article du *Correspondant.* » Ce discours, tel qu'on le présente, s'y trouve en germe comme tout le reste. Que le *Français* se transporte ensuite aux réfutations que l'*Univers* a données de ce paragraphe, il saura ce qu'il veut savoir.

S'il dit que c'est trop long et trop ennuyeux de *chercher,* je le veux bien, mais alors, nous avons tout le droit de dire que c'est trop long et trop ennuyeux de *répondre*, et demeurons-en là.

D'autant plus que nous ne sommes pas du tout assurés d'avoir en analyse le vrai discours du cardinal Guidi. Le cardinal est un grand théologien de Rome et la Minerve. Pie IX l'a tiré de sa chaire pour le revêtir de la pourpre et l'asseoir sur l'illustre siége de Bologne. On ne peut guère supposer qu'un tel homme, — *tant'uomo*, dit l'italien, — même dans une course errante, ait pu friser de si près l'école Janicot. Aux choses que l'école Janicot a pu prendre, ont dû se trouver mêlées des choses que l'école Janicot n'a pu comprendre. Vous croyez qu'un docteur, un archevêque, un *porporato* sera sorti tout droit et tout entier de l'école de saint Thomas pour entrer tout droit et tout entier dans l'école Janicot? Allons donc, petit *Français!* n'outrez pas votre innocence.

Je dis, moi qui n'étais pas au discours, je dis que le cardinal a fait des réserves. Je dis et j'atteste que ses conclusions, s'il est vrai qu'elles aient pu plaire dans les Gaules, sont néanmoins pleines de fils tissés dès le commencement qui n'auront besoin que d'une légère secousse ou d'une simple inflexion de la main pour les ramener immédiatement deçà les monts.

Allez sur le Pont-Neuf, où vous devez vous plaire et dont vous possédez si parfaitement l'esprit; regardez les pêcheurs à la ligne : l'hameçon est immergé, il suit le fil de l'eau. Croyez-vous que le pêcheur va se mettre à l'eau lui-même et suivre l'hameçon? Point du tout : il fait un pas, il en fait deux, trois au plus, c'est la limite. Le poisson ne mord pas, zeste! le pêcheur retire l'engin et se reporte à son point de départ, ou s'en va. Si le poisson croit que le pêcheur va s'obstiner plus qu'il ne faut, et se jeter à la rivière, et qu'enfin c'est le poisson

qui mangera l'homme, le poisson est trop simple en vérité.

Vous serez pourtant ce poisson, petit *Français*. Et c'est ainsi que l'espérance soutient l'homme jusqu'à la mort et les journaux jusqu'au désabonnement dernier.

CXXXVI

Idées d'un Prussien sur les Épîtres des Papes.

30 juin.

Un Prussien de Bonn a fait quelque chose qu'il m'envoie pour que je l'admire et pour que j'en aie peur. C'est un article dans la *Gazette de Bonn*, où il prouve que l'infaillibilité va ressusciter un ogre, à savoir le Pape, qui confisquera les héritages, rompra les serments et les traités, séparera les époux, brûlera les hérétiques, réduira les peuples en servitude, dévorera les empereurs et les simples mortels. Car, dit-il, les Papes ont enseigné tout cela ; leur législation porte partout les traces de ce délire. Maintenant donc, que le Pape va être déclaré infaillible, toute la législation papale devient infaillible, et par conséquent toutes ces abominations vont recommencer leur cours.

Je reconnais la bonne volonté du Prussien ; mais je ne peux pas lui laisser croire qu'il a inventé cet argument contre l'infaillibilité. M. Gratry et d'autres folâtres qui l'ont exploité avant lui n'en sont pas non plus les inventeurs. Voilà trois cents ans, pour le moins, que les crimes des Papes et de la législation pontificale ne quittent pas le tapis. On en a composé des manuels où les polémistes d'arrondissement trouvent tout ce qu'il leur

faut pour faire les fiers. Ils ont là leurs dates bien en règle, leurs textes convenablement traduits, et quelques réflexions indignées ou ironiques afin d'animer le tapis.

J'ignore de quel crédit la « savante Allemagne » honore ces guide-ânes. Chez nous, les publicistes qui en usent ne trouvent guère à gagner que cent écus par mois, et ils sont obligés pour vivre de faire encore quelque petit métier.

L'on a répondu au P. Gratry, mais par surprise. On a répondu à sa robe d'Oratoire, à son glaive d'Académie, à ce je ne sais quoi d'effarouché et de vaporeux qui lui est propre et qui manque au Prussien. Si c'eût été le bon vivandier Bédollière qui eût dit ces choses, — comme de fait il les dit quelquefois, — personne n'y aurait pris garde. D'ailleurs, la polémique, après avoir retenu le P. Gratry le temps de lui attacher une casserole d'or, l'a définitivement congédié dans l'azur. Il ne reviendra plus.

Le Prussien semble n'avoir pas été entendu de ses compatriotes. Il n'est pas heureux. C'est ce qu'il me fait comprendre par le billet suivant : « *Prière* à M. Louis « Veuillot de vouloir bien accueillir le texte et la tra- « duction d'un article publié dans la *Gazette de Bonn*, « par un catholique, dans une ville universitaire, en « très-grande partie catholique, sans que les savants ca- « tholiques ni les jésuites aient cru bon de répondre. »

Cette supplique m'est arrivée le propre jour de Saint-Pierre, comme je rentrais du Vatican. Encore qu'elle m'ait paru fort indiscrète, néanmoins, à cause des grâces de ce jour, pour saluer saint Pierre insulté et pour obéir à saint Paul qui nous ordonne d'être tout à tous, je consolerai le Prussien.

Souvent c'est charité de causer avec ces pauvres gens. Ils sont pleins de préventions, gonflés de mauvaises lectures, infatués d'eux-mêmes, et avec tout cela le cœur n'est pas toujours mauvais. Je dois considérer aussi que ce Prussien, qui écrit très-bien le français, a reçu de très-mauvais exemples français. Le P. Gratry lui a pu souffler son idée ; avant de la prendre du P. Gratry, il en avait peut-être, comme cet infortuné lui-même, contracté le germe dans le *Correspondant ;* car le fameux « article du *Correspondant*, » qui contient tous les germes, contient aussi celui-là ; et ainsi rien ne prouve que ce n'est pas nous, France, qui avons perdu le Prussien. Avant notre Gratry, notre Dulaure, et avant notre Dulaure, notre Voltaire chantait les ritournelles que rechante notre Bédollière lorsqu'il n'a rien à chanter. Laissant donc des entretiens plus aimables, je parlerai du Prussien. Qu'il ne s'étonne point de quelques paroles un peu contondantes. Il a droit à cela et il faut cela. Il a droit à cela pour mulcte de son impolitesse gratuite à supposer que les catholiques romains sont absolument ignares ou absolument pervers, et sont même l'un et l'autre à la fois, étant capables de suivre depuis des siècles une école de crimes telle qu'il se représente la papauté. Il faut cela, car il est d'expérience que le sauveteur doit d'abord tranquilliser l'homme qui se noie et le réduire à une certaine docilité par quelques attouchements vifs. Ensuite il le tire au rivage, le secoue encore pour lui faire rendre l'eau, et finalement le met dans un lit bassiné.

Maintenant que vous avez la théorie de la polémique, écoutez, Prussien.

Quant à vos faits et textes, je vous engage première-

ment à les retirer vous-même sans aucune exception, par la raison qu'ils sont radicalement absurdes. Vous en donner la démonstration ne serait pas difficile. Il y a suffisamment de livres à cet usage. Mais comme vous vous développez en vingt-cinq paragraphes d'affirmations, il faudrait se contenter de vous opposer vingt-cinq paragraphes de dénégations, ou courir sur vingt-cinq chapitres. Il est plus expédient de vous faire observer que si vos faits étaient vrais et votre thèse fondée, alors vous devriez conclure que le genre humain catholique tout entier n'a jamais su sa propre histoire, ou n'a jamais eu le sens moral. Or, on a beau être Prussien, il est impossible de ne pas sentir le ridicule de cette proposition.

La proposition étant ridicule à ce degré, même en Prusse, il est évident que les faits d'où vous la tirez sont radicalement faux et absurdes ou dans leur fond ou dans vos interprétations : et vous voilà par terre, cher homme, au milieu de vos vingt-cinq paragraphes démolis.

Abordons le détail, toujours sans nous arrêter aux faits, qui sont dignes de risée par la raison que je viens de dire.

Dans la doctrine générale des Papes, c'est-à-dire de l'Église catholique, — car le Pape et l'Église sont une même chose, indivisible et qui ne fut et ne sera jamais divisée, — vous trouvez deux ordres d'excès : excès de l'ordre moral et de foi, excès de l'ordre politique.

Quant à l'ordre moral et de foi, je n'ai rien à dire. Il est évident que l'Église ne peut pas se tromper sur la foi ni sur la direction morale du monde. Ce que l'Église a enseigné est la vérité, ce qu'elle enseigne est la

vérité, ce qu'elle enseignera est l'éternelle vérité. Nous le croyons parce que nous croyons que l'Église est de Dieu. Sans quoi, il n'y aurait pas d'Église. Ce que l'Église décide pour la foi et pour les mœurs est donc à prendre ou à laisser. Point de rabais. Tout catholique qui ne se soumet pas de cœur et d'âme aux décisions de l'Église, n'appartient plus à l'Église que par le lien de l'anathème. Vous en êtes là ; vous vous targuez en vain d'être catholique, vous n'êtes en réalité que Prussien. Car que vous sert de nier l'Église, si l'Église est de Dieu? et le droit de l'Église, si l'Église a le droit de Dieu? et la vérité de l'Église, si la vérité de l'Église est la vérité de Dieu? L'anathème lie toujours votre âme, vos négations ne briseront pas le terrible nœud.

Soutiendrez-vous qu'il n'y a point de Dieu, point d'Église, point de vérité, point d'âme immortelle? C'est le vœu de la logique et le droit du Prussien. Beaucoup en usent ; à mon sens ils ont tort. O Prussien! on meurt. L'âme qui se disait morte se retrouve vivante. Liée de l'anathème, elle retrouve le Dieu qu'elle disait mort et qui est vivant. Et il n'y a plus de *Gazette de Bonn* pour parader devant quelques centaines de vieux ulhans répandus dans les culs-de-sac de la Poméranie, où ils se congratulent de voir plus clair que le Concile et d'être plus honnêtes gens que l'Église.

Et puis, en cas d'absence de Dieu et d'absence de la vérité, sous quel prétexte honnête refusez-vous à une collection d'hommes qui s'appellent l'Église, de se faire eux-mêmes une religion qui vaudra toujours bien la vôtre, puisque vous n'en avez point? Du moment que la foi et la morale sont affaires de goût, il est aussi légitime de prendre quelque chose de tout fait que de

forger quelque chose de tout neuf; et vous êtes un plaisant Prussien, de venir critiquer nos doctrines morales que vous ne connaissez pas, quand probablement vous seriez fort embarrassé de nous décrire et de nous justifier les vôtres. Vous prétendez que la morale des Papes dépouille les héritiers, annule les serments, sépare les époux : on se gêne donc bien de tout cela en Prusse et en philosophie, depuis Albert de Brandebourg et depuis Sadowa ! Je vous prie de me produire votre nom, rédacteur de la *Gazette de Bonn*, et de constater par des certificats en règle que ni vous ni vos pères n'avez jamais trahi aucun devoir, ni rompu aucun serment, ni rien vendu à faux poids, pas même la science, ni divorcé, ni commis aucun méfait que ceux qui ont été commandés et imposés par l'Église romaine, dont vous prétendez faire partie.

Quant aux excès de l'ordre politique, ce qui paraît davantage en votre dissertation sur ce point, c'est un grand et violent amour pour César. Sur les vingt-cinq paragraphes, il y en a bien un tiers qui relatent les crimes des papes contre César. Le grand crime de l'Église à vos yeux, c'est de se prétendre au-dessus de César, de faire une loi même à César, de prétendre enfin qu'elle a droit même de déposer César. Vous remettriez à l'Église toutes ses doctrines si elle abjurait celle-là.

La loi de César, c'est cette maxime de Pierre du Bois, qui résume à peu près toutes les formules des légistes césariens, et toute l'histoire des tentatives de l'Empire contre l'Église et contre la liberté des peuples : « La sou-
« veraine liberté du roi consiste à ne reconnaître aucun
« supérieur, mais à se faire obéir sans crainte d'aucune
« censure romaine. » Il ne faudrait pas chercher long-

temps dans l'histoire pour en tirer vingt-cinq et cinquante paragraphes qui feraient étrangement pâlir l'enseignement et les pratiques de la Papauté devant l'enseignement et les pratiques de César. Sans me donner ce soin trop facile, je me borne, Prussien, à vous prier de considérer que la conscience humaine a prononcé. La Papauté reste debout, le visage découvert, le front tourné vers le ciel, la mitre sur la tête et, pour toute arme, l'Eucharistie dans les mains. C'est ainsi qu'elle nous apparaît, c'est ainsi que je la contemple et que le monde entier la voit et la touche tous les jours. Elle n'a point de soldats, elle passe, portée sur les épaules des pauvres, à travers les peuples à genoux, ne reniant rien de son passé, ne taisant rien de ses droits, n'abandonnant rien de son avenir, seule grande, seule sereine, seule fière dans un monde abaissé formidablement. Voilà la chose loyale et assurée des respects du monde. En face de cette figure, quelle figure fait César? César armé jusqu'aux dents, mordu au mollet par mille chiens qui souillent la robe impériale, accroupi derrière la souveraineté populaire, renie ce qu'il fut et nie ce qu'il veut devenir.

Je m'arrête là, et je coupe avec le Prussien. L'heure de la poste est venue; j'en suis bien aise. J'aime mieux ne pas dire tout à fait ce que je pense de ces brochuriers d'empire qui, en pleine Prusse, tremblent que le Pape ne vienne à léser les droits de César et qui font au monde l'injure de croire qu'il prendra cette sanglante sottise pour un argument. O peuples du dix-neuvième siècle, peuples émancipés, peuples respectés et purs, défendez donc ce pauvre César, gardien de tous vos droits et de toutes vos vertus!

Mais vous-mêmes, tous tant que vous êtes, Césars, Augustes et Augustules, maîtres toujours grands, toujours aimés, toujours vainqueurs, ne vous fiez pas cependant au zèle de la Bête d'encre! Elle dépense beaucoup d'encre pour le triomphe de vos droits divins et sacrés, mais elle n'aime rien de divin et ne connaît rien de sacré. Elle vous excommunie, elle vous met à pied, elle ne vous paie pas votre pension de retraite. Et en somme, seigneurs rois, vous pouvez m'en croire : dans le monde entier, ceux qui voudraient vous voir à genoux devant l'autel, ceux-là seulement désirent avec un peu de suite que vous ne rouliez pas sur le pavé.

CXXXVII

Conclusion prochaine.

4 juillet.

Eh bien, voilà que c'est fini, ou peu s'en faut. La période du Saint-Esprit a commencé, et, selon la prédiction du Saint-Père, elle sera courte. — « Ce qui prouve que le Saint-Esprit va parler, disait un évêque, c'est que les hommes sentent le besoin de se taire. »

C'était un vrai besoin depuis quelque temps; il se manifestait par un goût très-vif de ne plus écouter. Il est devenu impérieux, il a triomphé.

Ce résultat s'est annoncé samedi. Durant la séance, vingt et quelques renonciations se sont déclarées avec un applaudissement unanime, même chaleureux. On a cru un moment que toute la terrible réserve de discours allait s'écouler subitement; un barrage s'est rencontré, certaines appréhensions sont restées quoique allégées

par les plus raisonnables espérances. On venait de passer par une si douce expérience du plaisir que tout orateur est assuré de pouvoir faire à tout le monde! Un évêque italien offrait soixante mille livres à qui pourrait dire quelque chose de neuf pour ou contre l'infaillibilité. Enfin, la débâcle, ou, si vous voulez, l'effondrement, ou mieux encore la vaporisation a eu lieu ce matin. Les orateurs les plus remarquables de l'Opposition, Mgr Haynald, Mgr Strossmayer, Mgr Simor, s'étaient entremis pour procurer le bienheureux silence. On a ouvert la séance par des listes de *renonçants :* Mgr l'archevêque de Paris n'a pas répondu à l'appel de son nom; Mgr l'évêque d'Orléans, si je suis bien renseigné, avait envoyé sa renonciation. Mgr Callot, évêque d'Oran, s'est mis en travers, mais pour des riens. A peine à l'ambon, lui-même aspirait à descendre. Bref, vers dix heures, tout était épuisé. Les Pères, étonnés de se trouver libres à cette heure matinale, se répandaient dans la ville, portant la bonne nouvelle. Je la reçus d'un vénérable évêque qui, peu de jours auparavant, m'avait dit avec une tristesse grave : J'attendrai tant qu'il faudra! Il me dit : Rendons grâce à Dieu, et prions pour les hommes de bonne volonté. Il ajouta : Remarquez que l'accommodement a commencé samedi, fête de la Visitation; nous pouvons bien espérer maintenant que la promulgation aura lieu le 16, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Je n'aurais pas besoin de me mettre l'esprit à la torture pour trouver quelque chose à vous dire. Mais j'aime mieux ne pas risquer de déplaire à ceux de l'autre côté. Véritablement, j'embrasserais très-volontiers M. Janicot, le petit *Français* et les autres; et, si le

cœur leur en dit, c'est fait. Hélas! je n'ai nul dessein de les tourmenter. Je voudrais que mon accent ne leur fût pas désagréable autant que le leur me le fait craindre. S'ils étaient sages, ils ne prendraient pas garde à ces inconvénients de la voix humaine. Ils se mettraient avec moi à genoux à la porte du Concile, et tous ensemble, pour notre petite part, nous dirions : *Placet!* Dans cette unanimité, les accents rauques se perdraient, et ensuite nous nous relèverions amis et frères pour faire face à ce qui pourra venir. C'est un bon avis que je leur donne là; s'ils le dédaignent, ils continueront d'avoir des infirmités.

Aujourd'hui on lit à la messe ces versets des Actes des Apôtres, où il est rapporté que les habitants de Jérusalem plaçaient les malades sur le passage de saint Pierre afin que son ombre les guérît : *Ut veniente Petro saltem umbra illius obumbraret quemquam illorum ab infirmitatibus suis.* Pierre a continué d'être le médecin infaillible. Il est surtout souverain pour les maladies de l'esprit, d'où découlent toutes les rognes, gales et lèpres de la politique.

C'est ce que je voulais expliquer à M. Ollivier, à propos de sa circulaire sur le Concile, qui me fait bien de la peine, plus de peine pour lui que pour nous. Le premier ministre de l'Empereur se nomme-t-il bien M. Ollivier, comme il le croit? N'est-ce pas lui qui fut jadis ministre du roi Louis XVI, sous le nom de Roland?

Pour nous, les circulaires de M. Ollivier nous sont à peu près indifférentes. S'il lui plaît de regarder le Pape comme un souverain étranger, ainsi faisait M. Dupin, qui n'en a pas tiré grand profit. En vertu de notre qualité de citoyens français, nous prouverons à M. Ollivier

que le Pape est le Pape, c'est-à-dire le Père : nous l'avons prouvé à M. Dupin. Et celui qui ne reconnaît pas le *Père*, c'est celui-là qui est étranger, et de plus séditieux; c'est celui-là qui conspire contre la foi de la patrie et contre la grande destinée de la famille française et de la famille humaine. J'aurai l'honneur d'expliquer cela plus tard à M. Ollivier. Il verra qu'il n'a nul intérêt à garder ce brevet de protestant, de juif, de libre-penseur ou de sectaire quelconque que de malheureux conseillers, très-ineptes, veulent ajouter à la qualité neutre de libéral tout court. Qu'il soit l'homme de la liberté et qu'il ne se mêle pas de ce qui ne le regarde pas. S'il veut dogmatiser là où son grand titre serait de se tenir incompétent, il gâtera tout et perdra sa précieuse originalité. Il y eut un homme nommé About, qui fut pendant un temps le conseiller du gouvernement dans la *question romaine*. Aucun avantage n'en résulta pour le lustre du gouvernement personnel. Maintenant le gouvernement libéral est conseillé dans la question romaine par un homme nommé Jean Wallon. Ce ne sera pas plus magnifique. Il faut donner une bonne petite place à ce Jean Wallon, de manière qu'il puisse se passer la fantaisie de publier à ses frais, tous les six mois, quelque brochurette où il prouvera que le Pape est un souverain étranger, et que le Concile n'est pas œcuménique. Il a ce *tic* regrettable, mais qui n'empêche personne de venir baiser le pied de saint Pierre, et lui-même, espérons-le, finira par s'y accrocher. Pour le surplus, la prudence ordonne de tenir Jean Wallon à l'écart. Nous reparlerons de tout cela.

Je vous prie de ne plus compter sur ma correspondance. Je commence à me sentir au bout de mes forces.

Je prendrai huit jours pour voir Rome et lui dire adieu. Ce n'est pas une petite affaire, puisque j'ignore si Dieu me permettra de toucher encore de mes genoux et de mon front ce sol natal de toute la grandeur et de toute la beauté du monde.

CXXXVIII

Préparatifs de départ. — Le poète de Rome.

6 juillet.

Tout va bien. Il y a encore des alertes cependant. Est-ce certainement pour le 16? Quelques doutes s'élèvent, quelques bruits inquiétants prennent cours, mais on se rassure et les malles sont en train. Du reste, un accident pourrait survenir, aucune bonne constance ne serait ébranlée. Le mois de juillet 1870 donnera au monde ce fruit immortel dont la maturité n'a pu se faire à moins de dix-huit siècles et demi. *Tu es Petrus!* Qu'elle contenait de choses, cette parole jetée il y a dix-huit siècles et demi sur les chemins poudreux de la petite Judée! Et voici maintenant que cette parole recommence l'histoire humaine, — absolument comme si le joli Renan n'avait pas convaincu le savant Havet et le puissant Buloz que Celui qui a dit cette parole n'était qu'un aimable rêveur! Je m'étonne toujours de voir combien les hommes parviennent à s'étonner peu.

Quantité de personnes préparent leurs paquets. Les emballeurs de Rome sont sur les dents à une époque où ils ont coutume de se croiser les bras; les chevaux et les cochers travaillent terriblement dans le moment du grand somme; les propriétaires et les expéditeurs, les marchands de tableaux et objets d'art font des regains

inouïs. L'Opposition a enrichi les Romains. Malheureusement elle a ruiné le Saint-Père. Pie IX disait en riant : « Ils craignent de déclarer le Pape infaillible, mais ils n'ont pas peur de le mettre en faillite. » Il y a grand mouvement en divers petits coins, pour offrir une marque de la reconnaissance gallicane au prélat qui s'est le plus distingué durant la lutte. J'espère que la souscription sera publique, et je serais charmé qu'elle fût belle, car les choses étant alors arrangées, ce prélat aura certainement l'inspiration de verser la somme dans le trésor pontifical, que sa persévérance a percé d'un si large trou. Il réservera néanmoins une petite part du total pour faire un pendant historique à l'ostensoir de Fénelon.

Je prépare aussi mes paquets, ce qui me fait relire bien des papiers. J'en ouvrais un tout à l'heure qui m'a frappé. C'est la liste officielle des propositions de l'Opposition pour composer la députation *De Disciplina ecclesiastica*. J'y vois des noms sur lesquels le temps a projeté une lumière intéressante. Un entre autres qui n'était pas encore bien connu, s'est illuminé. C'est Mgr Kazagian, évêque d'Antioche, du rit arménien, maintenant apostat.

Faisons un petit tour dans Saint-Pierre. Je m'étais proposé de vous raconter en détail la fête et l'octave, mais ce serait un volume à écrire, la force m'a manqué. Je n'ai pas eu le courage de réduire à une seule lettre toute cette belle matière.

J'espère qu'il viendra un jour à Rome un poëte, un homme fait exprès pour parler de Rome. Il aura traversé et vaincu cette infâme vieillesse par où l'on commence à présent la vie. Il aura connu ces doutes, ces

dédains, ces mépris, ces dérisions de tout, qui sont le sel, le fiel et la fleur du boulevardier, et en même temps cette infatuation de soi-même, ce haut sentiment de ses vertus et de ses diplômes qui caractérisent le jeune homme irréprochable, membre des *parlottes*, surnuméraire dans les grandes administrations. Celui-ci est certainement préférable au boulevardier. Toutefois, c'est peut-être le boulevardier que je préfère. Le boulevardier du moins ne croit pas que la sagesse soit née avec lui.

J'ai souvent pensé que ce garçon parfait, qui avait observé tous les commandements dès sa jeunesse, et *qui ne suivit point Jésus*, s'était aussi dès sa jeunesse destiné à n'être jamais jeune et à faire de bonne heure un bon établissement. Ayant rencontré Pilate en se détournant de Jésus, il suivit Pilate qui lui offrait la place laissée vacante par le publicain Matthieu. Oh ! l'affreux petit saint ! Zachée, le boulevardier, parut ensuite, fut appelé aussi, et se montra moins sage. Dans le cœur de Zachée, Jésus trouva une place où poser la main ; elle n'existait point dans le cœur de l'autre, encombré de sagesse. Le jour où il n'y aura plus que de tels sages sur la terre, Dieu crachera dessus, détournera la tête, et ce sera fini. Monthyon, père des prix de vertu, est une des figures de l'antéchrist et devait remplir l'aumônière de l'Académie. Cela ne veut pas dire qu'il faut laisser les chemins et les trottoirs corrects qui mènent au conseil d'État pour l'asphalte des boulevards. D'ailleurs, on peut se raviser. L'Évangile ne nous dit pas que le vertueux jeune homme de l'Évangile soit mort fonctionnaire et membre de la cinquième classe de l'Institut. Mais enfin, il y a une vertu abjecte, et des

saints du diable qui ne valent pas le diable, et certaine sagesse est sénilité et impuissance de l'âme, pire que la folie du pécheur de profession.

Le poète que j'appelle à Rome sera homme fait, et en train de se refaire jeune. Il viendra par curiosité ou désœuvrement, il restera par amour. La beauté lui ayant apparu, il ne voudra plus détourner ses yeux. Il demeurera pour voir, pour apprendre, pour comprendre, pour aimer, pour chanter ce qu'il aime. Il laissera les choses et les fortunes du monde, ayant assez de son amour. Oh! qu'il se souciera peu de devenir l'*Un des quarante*. Il sera l'écho des voix sublimes qui parlent ici, mais qui ont besoin d'un traducteur pour descendre jusqu'à la foule. Il donnera au monde le poème de Rome, dont il n'existe que des fragments; poème mille fois essayé depuis Prudence, et que Gerbet lui-même n'a pu que bégayer. J'ai peur seulement que mon poète ne sache pas sortir de Saint-Pierre. Mais dût-il rester dans Saint-Pierre, le poème sera encore assez grand et assez beau. Toute la somme de l'histoire et toute la destinée de l'homme y tiendraient.

Bien souvent, dans Saint-Pierre, j'ai rencontré le lecteur du poème de Saint-Pierre. Je dirais que j'ai rencontré le poète lui-même, si Dieu n'avait omis de lui donner la voix et les ailes qui feront ce grand ouvrier. Le 29 juin, jour du prince des Apôtres, j'ai vu dans la basilique un religieux français, jadis homme du monde, que j'avais laissé à la même place le matin. Je le trouvai près de la grande porte, sur la dalle de porphyre où Charlemagne s'agenouilla dans l'église de Latran, lorsqu'il fit le voyage au terme duquel l'attendait la couronne impériale. Mon religieux était là, le visage tourné

vers l'autel tout brillant de la lumière des lampes au milieu de la lumière du soleil, paré de fleurs, paré de perles, assiégé d'une foule immense qui adorait. Je l'abordai, il sourit. — Voilà bien quinze fois, me dit-il, que je reviens jusqu'à cette place, mais je ne peux aller plus loin, je ne peux franchir le seuil et m'en aller. Il remonta vers la Confession. Je le suivis du regard, pensant à ceux dont il est écrit qu'ils s'enivreront de la splendeur de la maison de Dieu : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.*

Cet immense amour n'est pas rare, ou plutôt il est rare de trouver des cœurs qui ne l'éprouvent point. Les jours de fête, la vaste nef est toujours remplie. Cette foule ne vient pas se chercher elle-même ; elle vient par piété. Tout le monde prie devant le Saint-Sacrement et à la Confession ; tout le monde va baiser le pied du prince des Apôtres. Depuis les premières vêpres jusqu'au dernier instant du jour, il n'a pas été un moment facile d'aborder la statue. Assurément, plus de trois cent mille personnes de toute condition, de tout âge et de tout pays ont posé leurs lèvres sur le pied de bronze. J'aurais voulu voir là le Prussien dont je vous ai entretenu l'autre jour, qui tremble pour César.

Ne le trouvez-vous pas bien étrange, ce Prussien qui s'intéresse à César et qui veut le soustraire à la juridiction du Pape? Mais alors, Prussien, ou César ne sera jugé par personne, et ce sera très-périlleux pour vous, ou il sera jugé par vous, et ce sera très-périlleux pour lui. César a besoin d'un juge ; il n'y a que ce moyen de le soustraire au bourreau.

CXXXIX

L'autel de Saint-Léon-le-Grand.

8 juillet.

Les pompiers de Rome ont offert dimanche dernier un petit divertissement au Saint-Père, au Concile et à la ville. Dans une des cours du Vatican, ils avaient préparé une maison à brûler, remplie de gens à sauver ; ils ont allumé le feu, ils ont sauvé les gens, ils ont éteint les flammes, et le Saint-Père leur a donné sa bénédiction. Ce simulacre nécessitait beaucoup de force, d'adresse et de courage. Quoique ce fût pour rire, il s'agissait néanmoins de grimper par des cordes aux corniches du Vatican, de prendre là des incendiés en chair et en os, et de les amener à terre par les chemins aériens instantanément établis pour aller les chercher. Tout cela s'est fait dans les conditions les plus héroïques, avec une agilité merveilleuse, sans le moindre accident. Rome, qui fournit l'agile et vaillant bataillon des *San-Pietrini*, donne encore des pompiers du premier ordre, égaux aux nôtres, disent les hommes compétents. L'éloge, sans doute, ne peut aller plus loin.

Ils ne sont pas moins bien outillés. Les engins les plus nouveaux passent les monts et arrivent ici longtemps avant que le reste de l'Italie en ait entendu parler. Le picrate, les bombes, les procédés ingénieux pour la fabrication des journaux, de la fausse monnaie et des faux billets de banque, voilà ce que l'Italie accueille avec faveur, imite et perfectionne promptement. Rome a plus de goût pour les moyens d'éteindre

le feu. Ses pompiers qui emploient les mêmes instruments que les nôtres, qui sont d'aussi hardis gymnastes, qui ont la même bonne renommée de probité et de courage, portent un nom que je préfère. Ils se nomment *Vigili*. Ils ont également bonne grâce et bonne humeur. Les exercices terminés et le feu éteint, sur la cime de la maison sauvée, ils se sont transformés en lettres de l'alphabet. A un coup de sifflet, ils ont écrit en belles majuscules humaines : *Viva Pio nono!* Je n'ai pas besoin de vous dire le succès de cette gambade courtoise et joyeuse. Le Pape riait de bon cœur, tout le monde applaudissait. Dans le secret de leur pensée, quelques personnages politiques qui se trouvaient là, ne laissaient pas d'admirer très-sérieusement. Quoi donc! A cette heure encore, en Europe, il existe un souverain que ses propres journalistes n'insultent pas, et devant qui les pompiers et le peuple crient sincèrement : *Vive le roi!*

Si les affidés de l'école Janicot veulent terminer leur campagne conciliaire par un parallèle entre Paris et Rome, la justice les oblige d'écrire qu'à Rome les pompiers sont égaux et les théologiens supérieurs. Là-dessus, ceux de leurs lecteurs qui ont un peu de génie verront à quelle ville appartient la palme. Je garantis que Joseph de Maistre n'hésiterait pas, mais M. Janicot peut errer.

Vendredi dernier, les sténographes du Concile ont appris que le Pape les recevrait le jour même, à l'heure de sa récréation. Ils sont venus au nombre de vingt-quatre, conduits par Mgr Fessler, secrétaire de l'auguste assemblée. Le Saint-Père leur donna un *rinfresco* dont il prit sa part, parla à chacun d'eux, et ensuite leur

annonça qu'en récompense de leur service très-diligent et très-intelligent, il voulait leur donner des prix.

Quand ce fut fini, le Saint-Père leur dit : il faut maintenant voir la bibliothèque du Pape. Il leur fit faire le tour de sa bibliothèque, attirant leur attention sur divers livres, vases et gravures. Il s'arrêta devant un image représentant la barque de saint Pierre au milieu des flots tourmentés. — Il y a du vent, leur dit le Pape, et la situation ne serait pas sûre si le *padrone di casa* venait à s'éloigner, mais il est là !

Il y a trois ou quatre jours ont été également reçus les *assignateurs des places*. Le Saint-Père leur a donné des médailles et les a entretenus, avec sa bonne grâce accoutumée, des diverses choses du moment. Il y a eu quelques mots sur les journaux catholiques. Je ne vous les répéterai point, ne voulant pas risquer d'être indiscret. Je peux cependant vous dire que rien n'était décourageant pour nous.

Puisque nous sommes au Vatican, ne perdons pas l'occasion d'entrer à Saint-Pierre. Je m'y trouvais hier d'assez bon matin. Le soleil entrait par les trois fenêtres du portique, et ses larges rayons allaient tomber jusque vers le troisième pilier de la grande nef. Il n'y avait quasi personne, mais Saint-Pierre est aussi beau solitaire que rempli, et la beauté de sa solitude est plus émouvante. On disait la messe à dix autels à la fois. J'allai la prendre à l'autel de Saint-Léon le Grand, élu par moi comme patron spécial de l'*Univers*, quand le journal a reparu. Je l'ai choisi à cause de sa foi aux divines prérogatives de saint Pierre, à cause de sa nonciature en France, à cause de sa victoire sur Attila, à cause de la majestueuse vigueur de ses homélies qui

sont au nombre des piliers de la foi et de la raison humaine. C'est là qu'il est dit que l'ancienne Rome croyait s'être fait une grande religion, parce qu'elle n'avait repoussé aucune erreur ; *et magnam sibi videbatur suscepisse religionem quia nullam respuerat falsitatem.* Quand le P. Gratry trouvera de tels mots, alors les farouches journalistes cesseront de l'employer au jeu du volant.

De l'autel de Saint-Léon, où il me semble que je suis avec vous tous, et d'où il me semble aussi qu'il nous vient bien des forces, je suis redescendu vers la Confession. Les lumières de la fête sont éteintes, mais il y a toujours celles qui ne s'éteignent jamais. La basilique de Saint-Pierre est l'église des lumières. Nulle part on ne voit si souvent les autels allumés et avec tant d'abondance. La raison en est, dit saint Grégoire le Grand, que Pierre fut le premier prédicateur de la résurrection du Christ, et par lui la foi a été communiquée à toute l'Église. La Confession de Saint-Pierre est comme une fontaine de lumière. Tous ceux qui s'y agenouillent ne connaissent pas ce vieux symbole infaillibiliste. Je me permets de leur en donner l'intelligence, afin qu'ils boivent plus largement.

C'est saint Léon le Grand, d'après Piazza [1], qui fit dresser dans la basilique la statue assise du prince des Apôtres, et alors s'établit l'usage de lui baiser le pied. La statue primitive a été remplacée, la basilique a été rebâtie, l'usage est resté. Il s'étendra loin de décroître. Aucun Prussien de Bonn ni de Paris ne détruira cette pratique de pieux respect, déjà tant de fois séculaire.

[1] *Efemeride Vaticana.*

Parmi les éminents personnages qui s'y montrèrent le plus fidèles, on a conservé le nom du cardinal César Baronius. Ce grand homme, le père de l'histoire moderne, visitait tous les jours la basilique de Saint-Pierre. Ni ses occupations, ni les intempéries ne le retenaient. Par la chaleur, par le froid, par la pluie ou le vent, il faisait à pied son pèlerinage. Arrivé au seuil, il était entouré d'un bataillon de pauvres auxquels il faisait de larges aumônes. Entré dans l'église, on le voyait si recueilli que son aspect inspirait la piété. Il s'inclinait sous le pied de saint Pierre et le touchait de sa tonsure ; ensuite il y posait ses lèvres, en disant : *Pax et obedientia ;* puis il se rendait à la Confession en répétant ces mots : *Credo unam sanctam catholicam et apostolicam Romanam Ecclesiam.* Cependant Baronius avait de la critique.

Il y a toutes sortes de choses intéressantes dans ce bon vieux Piazza : il les dit avec l'ingénuité longue et très-aimable que l'on trouve encore chez ces humbles prêtres de Rome, qui savent et qui ignorent si bien, car ils étudient à fond et négligent à fond.

CXL

Un tournois.

9 juillet.

Lundi dernier, dans la belle église de Saint-Ignace, au Collége Romain, un Breton de Vannes, ancien zouave pontifical, élève du séminaire français, prêtre et maintenant docteur, a soutenu une argumentation publique sur deux cent quarante-huit thèses *ex universa theologia.*

Il les a soutenues tout un jour, contre tout venant, en présence de sept cardinaux, de soixante évêques et d'une multitude de prêtres et d'étudiants. Et je vous assure que c'est un jeu héroïque.

Nous n'avons plus de ces lices où le grand Condé descendait, s'y comportant comme à Rocroi ou à Lens. Notre Sorbonne, féconde en brochuriers, ne saurait nous en donner la fête. Elle est déjà bien assez embarrassée d'enfourcher ses chevaux de bois. Voyez-vous M. Loyson, ayant à répondre sur deux cent cinquante thèses distribuées sous ces titres : *De Ecclesia, de Romano pontifice, de Conciliis, de Traditione, de Sanctissimæ Trinitatis mysterio, de Deo creatore, de Ordine supernaturali, de Gratia actuali*, etc., etc., avec des sous-titres qui indiquent d'effrayantes profondeurs, comme des lumières espacées dans un abîme ! L'épreuve en vérité est sérieuse. Il faut de la théologie, il faut de la philosophie, et ce n'est pas encore tout ce qu'il faut. Les armes nécessaires sont une dialectique prompte et précise, une langue obéissante. Il ne s'agit pas d'égoutter ce petit-lait de plume assaisonné d'*actualité,* dont la complaisance de l'auditoire ou la passion contre un adversaire absent font le principal mérite. Le chevalier théologique, de garde au pied du dogme, doit saisir toute objection qui passe, la tordre, la ployer, la réduire à confesser aussitôt la vérité. Voilà l'art indispensable. Tout le monde ne peut pas l'acquérir ; et pour les mieux doués, ce n'est point l'affaire d'un jour. Notre chevalier de lundi s'en est tiré à l'honneur de ses maîtres et au sien, très-vigoureusement, de l'air le plus modeste. Quelqu'un me disait : Il sait pourfendre et ne sait pas se fendre. Cette solidité a paru d'autant plus admirable que

M. Le Tallec n'a *que* quatre années de théologie. A la vérité, ces quatre années de théologie se sont assises sur trois années de philosophie. Moyennant ces dispositions naturelles, un labeur de sept années sous des professeurs comme ceux du Collége Romain peut suffire ; on n'est plus novice.

Il y a eu deux combats : celui du matin a duré deux heures, contre trois savants religieux, entre autres un ancien clerc du séminaire français, docteur en théologie et attaché à l'illustre évêque de Poitiers. Le soir, le cardinal Vicaire présidait la séance, entouré de sept autres cardinaux et d'une soixantaine d'évêques de toutes les nations. Le Répondant a d'abord exprimé ses sentiments de dévotion envers les divines prérogatives du Prince des Apôtres, auquel il a dédié son travail. Ensuite il s'est mis à la disposition des argumentateurs.

Ils étaient trois : Mgr Micaleff, de l'ordre des Augustins, évêque de Città di Castello, en Italie; Mgr Freppel, évêque d'Angers, en France; Mgr de Preux, évêque de Sion, en Suisse. Chacun a attaqué à son choix l'une des 248 thèses du programme. On sait que le défenseur ignore toujours sur quelle thèse les attaques porteront.

Mgr l'évêque de Città di Castello déploya toute l'érudition biblique contre la divinité de Jésus-Christ.

Mgr l'évêque d'Angers, appliquant l'appareil scientifique à la mode en Allemagne, poussa ses objections contre la notion de l'hypostase, telle que les docteurs catholiques l'ont formulée d'après les données de la révélation ; et il faut avouer qu'en certains moments le jeu semblait terrible ! On était bien aise de se dire qu'il serait répondu à tout cela.

Mgr l'évêque de Sion se chargea, l'oserai-je dire? de la petite pièce : il attaqua la thèse de l'infaillibilité pontificale. Ce fut un assaut où tombèrent tour à tour toutes les difficultés de l'Écriture, de la tradition, de l'histoire qui ont servi dans la foule des brochures écrites en ces derniers temps contre la Papauté. Une certaine ironie souriait dans cette émeute, et de nombreux *præterea* disaient assez ce que l'assaillant pensait lui-même de ses arguments, qui excitaient assez fréquemment l'hilarité de l'auditoire. Néanmoins, il prit le soin le plus loyal de n'en affaiblir aucun; plusieurs, au contraire, reçurent de lui un tour et une vigueur que l'école Janicot ne leur a pas souvent donnés.

Devant ses trois éminents adversaires, le Répondant se comporta également bien. Attentif et tranquille, il saisissait la difficulté, quelque subtile qu'elle fût, et la soumettait à son vigoureux laminoir. Lorsqu'elle sortait de là, ce n'était plus une difficulté, c'était une preuve, qui apportait une nouvelle part d'évidence à la vérité contre laquelle elle avait été lancée.

Cette belle passe d'armes intellectuelle dura deux heures et demie, sans fatigue des acteurs ni de l'auditoire. De chaleureux applaudissements s'adressèrent également au jeune champion et aux illustres adversaires qui, l'ayant apprécié dès les premiers coups, lui avaient fait l'honneur délicat de ne le point ménager. La jeunesse scolastique, qui se trouvait là très-abondante, s'était véritablement très-amusée; les graves esprits, qui ne manquaient point, voyaient la beauté, l'utilité, la nécessité des grandes études théologiques.

Depuis sept mois j'ai souvent désiré de voir à Rome quantité d'hommes intelligents, et qui pourraient l'être

davantage, que je connais à Paris, persuadé qu'ils y gagneraient beaucoup, et que ce serait grand profit pour leur raison et pour leur modestie d'étudier tant de choses à imiter dont ils ne soupçonnent ni l'existence ici ni l'absence chez nous. Je leur propose encore ce motif de venir à Rome, et je le mets au premier rang. Qu'ils viennent voir une soutenance de thèses *ex universa theologia*. Ils en tireront des vues même politiques qui ne seraient nullement superflues en ce temps. Et je leur fais l'honneur de croire qu'ils regarderaient le Collége Romain comme une machine infiniment supérieure à tout ce que leur ont montré les grandes expositions universelles. La machine à discerner et à soutenir le vrai, la machine à penser juste, la machine à trouver la raison par le raisonnement, et la foi par l'usage raisonnable de la raison, c'est la vraie machine à faire des hommes; machine encore qui utilise véritablement toutes les autres et que toutes les autres ne peuvent suppléer. A ma connaissance, maint père de famille chrétien, sérieusement embarrassé de l'avenir intellectuel et moral de son fils, n'aurait pas assisté à la séance de lundi sans être fixé au moins sur un point. Il se serait dit : — Mon fils sera docteur en théologie, dût-il ne se mettre jamais en état d'afficher deux cent quarante-huit thèses et les soutenir contre tout venant. Je lui donnerai cette force intérieure, cette armure contre le sophisme, et je serai à peu près assuré de le voir échapper à la grande quantité de périlleuses sottises et d'imbéciles ennuis qui courent le monde.

Le père de famille aurait mille fois raison. La théologie est la mère des esprits vigoureux et des âmes saines; et le mathématicien et le polytechnicien sont

faits pour servir le théologien, lequel est d'ailleurs beaucoup plus propre qu'un autre à la mathématique et à la polytechnique. Voyez le P. Gratry : toutes ses mathématiques et toute sa polytechniquerie ne l'ont pu retenir d'aller se percher au doigt d'un sectaire qui lui a dit : *Fi, fi, mignon!* et, sur ce perchoir, il s'est mis à débiter des ariettes déplorables. La théologie l'eût préservé d'un si grand malheur. Sans doute, elle l'eût laissé oiseau ! Mais où l'École polytechnique a fait un sansonnet, le Collége Romain pouvait faire un aigle, et peut-être une colombe.

Quelqu'un m'a dit : Soyez tranquille. Il faut revenir à la théologie, et nous y reviendrons. Ceux de nos évêques qui ont assisté à cette séance, au milieu des travaux du Concile, ne l'oublieront pas. Mgr Freppel surtout s'en souviendra, et il a terminé son argumentation par des compliments de bon augure. A présent, la France catholique connaît l'arme qui lui manque ; elle en sera un jour munie. L'œuvre sera difficile, elle pourra être longue. On y mettra le temps ; et comme ce sont des choses où Dieu ne refuse pas son aide, nous arriverons encore à faire de la théologie avant que la sagesse des peuples modernes n'arrive à faire une constitution ; — et c'est la théologie qui fera la constitution.

Le mouvement qui entraîne le monde nous annonce où la science théologique puisera son unité, c'est-à-dire sa force. Elle s'élèvera à l'ombre de celui qui a dit au Sauveur : *Tu es Christus filius Dei vivi,* et à qui le Dieu fait homme a dit à son tour : *Tu es Petrus, et super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Mon Église*, c'est-à-dire, mon peuple, le peuple de mes délivrés, de mes enfants.)

Cela est inévitable, Dieu merci. Il viendra un moment

où le peuple de Prim, le peuple de Rattazzi, le peuple de Bismark, et d'autres peuples qui appartiennent à d'autres gens comprendront à merveille que la liberté, l'honneur et la vie valent bien une messe.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

13 juillet, 12 h. 35 m.

Le vote sur l'ensemble de la Constitution *de Ecclesia* a eu lieu aujourd'hui. Il y a eu 88 *Non placet*, 62 *Placet juxtà modum*, parmi lesquels bon nombre appartiennent à la majorité, et 451 *Placet*.

La promulgation solennelle se fera dans quelques jours.

CXLI

Obscurs blasphémateurs.

13 juillet.

Ainsi c'est fait, comme le télégraphe vous l'a appris. C'est fait et bien fait. Encore que l'ouvrage doive recevoir quelques retouches de forme, on peut dire qu'il est maintenant terminé. Que ceux qui veulent mourir gallicans sans perdre tout à fait officiellement le titre de catholiques se hâtent. Ils n'ont plus qu'une minute. Dans quelques jours il sera de foi que le Pontife romain, docteur et pasteur de l'Église de Jésus-Christ, est *infaillible*, que ses décrets sont irréformables, que nul ne se sépare de lui sans se séparer du Christ. Tel est le « dogme nouveau, » et il suffit de l'énoncer pour voir qu'il ne contient rien de nouveau. Seulement il *faut* le croire.

Lundi dernier, 11 de ce mois, jour du premier vote,

où furent écartées les contestations gallicanes, était la fête de saint Pie Ier, pape et martyr du second siècle. Dans l'évangile de cette fête, Notre-Seigneur propose la parabole de l'homme qui veut bâtir une tour, et qui, faute d'avoir supputé sa dépense, s'expose à ne pouvoir continuer son édifice après en avoir jeté les fondements. Pie IX n'a point supputé la dépense, et néanmoins il n'a pas été cet homme téméraire. Il a compté avec la vérité, il a compté sur Dieu, Dieu lui a donné le temps et la constance. Les événements ont été dociles ; les volontés contraires ou seront soumises ou seront vaincues : et voilà que la tour est bâtie pour l'éternité.

D'autres calculs avaient été faits. L'erreur aussi voulait bâtir sa tour, achever sa Babel commencée et la rendre inébranlable. C'est de ce côté que les mesures savantes étaient prises, les appuis humains assurés. Quelle belle politique ! comme on s'est bien servi des princes, des diplomates, des journaux ! Quelles habiles correspondances, quelle ample confection de brochures, quelles caresses de toutes les bassesses de l'esprit humain dans les bassesses de toutes les langues ! Mais, vains efforts !

Du moins, ces efforts ont été persévérants. Il faut rendre cette justice à certains hommes, dont le temps viendra de dire les noms ; ils ont persévéré ! Depuis huit mois, ils ne se sont pas oubliés un moment. Aucun mouvement de bonne foi, pas une tentation d'humilité ne les a surpris. Tous les sophismes dont ils se sont servis au commencement leur servent encore. Ils continuent de dire qu'ils sont la vertu, la science, la lumière ; ils le disent de plus en plus, sans se soucier de la conscience humaine, qui les croit de moins en moins.

Je n'ai pas lu sans une sorte d'admiration une correspondance de la *Gazette de France* sur la clôture de la discussion. Cela est d'une impudence naïve qui ne laisse pas d'embarrasser. Le correspondant de la *Gazette* paraît tout à fait convaincu qu'il restait encore beaucoup de choses à dire, parce qu'il restait encore beaucoup d'orateurs à parler. « Comment ! soixante-dix orateurs sont « inscrits, il y a tant à dire sur la question, et l'on n'i- « magine pas d'autre moyen d'en finir que de renoncer « à s'éclairer les uns les autres. » Remarquez qu'ils ne cessent pas de crier en même temps qu'on ne s'entend pas et qu'on ne peut s'entendre, et que la salle a été faite exprès pour qu'on ne s'entendît point. Mais qu'est-ce que cela leur fait de se contredire? Dans le cas où la discussion aurait été prolongée hors de toute limite et même de toute décence, ils avaient un autre thème tout prêt : c'était la dureté et la férocité de forcer les évêques à discuter dans cette salle où l'éloquence avorte faute d'écho, et malgré le péril de la saison. Cette raison est exploitée dans une brochure, misérable entre toutes celles qui ont paru ; brochure sans nom comme ses aînées, distribuée par les mêmes laquais sans visage. L'infection des anonymes a été la vraie plaie du Concile. Elle n'est pas dangereuse, mais elle est hideuse. De nobles esprits en souffrent véritablement. Dans l'Inde, me disait un évêque missionnaire, le spectacle est éblouissant et grandiose ; on ne peut imaginer plus de lumière, plus d'éclat, plus de pompe de la couleur... Mais nous avons le cancrelat, le hideux cancrelat, plat, cotonneux, visqueux, insolent, qui se glisse partout, qui porte partout son odeur abominable. Je retrouve ici l'éternel, l'inécrasable cancrelat : c'est l'anonyme.

Le cancrelat du jour est un fascicule rose de quelques pages, qui prétend venir de Paris, chez Dentu, et qui a été manifestement imprimé à Florence ou à Naples. Certaines fautes de typographie, spécialement italiennes, dénotent cette origine et trahissent le faussaire par l'excès même de ses précautions. Il s'en prend au Pape personnellement, il le traite de tyran de l'Église. C'est bien le comble de la misère intellectuelle en même temps que de l'insolence. L'on se sent mal à l'aise d'être obligé d'écouter ce faquin déclamateur qui abuse de l'avantage de n'être personne, pour se permettre ce que la *Gazette* elle-même n'oserait pas contresigner. On le connaîtra pourtant. Quelle honte alors, non pour lui, mais pour ceux qu'il loue, et qui n'auront pas protesté! Comme talent, comme figure, imaginez-vous le monsieur de Sorbonne qui déclarait l'autre jour qu'il ne se soumettrait pas aux décrets de l'Église [1]. Et encore celui-là se fait voir. Qui nous aurait dit qu'un temps était proche où l'audace de Trissotin hérétique aurait encore une physionomie de vertu! Il y a un endroit où les évêques de l'Opposition sont comparés aux trois cents des Thermopyles, résistant à la force brutale de la majorité qui leur demande de rendre les armes, et répondant « comme Léonidas » : Viens les prendre?

Je ne suis pas très-versé dans les dictons grecs. Cependant est-ce bien Léonidas qui a répondu cela? J'ai des doutes. Dans tous les cas et quand même le trait serait de Léonidas, il vous peint le cancrelat. Ce même monsieur appelle la majorité du Concile « la *multitude.* »

[1] M. Un tel, M. Chose ou quelque autre monsieur avait pris cette pose dans son cours, ou dans une lettre à quelqu'un, ou dans un journal. Mais le fait est certain et il est de Sorbonne.

Soyez assuré que ledit monsieur ne se ferait pas beaucoup prier pour dire « la *vile multitude.* » Et tout à l'heure un autre monsieur du parti, et au besoin le même monsieur, nous accusera de ne pas respecter la dignité des évêques! Mais pourquoi tant parler de ses poussières? Demain l'hosanna de la foi les dispersera dans l'oubli.

P.-S. Le vote a donné 88 *Non placet*, votes négatifs, et 62 votes *Juxta modum* ou conditionnels, appartenant la plupart à la majorité. Beaucoup de membres de la majorité auraient voulu que le chapitre de l'infaillibilité fût d'une expression affirmative plus brève et plus nette. S'il y a des modifications, elles seront dans ce sens, car les expressions contestées ont été proposées par l'esprit d'accommodement, espérant gagner des volontés qu'il reconnaît maintenant radicalement hostiles.

On ne croit pas que les votes négatifs persévèrent, ni surtout qu'ils résistent à l'affirmation du Concile et du Pape, puisqu'alors ce serait l'hérésie déclarée. S'il fallait prévoir ce cas extrême, il se trouverait donc alors dans l'Église une centaine d'évêques qui n'aurait pas la foi de l'Église? Assurément, ce serait une des plus terribles épreuves par où l'Église eût passé. Mais qu'arriverait-il alors? Il arriverait que cent évêques à la fois cesseraient d'être évêques et catholiques. Rien ne serait plus horrible et rien ne démontrerait mieux que le Concile est arrivé au moment opportun. Et les peuples d'un accord unanime, repoussant ceux qui oseraient entreprendre de les appeler à l'erreur, iraient à celui qui a les paroles de la vie éternelle. *Pasce agnos, pasce oves!*

Voilà le titre inébranlable. Celui qui est chargé de paître le troupeau est celui qui connaît infailliblement le pâturage, et l'Église est où il est et va où il va. Pour le reste, *nam oportet et hæreses esse... — Necesse est enim ut eveniant scandala.*

CXLII

Le nouvel ordre du monde.

15 juillet.

Si mes mesures réussissent, vous pourrez publier le dogme à Paris quelques heures après qu'il aura été proclamé dans Rome. Il faut bien que la vapeur et l'électricité, qui sont surtout des agents de bourse et de police, fassent aussi quelque besogne pour l'Église. En attendant, je vous envoie d'avance quelques réflexions, auxquelles je vous prie de donner place dans le numéro qui affichera le grand décret. Je demande à votre amitié de faire en sorte que je me trouve là. On dit que toute peine mérite salaire. La peine d'avoir travaillé huit mois à Rome peut passer pour un repos et pour une récompense. Mais je veux croire que j'ai pris de la peine afin de prendre aussi mon salaire, qui sera d'être des premiers à me prosterner, en signe de très-profonde et très-joyeuse obéissance.

Je m'agenouille, je dis *Credo,* je rends grâces avec une certitude parfaite, avec une allégresse entière, avec une espérance absolue. La proclamation de l'immortelle foi de l'Église à l'infaillibilité de son Chef est une des grandes bénédictions de Dieu sur le genre humain ; une de ces bénédictions qui non-seulement soutiennent et réparent, mais qui créent. Le dogme n'est

pas nouveau, et néanmoins il apportera dans le monde quelque chose de nouveau. Sur les bases éternelles qu'il affermit et qu'il élargit, il installera le nouvel ordre dont le monde a besoin.

Sans doute, l'ordre nouveau, quoique déjà commencé, échappe encore à la vue des hommes, même de ceux qui l'invoquent et qui en ont l'instinct, même de cette élite humaine qui forme la tête de l'Église. Devant le mystère de l'avenir, les porte-voix de l'esprit de Dieu, assurés de ne point se tromper dans leur fonction surnaturelle, ne sont plus que des fils d'Adam. Ni le Concile ni le Pape ne savent ce que Dieu veut faire comme instrument social du dogme qu'ils proclament parce qu'il existe et parce qu'il était nié; ils le définissent parce qu'il était mal ou imparfaitement compris. Mettre la vérité à sa place et en son jour, de telle sorte que l'erreur ne la puisse plus couvrir et reste à jamais impuissante contre sa majesté, c'est l'œuvre qu'ils devaient au monde : là s'est borné leur dessein. Ce qui suivra ne les regarde plus, du moins pour aujourd'hui. Il convient d'insister sur ce point.

Le Pape et le Concile ne se sont pas dit, suivant l'usage des conspirations et des sectes, qu'ils allaient faire un dogme pour faire ensuite par le moyen de ce dogme telle ou telle chose et réaliser tel ou tel plan. On leur a bien attribué cette conception, mais elle a paru trop ingénieuse. Il est clair pour la probité commune que ce n'est pas l'Église qui *pose des principes* comme on dresse des embuscades et comme on fabrique des fausses clefs. Cet art s'inspire de la politique, et non de la théologie. Ainsi furent fabriqués, posés, appliqués sous la sanction de l'anathème, depuis environ cent ans,

à peu près tous les dogmes sociaux qui aujourd'hui régissent, c'est-à-dire qui broient et pulvérisent la société humaine. Dogmes de 89 et leurs dérivés, souveraineté du peuple, sécularisation et divinité de l'État, athéisme de la loi, principes des nationalités, droits de l'erreur, droits de la fraude, en résumé, droits de la force : voilà les dogmes qui ont été *faits* avec l'intention de s'en servir, et ils ont servi, servent et serviront. La fabrique est en pleine activité. Toute terre civilisée est une usine à dogmes; on les forge, on les combine entre eux, et tout dogme et toute combinaison de dogme a pour but de harponer quelque chose sur quelqu'un, ou peuple ou individus. Le Pape en a dressé naguère la liste, du moins des principaux : c'est le *Syllabus*. L'on y peut voir que toute cette dogmatique est un immense instrument de rapine publique et privée. La pratique révolutionnaire en multiplie les preuves éclatantes. La Révolution, comme l'ancienne Rome, a un nom mystérieux qui est son charme triomphant : elle s'appelle la *dépossession*, et ses dogmes se font agréer par la vertu de ce nom secret. Etudiez les figures qui depuis un siècle, à différents titres et durant plus ou moins de temps, ont été populaires dans les lettres, dans la philosophie, dans la politique : vous trouverez partout les fabricateurs et les apôtres des nombreux dogmes de la dépossession. Le plan général est de déposséder Dieu du monde, et le monde de Dieu, au moyen de la force, dernier mot de l'erreur.

La race de l'Évangile n'a ni le même but ni les mêmes besoins que la Révolution et ne peut faire les mêmes choses. Ses tendances ne sont point celles que nous représentent aujourd'hui les Mazzini, les Cavour, les Bis-

marck, les Prim et les autres incarnations de César, identiques sous des masques différents. Elle ne crée point ses dogmes et ne les exploite point. Elle les affirme au prix de sa popularité, au prix de ses richesses, au prix de sa liberté et de son sang. Par là, sans doute, elle veut mettre Dieu en possession du monde et le monde en possession de Dieu; mais elle n'attend ce triomphe que de l'amour, dernier mot de la vérité.

Un ordre nouveau s'établira, parce qu'il est nécessaire. Il est commencé, parce que nous voyons un développement de la vérité, et qu'un développement de la vérité ne peut être qu'un développement de la miséricorde. Au delà des lumières assurées qui lui montrent son chemin, la race de l'Évangile a un pressentiment raisonnable des grâces de Dieu qui ne la trompe jamais. Elle se sent illuminée intérieurement d'une prophétie d'espérance. Que fera Dieu? Elle l'ignore. L'heure et les voies de Dieu lui sont inconnues, mais elle sait qu'il existe, qu'il agit et qu'il aime. On oserait ajouter : Elle sait qu'il est content, parce qu'un grand acte de foi s'est élevé du cœur des hommes pour être vu de toute la terre.

Les parents de Lazare malade avaient appelé le Sauveur. Il vint quand le malade était mort et l'espérance perdue. Néanmoins, Jésus s'étant rendu au tombeau, ceux qui pleuraient le suivirent, prononçant des paroles de foi : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne « serait pas mort. Mais maintenant même je sais que « tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le « donnera... Assurément, Seigneur, j'ai cru que vous « êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Et Jésus, arrivé devant le tombeau, leur ayant dit d'ôter la pierre, ils

obéirent malgré quelques objections de la raison humaine. Ce fut la propre sœur de Lazare, celle-là même qui venait de parler avec une foi sincère, qui proposa les objections de la raison, craignant sans doute les murmures des Juifs, représentants de la puissance hostile de l'opinion, qui se trouvaient là : — C'est le quatrième jour depuis la mort, et le corps est déjà corrompu. Pourquoi ôter la pierre? Mais la foi fut obéissante, et l'obéissance, comme toujours, fut plus sage. *Tulerunt ergo lapidem,* ils ôtèrent donc la pierre. En ce moment encore ils ignoraient ce que Dieu voulait faire. On sait ce que Dieu a fait. Le mort sortit vivant du tombeau.

Avec une foi supérieure aux défaillances de la raison humaine, ou plutôt avec cette foi qui est la vigueur même de la raison, le Concile et le Pape ont ôté la pierre. Le Lazare que le monde moderne tenait au tombeau, les pieds et les mains liés de bandelettes, le visage couvert d'un suaire, réputé mort pour toujours, ce n'était point le vicaire du Christ. Celui-ci ne mourra point. Quoi que l'on puisse persuader à la foule, jamais la partie haute de l'humanité ne le croira mort, jamais le suaire ne couvrira son visage, et l'ennemi victorieux qui pourra le forcer de se dérober au jour saura qu'il est vivant. Le Lazare véritable, enseveli et lié de bandelettes, c'était l'Autorité, dont l'absence et la mort ont livré le monde au mensonge, à l'erreur, à la ruse et, enfin, à la main dégradante de la force, jetant les infortunées nations en partage à la hardiesse des brigands et à l'impudence des faquins.

Séparée de Dieu, l'autorité avait péri parmi les hommes, et ceux qui la pleuraient pouvaient bien dire

comme Marthe, sœur de Lazare : Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort ! Mais la mort avait pris sa proie ; le suaire avait couvert le front où le sacre n'était plus, la couronne du sacre ne pouvant pas rester sur le front quand les devoirs du sacre n'étaient pas acceptés dans le cœur.

En affirmant à la face du genre humain toute l'étendue des droits du Vicaire de Jésus-Christ, en lui reconnaissant cette prérogative de l'infaillibilité lorsqu'il donne la règle de la foi et des mœurs, le Concile et le Pape proclament que la source de l'autorité est vivante et certaine dans le monde. Ils ont *ôté la pierre* de ce sépulcre où la force brutale gardait le droit qui peut seul la contenir et au besoin la déposséder et la remplacer. Il n'y a pas à douter que la force luttera pour conserver l'empire ; et nous avons assurément toutes les raisons de craindre qu'elle ne le conserve encore longtemps. Mais elle aura désormais à lutter contre la foi du genre humain. Quoi que puisse faire la force, c'est désormais la foi du genre humain que l'autorité est là. C'est là que le monde, qui a besoin d'elle, viendra la chercher, pour rentrer sous sa direction dans la dignité et dans la fécondité de la vie chrétienne. La pierre est ôtée, le maître a parlé : *Veni foras !* Le reste s'accomplira, et les bandelettes tomberont : *Solvite eum et sinite abire.* Déliez l'autorité légitime, l'autorité instituée et sacrée pour servir, et qu'elle fasse son œuvre d'honneur, de justice et de salut.

La reconstitution de l'autorité dans le monde, la substitution de l'autorité aux caprices humiliants et stériles de la dictature, telle sera la conséquence sociale de l'infaillibilité. De concert avec la conscience humaine réin-

tégrée dans la sérénité de la lumière, la Papauté fera ce grand ouvrage, et elle étendra les conquêtes de la croix sur les immenses domaines de l'esclavage et de l'erreur.

Un homme de génie, presque prophète par la puissance de la foi, disait, il y a déjà longtemps : « La Révolution a commencé par la proclamation des droits de l'homme, elle finira par la proclamation des droits de Dieu. » La sagesse moderne a ri de cet illuminé. Voici pourtant que le Concile pose le surnaturel au sommet de l'édifice social. L'Eglise du XIX^e^ siècle, née quand le rire de Voltaire était la profession de foi du genre humain, élevée sous le feu des dérisions, bafouée par la philosophie et par la science, persécutée par la politique, trahie et tourmentée par toutes les puissances de la terre, et enfin ayant presque subi elle-même çà et là les atteintes du rationalisme, proclame que la parole de Jésus prévaut après dix-huit siècles contre toutes les négations du doute et de la rébellion investis de toute la force matérielle qui existe ici-bas. C'est le fait intellectuel et l'acte de foi le plus étonnants que contienne l'histoire des siècles. Ceux qui ne savent pas voir cette merveille, et qui n'en attendent rien, et ceux qui l'expliquent par une conspiration des jésuites, sont réservés à d'autres surprises. Ils me semblent, en attendant, constituer le seul prodige qui mérite d'être mis en contraste avec ce torrent de clarté.

CXLIII

Tristesse d'un beau jour.

17 juillet.

C'est demain ! Une grande joie est mêlée d'une grande tristesse. Ce jour ne sera pas aussi doux qu'il devait l'être. La guerre et l'opposition sont de cruels nuages ! Quand l'Église proclamera le principe même de l'ordre et de la paix, dans ce moment peut-être la guerre fera couler le sang, et une rébellion plus imprévue attristera et scandalisera les âmes. Douloureux contraste, qui montrera ce qu'est l'Église et ce qu'est le monde, ce qu'inspire la foi et ce qu'impose l'orgueil, ce que Dieu demande et ce que l'homme répond !

Parmi les bruits qui courent, il y en a de sinistres. On parle de conciliabules où la rébellion serait formellement proposée et formellement résolue, et ces bruits maintenant ne semblent plus invraisemblables. Il s'agirait de dire non, de crier non, de le répéter avec outrage en face du Concile et du Pape, en face du tombeau de saint Pierre, en face de Dieu. On dirait : *Non placet!* comme il a été dit : *Non serviam!* Voilà où les esprits sont montés. Je rapporte le bruit, je n'affirme pas la chose. Je suis au contraire de ceux qui n'y peuvent croire. Si ces résolutions violentes ont été prises quelque part, j'espère qu'elles seront noblement abandonnées. Fussent-elles poussées jusqu'au bout, j'espère qu'elles seront suivies d'un repentir immédiat et sincère.

Quelques évêques sont déjà partis ; d'autres, dit-on, partent ce soir, ne voulant ni se soumettre ni déclarer leur refus. On nomme parmi eux un Français. Cepen-

dant plusieurs dont on a ainsi depuis huit jours annoncé le départ, ou plutôt la désertion, sont restés. Jusqu'ici, je crois qu'entre les Français un seul s'est éloigné tout à fait irrégulièrement, je veux dire sans permission. C'est celui qui a jeté ses *schemata* dans le Tibre, après s'être fait soupçonner d'avoir plus malheureusement jeté ses impressions ultra-gallicanes dans les journaux [1]. Je fais allusion à ces trop fameuses *lettres d'un évêque*, auxquelles l'opinion ne conteste pas le premier rang parmi les libelles que le Concile, dans sa séance d'hier, a solennellement flétris.

Je vous répète tous ces bruits pour vous raconter *Rome pendant le Concile*. Lorsque cette lettre, qui ne peut partir aujourd'hui, vous parviendra, vous saurez ce qu'il en est, et vous jugerez s'il n'est pas plus à propos de la supprimer.

On parle aussi de plusieurs démarches pour obtenir l'ajournement de la proclamation. Mgr l'évêque d'Orléans serait encore l'âme de cette dernière résistance, d'ailleurs désespérée. Le Pape doit encore une fois répondre ce qu'il a répondu dans le commencement de son règne à d'autres instances qui le pressaient également de céder à « l'opinion » : *Je ne puis, je ne dois, je ne veux*.

Il y a bien des allées et venues de ce côté tourmentant et tourmenté. On voit de nombreuses voitures à la porte des chefs de la résistance, Mgr l'archevêque de Lyon, Mgr l'archevêque de Paris, S. E. le cardinal Rauscher, Mgr Maret.

[1] Mgr Lecourtier, évêque de Montpellier, après sa démission archevêque de Sebaste *in partibus*.

Le Vatican fait un étrange contraste avec les agitations du dehors. Tout y est calme, et tout ce qui en vient rapporte l'expression du calme. Ceux qui ont eu le bonheur d'approcher le Saint-Père, hier et aujourd'hui, disent qu'on ne se douterait pas, à le voir, qu'il y ait de si grandes préoccupations dans le monde. Il sait tout et ne doute de rien. Quant aux personnes de la cour, cette fameuse « cour romaine » qu'on ne sait où prendre, — on ne croirait pas à les voir qu'il y a un concile ni une opposition. Chacun est à ses fonctions, à ses œuvres; rien n'est entravé, et rien ne se hâte.

Rome tout entière garde cette sérénité. J'étais ce matin en visites d'adieux à Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Croix-en-Jérusalem, au Latran, au Colysée, à Saint-Pierre. La ville la plus reculée de l'Orient ne serait pas plus tranquille. Du seuil de Sainte-Croix-en-Jérusalem je regardais le Latran, éclairé d'un soleil splendide; j'étais seul à cette place, seul dans ces rues tracées à travers les vergers et les ruines, et pleines d'herbes comme les plus négligés de nos chemins champêtres. On sent qu'il n'y a que Dieu ici.

Le soir, à la villa Borghèse, même silence. Quelques évêques se promènent en causant par groupes tranquilles. Les abords du Casino réservé, où se réunissent les opposants, sont moins animés que de coutume. On confirme plusieurs départs, et on n'y croit pas encore. Dans l'azur pâle, les cyprès et les pins dessinent leurs formes élégantes. Tout est si grave et si doux que la paix semble éternelle et n'avoir jamais cessé. On se reproche d'avoir des inquiétudes. On est inquiet cependant.

« Il faut au jour d'été l'aigre cri des cigales. »

Les cigales ne manquent pas ! Il y a notamment près du Casino réservé un endroit où elles font un véritable tapage, et voilà comment un vers de Victor Hugo se mêle aux préoccupations du Concile.

Huit heures du soir.

Décidément, il y a eu beaucoup de départs, et on en annonce beaucoup pour demain matin. Il paraît certain que l'Opposition en masse sera absente. Je viens de vous citer Hugo. Je ne peux maintenant me dispenser de vous citer la *caricature*. La caricature représente des séditieux affairés qui disent : C'est le moment de nous montrer, cachons-nous !

CXLIV

La Proclamation.

18 juillet.

Te Deum laudamus! C'est fini. Sauf deux voix dissidentes, maintenant soumises, le dogme a réuni l'unanimité. Par leur abstention, les opposants ont fait l'unanimité. Ils avaient déjà fait beaucoup de choses par leur opposition. *Quod inopportunum dixerunt, necessarium fecerunt.*

J'ai entendu le *Veni Creator*, le *Te Deum*, les acclamations du Concile et de la foule. Je ne veux rien vous décrire. Je me croyais plus fort contre la fatigue et contre l'émotion. Un orage effroyable environnait Saint-Pierre, plongé presque dans l'obscurité. Le dogme a été proclamé au milieu des éclairs et des tonnerres. Dans

la foule, les uns pensaient au gallicanisme et disaient : C'est un enterrement ! Les autres pensaient à l'avenir et disaient : Nous sommes au Sinaï. Ce mot répond mieux à ma foi. Il me semble qu'aujourd'hui nous sortons de l'Égypte, et que désormais le monde est *depharaonisé*. A vrai dire, d'ici où nous allons la route pourra être longue. Mais nous avons Moïse, mieux et plus que Moïse.

Gloire à Dieu dans le ciel, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

ÉPILOGUE

Florence, 20 juillet 1870.

Hier, sur le soir, j'ai fait ma visite d'adieu à Saint-Pierre. Je me suis vu seul absolument dans la basilique. En avançant, j'ai découvert un san-pietrino qui veillait aux lampes, un gendarme qui sommeillait à la porte de la salle conciliaire, et un zouave qui priait dans l'abside. La veille, il y avait là une telle foule et si remuée, tant d'émotion, tant de passion même ! Tout a disparu ; plus rien ici, que quatre ouvriers dont la besogne est finie, et qui n'en sont pas fâchés. Pendant le Concile, les san-pietrini, les gendarmes et les zouaves ont eu un rude surcroît de service, et le journaliste aussi. Heureux journaliste à présent ; il n'aura plus qu'à sommeiller comme le gendarme, qu'à donner comme le san-pietrino un coup d'œil aux lampes et au pavé ; et, s'il revient par la pensée, ce ne sera plus pour prendre des notes, mais simplement comme le zouave pour dire un *Ave Maria*. Ainsi, je me forgeais une félicité... sans y compter beaucoup.

A en juger par les brèves paroles qui s'échangent entre gens qui font leurs malles et qui courent au chemin de fer, bien des inquiétudes de tout genre attristent les cœurs. La joie du triomphe et la joie du départ sont étrangement mélangées. On bénit le triomphe, mais on

regrette qu'il ait fallu combattre ; on se réjouit de partir, mais c'est aussi un regret de partir. — Nous quittons victorieux le champ de bataille, me disait un évêque, mais nous laissons des blessés. Nous allons revoir nos maisons, nos frères et nos enfants, mais nous nous éloignons du père, chargé d'années et entouré de périls, et enfin il est vrai qu'on ne s'en va pas de Rome comme d'ailleurs.

Oh ! que je sentais bien cela à chaque pas de cette dernière visite dans Saint-Pierre. Vingt fois je posai mes lèvres sur ces marbres plus précieux que l'or. Il y a des marbres dans Rome qui me sont véritablement des amis et des amis très-chers. Près d'eux, seul à seul avec eux, j'ai eu des pensées, des larmes, des élans et des engagements de mon cœur qui demeurent les grands souvenirs de ma vie. Je n'ai pris nulle part autant des choses qui composent mon être intellectuel et moral ; je n'ai autant vu nulle part la belle réalité des choses humaines, je n'ai nulle part autant compris et autant respiré. Il me semble que si Dieu, un jour, dans ma jeunesse, ne m'avait pas fait la grâce de me pousser à Saint-Pierre, je n'aurais pas vécu, et que mieux eût valu pour moi ne point vivre. Je ne m'éloignai pas sans baiser le seuil, demandant à tous les saints de me ramener encore une fois. La grande porte était ouverte, le soleil déclinant donnait sur la statue de saint Pierre ; cette majestueuse image m'apparut la dernière dans la douce clarté. Je levai encore les yeux vers les fenêtres du Pape et je m'enfuis. Rome est le lieu où le cœur sent tout ce qu'il peut porter d'admiration, d'amour et de douleur.

Je retrouvai la foule à la gare. Les évêques français

étaient nombreux. Presque tous appartenaient à la majorité. De l'opposition, il y avait Mgr Darboy. La politique a voulu donner une certaine pompe au départ de l'archevêque de la cité impériale. L'ambassadeur de France l'accompagnait avec Mgr de Mérode, aumônier du Pape, et deux prélats inférieurs. Ils ne quittèrent l'archevêque de Paris qu'après l'avoir installé dans une sorte de wagon d'honneur plus spacieux et plus orné que les autres. Me souvenant de l'évêque qui m'avait dit : *Nous laissons des blessés*, ce beau wagon me parut une ambulance.

Il y avait là aussi M. d'Arnim, ambassadeur de Prusse. Il présidait, nous dit-on, à l'embarquement des chevaux de son fils requis par la guerre. M. d'Arnim me semble fort prussien. C'est bien l'homme qui se signale dans Rome et jusque dans le Vatican par des traits multipliés d'impertinence, arrivant le dernier, à grand fracas, manquant aux usages, violant les consignes, se piquant de faire un maître du monde. Ainsi agissait notre flambant Créquy et avant lui notre incomparable Nogaret. Dieu rendit à leur maître les soufflets qu'ils avaient donnés de sa part.

Nous partîmes. Un crépuscule clair nous permit de distinguer quelques monuments de la ville et de leur adresser un suprême adieu. Nous ne fûmes point molestés par les douaniers italiens comme au retour du Centenaire. Les évêques cependant rapportent quelque chose de plus grave qu'un souvenir de fête : le dogme de l'infaillibilité est dans leurs bagages, mais nul moyen de le saisir. D'ailleurs les hommes qui conduisent l'Italie ne sont plus capables de comprendre ce que c'est qu'un dogme ; ils ont la sottise de croire qu'ils sont plus forts

que les dogmes et même que déjà ils les ont abolis. Ils nous laissèrent donc traverser en paix les beaux lieux que la nuit sereine ne nous cachait pas et que bientôt l'aurore vint éclairer. Mais nous n'avions que des pensées de chagrin.

L'Ombrie! la féconde et pieuse Ombrie de saint François et de Raphaël! Terre et ciel et montagnes et culture, tout ce pays était fait pour appartenir au Pape. Il devait donner en paix les doux fruits du travail et de la pensée humaine, l'huile, le vin, le froment, les fleurs, la prière et les arts. Tout cela est devenu piémontais. Il semble que ce soit une colère et un *déjugement* de la Providence. Dans cette cruelle aventure, on sent un mystère, un châtiment mérité mais limité, comme la captivité d'Israël.

Le bruit de la politique en ce moment est que Napoléon va acheter quelques milliers d'hommes à l'Italie, moyennant quelques millions. C'est possible. Si c'est vrai, la pauvre Ombrie fournira sa part. L'on viendra prendre ces laboureurs, ils iront mourir au profit de la canaille oratoire de Florence, laquelle empochera l'argent. Que peut-on imaginer de plus horrible! Parce qu'une douzaine de scélérats en Europe, ayant perdu tout sens chrétien, et tout sens moral, ont imaginé, pour sortir de leur ennui, de refaire la carte du monde et de donner un corps à des idées qu'ils croient avoir et qui ne sont pas des idées, il faudra que ces villageois s'en aillent au loin chercher des blessures et la mort? Cette iniquité fait peur. Qu'elle puisse être commise, cela révèle dans le monde un état de péché dominant et une gangrène qui annoncent de formidables exécutions. Quand Dieu lâche sur l'homme le fléau qui s'appelle

l'homme, c'est alors que l'on entrevoit la profondeur de son courroux ; la terre tremble, il s'ouvre des abîmes qui engloutissent les patries.

Le jour vint nous prendre à Passignano sur le lac de Trasimène. Là mourut saint Jean Gualbert. Non loin est la Chartreuse de Vallombrose, aujourd'hui propriété d'un juif.

Nous vîmes à plein ces beautés enchanteresses, et « la vigne mariée à l'ormeau » et les élégants cyprès dont le vert sombre tranchait sur l'azur adouci. Dieu avait réservé cet Eden pour la paix de l'étude et de la prière. C'est la terre de Raphaël, où il eut la première vision de son monde angélique. On voit le bosquet d'arbres et le gazon inhabitable au reptile où l'humble Vierge, entourée des saints et des anges, adore l'enfant divin ; on voit les sentiers où passe le doux François bénissant la nature et chantant son Dieu qui l'écoute avec joie.

Mais la révolution s'est abattue là. Comme ailleurs, elle a amené le juif qui a tout acheté, l'avocat qui a tout gâté, le journal qui a tout empesté. Un château historique apparaît dans le lointain : il est au juif. Au milieu d'un beau champ, une belle maison rit au soleil : elle est à l'avocat. L'homme du pays traverse la gare : il est le serf du journal : il ne prie plus, il blasphème, et il est mercenaire.

Voilà Florence. Les faubourgs de Florence ont l'air de malhonnêteté et de rapine, la fumée grise et les infâmes odeurs d'usine des environs de Paris. Nous ne sommes plus à Rome, nous rentrons dans le monde.

Sur le registre de l'hôtellerie où nous avons dû écrire nos noms, nous avons lu, inscrits de l'avant-veille,

c'est-à-dire du jour même où le Concile définissait l'infaillibilité :

MARET, évêque.
STROSSMAYER, évêque.

En 1838, au commencement de ma vie chrétienne, on me fit remarquer sur un registre à Padoue, les noms de trois grands voyageurs dont je ne connaissais alors que la réputation : *La Mennais*, prêtre, *Lacordaire*, prêtre, *Charles de Montalembert*. Tous trois, en ce temps-là, étaient journalistes « pèlerins de l'*Avenir*. » Ils allaient à Rome pour demander une direction. Elle leur fut indiquée, mais non pas telle qu'ils auraient voulu. La Mennais la refusa, Montalembert hésita longtemps et ne se rendit que tardivement aux instances de Lacordaire, celui-ci seul se soumit et non pas tout à fait de bon cœur. Les noms que je viens de lire à Florence m'ont rappelé ceux de Padoue ; comme ceux de Florence, ils me disent que l'obéissance seule est grande et sage, que seule elle garde la raison, maintient la conscience et glorifie la renommée.

Malheureux La Mennais ! Un si beau talent, et même un si beau génie ! La désobéissance l'a réduit à n'être plus qu'un médiocre artisan de phrases, un journaliste révolutionnaire emphatique et ennuyeux ; et il est mort hors de l'Église, ami de Béranger et d'Eugène Sue, deux esprits bas et méchants qui pèsent sur l'honneur des lettres françaises.

C'est pourtant chez La Mennais, en quelque sorte replantée et cultivée de ses mains, que l'on vit reparaître cette noble doctrine de l'infaillibilité, qui vient de donner son fruit impérissable. Joseph de Maistre sem-

blait avoir inutilement combattu. Son livre *du Pape* n'avait trouvé qu'un nombre minime d'approbateurs. Il était couvert par le vacarme stupide du voltairianisme triomphant qui le dédaignait et même l'ignorait, et le gallicanisme, n'en faisant guère plus de cas, déplorait la témérité qui s'élevait contre les « maximes de nos pères. » La Mennais vit que ces prétendues « maximes de nos pères » étaient la plaie de l'Église et du monde ; il indiqua le remède. On ne voulut voir que les erreurs dont il entourait la vérité, et lui-même, lorsque l'organe infaillible de la vérité lui déclara ses erreurs, emporté par l'orgueil, eut le malheur de les préférer à la vérité qu'il s'était proposé de défendre. Mais il avait créé une école plus obéissante et par là même plus savante et plus forte que lui. Elle continua de combattre après qu'il eut déserté. En moins de quarante ans elle a vu cette immense victoire.

Aucun des premiers n'était là. Tous sont morts ou durant le combat ou sur le seuil du triomphe, quelques-uns, hélas ! dans le camp contraire, ayant pour des causes vaines, par des intérêts de popularité, abandonné le glorieux drapeau de leur jeunesse si vaillamment soutenu dans leur âge mûr. Juste sujet de douleur, juste sujet d'épouvante, juste sujet d'admiration aussi, puisque telle est la puissance féconde de la vérité ! Une fois son nom prononcé, une fois sa divine beauté apparue, sa victoire est assurée. Ses soldats peuvent se fatiguer, s'endormir, mourir, trahir ; elle s'en fait d'autres, Dieu lui en suscite de la foule, elle en prend de l'ennemi, enfin elle règne.

Que de fois j'ai songé à vous écrire sur ce sujet. Au moins j'aurais voulu rendre hommage à quelques noms.

Le temps m'a manqué, la circonstance a pris le pas et m'a détourné de ce que j'avais le plus à cœur.

Je trouve inopinément l'occasion que j'ai désirée. Je vous nomme en courant quelques hommes que j'aurais souhaité de voir il y a trois jours, ou dans le Concile, ou aux portes avec moi, et qui avaient tant mérité cette joie. Là eussent pu se rencontrer Gerbet, Salinis, Charles Sainte-Foi, Rohrbacher, qui par son grand et beau livre a donné un coup d'épaule si vigoureux. On n'est pas juste pour l'ouvrage de Rohrbacher. On affecte de dédaigner cette charrue, peu polie il est vrai, mais dont le soc robuste a défoncé à une grande profondeur le sol obstrué de racines gallicanes. Quant à ce qui est de la main d'homme, Rohrbacher a fait plus que personne pour la cause de l'infaillibilité. Avec dom Guéranger, c'est lui qui nous a restitué le Pape dans l'histoire. Son immense édifice présente des parties négligées, l'architecture en est savante et sublime. Son style âpre, parfois sauvage, est néanmoins d'une qualité bien supérieure à toute la politesse et à tout l'agrément de Fleury. Quand on pense que ce vaillant homme a fait cela tout seul, sans aucun secours, sans aucun conseil, et n'a pas même trouvé un critique, on reste saisi d'admiration pour tant de courage, de simplicité et de persévérance. Nous l'avons laissé mourir inconnu, ne daignant pas le compter pour un historien en présence d'adversaires qui tiraient vanité du fatras de Sismondi.

De tous ces jeunes disciples qui s'étaient trouvés autour de La Mennais dans sa maison de la Chesnaye où Rohrbacher conçut son histoire universelle de l'Église et où tant d'autres beaux projets furent formés,

un seul, à ma connaissance, se trouvait à Rome et entra dans le Concile, non comme Père, mais comme enfant de chœur. C'est notre bon abbé Combalot. Grâce à l'amitié d'un évêque, il fut admis un jour à répondre la messe qui ouvrait les séances du Concile. Je l'ai vu la veille de ce jour-là. Avec son air de patriarche et sa simplicité d'enfant, il me dit plein de joie : « Demain j'entre au Concile ! Le bon Dieu a toujours été bon pour moi. Je n'aurais pas cru voir un concile, nous n'aurions pas cru que ce concile que nous verrions décréterait l'infaillibilité. Et cependant, puisqu'il devait y avoir un concile, que pouvait-il faire autre chose? Les hommes ne savent jamais assez combien Dieu peut tout. »

Mon cher Du Lac, mon premier et mon vrai maître, puisque je remonte vers ce passé, laissez-moi vous nommer ici. Vous aussi, vous auriez dû vous trouver dans Saint-Pierre le jour de la définition, poussant le grand cri du peuple *chrétien* qui saluait l'INFAILLIBLE au milieu des éclats du tonnerre. Vous deviez être là entre l'abbé Combalot et le R. P. d'Alzon, représentant avec eux Salinis et Gerbet et personnifiant la partie laïque de la presse religieuse qui n'a pas aujourd'hui de plus ancien, de plus ferme et de plus docte ouvrier. Vous n'avez point passé par la Chesnaye, mais vous êtes de ce temps-là et vous fûtes de ces hommes-là, de ceux qui ne furent jamais ébranlés ; et de plus vous avez été toujours à la peine sans vous soucier d'être jamais à l'honneur, n'éprouvant nul besoin de voir un triomphe dont vous n'avez jamais douté.

Un autre bon ouvrier de Saint-Pierre, ouvrier des premières heures, encore debout et infatigable, man-

quait : M. Bonnetty aurait dû être là avec la vaste collection de ses *Annales*.

Et quel chagrin aussi de n'y pas voir le grand évêque Parisis, chef de l'escouade militante contre l'Université ; le paternel cardinal Gousset, le R. P. Gaultier, qui tous ont tant appelé ce jour et, par leurs œuvres connues ou ignorées, l'ont tant avancé !

Nous avons rencontré ce matin sur les quais un cavalier vêtu de couleurs claires, dont la physionomie réunissait le triple charme du commis-voyageur, du docteur allemand et du prêtre extravasé. Il se prélassait, le cigare aux lèvres. Un certain embarras qu'il laissa voir pendant que nous jouissions du bel effet de ses couleurs claires nous le fit remarquer davantage. Nous reconnûmes un *monsignor* qui s'était fait des affaires pendant le Concile pour certaines correspondances « révélatrices » adressées aux journaux dœllingériens, juifs et libres-penseurs. Une mesure disciplinaire bénigne l'écarta de la source d'informations qu'il corrompait à dessein de se rendre plus piquant. Nous nous abstînmes de saluer ce *sarpiste ;* de son côté, il se hâta de perdre ses fiers regards dans l'Arno. Je suis plus affligé que surpris de voir comme il sait bien se travestir. En cela je n'aime point la grande perfection et je hais la couleur claire. J'avoue d'ailleurs que je suis un peu porté contre ce genre semi-laïque ; c'est ce genre surtout qui écrit et se déborde contre l'invasion du *laïcisme* dans les questions religieuses. Je me suis parfois *gendarmé* là-dessus, non sans cause.

Florence nous ennuie, nous ne lui pouvons pardonner de s'empoisonner si sottement. Qui m'eût dit que je m'ennuierais à Florence ! Dans ma jeunesse, c'était la

ville de la poésie romantique, la scène de tous les drames, le lieu de tous les romans. Il n'y avait de fleurs, de chansons, de coups d'épée qu'à Florence. C'est aujourd'hui la ville des journaux, des caricatures et des plâtres. On y sent l'infect tabac et le gaz; les murs sont tapissés de caricatures idiotes, tout y donne l'idée d'un peuple généralement sali.

Il paraît que l'impression devient plus forte à mesure que l'on connaît mieux les grands de ce nouvel État. De tous les sommets ruissellent des traits de mœurs qui font frémir. Il faut trop haïr le respect pour se trouver à l'aise dans la capitale de l'Italie piémontisée.

Un chrétien de grande probité me donne des nouvelles déplorables pour la France. La trame entre l'empereur des Français et le roi d'Italie contre le Pape va, dit-il, sous peu de jours, apparaître telle qu'elle fut ourdie primitivement. Prétextant les nécessités de la guerre, Napoléon abandonnera Civita-Vecchia, et livrera Rome et le Pape à la bande italienne.

Je m'attends à tout de la part de l'Italie, je ne peux encore croire cela de la France. Ce serait trop hideux et trop téméraire. Ce serait trop affronter la conscience humaine et la justice de Dieu.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME

—

ROME PENDANT LE CONCILE.

Pages.

PRÉFACE 1

INTRODUCTION 4

La bulle d'indiction. — L'horizon du genre humain 4

Polémique sur le Concile :

I. Les journaux. — Discours de M. Guéroult, de M. Ollivier et de M. Baroche 16

II. L'opposition catholique. — M. de Montalembert 30

III. La question des ambassadeurs au Concile 36

IV. Entrée des *infaillibilistes* français. — Leur soumission à l'esprit moderne. — 89 appliqué à l'Église. — Politique de tout ce qui a péri et de tout ce qui va périr 39

V. Histoire de l'infaillibilité 48

VI. Observations de Mgr l'évêque d'Orléans 60

ROME PENDANT LE CONCILE.

I. Quelqu'un du peuple chrétien 65

II. Si Rome *sent le mort*. — Paris et Rome. — Salle du Concile. — Rencontre 67

III. Ouverture du Concile. — Le Pape et le peuple 70

IV. Caractère et but du Concile 75

V. Congrégation *de Fide* 79

VI. La villa Borghèse. — Tableau d'un journaliste content 82

VII. Le Concile et la diplomatie 86

VIII. Les espions de presse 88
IX. L'unité. — Pharaon et Moïse. — Les dissidents s'annoncent. — Mme de Maistre..... 91
X. Commission *de Disciplinâ*. — Les évêques..... 95
XI. La fête de Noël. — Plaisanteries parisiennes. — Les hommes de bonne volonté..... 99
XII. Les chômages de Rome. — M. Coquelet. 103
XIII. A Saint-Paul-hors-les-Murs. — M. Coquelet. — Les tombeaux de Rome 104
XIV. Prévision sur la durée du Concile. — Les évêques. Mot illustre de M. Rouland..... 109
XV. D'un *postulatum* contre l'*Univers*. — La presse religieuse. — Ce qu'elle doit être..... 113
XVI. Une théorie de l'importance épiscopale..... 119
XVII. La fête de l'Épiphanie..... 122
XVIII. Discours du Saint-Père..... 127
XIX. Les Vicaires apostoliques 129
XX. L'opportunité. — La pluie et le beau temps. — Les affaires de France..... 134
XXI. Les mauvais sujets ecclésiastiques. — *Postulatum* pour l'infaillibilité..... 139
XXII. Le Concile à Paris. — Politique des catholiques.. 141
XXIII. Les affaires de France. — *Post-scriptum* prophétique..... 147
XXIV. Démarches contre la question d'infaillibilité. — Les secrets de Rome. — Annonce d'un secret de Paris..... 148
XXV. L'abbé Gratry..... 155
XXVI. Le soleil. — Le P. Gratry..... 158
XXVII. Mgr Berteaud, évêque de Tulle. — Montalembert. — Mgr l'Évêque de Poitiers. — Mgr Mermillod.. 163
XXVIII. Démarche contre l'*opportunité*..... 172
XXIX. Le comte d'Argy. — L'abbé Combalot..... 174
XXX. A propos du P. Gratry et du pape Honorius..... 176
XXXI. La liberté de l'homme. — La liberté de Dieu.... 182
XXXII. Mort chrétienne d'un soldat..... 186
XXXIII. L'abbé Gratry..... 189
XXXIV. Méditation au Pincio..... 191

XXXV. Malheurs du *postulatum* inopportuniste..... 197
XXXVI. Feu le grand-duc de Toscane. — Mort de l'Évêque de Tarbes..... 199
XXXVII. *Postulatum* contre l'infaillibilité. — Les siéges importants..... 201
XXXVIII. Mon prétendu semblable. — Progrès des esprits. 209
XXXIX. Coup d'œil rétrospectif sur la nécessité de ne point se hâter..... 212
XL. Promenade au Pincio. — Raphaël. — Le repos. — Les grands seigneurs que le Christ a faits.. 216
XLI. Retour du P. Gratry..... 226
XLII. Vue du peuple romain. — Un cardinal flagellé.. 228
XLIII. L'honneur du savant et du prêtre..... 231
XLIV. Dépêche télégraphique..... 236
XLV. L'infaillibilité et les gouvernements..... 236
XLVI. Les nouvelles de l'autre côté..... 245
XLVII. La question de l'opportunité et le principe de l'infaillibilité. — Quelques chefs du parti inopportuniste..... 249
XLVIII. *Quod inopportunum dixerunt, necessarium fecerunt*..... 251
XLIX. Brochure de dom Guéranger. — Le P. Gratry. — Le P. Polychrône..... 253
L. L'incident Falloux..... 259
LI. La liberté du Concile. I..... 260
LII. La liberté du Concile. II..... 268
LIII. La liberté du Concile. III..... 271
LIV. La liberté du Concile. IV..... 275
LV. La liberté du Concile. V..... 280
LVI. La liberté du Concile. VI..... 282
LVII. La troisième lettre du P. Gratry..... 288
LVIII..... 289
LIX. Un *spéculatif* — Lettres de saint Thomas. — Distribution des schemata sur l'infaillibilité... 293
LX. Les terribles confidences de M. Daru..... 301
LXI. La bulle de Paul IV..... 302
LXII. Combien d'opposants à l'infaillibilité? — Combien en restera-t-il?..... 309

LXIII. Projet d'ambassade au Congrès..... 311
LXIV. Comment nous entendons la liberté des cultes. — Mort de Montalembert..... 315
LXV. Départ des zouaves canadiens..... 321
LXVI. Le désaveu de M. de Falloux..... 326
LXVII. Lettre de l'Évêque de Jafna (Ceylan).. 330
LXVIII. Service funèbre pour M. de Montalembert. — Au sujet de Mgr l'Évêque d'Orléans..... 332
LXIX. Discours du Saint-Père aux Vicaires apostoliques. 336
LXX. Réponse à Mgr l'Évêque d'Orléans. — *Opus tumultuarium* 338
LXXI. Le printemps. — Le train grand gala. — On réclame le droit d'aduler..... 351
LXXII. Affaires de France. — La couronne et la tiare. — Prévisions accomplies..... 358
LXXIII. Fébronius..... 365
LXXIV. La simple évidence..... 373
LXXV. La belle Briséis et les princes ses amants. — Un vrai conquérant..... 376
LXXVI. Le P. Gratry battu et rebattu..... 382
LXXVII. Incident Strossmayer. — Le latin hongrois. — Petits malheurs de l'intrigue..... 386
LXXVIII. Le Pape à Sainte-Croix-de-Jérusalem. 391
LXXIX. Consultation théologique pour l'*Univers*..... 398
LXXX. 406
LXXXI. 409
LXXXII. La popularité de Pie IX..... 416
LXXXIII. On entrevoit le commencement de la fin..... 420
LXXXIV. Le Plébiscite français. — Tous les Français infaillibles 422
LXXXV. Premiers résultats..... 427
LXXXVI. Réponse au P. Newman..... 429
LXXXVII. Fêtes romaines. — L'église de Saint-Jacques. — Le Pape chez Néron 443
LXXXVIII. Le Concile vu d'Orléans. — Le chapitre *De Infallibilitate*..... 449
LXXXIX. La constitution *De Fide*. — Conseil à M. Daru.. 451

XC. Les Morts. — Ruines de Néron. — Pierre vainqueur..... 455
XCI. A propos du Plébiscite..... 463
XCII. Travail de la diplomatie..... 464
XCIII. Concordiens, Sorbonnistes et Sorbonne..... 465
XCIV. L'Archevêque de Baltimore.—L'Évêque d'Orléans. — Les questions irritantes..... 469
XCV. Politique ministérielle. — Politique épiscopale.. 475
XCVI. Singulière raison contre l'infaillibilité..... 477
XCVII. Végétations mortes..... 480
XCVIII. Audience du Saint-Père. — Paris en ce moment-là 482
XCIX. Le « Mauvais Livre. »..... 486
C. Les Vicaires apostoliques.. 488
CI. Le « Mauvais Livre. » — Paolo Sarpi..... 505
CII. Le Plébiscite. — L'Anarchie fondamentale 513
CIII. Paroles du Pape..... 519
CIV. Discours de l'Évêque d'Hébron. — Propagation de la Foi..... 520
CV. Travail de Dieu dans les âmes..... 526
CVI. Brochures diverses.—Le P. Ramières.—Mgr Bardi. — Le P. Gratry. — L'abbé Chéruel..... 529
CVII. Les Expositions. — Jactance de l'industrie..... 536
CVIII. Saint Clément. — Le fondement de Rome..... 547
CIX. A propos d'un « Mauvais livre. » 553
CX. Une petite pièce pour rire..... 555
CXI. Traits d'opposition. — Comment se fait l'infaillibilité..... 562
CXII. Bref du Saint-Père à l'*Univers*..... 571
CXIII. Don à un missionnaire — Une matinée à Rome. — Causerie sur le seuil de Saint-Pierre..... 574
CXIV. La brochure sur l'*Unanimité morale*..... 581
CXV. L'Anonyme..... 589
CXVI. Autour de la *Quatrième* du P. Gratry..... 596
CXVII. Clôture de la discussion générale. — Encore la *Quatrième*..... 600
CXVIII. Un ouvrage de Joseph de Maistre. — Brutus. — La canaille parricide..... 603

CXIX. Sacre du Vicaire apostolique de Corée..... 608
CXX. L'approche. — Processions pour le Concile..... 619
CXXI. Brochures diverses. — M. l'abbé Sauvé. — La brochure dominicaine. — Allusions prophétiques de Gravero..... 625
CXXII. Le bref à l'*Univers*. — L'avantage de n'être rien. 633
CXXIII. Prières pour le Concile..... 639
CXXIV. Une salade d'honneur..... 644
CXXV. La Révolution et l'art..... 648
CXXVI. Le Pape à Saint-Laurent. — Monument de Mentana. — La Fête-Dieu. — L'Adoration..... 652
CXXVII. Discours du Saint-Père..... 659
CXXVIII. La vertu de Caligula. — Marc-Aurèle..... 663
CXXIX. La brochure franciscaine..... 669
CXXX. Une seconde messe à Saint-Paul. — Saint Augustin..... 671
CXXXI. L'*Infiorata*..... 679
CXXXII. Nouveaux détails. — La liberté humaine fait les affaires de Dieu..... 686
CXXXIII. 694
CXXXIV. Un ancien rédacteur de l'*Univers*. 695
CXXXV. Discours du cardinal Guidi..... 699
CXXXVI. Idées d'un Prussien sur les Épîtres des Papes... 702
CXXXVII. Conclusion prochaine..... 709
CXXXVIII. Préparatifs de départ. — Le poète de Rome..... 713
CXXXIX. L'autel de Saint-Léon le Grand..... 718
CXL. Un tournois..... 722
CXLI. Obscurs blasphémateurs..... 728
CXLII. Le nouvel ordre du monde..... 733
CXLIII. Tristesse d'un beau jour..... 740
CXLIV. La Proclamation..... 743
Épilogue..... 745

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

ANGERS, IMP. P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU.

ERRATA

Page 28, ligne 2, *au lieu de* : la profession de foi de Pie IX, *lisez* de Pie IV.

Page 31, note, *au lieu de* : Mgr Demers, évêque d'Ottanna, *lisez* d'Ottawa.

Page 32, ligne 9,*au lieu de* : écrits pour réfléchir, *lisez* écrits pour faire réfléchir.

Page 32, ligne 26, *au lieu de* : nuancés du germanisme, *lisez* de germanisme.

402462
LF
V594me
Veuillot, Louis François
Mélanges religieux, historiques,
politiques et littéraires.
Series 3. Vol.4
DATE.
NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED